



00038445

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.



Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020

VOYAGE
DANS L'INDE.

VOYAGE DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT,

PENDANT LES ANNÉES 1828 A 1832,



PUBLIE

SOUS LES AUSPICES DE M. GUIZOT,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

JOURNAL.

Tome Premier.



PARIS,

TYPŒGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLI.

Vol. I 38445



1841

AA de 23

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Victor Jacquemont, chargé d'une mission scientifique par le Muséum d'histoire naturelle, partit pour l'Inde en août 1828, et arriva à Calcutta en mai 1829, après avoir relâché successivement à Ténériffe, à Rio-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, à Bourbon et à Pondichéry.

Il prolongea son séjour à Calcutta de manière à pouvoir y faire toutes les études et les préparatifs nécessaires à son voyage dans le nord de la Péninsule. En novembre 1829, il quitta cette ville pour se rendre à Dehli, en passant par Bénarès, par le Bundelkund et par Agra.

Puis, se dirigeant au nord, il commença l'exploration des chaînes méridionales et septentrionales de l'Himalaya entre le Gange et le Setludje. Il pénétra au delà des monts jusque dans les possessions chinoises, et ne revint sur ses pas que lorsque les habitants du Ladak s'opposèrent à ce qu'il poussât plus avant. Ce voyage occupa Jacquemont pendant l'année 1830, et ce ne fut qu'au mois de décembre qu'il revint à Dehli, centre de ses opérations.

Il en repartit bientôt, en janvier 1831, pour visiter le Pendjab et le Cachemir où il demeura quatre mois. Il en rapporta des collections et des documents d'un grand intérêt.

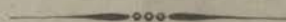
Après deux mois passés à Dehli à mettre en ordre ses collections, il se dirigea sur Bombay en février 1832. Les territoires de Jeipour, Adjmir, Indour, Bourhanpour, Aurengabad, Ellora, Ahmednaghur, Pouna et l'île Salsette furent successivement explorés par lui. Il lui restait à visiter la partie méridionale de la Péninsule, et il se disposait à descendre la chaîne des Ghâtes du Malabar jusqu'au cap Comorin, puis à remonter la côte de Coromandel, pour s'embarquer soit à Madras, soit à Pondichéry, lorsqu'il succomba à Bombay, le 7 décembre 1832, à une maladie, suite de ses fatigues et de l'intempérie du climat.

La relation de cet immense voyage, écrite par Victor Jacquemont jour par jour, ses observations scientifiques, enfin quelques mémoires spéciaux composent la publication offerte au public sous les auspices et grâce à la libérale intervention de M. Guizot, ministre de l'Instruction publique.

Victor Jacquemont se proposait de mettre en œuvre les matériaux considérables qu'il avait recueillis pendant un séjour dans l'Inde de quatre années. Sans doute cet ouvrage, revu par lui, et en quelque sorte refait dans les loisirs du cabinet et dans la capitale du monde savant, aurait acquis un degré de perfection que ne peut avoir un journal écrit au milieu de l'agitation du voyage, et souvent dans la solitude du désert. Mais, d'un autre côté, les personnes qui l'ont bien connu, peuvent croire que sa modestie et son goût, trop sévère peut-être, nous auraient privés d'une foule de détails pleins de charme, qui donnent à son journal un intérêt tout particulier, que n'offrirait peut-être pas une composition plus méthodique. Les éditeurs se sont fait une loi de ne rien ajouter, de ne rien changer aux récits du voyageur. Ils ont conservé, comme ils le devaient, l'expression simple et naturelle des sentiments que lui faisaient éprouver les scènes nouvelles qui se présentaient en foule à ses yeux.

Aucune correction n'a été faite au style. Le retoucher, c'eût été lui ôter quelque chose de sa gracieuse simplicité. Doué d'une facilité merveilleuse, Jacquemont trouvait toujours le mot propre sans le chercher jamais. Son journal, écrit en entier de sa main et sans une seule rature, demeurera, comme ses lettres, un modèle de bon goût et de pureté de langage.

Les trois premiers volumes de cet ouvrage contiennent le journal de Victor Jacquemont; le quatrième est consacré à la description des collections adressées par lui au Muséum d'histoire naturelle. Plusieurs savants de ses amis ont bien voulu se charger de ce travail.



AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DU TEXTE ET DES PLANCHES DU *Voyage dans l'Inde*.

TEXTE.

Tome I. Demi-feuille de titre et feuilles 1 à 66	} Journal.
Tome II. Demi-feuille de titre et feuilles 1 à 62	
Tome III. Demi-feuille de titre et feuilles 1 à 80	
Tome IV. Demi-feuille de titre. — ZOOLOGIE.	} Description des Collections.
Mammifères et Oiseaux, feuilles 1 à 12.	
Crustacés et Insectes, feuilles 1 à 4.	
BOTANIQUE. — Feuilles 1 à 23.	

ATLAS.

Tome I. Cartes et planches du Journal.	}	Titre.
		Carte de l'Inde.
		Carte de l'Himalaya.
		Itinéraire dans le Penjab.
		Carte du Cachemir.
		Planches 1 à 83.
Tome II. Planches des descriptions des collections. — ZOOLOGIE.	}	Titre.
		Mammifères, planche 1 à 6.
		Oiseaux, id. 7 à 8.
		Reptiles, id. 9 à 12.
		Poissons, id. 13 à 18.
		Mollusques, id. 16 à 18 (n ^m répétés).
		Crustacés, id. 1, 20, 21.
Insectes, id. 1, 2, 3.		
BOTANIQUE. — Planches 1 à 180.		

NOTA. Les planches de zoologie devaient former une seule série de numéros; mais en se conformant aux indications ci-dessus, elles se trouveront placées dans l'ordre qui leur convient.

La planche 29 de la botanique, comprise dans la dernière livraison sous la dénomination de *Périandra Caespitosa*, devra être substituée à celle précédemment livrée et portant le titre *Flourensia Caespitosa*; et cette dernière sera détruite.

VOYAGE DANS L'INDE,

PAR

VICTOR JACQUEMONT.

JOURNAL.

PREMIÈRE PARTIE.

AOUT 1828 A MAI 1829.

TRAVERSÉE DE FRANCE A CALCUTTA.

Brest. — Relâche à l'île de Ténériffe, à Rio-Janeiro, au cap de Bonne-Espérance, à l'île Bourbon, à Pondichéry. — Arrivée à Calcutta.

Brest, le 15 août 1828.

J'AI quitté Paris le 9 au soir, et j'ai voyagé jour et nuit pour venir ici, ne m'arrêtant qu'à Rennes.

Alençon, sur cette route, est la première ville bâtie de granite. Le terrain primitif se montre, comme M. Omalius d'Halloy l'indique dans sa petite carte géologique (Annales des mines 1822), aux portes de cette ville. A mesure qu'il paraît plus à découvert, la culture du froment devient plus rare; on commence à voir du sarrasin; les terres en friche se couvrent de genêts et d'ajoncs (*Ulex europæus*); et l'*Erica cinerea*, sans mélange constitutionnel d'aucune autre espèce congénère, fleurit presque seule sur les sols les plus maigres, sur les graviers que la culture a toujours dédaignés. Tous les fonds sont

laissés en prairies, coupées d'une multitude de haies, où croissent fréquemment de grands arbres qui donnent de loin, à un pays dépourvu de bois, l'apparence d'une vaste forêt.

Je ne sais si Laval appartenait politiquement à la Normandie ou à la Bretagne, mais je commence à y voir des figures nouvelles et une race certainement très-distincte de la normande. J'en dirai les traits à Rennes, où elle se montre sans mélange.

L'insouciance des hommes pour la parure leur fait abandonner rapidement dans toutes nos provinces de France, leurs anciens costumes nationaux : les femmes au contraire, qui partout, même dans les plus misérables conditions, attachent plus d'importance à leur habillement, les conservent avec ténacité ; ce sera donc chez elles seules bientôt qu'on pourra en observer encore. A Laval, j'en vois beaucoup qui portent le haut bonnet normand. Cette disgracieuse coiffure diminue peu à peu de hauteur à mesure qu'on approche de Rennes, où elle est tout-à-fait inusitée. A Vitré même elle a déjà disparu. Cette petite ville, bâtie en partie sur des ruines de murailles et de tours énormes, est de l'aspect le plus original.

A Rennes on ne parle encore que le français ; le bas-breton n'y est pas compris. Une circonstance heureuse, une foire et un marché, m'a permis d'y voir, en douze heures, plusieurs milliers de figures : c'étaient pour la plupart des gens des campagnes environnantes et du petit peuple de la ville. Au milieu des différences individuelles, j'y observe, chez les femmes surtout, des traits communs de ressemblance.

Le plus constant est la couleur des cheveux et des yeux. Elle admet des nuances diverses de brun, mais sans atteindre jamais ni au noir ni au châtain (1). Il y a,

(1) Les caractères tirés de la couleur des fleurs, de la ponctuation des pétales, sans valeur absolument dans une foule de familles naturelles de plantes, sont du plus grand prix dans un petit nombre de groupes, dans les saxifrages singulièrement. Il en est de même, sans doute, dans les diverses races ou variétés de l'espèce humaine. Tel trait variable et insignifiant dans l'une d'elles peut être fort important dans une autre, par sa constance. Telle est la couleur des yeux et des cheveux, ainsi que l'espèce de ceux-ci. On ne sait comment caractériser la race américaine dans les diverses nations du nord au sud de ce continent, dont les différentes tribus, même voisines les unes des autres, offrent tant de différences. Cette impossibilité de les distinguer par un caractère exclusif, laisse Cuvier (Règne animal) dans l'incertitude si elles appartiennent à une race distincte. Moi, pourtant, je trouve un trait commun à tous les Indiens que j'ai vus dans le nord des États-Unis et au Canada. Ce n'est pas leur couleur rouge : loin de là. Les *Tuscaroras* et les *Sénévas*, des parties occidentales de l'État de New-York, vers le lac Ontario et le lac Érié, les Iroquois des bords du Saint-Laurent ne sont pas plus rouges que les Européens. Ils ne sont que basanés, comme tous les hommes à peau blanche qui vivent fort exposés aux intempéries de l'air. Mais tous, sans

mais très-rarement, des yeux d'un gris un peu bleuâtre; mais alors le reste de la physionomie n'est plus breton, et je soupçonne la vertu des mères des enfants qui ont des yeux de cette couleur-là. La face est un peu longue, étroite et plate; les sourcils, toujours plus colorés que les cheveux, sont longs et arqués, sans être jamais épais; le nez petit, la bouche assez grande et mal dessinée; le menton remarquablement petit. Je n'ai pas vu un seul roux depuis Rennes jusqu'à Brest; il faut que l'exclusion de cette couleur du poil soit bien constitutionnelle dans cette race, puisqu'elle ne se montre pas quelquefois dans les villes dont la population indigène se mêle nécessairement dans ses désordres avec une foule d'étrangers.

Les hommes ont fréquemment le front carré et les pommettes larges et saillantes: leur menton restant toujours petit, leurs joues, sans soutien, demeurent creuses, à moins de beaucoup d'embonpoint. Il résulte de là une physionomie un peu dure, dont l'expression dominante est la fermeté ou l'entêtement stupide. La ressemblance très-connue de Duguesclin en est la parfaite caricature. C'est la tête bretonne la plus caractérisée.

En s'éloignant de Rennes pour entrer dans le Finistère, ce type s'altère. Les Bas-Bretons que l'on trouve bientôt avec leur langue propre et d'autres traits distincts de leur vieille nationalité, n'ont pas tous entre eux cet air de famille: peut-être est-ce seulement parce que j'ai suivi une ligne fort voisine du littoral, et que je n'ai pu observer qu'une population mêlée d'étrangers; mais je ne trouve entre eux qu'un trait de ressemblance négatif: c'est l'absence de cheveux roux.

L'apparence de la misère et de la malpropreté surpasse ici tout ce que j'ai vu. Le hasard continue à me servir: c'est la foire de deux villages que je traverse. J'y vois beaucoup d'hommes de la campagne, vêtus d'une façon très-singulière: on dirait des Grecs. Ils portent d'épais souliers, des guêtres qui dessinent fortement le mollet, d'énormes culottes attachées sur les hanches, et dont les larges plis retombent au-dessous du genou, le cachent entièrement et imitent l'apparence du jupon albanais; un long gilet serré autour

exception d'aucun que j'aie vu, ont les *yeux bruns*, les cheveux de la même couleur, plus foncés encore, jusqu'à être pris pour noirs, sans l'être jamais réellement. C'est cependant une teinte que les voyageurs appelleraient sans difficulté de ce nom. Leurs cheveux sont aussi tout-à-fait plats: chacun a la forme d'un ruban et non d'un fil rond. Ces traits, si légers qu'ils paraissent, sont si absolus qu'après avoir vu, et, j'ose le dire, bien regardé quelques centaines d'Indiens, je pensais et je pense encore comme impossible de me méprendre à leur égard. Je distinguerai toujours un homme de cette race, de sang non mélangé, et je reconnaitrai tout de suite l'origine hybride de ceux dont le sang sera mêlé.

des reins avec une ceinture de couleur, et par-dessus une sorte de capote très-ample, flottante comme celle des Souliotes. Quelquefois même elle est faite de peau de bouc avec le poil en dehors. Pour compléter cette étrange ressemblance, tous ont les cheveux longs, tombant par derrière et sur les côtés jusqu'aux épaules, et la tête couverte d'une calotte de laine bleue. Il n'y a que les vieillards, ou les plus riches, qui la couvrent d'un chapeau à grands bords plats.

Plusieurs troupes de pauvres enfants, qui mendient sur la route, suivent la voiture aux montées, en chantant dans leur langue. Ils chantent tous très-faux, et tous à l'unisson. Leurs airs sont monotones et du caractère le plus trivial. Je cherche à discerner leurs inflexions de voix, et il me semble qu'il y en a peu d'étrangères au français.

Peu de femmes, dans les campagnes, entendent le français. On m'assure au contraire que presque tous les hommes le comprennent, et que la plupart même le peuvent parler. Cela doit être : la guerre civile autrefois, et la conscription depuis 35 ans doivent l'avoir appris à presque tous, mais ils ne le parlent qu'avec répugnance et par nécessité.

Au reste, la civilisation cerne chaque année de plus près la péninsule du Finistère; et à mesure que l'influence des prêtres s'affaiblit, et que les traditions féodales se perdent, la langue française l'envahit. On me dit qu'il est aisé de calculer le temps où le bas-breton cessera tout-à-fait d'être parlé, et que cette époque n'est pas très-éloignée.

Dans les villes où des paysans qui ne savent pas le français peuvent être amenés par leurs affaires, les petits marchands d'objets à leur usage ont, au-dessus de leur boutique, leur enseigne écrite dans les deux langues. Les prêtres, dans les villages, prêchent en bas-breton.

Le terrain primitif offre une assez grande variété de roches. Autour de Rennes on exploite, en plusieurs lieux, des micaschistes qui servent à couvrir les maisons, et qui sont d'assez bonne qualité pour s'exporter. Le granite varie beaucoup par la couleur jaunâtre ou noirâtre du mica qu'il renferme, et la grandeur de ses cristaux de feldspath, rose ou blanc ou verdâtre. Il y a aussi des gneiss extrêmement contournés, mais nulle part je n'aperçois de talc, ni de pinite, ni de grenat. L'amphibole même manque absolument dans les milliers de fragments que j'examine. Du reste, dans les terrains les plus schisteux de cette série primordiale, il me semble parfaitement impossible de distinguer des couches avec des inclinaisons et des directions constantes sur une longueur de 30 mètres seulement.

Une jolie Crassulacée, très-abondante sur les bords de la Méditerranée, couvre ici tous ces schistes. C'est le *Cotyledon umbilicus* L. Je cherche vainement dans les stations les mieux abritées quelques autres espèces méridionales. Elles s'y trouvent sans doute, puisqu'elles sont indiquées dans les Flores, mais elles y doivent être fort rares.

Saint-Brieuc, Morlaix, Landernau, toutes ces petites villes littorales sont situées de la manière la plus agréable. Les accidents du terrain primitif se dessinent avec de plus grandes proportions, à mesure que l'on approche de la pointe de la presqu'île du Finistère.

On dirait, avant d'arriver à Brest, les approches d'un pays de montagnes.

On n'embrasse pas ici d'un coup d'œil, comme à Toulon, l'ensemble des établissements de la marine, et ce n'est que successivement qu'on peut prendre l'idée de leur grandeur. Mais les terres élevées et escarpées, qui ferment la rade de toutes parts, en marquent nettement les contours : l'œil saisit aisément son immense étendue. La ville est bâtie de granite, qui vient par mer des côtes voisines, et de gneiss ou de schiste micacé sur lequel elle est assise. D'épais et nombreux filons de quartz traversent en tous sens ces masses schisteuses, coupées par une infinité de plans de séparation qui les divisent en masses pseudo-régulières rhomboïdales, et leur donnent, en quelques places, l'apparence d'une stratification régulière. Mais il n'en existe réellement aucune.

C'est parce qu'on était prévenu d'idées systématiques sur l'origine et la formation des roches primitives, qu'on y a vu long-temps des couches inclinées et dirigées avec régularité et constance. La plupart de ces roches sont divisées en tous sens par des plans dus sans doute à la contraction qui a suivi leur refroidissement ; ces plans quelquefois sont à peu près parallèles : alors on les prend pour des couches véritables, comme si les basaltes et les laves modernes ne nous offraient pas de nombreux exemples de formes bien plus régulières, produites par les hasards du retrait.

A une petite distance de Brest, et vers le fond de la rade, des lambeaux d'une roche porphyrique qu'on exploite, et qui sert, à cause de sa dureté, au revêtement des ouvrages militaires du port, sont épars sur les gneiss. Je n'ai pas vu cette superposition que je n'indique qu'avec doute. Ce porphyre contient du quartz en abondance et des aiguilles tronquées d'amphibole verte et noirâtre. Un des îlots qui s'élèvent dans la même direction, du fond de la rade, est formé d'une pierre calcaire noirâtre, traversée de veines blanches et spathiques. Voilà donc très-probablement une tache de terrain secondaire à l'extrémité de cette vaste région primitive.

Le climat de Brest est connu populairement pour être le plus pluvieux de toute la France. Voici à cet égard et à celui de sa température, les résultats de plusieurs séries d'observations faites, à l'observatoire de la marine, par M. Guepratte, directeur de cet établissement.

La hauteur moyenne de la quantité d'eau qui tombe annuellement à Brest, déduite de huit années d'observations faites en 1810, 1811, 1813, 1814, 1815, 1816, 1817 et 1818, est de..... 0^m, 956
 savoir : { pendant la nuit..... 0 , 489
 { pendant le jour..... 0 , 467

Les températures mensuelles moyennes, déduites de quatre années d'observations faites en 1821, 1822, 1823 et 1824, sont :

Janvier.....	6°, 38	Réaumur.
Février.....	7, 17	
Mars.....	8, 71	
Avril.....	10, 32	
Mai.....	12, 81	
Juin.....	14, 93	
Juillet.....	16, 13	
Août.....	16, 56	
Septembre.....	15, 23	
Octobre.....	12, 43	
Novembre.....	10, 54	
Décembre.....	8, 13	

La moyenne générale des quatre années est de 11°, 57 Réaumur, ou 14°, 46 centigrades.

Maxima et minima de température dans les mêmes années :

MAXIMA.		MINIMA.		JOURS de vent d'ouest.
Réaumur.		Réaumur.		
1821. . . + 22°, 0 . . .	4 août	— 2°, 3. . .	le 2 janvier. . .	229
1822. . . + 25, 5 . . .	4 juin	— 2, 5. . .	le 26 décembre.	235
1823. . . + 20, 0 . . .	12 juillet	— 4, 1. . .	le 14 janvier. . .	239
1824. . . , + 23, 0 . . .	8 juin	— 0, 3. . .	le 14 janvier. . .	249
Moyenne du nombre de jours où le vent souffle de l'Ouest. . .				238

La température moyenne de Brest, déduite des observations de ces quatre

années, et portée ainsi à 14°, 46 centigrades, surpasse donc de beaucoup celle de tous les autres lieux de la France situés sous le même parallèle; et pour retrouver une moyenne semblable, il faut descendre au sud jusque sur les bords de la Méditerranée. On ne sera donc pas surpris d'y voir cultiver en plein air, sans abri, et prospérer, les plantes suivantes, qu'on y cultive ainsi au Jardin botanique, et dont aucune ne supporte les hivers de Paris :

Ruscus hypophyllum; *Ruscus androgynus*; *Ruscus racemosus*. *Smilax aspera*. *Arum dracunculus*. *Calla æthiopica*. *Erica arborea*; *Erica mediterranea*. *Lobelia fulgens*. *Hortensia japonica* (florib. et foliis luxurians ubique colitur in hortis). *Myrtus communis*. *Ficus carica* (habitu arboris; sed fructus iisdem e Gallia meridionali valde impares). *Arbutus unedo*. *Asparagus amarus*. *Cineraria maritima*. *Agave americana* (crassissima, ferocissima, quandoque floret). *Phormium tenax*. *Aucuba japonica*. *Leptospermum pubescens*. *Daphne pontica*; *Daphne odora*; *Daphne oleifolia*; *Daphne collina*. *Gnidia simplex*. *Statice monopetala*. *Plumbago orientalis*. *Achyranthes virgata*. *Phyllirea angustifolia*; *Phyllirea latifolia*. *Nerium oleander*. *Teucrium fruticans*. *Verbena triphylla*. *Vitex incisa*; *Vitex agnus castus*. *Sideritis candicans*. *Lavandula stœchas*. *Vesteringia rosmarinifolia*. *Celsia orientalis*. *Cistus villosus* et pleræque species mediterraneæ. *Solanum pseudo-capsicum*; *Solanum macrophyllum*; *Solanum bonariense*; *Solanum lycioïdes*. *Lycium afrum*. *Cestrum parqui*. *Buntia daphnoïdes*. *Cantua ligustrifolia*. *Chrysanthemi* species canarienses nonnullæ. *Cinerariæ* species capenses pleræque, excepta *C. amelloïde*. *Aster argophyllus*. *Scabiosa cretica*; *Scabiosa africana*. *Phyllis nobla*. *Correa alba*. *Melianthus major*. *Crassulæ* species capenses pleræque. *Mesembryanthemi* species plurimæ. *Melaleucæ* species nonnullæ. *Fuchsia coccinea* (aperto cœlo, floribus fructibusque onustam insolita magnitudine vidi). *Metrosideros lophanta*. *Eucalypti* species nonnullæ. *Eugenia australis*. *Cliffortia ilicifolia*. *Cassia occidentalis*. *Psoralea palæstina*; *Psoralea bituminosa*. *Phylica ericoïdes*. *Euphorbia atropurpurea*; *Euphorbia characias*. *Passiflora cærulea* (altissima floribus, fructibusque maturantibus superbiens, frequenter colitur in hortis). *Araucaria imbricata*. *Anthyllis hermanniæ*; *Anthyllis barba Jovis*. *Pittosporum*.

On voit dans cette liste un assez grand nombre d'espèces qui appartiennent à la flore du bassin de la Méditerranée : des Anthyllis, une Euphorbe, des Phyllirea, des Cistus, des Labiées provençales, des Erica, des Daphnés, l'Arbousier, le Myrte; mais cependant ce sont là, en général, les plantes étrangères qui prospèrent le moins à Brest. C'est qu'en effet la douceur des hivers est la seule ressemblance de son climat avec celui de la région méditerranéenne. Il en

diffère d'ailleurs à tous égards par la prédominance des vents d'ouest, qui amènent toujours avec eux la pluie ou des brumes épaisses, et par la température médiocre de ses étés. Ces plantes vivent à Brest parce que les hivers n'y sont pas assez froids pour les faire mourir; mais elles y végètent sans vigueur, privées du soleil, de la vive lumière de leur pays natal. Le myrte seul paraît n'en point ressentir la privation; c'est, comme dans le midi, un grand et bel arbuste qui fait l'ornement de tous les jardins.

Plusieurs genres du cap de Bonne-Espérance prospèrent plus en plein air toute l'année que rentrés pendant l'hiver dans l'orangerie, les mésembryanthèmes surtout et les plantes liliacées. Une seule, le *Verbena triphylla*, se rencontre dans quelques jardins particuliers; c'est un grand arbrisseau, dont la feuille et les fleurs, sous ce ciel froid et brumeux, ne perdent rien de leur agréable parfum.

Cependant le *Canna indica* et le *Calla aethiopica* partagent avec lui quelque peu de popularité. L'un et l'autre végètent avec une vigueur extraordinaire et mûrissent parfaitement leurs graines. Par un caprice singulier, le *Phormium tenax* ne fleurit même pas.

Il était aisé de prévoir qu'un grand nombre de plantes de la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande et de l'île Diémen prospéreraient dans un lieu dont le climat a une singulière ressemblance avec celui des Terres australes. On voit aussi dans la liste que j'ai donnée bien des espèces australasiennes. Il y en a qu'on a essayé de rentrer pendant l'hiver, et elles ont paru regretter les brumes et les pluies de cette saison.

Enfin quelques plantes américaines équinoxiales se montrent aussi à Brest, cultivées en pleine terre; mais les unes, comme l'*Achyranthes virgata* et le *Cassia occidentalis*, quoique plus fréquentes dans le Nouveau-Monde entre les tropiques, sortent néanmoins de ces limites, et la plupart des autres sont des espèces montagnardes; et elles retrouvent à Brest le ciel brumeux, l'été sans feux, l'hiver sans frimas, de la région moyenne des Andes.

Le *Polyanthes tuberosa*, pour y épanouir quelques fleurs sans parfum, ne doit pas sortir de la serre chaude.

Les cactus végètent tristement, sans doute à cause de l'humidité qui leur est si contraire. Aucun d'eux ne supporte l'hiver, pas même le *Cactus opuntia*, qui, dans les pays où la nature elle-même l'a fait croître, s'avance le long des bords de l'Atlantique jusqu'à New-York, où je l'ai vu rabougri, mais robuste, couvrant les plages et les rochers, et même jusqu'à Boston, dont les hivers sont si rigoureux.

A bord de *la Zélée* en mer, lat. bor. 6°, long. occid. 44°, Le 6 octobre 1828.

Nous avons appareillé le 26 août, à 10 heures du matin, dans la rade de Brest, par une jolie brise d'est. Elle mollit bientôt : le soir, nous étions encore en vue de la côte, que nous relevâmes; le lendemain nous ne la vîmes plus. Je ne sais ce qu'éprouvèrent alors les autres, en voyant le soleil, à son lever, n'éclairer plus que le morne horizon de la mer. Nul d'eux, assurément, ne s'éloignait pour un temps aussi long que moi, d'amis aussi tendres et aussi tendrement aimés; et moi, cependant, je n'avais pas le cœur gros, ni l'œil humide. L'heureuse expérience que j'ai déjà faite d'un voyage lointain, retrouvant au retour, tels que je les avais laissés en les quittant, tous les objets de mes plus chères affections, m'inspire la plus ferme confiance que je connaîtrai deux fois dans ma vie ce bonheur.

Je voudrais dire quelle espèce de bâtiment est *la Zélée*; mais après des questions sans nombre adressées aux officiers, je ne puis connaître au juste son tonnage, ni savoir si c'est réellement une gabare, ainsi qu'elle est officiellement désignée, ou une corvette de charge, ou une corvette. Quoi qu'il en soit, j'ai découvert qu'elle avait cent quatre pieds de long, qu'elle tirait treize pieds et demi d'eau, et qu'elle portait quatorze caronades de 18, et sur l'avant, deux canons de fonte de 6. Son équipage est de quatre-vingt-deux hommes des classes. Si c'était un navire du commerce, je l'estimerais de trois cents à trois cent cinquante tonneaux; mais les bâtiments de guerre ont toujours moins de capacité qu'ils n'en paraissent avoir, et je ne serais pas surpris que *la Zélée*, malgré sa bonne mine, ne jaugeât pas plus de deux cent soixante tonneaux.

Parmi les bâtiments de son espèce, elle passait pour une bonne marcheuse, et les journaux de ses dernières campagnes témoignent qu'elle avait droit à cette réputation; mais elle en est devenue tout-à-fait indigne. C'est, dit-on, qu'elle est mal arrimée : je ne sais; mais enfin, après quelques jours de navigation, nous avons acquis la connaissance de ses qualités et de ses défauts, et nous avons pu être assurés dès lors de ne faire que de longues traversées. Vent arrière elle ne marche pas du tout; le vent de travers (90°) porte sa marche jusqu'à huit milles et demi, et c'en est le maximum. Au plus près, elle a de l'avantage: elle fait souvent quatre nœuds et demi, presque sans dérive. Cette qualité de s'élever au vent est la plus précieuse pour un navire destiné à des voyages de découvertes, naviguant souvent près des côtes, et exposé à y être jeté par les

vents du large. Le commerce doit aussi, par la même raison, préférer cette qualité à toutes les autres dans un caboteur.

A quels détails de construction tiennent les diverses qualités des navires? Presque toujours on l'ignore. Quel que soit le talent des ingénieurs, c'est le hasard qui fait les navires extrêmement vites, comme c'est lui, et non la science des architectes, qui fait les salles de spectacle sonores.

En France, ce n'est qu'après bien des épreuves faites, et bien des devis calculés, et de grandes dépenses de calcul intégral et différentiel, bien des projets vus et revus par les officiers supérieurs des constructions navales, qu'on pose sur les chantiers la quille du plus mince bâtiment de guerre. J'ai vu aux États-Unis, à New-York, un homme qui ne m'a paru qu'un ouvrier très-intelligent, appelé *Burgh*, et qui a construit, depuis soixante ans, plus de vaisseaux et de frégates qu'aucun de nos ingénieurs si savants. Ce sont les bâtiments les plus estimés de la marine américaine. Il y en a plusieurs qu'il a mis moins de temps à construire qu'il n'en a fallu à nos officiers pour faire leurs plans, établir leurs devis et rédiger leur rapport. *Burgh*, s'il fait quelque travail de ce genre, n'en écrit du moins pas un mot, n'en dessine pas une ligne. Il combine, calcule de tête, et exécute de mémoire : il n'a que de la routine et du génie. C'est un improvisateur.

• Ce n'est pas par des hommes étrangers à la pratique de l'agriculture qu'ont été adoptés les meilleurs modèles de charrue. Par une raison semblable, je crois qu'on ne peut espérer de grands perfectionnements dans la construction navale, que d'ingénieurs qui posséderont, en outre de leurs connaissances mathématiques, toutes les finesses de l'art du marin. Très-peu des nôtres ont navigué. La pratique de la navigation leur suggérerait mille idées, leur apprendrait des faits de détails sans nombre qu'il leur serait infiniment utile de connaître, et dont ils ne peuvent, dans leur cabinet et sur leur chantier, que soupçonner l'existence, sans pouvoir jamais la vérifier. Je voudrais qu'ils fussent tous, pendant quelques années, officiers à bord des vaisseaux, chargés à leur tour, comme les officiers de marine, de toutes les parties du service, afin de n'en ignorer aucune.

La qualité que les marins estiment avant toutes les autres dans un navire, c'est la vitesse. C'est aussi celle pour laquelle se passionnent, presque exclusivement, les amateurs de chevaux; comme s'il ne s'agissait jamais que d'arriver plutôt que son adversaire! Si c'est pour se faire battre par lui, à quoi bon se tant presser de le joindre? J'ai entendu dire à des ingénieurs, qu'il leur serait aisé de ne faire que des vaisseaux fins voiliers; mais que ce ne pourrait être que

par un système de construction plein de désavantages dans un combat. Il y a encore bien d'autres exigences qu'ils doivent chercher à satisfaire ; et en faisant avec une savante et judicieuse critique la part de chacune , ils donneront peut-être à leurs ouvrages le degré de perfection dont ils sont susceptibles, mais sans que le vulgaire y aperçoive aucune qualité brillante.

La hardiesse négligente que j'avais toujours vue sur les bâtiments de commerce américains, les seuls à bord desquels j'eusse navigué jusqu'ici, me fit trouver d'abord tout l'intérêt de la nouveauté aux soins sans nombre qu'on prend sur les bâtiments de guerre pour assurer sa route, l'estimer, calculer sa position, et écarter la plupart des dangers de la navigation. Si l'on divisait le nombre des bâtiments tenant la mer, année commune, par le nombre de ceux qui périssent corps et biens dans le même temps, le quotient de cette division divisé par le dividende, serait le numérateur de la fraction qui exprimerait la chance infiniment peu périlleuse que l'on court dans une année de navigation. Aucune des personnes qui sont à bord n'a fait ce petit calcul, mais chacun en a pressenti le résultat ; personne ici ne se croit moins en sûreté qu'à terre.

Ce sont les peintres et les poètes qui nous rendent si rassurante la vue de la mer. Ils ont tellement abusé de l'hyperbole dans les tableaux qu'ils en ont faits, que, prévenu par leurs exagérations, on pourrait se trouver au milieu de ce que les marins appellent une tempête, sans se douter seulement qu'il fasse mauvais temps. N'est-ce que cela ? dit-on : il y a loin de là à l'admiration, à la terreur.

M. Simond, le spirituel auteur du Voyage en Angleterre, a remis les tempêtes à leur place. Ces montagnes et ces abîmes que forment les vagues en s'élevant les unes sur les autres et en s'abaissant, n'ont que les dimensions modestes qu'il leur attribue ; je les évalue comme lui à vingt ou trente pieds au-dessus et au-dessous de l'horizon. Quand elles s'ajoutent l'une à l'autre, on peut se trouver ainsi à huit ou dix toises au-dessus ou au-dessous d'un navire qui passerait près de vous. C'est assez pour le perdre de vue à chaque instant. Les poètes là-dessus le tiennent pour englouti. Au milieu de cette furie sublime des éléments, les infortunés qu'on en suppose poétiquement les véritables victimes, déjeunent ou dînent comme à l'ordinaire, si c'en est l'heure ; assez gaîment, si leur dîner est bon, et sans autre crainte que celle de voir, dans un coup de roulis, les plats s'échapper par la tangente, et couler de la table sur leurs genoux. S'ils ont une table à roulis, ils ne craignent absolument rien.

Au reste, quoique j'aie vu des scènes et des aspects de mer assez variés, je n'ai jamais senti le charme vague et tendre ou mélancolique, le charme

poétique enfin, que beaucoup d'autres y trouvent sincèrement. Je ne sens que du vide, du néant, qu'absence d'idées, devant ce tableau que d'autres ne peuvent contempler sans extase ou sans admiration. Son immensité, à mes yeux, a des limites étroites que j'aperçois, que je sens avec autant d'évidence que le raisonnement me les montre. Quelques lieues de toutes parts autour de soi, voilà tout ce que la vue peut embrasser. Qu'est-ce à comparer à la Lombardie tout entière avec ses lacs superbes, à la vaste plaine du Piémont où l'œil se promène des cimes des Alpes ? Et d'ailleurs, quand même la vue s'étendrait à la mer jusqu'à d'aussi grandes distances, quelle idée d'immensité ce vaste horizon pourrait-il nous apporter ? Qui nous indiquerait l'étendue de cette surface plate et monotone où rien ne se distingue ? car il en est de l'espace comme du temps ; s'il est vide, la notion sensible de son étendue nous échappe, de même que nous n'avons une idée de la durée du temps que par la succession des sensations que nous éprouvons. Lorsque du sommet des Monts-Dores je promène mes regards sur le panorama qui m'entoure, le voile de vapeurs étendu sous mes pieds me cache d'abord sa magnifique grandeur, je ne puis la mesurer. Mais bientôt, au travers de cet océan mobile de brumes légères, je distingue la terre verdoyante, variée, animée ; des montagnes plus basses s'élèvent autour de la cime où je suis placé ; leurs sommets plus éclairés forment des taches de lumière dans le mélange de toutes les couleurs qui teignent ces admirables tapis. Leurs ombres obscures se projettent à leur pied dans les vallées adjacentes, dont je saisis peu à peu les sinuosités en suivant la trace blanchâtre et çà et là brillante des torrents qui roulent en écumant dans leur fond. Elles s'élargissent en s'éloignant, s'ouvrent et se perdent insensiblement au milieu des campagnes dont les plans divers se nivellent constamment à mesure qu'ils s'éloignent davantage, et finissent par se confondre avec la voûte du ciel. Des villes s'aperçoivent sur cette surface bigarrée, et entre elles des villages, des hameaux, des habitations éparses. La vue des objets innombrables répandus sur cette scène que l'on contemple, l'idée de la distance qui les sépare, en font vivement sentir alors l'immensité ; et pour qu'il ne manque rien à la conviction de l'esprit comme à l'impression de nos sens, le Mont-Blanc, aux bornes de l'horizon, laisse paraître quelquefois dans le ciel sa cime de glace illuminée par le soleil.

Mais si je cherchais de la vie, du mouvement pour exciter ma pensée, l'Océan tout entier m'en offrirait-il autant que le moindre détail de ce tableau ? En vain je fatigue mes regards sur sa morne étendue, sa surface ne garde pas l'empreinte des êtres qui y ont vécu, je n'y vois pas même l'image de la mort ; c'est le spectacle du néant !

Est-ce le soleil lui-même avec ses feux et les teintes si variées dont il colore le ciel, que nous admirons, lorsqu'il se lève sur nos campagnes? La rêverie brillante que cette scène nous inspire, qui l'excite en nous? Est-ce donc la beauté insensible d'un phénomène physique? sont-ce les accidents, les jeux de la lumière? Non : ce qui est inerte, inanimé, ne pourrait toucher autant ce qui vit et ce qui sent. Ce que nous admirons, et je dirai plus, ce que nous aimons dans le lever du soleil, c'est le réveil de la nature; c'est le spectacle de ces êtres innombrables dont la terre est couverte et auxquels chaque aurore nouvelle donne ou rend la vie. Les uns s'élançant du néant, parés de couleurs brillantes, pour vivre l'espace d'un jour; d'autres renaissent quand l'astre reparaît : sa fuite périodique n'est long-temps pour eux que l'heure d'une mort passagère, du sommeil. Chacun recommence une vie nouvelle d'un jour; mais, averti par l'expérience de la veille, sa démarche est mesurée et paraît prudente. L'insecte laborieux se remet au travail : l'un va péniblement chercher sa nourriture sur des cadavres, l'autre d'un vol rapide va la puiser dans le calice parfumé des fleurs. L'alouette du haut du ciel chante l'hymne du matin, que mille autres oiseaux répètent de concert dans le bocage, tandis que, solitaire et silencieux, le faucon plane déjà immobile dans les airs, cherchant une proie. Tous les êtres animés de la création se dispersent autour de leurs demeures, en quête du plaisir ou excités par le besoin, dont la satisfaction aussi n'est que du plaisir. Dans ce tableau si varié, l'homme pourrait-il m'échapper? Ne vois-je pas, dès l'aurore, la fumée bleuâtre qui s'élève des chaumières? Que de pensées tout à coup naissent et se pressent en moi! que de systèmes s'offrent à ma méditation, que d'aliments à ma sympathie!... Mais la contemplation des destinées humaines peut apporter à l'âme plus de tristesse que de joie. Je détourne mes regards d'un objet trop attachant, trop près de moi-même, pour ne pas m'attrister profondément, si j'en considère les aspects mélancoliques; et je cherche un refuge à ma sensibilité souffrante dans le sein de la nature vivante, mais inanimée. Les fleurs penchées sur leurs tiges et fermées pendant la nuit, se relèvent peu à peu et se rouvrent; la rosée s'en échappe en gouttes brillantes; les feuilles pliées sur elles-mêmes, relevées ou abaissées de mille façons diverses pendant leur sommeil, reprennent au retour de la lumière la position qui leur est propre; toutes les plantes reviennent ainsi à leur ressemblance naturelle, qu'un grand nombre avaient perdue dans la nuit; leurs teintes s'avivent à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon. Quand les vapeurs légères du matin se sont tout-à-fait dissipées, lorsque la rosée ne laisse plus de traces dans les vallées herbeuses des montagnes, qu'aucun nuage ne se dessine sur

l'azur du ciel, alors tout ce mouvement de la nature se ralentit, et une scène de splendeur tranquille commence, qui dure jusqu'au soir.

Le soir et le matin, voilà les instants critiques de la nature. Le retour du soleil et sa fuite sont sans doute le phénomène qui domine et qui règle ces scènes si variées, si brillantes, si harmonieuses, si suaves. Mais ce n'est pas l'astre inerte qui nous touche; ce sont les objets qu'il éclaire, soit qu'il les dore de ses feux naissants, soit qu'il les empourpre de sa lueur mourante.

Si l'admiration tendre pour le lever et le coucher du soleil sur les campagnes, n'est, comme je l'éprouve, qu'un exercice très-actif de la sympathie, ces scènes attacheront davantage les êtres sensibles et bons: aussi voyons-nous que tous les Allemands, en prose ou en vers, en sont amoureux; et le héros du *Dead blank*, l'homme ennuyé, dégoûté de tout, qui n'aime rien au monde, qui n'espère ni ne désire rien au-delà, se passionne pour le spectacle de l'Océan. C'est à l'auteur de *Manfred* qu'il a inspiré ses plus beaux vers. Le *dark blue Ocean*, le morne Océan, devait être aimé du plus sec des hommes, de lord Byron.

Nous devions d'abord relâcher à Madère, en nous rendant à Rio; mais l'ignorance où nous étions des affaires politiques du Portugal, qui venait de déclarer cette île en état de blocus, et la crainte de nous y trouver pendant la lutte des constitutionnels avec les absolutistes et les Brésiliens, firent bientôt préférer à M. de Melay la relâche de Ténériffe. Les vents d'ouest et de S.O. nous contrarièrent fréquemment dans cette traversée, qui dura 19 jours, et dont un seul petit événement vint rompre la monotonie. Le 7 septembre, un navire qui depuis deux jours faisait la même route que nous, en changea brusquement et gouverna sur nous. Les parages où nous étions (le large par le travers du détroit de Gibraltar) le rendant suspect, et sa manœuvre semblant même hostile, on fit aussitôt le branle-bas de combat, et l'on courut à sa rencontre, gardant l'avantage du vent. Alors il hissa un pavillon: c'étaient les couleurs anglaises; et il vira de bord pour s'éloigner. Nous lui donnâmes la chasse; et quand l'avantage du vent que nous avions sur lui nous eut permis de le gagner un peu, nous hissâmes notre pavillon en l'appuyant d'un coup de canon à boulet qui fit merveille. L'inconnu amena ses voiles et nous allâmes passer près de son bord; les sabords ouverts, les canonnières, mèche allumée, à leurs pièces, les hunes couvertes de gabiers armés de fusils. Le capitaine, en uniforme, était sur la dunette, tenant à la main un immense porte-voix. Je l'entendis qui essayait de demander au capitaine anglais (car notre Algérien présumé n'était qu'un pacifique bâtiment de commerce de Bristol, appelé le *général Wolf*) la raison de sa manœuvre; mais l'Anglais ne répondit point, sinon

qu'il ne comprenait pas, et, en effet, il y avait peu de quoi comprendre, car notre jeune commandant ne savait estropier que cinq ou six mots anglais. Il me pria donc de prendre le porte-voix et de demander à ces gens pourquoi ils avaient changé de route pour marcher sur nous, sans pavillon. Ils nous répondirent qu'ils nous avaient pris pour une frégate anglaise. Ce *non sense* les raccommoda un peu avec notre capitaine. Cependant il me pria de leur dire qu'ils étaient des f. et des b., et que s'ils s'avisait une autre fois d'une si impertinente manœuvre, on les canonnerait. Je grossis donc ma voix autant que je pus, et supprimant dans ma traduction ce qu'il y avait de trop peu parlementaire dans le texte original du capitaine, je leur intimai sa menace, et nous reprîmes notre route.

Il est un peu honteux que, dans un état-major de huit officiers, personne ne sache parler anglais. Cette petite circonstance donne beaucoup à penser sur notre système d'éducation. On va chercher bien loin, à grands frais de temps, ce dont on n'a souvent que faire, et l'on se prive des choses nécessaires qu'on trouverait sous sa main en se baissant un peu. . . . Les langues mortes et les langues vivantes.

Quand le petit émoi du matin fut passé, on s'amusa à faire des conjectures sur le motif de la manœuvre singulière du *général Wolf*. Je fus d'avis que comme c'était dimanche, le capitaine, avec quelques passagers, avait pu déjeuner ce jour-là mieux qu'à l'ordinaire, et qu'à table un pari s'était engagé peut-être sur notre rang et notre nation, et qu'ils avaient dû ainsi nous venir regarder sous le nez pour savoir à quoi s'en tenir.

Si ce curieux *général Wolf*, au lieu d'avoir quelques hommes d'équipage, en eût eu comme nous une centaine, avec le même nombre de canons, et les intentions qu'on lui avait d'abord supposées, je ne sais si le combat eût tourné à notre avantage. Ce soupçon tient à l'idée que j'ai, peut-être à tort, qu'à bord d'un autre bâtiment de guerre, les choses sont mieux ordonnées qu'ici. Mais ce dont je suis très-convaincu du moins, c'est qu'ici elles le sont mal. Je vois bien que chaque jour on exerce, pendant deux ou trois heures, les hommes à la manœuvre du canon, et plus souvent à l'exercice du fusil. Ils font la charge en douze temps aussi bien que de vieux grenadiers. Mais dans un combat à la mer, c'est bien de la charge en douze temps qu'il s'agit, je m' imagine! Qu'importe alors cette précision automatique de mouvements et d'évolutions que le roulis et le service du bâtiment, et les accidents auxquels de toute part il faut remédier, les cordages coupés à renouer, des palans emportés à replacer, que toute cette horrible confusion enfin rendent tout-à-fait

impossible ? Ces gens, si bien appris à faire l'exercice, ne savent pas tirer un coup de fusil, ni un coup de canon. Jamais ici on ne le leur fait faire. Cela coûterait trop, me dit-on. Moi je crois que les coups de fusil et les coups de canon les plus chers, ce sont ceux qui, dans le combat, portent en l'air ou tombent dans l'eau. Mais ce *truism* à mes yeux, est encore un paradoxe pour bien des gens.

L'équipage de *la Zélée* est cependant de ceux qu'on appelle bons. Ce sont tous hommes des classes, tous matelots enlevés au commerce, et la plupart sont embarqués sur ce navire depuis deux ans, et sont allés sur lui dans la mer du Sud. Que serait-ce donc si, au lieu d'hommes exercés déjà depuis long-temps à la mer, et dont beaucoup naviguent depuis vingt ans, nous n'avions que des recrues fournies par la conscription militaire, telles que celles dont se composent aujourd'hui les équipages d'un grand nombre de nos bâtiments de guerre ?

La presse des matelots en Angleterre nous paraît, à nous autres Français, une abomination sans pareille; et nous nous en indignons, comme si chez nous la même chose n'avait pas lieu. Il en est pourtant ainsi. Ce qu'on appelle l'inscription maritime n'est que la presse organisée, et qui, pour être plus régulière, n'en est pas moins inique et cruelle. Voici en peu de mots ce que c'est que cette institution. Tout homme en France est apte à servir volontairement, librement, comme matelot sur les bâtiments du commerce. Mais c'est à une condition : celle de servir sur les vaisseaux de l'État, lorsqu'il en est requis. Un registre est ouvert dans chaque port à cet effet, où sont inscrits tous les hommes qui naviguent pour le commerce. Le capitaine marchand qui en cherche quelques-uns pour former son petit équipage, doit obtenir pour tous ceux qu'il arrête, un congé, une licence de servir au commerce, que le bureau de l'inscription maritime accorde ou refuse suivant les besoins de la marine royale. Quelquefois, à la veille de mettre à la voile, on débarque d'autorité la moitié de ces matelots désignés pour le service militaire; il faut qu'il en cherche d'autres. De là des délais, des incertitudes funestes aux intérêts du commerce. Comme il leur donne cinquante ou soixante francs par mois, et que l'État ne leur en donne pas trente, on sent aisément avec quel dégoût ces gens servent dans la marine militaire. Aussi un grand nombre, dans les relâches, cherchent à désertir des bâtiments de guerre, pour servir librement et plus lucrativement dans le commerce étranger; peu leur importe en quel pays ce soit. Un bon matelot trouve toujours facilement du service. La désertion dans ce cas est assimilée à celle des soldats de l'armée de terre qui désertent à l'étranger en temps de paix. L'homme qui, appelé par le bureau de l'inscription maritime, se cache à terre, ou parvient à s'embarquer

clandestinement sur un bâtiment de commerce français, est considéré comme déserteur à l'intérieur et puni comme tel.

Comment se passer de cet abus ? Je ne vois qu'un moyen, c'est celui qu'emploie le gouvernement des États-Unis d'Amérique pour former les équipages de sa marine. Il offre aux matelots du commerce le même salaire qu'ils obtiennent sur les navires marchands; et, sans violence, sans contrainte, sans déception d'aucune espèce, il en trouve autant qu'il en désire, qui, à égalité de profit, préfèrent le service militaire à celui du commerce; l'excessif travail auquel ils sont forcés dans celui-ci, compensant à leurs yeux la dureté de la discipline militaire. Ces gens qui servent par choix, servent tout naturellement parfaitement bien. Mais ni l'Angleterre ni la France même ne peuvent donner cinquante ou soixante francs par mois à leurs matelots : elles en emploient trop pour cela.

J'ai entendu dire beaucoup de bien et beaucoup de mal de la nouvelle institution des équipages de ligne; et je suis plus porté à en penser défavorablement qu'avantageusement. Ils se composent de jeunes conscrits de l'armée, qu'on envoie dans les ports militaires et qu'on y instruit pour en faire des marins, comme on les enverrait dans des dépôts de cavalerie ou d'infanterie pour en faire des cavaliers ou des fantassins. Mais avec un paysan de vingt ans, qui n'a de sa vie mis le pied sur un bateau, peut-on faire un matelot? Sans doute il y a des hommes plus agiles, plus adroits qui apprendront ce métier si difficile; mais, de la masse, de la généralité, je ne crois pas qu'on puisse faire jamais autre chose que des soldats de marine. En tout cas, leur éducation sera très-longue à faire, et la durée du service militaire n'est que de huit ans.

Si après l'expiration de leur temps de service, ces gens veulent vivre du métier qu'ils ont appris, en naviguant au commerce, leur condition devient à peu près la même que celle des hommes des classes. Ils sont exposés comme eux à la presse régularisée de l'inscription maritime, et ne peuvent comme eux se libérer de cette servitude qu'en renonçant d'avance à leur profession de marin.

Les bâtiments français sont incontestablement ceux à bord desquels les matelots sont traités avec le plus de douceur. On ne peut les frapper qu'en vertu d'une sorte de jugement, rendu par tous les officiers réunis en une espèce de conseil de discipline qui s'improvise sur-le-champ, quand un homme a commis une faute grave. Cela est rare. C'est, au reste, une question très-difficile que celle des punitions à infliger aux matelots. La prison, pour eux, dès qu'ils

ne seraient pas enfermés dans un lieu humide et malsain (ce que l'intérêt du service comme l'humanité interdisent absolument), serait un temps de repos. Ils y dormiraient et ne s'y trouveraient nullement punis. Les fers qu'on leur met aux pieds et aux mains, ne sont pour eux qu'une peine légère, parce qu'ils ne la regardent nullement comme flétrissante, et qu'elle les gêne sans les faire souffrir positivement. Vivant au soleil, à la pluie, au froid, éveillés sans cesse la nuit et le jour, ne dormant jamais plus de quatre heures de suite, marchant sans cesse sur le bord d'un danger, ces pauvres gens sont tellement endurcis qu'ils seraient tout-à-fait insensibles à des peines qui feraient souffrir d'autres hommes. . . . Et cependant il faut pour eux des peines qu'ils redoutent. Elles doivent être nécessairement très-dures : sans elles il n'y aurait peut-être point de discipline; et il n'y aurait pas de marins sans discipline.

Je craignais, en m'embarquant sur un bâtiment de guerre, d'être attristé pendant toute la durée de la navigation par le spectacle des rigueurs de cette sévère discipline. Cette crainte était sans fondement. L'équipage ici rit plus que son état-major; il chante davantage; il a l'air plus satisfait. Les hommes qui ne sont pas de quart, et qu'on n'emploie pas à divers ouvrages toujours à recommencer à bord d'un navire, causent et jouent entre eux. Il leur est défendu de jouer de l'argent : celui qui perd, au lieu de payer, reçoit gravement de celui qui gagne quelques chiquenaudes sur le nez; cet enfantillage les intéresse vivement.

Au reste, il y a aussi bien de l'insouciance mêlée au contentement que je vois exprimé ici sur la plupart des figures. L'insouciance, c'est là surtout le bonheur des pauvres gens. Ils ont peu de prétentions au bien-être physique, s'ils sont sûrs du dîner du jour et de celui du lendemain : quelle que soit la qualité de ce dîner, ils sont contents. Nous autres, la triste prévoyance de l'avenir vient empoisonner sans cesse les biens de notre vie présente. L'extrême invraisemblance d'un autre monde et d'une autre vie me fait chercher et découvrir toujours avec satisfaction ces compensations de la destinée humaine. J'y cherche une mesure à peu près égale pour tous de peine et de plaisir, et quelquefois je m'imagine que cette égalité n'est pas une chimère. Cette doctrine cependant, vraie ou fausse, serait très-dangereuse, puisqu'elle tendrait à faire voir avec indifférence l'existence politique des hommes, et qu'elle absoudrait l'égoïsme, la violence, la tyrannie, de tous leurs crimes contre la société.

L'hygiène navale a fait depuis cinquante ans d'immenses progrès. Dans les expéditions des illustres voyageurs du dernier siècle, Cook, Bougainville, Lapérouse, la moitié des équipages, après quelques mois de mer, était toujours

sur les cadres ; le scorbut était général, il causait une grande mortalité. Nous avons vu depuis quelques années, plusieurs navires faire le tour du monde, relâchant dans les lieux les plus malsains, et ne pas perdre un seul homme. C'est sans doute à l'extrême propreté exigée à bord des bâtiments que sont dus en grande partie ces heureux changements. Le régime alimentaire aussi est meilleur. La ration du matelot est plus abondante et se compose moins exclusivement de viande salée. Il y entre des légumes secs, un repas de pain frais chaque jour, une bouteille de vin de bonne qualité, très-peu d'eau-de-vie, du café dans les mers intertropicales, et, ce qui est surtout une immense ressource à la mer, des pommes de terre tant qu'on peut en conserver. Dans les relâches, on nourrit les équipages exclusivement d'aliments frais. Il est rare qu'ils mangent pendant plus de deux mois sans interruption de la viande salée. Enfin, et c'est là peut-être la cause la plus efficace de la santé des matelots, on les tient presque tous, pendant toute la durée de la plus longue campagne, prisonniers à bord. Il n'y en a qu'un très-petit nombre auxquels on permette d'aller à terre ; c'est à des hommes sages et d'une conduite éprouvée. On évite ainsi les maladies vénériennes et les fièvres violentes qui, dans les pays chauds, suivent fréquemment les excès de boisson auxquels les matelots ne manquent pas de se livrer quand la chose est possible. Il est certain d'ailleurs que les hommes même les plus sages se portent mieux à bord, sur les rades, que débarqués.

Dans cette vie si dure des équipages, il y a une extrême régularité. Un bâtiment de guerre a quelque chose de l'air d'un cloître. La cloche qui y frappe toutes les heures du jour et de la nuit, appelle périodiquement les mêmes hommes aux mêmes commandements, celui du travail, des repas ou du sommeil. Le tambour n'est là que pour la forme militaire, car il n'est que le très-humble écho de la cloche : il ne bat de son chef qu'en une circonstance, c'est pour ordonner les apprêts du combat. Rien au monde n'est si prosaïque que cette petite machine flottante, appelée un vaisseau. Je trouverais de la poésie dans l'horizon qui m'entoure, que le premier plan du tableau, ce lieu d'où je le contemple, en détruirait le charme à mes yeux.

Un mauvais petit navire marchand n'a pas cette platitude. La nuit, sur le brick *Volant*, je ne pouvais voir que trois figures humaines. Une d'elles était penchée, immobile, sur le gouvernail. Deux hommes seuls restaient pour la manœuvre. Quand le temps était beau, tous deux sommeillaient, bien près de dormir. Là, par le travers du cap Hatteras, battu par la mer et le vent, dans ces longues nuits d'hiver, obscures et pluvieuses, un autre que moi eût pu

trouver quelque poésie. Le siège de l'observateur n'en était pas lui-même dépourvu, car il n'était pas sans danger. Il ne reste plus rien du brick *Volant* aujourd'hui; il a péri avec les hommes hardis que j'y ai connus. Ce qui m'étonne seulement, c'est de n'avoir pas été témoin et victime de ce malheur.

Nonobstant les vents d'ouest que nous rencontrâmes fréquemment dès les premiers jours de notre navigation, nous nous écartâmes fort peu de la ligne que nous eussions suivie si les vents nous eussent été favorables. C'est l'avantage des bâtiments de guerre; ils virent vingt fois le jour, tandis qu'un bâtiment de commerce est obligé de courir de longues bordées. Il écraserait son faible équipage, s'il en voulait changer plus souvent.

La route que nous fîmes, gouvernant un peu à l'est de Madère, est à peu près celle des bâtiments qui vont directement au Brésil. Ils cherchent généralement à reconnaître cette île en passant, afin de diminuer d'autant les erreurs qu'ils peuvent avoir faites dans l'estime de leur longitude.

Dès que nous eûmes atteint le travers de Cadix, nous trouvâmes des courants qui nous portèrent faiblement dans le S.-E.; nous descendions au sud sous le 18° degré de longitude.

L'aiguille aimantée, dont la déclinaison à Brest (latit. bor. 48° 23', long. occ. 6° 49') était de 25° au N.-O., s'était constamment rapprochée du nord, dans un rapport assez exact avec le chemin que nous faisons dans l'ouest.

La mer, à mesure que nous nous étions éloignés des côtes de France, avait pris peu à peu une couleur bleue plus pure et plus foncée. Sa phosphorescence dans la nuit avait augmenté : quelques brillants zoophytes s'étaient montrés à sa surface. Des Requins, un Marteau, des Marsouins, des Dorades, des Poissons volants et des Alcions contre lesquels chacun avait cherché à faire preuve d'adresse, et non tous sans succès, avaient composé toute la faune apparente de nos eaux. On prit un Marsouin adulte, que l'équipage mangea. La chair en est excessivement brune et gorgée de sang, fade, pâteuse. C'est un manger détestable. Un petit Requin qui se prit à la ligne quelques jours après, nous permit de faire une comparaison qui fut tout-à-fait à son avantage. Sa chair n'avait aucun goût huileux, et elle n'était que médiocrement sèche. La Dorade n'est pas meilleure. Pas une seule plante de *Fucus natans* ne flotta autour de nous.

Le 11 septembre, à cinq heures du matin, nous aperçûmes dans l'ouest la grande île *Salvage*. Ce n'est qu'un îlot inhabité et assez bas, situé à peu près à égale distance de Madère et de Ténériffe. Notre longitude, que nous déterminâmes à midi par le relèvement de l'île et par la latitude observée, se trouva

de 17° 59' : notre chronomètre indiquait seulement 17° 46'. La longitude estimée de notre départ de Brest était de 1° 6' de plus à l'ouest. Cette différence était due à la direction générale des courants qui nous avait fait dériver dans l'est.

Le lendemain matin, 12 *septembre*, par un beau temps, nous aperçûmes la pointe orientale de Ténériffe. Nous en étions à près de vingt lieues. Peu à peu les contours de l'île se dessinèrent avec netteté. Le Pic seul resta caché dans les nuages jusqu'au soir. Cependant quelques rayons du soleil couchant éclairèrent un instant sa cime à une immense hauteur au-dessus de l'horizon ; ses pentes étaient déjà ensevelies dans l'obscurité du soir. Cette scène pittoresque ne dura qu'un moment. Nous découvrîmes en même temps dans l'ouest l'île de Palma : elle n'était pas à moins de vingt-six lieues. Nous louvoyâmes toute la nuit à l'entrée du canal qui sépare Ténériffe de la grande Canarie. Le 13 nous reprîmes notre route, et à dix heures du matin nous étions mouillés devant Sainte-Croix.

Ténériffe s'élève de toutes parts abruptement du sein de la mer. Cette île ne semble avoir de plages que l'embouchure élargie de quelques torrents, à sec presque toute l'année. Son aspect est rougeâtre, et d'une affreuse aridité. L'œil y cherche en vain quelque verdure pour se reposer. Ses mornes brûlés s'entassent les uns sur les autres d'une manière étrange et bizarre. Je n'y trouve aucune ligne pure ou noble ; leurs formes ne sont qu'in vraisemblables.

Sainte-Croix (1) n'a point de port. On y mouille dans une rade assez peu sûre : une petite jetée abrite de la houle un débarcadère qui, malgré cela, est fort incommode. L'apparence de la ville est assez jolie, vue de la mer. Les meilleures maisons se montrent, au reste, sur le premier plan, et cachent bien des masures. Deux ou trois dattiers et autant de clochers d'assez bonne apparence s'élèvent au-dessus de tout cela. La couleur blanche des maisons donne à la ville un air de gaieté et de propreté. Quelques champs sans verdure s'étendent derrière, entre elle et le pied des montagnes, dont on voit trois plans distincts s'élever successivement les uns derrière les autres jusqu'aux bases du Pic.

Je n'avais jamais vu de province de la domination espagnole : aussi tout fut nouveau pour moi quand je descendis à terre. Le peuple dans les rues est vêtu de haillons malpropres, mais l'arrangement en est pittoresque. Il est abîmé de

(1) Temp. moyenne, 21° 8. De Buch in Humboldt. Relat. hist., t. IV, pag. 331.

gale et de maladies vénériennes; sa misère est extrême. Cependant, et quoiqu'il ne rie point, il ne semble pas malheureux; il dort au soleil dans les rues, sur les places publiques, et ne fait rien; les moins pauvres sont enveloppés dans un manteau déguenillé de couleur sombre. Il est excessivement basané. Ses traits sont quelquefois d'une laideur dure et repoussante; plus souvent ils ont quelque beauté. Mais jamais ils n'ont la platitude, la nullité sans ressort de ceux de la population du nord et du centre de la France. Les fenêtres de toutes les maisons un peu décentes sont fermées de persiennes, dont une petite partie peut se soulever en dehors. Derrière chacune on est sûr de voir une figure de femme attentive à regarder les passants. Elles les voient, et, par contre, peuvent en être vues de fort près, car toutes les rues sont garnies de trottoirs. C'est un trait de civilisation probablement importé par les Anglais qui fréquentent Sainte-Croix pour y charger tous les vins de l'île. Au reste, leur influence se fait sentir ici de bien des manières, et toutes avantageuses, surtout dans les classes avec lesquelles ils se mêlent dans les transactions commerciales qui les y amènent. J'ai été fort surpris de la conversation solidement raisonnable et parfaitement libérale et éclairée que j'ai vue établie entre des négociants, des avocats, des fonctionnaires publics de Sainte-Croix, dans le salon d'un d'eux, qui, au reste, est d'origine française, et dans lequel nous vîmes, pendant deux soirées où tout notre état-major fut invité, la plupart des personnes notables de la ville et de Laguna. Au reste, je crois que tous les insulaires ont beaucoup de sens, à proportion qu'ils ont moins de nationalité. A cet égard, ceux de Ténériffe sont très-sensés. Quoique Espagnols, peu leur importe l'Espagne. Sous les Cortès comme sous le *Rey Neto*, les prêtres absorbaient la dime de leurs revenus; le tarif de leurs douanes est le même qu'il était sous la constitution; en sorte qu'ils ne sont actuellement ni plus ni moins riches qu'ils étaient alors : aussi ne feront-ils rien pour changer de condition politique. Il est probable qu'à Madère on raisonne de même; et c'est sans doute la raison pourquoi, après les plus belles protestations en faveur de la légitimité de don Pédro, l'île vient de se rendre sans coup férir à deux régiments de don Miguel. Ici également on préférerait le nom de la liberté à celui de l'esclavage, mais non pas au prix des chances d'une révolution ou d'une contre-révolution.

Le défaut de nationalité chez les insulaires qui voient sans cesse des étrangers, donne un certain air de platitude aux classes élevées. Sans doute je fus charmé de la conversation pleine de sens que j'entendis dans la maison où nous étions reçus : il est doux de voir ainsi répandues ces idées d'ordre et de raison ;

leur diffusion promet un gouvernement au moins passable. Mais dans une île d'Afrique et de domination espagnole, j'aurais désiré ne pas trouver les hommes habillés comme les Anglais à Londres au mois de juin dernier, et les femmes parées, coiffées, suivant la dernière mode de Paris. Point de mantilles, point de basquins, de réseaux dans les cheveux, rien enfin chez elles du pittoresque espagnol. On danse comme à Paris, comme à Londres, des contredanses françaises sur des airs français ou de Rossini : une excellente flûte et un bon violon les exécutaient, soutenus d'un piano. L'instrument était de Pedsol. Ce n'était pas la peine d'aller en Afrique chez des Espagnols pour voir un bal aussi français.

Mais quand on sort du salon et que l'on descend dans la rue, alors on s'aperçoit qu'on est déjà loin de l'Europe. La cour de chaque maison est plantée de quelques bananiers, qui, à l'abri du vent, y deviennent superbes : leurs immenses feuilles y restent entières ; elles ombragent quelques arbustes agréables qui préfèrent une lumière adoucie aux feux directs du soleil. Des *Paronychia* et des *Eleusine* forment le misérable gazon des lieux fréquentés des passants. La Raquette croît partout le long des murailles : c'est l'Afrique. Des Chameaux qu'on y voit assez communément achèvent la ressemblance : on les fait venir de l'île de Lancerotte, où ils sont très-multipliés.

La courte durée de notre relâche ne me permettant point de songer à une ascension sur le Pic, il fallut renoncer à l'espérance de visiter cette montagne célèbre. Je ne pus faire qu'une excursion un peu longue autour de Sainte-Croix : ce fut pour aller à la forêt de Laguna. Le hasard me fit suivre exactement les mêmes chemins par où M. Bory de St.-Vincent avait passé il y a vingt-huit ans, et un autre hasard, bien plus singulier, m'y fit voir à peu près les mêmes choses qu'à lui.

Laguna, qui est la capitale politique de l'île, est à deux petites lieues de Sainte-Croix, dans un vallon assez uni, très-vert au printemps, m'a-t-on dit, mais en cette saison presque aussi aride et brûlé que les collines de Sainte-Croix, environné de montagnes assez élevées, les unes rougeâtres, nues et pelées, d'autres qui s'avancent vers les bases du pic, fraîches et verdoyantes. C'est un site solitaire et singulièrement triste. Il m'a rappelé celui du Villard-de-Lans, dans les Alpes du Dauphiné. La vue ne s'en échappe d'aucune part sur la mer ; comme à la vallée de Lans, les montagnes de tous côtés lui cachent les plaines environnantes, et l'on serait pareillement tenté de s'y croire dans un lieu fort bas, tandis qu'au contraire on est déjà dans une situation assez élevée. J'ignore la hauteur de Laguna au-dessus du niveau de la mer, mais je la suppose de trois ou quatre

cents mètres (1). On escalade pour y monter deux *Sierras* (serres dans le langage des montagnards auvergnats) séparées l'une de l'autre par un espace assez uni : les pentes sont longues et roides, horriblement déchirées de crevasses, et d'une excessive âpreté. On dirait deux énormes cascades de laves. Ce relief est plutôt celui des masses basaltiques que celui des produits des volcans modernes. Cependant nulle part je n'observe la structure colonnaire des basaltes; et si je trouve quelques fragments de roches porphyroïdes, qui ressemblent à celles de cet âge antique, la masse de toutes celles que je vois en place est bulleuse, scoriacée, et me semble être le chapeau d'énormes coulées de laves modernes. On les voit entamées en plusieurs lieux, autour de Sainte-Croix, par des torrents qui sont à sec dans cette saison. Leur masse intérieure, mise à nu, s'y montre plus dense et parsemée, comme les scories, de nœuds abondants de *Péridot*; elle se divise en blocs de forme irrégulière, coupée par des plans qui se croisent sous des angles divers. Il me semble en avoir vu qui se décomposaient en boules concentriques : mode de décomposition qui appartient aux produits volcaniques de tous les âges. L'aspect des parties intérieures, déjà décomposées, est plus terreux que pierreux : caractère des laves modernes.

Nulle part je n'ai vu de roches primitives, calcaires ou arenacées, sortir de dessous celle-là. Je n'en ai vu même aucun débris empâté.

Le sol du vallon de Laguna ressemble aux descriptions que j'ai lues de celui de la campagne de Naples. Il est également fertile, malgré son aspect âpre et brûlé : on y cultive du blé et du maïs. La ville est irrégulièrement bâtie; mais il y a quelques édifices et plusieurs habitations particulières d'un style un peu lourd, mais assez magnifique, qui lui donnent tout-à-fait bonne mine et l'air d'une sorte d'ancienneté. Elle est la résidence de quelques familles nobles et opulentes, qui y vivent dans le véritable système de la vieille nationalité espagnole, du revenu des terres de la partie opposée de Ténériffe où sont les grandes cultures de vignes. Laguna est, en quelque sorte, à Sainte-Croix, ce qu'est une ville parlementaire, comme Aix, à une ville de commerce, comme Marseille. Il n'y a ni mouvement ni bruit; tout y est calme et monotone. Le costume y est ample et grave. Les religieux, qu'on rencontre en assez grand nombre dans les rues, sont vêtus avec la plus grande propreté; il y a même du luxe dans le choix des étoffes dont leur habillement est fait. La soutane noire, portée également par les jeunes gens de l'Université, avec le chapeau à cornes en forme de claque, me paraît tout-à-fait noble et galante : elle rappelle la toge antique. La forme presque militaire de la coiffure corrige ce que la robe a de monacal.

(1) 264 toises, d'après M. de Buch (Humboldt, Rel. hist., vol. IV, pag. 330).

Au reste, j'ai dû voir Laguna en beau, car j'y ai passé un dimanche, et un dimanche fêté extraordinairement en ce pays-là. J'y entendis le matin la grand'messe : je n'y ai pas trouvé la même pompe que chez nous, mais mes yeux y ont été séduits par beaucoup plus d'éclat. A quoi bon la pompe, la décence, la gravité souvent parfaitement jouée, du culte catholique en France ? Cela ne dit rien au bas peuple, encore trop grossier, encore trop dépourvu de toutes idées spiritualistes, pour comprendre ce mensonge austère ; et les classes élevées n'en sont plus dupes. Les prêtres devraient peut-être renoncer tout-à-fait à la domination des gens comme il faut, et se rabattre exclusivement sur la canaille (*expressions de ces messieurs*). D'elle, peut-être, il y aurait encore quelque parti à tirer ; mais ils devraient pour cela imiter l'Église d'Espagne et d'Italie, multiplier les chapelles, les madones, les fêtes, les pratiques religieuses, les superstitions de toute espèce. Et encore, avec tout cela, réussiraient-ils en France ? Je me flatte que non.

Les femmes du petit peuple de la ville et des campagnes environnantes étaient vêtues entièrement de laine blanche. Elles occupaient tout le milieu de l'église, à genoux ou accroupies. Les hommes étaient debout, tout autour, le long des murs, endimanchés, propres et pittoresques. Les fashionables de la ville, en habit noir européen, et leurs femmes, en toilette espagnole, vêtues de soie noire, avec une coiffure en cheveux, et un grand voile noir attaché au sommet de la tête, retombant avec grace tout autour du corps jusqu'aux genoux, étaient assis sur des bancs privilégiés, avec des prie-Dieu devant eux. Cette portion de l'assistance n'avait aucunement l'air dévot ni recueilli : cependant son maintien était décent et ne semblait pas ennuyé. Un parterre qui s'amuse de la pièce qu'on lui joue, présente chez nous le même aspect.

Le soir, il y eut, à je ne sais quel propos, *en faveur* de la Vierge, une procession. Elle était fort belle. Une cinquantaine de vigoureux dévots, en habits de pénitents, portaient sur leurs épaules un véritable autel, massif, doré, chargé de reliques, de madones, de fleurs et de cierges allumés. Cela me plut comme le kaléidoscope. Le clergé, la cour et la ville présidaient ou suivaient ce plat d'architecture catholique, devant lequel chacun se mettait à genoux, sans qu'il y eût besoin de gendarmes, comme à Paris, pour l'y contraindre. Les femmes de la bourgeoisie seules jouaient un rôle actif dans cette pièce, en robe blanche, un cierge à la main ou tenant les cordons de la bannière. Les grandes dames, en grande parure, suivaient le cortège, mais comme pour le voir plutôt que pour le grossir : plusieurs donnaient le bras à des hommes en uniforme, en frac, ou même en soutane. Ceux-ci étaient, ou des ecclésiastiques âgés, ou

de jolis jeunes gens bacheliers de l'Université, leurs frères sans doute. Le voile de dentelle ou de crêpe qui couvrait toutes les figures, n'en cachait aucune, et le demi-jour dans lequel on se voyait, ajoutait un attrait piquant aux regards multipliés qu'on s'envoyait d'un groupe ou d'un couple à l'autre dans la foule.

Dans un millier ou deux d'années, ces cérémonies du culte catholique seront aussi convenables à servir de cadres à de jolies intrigues sur le grand Opéra de ce temps-là, que la mythologie antique aujourd'hui.

Le solitaire vallon de Laguna s'étend à une lieue dans la direction de l'*Orotava*; là, s'élève un nouvel étage de montagnes; elles sont boisées; quelques sources s'en échappent; un chétif aqueduc en bois rassemble les eaux de plusieurs, et apporte à la ville ce que l'évaporation a laissé. C'est peu de chose. Aussi l'eau est rare à Laguna comme à Sainte-Croix, où la nature poreuse du sol rend également les puits inutiles.

Une ligne de verdure indique de loin, dans cette campagne brûlée et rougeâtre, le chemin de cet aqueduc. L'eau qui en dégoutte incessamment, entretient, au-dessous, quelque peu de végétation: il y a même en plusieurs places où il s'en perd davantage, quelques petits massifs de chétifs peupliers: leurs troncs sont rabougris et tortus, leur feuillage triste et grisâtre; cependant ils plaisent, ils reposent la vue.

Avant d'arriver au vallon, dont la forêt de Laguna couvre les pentes, on rencontre dans le lit desséché d'un torrent qui en descend, des troncs énormes et mutilés, les uns chargés encore de quelques branches rompues de leurs racines, d'autres hachés et fracassés. Ce sont les témoins d'un ouragan terrible qui détruisit, il y a quelques années, une grande étendue de cette forêt. Le vent arracha tous les arbres des pentes les plus exposées à sa furie; la pluie qui tombait par torrents emporta avec eux dans le fond du vallon, la terre végétale qu'ils laissaient nue, et cette épouvantable débâcle se précipita dans la plaine de Laguna. Telle qu'elle est, la forêt est encore bien belle: il me semble du moins qu'il n'y a pas besoin d'être botaniste ou prisonnier à la mer depuis vingt jours pour l'admirer.

Les productions naturelles sont beaucoup moins équinoxiales, s'il est permis de parler ainsi, que le climat de l'île ne semble pouvoir le promettre. La végétation, considérée en général, est plutôt méditerranéenne qu'intertropicale. Les formes d'*éricinées*, représentées ici par trois espèces au moins d'*Erica*, par des *Arbutus*, etc., etc., sont absolument étrangères à la flore du tropique au nord de l'équateur. Cependant, ces plantes grasses si singulières, le *Sempervivum*

arboreum, le *Cacalia canariensis*, et cet euphorbe charnu et sans feuilles (*Euph. canariensis*), répandues avec profusion, distinguent absolument la flore de Ténériffe de celle des côtes de la Méditerranée, et la rendent vraiment africaine : l'absence de palmiers (à l'exception peut-être du *Chamærops humilis*, que je n'y ai pas rencontré) est une de ses particularités remarquables. On n'y cultive même qu'un arbre de cette famille, le dattier. C'est sans doute parce que le cocotier n'y réussit pas, ou n'y peut croître, qu'on ne l'y élève pas. J'aurais cru qu'il devait se plaire dans un climat plus chaud qu'il n'est nécessaire aux bananiers, puisque ceux-ci ne sont pas moins beaux à Laguna, dans une situation déjà élevée, qu'à Sainte-Croix, au niveau de la mer. Il n'y a point de *Mangifera*, ni d'*Achras*, ni d'autres fruits de l'Amérique et de l'Asie équinoxiale.

J'ignore si les bananes y sont *assaisonnées*, ou si elles y mûrissent dans toutes les saisons de l'année, indistinctement, comme entre les tropiques.

Au 15 septembre, quelques pommes de la plus mauvaise espèce étaient déjà mûres. Le raisin commençait à mûrir, et était déjà commun; les grenades aussi, et les pêches. Les noix ne me semblaient pas plus avancées qu'elles ne le sont dans le centre de la France en cette saison. La première récolte de figues ne faisait que de finir. Dans un pays si chaud, je me serais attendu à plus de précocité dans tous ces fruits. Il est aisé néanmoins de se rendre compte de ce retard de la végétation. Nous voyons en effet, dans les climats tempérés, les plantes croître d'autant plus rapidement que leur végétation a été plus long-temps suspendue dans l'hiver. Sous le pôle, et près des glaces éternelles des Alpes et des Pyrénées, elles doivent en parcourir le cercle entier, en quelques semaines, parce que c'est là tout le temps que la terre y reste découverte de neige. Peu d'espèces végétales, il est vrai, se prêtent à ces exigences du climat, aussi la flore de ces lieux est-elle fort restreinte et peu variée; mais au pied des Alpes, dans les vallées qui sillonnent profondément leurs flancs, en s'élevant jusqu'à un millier de mètres au-dessus du niveau de la mer, où l'hiver avec ses neiges ne règne pas plus de cinq mois, la variété des plantes est extrême, et toutes celles qui y croissent semblent s'y plaire. Nulle part le printemps n'étale plus de fraîcheur, l'été plus de magnificence, si ce n'est peut-être dans les vastes plaines du nord de l'Europe, de la Pologne et de la Russie, qui ne secouent chaque année leur triste manteau de neige, que pour se couvrir, dans l'espace de quelques jours, de la plus brillante verdure. Là, le retour du printemps donne à la végétation une fougue, une vigueur exubérante, que déjà, sur le littoral européen de la Méditerranée, elle n'a plus jamais; on dirait que les plantes menacées par l'hiver prochain qui s'avance, précipitent leurs développements,

pour avoir accompli le cours entier de leur végétation avant qu'il vienne les surprendre et les faire périr, avec toute leur espèce peut-être, si elles n'ont pas encore mûri les semences qui doivent la perpétuer.

Sous un ciel plus doux, dans la France méridionale, en Italie, dans ces pays enfin dont la culture de l'olivier caractérise le climat, les premières atteintes du froid, vers la fin de l'automne, sont déjà plus tardives. Sa plus grande intensité dans l'hiver n'y est pas assez rigoureuse pour détruire le système foliacé des plantes, et emprisonner tous leurs développements au-dedans de leur écorce ou des enveloppes qui protègent les bourgeons. La flore des bords de la Méditerranée est loin de se dépouiller entièrement; elle se flétrit, elle languit pendant l'hiver; mais dans toutes les espèces d'arbres et d'arbrisseaux dont cette saison ne fait pas tomber les feuilles, celles-ci continuent de croître et de se déployer. Le printemps trouve les campagnes vertes, il n'a qu'à les parer de fleurs. Cependant la sécheresse accoutumée des étés vient compenser l'influence de leur vive chaleur : sous leurs enveloppes durcies par l'ardeur du soleil, un grand nombre de fruits grossissent avec peine et ne mûrissent qu'avec lenteur. On dirait que, fatigué de leur végétation languissante et incertaine pendant l'hiver, leur développement vernal n'a pas la même impétuosité que celui des plantes qui habitent près du pôle ou sur les cimes glacées des Alpes, et qui ne renaissent chaque été à la vie, qu'après un repos prolongé, qu'après un engourdissement complet de toutes leurs forces vitales, pendant une année presque entière. Confiants dans la durée de l'automne, et dans l'époque tardive du retour des brises de l'hiver, plusieurs fruits compatriotes de l'olivier, et que l'on cultive au nord, bien au-delà de la limite que les arbres ne peuvent franchir, semblent ne s'avancer qu'avec lenteur vers le terme de leur existence, vers leur maturité, sûrs toujours d'atteindre ce terme.

Il n'y a point de nègres esclaves à Ténériffe; l'île et toutes les autres Canaries sans doute sont régies à cet égard par la loi européenne. On y voit bien des gens de couleur, mais libres nécessairement. Leur stupidité, ou leur inconduite, ou même leur imprévoyance et leur paresse plus qu'espagnole, les vouent aux professions les plus misérables. Toutefois, aucun préjugé de couleur ne me semble éloigner ni séparer d'eux les dernières classes de la population blanche. Il y en a du reste assez peu.

Quant aux aborigènes de cet archipel, quant aux Guanches, on sait que le conquérant européen en a peu laissé. On ne voit plus aujourd'hui que leurs tombeaux; ils sont creusés dans le roc, au bord du sentier qui conduit au sommet du pic. Ces antiquités ont été figurées et décrites, et je crois aussi,

très-peu comprises. Il est incertain si elles sont les monuments du peuple que Bétencour découvrit et extermina, ou si elles appartiennent à un âge bien plus reculé, à une nation qui aurait précédé les Guanches, et aurait peut-être été conquise et détruite par eux. C'est ici la terre classique des hypothèses. Ces doutes, sur la condition et la succession des peuples qui ont habité les Canaries, ne sont qu'un mince détail de la grande question de l'existence antique d'un grand continent, de l'*Atlantide*.

On m'a dit qu'à l'Orotava, et vers l'autre extrémité de l'île, il y avait plusieurs familles qui prétendaient descendre des Guanches, mais par croisement seulement. Elles sont nobles. C'est dans le siècle dernier qu'on les a anoblies par une sorte de réparation tardive des maux faits à cette race, dont cette prétention fausse ou fondée les constitue aujourd'hui les équivoques représentants.

Tandis que l'Espagne se dépeuple rapidement et retourne à grands pas vers la barbarie, toutes ses possessions, quelque faible que soit le lien de puissance ou d'affection qui les attache à elle, participent à ce mouvement rétrograde. Ténériffe m'a paru, non-seulement un pays excessivement misérable, mais un pays qui devient plus misérable de jour en jour. Le témoignage de quelques-uns de ses habitants les plus éclairés, a confirmé cette impression. Le commerce y voit diminuer chaque année la masse de ses importations et de ses exportations.

Nous appareillâmes *le 17 septembre*, à 4 heures du soir, après 4 jours de relâche. Avant la nuit, les nuages nous avaient dérobé déjà la vue du Pic et des bases de l'île. Nous traversâmes rapidement le canal assez large qui la sépare de la grande Canarie, sans apercevoir cette dernière (que j'avais parfaitement vue de Ténériffe, même après le coucher du soleil), et nous gouvernâmes au S.S.O., sur les îles du cap Vert. La route conseillée aux bâtiments de guerre français, qui se rendent au Brésil, est celle-là. Ils doivent ensuite gouverner de façon à couper l'équateur sous le 23^e ou le 24^e degré de longitude occidentale.

En trois jours nous eûmes atteint le tropique; une brise assez forte et très-régulière de l'E.N.E. nous y porta rapidement. On convint à bord de dire que c'étaient les vents alisés; cependant, dès *le 21 septembre*, sous le 21^e parallèle, elle nous manqua; et ce ne fut que par une longue succession des vents les plus variables, de calmes, de brises folles, que nous atteignîmes, *le 13 octobre*, le 3^e degré de latitude boréale, par 25 degrés de longitude.

Pendant ces vingt-deux jours, nous n'avancâmes donc que de 18 degrés vers le sud, et il ne fut plus question des vents alisés. On s'en étonnait beaucoup autour de moi, les jeunes gens surtout qui étaient encore peu désabusés de leur

confiance à la généralité des règles qu'on leur avait apprises, et qui, dans leur candeur, croyaient encore à la constance des vents alisés.

Les vents variables qui nous conduisirent si lentement du tropique au voisinage de l'équateur, soufflèrent plus souvent de l'ouest et du sud-ouest que de toute autre partie; nous fûmes ainsi forcés de ranger la côte d'Afrique de plus près que nous n'aurions voulu, et de passer entre elle et les îles du cap Vert au lieu de traverser cet archipel. Les courants d'ailleurs ajoutaient leur action à celle des vents pour nous jeter dans l'est : leur direction est assez constante dans ces parages.

C'est pendant cette partie de notre navigation, du 21 septembre au 13 octobre, et du 21° lat. bor. - 21° long. occ. au 2° 50' lat. bor. - 23° long. occ., que nous éprouvâmes les plus fortes chaleurs. La température moyenne de ces vingt-deux jours, prise à l'heure la plus chaude du jour, à deux heures et demie, est de 26°,6 centigrades; la moyenne de l'heure la plus froide de la nuit, c'est-à-dire vers 6 heures du matin, toujours quelque temps avant le lever du soleil, est de 25°,6, ou moindre d'un seul degré exactement. Le maximum de la première heure est de 30°,1; le minimum de la seconde, 23°,6.

Les observations thermométriques, partout difficiles à faire, le sont bien plus encore à bord d'un vaisseau; et l'expérience que j'ai acquise de leur difficulté, m'interdirait toute confiance à celles des observateurs qui ne justifieraient pas des moyens qu'ils employent pour assurer leur exactitude. L'action directe ou diffuse ou réverbérée du soleil cerne de toute part l'instrument, et tend à élever trop haut ses indications. Des particules salines, suspendues dans l'air, se déposent incessamment sur lui et le recouvrent d'une mince couche de sel humide, qui tantôt se dessèche et tantôt se fond en eau au gré des variations hygrométriques de l'atmosphère. De là, des évaporations qui refroidissent le thermomètre. Il est encore exposé à l'effet de celle des surfaces contre lesquelles on le suspend, et que le vent sèche parfois lorsqu'elles ont été mouillées par l'eau de la pluie, ou qu'il couvre d'humidité en déposant sur elles le sel dont il est souvent imprégné. Quand le ciel est couvert, et qu'il ne pleut pas, toute situation ouverte, aérée, est bonne. S'il pleut sans vent, que la pluie tombe droite, on trouvera sous la banne de la brigantine, une place convenablement élevée au-dessus du pont, et abritée du météore. Si le vent, au contraire, chasse la pluie avec violence, il faudra chercher un abri latéral contre elle dans le bastingage du bord qui est au vent, ou bien on attachera le thermomètre à un mât sous le vent. Le soleil est bien plus incommode que le vent; en été, et en toutes saisons dans les mers équatoriales, dès qu'il

paraît, on couvre d'une tente le bâtiment, mais au-dessous de cette tente, l'air captif s'échauffe au-delà de sa température à l'extérieur. Il faut donc éviter de placer le thermomètre au-dessous; il serait plongé dans une atmosphère artificiellement échauffée, et en même temps, pour peu qu'il fût élevé au-dessus du pont, il serait dans le voisinage de la tente dont la toile s'échauffe extrêmement et qui lui céderait une partie de sa chaleur par rayonnement. On pourrait alors monter dans les haubans et le suspendre sous une hune. Cependant j'ai toujours pu me passer de cette dernière et désagréable ressource; j'ai toujours pu trouver dans les agrès inférieurs, et dans les embarcations attachées aux flancs du navire et à sa poupe, quelque petite place avec de l'ombre, où le vent soufflait sans obstacle. Toutes les fois d'ailleurs que j'ai eu du doute sur le mérite d'une station, j'ai placé dans d'autres stations, qui me semblaient aussi avantageuses, d'autres thermomètres, et lorsque leur marche ne s'accordait pas parfaitement, il m'était aisé néanmoins de reconnaître celle que je devais adopter. La décharge des voiles est souvent une place à rechercher, surtout s'il est impossible d'éviter l'action de quelque lumière solaire mal amortie : la force du vent qui s'en échappe soustrait le thermomètre à toute influence calorifique étrangère.

Quand le temps est beau, quand le vent est régulier dans sa force et dans sa direction, que le ciel est parfaitement pur et parsemé de peu de nuages, la marche du thermomètre est extrêmement régulière. Dans ces circonstances, il se trouve toujours à son minimum au lever du soleil; puis il s'élève comme l'astre, rapidement. Vers 10 heures, il est bien près d'avoir atteint le maximum qu'il ne doit pas dépasser. Cependant il continue de monter encore, puisque c'est vers deux heures et demie que j'observe habituellement sa plus grande hauteur; mais l'ascension du mercure devient dès lors d'une extrême lenteur. Le soir il s'abaisse avec vitesse, comme le soleil à son déclin. A minuit, il ne surpasse que d'un ou deux dixièmes de degré le minimum jusqu'où il doit descendre au moment du soleil levant.

Mais rarement le temps a cette fixité : plus souvent il est variable, et les observations isolées du thermomètre n'offrent alors que des irrégularités. Chaque fois que le vent change notablement de direction, ou que son intensité varie, l'instrument monte ou descend; et ses variations sont si brusques alors, ses oscillations si courtes, que l'observation en devient difficile. Entre ces mesures mobiles, on ne sait laquelle adopter pour expression fidèle de la température de l'heure où l'on observe.

L'apparition d'un nuage à *grain*, comme disent les marins, c'est-à-dire, qui

doit se résoudre en vent ou en pluie, est toujours signalée, et quelquefois elle est prédite par un abaissement du mercure. Il baisse légèrement avant que la rafale souffle, pendant le calme ou les brises folles qui souvent la précèdent. Lorsque enfin le nuage crève, le thermomètre descend encore, soudainement et cette fois, de quatre degrés ou même cinq. Si l'averse n'a pas de durée, le thermomètre remonte après qu'elle a cessé, et il peut reprendre pour tout le reste du jour, une marche régulière. Il ne me semble pas que, dans nos climats tempérés, une petite pluie refroidisse aussi subitement l'atmosphère.

J'ai trouvé la température de la mer à sa surface constamment plus élevée que celle de l'air, dans ces parages et jusqu'à Rio-Janeiro. La différence est de un à deux degrés : elle est quelquefois plus considérable.

Le rayonnement nocturne n'a que bien peu d'influence pour refroidir une masse aussi profonde ; aussi conserve-t-elle à peu près, dans la nuit, la température qu'elle avait dans le jour. Je n'ai point aperçu de traces de rosée dans les parages précités.

Le 13 octobre, les vents commencèrent à souffler par intervalles du S.E. Ils s'y établirent fixement le lendemain. *Le 15 octobre*, à 8 heures du matin, nous passâmes sous l'équateur par le 25^e degré de longitude ; et faisant pendant dix jours la même route avec la même vitesse, nous nous trouvâmes *le 24 octobre* assez près de la côte du Brésil, par 20° 30' de latitude et 40° de longitude. Les vents, pendant cette période, ne varièrent que du S.E. à l'E.S.E., et ils soufflèrent constamment avec la même force. Le ciel changea peu d'aspect et d'état : habituellement couvert et nuageux au lever du soleil, il se découvrait vers huit heures du matin et demeurait assez pur tout le jour. Peu de grains. Les nuits étaient belles, sereines. La température surprit, par sa fraîcheur, les marins accoutumés à souffrir beaucoup de la chaleur dans ces parages. La moyenne de 6 heures du matin fut de 24°, 12 ; celle de midi, de 25°, 52 ; et celle de 3 heures, de 25°, 02. Cela ne fait donc pas la différence d'un degré et demi entre l'heure du maximum de la température diurne et l'heure du minimum de la température nocturne. Presque toutes les nuits laissaient tomber un peu de rosée, et je dois remarquer que cette rosée fut toujours peu abondante, et qu'elle ne se déposa d'une manière bien sensible que sur les surfaces des corps les plus mauvais conducteurs du calorique et les plus doués de force émissive, sur des planches et des toiles. Des canons de fer, des plaques de cuivre poli, demeuraient secs jusqu'au matin.

Dans cette navigation de plus d'un mois, entre les deux tropiques, je n'ai pas vu une seule fois le ciel parfaitement pur ni serein. Dans les journées les

plus belles, quelques petits nuages se montraient toujours en quelque point de l'horizon, ou des vapeurs légères se balançant dans l'atmosphère en altéraient la transparence et lui donnaient une teinte grisâtre. L'azur était sans force et sans éclat.

Les nuits avaient le même caractère : presque toujours des nuages obscurcissaient quelque partie du ciel. Les étoiles ne brillaient jamais que d'une lumière affaiblie par les brumes, qui cachaient même tout-à-fait celles de la plus petite grandeur ; en sorte qu'elles semblaient peu nombreuses dans le firmament.

Quand le ciel était découvert au lever du soleil, c'était alors qu'on voyait le mieux les vapeurs dont il était chargé dans les plus beaux jours. Elles formaient toujours, au-dessus de l'horizon, une bande grisâtre, parfaitement distincte de la mer et du ciel, et d'une hauteur partout assez égale, que j'estime à un degré ou deux. Rarement le soleil la perçait en sortant de la mer : on ne le voyait paraître habituellement qu'au-dessus de cette muraille. C'était aussi derrière elle qu'il disparaissait le soir, quelques instants avant de s'abaisser sous l'horizon terrestre.

Le ciel sombre et nuageux le matin, se découvrait rarement d'une manière pittoresque : de longues éclaircies le déchiraient, pâles et blanches d'abord, qui peu à peu se rencontraient, envahissaient tout le ciel, mais y laissaient fréquemment quelques nuages très-allongés et parallèles à l'horizon, sans coloris ni noblesse.

Depuis notre départ jusque vers l'Équateur, les courants nous avaient portés presque constamment dans l'E. et le S. E. : à partir de cette ligne, leur direction changea. Nous fûmes poussés par eux dans l'O., le S. O., et quelquefois même le N. O. Leur vitesse dépassa souvent un mille à l'heure.

Le 27 octobre, à 6 heures du matin, nous aperçûmes le cap *Frio* ; le temps était couvert et pluvieux, et nous ne distinguions qu'assez vaguement les contours du continent. Dans l'après-midi, on signala un grand bâtiment ; notre route nous portait vers lui : nous ne tardâmes pas à le reconnaître pour une frégate. Nous courûmes sur elle avec un pavillon de reconnaissance, pour savoir si elle était française. Elle ne fit point de réponse ; alors, et comme nous approchions de la portée de son artillerie, nous hissâmes notre flamme et notre pavillon. La frégate, qui venait de son côté sur nous à pleines voiles, montra les couleurs brésiliennes. Nous passâmes bientôt par son travers : elle nous héla ; on lui répondit, je présume, sans l'avoir comprise ; car les bâtiments qui se parlent à la mer ne s'entendent presque jamais. Elle mit en panne, nous nous rapprochâmes d'elle, et elle mit à la mer un canot avec un officier qui vint à

notre bord. Le capitaine seul lui parla. Il repartit après quelques minutes d'entretien, et nous poursuivîmes notre route.

Nous sûmes seulement que cette frégate venait de Bahia, et cherchait, depuis plusieurs jours, à entrer à Rio, dont elle était sans cesse écartée par des vents contraires. Le jeune officier brésilien ajouta cependant que c'était la couardise de son commandant qui les retenait ainsi en mer, en vue de la côte.

Cette visite me fit l'effet d'une insolence plutôt que d'une politesse. Il y eut à bord beaucoup de contestations sur le sens dans lequel elle devait être interprétée. Il paraît que c'est un point de droit naval laissé en litige, et que les commandants de petits bâtiments de guerre, qui en rencontrent de beaucoup plus forts d'une autre nation, n'ont de règle que dans leur audace et leur fermeté, pour se soustraire à l'espèce d'hommage qu'on tente d'exiger d'eux.

Nous louvoyâmes toute la nuit pour nous rapprocher lentement de Rio. Le lendemain, au point du jour, nous aperçûmes les îles situées à quelque distance le long de la côte, puis la côte elle-même, magnifiquement dessinée en montagnes, dont les formes hardies annoncent de loin la nature primitive. (Les Planches I et II représentent des vues de ces montagnes prises de différents côtés).

L'entrée de Rio est impossible à méconnaître : à quelques milles à l'ouest, la *Gabia*, montagne à cime plate comme une tour basaltique, domine tout l'horizon. A une moindre distance, le *Corcovado* élève son sommet recourbé. Enfin, le *Pain-de-Sucre*, comme une borne gigantesque, termine à l'est cette chaîne ; ses pentes abruptes s'élançant du sein de la mer, à l'entrée même de la Baie. (Pl. I, fig. 1, 2, 3, et 7.)

Les profils des montagnes, qui ressemblent tant aux nuages, se prêtent comme eux aux jeux de l'imagination, qui découvre aisément, dans leurs formes bizarres, mille objets fantastiques. On a reconnu ainsi, dans le *Corcovado*, le nez d'une tête colossale, qui serait celle d'un géant couché sur le dos ; les montagnes plus basses et à cimes arrondies, qui s'élèvent entre lui et le *Pain-de-Sucre*, forment grossièrement la ressemblance de son corps, et le *Pain-de-Sucre* ses pieds. (Pl. I, fig. 3.)

La matinée était superbe : le soleil levant colorait des teintes les plus éclatantes cette longue chaîne de montagnes entassées les unes sur les autres avec magnificence. Les îles dont la côte est parsemée laissaient déjà apercevoir leurs détails gracieux. On voyait la cime des palmiers balancée par le vent sur le sommet de l'*Ile Ronde*, dont les pentes nues sortent du sein de la mer comme un dôme immense. L'*Ile Rase*, qui serait une montagne sur d'autres rivages,

montrait son phare et quelques toits épars au milieu de la verdure dont elle est couverte. Nous passâmes dans le canal qui les sépare, gouvernant sur l'entrée de la Baie, au fond de laquelle, dans une lumière pâle et vaporeuse, les *Montagnes des Orgues* bornaient magnifiquement l'horizon.

Les Portugais qui découvrirent la Baie de Rio-Janeiro la prirent pour l'embouchure d'un grand fleuve. De là son nom de Rio. Des anses nombreuses et profondes s'ouvrent dans cette Baie immense, qui n'a pas moins de 10 à 12 lieues de profondeur; et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'aucune Rivière ne s'y jette. Des Montagnes assez élevées la dominant de toute part, et elles y versent à peine assez d'eau pour abreuver les habitants de ses rivages. Ouverte au sud, elle s'avance vers le nord entre les flancs des Montagnes, puis se courbe et s'élargit vers le N.E. Elle est semée d'Iles et d'Ilots, dont les uns sont cultivés et d'autres incultes : plusieurs sont fortifiés, et servent au système de la défense militaire. Toutes les marines du monde y trouveraient un mouillage sûr et commode.

Au magnifique soleil du matin, succéda un jour faux et pâle, une lumière terne et grise. Mes yeux, réjouis par le ciel brillant du matin, en furent offensés : ils en éprouvèrent ce genre de malaise dont tout notre corps souffre aux premières atteintes de l'hiver, lorsqu'une bise glacée vient flétrir soudainement la nature qui s'épanouissait une seconde fois à ces derniers rayons si doux du soleil d'automne. Malgré le puissant instinct de la curiosité qui m'appelait sur le pont du navire pour voir, pour connaître ces lieux nouveaux, plusieurs fois je descendis pour me soustraire à ce que leur vue, éclairés comme ils étaient, avait de triste et d'inanimé. Mais le soir fut beau comme le matin, et me réconcilia tout-à-fait avec le ciel d'ailleurs trop vanté des tropiques. Le soleil, au déclin de sa course, perça tous les nuages, et noya, dans une mer d'or et de feu, les divers plans de Montagnes situées au couchant de la rade : une seule rangée de collines, qui s'élève sur son rivage, demeura dans l'ombre. Elle semblait d'un pourpre presque noir. Ses contours, et tous les objets qui en couronnent la crête, des chapelles, des couvents, des palmiers, se détachaient admirablement sur ce fond reculé, le plus éclatant que j'aie jamais vu.

J'ai revu plusieurs fois depuis, ce magnifique effet de soleil couchant. J'en ai étudié soigneusement toutes les circonstances de couleur et de lumière. C'est une niaiserie des peintres que de chercher l'imitation de ces aspects de la nature; elle passe les moyens de leur art.

Peindre au fond d'un tableau le disque du soleil, c'est pour le peintre une

faute semblable à celle du poète tragique qui tue son héros sur la scène devant le spectateur.

L'un et l'autre, peut-être, dans leur composition, avaient eu jusque-là du talent. Le peintre avait éclairé comme le soleil lui-même, les eaux, la terre, les arbres et les édifices qui la couvrent. Claude Lorrain est vrai jusque-là. Jusque-là, je sens devant ses ouvrages l'illusion près de naître et le charme poétique m'envahir. Mais son malencontreux soleil, qu'il me montre quelquefois en personne, gâte tout. Il a voulu le faire plus lumineux que le ciel de feu qui l'entoure : mais il n'a pu le faire que blanc ; or, le soleil n'est point blanc. De plus, je ne puis regarder le soleil en face, même lorsqu'il se couche, lorsque l'éclat de ses rayons est affaibli par l'épaisseur des couches de l'atmosphère qu'ils traversent avant d'arriver à mes yeux : cet éclat m'éblouit. Avec du blanc sur la toile, le peintre ne peut faire qu'un *fromage* qui n'éblouit personne.

L'illusion matérielle n'est sans doute le but d'aucun art ; tous doivent prétendre plus haut. L'artiste cependant, sans chercher bassement à la produire, doit éviter avec soin de la défier et de l'outrager.

De longues habitudes dirigées en sens inverse de la raison peuvent étouffer tellement sa voix, au dedans de nous, qu'elle ne réclame pas contre les contradictions, les mensonges grossiers et les absurdités dans l'imitation de la nature. Je ne puis m'expliquer que par cette dépravation du jugement, l'admiration qu'excitent un grand nombre d'ouvrages d'art. Les peintres n'osent pas faire d'ombre. A l'exception de Rembrandt et du Titien, dans quelques-uns de leurs portraits, qui a osé faire noir comme la nature ? Il y a beaucoup trop de bleu, de jaune, de vert, de rouge, dans les tableaux des peintres ; ils recherchent trop les effets de kaléïdoscope. La gravure s'éloigne moins qu'on ne croit des teintes de la nature.

La Zéléé ne devait relâcher qu'une semaine à Rio-Janeiro. C'était trop peu de jours pour que je pusse songer, en y arrivant, à faire dans l'intérieur du pays une excursion de quelque étendue. Nous appareillâmes effectivement pour repartir au terme fixé d'abord ; mais un accident, dont notre vanité imputa le tort aux courants, nous fit revenir, avant même que nous eussions dépassé l'entrée de la rade, et y prolongea notre séjour jusqu'au 18 *novembre*. Nous avons abordé un navire de commerce suédois à l'ancre. Notre beau-pré, le sien, et diverses parties de son grément étaient rompus. Il fallait nous réparer, et l'indemniser : ce fut l'affaire de dix jours. Que de choses j'aurais pu voir en trois semaines, si j'avais eu, dès le commencement, l'assurance de rester au Brésil tout ce temps ! Loin de là, l'incertitude du jour de notre départ, et

la crainte continuelle de le voir devenir plus prochain, me retenait prisonnier, sinon à bord, du moins dans les environs immédiats de la baie.

J'ignore si c'est de la forme de leurs sommets déchirés, ou de leur nature basaltique, que les Montagnes des Orgues (Pl. I, fig. 7), qui s'élèvent au fond de la Baie de Rio, tirent leur nom : je ne les ai vues que de loin. Mais sur l'une et l'autre de ses rives, dans tous les lieux que j'ai visités, je n'ai rencontré que des Roches primitives ; elles constituent toutes les Montagnes de forme pyramidale ou conique à sommet arrondi, qui bordent l'entrée de la Rade. Ces Roches sont toutes granitoïdes. Tantôt ce sont de véritables granites, ordinairement à grands cristaux, où le feldspath est nacré, — le mica noir et sans éclat, en plaques souvent épaisses, — le quartz grisâtre, laiteux, sans transparence, — la stratification nulle. Nulle tendance à se diviser en masses pseudo-régulières ; on taillerait aisément dans ces Roches des pièces énormes : on n'y aperçoit aucun de ces plans de séparation, dont le vague parallélisme donne souvent à de vrais granites l'apparence d'une structure stratifiée. L'Amphibole et le Grenat, en cristaux très-imparfaits, y sont accidentellement disséminés.

Voilà la Roche dont sont formées plus particulièrement les Montagnes de figure régulière. Les collines, les mamelons irréguliers, les îlots de la rade, ses rivages, n'offrent que très-rarement ce granite parfait. Leurs Roches, d'abord, présentent presque toujours des indices de stratification ; et leur direction, que j'ai plus de vingt fois mesurée avec le compas dans des lieux assez éloignés, sur l'une et l'autre rive de la Baie, est constante. Elles sont dirigées du S.O. au N.E. Leur inclinaison est beaucoup moins prononcée et moins régulière : elle varie du S.E. au N.O. Ce sont des gneiss fort variés. Leur structure est droite ou entrelacée : dans le premier cas, leurs cristaux intégrants sont plus petits, ils sont plus grands dans le second. Le mica, quelle qu'y soit sa couleur, a presque toujours de l'éclat, et donne à ces Roches un aspect brillant, et habituellement aussi des teintes grisâtres. Il y en a de remplies de grenats assez bien formés, mais terreux et friables. Rarement le feldspath cache tout-à-fait dans ces gneiss ses petits cristaux, et ne forme que des veines grenues mêlées à celles du quartz : on dirait alors des micaschistes. Le quartz, comme dans les granites, sans stratification, s'y trouve quelquefois en énormes nœuds.

C'est avec diverses variétés de ces gneiss que la ville de Rio et les habitations d'alentour sont bâties.

Ceux dont les cristaux sont plus grands et la structure entrelacée plutôt

que veinée, ressemblent beaucoup oryctognostiquement aux granites sans stratification. Les formes des collines qu'ils constituent sont aussi les formes qu'affecte le granite. Ces Roches sont-elles donc le passage des gneiss véritables aux granites les mieux caractérisés? appartiennent-elles toutes à une seule et même formation? Je le crois, et cette formation sera sans doute celle du granite gneiss.

Je ne saurais dire si les gneiss parfaits, qui se montrent en une foule de lieux, recouvrent les masses de granite ou sont recouverts par lui. Je n'ai pas rencontré de lieux favorables à la détermination de leur position respective. Ces deux Roches me paraissent seulement tout-à-fait dépendantes l'une de l'autre.

Au reste, la stratification des gneiss est souvent bien imparfaite : on y reconnaît bien toujours une direction constante, mais il n'y a presque jamais aucune division en strates parallèles. Ces Roches semblent avoir été étirées dans la direction du S.O. au N.E., quand elles étaient encore pâteuses; mais on n'y trouverait pas plus de couches que dans l'épaisseur de la plupart des coulées de roches d'origine évidemment pyroïde.

Un esprit prévenu en faveur des nouvelles théories géologiques sur l'origine des terrains primitifs, aura peine à ne pas regarder comme le produit de soulèvements, ces montagnes sans nombre de granite parfait qui flanquent les côtes de Rio-Janeiro et s'élèvent en îles séparées sur leurs rivages. L'île Ronde et plusieurs autres, dont j'ai dessiné le profil (Pl. I, fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8; Pl. II, fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, et Pl. III, fig. 1), ont exactement la forme des Puys domitiques qui ont été des premiers à suggérer les idées de soulèvement.

On regarde, avec raison, le voisinage de Roches évidemment volcaniques, comme un témoignage en faveur de ces bouleversements du vieux sol primitif et de sa formation même par soulèvement : ces Roches existent ici. J'ai découvert des trapps avec leurs vaques, dans l'île de Villegagnon. Ils forment la partie occidentale de cette petite île. (Pl. III, fig. 3.) Ils ne recouvrent point le gneiss qui constitue le reste de l'île, mais s'appuient contre la tranche de ses couches coupées verticalement du nord au sud. La fig. 2°, Pl. III, montre cette disposition.

La jonction des deux Roches s'observe sur une cinquantaine de pas. Le gneiss, au contact des vaques, est légèrement altéré; les paillettes de mica qui y sont disséminées sont bronzées, et le feldspath est terreux. Quant au trapp, il est noir, très-dur, divisé en masses pseudo-régulièrement rectangulaires. J'y ai vainement cherché des indices de division colonnaire.

Au voisinage du petit escarpement granitique contre lequel ces trapps

s'appuient, ils sont terreux et friables, et se divisent en tables schisteuses, verticales, et conséquemment parallèles à la tranche des couches du gneiss : ce sont des vaques.

Ces trapps, auxquels je n'ose donner le nom de basaltes, fondent difficilement au chalumeau en émail noir.

Je n'ai trouvé que ce lambeau de terrains volcaniques. Quelque dégradées que soient ces vieilles coulées basaltiques ou antérieures aux basaltes, là où elles ont existé, on en trouve partout des débris considérables, et je ne doute pas que des recherches systématiques n'en fassent découvrir d'autres restes sur les bords de la Baie.

Rio est bâti presque entièrement sur une plage peu élevée. Quelques parties de la ville, qui est très-grande, couvrent la base de plusieurs collines. Les rues sont percées avec assez de régularité, comme dans toutes les villes neuves; elles sont étroites, garnies de détestables trottoirs fort étroits; les maisons sont petites, basses, de mauvaise apparence. Point d'édifices publics; le Palais impérial, sur le quai, n'est qu'une maison plus grande que les autres et aussi mal entretenue. Les églises ne sont que nombreuses, et elles sont toutes petites. Il y a plusieurs places fort grandes, mais sans arbres. Tout cela est horriblement sale. Je vis, dès le jour de mon arrivée, ce tableau aux lumières, car il était déjà nuit quand je descendis à terre. Une foule de Noirs, presque nus ou à demi couverts de guenilles dégoûtantes, d'autres vêtus d'habits militaires, des Mulâtres, des Blancs, obstruaient les rues. C'étaient des oisifs qui cherchaient du plaisir. Jamais le spectacle d'une population si abjecte, si indécente, si ignoble, n'avait affligé mes yeux. Il y a une rue habitée presque exclusivement par des Français, qui y vendent des objets de mode et d'habillement. C'est la rue Vivienne de Rio. Les boutiques élégantes et parfaitement éclairées, que ces modistes y ont ouvertes, sont, pour tous les Brésiliens de condition moyenne et relevée, ce qu'est le Palais-Royal à Paris pour les gens de province. On se presse sur les trottoirs de ces maisons pour le plaisir de voir ces figures parisiennes. Des Nègres ivres, qui marchent au milieu de la rue, chantent leur monotone psalmodie africaine. Les Blancs qu'ils froissent, les battent; de là des scènes de violence, des cris, des meurtres quelquefois; la garde qui arrive, commandée par un Noir stupide, ivre peut-être lui-même, et qui délibère si elle arrêtera ou n'arrêtera pas; au travers de ce tumulte, une voiture légère, attelée de deux chevaux menés par un postillon, et précédée souvent d'un homme à cheval qui porte une torche à la main, arrive au trot dans ces rues encombrées où débouchent par l'autre côté quelques cavaliers qui retournent

à leur caserne, et dont les chevaux manquent de s'abattre à chaque instant sur un pavé inégal et glissant.

Rio compte 150,000 habitants, je crois, dont 100,000 sont des Noirs esclaves, et parmi lesquels il n'y a pas plus de 20,000 Blancs, si même ce nombre y existe ; le reste se compose de gens de couleur, libres ou esclaves. Les Blancs, ce sont des Portugais, la plupart petits, olivâtres, d'un physique misérable. Il y en a beaucoup dont les traits font suspecter l'origine : le type nègre s'y montre. L'empereur don Pédro les appelle des *macaques*. Cette insulte grossière n'est qu'une vérité. Il y a du singe dans les Brésiliens. Ils ont du singe au dehors et au dedans. Quelques centaines, trois ou quatre cents d'entre eux, sont des marquis, des vicomtes, des barons, couverts de plaques et de rubans dès l'âge de 15 à 16 ans, qui vivent avec faste au dehors, sans opulence au dedans, qui ne vont pas à pied, qui ne jouent que gros jeu, qui portent des diamants, des habits aussi magnifiques que le permettent les modes européennes qu'ils suivent à la lettre, et qui affectent, avec plus ou moins de succès, les grands airs de cour, et l'air ennuyé, excédé des dandys de Regent's street, ou du balcon des Italiens. Voilà l'aristocratie du pays ; voilà la matière première des hommes d'état brésiliens. Il n'y a guère que les Brésiliens de cette classe qui viennent en Europe.

Ces gens vivent du revenu des terres qu'ils possèdent à proximité ou à distance de Rio, et qui sont cultivées par des esclaves nègres qu'on renouvelle souvent, suivant les besoins de la culture. La monarchie constitutionnelle de don Pédro est aussi la raison suffisante de l'existence de plusieurs d'entre eux, qui, dans un ordre politique réglé avec équité, auraient grand'peine à gagner leur pain, et qui sont actuellement très-largement rétribués, à des titres divers, pour la plus grande gloire de l'empire. Ce peuple d'importants habite des campagnes charmantes aux alentours de la capitale, et vient tous les matins à la ville en chaise de poste pour vaquer aux hauts emplois qu'il occupe. La plupart assurément ne sont propres qu'à tailler des plumes et ne viennent que pour cela ; mais tous au fond de leurs voitures paraissent absorbés dans les plus profondes méditations. Un nègre en livrée et en grosses bottes les conduit en postillon.

Les Blancs, du rang au-dessous de ces privilégiés, sont des gens de loi, des médecins, des professeurs, dans ce qu'on appelle ridiculement le haut enseignement, et les employés supérieurs des administrations. Cette classe, qui ressemble tant bien que mal à l'ancienne bourgeoisie de France, fournit aussi quelques négociants. Elle a des croix, comme l'aristocratie a des plaques ; car tout ce qui est fonctionnaire public est décoré de plusieurs façons. J'ignore

si le *don* implique nécessairement la noblesse de celui qui le porte, mais il me semble que tous ces gens-ci le prennent. Au reste, ils sont aptes à être faits vicomtes, marquis, chambellans; l'empereur récompense avec ces titres et les honneurs qui y sont presque toujours attachés, les services administratifs qu'ils peuvent avoir rendus, et leur complaisance personnelle pour lui. Par exemple, ceux qui lui prêtent leurs femmes, ou qui lui procurent une maîtresse en la partageant avec lui, ou en la lui abandonnant tout-à-fait, parviennent à tout. Les vieilles traditions monarchiques à cet égard sont toutes puissantes au Brésil. Chaque homme a dans sa bassesse une chance de fortune que le hasard peut faire sortir. L'empereur peut jeter les yeux sur lui pour lui faire épouser une fille grosse de Sa Majesté, ou pour marchander avec un autre le prix de sa femme, pour lui acheter, c'est-à-dire, pour lui louer la sienne propre. Ces promotions de bourgeois que l'empereur élève de temps en temps à la plus haute classe, entretiennent parmi eux une grande émulation pour le servir, et, parmi les plus vils, assez d'attachement à un ordre de choses qui peut leur faire obtenir de brillants avantages.

Le commerce de détail et quelques professions peu libérales, mais assez lucratives, sont aux mains d'une troisième classe de Blancs, de Mulâtres et de Noirs libres, qui sont considérés, il me semble, à l'égal les uns des autres, et qui méritent tous fort peu de l'être. Puis vient le peuple innombrable des Esclaves.

Est-ce une nation que cela! quel avenir social et politique peut-il y avoir pour un pays qui ne possède que de tels éléments de population! et n'en est-il pas à peu près ainsi de tout le continent de l'Amérique équinoxiale?

Qu'importent les entraves à ceux qui veulent ne pas remuer? qu'importe la liberté d'agir et de penser à ceux qui ne pensent ni n'agissent? Le gouvernement colonial de l'Espagne et du Portugal gênait, dit-on, dans le développement de leur industrie, ses sujets d'Amérique. Mais n'était-ce pas surtout leur lâche indolence qui leur interdisait toute espèce de travail? A présent qu'ils sont affranchis, qu'ils se gouvernent eux-mêmes, y a-t-il dans ce pays plus de travail, plus de richesse? Aperçoit-on dans ces sociétés politiques naissantes les moindres marques de cette prospérité, si rapidement croissante, vers laquelle s'élançèrent à pas de géants les États-Unis de l'Amérique septentrionale, aussitôt qu'ils furent libres? Non; l'empire du Brésil est industriellement ce qu'était la province coloniale du Brésil, et rien de plus. Quelques mots ont été changés, quelques modifications ont eu lieu dans l'inutile état-major de la société, mais

il n'y a pas eu le moindre changement, la moindre amélioration dans les existences individuelles.

Il n'y a guère de travail au Brésil que par les Noirs esclaves. A l'exception des villes, où le service domestique et quelques métiers en occupent un assez grand nombre, tous les autres sont employés à la culture des terres, et, dans quelques provinces de l'intérieur, à l'exploitation des mines. Ces travaux les dévorent, et, pour réparer les pertes de la grande mortalité qu'ils entraînent, la traite se fait avec fureur. Les traités avec le gouvernement anglais l'interdiront dans deux ans. Alors je ne sais ce que deviendra le Brésil, s'ils s'exécutent; car il se trouvera sans travail. La proximité de ce terme, qui s'avance, fait renchérir déjà les Noirs, malgré le nombre immense que les négriers en amènent.

C'est au Sud de l'équateur seulement et sur la côte de l'Atlantique que la traite est permise aux Brésiliens.

Comme ce commerce est encore licite, il se fait avec moins d'horreur que là où il est proscrit par les lois. Les horreurs viendront dans deux ans; car tant que le gouvernement brésilien ne s'unira point sincèrement au gouvernement anglais pour réprimer l'introduction des nouveaux esclaves dans ses possessions, les croisières anglaises, si nombreuses et si actives qu'elles puissent être, ne feront jamais que la gêner, sans la détruire; et jamais le gouvernement du Brésil ne sera fidèle à l'exécution de ce traité, car elle entraînerait sa ruine totale.

J'ai ouï dire que 30,000 Noirs étaient débarqués annuellement à Rio-Janeiro. Pendant notre séjour sur la rade, plusieurs bâtiments négriers y entrèrent chargés. Un d'eux passa à notre poupe, le soir de notre arrivée. C'était un grand navire de 400 tonneaux. Sans doute il avait fait un heureux voyage, car il était paré comme en un jour de fête. J'accourus sur la dunette de notre corvette pour le voir passer. Son entrepont et son pont, depuis la proue jusqu'au mât d'artimon, étaient couverts de Noirs enchaînés et disposés, sur le pont, en lignes interrompues, de façon à ne pas gêner la manœuvre. Ces pauvres gens, absolument nus, à l'exception d'une calotte rouge sur la tête et d'un langoutis de toile bleue, avaient l'air assez gais de voir la terre, des arbres et un changement prochain de misères. Sur un roufle en arrière du mât d'artimon, était le capitaine avec ses officiers, vêtu avec élégance, et commandant d'un air nonchalant. Tout naïvement, il me fit horreur, et je ne me serais fait absolument aucun scrupule de lui envoyer un coup de fusil.

Les Noirs sont débarqués aussitôt après la visite et l'autorisation de la santé du port. On les parque dans la ville, dans de grandes et misérables maisons

du quartier le plus mal habité : femmes , hommes et enfants sont séparés. Ils passent là les jours et les nuits assis sur des bancs où ils sont enchaînés, et symétriquement encombrés comme des écoliers en classe. On les rase, on les oblige à quelques soins de propreté, on les frictionne avec des onguents mercuriels et soufrés pour les guérir des affections malades qui gâtent leur peau. Je suis entré deux fois dans ces salles de vente. Le chagrin stupide, ennuyé, de ces malheureux, le spectacle dégoûtant et pitoyable de leurs maladies, de leur affreuse maigreur, me laissèrent une impression d'horreur que n'avaient pas produite sur moi les bâtiments négriers.

Un homme se vend de 200 à 250 piastres. Une femme se vend moins cher : un jeune garçon autant qu'une femme.

Presque tous ces Noirs sont tatoués d'une façon particulière aux peuples de l'Afrique. La plupart ont sur le nez et le front une ligne droite d'excroissances charnues, en forme de pois, qui les défigurent horriblement, quand elles sont grosses, et alors, un peu espacées. Quelquefois ces excroissances n'ont que la grosseur d'un grain de mil, et elles semblent ne former qu'une couture relevée en bosse. Les enfants de sept et huit ans portent souvent déjà ces marques. On les fait au moyen d'une série de courtes incisions longitudinales de la peau, entre les lèvres de laquelle on tire les chairs sous-jacentes que l'on fait tuméfier par l'application de certains sucs végétaux.

Beaucoup de Noirs ont en outre sur les joues, sur les tempes, sur la poitrine, sur le ventre, sur le dos, des lignes plates, entrecroisées régulièrement. Elles paraissent n'être que les cicatrices de simples incisions des téguments.

Les divers dessins de ce tatouage distinguent entre elles les tribus diverses de l'Afrique. Car tous ces Noirs de la côte occidentale de ce continent, pour appartenir à la race éthiopienne, et sans mélange probablement, ne sont pas moins de nations différentes, presque toujours ennemies entre elles, et parlant des langues très-distinctes.

Parmi les différences nationales qui les distinguent physiquement, l'espece laineuse des cheveux et de tout le poil du corps, la couleur de la peau et celle des yeux, l'odeur de leur transpiration peut-être aussi, sont les seuls caractères invariables. Car tous les autres, qu'on regarde généralement comme propres aussi à la race éthiopienne, admettent diverses modifications, et quelquefois même manquent entièrement. Ainsi, il est très-vrai que ces Nègres ont *presque tous* le front étroit, déprimé et fuyant, et la partie postérieure de la tête plus développée; *presque tous* ont l'œil rond et placé à fleur de tête; le nez épaté, et tout le système maxillaire très-puissant, le museau proéminent, les

lèvres très-épaisses, les dents saillantes; mais il est également vrai qu'il y en a dont la tête a la forme des têtes européennes, dont les yeux sont peu ouverts, bridés, le nez aquilin et épaté tout à la fois, au lieu d'être camard, les lèvres fortes seulement, les dents droites, et la mâchoire ni plus avancée ni plus grande que celle des Européens. Il y en a qui ont un peu de barbe et d'autres qui en sont absolument dépourvus. Quelques individus, quelques nations peut-être, ont le calcaneum très-saillant en arrière, tandis que d'autres ont le pied semblable au pied des Européens, si ce n'est qu'il est élargi par l'habitude de marcher sans chaussure.

Il serait très-facile à un habitant de Rio-Janeiro de savoir par les capitaines des bâtiments négriers et par les traitants brésiliens qu'ils ramènent souvent de la côte d'Afrique, de quels lieux précis du littoral viennent leurs cargaisons. Ces hommes connaissent les races diverses de Nègres aussi bien que les maquignons les plus exercés distinguent les races de chevaux. L'anthropologie aurait beaucoup à apprendre de leurs dépositions. Les traitants surtout, qui vont souvent dans l'intérieur des terres pour négocier, avec les chefs des peuplades nègres, des traites d'esclaves, et dont l'abominable profession exige assurément beaucoup de sagacité, possèdent, sur l'état intérieur, sur le régime social de ces misérables peuplades, une foule de connaissances ignorées de l'Europe lettrée. Un voyageur qui se dévouerait à la périlleuse exploration du continent africain, devrait donc commencer par acquérir tous ces renseignements. C'est de Rio-Janeiro, ou de tout autre lieu de l'Amérique où la traite se fait sur une grande échelle, qu'il devrait partir pour commencer son expédition, et il devrait l'y avoir préparée longuement par la fréquentation assidue des traitants, par l'étude préalable des diverses races de Nègres esclaves qu'il y aurait vues, et par l'acquisition de leurs idiomes. Un vieux traitant expérimenté serait le plus utile compagnon de voyage qu'il pourrait se donner.

Comme les Noirs se vendent plus cher que les Nègresses, on en importe davantage. La population esclave mâle surpasse ainsi numériquement la population femelle. En sorte que si la traite était réellement abolie, quelque humain que fût le régime de l'esclavage, quelque favorable qu'il pût être à la multiplication des esclaves, le nombre de ceux-ci décroîtrait d'abord rapidement.

Cette disproportion entre les sexes se retrouve dans toutes les colonies; elle existait à Haïti, à l'époque de la révolution. C'est pourquoi la diminution de la population de cette île (si tant est que sa population fût bien connue autrefois sous le régime colonial, et qu'elle le soit à présent) ne prouve rien, ou du moins ne suffit pas à prouver la décadence et le dépérissement de cette nouvelle

société. Il faut d'abord que cette population, composée artificiellement d'un nombre très-inégal de Noirs et de Nègresses, soit ramenée par les décès naturels aux rapports que la nature établit entre les deux sexes; les premières naissances ne peuvent être d'abord que proportionnelles au nombre des femelles, la multitude des mâles n'y sert de rien et doit s'éteindre sans se reproduire. Cet effet doit être consommé maintenant en Haïti; et c'est d'à présent seulement qu'on doit noter la marche progressive ou rétrograde de la population, pour juger de celle du travail et de la richesse dans ce pays.

La confusion et le désordre qui règnent perpétuellement dans cette grande ville de Rio, cachent quelques-unes des faces les plus hideuses de l'esclavage. Un assez grand nombre de Noirs et de Gens de couleur sont *libres*; ces *Affranchis* ont tous les droits politiques; et s'ils n'en jouissent pas, c'est leur propre insouciance plutôt que l'orgueil des Blancs qui les en exclut. Il y en a de riches. Beaucoup se maintiennent, par les profits d'un petit commerce, dans une position aisée. Enfin il y en a que l'inconduite, l'ivrognerie surtout, retiennent sans cesse dans la misère; ceux-là errent par les rues comme les esclaves, dont il est difficile de les distinguer. La fortune d'un grand nombre de ces *Métis*, ou de ces *Noirs affranchis*, consiste dans la possession de deux ou trois Noirs qu'ils mettent le matin à la porte de chez eux, à jeun, et dont ils exigent le soir à leur retour une demi-piastre, pour prix de la liberté qu'ils leur ont laissée d'exercer tout le jour leur industrie comme ils l'ont pu ou voulu. La ville s'emplit ainsi tous les matins de vagabonds affamés, prêts à exercer toutes sortes de métiers sans en savoir aucun. La faim et la crainte des châtimens qui les attendent, le soir à leur retour chez leur maître, quand ils n'ont pas gagné une demi-piastre à lui donner, les placent bien souvent près du crime. Beaucoup s'emploient aux travaux du port, ils chargent et déchargent des bâtimens, et transportent les marchandises par la ville. D'autres portent l'eau dans les maisons. La plupart travaillent ainsi séparément. Il n'y a que ceux qui sont employés en bandes nombreuses à de certains travaux, dans de grands ateliers, ou à des transports considérables pour le compte du même maître, qui soient surveillés et frappés par des conducteurs. Ces violences sont rares; j'ai été rarement affligé de leur spectacle. Mais c'est assez pour attrister l'ame profondément, pour la navrer, que celui de cette nudité, de ce dénûment, de cet abrutissement d'êtres humains.

Malgré le grand nombre, qui existe déjà, d'hommes de couleur libres (et les dangers dont ils menacent, dans mon opinion, la population blanche du Brésil), la loi ne met aucun obstacle à l'affranchissement des esclaves. Le grand nombre

des Affranchis et la richesse de quelques-uns leur donnent, à l'égard des Blancs, un certain air d'égalité, quelquefois même d'insolence, qui révolte les colons français et anglais, habitués, dans leurs établissements, à la sujétion de leurs esclaves et aux respects les plus soumis des gens de couleur libres.

Il y a très-peu d'esclaves parmi les Sang-mêlés de couleur claire. J'ignore si c'est parce que leurs pères blancs répugnent à voir leurs bâtards dans l'esclavage, ou bien par cela même qu'étant mulâtres, ils sont plus intelligents et travaillent assez pour avoir de quoi se racheter.

On m'a dit que le régime des Noirs de culture était assez doux. La mortalité, cependant, malgré l'extrême salubrité du climat, est grande parmi eux.

A Rio même, les Noirs meurent pour ainsi dire sans se reproduire, car on en voit bien peu, de quelque âge qu'ils soient, qui ne portent dans le tatouage de leur figure et de leur corps, la marque de leur naissance africaine.

La très-grande majorité de l'armée brésilienne se compose de Noirs et de Gens de couleur. Ils doivent être libres pour être soldats. Comme les engagements volontaires des affranchis étaient loin de suffire aux besoins du service, le gouvernement a affranchi des esclaves qu'il a achetés afin d'en faire des soldats. Des Blancs et des Mulâtres, indistinctement, les commandent dans les grades subalternes; mais il n'y a, je crois, que des Blancs parmi les officiers supérieurs.

Rien n'est plus honteux, ni plus lâche que cette armée. Elle est fort bien équipée par les Anglais dont elle a adopté, à peu près, les divers costumes militaires, mais elle manque absolument de discipline et d'exercice. Je crois beaucoup moins mauvaises les troupes haïtiennes.

Quelques officiers européens, italiens et français surtout, y ont pris du service. On les rebute par mille dégoûts; il semble qu'on se méfie d'eux. On les retient dans les grades inférieurs où leur habileté se perd et ne peut s'exercer. On les hait parce qu'on comprend leur supériorité : on voit en eux plutôt des juges et des censeurs que des amis.

Peu importe, au reste, à l'indépendance politique du Brésil, l'état de ses forces militaires! Cet empire n'a que des voisins aussi faibles et plus encore peut-être que lui; ce n'est pas l'agression étrangère qu'il aura de long-temps à repousser. Son ennemi est au dedans; c'est cet innombrable peuple de Noirs libres et esclaves, qui vivent en général dans un état de soumission à une poignée de Blancs dégénérés, de Portugais faibles et lâches, dont ils convoitent sans cesse les richesses et les privilèges.

Ainsi donc l'armée brésilienne actuelle, qui comprend à peine quelques

régiments blancs composés d'étrangers, employés malgré eux au service militaire, et mécontents par conséquent, et qui, nonobstant sa faiblesse, suffit à l'indépendance extérieure de l'empire, menace terriblement sa sûreté intérieure.

Les avantages sociaux auxquels la population blanche admet les affranchis, sembleraient devoir leur inspirer quelque reconnaissance pour elle. Car il faut dire à la louange des Portugais, qu'ils ne témoignent pas aux Gens de couleur, ni même aux Noirs esclaves, ce mépris, cet éloignement qui semble dériver autant, chez les Français et les Anglais surtout, d'une répugnance physique, instinctive, que d'un préjugé social. Les Blancs de la basse classe au Brésil vivent avec les Noirs affranchis de la même condition, sur le pied d'égalité. Ils n'ont pas l'air de s'estimer davantage. Ils ne les tiennent pas du moins à cette distance respectueuse, que, dans nos colonies, les plus chétifs planteurs français mettent entre eux et les hommes de couleur libres, comme un aveu tacite qu'ils exigent de l'infériorité de ces derniers.

Ce que les Portugais brésiliens accordent, aux hommes de couleur libres, de liberté pour exercer leur industrie et de moyens d'acquérir de la fortune, ce qu'ils leur accordent d'égards sociaux, tout cela ne sert qu'à leur faire envier davantage la possession entière de tous les privilèges que s'accordent à eux-mêmes les maîtres du pouvoir politique. En leur permettant de s'enrichir par le travail, les Brésiliens ne leur interdisent pas de s'instruire, d'acquérir quelques idées d'indépendance absolue. Ils leur laissent les moyens de s'élever jusqu'à eux, et ils veulent qu'ils restent au-dessous. Il y a, dans cet état de choses, des contradictions qu'un avenir prochain prouvera indubitablement, et peut-être d'une manière terrible. Ou la propriété avec la richesse passera rapidement aux mains des Mulâtres, ou ils l'arracheront violemment aux Blancs.

Devenus maîtres, je ne crois pas que les Gens de couleur au Brésil puissent retenir les Noirs dans l'esclavage.

Avec la domination des Blancs finira le peu d'ordre public qui règne encore en ce pays.

Avec l'esclavage finira le peu de travail qui s'y exécute : il n'y aura plus qu'anarchie et misère.

Le Brésil ne me semble pas seul menacé de ce déplorable avenir. Ce sort sera celui de ces nations purement nominales, dont on vient naguère de grossir la liste des associations politiques humaines, de ces sociétés coloniales, fondées sur l'effroyable principe de l'esclavage d'une race d'hommes que sa timidité et son abrutissement rendent faciles à asservir; mais les traits distinctifs et indélébiles de leur organisation physique leur donnent toujours un signe certain

de reconnaissance, à l'aide duquel ils se compteront un jour; et après s'être comptés, ils écraseront leurs maîtres. Ils prendront de force, alors, ce qu'on aura eu l'irréparable tort de ne leur pas accorder graduellement.

Les Noirs ont à Rio des églises qui leur sont plus spécialement affectées. Elles sont desservies par des prêtres Mulâtres. Cet office leur plaît davantage que celui des prêtres Blancs. Je l'ai entendu. Il est identique au nôtre. Au reste, il n'y a guère de dévotion que parmi les Noirs nés dans le pays, pliés dès leur enfance aux pratiques religieuses de la famille de leurs maîtres, et chez ceux qui ont été amenés au Brésil dans leur bas âge. Tous les autres gardent leurs superstitions africaines, auxquelles plusieurs ajoutent en même temps quelques pratiques chrétiennes. Les maîtres ne s'en occupent aucunement. L'amélioration morale et l'instruction religieuse des Noirs sont des pensées qu'aucune tête brésilienne n'a encore conçues.

Quel contraste entre cette inertie, cette torpeur, cette dissolution d'un peuple d'Européens méridionaux, qui attendent passivement, indolemment, lâchement, les chances de leur condition sociale, sans chercher à détourner celles dont l'avenir les menace, à combattre vigoureusement celles contre lesquelles la résistance ne serait pas inutile; quel contraste, dis-je, entre cette honteuse agonie du peuple portugais et la grandeur politique du peuple anglais, dont les efforts gigantesques soumettent l'univers à sa religion, à ses mœurs, à son langage, à quelques-uns des bienfaits de son gouvernement, et fondent sa richesse et son bonheur sur les progrès de tout genre de l'espèce humaine!

La marine brésilienne se compose actuellement de deux ou trois vaisseaux de ligne qui tiennent rarement la mer, et de plusieurs grandes et belles frégates de construction américaine. Les équipages sont formés de matelots blancs, anglais, français, ou américains, qu'on embauche dans tous les ports où relâchent des bâtiments de ces nations, et de Noirs enlevés au cabotage et au batelage du pays. Les officiers sont presque tous brésiliens; ils viennent de prouver dans la Plata combien peu ils se battent. L'impéritie et la lâcheté des états-majors annihilent ainsi complètement tous les résultats qu'on pourrait obtenir de la composition partiellement bonne des équipages.

Cette marine militaire n'a pas un grand commerce à protéger. Le seul trafic que fasse le Brésil au-delà de ses eaux, est celui des esclaves. Le pavillon brésilien ne se traîne d'ailleurs que le long de ses côtes. Le cabotage apporte à Rio, à Sainte-Catherine, à Fernambouc et dans toutes les villes littorales, les produits territoriaux des rivages intermédiaires qui sont destinés à l'expor-

tation en Europe, et quelques-uns destinés aussi à la consommation de ces grandes villes. Ce commerce est peu considérable. Des Noirs, des Mulâtres y servent comme matelots, et souvent comme patrons. Ces petits équipages sont généralement composés d'esclaves. Le chef seul est libre, et il est le maître de ses matelots. Dans le batelage qui se fait au-dedans de la baie de Rio, les patrons eux-mêmes sont presque tous esclaves. Ce sont les gens de confiance du maître. Ils lui rendent, par jour ou par semaine, une somme qui doit représenter la valeur de leur propre travail, de celui des rameurs qu'on leur donne, et du prêt de l'embarcation. Les assassinats ne sont pas rares à bord de ces bateaux que ne surveille aucune police.

Rio a deux places, au milieu de chacune desquelles est dressée une potence : l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs. Quoique les meurtres soient communs et la peine de mort souvent répétée dans les lois criminelles, il n'y a rien de si rare que les exécutions. La justice est pitoyable. Le petit nombre de criminels que la police lui livre, elle les garde tous plusieurs années prisonniers avant de les juger ; puis le jugement tardif qui vient ensuite, en acquitte un grand nombre. Il n'y a que les plus scélérats qui soient condamnés ; et ce n'est pas à la peine capitale, c'est aux galères perpétuelles, aux travaux forcés.

Les travaux publics les plus pénibles ou les plus rebutants d'une grande ville sont exécutés, à Rio, par les condamnés, avec lesquels on mêle indistinctement les prévenus. Ils sont enchaînés deux à deux ou en bandes. Il y a plus d'ennui dans l'expression de leur physionomie que de souffrance. J'ai fait la même remarque aux bagnes de Brest et de Toulon.

C'est toujours un acte populaire du Gouvernement que la commutation de la peine capitale prononcée contre le plus grand scélérat. Il est bizarre que ce peuple, accoutumé aux meurtres dans l'ombre, ait tant d'horreur des exécutions publiques. Pendant bien des années, on ne put obtenir du feu Roi que la confirmation d'une seule sentence de mort. L'homme fut exécuté. C'était un Noir qui, après plusieurs meurtres, avait fini par empoisonner son maître et toute sa famille. Le jour de l'exécution fut un jour de deuil et de désolation dans la ville. Toutes les confréries religieuses l'accompagnèrent jusqu'au lieu du supplice. Des milliers de messes furent dites pour le repos de son ame. Le Roi lui-même en fit dire pendant long-temps.

Les Blancs sont mêlés avec les Noirs dans les prisons ; mais il y en a peu. Le régime de ces prisons est effroyable. L'administration de la justice n'y fait faire aucune distribution régulière de vivres. Les prisonniers ne vivent ordinaire-

ment que de la charité publique. C'est déjà une sorte de consécration que la condamnation aux galères, et les personnes dévotes font beaucoup d'aumônes aux galériens. Quelquefois, cependant, la famine les accable. Les maladies, engendrées par le séjour dans des prisons infectes et par la malpropreté, les désolent et les déciment. C'est donc aussi une sorte de peine capitale que celle des galères; le supplice seulement dure quelques années, au lieu d'être terminé en un instant.

Les solitudes immenses du Brésil offrent un refuge aux Esclaves fugitifs. Ceux qui s'échappent de Rio, ne s'enfuient pas bien loin pour chercher un asile; ils en trouvent un dans les forêts du Corcovado, montagne située à trois lieues de la ville et des flancs de laquelle s'échappe la source qui sert à abreuver cette capitale, où les eaux sont amenées par un bel aqueduc. Les Marrons établis dans ces forêts, depuis quelques années déjà, n'en ont pu être délogés. Ils descendent la nuit dans les plaines adjacentes, volent et pillent les jardins, les récoltes, les voyageurs qu'ils peuvent surprendre; quelquefois, ils commettent des meurtres, et ils retournent dans leurs retraites où ils subsistent oisifs, pendant quelques jours, du fruit de leurs expéditions, qu'ils recommencent quand le besoin les presse de nouveau. La résidence de l'Empereur, Saint-Christophe, est très-rapprochée du pied du Corcovado; Don Pédro en allant à la ville avec une faible escorte, comme il le fait souvent, est exposé à être enlevé par un parti de ces Marrons.

On a fait marcher contre eux, à diverses reprises, quelques compagnies d'infanterie légère; elles ont toujours été repoussées; il a suffi de quelques hommes blessés à coups de pierres, et d'un seul tué d'un coup de fusil, pour faire descendre les assaillants en déroute. Cependant quelques piquets de gendarmerie française auraient réduit en peu de jours ces malheureux Noirs, presque tous dénués de moyens de défense, et qui ne peuvent résister qu'à des troupes brésiliennes.

Ils peuvent faire à la ville de Rio un mal immense en détournant le cours des eaux dont ils commandent la source; car cette grande ville, si admirablement située à tant d'égards, manque d'eau. Elle y est rare et chère; et la moindre diminution qu'on lui en ferait éprouver, en priverait les classes pauvres. Une partie de la population serait forcée d'émigrer.

Cette rareté de l'eau, dans un lieu si voisin de grandes montagnes boisées et souvent cachées dans les nuages, est un fait digne de remarque.

J'ignore si dans l'intérieur du pays, les Noirs de culture s'échappent pour marronner. Je ne le pense pas. Les moyens de subsistance leur manqueraient,

à moins qu'ils ne formassent, au milieu des forêts, quelques établissements de culture qui les feraient trop aisément découvrir. Des Marrons ne peuvent vivre que de rapines; c'est près des villes surtout qu'ils doivent subsister le plus facilement, parce que c'est là qu'ils ont le plus de moyens et d'occasions de piller.

Plus loin, dans l'intérieur des provinces les plus occidentales de l'Empire, les Esclaves fugitifs vont chercher un asile parmi les peuplades errantes d'Indiens que l'on n'a encore pu dompter.

Ces Indiens, dont les tribus diverses se distinguent par quelques traits physiques et par la différence totale de leurs langages, fuient sans relâche devant les envahissements de la civilisation européenne, comme leurs frères de l'Amérique septentrionale. La contrainte, la violence, sont aussi impuissantes à les plier à nos usages, que les bons traitements à les y attirer. Quelques enfants ont été enlevés à ces peuplades; emmenés vers le littoral dans les établissements les plus civilisés, ils y ont été élevés dans des conditions diverses. Ils sont tous retournés dans leurs forêts, quand ils ont pu s'échapper. Je n'ai pu voir à Rio le seul qu'on m'a dit y exister; c'est un jeune *Bouticoude* qu'un voyageur anglais a ramené de l'intérieur et dont il a fait un domestique. Sur le plateau du Mexique et dans la Colombie, la race indienne est aussi timide, aussi docile, qu'elle est rebelle à toute contrainte aux États-Unis et au Brésil. Sur les rivages de la mer Pacifique, vivent les Araucaniens qui n'ont pu encore être soumis. Pour démentir la généralité d'un fait, que quelques citations de plus allaient presque établir, les Indiens du Paraguay ont été parfaitement asservis par les Jésuites.

Le lien d'affection qui unit en une seule association politique les diverses provinces de l'Empire, est bien faible, et il ne tardera point à se briser. De trop vastes déserts séparent les établissements du Brésil pour qu'ils puissent former un seul État. On ne sent pas, dans chaque province, de quel avantage il est de faire partie de cet immense Empire dont Rio-Janeiro, le chef-lieu, est éloigné peut-être de 500 lieues et où l'on ne peut aller qu'en quarante ou cinquante jours de marche. Les provinces envoient à la capitale quelque peu d'argent; fort peu à la vérité; mais en retour qu'en reçoivent-elles? rien. D'administration intérieure, il n'y en a pas. De police, pas davantage; de justice, à peine. La marine impériale protège-t-elle le peu de commerce des établissements littoraux? non sans doute; elle, qui a capitulé dernièrement devant quelques goëlettes buénos-ayriennes, ne protège personne. Déjà les corsaires de cet ennemi, le plus faible que puisse avoir l'Empire, croisaient sur toutes ses côtes et en

ruinaient le cabotage. A quoi sert-il donc d'être Brésiliens, se demandent les gens de Bahia et de Fernambouc, et ceux des provinces de l'intérieur, puisque nous ne recevons de ce gouvernement aucune assistance, aucune protection ? A quoi bon demeurer unis par la même loi aux provinces qui nous entourent, puisque cette union ne nous donne aucune force ?

Aussi y a-t-il eu déjà plusieurs tentatives faites, dans quelques provinces, pour se séparer les unes des autres en États indépendants et détruire l'unité monarchique du Brésil. Don Pédro, dont l'autorité impériale est déjà usée, et qui avait plus de force et plus de popularité au début de son règne, a pu étouffer les premières ; mais il est douteux qu'il parvienne à réprimer désormais les mouvements entrepris avec le plus de mollesse. Il sent au reste que ce n'est plus que par la persuasion, par la déception, par la politique enfin, qu'il peut prolonger l'existence de son empire et en prévenir le démembrement. C'est à ce but que tendent tous les efforts de son gouvernement. Il y réussit fort bien en donnant des portefeuilles aux membres de la chambre élective, qui se distinguent dans le parti républicain ou fédéraliste. Il en fait ainsi les impérialistes les plus absolus. Puis, comme il n'y a pas autant de places au conseil impérial que de vertus républicaines à amortir, il dédommage, sous main, en argent comptant, celles à qui il ne peut accorder les honneurs du ministère et dont l'influence et les entreprises pourraient être dangereuses.

C'est quelque chose de très-ridicule assurément que cette chambre soi-disant représentative dans un pays ignorant, dépravé, échappé d'hier aux misères du despotisme colonial ; où il n'y a ni mœurs politiques, ni éléments d'un gouvernement raisonnable. Ici, électeurs, éligibles, tout manque. Une élection se fit à Rio, quand j'y étais : c'était pour remplacer un démissionnaire. On lui choisit un successeur : la chose se fit dans une espèce de coterie fort peu nombreuse qu'on appelait une assemblée électorale. La Constitution brésilienne accorde, il est vrai, les droits politiques aux Libres, quelle que soit leur couleur, moyennant une certaine quotité des impôts qu'ils acquittent ; et le nombre des électeurs serait grand, si tous ceux auxquels elle confère ce titre en réclamaient la jouissance ; mais il n'y a que la classe riche qui prenne intérêt à ces débats et qui s'y mêle.

J'ai entendu dire à des personnes qui ont résidé pendant plusieurs années au Brésil, que les habitants avaient beaucoup d'esprit : je ne sais duquel elles m'ont voulu parler ; mais enfin cet esprit ne leur donne pas la connaissance des affaires, et les députés brésiliens, dans leurs discussions parlementaires, font preuve d'une rare ignorance de choses qu'un homme politique devrait savoir en tous

pays. Leurs débats sont pitoyables. On m'a dit aussi que, s'il n'y avait pas plus de savoir parmi les membres impérialistes, monarchiques de l'assemblée, que parmi les fédéralistes, il y avait moins de probité parmi ces derniers. Le peu de société, de nation, qu'il y a au Brésil, accorde plus de considération à ceux-là qu'à ceux-ci.

L'Empereur, malgré la vulgarité de ses idées qu'accuse celle de ses goûts et de ses mœurs, malgré le défaut presque absolu de toute éducation première, passe pour un homme de sens. Plus jeune, il s'était amouraché comme un enfant de son œuvre constitutionnelle; il était alors un chaud patriote brésilien. Ce beau feu s'est éteint. C'est pour conserver une couronne que la grandeur de ses possessions semble rendre très-belle, qu'il cherche maintenant à garder l'intégrité de l'Empire. Il ne gouverne plus désormais que *pro aris et focis*. Cet intérêt fort prosaïque ne l'empêche pas de voir cependant, sinon les avantages positifs qui résultent pour ses sujets de leur soumission à une loi unique, et de leur union en un seul corps de nation (ces avantages sont tous négatifs), du moins les maux sans nombre qui les accablent, dès que les provinces de l'Empire ne formeraient plus qu'une République fédérative.

Il arriverait alors du Brésil ce qui est arrivé des colonies espagnoles voisines, qui ont passé violemment du joug colonial à la république représentative. En proie à l'anarchie, à la guerre civile, à la guerre étrangère par leurs dissensions entre elles, exposées sur quelques points à des révoltes d'Esclaves noirs, leur indépendance de la mère-patrie les dévore. Ce vieil édifice colonial, tout misérable, tout délabré qu'il était, se tenait debout cependant, et il aurait pu exister quelque temps encore par sa masse; le plus faible choc l'a renversé : ses matériaux étaient pourris. Peut-on relever de telles ruines? que pourrait-on reconstruire avec de tels débris?

L'exemple des États-Unis désole depuis quinze ans l'Amérique. La prospérité inouïe de ce peuple nouveau, constitué en république fédérative, a séduit follement toutes les colonies espagnoles affranchies; l'Europe a stupidement partagé ces illusions. La force et la richesse des États-Unis, les progrès extraordinaires qu'ils ont faits constamment, depuis leur affranchissement, dans toutes les routes de la vraie civilisation, ont été regardés universellement comme le résultat de leurs institutions politiques; tandis que ces institutions n'étaient au contraire que le produit des habitudes sages, industrielles, pacifiques; en un mot, des mœurs toutes constitutionnelles de cette nation. Ce n'est qu'à des populations éclairées et laborieuses que peut s'adapter la forme du Gouvernement américain. Effet et cause à la fois, cet admirable Gouvernement affermit et perpétue les vertus sociales d'où il dérive.

Malgré la différence des climats, des lois particulières qui les régissent, malgré la diversité, quelquefois même l'opposition de leurs intérêts commerciaux, une paix profonde règne depuis cinquante ans entre tous les États de cette glorieuse fédération. Accrus du double déjà depuis le jour de leur indépendance, ils peuvent se multiplier encore, tant par l'admission d'États nouveaux dans leur alliance, que par la subdivision des vastes territoires de quelques-uns des États primitifs de l'Union, et cette division peut être portée bien loin. Chaque État actuel peut se partager en une multitude d'États indépendants les uns des autres, hors des liens généraux de la grande union fédérale; chaque district, chaque canton, chaque commune, peut former une petite république; partout l'ordre, la paix, la police, le travail continueront d'exister. C'est que les éléments en existent partout chez ce peuple vraiment civilisé; c'est qu'il n'y a pas de citoyen américain, né, élevé aux États-Unis, quelle que soit sa condition, qui n'ait reçu une éducation suffisante pour lui faire apprendre ses vrais intérêts, et qui ne sache parfaitement les moyens constitutionnels de les défendre et de les faire prévaloir quelquefois dans la collision des intérêts de tous.

Montesquieu ne connaissait pas la République représentative; cette forme de Gouvernement n'a été inventée que depuis lui. C'est pour cela sûrement qu'il a dit que le principe des Républiques était le dévouement des citoyens à la chose publique, et l'abnégation de leurs intérêts personnels. Sans rechercher jusqu'à quel point cette assertion est fondée quant aux Républiques anciennes, il me suffit de dire qu'elle est exactement le contraire de la vérité quant aux Républiques modernes, je veux dire les représentatives. Ce qui fait l'ordre et la paix intérieure des États-Unis, ce qui y rend impossible toute usurpation des droits des citoyens, ce qui y maintient la liberté en un mot, c'est la connaissance que chacun a de ses droits et l'amour de son bien-être personnel. Chacun prend sa part des bienfaits de l'association politique dont il est membre. Quelques-uns sans doute cherchent à emporter quelque chose au-delà de cette légitime mesure; mais autour d'eux, trop d'yeux clairvoyants sont ouverts; chacun veille à la garde de ses propres intérêts, les défend avec adresse et subtilité contre les empiétements dissimulés de la ruse, et repousse par la force, assisté de tous ses voisins honnêtes gens, les attaques de la violence. Les dupes manquent aux États-Unis pour la gloire et la fortune des fripons politiques, que l'Europe appelle des grands hommes, quand ils ont eu le bonheur de n'être pas pendus au début de leur carrière. Il n'y a pas d'abnégation de soi-même dans cette sage conduite des citoyens américains. Leur République va pourtant, malgré Montesquieu.

Chaque variété de l'espèce humaine a ses goûts, ses penchants, ses aptitudes propres; et dans chaque variété, chaque peuple se distingue aussi des autres par quelques traits plus ou moins marqués, plus ou moins mobiles de son organisation physique. Ces différences en entraînent de correspondantes dans les dispositions morales et intellectuelles qui se transmettent avec elles par la génération, et se perpétuent par l'exemple des habitudes de tous genres et celui du système entier des mœurs domestiques que les enfants imitent de leurs pères. C'est ainsi que naissent et se développent les caractères nationaux, les mœurs nationales.

On a cherché souvent à les peindre. L'opposition de caractères nationaux fortement prononcés a été souvent exploitée par les romanciers, qui ont cherché à produire par elle des effets pittoresques et dramatiques; mais presque tous n'ont fait que de fades caricatures, sans vérité ni vraisemblance.

Les romans d'ailleurs sont écrits par des gens et pour des gens qui font consister en quelques milliers de familles de leur rang, la nation à laquelle ils appartiennent. Faiseurs et lecteurs de romans ne savent pas encore que la nation, c'est le peuple. C'est le peuple qui a des mœurs nationales; le peuple, dans l'acception méprisante de ceux qui ont la singulière prétention de n'en pas faire partie. La classe dite élevée, c'est-à-dire la classe riche, est toujours infiniment peu nombreuse dans la population générale d'un pays. Numériquement, à peine l'y aperçoit-on; elle est de toutes, celle qui a le moins de nationalité distincte; d'un bout de l'Europe à l'autre, elle se copie; elle voyage, et perd en voyageant son empreinte nationale, dont elle altère même quelquefois profondément le type en se mêlant dans ses alliances.

Aux esquisses individuelles et presque toujours fantastiques des romanciers, la statistique vient enfin substituer des faits dont la généralité est l'expression des divers traits des caractères nationaux. Cette partie de la statistique qui jette tant de jour sur les dispositions morales et les facultés intellectuelles des peuples, n'est que l'observation morale vulgaire, mais soigneusement enregistrée, comparée avec critique dans ses résultats, et discutée dans le principe des faits qu'elle a reconnus.

Les mouvements de la population d'un pays dans un autre sont une indication précieuse à recueillir. Ainsi, l'on remarque que parmi les émigrants britanniques aux États-Unis, les Écossais, qui sont les moins nombreux, sont ceux qui arrivent avec plus de prétentions à se faire une place aisée dans leur nouvelle patrie, et qu'ils y réussissent mieux que les Anglais : ceux-ci se contentent presque tous du salaire, assez élevé il est vrai, accordé aux travaux mécaniques

qui exigent de l'adresse et de l'expérience. Quant aux Irlandais qui arrivent en foule, subsister dans quelque condition que ce soit, voilà toute leur prétention. Ils sont aussi laborieux que leurs frères d'Écosse et d'Angleterre, ils travaillent même avec plus d'ardeur, mais ils n'ont ni la même constance, ni surtout la même intelligence, et ils n'occupent jamais en Amérique que les derniers emplois de la société. On ne se sert guère que de leurs muscles; ils ne savent rendre d'autres services : ainsi, ils restent toujours valets de maçons sans devenir jamais maçons; ils creusent des canaux, ils abattent des forêts, et exécutent, mais sans en avoir jamais la direction, tous les travaux de terrassements qui se font en ce pays.

En Europe, dans la mère-patrie, la supériorité d'habileté sociale des Écossais sur les Anglais se montre également. Les premiers ont presque le monopole de divers emplois publics, de plusieurs positions privées, très-chétives assurément aux yeux des gens *comme il faut*, mais qui s'élèvent déjà néanmoins au-dessus de la condition de la majorité des habitants, et qui sont importantes parce qu'elles sont nombreuses.

C'est une observation curieuse à rapprocher de celle-là, que celle de ce riche chapelier de Londres, qui nous a appris que la mesure moyenne des chapeaux fins qu'il fabrique est plus grande que celle des chapeaux grossiers, et que les coiffures militaires dont il a l'entreprise, doivent être moyennement plus larges pour les régiments écossais que pour les régiments anglais. Il est fâcheux que cet industriel crâniologiste n'ait pas eu à coiffer des troupes irlandaises.

Genève peut être considérée comme l'Écosse du continent. Les Genevois qui s'expatrient chaque année (et le nombre en est grand, parce que la prospérité de ce petit pays est progressive, et que son petit territoire est partout très-peuplé) ne deviennent jamais ni portefaix, ni terrassiers, ni domestiques. Cette petite nation n'envoie au dehors que des ouvriers très-adroits, très-rétribués, des artistes ingénieux, des commis laborieux et rangés, que recherchent les négociants étrangers. L'exercice de leur intelligence seule ou des travaux mécaniques où elle s'exerce à chaque instant, voilà l'industrie des Genevois sans fortune, qui s'expatrient pour subsister. A peine si, chez elle, cette petite nation se sert elle-même. C'est aux populations environnantes que Genève loue des domestiques; c'est par des étrangers que sont exécutés chez elle les travaux malsains ou grossiers dont une grande ville a besoin.

L'Italie nous fournit des chanteurs, des fumistes, des décorateurs : nous tirons des mineurs du Piémont.

Il y a de l'art dans toutes ces professions. Le peuple en Italie est demeuré artiste. Il est spirituel aussi.

Mais nous, Français, quels métiers difficiles et respectables allons-nous exercer chez les étrangers ?

Nous avons le privilège de les coiffer et de les habiller. Ils nous doivent encore des cuisiniers, des maîtres à danser et des maîtres d'armes. Ces professions, en tous pays, sont un peu méprisées. Leur exercice, chez les peuples étrangers, ne fait pas considérer notre nation.

Il n'y a guère d'autres taxes au Brésil que celles des douanes. L'administration publique est trop mal organisée pour admettre la perception d'une autre espèce d'impôts. Rien n'arriverait au trésor. Celui-ci est toujours gêné. Il n'a pas de crédit et ne peut faire d'emprunts pour subvenir aux déficit que chacune des dernières années a apportés. Le Gouvernement y a fait face avec du papier monnaie ; mais le discrédit de l'administration a fait tomber le cours de ce papier à 20, 30 et 40 pour cent au-dessous de sa valeur nominale. Il y a aussi dans la circulation une très-grande quantité de billon. Ainsi, l'État fait de la fausse monnaie et médite une banqueroute.

La majeure partie du commerce se fait par l'Angleterre et les États-Unis. Les objets manufacturés viennent d'Angleterre pour la plupart ; les modes viennent de France ainsi que les vins ; des planches arrivent de la Baltique et de l'Amérique septentrionale, qui apporte aussi, et presque exclusivement, des farines, des viandes salées et de la graisse de porc.

Les retours se font en sucre, café, quelque peu de cacao, bois de teinture, cotons et cuirs en poil. Ils donnent habituellement des pertes. Toutes ces denrées paient un droit d'exportation : il est très-faible. C'est sur les cargaisons européennes, à leur entrée, que la douane pèse surtout.

Rio possède le cadre des établissements publics des sciences et des beaux-arts qu'on trouve dans les grandes capitales d'Europe : il y a des universités, des facultés, des académies de toute espèce, où l'on n'enseigne rien à personne. L'Académie impériale des Beaux-Arts, formée il y a treize ans par M. Lebreton, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, n'a jamais fait que languir. Les Brésiliens riches ne mettent aucun prix aux objets d'art. Ils ne les sentent pas.

Il n'y a d'autre théâtre que l'Opéra italien, terminé par un exécrationnel ballet, qui est toujours la partie la plus goûtée de la représentation. J'y ai vu l'*Italiana in Algeri* ; orchestre, chanteurs, spectacle, tout était pitoyable. Le public paraissait s'ennuyer beaucoup : cependant la salle était remplie, et

elle est fort grande. Son aspect est celui des salles d'Italie ; point de lustres, et des bougies devant toutes les loges. Les femmes parées ; les hommes très-habillés, tous couverts de plaques, au-dessus de l'âge de 15 à 16 ans, prenaient l'air dédaigneux et excédé des dandys de Regent's-street. Je crois que tout ce qu'on appelle à Rio la bonne compagnie a loge à l'Opéra. L'Empereur y est très-assidu, parce que les danseuses et les figurantes sont fort de son goût, sans préjudice des belles dames. Pendant la représentation, la place du Théâtre est couverte de chaises de poste, dans lesquelles sont venus de leurs *villa* tous les spectateurs des loges ; on dételle les mules, qui broutent le peu d'herbe poudreuse qui croît çà et là sur la place ; les postillons dorment auprès, ou jouent entre eux et s'enivrent. De là des scènes de désordre, quand, à 11 heures, les maîtres, sortant du théâtre, ne trouvent pas leurs voitures attelées, et que leurs gens sont quelquefois trop ivres pour les conduire la nuit, dans l'obscurité, à leurs demeures, éloignées généralement d'une ou deux lieues. La place, pendant la représentation, a l'air d'un camp. Il n'y a pas moins de trois à quatre cents voitures et d'un millier de mules ou chevaux, outre quelques centaines de Noirs domestiques. Tout cela est nécessaire au plaisir de deux ou trois cents familles. Si encore elles s'amusaient !

Le parterre de l'Opéra, à Rio, m'a paru composé de cette classe bourgeoise de couleur décidément blanche, qui exerce les emplois de médecin, d'avocat, et qui occupe les places secondaires et subalternes de l'administration. J'y ai cherché vainement quelques figures de gens de couleur : elles auraient le *droit* d'y paraître ; mais il est probable qu'elles y seraient mal accueillies. Car c'est peu de chose à Rio que d'avoir pour soi le droit légal, quand on a contre soi l'opinion générale.

Tel est le cas de la liberté de la presse. Elle est formellement reconnue par la loi. L'Empereur la veut loyalement. Quelques journalistes ont donc essayé d'en user ; mais la nation n'en veut pas : elle n'en est pas digne. Des écrivains qui n'ont pas craint de parler avec quelque sévérité d'affaires qui concernaient des personnes d'un haut rang, ont été assassinés le soir au foyer même de l'Opéra, par la meilleure compagnie du pays. Il faut le despotisme d'un homme fort et éclairé à de tels misérables. Don Pedro se figure qu'il est cet homme-là ; il se flatte beaucoup.

La nature avait tout fait pour le Brésil ; l'homme y a tout gâté : il faut y détourner les yeux et de lui et de ses ouvrages. Il faut sortir des villes, s'éloigner même des campagnes cultivées ; il faut s'enfoncer dans les déserts,

pour n'avoir point l'âme attristée par la vue des infortunes humaines. Il n'y a de beaux paysages au Brésil que les paysages sans figures. La nature sauvage, la nature vierge y est admirable.

Et heureusement on la trouve presque aux portes de ces grandes cités populeuses dont le spectacle tumultueux et les bruits importuns font désirer si vivement la solitude et le silence.... Les montagnes qui s'élèvent derrière Rio-Janeiro, et dont la masse imposante se montre de loin à la mer, dominant l'entrée de cette Baie magnifique, les collines qui flanquent toute sa rive septentrionale, sont encore couvertes de forêts. L'espèce et la grandeur des arbres qui les composent, varient suivant les expositions, la fertilité des terrains et l'abondance des eaux. Sur les pentes sèches et peu fertiles, d'élégants arbrisseaux entremêlent les couleurs diverses de leurs fleurs et de leur feuillage; mais, là où quelque ruisseau entretient de la fraîcheur, la végétation étale une magnificence admirable. La forêt vierge de M. de Clarac n'est pas un mauvais dessin, il donne bien l'idée des formes dominantes les plus remarquables de la végétation brésilienne, et il a le mérite de l'exactitude dans les détails; mais il est trop petit, il n'est qu'épisodique. C'est un accident de la forêt brésilienne, c'est presque une clairière. Ces arbres de formes si diverses, ces lianes si variées, ces palmiers, ces fougères, ces arum au bord des eaux, ne sont pas assez entrelacés ensemble. Le dessin est un peu sec, un peu maigre. M. de Clarac a introduit dans sa forêt un Indien. Cette figure est mauvaise, c'est une idée puérile que de l'y avoir placée; c'est presque un contre-sens. Cette forêt n'est donc pas impénétrable, puisqu'un homme nu y est entré.

Chacune des Anses ouvertes dans la Baie de Rio a un caractère qui lui est propre. Toutes sont assez profondes pour recevoir de gros bâtiments; aucun n'y mouille, parce qu'il n'y a que de petits villages, et point de chargements à y faire. Quelques-unes même sont sauvages et désertes. Rien n'est plus gracieux; ces chapelles toujours élégantes, ces beaux cyprès qui s'élèvent autour, sur les collines où elles sont situées, ces belles eaux m'ont rappelé souvent les lacs de la Lombardie; tandis que je voyais dans un vallon voisin la nature équinoxiale étaler sa lourde et brillante magnificence.

Mais rarement ces tableaux m'ont attendri. Ce qu'il y a de touchant dans le spectacle de la nature, ce sont, dans le vague lointain des rêveries qu'il nous inspire, les images fantastiques du bonheur de l'homme; ce sont les harmonies de cette nature insensible avec la sensibilité humaine; et quelque affligeante que soit souvent en Europe la condition des êtres qui vivent si près de cette

nature, des plaisirs naïfs et bruyants dans leur jeunesse, des passions peut-être, animent, agitent leur monotone existence; les doux sentiments de la paternité l'occupent ensuite, dont l'exercice compense bien des misères! On peut, sans amertume, contempler ces tableaux de la vie humaine, leur mélancolie n'est pas toujours sans quelque charme; mais ici. . . .! tant qu'on n'a pu s'habituer à considérer les Noirs comme des animaux, à étouffer à leur égard cette sympathie ardente que nous éprouvons pour tous ceux que nous appelons nos semblables, il n'y a que de la douleur dans la contemplation de ces beaux lieux, où l'œil n'aperçoit, où l'imagination ne peut placer que des êtres malheureux.

Ces lieux sont pour moi sans poésie. Mon esprit et mon goût cultivé me les font trouver magnifiques ou gracieux; mais c'est comme mon esprit me commande d'appeler triangulaire la figure inscrite au-dedans de trois lignes droites qui se coupent. Triangulaire en est le nom, comme magnifique est celui de cette disposition de lignes, de plans divers, et de couleurs dans un paysage. D'ailleurs, l'imagination ne m'y fera pas retourner; ces souvenirs sans douceur s'effaceront avant bien d'autres. Les chênes de Ramapo, les bouleaux de Paray, voilà les arbres sous l'ombrage desquels il me sera toujours doux d'errer. Souvent mes souvenirs m'y ramènent, et les sensations variées de bonheur que j'y ai éprouvées se réveillent avec une telle vivacité que je sens l'étrange illusion de les éprouver pour la première fois. Ravissement délicieux! suivi d'un retour sévère quelquefois, quand la réalité actuelle de notre vie est grave ou pénible. Jamais je ne retournerai m'asseoir mélancoliquement au pied des palmiers du Brésil. Les bruyères de Paray m'attireront toujours, toujours davantage. La scabieuse des prés, la parnassie qui y fleurit à côté d'elle en automne, voilà les fleurs vulgaires que je retournerai cueillir: leur parfum faible et commun me rappellera toujours les joies de ma jeunesse, et cet âge heureux d'innocence où l'âme s'ignore et s'agite, s'inquiète sous le poids de sa sensibilité qui ne s'exerce encore que sur elle-même.

Le printemps, à Rio-Janeiro, est la saison sèche de l'année; l'été la saison pluvieuse. Le climat cependant n'y est pas tellement régulier que je n'y aie vu sept jours pluvieux en vingt jours de printemps, et souvent le ciel, sans pluie, couvert et nébuleux. Le temps a été très-variable et généralement laid. L'atmosphère n'a pas eu un seul jour la transparence parfaite de celle de la Méditerranée. Rien de moins constant que le retour périodique de la brise de terre et de mer. Celle-ci règne souvent plusieurs jours sans interruption; elle est suivie de calmes plats. Je n'ai senti la brise de terre balayer la baie dans toute

sa longueur, que pendant quelques jours où le temps s'était fixé au beau; cette brise de terre est un phénomène dont les moindres perturbations atmosphériques, la pluie durant le jour, ou l'état couvert du ciel, empêchent la production. Cela est conforme à la théorie de sa formation. Elle atteint le plus de force vers la fin de la nuit; au lever du soleil elle s'affaiblit, et cesse tout-à-fait deux heures après. Alors reviennent les vents du S., variant du S.E. au S.O.

Au reste, mille vents locaux soufflent pendant le jour, souvent par risées très-vives, à l'embouchure des Anses qui s'ouvrent dans la Baie, ou par le travers des petits Caps qui s'y avancent.

Les brises de terre nocturnes laissent déposer de la rosée. A peine en voit-on des traces, quand la brise de mer a prévalu toute la nuit; elle est fraîche néanmoins. Il y a toujours une grande différence de température entre le jour et la nuit. Je ne l'estime pas à moins de 4°.

La température moyenne du jour, pendant ma relâche, n'a pas excédé 24°: le maximum a atteint 28°. J'observais à bord, au milieu de la Baie. A terre, nul doute que les jours ne fussent un peu plus chauds, et que les nuits ne fussent plus fraîches.

Nous appareillâmes le 18 novembre de Rio pour le Cap de Bonne-Espérance. Repoussés d'abord par des vents contraires qui nous obligèrent à naviguer sur le parallèle de Rio, et à nous tenir plusieurs jours au dedans des tropiques, nous descendîmes ensuite au Sud, jusqu'au 35° degré et demi. Aucun événement ne marqua ce voyage. Deux jours de cape à son début ne me semblèrent que l'ordinaire météorologique de ma première navigation de France aux États-Unis. Le temps fut d'ailleurs généralement assez beau et la mer forte.

La température était fraîche, jusqu'à paraître froide quelquefois, quoique le thermomètre ne soit descendu qu'un jour à 13° 6' (le 14 décembre), par 34° 30' de latitude.

La hauteur moyenne, au lever du soleil, fut de..... 18° 75',
et à midi, de..... 20° 72'.

Son maximum à midi, le lendemain de notre départ, fut de... 24° » ;
mais nous étions encore sous le tropique, et presque en vue du Cap Frio.

Les variations de la température étaient étroitement subordonnées à celles du vent, sans qu'il y eût de pluie pour cela; le vent passant de la partie du Nord à la partie du Sud, le thermomètre descendait de 2, 3 et 4°.

Le vent du Sud est au reste celui qui amène le beau temps dans ces parages; il souffle quelquefois tout le jour dans la même direction et avec une force égale; le ciel demeure presque pur. Le thermomètre, ces jours-là, marche

avec une grande régularité; il accuse, sans trouble, sans complication d'effets étrangers à cette cause, l'élévation de la température atmosphérique produite par la présence du soleil, et la marche de son refroidissement dès que l'astre décline.

Aussitôt qu'il a disparu sous l'horizon, le refroidissement, déjà très-rapide depuis 5 heures du soir, se précipite tellement, qu'à 9 heures le thermomètre a presque atteint le minimum auquel il doit descendre. Le lendemain matin, au lever du soleil, il n'a baissé que d'un dixième ou deux dixièmes de degré.

La moyenne du climat que l'on déduirait du maximum et du minimum seulement, serait donc très-inexacte. Elle serait trop élevée; car la température du minimum règne près de 8 heures par chaque 24 heures, tandis que le maximum est un temps critique qui ne dure pas plus d'une heure ou deux.

Plusieurs fois il se produisit de la rosée. La formation de ce météore me semble tout-à-fait indépendante à la mer, des circonstances qu'on regarde comme propres à la produire. Nous eûmes des nuits calmes et fraîches, succédant à des jours sereins, sans qu'il y eût de rosée. D'autres fois, la rosée tomba en grande quantité après des journées brumeuses.

Dans la nuit du 20 au 21 décembre, on signala des terres élevées dans l'E. N. E. La veille, on avait eu des hauteurs méridiennes et des distances lunaires; notre point nous mettait à peu de distance du Cap de Bonne-Espérance; et c'était lui qu'on apercevait au clair de la lune. Au petit jour, chacun vint sur le pont reconnaître cette terre célèbre. Ceux qui ne l'avaient pas encore vue, ne trouvèrent, dans son profil, aucune ressemblance avec les nombreuses descriptions et les dessins qu'on en a faits. Comme eux, je cherchais vainement dans cet entassement de montagnes, une longue cime aplatie qui dominât toutes les autres. Cependant, à mesure que nous nous approchions, il devenait évident que ces terres si hautes ne pouvaient être que les montagnes du Cap de Bonne-Espérance. En gouvernant un peu au Nord, la *Montagne de la Table*, que nous n'avions vue jusque-là que de profil et comme un Pic assez aigu (voyez Pl. IV, fig. 1^{re}) (1), commença à se montrer à nous de face (voyez Pl. IV, fig. 2): dès lors nous nommâmes avec certitude tous les sommets voisins, et le compas nous devint inutile. Nous passâmes au Sud de l'île *Rodden* ou *Penguin* (cette île est la terre basse qu'on voit en premier plan et à droite, Pl. IV, fig. 3); puis laissant cette île à 3 milles environ dans l'Ouest, nous rangeâmes

(1) Le nom de la montagne de la Table a été omis par mégarde dans la figure 1^{re}, Pl. IV. Cette montagne se trouve néanmoins indiquée par deux signes, à la droite de la montagne du Diable.

de plus près la terre du continent, *Green-Point*, dans le canal qui les sépare; un courant qui coule habituellement de la haute mer dans la Baie de la Table par ce passage, et qui sort de la Baie, dans une direction opposée, par le canal plus large ouvert entre l'île *Robber* et la côte nord de l'entrée de la Baie, secondait notre marche, que les vents de S. O. rendaient rapide. Le ciel était superbe. Il était midi, c'était un dimanche. Tous les navires, au mouillage, étaient parés de leurs pavillons. Nous jetâmes nos ancres près d'eux; nos voiles s'abattirent tout à coup avec une précision parfaite. Nous n'attendîmes plus, pour descendre à terre, que la visite de la santé et du capitaine du port. L'attente ne fut pas longue; au reste, elle n'était pas désagréable. Je partageais moi-même assez puérilement la satisfaction de nos jeunes officiers, un peu fiers de leur élégante manœuvre.

Les formes des Montagnes qui ferment au S. O., au S., au S. E., et à l' E., la Baie de la Table, sont tellement caractérisées qu'il est impossible de les mal figurer ou de les mal décrire. *La Montagne de la Table*, comme un immense rideau tendu dans le S. E., occupe cette partie de l'horizon (Pl. IV, fig. 2 et 3). Ses pentes inférieures paraissent assez douces; mais à partir de la moitié de sa hauteur, ses escarpements, presque à pic, semblent la rendre tout-à-fait inaccessible. Ce n'est en effet que par une fissure profonde et cachée (Pl. IV, fig. 2) qu'on en peut atteindre le sommet. *La Montagne du Diable* (Pl. IV, fig. 1, 2 et 3), dont la hauteur verticale est à peu près pareille, mais dont le sommet aigu, déchiré, contraste fortement avec la forme aplatie de la *Table*, en est séparée au N. E. par un col assez large, mais qui ne semble qu'une crevasse dans quelques aspects. Au fond de la Baie, sur les bords de laquelle la ville du *Cap* est bâtie, se trouve un autre col infiniment plus large et plus profond, ouvert de l' E. à l' O. entre la *Table* et une Montagne conique beaucoup moins élevée, qu'on appelle *la Tête du Lion* (Pl. IV, fig. 1, 2, 3 et Pl. V). Celle-ci s'abaisse vers le N. O. en une longue et large croupe qui se relève un peu, à son extrémité, en une grosse colline arrondie; c'est la *Croupe du Lion* (Pl. IV, fig. 1, 2, 3). La *Tête du Lion* (*Lion's Head*, appelée aussi *Sugar Loaf*) et la *Croupe du Lion* (*Lion's Rump*) ne forment ainsi qu'un système. Ce sont les terres les plus occidentales qui ferment aux vents d' O. et de S. O. l'entrée de la Baie de la Table. La *Pointe-Verte* (*Green-Point*) n'est qu'une pointe de terre basse qui s'avance un peu vers la mer, tout autour de la *Croupe du Lion*.

Ces dénominations expressives ont été imposées sans doute à ces Montagnes par les navigateurs qui les apercevaient pour la première fois en venant d'Eu-

rope; car il faut être mouillé dans la Baie de la Table, ou y entrer par le N.O., pour voir les Montagnes qui l'enferment et la dominant, se développer comme je viens de le décrire. Je suis aussi très-assuré que celui qui a donné à *Green-Point* son nom, a vu cette terre pour la première fois en hiver. En été, dans cette saison, elle est d'une aridité excessive; on n'y découvre pas un arbrisseau, pas une herbe.

Horsburgh assigne, sans citer ses autorités, les hauteurs suivantes aux Montagnes qui dominant le Cap :

<i>Table Mountain</i>	3,600	pieds anglais.	(1,097 mètres)
<i>Devil's Mount</i>	3,200	<i>id.</i>	(975 <i>id.</i>)
<i>Lion's Head</i>	2,200	<i>id.</i>	(671 <i>id.</i>)
<i>Lion's Rump</i>	1,100	<i>id.</i>	(335 <i>id.</i>)

Toutes leurs bases sont cultivées. Au-dessus des cultures, qui ne s'étendent qu'à une très-médiocre hauteur sur leurs pentes, et que l'on dit admirables de fertilité, il y a une zone sauvage, couverte d'arbrisseaux et d'arbustes, où le *Protea argentea*, appelé ici *silver wood*, forme de loin de grandes taches grisâtres : enfin, à partir de 325 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, des couches de roches parfaitement horizontales, fendillées et crevassées, affleurent les pentes des Montagnes devenues subitement bien plus rapides vers cette élévation. Ces bancs épais forment sur *Devil's Mount* et *Lion's Head* (Pl. V), des gradins dont chacun supporte un contre-fort étroit, couvert de terre végétale et de verdure; la *Table* seule s'élève verticalement : les bancs épais dont elle est formée s'empilent les uns sur les autres sans retrait. Ces bancs réguliers et horizontaux sont formés d'un grès que je rapporte, quoique avec doute, à la formation du nouveau grès rouge (*new red sandstone*); ils sont superposés au granite, qui forme la base de la montagne de la Table, jusqu'au tiers environ de sa hauteur. Mais, au pied de la montagne, on retrouve le même grès en couches inclinées et probablement appuyées contre le granite, comme l'indique la coupe, Pl. IV, fig. 4.

Telle est l'apparence des Montagnes environnantes, à la distance du mouillage des navires; c'est un tableau bizarrement dessiné, et d'une couleur médiocre, sans être vulgaire.

La *ville du Cap* est grande et régulière; les rues sont fort larges et presque toutes plantées d'arbres: ce sont des chênes d'Europe et des *Melia azedarach*. Les maisons n'ont presque toutes qu'un étage; leurs toits sont en terrasse;

elles sont bâties en pierre, peintes et très-propres à l'extérieur. La curiosité des femmes n'y a point établi ces jalousies commodes et élégantes des pays espagnols et portugais, derrière lesquelles elles se désennuient plus ou moins à regarder les passants dans la rue. L'architecture hollandaise n'a fait au climat de l'Afrique que les concessions les plus nécessaires. En adoptant les terrasses, elle a gardé d'ailleurs son air lourd et plat; elle n'a presque rien de méridional. Plusieurs grandes maisons particulières, et les édifices publics bâtis depuis la conquête des Anglais, et par eux, sont d'un goût absolument différent; le style grec le plus monumental y est appliqué, comme dans les nouvelles constructions de Londres, à ce qui eût été bâti à Athènes sans aucune prétention de style, assurément. Cet abus, très-génant pour ceux qui le commettent, qui sont toujours très-mal logés au-dedans de ces temples antiques, ne laisse pas que de donner une physionomie très-élégante à une ville moderne. Cela est puéril et mesquin; cependant cela me plaît.

Le culte des Hollandais et des Anglais pour les arbres est facile dans leurs pays d'Europe, aux Anglais surtout. Ils n'ont besoin, dans leur île humide, tempérée et fertile, que de les laisser croître, sans les mutiler, pour en avoir de superbes. Ici, il a fallu des soins extraordinaires pour les faire prospérer. La flore du sud de l'Afrique n'offrait au goût des colons aucune grande espèce arborescente à cultiver pour la décoration de leurs villes et l'embellissement de leurs demeures. Mais le climat du Cap, quoique si différent de celui de l'Europe tempérée, puisqu'il admet la culture d'un très-grand nombre de végétaux équinoxiaux, se prête également à celle des végétaux de l'Europe. Les Hollandais firent venir des chênes de leur pays; ces arbres réussirent et ils les multiplièrent extrêmement. Dans les stations abritées des vents furieux du S. E., qui tombent par rafales terribles du sommet de la *Table* sur la plaine étroite où la ville est bâtie, ils croissent facilement, plus vite, il me semble, qu'en Europe, et y développent un luxe admirable de végétation. Dans les lieux exposés à des vents plus fréquents, on ne les élève qu'avec beaucoup de peine, en leur procurant, dans les premières années de leur plantation, des abris artificiels, et ils y demeurent toujours rabougris en vieillissant, quelle que soit la fertilité du sol. Il n'y a point de serre en Europe où l'on donne autant de soins à un végétal exotique, pour le conserver, que les habitants du Cap aux chênes, aux pins et aux azedarachs, qu'ils ont plantés dans les rues devant leurs maisons. Il est vrai aussi qu'il n'y a aucune proportion entre l'agrément que, dans un pays si chaud, procurent leur ombrage et leur fraîcheur aux habitants de cette ville, et le stérile plaisir de l'amateur ignorant qui voit fleurir,

dans son orangerie, un arbuste dont le seul mérite, à ses yeux, est d'être rare et cher. Le pin d'Italie (*pinus pinea*) a été planté, dans la ville, partout où le chêne eût refusé de croître ou du moins de prospérer. Il n'y végète lui-même qu'assez tristement. Battue par les vents dominants du S. E., sa cime défigurée, au lieu de s'évaser noblement vers le ciel, penche vers le N. O. Son port en est tellement changé que je fus quelque temps à le reconnaître; et ce ne fut même qu'en voyant ses cônes, que je distinguai sûrement son espèce. Autour de la ville, cet arbre, comme le chêne, se resème de lui-même depuis longtemps. Je l'ai vu, dans quelques lieux plus abrités, avec toute la noblesse et l'élégance de la forme qu'il affecte sur les bords de la Méditerranée. Le Champ-de-Mars, où l'on entre en débarquant, est entouré d'une double allée de ces arbres. Groupés ainsi, leur aspect est triste et plat.

Le Français qui débarque *au Cap*, surtout après une relâche à *Rio-Janeiro*, ne peut manquer d'être frappé vivement de la propreté, de l'ordre, du soin, de l'entretien, dont il voit partout l'image autour de lui, dès qu'il pose le pied à terre. En Italie, le vestibule, l'escalier même d'un palais magnifique, dans lequel il y a une galerie de tableaux qui vaut plus d'un million, ne sont souvent qu'un cloaque infect où l'on jette les immondices, parce que c'est le lieu le plus près. A ses marbres, sont adossées de honteuses échoppes. Un espace vague et négligé s'étend à l'entour. Entre cette saleté, entre cette barbarie et la recherche soigneuse, la propreté de toutes les parties d'une maison anglaise et de ses alentours, la France occupe tout au plus une place moyenne. Nous sommes bien barbares encore. Il y a *au Cap* de grandes et belles maisons. Il y en a de fort petites et de très-modestes. Quelques-unes, très-anciennes sans doute, ont conservé même leurs toits de chaume; mais toutes sont également bien entretenues. Aucune n'est délabrée ni ne sent la misère. Elles donnent toutes envie de demeurer, de vivre dedans. Il semble que ceux qui les habitent doivent s'y plaire.

La population de cette ville est extrêmement mêlée. Elle se compose de *Hollandais*, en très-grand nombre, d'*Anglais*, en nombre assez grand déjà. Puis de *Nègres Hottentots*, de *Nègres Cafres et Mozambiques*, de *Madécasses*, de *Malais*, et de *Métis* de toutes ces races.

Les Hollandais possèdent le sol. Presque tous les biens immeubles leur appartiennent. Ce sont des gens riches sans beaucoup de revenus. Depuis plus de deux siècles qu'ils sont transplantés sous ce ciel chaud et brûlant, ils ont conservé leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, leur carnation claire ou blafarde. On voit encore qu'ils ont été long-temps les seigneurs du pays: il y

a, au travers de leur simplicité souvent bourgeoise, quelque chose de noble et de grand. Autrefois, l'opulence dont ils jouissaient rehaussait le ton de leurs mœurs, de leur hospitalité, qui ne sont plus que patriarcales.

Les Anglais, conquérants de la colonie depuis la rupture du traité d'Amiens, font leur métier de conquérants modernes : ils gouvernent. Cette industrie, qu'ils exercent d'ailleurs sans violence et avec toutes les apparences des formes légales, amène en leurs mains une grande partie des revenus du pays. Ce sont eux qui, à la ville, habitent les plus belles maisons, les plus somptueuses, qui se promènent dans les plus belles voitures, et que l'on voit, à la promenade, montés sur les plus magnifiques chevaux. Quelques-uns d'entre eux, cependant, ne doivent pas à leur qualité de gouvernants la possession de ces avantages : ce sont des négociants ; ils ne sont redevables de leur richesse qu'à leur supériorité d'habileté commerciale.

Les Hottentots, aborigènes de cette extrémité de l'Afrique, ont une foule de traits physiques qui, malgré la dissemblance de la couleur de leur peau, les doivent faire considérer comme une variété de la race Nègre ou Éthiopienne. Ils sont d'un jaune olivâtre, livide. Leurs cheveux sont noirs et laineux. Ils n'ont de barbe qu'au menton : elle est laineuse aussi. Leur face n'a pas le grand développement que prend la face des Nègres aux dépens de leur crâne. Elle est au contraire plus petite, il me semble, que celle des Européens. Leur nez est très-court en même temps qu'aplati ; leurs yeux sont petits et noirs avec la sclérotique jaunâtre ; leur bouche saillante comme celle des Noirs ; leurs lèvres épaisses et la mâchoire inférieure également très-grande et très-forte. Ces traits donnent à leur physionomie une expression de malaise et de timidité. Il me semble que l'odeur de leur transpiration est très-différente de celle des Noirs, sans être moins forte, ni moins désagréable. Les proportions de leur corps sont d'ailleurs fort variables ; mais je crois que, dans aucune race humaine, l'homme ne diffère autant de la femme. J'ai vu beaucoup de jeunes Hottentots nus, monter à cheval. Ils étaient parfaitement bien faits ; et les heureuses proportions de leur corps leur permettaient presque à tous de déployer la plus rare adresse dans cet exercice difficile. Leur taille était svelte, extrêmement souple sur leurs hanches. Leurs fesses n'étaient pas même fortes, leurs cuisses bien arrondies en dehors, le genou petit, le mollet prononcé. C'étaient, à l'exception du misérable et ignoble profil de cette tête penchée légèrement sur le cou du cheval, les modèles des cavaliers nus dans les bas-reliefs antiques. Ces hommes se déforment, il me semble, bien plus que nous par l'âge, et bien plus promptement. Mais il est vrai que la misère doit concourir puissamment

à cet effet. Leur taille, en général, m'a paru plutôt petite que moyenne. Les femmes hottentotes ont les traits du visage plus misérables encore que ceux des hommes de leur race. Leur poitrine est étroite, leurs bras maigres. Vers l'âge de la puberté, quand les mamelles se développent sur leur poitrine, leurs fesses s'accroissent monstrueusement. Cet accroissement et celui des cuisses durent jusque dans la vieillesse. Leurs jambes restent grêles. C'est le comble de la disgrâce de la nature humaine. Au reste, on a vu à Paris, il y a une dizaine d'années, le type le plus exagéré de ces formes dans la Vénus hottentote dont le squelette est conservé au Musée anatomique du Jardin du Roi.

Les Hottentots sont tous libres dans la ville du Cap. J'ignore s'ils ne pouvaient pas être esclaves autrefois, sous la domination hollandaise, et si, même aujourd'hui, ils ne le sont pas encore dans quelques districts de la colonie. Leur nombre au Cap est considérable. La plupart sont domestiques; quelques-uns font un petit commerce misérable de détail. Au marché, ce sont eux qui apportent chaque matin (le dimanche excepté) presque tous les fruits et les légumes. La plupart sont sales et déguenillés. Les hommes et les femmes, indistinctement, portent le même chapeau. C'est une sorte de pavillon chinois, un cône bas, à sommet pointu, à base très-large et à bords renversés. J'ignore si ce peuple est stationnaire, ou progressif, ou rétrograde. On l'a fait chrétien, luthérien ou calviniste, je pense. Je crois que le peu d'éducation religieuse qu'on lui a donnée, n'a fait que glisser sur lui. Il est vraisemblable que le zèle de certaines classes de citoyens anglais pour le *moral improvement* des classes pauvres du peuple, aura créé déjà quelque établissement de charité pour l'instruction des Hottentots; mais s'il en est ainsi, les résultats ne se montrent pas encore. J'ai demandé si un seul d'entre eux occupait un emploi public, quelque mince qu'il fût : on m'a dit que non, parce qu'aucun n'était assez capable. La loi d'ailleurs leur accorde les mêmes droits politiques qu'aux Blancs.

La plupart des Esclaves au Cap et dans le peu que j'ai vu des campagnes d'alentour, sont des Cafres ou des Nègres importés jadis des côtes N.O. et N.E. d'Afrique; presque tous ceux qui existent actuellement dans la colonie y sont nés; car depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Anglais, la traite y a été aussitôt entravée de mille obstacles, et depuis absolument prohibée. Il y a de la bonne foi dans l'administration anglaise à cet égard. Elle exécute la loi sans tergiverser, et là où la traite est interdite, pas un Noir n'est introduit. Je ne puis distinguer les Noirs appelés Cafres de ceux auxquels on ne donne pas ce nom, et qui ont été importés de la côte N.O. Je n'ai

point remarqué qu'ils fussent plus hauts de stature. Il y a entre eux de grandes différences individuelles, au travers desquelles je n'ai pu saisir aucun trait commun caractéristique de leur nation. Ils sont rieurs, insoucians, paresseux, imprévoyants. On les traite avec assez de douceur : ils coûtent cher, et il est difficile de les remplacer quand on les a perdus. Je ne sais pas si, en abolissant la traite, l'administration anglaise au Cap a fait des lois pour l'amortissement gradué de l'Esclavage ; je ne le pense pas : c'eût été heurter trop brusquement les intérêts des Hollandais. Toutefois, il n'y a dans la loi aucune provision pour la perpétuité de ce fléau, comme dans la constitution de quelques États de l'Union-Américaine (les deux Caroline). Les Noirs esclaves peuvent se racheter, et je ne doute pas qu'en devenant libres, ils n'acquiescent tous les droits et toutes les aptitudes politiques qui sont attribués aux Hottentots.

Je suppose que Madagascar est habité par deux races d'hommes distinctes, des Nègres et des Malais. Qu'il y ait des Malais, qu'ils y soient même dans diverses parties de l'île fort communs, je n'en puis douter, puisque j'entends dire que presque tous les Esclaves madécasses que l'on importe à Bourbon, ont les cheveux longs et plats ; mais j'ignore si ces Malais, anthropologiquement parlant, ont, avec les Malais de l'Archipel indien, de tels traits de ressemblance, que le vulgaire averti les appelle du même nom. J'ignore donc si tout ce que l'on appelle *Malais* au Cap, vient des Iles Hollandaises de Java et de Ceylan, ou de ces Iles et de Madagascar tout à la fois. Cette dernière conjecture me paraît toutefois la plus vraisemblable, puisqu'un grand nombre de gens appelés *Malais* sont esclaves ; car je ne sache pas que les Hollandais aient jamais réduit à cette condition les Insulaires de Java. Les esclaves dits *Malais* sont donc très-probablement des Madécasses, et les Malais libres, dont il y a plusieurs centaines, sont des Asiatiques venus librement autrefois de leurs Iles pour trafiquer au Cap ou pour y exercer des métiers. Sujets des Hollandais déjà, il devait leur en coûter moins d'aller vivre au Cap, si loin de chez eux, puisque c'était pour y obéir aux mêmes maîtres. Au reste, l'origine de cette population malaise libre du Cap est sans doute fort variée ; quoi qu'il en soit, elle s'y montre très-supérieure par son industrie à la race Nègre. Les Hottentots ne sont qu'hommes de peine ou palefreniers. Les Nègres noirs, sortis de l'Esclavage, restent, par leur paresse, dans le même avilissement que les Esclaves ; la domesticité la plus basse est leur gagne-pain ; ils deviennent cochers, cuisiniers : c'est leur plus haut emploi dans la famille. S'ils exercent des professions mécaniques, ce sont les plus grossières, tandis que les Malais esclaves, réservés

pour le service domestique des familles, sont des hommes soigneux, rangés, intelligents, et ceux auxquels on fait apprendre des métiers pour tirer parti de la location de leur travail, montrent une adresse extrême. Il y a des Malais esclaves qui sont tailleurs, cordonniers, selliers, menuisiers; d'autres travaillent les métaux : ce sont les gens les plus utiles de la colonie.

Les Malais libres, qui forment entre le *mob* des Nègres et l'aristocratie des Blancs, une sorte de Tiers-État, ne sont pas chrétiens; plusieurs d'entre eux portent des noms mahométans; je crois néanmoins que presque tous suivent des rites religieux indous. Ils ont leur prêtre et leur cimetière à part, qui a l'air d'un cimetière turc; du reste, ils portent l'habit européen. Je n'ai rencontré dans les rues du Cap qu'un homme en robe blanche indienne; je n'ai pu savoir qui il était.

Les Malais libres sont citoyens. J'ai demandé s'il y en avait d'employés dans le service civil de l'administration, et l'on m'a répondu que non. Ils demeurent étrangers aux arts libéraux de l'Europe. Leur état social et leur condition politique de fait (non de droit) a beaucoup de ressemblance, il me paraît, avec celle des Mulâtres depuis long-temps affranchis, des États septentrionaux de l'Union américaine; elle est seulement un peu plus relevée.

Je n'avais jamais vu d'hommes de cette race : je l'ai donc examinée avec plus d'attention que les Nègres, qui ne m'étaient pas nouveaux. Je voulais leur trouver des caractères physiques qui les distinguassent absolument des *Caucasiens*, noircis par trente siècles d'habitation sous le ciel de l'Asie équinoxiale. J'y ai mal réussi. Leurs traits les plus ordinaires ne sont pas Européens. Leurs cheveux sont noirs, fins et plats, leurs yeux noirs, leur barbe rare et de la même espèce que leurs cheveux; la forme de leur nez est variable : il y en a de camards, de droits, d'aquilins; mais tous, dans leur espèce, sont fins, tandis que toujours, chez les Nègres, et souvent chez les Européens, le nez est grossier. Ceux dont le nez est aquilin (et c'est le plus grand nombre), ont le bas de la figure un peu fuyant; leur œil est grand, très-ouvert, leur face haute et étroite : ils sont assez beaux. Ceux au contraire dont le nez est petit, ont aussi les yeux petits, relevés en dehors; la bouche plus petite, mieux faite, les lèvres fortement prononcées, le menton rond et nullement fuyant, et tout le système de la mâchoire inférieure plus développé relativement au haut du visage. Ce genre de figure, chez les jeunes femmes, a une expression marquée de *libidosité*; chez les hommes, elle est repoussante (1).

(1) Je rapporte à deux types exactement correspondants, l'un à profil convexe, l'autre à profil

La couleur seule de la peau, plus foncée quelquefois que dans diverses variétés de Nègres noirs, d'autres fois bistrée seulement ou olivâtre, indique souvent que ces figures ne sont pas Européennes. Mais quelle est l'importance réelle d'un caractère si changeant ?

Les *Boschismans* sont au Cap des objets de curiosité. Je n'ai pas eu occasion d'en voir. Le propriétaire du *Petit-Constance* en avait un dont il ne savait que faire, et qu'il eût, dit-on, donné volontiers; on en parlait tout-à-fait comme d'un animal captif.

La population si mêlée de cette colonie ne s'élève pas dans la ville du Cap au-delà de 25,000 âmes; elle s'est peu accrue depuis la conquête des Anglais. Son accroissement est également fort lent dans tout cet immense territoire, qui n'a que bien peu d'habitants relativement à son étendue. Il y a une paix profonde entre ces hommes de toutes races et de toutes nations: les maîtres dorment tranquilles au milieu de leurs Esclaves, et les Hollandais, sans aimer les Anglais, vivent avec eux en bonne intelligence. Ils regrettent leur domination passée, sous laquelle ils jouissaient d'avantages commerciaux qu'ils ne peuvent partager actuellement avec les Anglais, qu'en se faisant réellement Anglais eux-mêmes, en abandonnant toutes leurs vieilles correspondances avec la Hollande, pour s'en créer en Angleterre, en transportant dans ce pays leurs crédits, et en le faisant le point de départ et le but de toutes leurs opérations commerciales.

Au milieu des plaintes qu'ils profèrent contre la partialité de l'administration anglaise pour les intérêts anglais, au préjudice des intérêts hollandais, c'est une justice à rendre pourtant, et qu'eux-mêmes ne refusent pas à cette administration, que son impartialité dans les questions et les affaires qui ne concernent que les individus. Cette équité sans doute n'est que de la bonne politique; mais on en fait tant de mauvaise en s'appuyant sur des principes iniques, que la politique qui coïncide avec des intérêts bien entendus, n'en mérite pas moins d'être louée. Les affections des Hollandais sont lentes à se former et à se déplacer. Ce peuple n'est pas vite: aux États-Unis d'Amérique, malgré son excessive infériorité numérique, perdu, noyé dans la foule d'origine anglaise, il pense souvent encore à la patrie de ses pères, et s'étonne d'être citoyen d'une patrie nouvelle.

concave, le peu de figures espagnoles que j'ai vues en ma vie. Il y a des Mulâtres (j'en ai vu beaucoup de tels en Amérique) chez lesquels plusieurs traits de l'organisation paternelle prévalant sur le type maternel, les mêmes caractères s'observent: des cheveux plats, toujours noirs; le nez camard sans être gros; et tout le système maxillaire fort développé et un peu avancé, mais nullement en museau comme chez les Nègres.

Le Cap de Bonne-Espérance, par sa position géographique, est une relâche excellente pour les navires qui vont de l'Europe dans l'Inde, et ce n'est guère que sous ce rapport que les Hollandais, jadis maîtres de la majeure partie du commerce de l'Inde, en estimaient la possession. Les bâtiments y trouvent dans toute saison, soit à *Table-Bay*, soit à *False-Bay*, un abri contre le mauvais temps, si commun dans ces parages, et un bon mouillage pour refaire leurs équipages et renouveler leurs provisions. Il importait donc aux Anglais d'en être les maîtres, bien que déjà Sainte-Hélène leur appartint, qui offre une partie des mêmes avantages, et ils s'en sont emparés, moins pour l'utilité directe qu'ils en tirent, que pour empêcher que d'autres en profitassent.

Cette colonie d'ailleurs n'a aucun principe naturel d'accroissement très-rapide. Le climat, il est vrai, en est très-salubre, mais il est tempéré; il n'admet la culture lucrative ni du sucre, ni du café, ni des autres productions équinoxiales. C'est du blé, de l'orge, de l'avoine, du vin, que le sol produit : il nourrit aussi beaucoup de chevaux et un bétail très-nombreux; mais où trouver des consommateurs étrangers pour ces denrées surabondantes? Les navires qui relâchent au Cap en allant dans l'Inde, sont à peu près vides, il est vrai; mais les grains sont encore à plus bas prix dans l'Inde qu'au Cap. Au retour, leur cargaison est généralement complète. D'ailleurs, c'est une longue navigation que celle du Cap en Europe, en Angleterre : elle dure deux mois, elle doit donc être chère : et le prix du fret, ajouté à la valeur première de ces denrées communes et encombrantes, les céréales, permettrait rarement sans doute de les vendre avec avantage en Angleterre, malgré le haut prix des grains dans ce pays. Puis, il faudrait que cette importation coloniale fût permise, et je doute qu'elle le soit par le *Corn-Law*. Un jour, peut-être, entre les établissements naissants de l'Australasie et le Cap, y aura-t-il des relations commerciales : mais ce sont les produits du sol qui forment partout la plus grande masse des échanges; et les productions de la Nouvelle-Hollande civilisée ressembleront beaucoup à celles du Cap de Bonne-Espérance. Le Cap n'exporte aujourd'hui que ses vins les plus précieux en Europe, et des céréales et des chevaux à l'Ile-de-France (1).

1) L'exportation des vins était plus considérable autrefois; elle se faisait, indistinctement pour tous pays, par bâtiments de toutes nations. La Hollande alors et les Etats-Unis en consommaient beaucoup. Depuis peu, le Gouvernement anglais a accordé aux navires anglais le privilège exclusif de cette exportation. Ce privilège vient de ruiner au Cap le commerce des vins sans servir beaucoup aux intérêts des armateurs anglais. J'ai vu au Cap l'original d'une pétition sans fin adressée au Parlement, et que tous les habitants vont signer. Entre autres griefs dont ils demandent le redressement, ils réclament surtout l'abolition de ce privilège.

La production des denrées agricoles y est limitée par les bornes étroites de la consommation. Les grands défrichements, lors même qu'on aurait des bras pour les opérer, seraient sans objet. Chaque fermier cultive de quoi vivre dans l'abondance : il y est aisément riche des choses nécessaires à la vie ; mais les superfluités du luxe européen lui sont interdites. Il n'a point, dans sa richesse, d'objets d'échange pour se les procurer. Ce n'est pas comme aux États-Unis d'Amérique, où l'on trouve dans des *Log-Houses*, au milieu des forêts sans fin de l'ouest, les frivolités les plus inutiles, les recherches les plus minutieuses de la civilisation européenne. Le commerce les apporte dans leurs solitudes, aux *New-Settlers*, dont il transporte les produits ruraux dans toute l'Amérique équinoxiale.

Peut-être que si les Anglais, au lieu de n'exercer au Cap que l'industrie du Gouvernement, et de demeurer par là étrangers à ce qui constitue directement la force et la prospérité d'un pays ; si, dis-je, ils formaient la population de cette colonie, elle aurait pris le développement rapide de tous les établissements d'outre-mer commencés par eux ; car ce peuple, il faut bien le reconnaître, a un principe de progression qui laisse tous les autres comme stationnaires derrière lui. Les Vénitiens jadis, puis les Portugais, les Espagnols ensuite, et les Hollandais après eux, eurent leurs destinées. Venise n'existe plus ; le Portugal et l'Espagne cessent, pour ainsi dire, de faire partie du système des peuples européens ; la Hollande languit. L'Angleterre a recueilli l'immense héritage de leur puissance et de leur prospérité : et elle le gardera long-temps. L'Amérique septentrionale lui appartient désormais sans retour. L'Inde, à qui elle ne fournit que des rois, lui échappera sans doute ; mais tandis que ce grand événement politique se prépare, elle jette, en silence, à l'extrémité du monde, le fondement d'un nouvel empire colossal comme l'Amérique du Nord.

Qu'importe le nom, l'appellation politique d'un peuple ? Il a beau changer, ce peuple ne reste-t-il pas toujours le même ? Parce qu'un jour, lassés des vexations d'une partie de leurs concitoyens, des citoyens anglais, qui avaient formé des établissements coloniaux dans l'Amérique septentrionale, se révoltèrent contre leur injuste autorité, contre la mère-patrie, et cessèrent d'obéir à ses lois, déclarant qu'ils se gouverneraient à l'avenir eux-mêmes, et formeraient une association politique entièrement indépendante de l'association politique des habitants des Îles Britanniques de l'Europe, ces hommes, en rejetant le nom de citoyens anglais, purent-ils cesser aussi d'être Anglais ? La nationalité politique de leurs enfants, le peuple actuel des États-Unis, n'est pas anglaise, il est vrai ; mais le sang de ce peuple est anglais ; sa langue, c'est la langue de

la vieille Angleterre. L'Angleterre, conseillée par une politique étroite et vulgaire, peut regretter la domination qu'elle a perdue en Amérique; mais le peuple anglais, mais les hommes de la race anglaise doivent s'enorgueillir devant les autres familles européennes de la prospérité et de la grandeur d'un État fondé par leurs pères, et qui ne peut pas cesser de leur être uni par la communauté d'origine, par la consanguinité nationale. Le peuple anglais est le seul, dans les temps modernes, duquel un grand peuple soit sorti. Il y a là de quoi être fier.

Pourquoi les colonies des autres nations de l'Europe n'ont-elles pas ces grandes destinées? est-ce le sort aveugle qui a favorisé les Anglais? Non; leurs colonies doivent leur prospérité à l'activité, à l'industrie, à l'ordre, à la supériorité sociale enfin de la majorité des hommes qui les ont formées, et de leurs descendants.

C'est un spectacle curieux et mélancolique à la fois que celui des efforts impuissants des colons français et allemands aux États-Unis, contre leurs voisins, contre leurs concitoyens actuels de race anglaise. La liberté de la loi américaine, qui laisse aux hommes de la race anglaise l'usage illimité de leurs facultés industrielles, dévore les colons venus de l'Europe continentale, qui ne savent pas en profiter également. Leurs familles descendent, à chaque génération nouvelle, de quelques degrés dans l'échelle sociale, et finissent par s'éteindre. Les hommes de race anglaise, établis autour d'eux, les cernent, les envahissent de toute part, et, sans violence, avec du temps seulement, les déposèdent, parce qu'ils les dépassent dans toutes les routes qui conduisent à la richesse.

Les restrictions qu'apporte au libre exercice de l'industrie de ses habitants, le Gouvernement colonial extrêmement modéré du Canada, protègent contre la supériorité, contre la force expansive et le principe d'accroissement des Anglais canadiens, les descendants des premiers colons français de cette province. Supprimez ces entraves: l'Anglais canadien travaillera avec une vigueur nouvelle; son industrie tournera vers une multitude d'objets sur lesquels le Gouvernement colonial lui interdit de l'exercer librement, tandis que le Canadien français ne fera rien de plus que ce qu'il fait aujourd'hui. La propriété passera rapidement de ses mains oisives aux mains plus laborieuses et plus habiles des Canadiens anglais; les familles décherront, elles perdront avec la richesse l'importance qu'elle donne dans l'association politique, et, sans même que la législation, désormais réglée par leurs rivaux, vienne accorder à ceux-ci des privilèges injustes, elles ne tarderont pas à s'éteindre. Une race, un peuple aura détruit l'autre en un siècle.

Il n'y a que des colonies bien administrées qui puissent devenir assez fortes pour secouer le joug de la mère-patrie et se passer de sa protection. Les colonies de la France et de la Hollande, quelque faibles que soient la France et la Hollande au-delà des mers, ne se rendront jamais indépendantes de ces États, à moins que ce ne soit pour se donner à l'Angleterre. Elles sont trop misérables pour jamais avoir une existence propre. Le gouvernement anglais lui-même, sous ce rapport, peut tirer vanité de la puissance Américaine, puisque c'était lui qui gouvernait jadis ses sujets émigrés dans l'Amérique septentrionale. C'est à lui qu'il faut rapporter une partie de la prospérité de cette colonie, qui, en un siècle, devint assez puissante pour se séparer de lui violemment, et résister à ses forces immenses.

L'admirable système de colonisation qu'il applique depuis 40 ans à ses possessions de la Nouvelle-Hollande, précipitera l'époque où l'Australasie et la Tasmanie imiteront l'exemple des États-Unis d'Amérique.

Ce n'est absolument que parce que le Portugal et l'Espagne sont tombés en Europe au dernier degré de la faiblesse et de la misère, que nous avons vu leurs colonies, dans l'Amérique équinoxiale, leur échapper. Quelle autre puissance européenne les aurait perdues ? Mais ces nouveaux États, libres avant d'être dignes de la liberté, avant de la comprendre et de l'aimer sincèrement, avant d'être capables, conséquemment, de la défendre, affranchis par la ruine et l'abandon de leur mère-patrie, bien plus que par une lutte opiniâtre et habile contre elle, quelle est leur condition ? Quels éléments contiennent-ils d'ordre, de paix, de prospérité ? Quelles seront leurs destinées ? Nous autres jeunes gens qui les avons vus naître, peut-être les verrons-nous périr ? Vainement j'y cherche quelque principe de grandeur future ; je n'y trouve que des germes de discordes civiles, d'anarchie, de décadence. Ce sont les enfants chétifs et rachitiques de pères décrépits.

La liberté de la presse, que le voisinage d'un pays libre a obligé le Gouvernement anglais à accorder au Canada, n'existe pas de droit dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance. Le gouverneur peut faire censurer préalablement les journaux, dont il y a plusieurs périodiques et quotidiens. Il n'use pas de ce pouvoir, et laisse toute liberté aux attaques dirigées contre lui et son administration. Je suppose que le Gouvernement ne s'est réservé le droit de censure que pour l'exercer seulement dans le cas où la question de l'esclavage, qui partage ici bien des intérêts et des opinions, viendrait à être agitée d'une manière imprudente. Cette réserve de l'autorité peut être sage partout où il y a des Esclaves ; c'est-à-dire que dans toute société où il existe un effroyable abus,

et dont l'existence tout entière repose sur cet abus, il est un objet sur lequel la vérité doit se taire, sur lequel du moins elle ne doit s'exprimer qu'avec une prudence extrême. C'est une des plus hautes condamnations des mauvais gouvernements, que leur incompatibilité avec la liberté de la presse. Il n'y a que les sots et les méchants qui redoutent le grand jour et qui cherchent à se cacher.

Le climat du Cap de Bonne-Espérance est très-sain. L'air y est renouvelé sans cesse par des vents généraux qui soufflent du S. E. pendant les six mois d'été, depuis le mois de novembre jusqu'à celui de mai, et par des vents variables ou plus constants de l'O. dans les six mois d'hiver. La Baie de la Table, qui n'est point abritée de ceux-ci, est désertée alors, et les bâtiments en relâche vont mouiller dans False-Bay, où les vents du S. et du S. E. peuvent seuls pénétrer. Mais indépendamment de ces vents généraux, la ville du Cap, comme tous les points de la côte, reçoit l'influence de la brise de terre et de la brise de mer qui se succèdent avec beaucoup de constance. La brise du large souffle le matin, vers le lever du soleil; elle est toujours modérée. Elle s'affaiblit vers midi, jusqu'à être quelquefois insensible à cette heure. Il y a souvent alors un intervalle de calme dans l'atmosphère. Bientôt vient la brise de terre, qui tombe du sommet des montagnes sur la ville en risées souvent très-fortes et très-désagréables. Elle est desséchante, irritante, comme notre N. E. du nord de la France, ou le *North West* des États-Unis. Elle remplit la ville d'une poussière désagréable, qui pénètre partout, jusque dans les maisons les mieux closes. Dans la soirée, sa violence ne fait souvent que s'accroître, et quelquefois, dans la nuit, elle devient si furieuse qu'elle fait chasser sur leurs ancres et emmène hors de la Baie les bâtiments au mouillage. J'en ai été témoin. Ce météore est tout-à-fait local et confiné à la côte. Sortis de la Baie de la Table, les bâtiments se trouvent souvent en calme plat.

L'été est sec et serein; l'hiver brumeux et pluvieux: c'est la saison où la campagne est la plus verte. Les premiers jours du printemps, en septembre, voient fleurir les liliacées sans nombre qui caractérisent la flore du Cap. Les moissons se font dans le mois suivant. Alors viennent la sécheresse et les grandes chaleurs. Néanmoins les nuits sont toujours assez fraîches. Des êtres plus sensibles ou plus voluptueux que les Hollandais, des Italiens, par exemple, sauraient tirer parti de cette différence de température pour rafraîchir leurs demeures en les ouvrant la nuit et les laissant fermées le jour. Mais ces recherches tiennent à un système d'habitudes, à une interprétation de la vie que les peuples du nord, avides à leur manière de bien-être physique et de jouissances matérielles, ne comprennent pas.

La neige, la gelée sont inconnues au Cap; on s'y chauffe en hiver cependant, mais fort peu; il me semble qu'il n'y a dans chaque maison qu'une chambre à feu, le salon; on y brûle du charbon de terre anglais, et depuis quelque temps, je crois, de la Nouvelle-Hollande. Sur le sommet des montagnes, il ne tombe que de la grêle, m'a-t-on dit, dans les plus mauvais temps de l'hiver. Rien n'indique, au reste, dans leur végétation, qu'il n'y gèle pas quelquefois.

La Compagnie hollandaise avait formé, dès le commencement de son établissement, un immense jardin botanique au Cap; il a été détruit avec barbarie, il y a quelques années, par le duc de Sommerset, alors gouverneur de la colonie; il n'en reste plus qu'une vieille et magnifique allée de chênes qui sert de promenade publique. Ces arbres n'ont pas moins de 200 ans. Les vents qui les ont battus depuis qu'ils sont plantés, les ont empêchés de s'élever à une grande hauteur; mais leurs troncs robustes et endurcis ont acquis une grosseur considérable, et leurs branches énormes et leurs larges têtes sont de l'effet le plus pittoresque. L'antiquité était ingénieuse et vraie dans ses allégories devenues communes : c'est un bel emblème de la force, qu'un tel arbre.

Le lendemain de notre arrivée au Cap, comme je me promenais le soir, quel ne fut pas mon étonnement de rencontrer un homme que je n'avais pas vu depuis 4 ans, et que je croyais au bout du monde ! c'était M. d'Urville, commandant de l'*Astrolabe*, qui était entré le jour même dans la Baie. Sa surprise surpassa la mienne, car lui n'avait aucune raison de ne plus me croire à Paris, tandis que le sachant engagé dans une expédition lointaine, moi-même, venu au Cap, je n'avais pas tant lieu de m'étonner de sa rencontre. Notre ancienne connaissance fut renouvelée en peu de mots, et dès le soir même j'eus le plaisir de l'entendre parler pendant deux heures de ce beau et périlleux voyage qu'il vient de terminer si heureusement.

Il rapporte en Europe des débris incontestables du naufrage de Lapeyrouse, et il ne saurait plus y avoir désormais d'incertitude sur la fin malheureuse de ce navigateur. C'est sur les récifs de corail de l'île de Vanikoro, par 11° lat. S., et 165° environ de long. E., qu'un des deux navires de Lapeyrouse s'est perdu. On voit encore au fond de l'eau, sur ces roches dangereuses, des ancres, des canons, que les tempêtes et les courants n'ont pu déplacer en dispersant les débris de la carcasse du bâtiment. M. d'Urville a pu arracher, des coraux qui depuis plus de 40 ans les ont recouverts de leurs dépouilles calcaires, deux canons, une ancre très-lourde, et des objets de cuivre mieux conservés que ceux en fer, dont les formes défigurées rendent les usages difficiles à deviner, mais dont

la description se trouve sans doute aux archives de la marine de Brest, port où M. de Lapeyrouse arma ses deux bâtiments. Sa *Conserve*, si ce n'est pas elle dont M. d'Urville a vu les débris, a péri sur un point de cette côte funeste; les traditions des Insulaires s'accordent parfaitement sur le naufrage *des deux grandes pirogues*. L'une d'elles, celle dont M. d'Urville n'a retrouvé aucun débris, a péri corps et biens, suivant les récits des Naturels; l'équipage de l'autre, naufragée sur les récifs où sont encore ses grosses ancres et ses canons, se sauva à terre, y forma sur le rivage un petit établissement pour se mettre à l'abri des attaques des Insulaires. Ceux-ci d'ailleurs prétendent qu'on ne commit contre eux aucune hostilité. A l'aide de leurs embarcations qu'ils avaient sauvées, les naufragés apportèrent sur la plage un grand nombre de pièces de bois de leur navire qu'ils allaient dépecer : d'autres, pendant ce temps-là, construisaient, avec les débris, une pirogue plus petite, sur laquelle, un jour, sept lunes après leur naufrage, tous, à l'exception de deux qui moururent bientôt de maladies, s'éloignèrent, sans que depuis ils en aient jamais entendu parler. Les Insulaires pensent que ces malheureux, surpris par le mauvais temps dans cette mer semée d'écueils, sillonnée de courants rapides et battue de fréquents orages, périrent bientôt. M. d'Urville a fouillé soigneusement les îles voisines sans rien apprendre sur leur sort. Quel qu'il ait été, l'épouvantable climat de cet archipel aura sans doute détruit depuis long-temps tous ceux que la mer a pu ne pas engloutir. C'est avec un équipage réduit, par les morts violentes et les maladies, à 20 hommes valides, mais dont il fallait ménager les forces avec le soin le plus avare, pour ne pas les voir mourir bientôt, que M. d'Urville a fait cette dangereuse exploration de l'archipel de Sainte-Lucie.

Je n'ai pu mettre le pied sur *l'Astrolabe* sans éprouver un sentiment de respect; c'était l'émotion des personnes religieuses qui entrent dans un temple. Les chances désastreuses qu'il a courues plusieurs fois, et auxquelles il n'a échappé que par une sorte de miracle, le rendaient sacré à mes yeux. Il faut se hâter, m'a dit M. d'Urville, d'aller étudier ces peuples de la Polynésie, si l'on veut observer leurs mœurs sauvages. Chaque jour, quelque île y perd sa virginité de sauvagerie par le commerce des hommes blancs que les naufrages y jettent, ou que les nécessités de leur navigation y conduisent. Ces éclaireurs de la civilisation européenne, ce sont des Anglais ou des Anglo-Américains surtout. Depuis que les côtes de la Nouvelle-Hollande leur offrent quelques points de relâche et de refuge, les baleiniers de ces deux nations s'aventurent audacieusement dans ces mers nouvelles, avec de gros navires armés des plus faibles

équipages et dépourvus de toutes les connaissances comme de tous les moyens dynamiques qui diminueraient quelques-uns des dangers de leur navigation. L'abondance de la pêche fait faire une petite fortune en une seule campagne, à ceux qui reviennent ; mais M. d'Urville estime que la moitié doit périr.

Dans beaucoup d'Iles Polynésiennes, voisines de Vanikoro, il a vu quelques Européens, déserteurs ou naufragés. Les chefs des Insulaires mettent beaucoup de prix à en avoir quelques-uns autour d'eux ; ils en sont fiers comme d'une conquête. Ceux d'ailleurs qui ont déserté, ont emporté à terre des armes à feu ; ce qui les rend, dans l'occasion fréquente d'un combat, des amis fort utiles aux chefs, qui les retiennent néanmoins, sans les maltraiter, dans une sorte de domesticité. M. d'Urville a payé malgré lui son tribut à la civilisation de ces Iles, en laissant à *Tongatabou* deux déserteurs de son bord.

Toutes ces peuplades, m'a-t-il dit, ont des castes immuables : elles sont les mêmes d'une extrémité à l'autre de cette immense traînée d'Iles qui forment la Polynésie. Toutes aussi ont, dans le culte du *Tabou*, un trait de ressemblance auquel la similitude d'un assez grand nombre de mots, dans les cinq idiomes généraux qu'ils parlent, donne une valeur très-grande. Quant aux caractères de l'organisation physique de ces peuples, ils présentent les variétés les plus nombreuses et presque les oppositions les plus tranchées. M. d'Urville apporte la plus vaste collection de portraits que jamais voyageur ait faite. Les modèles en ont été choisis avec discernement et dessinés avec une rare fidélité. J'ai vu ces dessins, bien rapidement sans doute, mais il ne m'en est resté que le souvenir d'une énigme inexplicable. M. d'Urville, il me semble, ni M. Quoy, ne comprennent pas mieux ces figures longues, ces fronts élevés, ces yeux bien ouverts, ces nez aquilins avec ces lèvres minces, ces têtes caucasiennes, enfin, dans des Iles qu'un canal étroit sépare d'autres Iles dont les habitants parlent le même langage, habitent des demeures semblablement construites, se servent des mêmes instruments de chasse et de pêche, et dont les traits physiques sont absolument différents.

Taïti, Owhihée, ne sont plus des pays sauvages. Le commerce y a fixé des Européens. Le zèle religieux y a depuis long-temps appelé des missionnaires. On y construit déjà des bâtiments d'un assez fort tonnage.

La Nouvelle-Zélande, elle-même, la terre classique de l'anthropophagie, reçoit des missionnaires anglais de l'Australasie. Ces missionnaires vivent libres et en sécurité au milieu des Sauvages qui les prennent pour des fous, et les respectent à ce titre. Bizarre sainteté de l'aliénation mentale chez les peuples ignorants ou barbares ! Les missionnaires sont *Tabous*, chez ces Insulaires. Ils

ne les convertissent pas au christianisme, mais ils les délivrent peu à peu de leurs horribles superstitions. M. d'Urville a vu des chefs zélandais parler avec mépris du culte de leur pays. Il n'est plus déjà, pour ces hommes sauvages, qu'un moyen de domination sur les castes inférieures.

La race d'hommes qui peuple Madagascar, et la langue madécasse, ont des rapports éloignés avec celles des Iles situées à l'Est de la Nouvelle-Hollande. Mais les rares et misérables tribus qui errent dans ce vaste Continent et dans l'île de Diemen (la Tasmanie), n'ont aucune ressemblance de conformation physique, ni de mœurs, ni de langage, avec les Polynésiens et les Zélandais.

Diverses séries d'observations et d'expériences de physique avaient été recommandées à M. d'Urville par le Bureau des Longitudes. Il rapporte de vastes tableaux d'observations thermométriques faites dans l'air, dans l'eau à la surface de la mer et à des profondeurs considérables.

La courte durée de notre relâche au Cap ne m'a point permis d'y former de collections botaniques. Je me bornerai à citer ici les espèces cultivées que je me rappelle avoir rencontrées dans mes courses :

Agave americana : In ruderatis circà urbem, et ad sepes conficiendas culta, mirè crescit, giganteo scapo floribundo insuperbiens.—*Aletris* : *Aloë* : Species paucissimas vidi, in siccis spontaneas, et ad sepes ob pulchritudinem florum cultas. — *Allium* : Species una, in herbosis montosis. — *Amygdalus* : Frequens in hortis, optimos suppeditat fructus. — *Armeniaca vulgaris* : Ubique in hortis. — *Avena sativa* : Ubique culta, in macilentis arvis luxuriantem messem præbet. Culmi spicis haud destituti pecoribus et jumentis plerumque præstantur. — *Brassica oleracea* : In hortis oleraceis vulgatissima. — *Castanea vesca* : Culta valet. — *Cupressus fastigiata* : Culta. — *Citrus aurantium* : *Citrus medica* : In hortis ambo vulgatissimi optimos et mirè diversos fructus præbent. Ex hortis elapsos et in sylvestribus nunc crescentes nunquam vidi. — *Cucumis* : Nonnullæ species in hortis coluntur. Paucissimæ autem ad ordinem Cucurbitacearum pertinentes plantæ sunt reperiendæ. — *Eugenia jambos* : In horto celeberrimi Constantiæ majoris vineti, aliquas arbores vidi floribus onustas. Fructus maturant. — *Faba sativa* : In hortis oleraceis. — *Ficus carica* : Frequenter colitur in hortis, et quamvis frondosa facie prævaleat, parvi saporis fructus præstat. — *Fragaria vesca* : Culta in hortis. Baccæ parvi saporis. — *Malus communis* : Culta valet. Poma parvi saporis. — *Melia azedarach* : Colitur ubiquè. — *Morus nigra* : *Morus alba* : *Morus nigra* pro baccis comedendis, *alba* autem ob folia *Bombycibus* mori præstanda, colitur. — *Musa paradisiaca* : Museta duo tantummodo vidi, alterum in urbe ipsa, alterum in mirifico

Constantiæ majoris horto. *Bromelias* quoque nonnullas vidi, sed ut *Musas*, macilentas, parvas et debiles; majorem æstivum calorem hæcce plantæ exigunt ut valeant. *Carica papaya*, musæ et palmarum ad littora Atlantici maris inter tropicos socia et extra quandoque, hîc deest omnino. Palmæ etiam desiderantur penitus, exceptâ *phœnice dactyliferâ*, quæ rarius hinc et illinc culta, assurgit. — *Myrtus communis*: Ad sepes conficiendas in hortis. — *Nerium oleander*: Flore semper simplici, inodoro: ob pulchritudinem frequenter colitur, nec usquam floribundum adeo et præaltum vidi. In Antillis (Hispaniola) et Brasilia, hancce varietatem speciemve, corollâ simplici et inodorâ semper a *Nerio odoro* mihi tantum distinctam, nunquam observavi, nec in capensibus hortis: *Nerium* odorum magis colitur. — *Olea Europæa*: Colitur in hortis propter fructus quos raros existimo. Oleum nempe ex iis non conficitur. — *Phoenix dactylifera*: Raro colitur etsi necessitatibus cœli et telluris gaudeat in urbe; paucissimæ in vicinitate ejus inveniendæ. — *Pinus pinea*: Sæpissime culta et ex ævo. In sylvestribus hodie supra urbem arbor ista semetipsam seminat et sponte crescit. — *Persica vulgaris*: Vulgatissima in hortis. — *Populus alba*: *Populus fastigiata*: Hæcce arbores ubique cultæ nusquam climate et tellure videntur optime gaudere. — *Prunus communis*: Varietates ejus complures coluntur, rarius optimæ. — *Psidium pyriferum*: In horto Constantiæ majoris nonnulla psidia vidi, prævalentia et maturos fructus monente domino præstantia. — *Punica granatum*: Varietas pleno flore propter pulchritudinem florum, altera flore simplici ob fructus frequenter colitur. — *Pyrus communis*: Varietates plurimæ in hortis præstantissimo habitu, sed parvi saporis fructus suppeditant. — *Quercus*. *Q. robur sessiliflora*, et *pedunculata*: Hæcce species, nisi varietates ejusdem tantummodo, vix distinguendæ, coluntur ubique, et seminibus elapsis nunc sponte crescunt. — *Rosa*: Complures *rosæ bengalensis* varietates ut et specierum in Europæ hortis florentium, coluntur. Sed ne una quidem hujus ordinis naturalis planta mihi occurrit indigena. — *Saccharum officinarum*: Culmos in urbe tantum vidi a rusticis allatos et vendendos. Sacchareta lata haud omnino habentur in coloniâ Capensi ad saccharum conficiendum. — *Salix babylonica*: In humidis circa domos culta, nec usquam eximia. — *Terebintaceæ*: *Pistaciæ* species una sylvestris mihi occurrit. *Juglans regia* in hortis frequenter colitur. Nullam vero æquinoctialem hujus ordinis naturalis arborem vidi, ut *Spondiam* vel *Mangiferam Anacardiumve*. — *Vitis vinifera*: Parva vineta circa urbem patent; celeberrima Constantiæ vidi quorum superficiem 25 hectareis majorem non puto. Humilem collem ad pedem montium, septentrionem inter et orientem versus obtegunt,

telluri è granito detrìto constanti innatæ, nec calcareo. Sarmenta fulcris artificialibus non innituntur, sed tellurem adumbrant procumbentia. Uvæ cum maturæ sunt, folia vitibus eripiuntur ad uvas facilius exsiccandas, solis calore. Tunc, evanida succi aquosa parte, hic dulcissimus fit et saccharo gravis, et vinum ex eo conficitur, sive dulce, quum fermentatio incompleta; seu, cum plena fuerit, haud omnino saccharatum, sed potius subamarum, fluentissimum et præditum vi maximâ — *Yucca aloefolia* : In hortis non infrequens. — *Zamia* : Speciem unam in horto quodam vidi, e calidioribus coloniæ partibus allatum caudice 3-4-pedali.

On cultive depuis long-temps en Europe un grand nombre de plantes du Cap, les unes dans l'orangerie, les autres dans la serre chaude, et c'est l'expérience qui a prouvé que les premières se trouvaient mieux d'une température très-moderée, et que les secondes prospéraient davantage par une chaleur plus forte. Les plantes semées ensemble par la nature dans le même pays, les unes auprès des autres, ont donc des exigences diverses de climat; les ardeurs du tropique ne sont pas nécessaires à la constitution organique de tous les végétaux qui croissent spontanément dans la zone équinoxiale. Ceux-là, ce sont ceux qu'on peut acclimater; et l'on y réussira en les plaçant immédiatement, et sans transition aucune, dans les circonstances nouvelles où ils doivent croître désormais. Il ne faut pas se flatter d'habituer peu à peu au froid, des plantes qui s'y montrent d'abord extrêmement sensibles. Depuis le temps que les oliviers sont cultivés en France, ils n'y sont pas encore devenus moins frileux. Il y a à cet égard une grande fixité dans l'organisation intime des végétaux. Chacun a ses besoins particuliers d'humidité, de lumière et de chaleur, qu'on ne peut lui faire oublier. On n'acclimate donc pas les végétaux. On les transpose d'un pays dans un autre, ils y meurent ou ils y prospèrent, et voilà tout.

Mais pourquoi un grand nombre de plantes du Cap requièrent-elles chez nous la serre chaude, tandis que d'autres végètent vigoureusement dans l'orangerie? Pourquoi toutes ne peuvent-elles vivre ensemble dans l'orangerie qui les fait jouir d'un hiver aussi tempéré que celui de leur patrie?

C'est que la température n'est qu'une des circonstances d'un climat, et qu'il en est plusieurs autres auxquelles nous accordons moins de valeur, et qui sont peut-être d'une plus grande importance pour les végétaux. Telle espèce peut avoir plus besoin de lumière que de chaleur; telle autre peut exiger plus de sécheresse habituelle dans l'atmosphère; telle autre encore, au contraire, plus d'humidité. Or, dans les serres chaudes et tempérées où nous

cultivons les plantes exotiques, nous ne cherchons à reproduire qu'une seule des circonstances des climats étrangers, la température moyenne : et il se peut que des plantes, satisfaites de la chaleur artificielle qu'on leur procure, souffrent d'ailleurs de l'humidité dans laquelle on les fait vivre, ou du peu de lumière directe qu'on leur permet de recevoir. On peut croire aussi que ces diverses conditions peuvent se suppléer les unes les autres, et qu'en donnant à une plante plus de chaleur qu'elle n'en avait dans son climat natal, on lui fait mieux supporter la privation du ciel serein de sa patrie. L'inverse peut être également vrai. Ce n'est pas le froid qui fait languir la vigne dans la Bretagne, dans l'île de Wight et sur la Cordillère du Mexique et de la Colombie; ce sont les brumes qui y troublent trop souvent la sérénité du ciel, c'est le défaut de lumière vive.

Les deux tiers supérieurs de la hauteur verticale de la Montagne de la Table, plus de la moitié de celle de la Montagne du Diable et le sommet de la Tête du Lion, ont la même structure et la même constitution géognostique. Ils sont formés de Bancs de Grès, horizontaux, plus ou moins épais, et d'une apparence très-variée. Ces Grès sont tous fort durs et quartzeux. Il y en a dont le grain égal, fin et serré, a l'apparence du Quartz grenu. Cette variété est grisâtre. On y trouve disséminées, comme dans toutes les autres, mais bien plus rarement, des paillettes de Mica argenté ou doré. D'autres couches, et ce sont les plus minces en général, tandis que celles-là sont les plus épaisses, sont d'une couleur très-foncée, presque noire. Leur tissu est encore plus homogène et plus fin. On dirait de certaines variétés de Pétrosilex.

Quelques bancs, au contraire, ont leur grain très-inégal, leur pâte assez fine et très-micacée, rougeâtre, empâté de grains plus gros, de petits fragments arrondis, et plus ordinairement anguleux, de Quartz blanchâtre. La Roche dominante dans toutes ces assises empilées, est un Grès assez grossier, rougeâtre, micacé, qui ne fait aucune effervescence avec les acides, et ne renferme d'autres substances métalliques que de l'oxide de fer hydraté dont il est çà et là fortement pénétré. Cet Hydrate y est disséminé en Oolithes.

Aucun filon ne traverse ces couches, aucun accident n'altère la régularité de leur disposition, ni leur parallélisme entre elles et avec l'horizon.

La forme escarpée et déchirée des Montagnes qu'elles constituent m'a permis d'en examiner en peu de temps une surface très-considérable. Je n'y ai aperçu aucune dépouille organique.

Ces Grès forment le sommet des Montagnes que j'ai dites. On ne les voit pas recouverts par une autre Roche.

Ils reposent immédiatement sur un Granite qui n'a aucune apparence de stratification, et dans lequel je n'ai pas trouvé de cristaux étrangers, ni Grenat, ni Amphibole.

Ce Granite forme la base des Montagnes. Il est caché presque partout par la terre végétale, et les éboulements de Grès tombés des escarpements. On ne le voit en place que dans le lit de quelques ruisseaux, dans les ravins peu nombreux qui sillonnent les pentes inférieures de la Montagne de la Table et de celle du Diable. La hauteur verticale de la croupe du Lion mesure assez exactement celle jusqu'où il s'élève sur les pentes de la Table.

J'ai vu en deux points assez éloignés la rencontre des deux terrains. L'une et l'autre de ces jonctions se font à une hauteur pareille au-dessus de la mer (400 mètres environ.); circonstance que j'avais déduite à l'avance de l'horizontalité et du parallélisme parfait des strates du Grès.

Le Granite qui supporte cet immense terrain de Grès est recouvert à sa base par des lambeaux d'un terrain qui paraît avoir beaucoup d'analogie avec celui du Grès, mais dont les couches, inclinées et relevées de toutes parts vers le sommet des Montagnes, admettent entre elles des Bancs d'argile. La fig. 4, Pl. IV, représente la position de ces terrains. Les rapports de O' avec G sont loin d'être aussi distincts dans la nature que je les ai indiqués dans cette coupe, et la composition de ces couches inférieures m'est aussi trop insuffisamment connue pour qu'il ne me reste pas de doute sur leur similitude avec les couches O.

A quelle formation rapporter ces Grès? Ils reposent sur le Granite et ne sont point recouverts. Il n'est point de gisement plus indéterminé. Aucun fossile d'ailleurs qui puisse particulariser leur âge. Ce n'est donc que par la comparaison de ces Roches avec celles d'un Terrain où se trouvent des Roches semblables, mais déterminées géologiquement par leur gisement et leur association avec des Couches contenant des Fossiles, qu'on peut leur assigner une dénomination.

Je regarde ces Grès comme appartenant au terrain de *Grès bigarré* (*new red sandstone* des Anglais) compris entre le Zechstein et le Muschelkalk.

Quatre heures suffisent aisément à l'escalade de la Montagne de la Table. Un cheval adroit y grimperait. Le sommet en est désert et sauvage. On découvre de là une vue très-étendue. La Tête du Lion ne semble plus qu'un monticule à peine séparé de la Montagne; la Croupe du Lion se distingue peu de *Greenpoint*, tant elle paraît basse. Au delà on aperçoit l'île Robben, et, dans le canal qui la sépare de *Greenpoint*, un point blanchâtre indique la position de la *Baleine* (*Whale*), où la mer se brise en écumant. Au Nord, et tout près de la

côte qui va en s'abaissant rapidement dans cette direction, on distingue l'île de *Dassen*, à la distance de sept lieues.

Au N.E., la vue plonge sur le continent de l'Afrique; elle rencontre et franchit trois chaînes de Montagnes qui s'élèvent les unes derrière les autres, et ne s'arrête qu'à une quatrième qui borne ce côté de l'horizon, et dont je n'estime pas la hauteur moindre que celle de la Table; je la crois éloignée d'environ 10 lieues.

Toutes ces Montagnes ont l'aspect aride de celle de la Table vue de la mer, à la même distance. Elles cachent les vallées qui les séparent.

Des brumes, qui obscurcissaient le ciel de ce côté, nous empêchèrent de saisir les vastes contours de *False-Bay*; mais, en regardant au S., nous voyions la plate-forme où nous étions assis, s'abaisser en se rétrécissant, et manquer tout à coup. C'est le *cap de Bonne-Espérance*, géographique.

L'état du ciel au sommet de la Montagne de la Table fournit aux habitants du Cap des pronostics météorologiques, dont le peu de durée de mon séjour ne m'a point permis de reconnaître la justesse. Un nuage blanc le couvre fréquemment, que le vent de S.E. précipite et disperse sur ses pentes en épais flocons. J'ai eu occasion de voir ce curieux phénomène. Un autre jour j'ai vu la couche épaisse et régulière de nuages qui couvraient la Montagne, tomber lentement de sa crête en large nappe, et se répandre sur ses flancs, en devenant successivement moins épaisse et plus vaporeuse. On eût dit d'un fleuve et d'une cascade.

Les ruisseaux qui coulent des Montagnes fournissent l'eau à la ville du Cap. Elle y est excellente et très-abondante. Il faut être Espagnol ou Portugais, je veux dire barbare, pour s'en laisser manquer, lorsqu'on a des moyens d'en avoir, comme à Rio-Janeiro. Les Anglais, depuis leur établissement, ont multiplié les conduits et les fontaines. Les Hollandais auparavant avaient creusé des fossés inutiles, où, selon leur instinct, ils avaient bâti de petites écluses, afin d'avoir de la boue et des grenouilles en quelques petites places. Ils ont réussi à faire un petit marais dans la cour de la Ménagerie.

Celle-ci est fort misérable. J'y ai vu des Lions, une Hyène d'Afrique, des Chacals, et un Tigre du Bengale. Un marchand d'objets d'histoire naturelle en a tout autant chez lui. Il m'a montré un Lion et une Lionne qu'il possède depuis plus de 10 ans; ces animaux ont fait en captivité un très-grand nombre de petits. Ils n'ont qu'une petite cour pour se promener, et sont de la plus grande beauté. J'ai vu dans la basse-cour du même homme une Autruche de la plus grande taille. Elle n'avait pas moins de 2^m,27 de haut. Un Chien la fit courir. J'admirai sa vitesse.

Il faut maintenant s'enfoncer à plus de 100 lieues dans l'intérieur des terres pour rencontrer ces animaux dans l'état sauvage. Quelque rares que soient les habitants de cette vaste colonie, l'homme, avec les arts de l'Europe, est si terrible, qu'il les a détruits partout où il s'est établi. On ne trouve plus au-dedans de ses établissements que les faibles restes de quelques races innocentes, comme les Antilopes, ou trop faibles pour être dangereuses, comme le Léopard, qui se chasse encore aujourd'hui à quelques lieues de la ville du Cap. Il est moins hardi que le Loup en Europe. L'avant-garde des colons sur la frontière du nord, est, m'a-t-on dit, un peuple chasseur et aventureux qui nettoie le terrain de ces animaux redoutables, qui trafique de leurs dépouilles, et qui vit du gibier abondant qui servait à leur subsistance. Ces gens-là aussi sont les facteurs du misérable commerce qui se fait avec les tribus indépendantes des Cafres. Les Cafres leur vendent de l'ivoire, des peaux, et des plumes d'autruche.

Les bestiaux sont très-abondants au Cap et dans toute l'étendue de la colonie. On attelle 16 Bœufs à un char pour amener à la ville ce qui ferait à peine en Europe la charge d'un Cheval. Il est vrai que, si les rues de la ville et ses avenues sont macadamisées, à peu de distance, dit-on, les routes sont horribles; elles montent sur des collines très-roides et s'enfoncent dans des fondrières. Les Bœufs sont de pelage varié, de taille moyenne; leurs cornes sont fort grandes.

Les Moutons sont également communs. Ils proviennent de la race de Barbarie à grosse queue, laquelle, peut-être, est répandue dans toute l'Afrique: je l'ignore. Cette queue énorme, formée de tissu cellulaire adipeux, garnit les fesses de l'animal, cache entre ses cuisses sa plus grande épaisseur, et ne paraît pas monstrueuse si on ne la relève pas. Elle gêne le Mouton pour courir, par le poids dont elle charge sa croupe. Au reste, elle ne pèse pas plus de 2^{kilog.},00 à 2^{kilog.},50.

Les Moutons du Cap sont de taille moyenne, ou même grands; ceux que l'on dit être de la race africaine la plus pure, sont couverts d'un jarre court, droit et grossier, aussi peu mêlé de laine que le poil des chèvres l'est de duvet. Ce jarre est blanc, opaque; chacun de ses poils est aplati: le peu de laine dont il est mélangé est d'une grande finesse; mais la plupart des troupeaux sont de sang mêlé avec des Béliers espagnols. Ce croisement a, suivant ses degrés divers, fait disparaître de la toison une proportion plus ou moins forte de jarre, et affiné ce qu'il n'a pu en exclure; mais en devenant plus longs et beaucoup plus fins, les poils du jarre sont toujours restés opaques et plats, parmi les filaments transparents, ronds et sinueux de la laine assez

belle qu'ils salissent. Je présume que de telles laines sont sans valeur. Le croisement avec les Mérinos, qui a tant changé la nature de la toison de la race africaine, n'a eu absolument aucune influence sur leur queue : il n'y a point de différence entre celle des Métis et celle des animaux les plus purs. Un Mouton, au Cap, se vend une piastre et demie (environ 8 fr.) ; un Bœuf, douze ou quinze piastres (60 à 75 fr.). La belle viande de boucherie coûte deux pence la livre (environ 0^f, 20) ; on en a six pour un schelling (1^f, 24). Les Chevaux, sans être, relativement aux prix français, à si bon marché, coûtent néanmoins beaucoup moins cher qu'en France. Il n'y en a point de races lourdes. Je n'ai point vu d'Anes ; cependant il y a des Mulets. Je ne sache pas qu'on ait croisé le Cheval avec le Zèbre. Ce dernier, au reste, est rare et cher. J'en ai vu un qu'on voulait vendre 500 piastres (2,500 fr.). Quoique les Zèbres soient excessivement capricieux, il y a dans la ville des cavaliers hottentots qui les domptent en un jour. Leur vitesse est médiocre, et ils ne sont pas tellement infatigables que leur force puisse compenser le peu d'élégance de leurs formes et la bizarrerie peu agréable de leur pelage. Ils ne sont qu'un objet de curiosité assez rare, et que l'on cherche à vendre en Europe.

Il est à remarquer que les Cafres, du pays desquels on les tire, n'ont pas eu l'instinct d'asservir cet animal et de monter dessus. Quoi de plus utile cependant, quoi de plus séduisant pour un sauvage, qui vit de chasse et de rapine, que la possession d'une monture qui va trois ou quatre fois plus vite que lui ! Que de supériorité ne lui donnerait-elle pas ! Ce n'est que des Européens que les Hottentots ont appris l'art de monter à cheval. Ils sont devenus d'une adresse extrême dans cet exercice. Les proportions de leur corps, leur organisation physique les y rendent très-propres ; mais leur intelligence n'avait pas suffi à leur faire concevoir la possibilité de courir, sur le dos d'une bête assez grande pour porter l'homme, beaucoup plus vite que lui, et de la conduire à volonté.

La Zélée quitta Table-Bay le 30 décembre. Le 1^{er} janvier 1829, nous doublâmes le Cap de Bonne-Espérance. Le vent soufflait avec force de l'O. S. O. ; la mer était fort grosse ; le ciel gris et pluvieux. C'était du mauvais temps. Il est de coutume devant le *Cap des Tempêtes*. Cela d'ailleurs ne lui est pas particulier : le Cap Finisterre, sur les côtes européennes de l'Atlantique, le Cap Hatteras, dans la Caroline, sont aussi le théâtre accoutumé des brumes et des bourrasques, parce qu'ils sont le lieu de rencontre de vents opposés.

Les vents debout nous retardèrent bientôt et nous firent naviguer pendant 3 jours en vue de terre sur le Banc des Aiguilles. Le 3 janvier, un bâtiment, dont l'éloignement nous empêchait de distinguer le rang, navigua der-

rière nous, semblant faire même route. Il nous gagna dans la journée ; à la tombée de la nuit, il s'était rapproché jusqu'à portée de canon. Il navigua ainsi une couple d'heures, faisant, avec notre route et au vent de nous, un petit angle qui devait l'en éloigner. Tout à coup il laissa arriver, et en quelques minutes vint à nous toucher. Il nous héla en anglais. Déjà le branle-bas de combat avait été donné et s'exécutait à la hâte. Le capitaine me pria de monter sur le pont afin d'entendre et de répondre. J'échangeai pendant dix minutes au moins de l'anglais contre celui qu'on nous envoyait, sans être compris sans doute, quoique je menaçasse d'une bordée. Nous finîmes effectivement par là. L'inconnu, laissant arriver davantage, vint passer derrière nous ; alors on reconnut que c'était un Brig, de la même grandeur à peu près que notre navire, et tout le monde le déclara bâtiment de guerre. C'était aussi un Pirate, disait-on. En conséquence, pour prévenir l'abordage qu'on craignait de lui, au moment où il dépassa notre hanche, nous laissâmes arriver sur lui et lui envoyâmes une bordée.

Je crus entendre ses mâts craquer. Le silence qui succéda aux coups de canon me parut bien imposant. Je le rompis pour commander de nouveau de mettre en panne et d'envoyer à bord un officier.

Je ne sais si ce fut à cause du canon, ou parce que je me servis cette fois d'un immense porte-voix, qui seul porte bien la voix à quelque distance, mais on me répondit très-distinctement, en bon anglais, qu'on obéissait : nous vîmes effectivement le soi-disant pirate mettre d'abord en panne, puis descendre à la mer une embarcation qui s'avança vers notre bord.

On ne la laissa aborder qu'avec beaucoup de précaution. Elle amenait un officier et quatre matelots que l'on fit tous monter à bord. J'interrogeai l'officier devant le capitaine et M. de Mélay. Il me répondit qu'il était le second de la *Nandy*, navire de commerce, se rendant de Liverpool à Calcutta, etc. etc. ; que son capitaine ne nous avait parlé qu'amicalement ; que, passant si près de nous, il avait sans doute désiré échanger son point avec le nôtre. Tout cela avait un air parfait de vérité et d'innocence. Néanmoins, on jugea convenable de faire la visite du bâtiment, et le lieutenant de la *Zélée* fut désigné pour cette petite expédition. Mais comme notre prisonnier avait déposé qu'à son bord personne ne parlait français, on me pria encore d'être de la partie pour servir d'interprète. Un canot fut aussitôt armé en guerre, et j'y descendis avec le lieutenant en uniforme. J'étais seul sans armes. La mer était grosse, le ciel obscur, l'heure, celle de minuit : c'était presque une aventure. En quelques minutes nous accostâmes la *Nandy*, que

nous reconnûmes avec évidence, en y montant, pour un paisible Bâtiment Marchand. Des gens de bonne mine, et qui semblaient fort émus, nous reçurent avec une politesse empressée. C'étaient le Capitaine et ses passagers. Nous descendîmes tous dans une élégante et vaste cabine, où, nous asseyant en maîtres, les premiers, nous fîmes au capitaine les mêmes questions que j'avais adressées d'abord à son Second, demeuré en otage à bord de *la Zélée*. Il y répondit exactement de même : je lui demandai ses passeports, qu'il me mit entre les mains; c'était un énorme cahier de papiers de toutes espèces que je fis semblant de parcourir. Le lieutenant fit la visite : c'était pour la forme aussi. Le devoir rempli, et l'injonction faite par moi d'être plus circonspect à l'avenir, nous ne nous considérâmes plus que comme des étrangers en visite; nous fûmes bonnes gens, et les politesses redoublèrent envers nous. Il fallut causer et boire un verre de champagne. Le Capitaine nous conta alors qu'il était depuis plus de deux mois à la mer; qu'il avait coutume de dire bonjour et bonsoir à ceux près de qui il passait; qu'il nous avait pris pour un navire de commerce, et qu'il n'avait pas songé au danger qu'il courait en approchant ainsi de nuit un navire en vue duquel il avait navigué tout le jour sans s'en faire connaître. Nos boulets avaient passé dans ses voiles sans endommager sa mâture, mais l'un d'eux avait traversé la brigantine à un pied au-dessus du gui, et avait failli emporter la tête d'un des passagers qui était sur le pont. Je lui témoignai que nous étions très-heureux de savoir qu'il n'avait éprouvé aucun dommage grave, puisque ce n'était qu'une méprise imprudente de sa part qui nous avait obligés à cette sévérité envers lui; il convint de son tort, et avoua que nous ne lui avions fait rien autre chose que ce que lui eût fait un bâtiment de guerre anglais. Nous finîmes par être remerciés, et après mille protestations cordiales et les souhaits d'usage en mer, on nous aida à redescendre dans notre canot. *La Nandy*, masquée, avait culé, elle s'était éloignée considérablement de *la Zélée*, que nous ne regagnâmes point sans quelque peine. Nous rendîmes compte du résultat très-satisfaisant de notre visite; et après avoir renvoyé nos prisonniers dans leur canot, nous nous remîmes en marche.

Ce petit incident coûta le bras à un de nos maîtres matelots qui, dans le tumulte, se fracassa la main d'un coup de pistolet; il fallut lui couper le poignet huit jours après. Ce qui m'étonne, c'est que, dans la confusion qui, pendant plus d'une heure, régna sur notre pont, où cent hommes s'encombraient et marchaient pêle-mêle sur des armes à feu chargées, sur des sabres, des piques d'abordage, il n'y ait pas eu d'autres blessés.

Les jugements portés par les officiers sur *la Nandy*, quand elle passa derrière nous à portée de pistolet, montrent combien il est difficile de distinguer un bâtiment de guerre d'un bâtiment marchand.

Quand on a doublé la pointe méridionale de l'Afrique, on rencontre, pendant l'été, des vents dominants de l'E., variables du S.E. au N.E. Ce dernier est exactement contraire aux navires qui se rendent à l'Île de France ou à Bourbon, et il les oblige à faire route dans l'E.S.E. Nous éprouvâmes cette contrariété pendant plusieurs jours; elle nous força de descendre au S. jusqu'au 37° 30'; alors nous trouvâmes des vents de S.E., et, changeant de bordée, nous courûmes au N.E., de façon à laisser Bourbon sous le vent : quelques belles brises du S.O. favorisèrent singulièrement les derniers jours de notre navigation.

Le 28 *janvier* au soir, on signala une terre dans l'O.; c'était la pointe Sud de Bourbon. Nous courûmes au N.N.E. toute la nuit, et le matin nous mîmes le cap à l'O.S.O. pour gagner Saint-Denis, qui est à la pointe septentrionale de l'Île. Le vent avait passé au S.E. dans la nuit.

Cette marche est celle qu'on recommande aux navires, et qu'ils suivent tous. Ils dépassent toujours la longitude de Bourbon, parce qu'il n'y a pas de proportion entre le retard que ce détour leur cause, et celui qu'ils éprouveraient s'ils arrivaient sous le vent de l'Île. Les brises très-fortes de l'E., qui soufflent dans ses eaux, ne leur permettraient que très-difficilement de s'en approcher.

Autrefois, quand le défaut de montres marines laissait toujours aux navigateurs une incertitude assez grande sur leur longitude, la crainte d'atteindre le travers de Bourbon et de l'Île de France sous le vent, les faisait se jeter dans l'E. jusqu'au 56° et 57° degré, souvent plus encore, afin d'être sûrs de les avoir bien dépassées, et de les trouver aisément en changeant de bord. Peut-être actuellement se tient-on trop près de ces anciennes instructions, devenues sans utilité aux marins pourvus de bons chronomètres. Il ne manque pas, dans la pratique de la navigation, de vieilleries de ce genre, qui ont été très-bonnes, très-respectables autrefois, mais auxquelles on accorde encore, un peu inconsidérément, un respect qu'elles ne méritent plus. Si vous avez foi à vos montres, si vous naviguez bien, gouvernez à quelques lieues de Bourbon, et n'allongez pas votre route par un luxe de précautions désormais inutiles.

Dans les brumes qui nous dérobaient la vue de l'Île, on signala un grand bâtiment à trois mâts. Il fuyait devant nous. Nous forçâmes de voiles pour l'atteindre, et hissâmes pavillon anglais. Il ne répondit par aucun signe d'intelligence. Alors on lui envoya un coup de canon, et il hissa pavillon blanc qu'il

amena aussitôt. Nous amenâmes nos couleurs anglaises et hissâmes notre pavillon national en l'appuyant d'un coup de canon. Il hissa le sien de nouveau, et l'amena de suite avant que nous eussions amené le nôtre. La chose fut jugée impertinente et digne d'un coup de canon à boulet derrière la poupe. Il passa à toucher, et le valet du boulet tomba même sur le pont du soi-disant Négrier (car on avait d'abord crié au Négrier), qui, ne sachant de quoi il s'agissait, diminua de voilure pour nous attendre. C'était un grand bâtiment de Nantes, mouillé depuis quelque temps à Saint-Benoît, et qui avait déradé la veille. Il regagnait son port. Nous lui enjoignîmes amicalement de n'amener une autre fois ses couleurs qu'après nous. Il se plaignit un peu, et continua sa route au S. de la nôtre. Nous l'eûmes bientôt perdu de vue.

Le soleil, dissipant les brumes qui chargeaient l'horizon, nous découvrit bientôt les rivages de l'île. Nous étions devant le quartier Français, qui en est la partie la plus fertile et la plus cultivée. C'était un magnifique tapis de verdure, bigarré de toutes les nuances du vert, depuis le ton jaunâtre et gai des jeunes plantations de Cannes jusqu'à la teinte sombre des bois qui descendent jusqu'à la base des montagnes, dont les sommets restaient cachés dans les nuages.

Ce tapis s'élargit ou se rétrécit, suivant que les montagnes s'éloignent ou se rapprochent de la mer. Nous aperçûmes Sainte-Suzanne, Sainte-Marie. Nous vîmes ensuite la magnifique échancrure au fond de laquelle la rivière des Pluies se précipite des montagnes. A midi, nous étions mouillés devant *Saint-Denis*.

L'île de Bourbon n'a point de Ports. Les Bâtiments y mouillent en pleine côte sur des rades foraines, où ils sont sans cesse battus de la lame et exposés à tous les dangers du voisinage de la côte. De fortes brises de terre tombent sur eux quelquefois dans la nuit, et les poussent au large en les faisant chasser sur leurs ancres, qui, à peu de distance du rivage, ne trouvent plus de fond, ou même en rompant leurs câbles. De forts Ras de marée les jettent quelquefois à la côte, et les obligent, dès qu'ils se déclarent, à déradier de suite, et à s'éloigner pour n'être pas démolis. Le vent ne permet pas toujours cette manœuvre : en même temps que le ras de marée les entraîne à la côte, l'atmosphère peut être calme, ou le vent souffler du large. Enfin, dans les plus belles saisons de l'année, dans les circonstances les plus favorables, la barre qui bat tous les rivages de l'île y rend difficile le débarquement de toute espèce d'embarcation. Il faut saisir le moment où la lame s'élève, nager (ramer) dessus et doubler un coup d'aviron au moment où elle va se retirer, pour n'être pas emmené par elle, après qu'elle vous a échoué sur les mobiles galets de la plage.

On peut encore saisir l'intervalle des deux lames, nager derrière celle qui va la première déferler sur le rivage, et, quand elle se retire, se faire halé par ses rameurs, qui se sont jetés à l'eau quand la lame s'est brisée, et qui peuvent tirer à terre une embarcation assez lourde, parce qu'elle est en partie soulagée par l'eau de la lame qui commence à se retirer.

A ces conditions, l'on n'arrive à terre que fort mouillé. Le commerce en exige d'autres. On a bâti pour lui, dans tous les lieux qu'il fréquente, des jetées légères, construites en bois. Ce sont des tabliers de planches qui s'avancent à 30, 40 ou 60 mètres du rivage, portés sur un double rang de pilotis. Les embarcations se tiennent à l'extrémité de ce pont, amarrées au fond avec un grelin, et aux pilotis mêmes par des câbles assez lâches pour leur permettre de s'élever et de s'abaisser avec les lames qui passent et fuient sous elles. Un palan suspendu à deux fortes et longues pièces de bois dressées à l'extrémité du pont et surplombant au-dessus de la mer, sert à charger et décharger les bateaux. Il faut beaucoup d'adresse et de présence d'esprit de la part des hommes qui font ce métier, pour ne pas laisser avarier quelques parties de leur chargement. Les maladresses doivent être fort rares, si j'en juge par le prix modéré de ce genre de travail, dont l'entrepreneur se fait responsable de la perte des objets qu'on lui confie.

Je descendis, le 30 *janvier*, à terre; ce devait être pour quelques jours seulement. Je ne pouvais songer à m'éloigner du mouillage : comme à Rio-Janeiro, je maudissais cette servitude, et elle devait s'y prolonger davantage encore.

Ma première impression fut désagréable et pénible. A moins que d'être une femme ou un vieillard, ou bien encore un très-grand seigneur, on met pied à terre en grim pant à une échelle suspendue à l'extrémité d'une de ces jetées en bois dont j'ai parlé tout à l'heure; on saisit le moment où le canot dans lequel on est venu de son bord, se trouve sous cette échelle flottante; on l'empoigne, et, non sans courir le risque presque certain d'être atteint par le sommet d'une lame, on grimpe de son mieux, balancé par les vents et les efforts désordonnés que vous fait faire la crainte de tomber à l'eau. Quand on est jeune et ingambe, il y aurait de la gaucherie et de la prétention à se faire hisser dans le mauvais fauteuil de bois qui ne sert guère qu'aux malades, qu'aux enfants et aux femmes.

Des bandes de Noirs sont occupés sur le quai, les uns à hisser les marchandises que l'on débarque, les autres à les transporter dans les magasins environnants. Ils sont nus; un morceau de toile bleue, retenu par une ficelle attachée sur leurs hanches, ne leur couvre que les parties sexuelles. Beaucoup

sont enchaînés deux à deux par le cou ; d'autres, sans être accouplés, portent au-dessus du pied un anneau très-pesant. Ces entraves sont presque toujours la peine infligée au marronnage. Quelques Blancs, le rotin à la main, conduisent leurs travaux ; ils les frappent sur le dos quand ils les trouvent trop lents. Les malheureux balbutient quelques mots d'excuses, détournent la tête en clignant les yeux et doublent le pas. Ils ne pleurent pas ; la douleur ne les fait pas non plus crier. C'est ainsi que les chevaux reçoivent les coups.

La malpropreté et la négligence se montrent partout ; les magasins sont mal bâtis ; la voie publique n'est pas entretenue ; elle est encombrée d'objets abandonnés, ou elle sert de dépôt à ceux que leur poids ne permet pas de dérober ; des ancres, des chaudières en fonte gisent çà et là ; des charpentes, des bateaux tirés sur la plage pour être réparés, sont amenés jusque sur le quai. De misérables baraques où l'on vend aux Noirs de quoi s'enivrer, quand ils ont quelques sous ; un petit Fort misérable, dont les canons ne sont gardés que par les Aloës qui l'entourent ; et enfin, dans cette partie de la ville qui s'offre la première à l'observation de l'étranger, les contre-sens les plus monstrueux et les plus inhumains dans l'application de la force humaine au travail, la misère, le dénûment, la douleur ennuyée des esclaves, la dureté ou l'insouciance des maîtres, voilà les objets qui se montrent sur le premier plan. Il faut qu'un Européen soit bien mal né, pour ne pas en être révolté et attristé. Il y a dans ce tableau plus de barbarie brésilienne que de civilisation anglaise. Ce début rappelle plus Rio-Janeiro que le Cap de Bonne-Espérance.

Le hasard décida du gîte où j'irais d'abord reposer. Il fut bizarre ; on m'adressa à des *Traitants* qui, sans être aubergistes, reçoivent et hébergent, moyennant un prix assez modéré, les capitaines marchands dont les navires sont mouillés sur la rade, et le peuple de pacotilleurs de toute espèce qui touchent barre à Bourbon. Je me présente le porte-feuille sous le bras. Un Noir de la douane portait ma valise. Je dis d'où je viens, sans dire qui je suis, ni comment je m'appelle. On m'accueille, on range une petite chambre assez propre, on y installe un lit conforme à ma grande taille, et, après quelques mots obligeants, on me dit que pour deux piastres (10 francs) par jour, je suis de la maison.

Une heure après, des petits Noirs tout nus, et parlant à peine français, viennent et me font comprendre qu'on va dîner. Je passe dans la chambre voisine, où je trouve le couvert mis pour huit personnes ; un des deux maîtres de la maison y était déjà, vêtu suivant la latitude et la saison. Il m'engage cordialement à me mettre à l'aise comme lui ; je mets habit bas, et nous voilà côte à côte, les coudes sur la table, causant comme de vieux compagnons.

Une averse qui tombait alors empêchait les autres convives de rallier la gamelle. La soupe les attendit un quart d'heure. Quand ils vinrent, je savais parfaitement l'histoire de mon hôte et de son associé. Il m'avait tout conté.

C'est un homme de trente ans. Il y en a huit qu'il quitta son pays, Marseille, pour chercher fortune au loin. Il trouva le contraire à Bourbon. Une pacotille mal faite lui fit perdre la moitié de son pécule. Pour réparer cette perte, il se fit Négrier : le métier passait pour lucratif. Il alla à Madagascar et à la côte d'Afrique. Actif, entreprenant, rude à la fatigue, il réussit. En peu de temps, il apprit la langue des Mozambiques et des Madécasses. Alors il prit son associé actuel, qui fit tous les voyages de mer. Lui, demeura en Afrique et à Madagascar ; il y préparait les cargaisons d'esclaves que son associé venait chercher incessamment pour les transporter à Bourbon.

« Ce commerce était bon alors, » me dit-il, « mais aujourd'hui il est trop dangereux. L'élévation du prix des Noirs n'est pas en raison de l'augmentation des risques et des dépenses qu'exige l'armement d'un navire propre à la traite. J'y ai renoncé, parce que j'y faisais des pertes à la fin. Ce n'est plus une partie bonne à suivre. On y peut jouer quelques coups heureux, profiter de la veine, mais il faut savoir se retirer à temps. Voilà ce que nous faisons maintenant : de loin en loin, quand nous jugeons la conjoncture opportune, nous allons à la côte, pour revenir de suite ; ou bien nous prenons un intérêt dans les voyages de traite de quelqu'un de nos amis. Nous l'aidons à débarquer ses Noirs. L'année dernière, j'en ai débarqué ainsi près de deux cents, à cinq lieues d'ici, à peu de distance de Saint-Paul ; ce sera une excellente affaire. »

La compagnie arriva là-dessus, et se mit gaîment en devoir de dîner. Elle était passablement grossière dans ses manières, brutale et violente dans ses propos. Mais, à l'exception d'un jeune subrécargue débutant dans la carrière, c'étaient tous gens qui avaient beaucoup couru le monde, et l'avaient assez regardé. J'ai rarement appris autant de choses en quatre heures qu'à ce dîner-là. De plus savants que moi s'y fussent instruits aussi. L'enseignement d'ailleurs n'y avait pas de formes académiques. Il y avait dans toutes les histoires de ces Messieurs un grand fond de femmes violées, de billets protestés, de coups de bâton donnés, de morts jetés par-dessus le bord à la mer, de famines, de scorbut, de peste, de fièvre jaune, de confiscations, qui les rendaient fort sombres ; mais quelques incidents grotesques, contés à propos par le narrateur, héros obligé de son histoire, égayaient bruyamment l'auditoire, fort peu ému de la collection de misères humaines dont il entendait le catalogue.

En quittant la table, j'étais en état de faire un mémoire sur les avantages et les dangers des spéculations de traites à Madagascar et à la côte d'Afrique. J'aurais pu éclairer, sur leurs intérêts, quelques-unes de ces maisons de Nantes et de Bordeaux qui se livrent à ce commerce.

J'aurais pu aussi, comme administrateur, rédiger les instructions propres à le rendre impossible, en ordonnant les mesures qui feraient échouer toutes ces spéculations.

Magistrat, enfin, après avoir été espion, j'aurais pu dresser, contre plusieurs habitants de la Colonie où je venais de débarquer à l'instant, où je ne connaissais encore personne, un acte d'accusation en matière criminelle. J'avais assez de fils en main pour retrouver les corps du délit et les produire au jour dans l'instruction.

Ces gens qui m'en avaient tant dit, auxquels j'avais dû paraître si curieux, n'avaient pas encore eu la curiosité de savoir mon nom.

Le lendemain matin, j'allai présenter une lettre à une des personnes les plus considérables du pays, M. Martin de Flacourt, un arrière-petit-neveu du premier officier français envoyé à Madagascar en 1647. On me demanda ma demeure pour me rendre une visite, et quand je l'eus dite, la famille tout entière, qui était réunie, se récria sur l'inconvenance qu'il y avait pour moi d'habiter chez de telles gens, et l'on me força obligeamment d'accepter un logement dans un joli pavillon, au milieu du jardin.

J'ai vécu un mois avec cette respectable famille, traité comme l'un de ses membres. Je lui dois tout l'agrément de mon séjour à Bourbon, et une grande partie de l'intérêt que j'y ai trouvé. Elle m'a offert le spectacle, devenu très-rare à Bourbon, de la grandeur simple des vieilles mœurs de la Colonie. Sans l'Esclavage qui en est le principe, elles seraient dignes d'admiration et d'envie. Mais, quelque tempéré qu'il soit par l'humanité accidentelle des maîtres, c'est un mal si horrible, qu'on le sent toujours pour en souffrir. La nature se venge des outrages qu'on lui fait. La jouissance de ces richesses, fruit du travail et de la misère des Esclaves, est mêlée de bien des soucis.

L'île de Bourbon était déserte quand elle fut découverte par le Portugais *Mascarenhas*, qui lui imposa d'abord son nom. Il en prit possession pour son souverain; mais elle demeura absolument inhabitée pendant près d'un siècle. Le Portugal perdit ses droits en ne les exerçant jamais, et le Gouverneur de l'établissement français du fort Dauphin, à Madagascar, profitant de cette prescription, y fit arborer, sans réclamation de la cour de Lisbonne, les couleurs française vers 1649.

Quelques années plus tard, une sédition s'étant élevée dans sa petite colonie du fort Dauphin, il en déporta les chefs à Bourbon; ils s'y établirent dans le canton qu'on appelle *la Possession*, entre Saint-Denis et Saint-Paul, sous le vent de l'île.

Ces déportés furent les premiers colons; leur nombre s'augmenta de quelques autres qui quittèrent volontairement Madagascar, à cause de son insalubrité et des guerres continuelles où ils se trouvaient engagés avec les Madécasses.

Ils se lassèrent bientôt de la vie sauvage qu'ils menaient, vivant de tortues, alors très-communes, de riz et de maïs qu'ils cultivaient, et habitant sous de misérables huttes; ils achetèrent ou construisirent eux-mêmes quelques petits bâtiments pour faire la piraterie dans l'occasion, et, ouvertement, la traite des Esclaves. Ils allèrent à Madagascar, à la côte d'Afrique, aux Moluques et jusque dans l'Inde, pour en acheter ou en enlever.

L'établissement prit dès lors quelque importance. Il possédait des femmes, Noires il est vrai, mais auxquelles les Colons blancs n'avaient fait aucune difficulté de s'unir. La race des maîtres allait se perpétuer. Les naissances parmi les Esclaves devaient former sans cesse un noyau de population laborieuse que la traite, alors très-facile et très-peu dispendieuse, permettait d'accroître rapidement. Le Gouvernement se montra; il partagea les terres de l'île entre les habitants, et leur accorda, peu de temps après, divers privilèges pour favoriser les progrès de la colonisation. Les enfants légitimes des Blancs naissaient tous nobles.

Bourbon, administrée d'abord par des officiers du Roi et au compte du Gouvernement, fut ensuite annexée à la Compagnie qui avait le monopole du commerce des Indes-Orientales.

Maurice, qu'on avait conquis sur les Hollandais, eut le même sort.

Ces deux colonies réclamèrent contre la Compagnie qui les administrait, et, depuis bien des années avant la révolution française, elles étaient rentrées sous l'administration immédiate de la mère-patrie.

La douceur et la salubrité de leur climat, leur fertilité, l'avantage de leur situation géographique qui les place sur la route des Grandes-Indes, et qui permet au commerce d'y former un entrepôt entre l'Europe et l'Asie-Orientale, les privilèges nobiliaires accordés aux enfants blancs nés dans ces îles, privilèges qui permettaient à leurs parents de les établir facilement en France, rendirent très-rapides les progrès de la colonisation.

L'île-de-France s'était couverte de Café et de Cannes à sucre; Bourbon, dont le territoire montueux passait pour être impropre à cette dernière cul-

ture, et à qui d'ailleurs elle avait été long-temps interdite formellement par la Compagnie des Indes, n'avait planté que du Café.

Aucune ville, proprement dite, ne s'y était élevée; on ne donne encore que le nom de *Quartier* aux agrégations d'habitations, alignées en rues il est vrai, mais toutes entourées d'un jardin, qui se trouvent sur divers points du littoral.

Averties par l'exemple terrible de Saint-Domingue, ces deux colonies s'isolèrent de la métropole lors de la révolution; elles redoutaient les conséquences sanglantes des principes d'égalité qui y régnaient. Plus tard, quand l'ordre public revint en France avec le despotisme, elles se rallièrent avec transport à la mère-patrie; mais la guerre, bientôt rallumée avec les Anglais, ne tarda pas à les séparer du reste du monde. L'Ile-de-France, qui a deux ports, devint le centre de toutes les petites entreprises militaires de Napoléon dans la mer des Indes. Elle fit de grands efforts de patriotisme pour prolonger notre lutte avec les Anglais. Notre escadre, dont les pertes n'étaient réparées que bien rarement par les navires échappés aux croisières anglaises qui couvraient alors la route des Indes, ne s'entretint long-temps que par les généreuses subventions de la colonie. Bourbon lui fournissait des vivres; cependant les fortunes particulières se consumaient dans ces sacrifices. On ne pouvait envoyer sur les marchés de l'Europe les denrées coloniales, le Sucre, le Café et le Girofle, etc., etc., dont les magasins étaient encombrés, et dont la vente était la seule source de tous les revenus coloniaux. Le patriotisme à la fin se refroidit par la misère; Bourbon céda; les Anglais s'en emparèrent en 1810. Cette conquête leur facilita celle de Maurice, qu'ils prirent bientôt après. Bourbon, qui n'a point de port, qui n'a conséquemment aucune importance militaire, nous fut seul rendu à la paix; les Anglais gardèrent Maurice.

La forme de Bourbon est à peu près ronde, et son diamètre moyen de 12 lieues. Ce n'est qu'une masse énorme de produits volcaniques entassés les uns sur les autres jusqu'à la prodigieuse hauteur de 3000 mètres. Une multitude de torrents que les pluies grossissent tout à coup, sillonnent profondément les flancs de ce large cône. Trois d'entre eux, dont les sources sont presque au centre de l'Ile, dans les Salasses, surpassent tous les autres par la masse de leurs eaux, leur furie et la longueur de leur cours. Ce sont la rivière des *Galets*, celle du *Mât*, et celle d'*Abord*. La première coule à l'O.; les galets qu'elle entraîne ont formé, à son embouchure dans la mer, un grand attérissement qui porte le nom de *Pointe des Galets*: la seconde coule au N.-E.: la dernière au S. Elles sont séparées par une foule de torrents moins considéra-

bles, dont le plus petit cesse d'être guéable pendant quelques heures, quand il est tombé un orage sur les montagnes d'où il descend; et la plupart sont habituellement à sec.

Le centre de l'île, et tout ce que j'ai vu de sa circonférence, depuis la rivière du Mât jusqu'à celle des Galets, n'offrent pas de traces de volcanicité très-modernes. Quoique la forme colonnaire et tabulaire des Basaltes ne s'y montre pas fréquemment, c'est néanmoins à l'âge des Basaltes que je rapporte la formation des Laves pyroxéniques et amphiboliques qui constituent ce que j'ai aperçu de la charpente de l'île. Ces vastes assises basaltiques sont recouvertes, en une foule de lieux, de Laves modernes, où le Fer oligiste et le Péridot, mêlés souvent avec le Feldspath, qui se trouve aussi très-abondamment dans les Basaltes, se montrent communément.

L'Auvergne est sans doute de toutes les contrées volcanisées, celle où la distinction des terrains volcaniques d'âges divers, est la plus facile à faire; si l'on se borne du moins à n'y distinguer que deux formations, l'une contemporaine de l'ordre de choses où nous vivons, de l'époque actuelle; et l'autre antérieure à cette époque et séparée d'elle, certainement, par une grande révolution de la surface du globe. A cette dernière classe appartiennent les Basaltes et les Laves feldspathiques si variées, les Trachytes, les Domites, les Alunites qui les supportent.

Tout atteste, dans le gisement de ces roches, l'antiquité de leur formation, et les affaissements, les soulèvements, les dégradations de toute espèce qui ont modifié le relief primitif qu'elles avaient après leur refroidissement, et qui leur ont donné leur relief actuel. Il est évidemment très-différent de ce qu'il dut être d'abord. D'immenses murailles dressées verticalement se montrent souvent parmi leurs débris: ailleurs, ce sont de larges et profondes cavités, aujourd'hui des lacs, sur des plateaux unis, formés de laves les plus compactes, et qui ne sauraient être conséquemment d'anciens cratères fermés. Car, dans ce vieux terrain, toutes les pièces fragiles de l'appareil volcanique ont disparu; les pouzzolanes légères, les cônes de matières ponceuses amoncées autour des centres d'éruption, ont été détruits et emportés. Et n'est-ce pas à ces dégradations, qui ont effacé, sans les rendre méconnaissables cependant à des yeux exercés, quelques-unes des traces de la volcanicité, que les géologues doivent imputer l'obstination de la célèbre École de Freyberg, à donner aux Basaltes une origine Neptunienne?

Les volcans modernes, qui se firent jour plus tard au travers du Granite qui sert de base à tous les terrains de cette partie de la France et des

manteaux basaltiques dont une si grande partie de sa surface est recouverte, ne confondirent pas leurs Laves avec ces Laves plus anciennes. Leurs coulées se précipitèrent dans les vallées creusées dans l'épaisseur des Roches primitives et des Basaltes, où le refroidissement les surprit et les consolida; ce n'est qu'autour des Cratères d'où elles furent vomies, qu'elles s'étendirent quelquefois en larges nappes sur des pentes incertaines; ce n'est que là qu'on pourrait les prendre quelquefois pour des manteaux de Laves basaltiques : mais leurs Cratères sont restés debout, dans un état de conservation souvent admirable, qui rend impossible à méconnaître leur origine moderne.

A Ténériffe et à Bourbon, il n'en est pas ainsi. L'époque actuelle et celle qui la précéda eurent leurs éruptions volcaniques dans l'une et l'autre de ces Iles; mais les produits de ces deux âges, si faciles à confondre oryctognostiquement dans quelques-unes de leurs variétés, y sont tellement mêlés qu'il est souvent très-difficile de les distinguer.

On manque de caractères absolus pour tracer entre eux une ligne précise de démarcation. Les doutes naissent à chaque pas; car les Laves anciennes, dans ces deux Iles, n'ont pas été tourmentées comme celles de l'Auvergne, entre l'époque de leur formation et l'apparition des Laves modernes; et celles-ci l'ont été bien davantage.

Aucun changement notable de relief du sol de la contrée n'accompagna les éruptions des volcans modernes de l'Auvergne. Ils trouvèrent les Laves de l'époque antérieure, les manteaux basaltiques, rompus, disloqués; leurs Laves s'écoulèrent entre ces vieux débris. Depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, aucun effort volcanique n'a de nouveau agité le sol de l'Auvergne. L'action insensible des météores s'est exercée seule sur ces masses volcaniques dont elle a, çà et là, altéré la nature jusqu'à de faibles profondeurs, mais sans en modifier nulle part le relief. A défaut de tous caractères oryctognostiques, la conservation parfaite de toutes les pièces du système volcanique moderne et la dislocation de toutes les Laves du système basaltique, suffiraient à les distinguer sûrement l'un de l'autre.

Mais à Ténériffe, mais à Bourbon, comme dans tous les pays anciennement volcanisés où les forces volcaniques n'ont pas cessé de déployer leur puissance par les secousses terribles, les tremblements de terre, qui accompagnent fréquemment les éruptions et qui bouleversent souvent, dans les intervalles de leur action, les contrées qui en sont le théâtre accoutumé, les Laves modernes sont disloquées comme les Basaltes; et les caractères tirés de leur position

respective, pour les distinguer les unes des autres, manquent souvent au géologue, en même temps que les caractères oryctognostiques lui échappent : là, il doit s'arrêter. Au-delà, il ne pourrait que s'égarer dans de stériles conjectures.

Des assises épaisses de tufs, de conglomérats volcaniques dont l'argile produite par la décomposition des vaques est le ciment, se montrent en beaucoup de lieux entre les plus vieilles coulées. Ailleurs les fragments vitrifiés manquent dans ces sédiments; ils ne sont formés que d'une argile rouge extrêmement douce et grasse, qui n'est peut-être quelquefois qu'une vaque entièrement décomposée sur place.

Ces bancs d'argile, quelle que soit leur origine, sont un accident caractéristique du terrain basaltique. Le *Cantal* a les siens, et, dans l'intervalle qui sépare les Monts-Dores des Monts-Dômes, la *Serre de Fontfredde* en renferme plusieurs intercalés entre ses diverses coulées. Les Romains en faisaient de très-belles poteries, dont j'ai vu des débris chez M. de Montlosier. Ces argiles sont employées aussi au même usage à Bourbon; mais on cuit peu les vases que l'on en forme, parce qu'on veut qu'ils demeurent assez poreux pour laisser filtrer l'eau, afin qu'elle s'y rafraîchisse. Leur pâte néanmoins ressemble beaucoup à celle des vases romains de l'Auvergne.

Un seul volcan brûle encore dans l'Île de Bourbon. Les navires qui passent, pendant la nuit, près de la pointe S.E. de l'Île, où il est situé, aperçoivent la lueur qui ne cesse d'en jaillir dans l'intervalle de ses éruptions. Les pentes conduisent à la mer les laves qu'il rejette. En 1822, il couvrit la colonie de filets vitrifiés de pyroxène. Son cratère, ouvert au milieu des produits volcaniques les plus récents, est environné de plusieurs autres actuellement éteints, dont l'assemblage forme ce qu'on appelle le *pays brûlé*. Cette dénomination de *brûlé* s'applique également à diverses autres parties de l'Île, que l'âpreté des laves qui les recouvrent rend stériles.

Je n'ai aperçu au Nord de Bourbon, entre la rivière du Mât et celle des Galets, aucun grand courant régulier de laves modernes; s'il y en a de cet âge, elles sont toutes disloquées. On ne saurait remonter sûrement aux bouches d'où elles sont sorties. Je n'ai pas aperçu de cratères; et, d'après ce que j'ai pu savoir de la configuration des parties centrales de Bourbon, qui en sont aussi les plus hautes, il n'y aurait là non plus aucun cratère. L'Île tout entière a subi probablement les plus violentes convulsions, depuis que l'action des forces volcaniques s'est concentrée dans le territoire circonscrit du *pays brûlé*.

Mais elles s'y exercent actuellement sans ébranler à peine le sol de l'île. On n'a remarqué aucune coïncidence entre les éruptions du volcan et les tremblements de terre qui se font sentir quelquefois dans cette colonie. Aussi le volcan, malgré la grandeur terrible des phénomènes qu'il montre assez souvent, n'est-il aucunement redouté. Il brûle en paix, au milieu des déserts qui l'entourent. Il est pour quelques habitants un objet de curiosité : pour nul, il n'est un objet de crainte.

Presque toute la population de l'île est répandue sur son littoral. C'est là que sont tous les établissements de culture. Elle remonte au fond de quelques vallons et s'élève peu sur les croupes des montagnes; car on s'y trouve, à une faible hauteur, presque toujours enveloppé de nuages qui se résolvent en pluies fréquentes. Le soleil, la lumière manquent aux plantes, et celles que l'agriculture a adoptées en ont besoin, autant que de chaleur, pour mûrir leurs fruits. Des bois et de maigres pâturages couvrent tout ce qui s'élève à plus de 1000 mètres de hauteur absolue.

Bourbon compte un peu plus de 100,000 habitants; savoir : 20,000 Blancs, 5 à 6,000 Libres et le reste Esclaves. Le nombre des Blancs et des Libres ou Affranchis, est seul connu exactement. L'administration ne connaît que très-imparfaitement celui des Noirs Esclaves, que les colons ont intérêt à lui cacher.

Quelques Blancs sont les descendants des premiers colons, demeurés propriétaires des vastes possessions de leurs pères; il y en a peu de cette espèce : ce sont les plus riches.

Autour d'eux se groupent des familles également anciennes dans la colonie, mais chez lesquelles les propriétés ont été partagées constamment avec plus d'égalité, et dont aucun membre, à présent, ne possède une fortune considérable : presque tous, cependant, vivent encore du revenu de leurs terres. Ceux qui n'ont rien, spéculent, et exercent quelques professions libérales. Plusieurs médecins sont des Colons. Bien des gens de loi sont nés dans la Colonie.

Peu de Français, nouveaux venus, possèdent des terres. Ceux qui arrivent avec des capitaux, sont banquiers, négociants : l'immense majorité, qui vient sans ressources, se livre au petit commerce de détail dans les Quartiers ou villes; ils établissent des cantines sur les routes, à la campagne. C'est le fléau de la Colonie. Ils vendent aux Noirs des aliments et des liqueurs fortes. Ils sont les recéleurs de tous leurs vols. Par opposition aux riches colons, qu'on appelle *Grands Blancs*, ceux-là sont les *Petits Blancs*. C'est aussi le nom d'une autre partie de la population Blanche, très-ancienne dans l'île, et la plus nombreuse de beaucoup entre les gens de notre couleur. Ces Petits Blancs sont

les descendants des plus anciens colons, que l'égalité du partage des biens dans les familles nombreuses, et l'inégalité du partage dans les familles moins nombreuses, ont ruinés.

Au dix-septième siècle, quand le Gouvernement répartit les terres de l'île entre ses premiers habitants, il donna la même forme à toutes les propriétés. On négligea de suivre les limites naturelles, telles que les cours d'eau et les crêtes des montagnes. Du centre de l'île, on abaissa jusqu'à la plage une multitude de rayons également espacés et laissant entre eux des secteurs de surface égale. Les héritages avaient donc tous la forme de longs triangles étroits ayant leur base au bord de la mer, et leur sommet à cinq et six lieues de là, à 3,000 mètres au-dessus de la mer, dans des lieux inaccessibles.

Chaque terre possédait ainsi toutes les choses nécessaires à son exploitation. Une petite plaine assez large et très-fertile s'offrait d'abord à la culture, entre la mer et le pied des montagnes. Les pentes inférieures de celles-ci, alors couvertes de bois, fournissaient les matériaux de toutes les constructions, et après l'arrachement de leurs forêts, on les cultivait aussi comme les terres de la plaine. En s'élevant encore, on trouvait quelques pâturages propres à l'entretien des troupeaux, et de nouvelles forêts. Ce n'est que dans des lieux inaccessibles que les propriétés allaient se réunir en un seul point.

Il reste aujourd'hui très-peu de ces secteurs primitifs. Presque tous les héritages ont été partagés. Les aînés ont eu en partage les terres de la plaine, et, à chaque génération, les cadets ont été refoulés dans les terres du haut. C'est là que vivent à présent la plupart des Petits Blancs. Le plus grand nombre ne possèdent qu'une misérable case au milieu des bois. Souvent la terre qui les entoure ne leur appartient pas : beaucoup d'entre eux, même, ne possèdent point celle sur laquelle ils ont élevé leur cabane. Ils ont usurpé dans ces solitudes des hauts, restées quelquefois en la possession des riches habitants de la plaine, le petit espace qu'ils occupent. On ferme les yeux sur leur envahissement, parce que ces terres des montagnes, où ils s'établissent, sont sans valeur et ne rapportent rien.

Ces Petits Blancs créoles sont extrêmement misérables. Fiers de leur origine et de leur couleur, ils méprisent toute espèce de travail. La pauvreté les fait aller nu-pieds comme les Esclaves; ils vivent de la manière la plus précaire, de chasse, de pêche, de vols aussi qu'ils commettent sur les habitations de la plaine, protégés dans ces entreprises par le respect que les Noirs Esclaves, commis à la garde des propriétés, conservent toujours pour leur couleur; mais ils s'estiment à l'égal de ces Grands Blancs qui tolèrent leurs petites usurpations et leurs rapines.

Il ne manque pas de Libres riches. Beaucoup d'Esclaves même qui ont la confiance de leur maître, vivent dans une aisance dont n'approche l'existence d'aucun de ces petits créoles. Ceux-ci cependant, les pieds nus, en pantalon de toile bleue, déchirée, les reins à peine couverts des lambeaux d'une chemise en guenilles, mais le fusil sur l'épaule, ou la ligne à la main sur les bords du torrent, attendant pour dîner qu'ils aient pris quelques petits poissons, couchant souvent par terre au milieu des bois, jouissent plus de la dignité, de la noblesse de leur couleur, que les plus riches et les plus fiers colons de la plaine.

Qu'elle a de charmes cette vie errante, *armée*, périlleuse, des chasseurs des montagnes ! C'est là que se montre le goût du peuple pour la poésie ! c'est là que se révèle son imagination ! Il y a bien des passions mises en jeu dans la vie de ces hommes-là ! Ceux qui vivent au-dessous d'eux, dans les plaines, au sein de l'abondance, mais livrés à des travaux sans relâche, n'ont pas besoin d'être esclaves pour qu'ils les regardent avec mépris. Les *Highlanders* de l'Écosse, les *Klephtes* de la Grèce moderne, les hardis montagnards qui poursuivent le chamois et le bouquetin dans les Alpes et les Pyrénées, envient-ils l'existence toute symétrique et le sort tranquille de leurs frères qui vivent dans les plaines ou dans le fond de leurs vallées ?

La vie errante de l'Arabe dans le désert a les mêmes misères et les mêmes charmes : on sait combien il est difficile de l'en détacher. N'est-ce pas le même instinct qui s'oppose à la civilisation des Indiens de l'Amérique septentrionale ?

Nous sommes d'autant plus libres, a-t-on dit, que nous sommes plus éclairés, plus industriels et plus justes. Cela est vrai, suivant l'acception que l'on donne à ce mot de liberté. Il est certain que notre faiblesse, que notre isolement, que notre ignorance nous font bien plus esclaves de la nature, dans l'état sauvage, que nous ne le sommes dans l'état de société. Les sciences et les arts nous rendent son joug plus facile à porter. L'homme civilisé satisfait plus aisément que l'homme sauvage aux besoins naturels qui tourmentent sans cesse et qui menacent souvent la vie de celui-ci. La civilisation, l'industrie, comme on l'a dit, nous affranchissent, il est vrai, d'une partie de ces dépendances étroites, mais elles nous imposent de nouvelles entraves. C'est la fable du cheval qui, pour se venger du cerf, eut recours à l'homme et devint son esclave. La civilisation n'affranchit partiellement l'homme de la nature, qu'en l'asservissant à l'homme. Pour moins dépendre des choses, nous dépendons bien davantage les uns des autres dans l'état de société. De tous les jougs que

l'homme puisse porter, quel est celui qui lui pèse le plus ? Sans doute, nous souffrons des dures nécessités de la nature physique, mais en sommes-nous humiliés, indignés ? ne nous y soumettons-nous pas avec résignation ? C'est une force aveugle, inerte, à laquelle nous cédon. Nous ne voyons pas la main qui l'exerce, ni la volonté qui la dirige. La dépendance de l'homme, au contraire, qui est le seul prix auquel nous puissions acheter son assistance dans le besoin, nous humilie et nous irrite. Dans l'état de société, nous la sentons à chaque instant ; sans cesse en contact avec l'homme, nous sommes forcés de lui céder, comme dans l'état sauvage, nous sommes opprimés par la nature. Ce n'est que par l'abandon continuel d'une partie de nos droits, par le renoncement à une foule de nos désirs, par le sacrifice d'une multitude de nos goûts instinctifs, et de nos volontés aux désirs et aux volontés des autres hommes, que nous obtenons d'eux le concours de leurs forces dans nos entreprises contre la nature.

Si la liberté n'est, comme on l'a dit, que la puissance de satisfaire nos volontés, l'homme industriel et moral, l'homme vraiment civilisé, est le plus libre de tous ; car le puissant instrument de la science qu'il possède, centuple ses moyens d'action, ses forces contre la nature ; et sa raison éclairée, qui lui en fait connaître l'étendue, ainsi que la résistance de la nature, l'empêche de concevoir des désirs extravagants et d'avoir des volontés absurdes, impossibles à satisfaire. L'homme civilisé est le moins esclave de la nature ; mais quand l'homme vit dans l'état de société, quand il s'est soustrait, par cet artifice admirable, aux nécessités naturelles les plus dures et les plus pressantes, alors ce n'est plus contre la nature, c'est contre l'homme même qu'il cherche à agir. C'est l'homme qui est devenu son ennemi ; c'est lui qui le menace dans la jouissance des biens qu'il a conquis sur la nature ; c'est de lui qu'il doit se défendre. Que d'agressions injustes, que d'entreprises insensées troublent la paix des sociétés humaines ! que de passions les agitent, les tourmentent et y sèment le malheur ! C'est par une servitude réciproque continuelle, que l'homme civilisé devient le maître de la nature.

La monotone symétrie de la vie civilisée ôte à l'homme l'occasion de vouloir ; elle ne laisse point de spontanéité à ses désirs, ni à ses déterminations. Le système tout entier de son existence devient une série bien ordonnée d'actions enchaînées les unes aux autres. Ce n'est qu'une suite de conséquences logiques, dont le développement sage et régulier peut plaire à un esprit froid et juste, mais auxquelles une âme ardente ne se soumet qu'avec impatience. Dans notre état de société, nous faisons rarement usage de cette faculté dont l'exercice

a tant d'attrait, de la volonté. Nous mettons-nous à table quand nous avons faim ? Avons-nous jamais la volonté de manger ? Est-ce le sommeil qui nous fait mettre au lit ? Non, pas davantage. En sortons-nous parce que nous ne voulons plus dormir ? Nullement. Nous faisons ces choses chaque jour, parce que c'est *l'heure* à laquelle nous avons été accoutumés de les faire ; nous les faisons machinalement, sans volonté, souvent sans plaisir. Nous sommes passifs dans le plus grand nombre des actions de notre vie. Nous ne les faisons pas, parce qu'elles nous plaisent mieux que d'autres. Il n'y a pas d'élection ; en les exécutant, nous ne faisons qu'obéir à des nécessités morales, dont la raison nous a convaincus, ou à des habitudes irréflechies. L'homme sauvage, au contraire, ou celui qui vit plus près de la nature, a la conscience qu'il veut les choses qu'il fait. L'irrégularité vagabonde de sa vie précaire et misérable ne permet pas à l'habitude de venir se substituer à la volonté dans les moindres actions qu'il exécute. Il n'a que la terre pour reposer, il est vrai, mais il s'y couche quand il a sommeil ; il ne se lève que quand il ne veut plus dormir. Il marche, il court, selon qu'il lui plaît ; il suit la route qu'il veut. Son imprévoyance, sans doute, et sa faiblesse, qui résulte de son ignorance et de son isolement, rendent sa subsistance bien incertaine, et le condamnent à bien des privations. Mais lorsqu'après d'incroyables fatigues, il dévore, tout sanglant, le produit de sa chasse ou de sa pêche, il jouit cent fois plus que l'homme civilisé, assis devant la table la plus recherchée ; car il ne jouit pas seulement de la satisfaction d'un besoin physique, il a encore l'immense plaisir qui accompagne le sentiment de la victoire.

La chasse, pour laquelle tant de gens se passionnent furieusement, ne leur plaît pas tant, ainsi qu'on l'a dit, parce qu'elle est une image de la guerre, que parce qu'elle est un retour passager à la vie sauvage ; car le danger, qui cause les plus grandes émotions à la guerre et qui est la source de son attrait le plus vif, n'y existe pas : mais elle est semée d'une foule de petits incidents imprévus ; elle offre à la volonté une multitude d'objets qui sollicitent son exercice ; on a délibéré, voulu et agi, sur une échelle minime, à la vérité, mais enfin on a voulu et agi : on a goûté par là un plaisir naturel, d'autant plus vif, qu'il est plus rare dans le système habituel de notre existence.

Les Petits-Blancs créoles ne participent pas plus aux charges de la Colonie qu'ils ne contribuent à sa richesse. Aussi, l'administration, qui est entièrement aux mains des riches colons, cherche-t-elle à empêcher leur nombre de s'accroître. Un Blanc, un citoyen Français, n'est admis à résider dans l'île, que s'il prouve qu'il y apporte des moyens de subsistance, et s'il n'est

cautionné, à cet effet, par quelque habitant notable. On sent bien cependant que la plupart de ceux qui y viennent avec peu de chose et qui s'y ruinent tout-à-fait, y demeurent; ils grossissent lentement cette population parasite.

La classe des Libres est la moins nombreuse; elle ne comprend pas plus de 5 à 6,000 individus. Ils sont tous de sang mêlé. Il y en a de Noirs; la plupart sont Mulâtres, Quarterons ou Mistifs; mais à Bourbon, on ne distingue pas, comme aux Antilles et comme à Haïti encore, ces divers degrés du mélange des races. Il y a long-temps qu'on a apporté beaucoup d'obstacles à l'affranchissement des Esclaves, afin de ne pas augmenter la classe des Libres: tous les Libres actuels sont donc nés tels, et de parents presque tous, aussi, nés libres. Ils ont tous les droits civils des Blancs, mais ils n'ont pas de droits politiques. Il y en a de riches: beaucoup sont dans l'aisance. Presque tout le commerce de détail se fait par eux. Ceux qui l'exercent dans les Quartiers, le font assez honnêtement. Dans les campagnes, ce sont eux surtout qui excitent les Esclaves des habitations à voler leurs maîtres, en leur achetant à vil prix les objets dérobés. Enfin, il y en a qui mènent la vie précaire et vagabonde des Petits-Blancs créoles.

Cette classe des Libres vit avec les Blancs dans les termes les plus désirables pour la sécurité de ceux-ci et le repos de la colonie. Ils respectent les Blancs qui ne les humilient jamais, et leur rendent, au contraire, de la politesse et de la bienveillance pour leur respect. Quoique inférieurs en droit, et inférieurs à tout jamais suivant la loi (car il est impossible de faire un Blanc avec un Libre, et la descendance des Libres est condamnée à n'être éternellement que Libre), ils comptent néanmoins parmi les maîtres. Ils servent dans la milice nationale, où ils forment des compagnies à part, toujours commandées par des Blancs. Les grades de sous-officiers leur sont seuls réservés. Dans l'administration, ils n'occupent que les postes subalternes; ils ne peuvent être ni avocats, ni médecins; je doute même qu'ils puissent être huissiers. C'est au commerce, c'est à un petit courtage très-actif, que la plupart de ceux qui mènent une vie un peu honorable, doivent leur aisance. Ils ne peuvent pas envoyer leurs enfants en France pour y être élevés, ou du moins on peut refuser de les recevoir dans la colonie quand ils s'y représentent. C'est une tyrannie fort raisonnable que celle-là. Les Libres créoles paraissent satisfaits des droits dont ils jouissent. Ils apprendraient en France à souffrir de la privation de ceux qui leur sont refusés.

Les Blancs et les Libres sont entièrement séparés socialement. Un Blanc qui rechercherait la société des Libres, serait déconsidéré; les autres ne le recevraient

plus. Mais quand un Libre, auquel sa fortune ou l'honnêteté de ses mœurs et la politesse de ses manières ont valu de la considération, se marie, il invite à sa noce les Blancs avec lesquels il a de fréquents rapports d'affaires; et ceux-ci ne pourraient refuser de se rendre à son invitation, sans être taxés généralement d'une hauteur inconvenante. Un Libre de bonne façon, et il y en a qui ont d'aussi bonnes manières que les Blancs les mieux élevés, peut être retenu le matin à déjeuner, dans la maison d'un riche colon, s'il s'y trouve à cette heure et qu'il n'ait pas terminé les affaires qui l'ont amené, quand on vient dire qu'on a servi. C'est une politesse cordiale qu'on lui fera, si l'on a pour lui de l'estime et de la considération; mais on ne la lui fera, que si l'on est en famille. On ne le garderait pas, si l'on avait un étranger à déjeuner. A diner, jamais on ne le retiendra, même chez les gens les moins fiers : ce serait malhonnête pour celui-ci. Je parle cependant de la haute classe : les Petits-Blancs assurément n'y regardent pas de si près.

Viennent enfin les Esclaves, dont il y a probablement 80,000 en ce moment. L'administration n'en avoue que 60,000 dans ses tableaux statistiques les plus récents; mais ils ne méritent aucune confiance, parce qu'on a intérêt à la tromper. Cette population est la plus mélangée : elle se compose, en majorité, de Nègres achetés à la côte d'Afrique, depuis le nord du canal Mozambique jusqu'à Zanzibar; de Madécasses, qu'on appelle *Malgaches*; de Malais, en petit nombre, achetés dans les Moluques, à Timor particulièrement, et à Baly; de Malabars, beaucoup moins nombreux encore, enlevés il y a vingt ans sur les côtes de l'Inde, pendant la guerre avec les Anglais; et, enfin, des métis de toutes ces races d'hommes, unies entre elles et avec la race blanche des maîtres. On donne le nom de *Créoles* à tous ceux qui sont nés dans la colonie, quelles que soient leur couleur et la race de leurs parents. *Noir* s'emploie souvent, aussi, comme synonyme d'*Esclave*. On confond, sous ce nom, les Africains du continent, dont plusieurs nations effectivement ont la peau très-noire; les Malgaches, qui sont plus bruns que noirs; les Malabars, qui sont quelquefois les plus noirs de tous; les Malais, dont la couleur est beaucoup plus claire; et les métis de tous les degrés, dont quelques-uns ne sont pas moins blancs que certains Blancs, des plus riches et des plus fiers; car toutes les plus anciennes familles de Bourbon sont de sang mêlé. Les premiers colons n'eurent pour femmes que des Nègresses ou des Malgaches, quelques-uns des Malabars. Depuis un siècle et demi, ce sang noir, mêlé d'abord à moitié dans leur descendance, s'est constamment éclairci par les alliances avec des femmes blanches seulement. Le type africain d'un des ascendants maternels se montre

néanmoins légèrement dans les traits et le teint de tous les membres de quelques familles. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que souvent une génération tout entière, dans ces familles dont le sang a été mêlé une seule fois, il y a plus d'un siècle, paraît être de race européenne pure ; que celle qui la suit semble pure également, et qu'à la troisième ou à la quatrième, le type africain reparaît avec force, non parmi tous les frères nés d'un même père et d'une même mère, mais chez un d'eux, ou quelques-uns d'entre eux seulement.

Rien n'est plus variable que la puissance du rôle que semblent jouer le père et la mère dans le mystère de la génération. Tantôt c'est le type paternel qui domine, et l'enfant, qu'il soit né de père et de mère de races différentes, ou d'individus de la même race, peu importe, est l'image de son père. Fils d'un Nègre et d'une Blanche, il est presque nègre. Fils d'un Blanc à cheveux blonds, à carnation claire, à yeux bleus, et d'une mère blanche à cheveux noirs, à yeux noirs, à teint brun, il n'offre aucun des traits de sa mère. D'autres fois, ce sont ceux-ci qui dominent et qui se montrent seuls dans l'enfant. Cela se voit dans tous les pays. Ne voyons-nous pas, même en Europe, des enfants qui n'ont aucune ressemblance individuelle avec leurs parents, ressembler extrêmement à leur grand-père ou à leur grand-mère ? Il y a des types d'organisation qui, après avoir sommeillé pendant une ou deux générations dans une famille, se réveillent et reparaissent à la seconde ou à la troisième. A Bourbon, les personnes les plus blanches des familles dont le sang a été mêlé une seule fois, il y a plus de cent ans, sont exposées à faire des enfants scandaleusement bruns. C'est une affliction que le ciel envoie quelquefois à ces fiers Créoles si orgueilleux de leur peau.

On appelle *Négresses* toutes les femmes *Esclaves*, dont quelques-unes sont plus blanches que leurs maîtresses. Cette appellation de *Négresse* n'est pas réputée injurieuse. Mais on insulte un Noir quand on l'appelle Nègre ; on lui témoigne du mépris, on lui reproche amèrement sa bassesse. La même distinction existe entre ces mots à Haïti.

Les Nègres achetés à la Côte parlent des langues diverses et appartiennent à différentes nations. Ce sont surtout des *Cafres* et des *Jambanes*.

Je ne vois pas entre eux de différences physiques nationales bien déterminées, et, en un mois, je n'ai pu apprendre à les distinguer. Les colons ne les distinguent pas eux-mêmes. Ils sont moins noirs que les Nègres de Guinée et de Congo du Brésil, et ressemblent tout à fait aux Cafres du Cap de Bonne-Espérance. Presque tous, hommes et femmes, sont tatoués sur la figure. Du bout du nez à la racine des cheveux sur le front, ils portent une ligne de pe-

tites excroissances charnues. Sur les tempes, un grand nombre ont des cicatrices régulières; quelques-uns seulement en portent sur les reins, qui forment de grandes losanges.

Tous ont le nez épaté, mais non pas camard. Il y a de ces nez qui seraient aquilins sans leur épatement. Les yeux sont gros, ronds, et généralement à fleur de tête. La prunelle est invariablement noire, la cornée d'un blanc jaunâtre. Peu ou point de barbe. Il m'a paru que ceux qui avaient le nez moins épaté, étaient les plus velus. Peut-être sont-ils de sang mêlé? Peut-être des Maures ou des Arabes ont-ils pénétré jadis jusque-là? Ceux-là cependant n'ont pas la peau moins noire, ni surtout les cheveux moins laineux que tous les autres.

Tous les Esclaves de la Côte, quelle que soit leur nation, sont généralement confondus sous le nom de Cafres. Ce sont les plus robustes, les plus patients et les plus stupides. On les emploie, dans les Quartiers, aux ouvrages de force; à la campagne, ce sont les meilleurs Noirs de culture. Nourrissez bien un Cafre, dit-on, il sera gras et content, quelque faix que vous lui imposiez.

Les Malgaches sont les plus nombreux après les Cafres. Ils passent pour être plus intelligents, mais ils sont plus indolents et généralement moins robustes. La plupart sont néanmoins employés aux mêmes services.

Ce sont des Nègres dont le sang a été mêlé diversement.

Tous ceux que j'ai vus ont les cheveux frisés, mais fins et sòyeux, et nullement feutrés comme la laine des Nègres du continent. Cette différence ne s'observe que de près. Leur chevelure, à quelque distance, a le même aspect. Une différence qui la fait mieux distinguer de celle des Nègres continentaux, est la coloration particulière de leur chevelure : elle a subi, sans doute par le mélange des races, la même dégradation de couleur que leur peau. Elle n'est pas noire, elle n'est que brune très-foncée, et souvent elle a un œil roussâtre. Le plus léger examen permet toujours de distinguer un Malgache d'un Nègre.

On m'a dit qu'il y avait dans la Colonie des Malgaches à cheveux plats: j'ai cherché vainement à en voir. Ils sont rares. Ne sont-ce que des Nègres plus mêlés que les autres de sang arabe ou malais? je l'ignore. Je suis d'ailleurs très-disposé à le croire. Cependant, il paraît constant qu'il y a à Madagascar des peuplades tout entières qui ont des cheveux longs et plats, et toutes ne parlent que des dialectes divers de la même langue. Cette circonstance semble indiquer une communauté d'origine que démentent ces différences considérables d'organisation physique.

Les Malais viennent de Timor et de quelques autres Iles des Moluques. L'Esclavage existe partout dans ces Iles, comme à Madagascar, et ce ne sont pas des prisonniers faits à la guerre qu'on vend aux Traitants, ce sont des gens nés Esclaves ou condamnés à l'Esclavage pour quelque crime.

Ils sont peu nombreux à Bourbon, où leur aptitude merveilleuse aux arts mécaniques les fait rechercher avec empressement.

Au travers des différences individuelles de ceux que j'ai observés, voici cependant leurs traits nationaux :

Leur peau est d'un brun noirâtre plus ou moins foncé. Toujours plus claire que celle des Malgaches, elle n'en a pas le ton rougeâtre. Leur tête est énorme. Une forêt de cheveux du noir le plus parfait, gros, droits et plats, la fait paraître plus grosse encore. Leur face est grande et plate, le front bas, les yeux petits et noirs, d'une forme variable, mais rarement relevés vers les tempes, fort écartés. De là, un air d'étonnement stupide chez un grand nombre, chez d'autres, un air de réflexion calme; mais peu d'expression dans les yeux. Le nez est extrêmement petit : il ne fait dans le profil de la tête que la plus légère saillie; les narines sont petites et étroites : à peine ont-ils de quoi se moucher. La bouche est petite, les lèvres assez fortes et mal dessinées, les joues très-grandes, le menton rond et grand, peu ou point de barbe. Ils m'ont paru avoir généralement le buste long et fort, et n'avoir pas les belles jambes, communes parmi les Nègres : cela tient peut-être à la vie sédentaire que leur imposent les métiers que presque tous exercent.

Ils sont sérieux, taciturnes, souvent tristes. Ils ne se mêlent pas avec les autres Esclaves, qu'ils regardent comme très-au-dessous d'eux. Je n'en ai pas vu un seul aller nu; tandis qu'il y a des Malgaches auxquels il est impossible de faire garder autre chose qu'un Langoutis. Les Cafres et les Jambanes sont de même.

Les Malais sont d'industriels ouvriers; on les emploie aussi, à cause de leur activité et de leur intelligence, au service domestique. Ils passent pour être d'excellents ou de détestables sujets.

Il faut les amener extrêmement jeunes dans la Colonie, sinon le souvenir de leur pays ne sort pas de leur mémoire; ils languissent quelques années et meurent ou se détruisent. On a vu des femmes malaises qui appartenaient à des maîtres humains, noyer leurs enfants avec elles. L'ennui, le chagrin, *la maladie du pays* les poussent au suicide, que leur superstition encourage. Après leur mort, elles doivent retourner dans leur Ile.

Au reste, pour être plus commun chez les Malais, le suicide n'est pas rare

chez les autres Esclaves de Bourbon. Le dégoût de la vie, le désespoir violent, la vengeance, en sont la cause. Un Noir amoureux, que l'on vend et que l'on sépare de sa maîtresse, un homme que son maître a surmené, qu'il a accablé injustement, se pendent. La mort d'un esclave coûte tout ce qu'il valait à son maître injuste.

Ils ont une magnifique expression pour dire : se suicider ; ils disent : *tuer son corps*.

Les Malabars qu'on voit à Bourbon, sont pour la plupart des gens amenés comme domestiques par des Colons venant de l'Inde. Il y en a peu d'Esclaves. Libres ou Esclaves, tous servent dans la domesticité des maisons les plus riches. Ils ont les plus beaux traits du monde, l'*ossature* la plus régulière et la plus noble, le front haut, les yeux bien ouverts en forme d'amande, le nez droit, plus souvent aquilin, la bouche bien dessinée, le menton petit, les cheveux noirs et plats, mais ni grossiers ni secs comme ceux des Malais ; de la barbe, au-dessus des lèvres surtout et vers le bas du menton, comme il arrive ordinairement en Europe à des individus très-basanés, dont les traits sévères et réguliers ressemblent beaucoup à ceux de ces gens-ci. Ils sont très-colorés : il y en a de tout à fait noirs ; ils ont les mains et les pieds petits et bien faits. Les proportions de leur corps sont élégantes et leur costume les fait valoir. Ils sont vêtus de pantalons blancs et d'une sorte de redingote ou de tunique blanche, serrée autour des reins et sur la poitrine avec une ceinture écarlate, et descendant jusqu'aux genoux sans s'ouvrir ; une pièce d'étoffe blanche ou écarlate est roulée en turban autour de leur tête.

La dénomination de *Noirs Créoles* s'applique indistinctement à tous les Esclaves nés dans la Colonie, quelle que soit la patrie de leurs parents. La plupart sont Mulâtres, nés de Blancs et de femmes malgaches ou négresses. Le nombre n'en est pas très-considérable, parce que la proportion des femmes aux hommes est très-petite dans les importations de la traite. Dans les habitations, ils s'unissent entre eux, et il résulte de là des enfants de race nègre pure, ou malgache, ou mêlée de nègre et de malgache. Ces enfants, toujours peu nombreux, parce qu'il n'y a qu'un assez petit nombre de Négresses sur les grandes habitations, et que la plupart, livrées à un extrême libertinage, n'en font pas, sont élevés souvent dans la maison du maître et destinés au service domestique. Ils sont ordinairement les souffre-douleurs de leurs jeunes maîtres. Plus tard, ils deviennent leurs complaisants ; beaucoup deviennent d'exécrables sujets. Ce sont les plus fins, les plus intelligents, les plus adroits et les plus fripons de tous les Noirs. Très-peu demeurent sur les habitations où ils

sont nés, du moins pour y travailler à la culture. Emmenés à la ville, on leur y fait apprendre des métiers qu'ils retournent exercer sur l'habitation de leurs maîtres : ils sont charpentiers, forgerons, maçons. Ceux qui s'y conduisent bien, deviennent *Commandeurs*, c'est-à-dire chefs d'atelier ; ils commandent aux autres, les surveillent, les corrigent ; quelques-uns restent dans les Quartiers, où ils travaillent dans les métiers qu'ils ont appris, soit pour le compte de leur maître qui loue leurs services ou qui en vend le produit, soit pour leur propre compte ; ils payent alors, à leur maître, une rétribution mensuelle pour l'abandon qu'il leur fait de l'emploi de leur temps et de leurs talents.

Les Esclaves créoles méprisent parfaitement tous les autres, et en sont haïs pour leur hauteur. Elle est fondée sur ce qu'ayant reçu quelque culture intellectuelle dans leur enfance, ayant souvent du sang blanc dans les veines, leur condition est plus relevée. Au reste, les Malgaches méprisent pareillement les Cafres, qui le rendent aux Jambanes. Ceux-ci passent pour les plus stupides de tous. Ils n'ont guère que de la haine à rendre aux autres. Quant aux Malabars et aux Malais, ils se regardent comme d'une espèce tout-à-fait supérieure aux uns et aux autres. Les colons voient avec plaisir ces divisions, qui accroissent leur sûreté.

Un Cafre ou un Malgache, de force moyenne et de vingt ans, récemment importé dans la Colonie, coûte environ 400 piastres (2,000 francs). Un Esclave ouvrier, quelle que soit sa race, ou un habile palefrenier, un cuisinier, se vend 1,000 piastres (5,000 francs) : on en a vendu jusqu'à 2,000 piastres (10,000 francs). Les femmes naturellement coûtent moins cher.

L'Esclave ne peut porter de chaussure. Il ne peut être affranchi par son maître qu'avec l'autorisation de l'administration, qui ne s'accorde et ne se demande, au reste, que très-rarement. La première condition de l'affranchissement, est que l'Esclave ait passé l'âge de faire des enfants. On veut bien, pour récompenser le dévouement d'un Esclave, le faire Libre, mais on ne veut pas faire une nouvelle famille de Libres.

Les Esclaves attachés au service domestique de leurs maîtres, s'estiment fort au-dessus des Noirs de culture. Leur condition est bien plus douce. Chez des maîtres humains, elle ne diffère pas beaucoup de celle de bien des domestiques en Europe. Ils sont généralement très-paresseux, très-voleurs, très-débauchés, et la surveillance continuelle qu'exigent les soins du ménage confiés à de tels agents, empoisonnerait la vie de maîtres jaloux de leurs loisirs.

Ceux qui travaillent sur les habitations ignorent toutes les douceurs de la vie. Au lever du soleil, souvent une heure ou deux auparavant, le son de la cloche les appelle. Ils sortent des misérables huttes de paille où ils habitent; le régisseur les partage en plusieurs bandes, conduites chacune par un commandeur, armé du rotin, et il les envoie sur diverses parties de l'habitation, travailler à la culture. Ils emportent leurs outils et leur ration de nourriture pour toute la journée. Le soir, à 6 heures, et souvent à 10 heures dans la saison la plus active des travaux, ils rentrent, remettent leurs outils, reçoivent leur ration du soir, et vont se coucher sur une mauvaise natte, dans leur cabane. C'est du riz cuit avec du maïs concassé et du manioc, et souvent quelques légumes secs d'Europe ou du Cap, qu'on leur donne à manger; on y ajoute, de temps à autre, un petit morceau de poisson sec gâté, ou de viande salée de Madagascar, et un verre ou deux d'arack. Ils font trois repas par jour. Une nourriture si peu animalisée, car beaucoup de maîtres ne leur donnent jamais de salaisons, prise en quantité suffisante, les soutient parfaitement. Ils ont une disposition naturelle à se tenir en chair, que la race Européenne n'a pas. La maigreur est une maladie chez eux, et une maladie rare. Il y a ainsi, dans diverses espèces d'animaux, des sous-variétés, ou des races, qui ont bien plus de facilité que d'autres à s'engraisser, des bœufs, des moutons, par exemple; et il y a des races de chevaux, excellents d'ailleurs, mais toujours maigres, quelque nourriture substantielle qu'on leur donne.

Ces hommes, qui ont travaillé 15 heures, souvent aux choses les plus dures, nus, exposés au soleil, et qui n'ont eu pour se refaire que des aliments végétaux et quelque peu de liqueurs spiritueuses, ne tombent pas le soir de fatigue comme nos gens de la campagne, quand ils reviennent de la moisson ou du labourage à la ferme. Leurs huttes de paille sont presque adossées les unes aux autres, dans un faible enclos qu'on appelle *Camp*. La plupart ne contiennent aucun meuble, aucune harde; dans celles des Cafres surtout, on ne trouve, le plus souvent, qu'une poignée de feuilles sèches, sur lesquelles ils reposent. Le soir, ils vont les uns chez les autres; deux ou trois se réunissent dans une de ces misérables cases, dont chacun a la sienne. Là, on allume un peu de feu: ils se sauvent sans cesse, ils se tuent, ils meurent de chagrin, quand on leur ôte la jouissance du feu; toujours il en faut près d'eux le jour, pendant leurs travaux des champs. Accroupis autour de quelques brindilles qui brûlent lentement et remplissent la hutte de fumée, ils mangent leur ration du soir, ils causent, ils babillent; à minuit, il y en a beaucoup que l'on entend encore. D'autres, aussitôt rentrés au camp et re-

pus, s'échappent; ils vont à la course dans les habitations du voisinage, quelquefois à plusieurs lieues, trouver leurs femmes, coucher avec elles. Le matin, au son de la cloche, ils sont de retour : ils n'ont pas dormi.

Les châtimens corporels s'administrent moins fréquemment aux Esclaves, depuis quelques années. On a reconnu que la prison pendant la nuit, était la plus dure de toutes les punitions. Dans les Quartiers, c'est la même chose. Ce peuple, surveillé dans le jour par ses maîtres, ressaisit sa liberté pendant leur sommeil, quand vient la nuit : alors il s'appartient à lui-même, et il se livre à ses plaisirs. Il faut qu'ils soient bien vifs pour lui faire oublier les fatigues du jour. Il y a des exemples incroyables en ce genre : il y a des Noirs qui ont fait, toutes les nuits pendant une année, douze lieues de montagne pour voir leurs femmes. Le matin, sur l'habitation, ils étaient toujours les premiers à l'ouvrage.

A cheval ou en voiture légère, les Blancs, en voyage, ne font pas moins de deux lieues à l'heure. Ils sont toujours accompagnés d'un Esclave qui court derrière eux : un enfant de 10 ans fait ce métier. Il court pendant 4 heures. Les Mulâtres ont, comme les Nègres de race pure, cette faculté. Ils ne s'essouffent pas; à peine transpirent-ils. Quelle force et quel endurcissement!

Il y a extrêmement peu d'Esclaves qui sachent lire et écrire : ce ne peut être que les frères de lait des jeunes maîtres, dans les familles extrêmement humaines, ou des ouvriers.

Devant un étranger qui se tait sur la question de l'Esclavage, on ne manque pas, à Bourbon, de mettre en avant la stupidité des Noirs, des Cafres surtout, et d'en faire une race vouée, par la nature même, par son infériorité, à l'esclavage. Cependant les Créoles, nés de père et de mère Cafres, ont la finesse des autres. Ce qui est vrai, c'est que de tous les Noirs importés dans la Colonie, les Cafres sont les plus stupides; mais les enfants de ces malheureux, nés, élevés dans un pays civilisé, montrent déjà bien plus d'intelligence dès la première génération.

L'Esclave, à Bourbon, est ce qu'il doit être partout, menteur, voleur, destructeur et paresseux. Il se regarde devant son maître comme dans un état perpétuel de prévention; il se croit toujours soupçonné, et, pour peu qu'on lui parle, accusé. Il semble prendre plaisir à défigurer la vérité la plus indifférente; mais il ne ment ainsi que pour pouvoir se dédire, si la première déposition est mal accueillie. La vérité est une dernière ressource qu'il se ménage, et dont il use le moins qu'il peut : il la réserve pour les cas extrêmes.

Il vole avec une adresse merveilleuse, et profite peu de ses larcins. Le recéleur chez lequel il est obligé de porter aussitôt ce qu'il a volé, parce qu'il ne saurait où le cacher, lui fait la loi. Il vole ainsi pour 50 fr. de sucre ou de café à son maître, afin de recevoir pour quelques sous de poisson salé. Les malheureux se volent aussi entre eux. Ceux qui possèdent un vêtement, un mouchoir, une marmite, sont dévalisés quelquefois par leurs camarades.

Le plaisir de la destruction est naturel, assurément, chez ceux auxquels la jouissance est interdite. L'Esclave qui peut, sans crainte d'être vu, briser des Canes ou des Cafiers, jouit du plaisir de la vengeance. Il fait tort à son maître. C'est la seule manière dont il puisse l'atteindre, sans se faire tort à lui-même.

On ne peut le faire travailler à la tâche : il ne ferait rien, ou du moins rien de bon. Il faut toujours être là, près de lui, pour le surveiller, le diriger, le menacer. Il y en a, il est vrai (ce sont des Cafres presque tous, et c'est pourquoi on préfère cette race pour les travaux de la culture), qui, satisfaits de la ration assez copieuse d'aliments qui leur est donnée trois fois le jour, et peut-être abrutis un peu par l'arack qu'on leur distribue extraordinairement dans la saison la plus active des travaux, s'y livrent, comme des automates, sans arrière-pensée. Ceux-là consomment de bonne foi toutes leurs forces au profit de leurs maîtres, sans s'intéresser à ce qu'ils font : ils le font bien, parce qu'ils le font comme on leur a dit de le faire, sans épargner leur peine. Mais aussi, il y en a beaucoup dont la vie n'est qu'une longue gageure, une résistance couverte et colorée des dehors de l'obéissance la plus empressée aux ordres de leur maître. Lorsqu'aux champs, l'Esclave peut poser sa pioche quelques instants, ce n'est pas de son inactivité, de son repos qu'il jouit, c'est du démenti muet qu'il donne à son maître, c'est du fruit défendu.

La plus légère désobéissance ouverte, le moindre signe de mauvaise volonté, sont sévèrement châtiés. Trente coups de fouet sont le plus dur châtement que les réglemens coloniaux de Bourbon permettent aux maîtres d'infliger à leurs Esclaves. Il est censé qu'une légère condamnation, prononcée discrétionnairement par le procureur du roi, est exigée pour outre-passer ce nombre. Il n'y a pas de maître, cependant, qui ne fasse donner cent coups à son Esclave, pour une faute grave, sans en demander la permission à personne. Ceux que l'on cite comme durs, prodiguent cette peine. Au reste, il est juste de dire que l'humanité relative est très-considérée chez les Blancs. Il y a des maîtres sévères; on les blâme généralement : s'il y en avait de cruels, on les haïrait.

Il n'a jamais été question, dans cette Colonie, des cruautés exercées aux Antilles.

Une cargaison de Noirs, de la côte occidentale d'Afrique, fut importée autrefois à Bourbon. Ils étaient fort beaux et furent enlevés de suite. Nul Traitant, cependant, ne refit la spéculation. Ces Noirs étaient intraitables. On fut obligé d'en pendre un grand nombre. C'est un fait bien connu, que ceux de la Côte orientale sont bien plus timides et plus dociles. Les Malgaches ne le sont pas moins.

Un principe faux entraîne une multitude de conséquences fausses. L'Esclavage le prouve de mille façons.

Un homme, en se faisant le maître d'un autre homme, en lui retirant la libre disposition de soi-même, en se déclarant le propriétaire de tout ce que l'Esclave peut acquérir, quel moyen se réserve-t-il de le contraindre au travail? La violence seulement. Il y a beaucoup de Noirs de culture, des Cafres surtout, qui ne possèdent rien au monde que le chiffon dont ils se couvrent les parties sexuelles. Ils travaillent six jours de la semaine, et dans quelques habitations, sept, autant qu'on croit pouvoir les y forcer sans les faire mourir d'épuisement. C'est une faute! Comment les punir? Ils n'ont rien, on ne leur prendra rien : on ne leur ajoutera aucune charge nouvelle, car on sait qu'ils y succomberaient; et leur mort serait une perte de 300 ou 500 piastres (1500 ou 2,500 fr.). Leur retranchera-t-on leur ration d'arack? Mais on croit que cette liqueur est nécessaire à leur santé; ce n'est que pour cela qu'on leur en donne : ce n'est pas leur goût qu'on consulte à cet égard. La prison? Ils n'y feront rien et s'y trouveront heureux. D'ailleurs vous y perdrez le produit de leur travail accoutumé, à moins que vous ne les renfermiez que la nuit. Dans une grande habitation, il y a bien aussi quelques travaux plus rudes, plus fastidieux que les autres; la mouture du maïs, qui sert à la nourriture de la bande, par exemple: elle sert de punition aux fautes les plus légères, et elle est bien choisie. Mais un Esclave commet une faute plus grave : il vole. Le livrerez-vous à la justice? Elle vous en priverait pendant plusieurs années en le condamnant aux travaux forcés. C'est alors que vous vous faites vous-même son juge; vous lui faites donner cent coups de fouet. Il recevra chez vous la même peine, si vous le surprenez vous causant du dommage avec intention. On nous reproche cette sévérité, disent les colons; cependant un domestique, en Europe, qui vole son maître, est bien autrement puni : il va aux galères; et vos galères sont affreuses!

Le domestique Européen qui vole son maître, est bien plus coupable que

l'Esclave. Il est volontairement au service de ce maître; il est entretenu par lui dans une aisance physique très-supérieure à celle où vit l'Esclave, soumis au sien par la force; on ne lui laisse jamais sentir la faim; enfin, quelle que soit la bassesse de son extraction, il a été élevé au milieu des exemples de la civilisation. Il sait que le vol est une mauvaise action; si déplorable qu'ait pu être pour lui l'éducation de la famille, il sait qu'il est très-coupable, très-punissable, très-méprisable quand il vole; une foule de considérations doivent le détourner de ce crime. Qui retiendrait l'Esclave? N'a-t-il pas souvent été volé lui-même? N'a-t-il pas sur tous et toutes choses le même droit qu'on a pris sur lui? A-t-il reçu la moindre éducation morale? Quel sentiment pourrait balancer chez lui le désir de jouir de ce qu'il va dérober, ou de se venger sur la propriété de son maître? Se méprisera-t-il après, plus qu'auparavant? Pas du tout: il sait qu'il sera puni, s'il est découvert; voilà tout. Je ne sais rien de si absurde que cette discussion des droits des maîtres sur leurs Esclaves. Dès qu'il y a des maîtres d'un côté, et des Esclaves de l'autre, il n'y a plus de droits, ou plutôt il y a tous les droits. La force seule gouverne: le maître, tant qu'il la conserve, fouette son Esclave; il n'y a pas de lois restrictives de sa puissance sur lui: il les éludera toujours, et gardera toujours la faculté, non seulement de le fouetter, mais de le faire mourir. Ne peut-il pas l'accabler de coups, le surcharger de travail, et ne lui donner qu'une nourriture insuffisante et malsaine? Puisqu'il est son maître, il peut en faire tout ce qu'on peut faire de sa propriété, il peut le détruire.

L'Esclavage n'est pas un état de paix, c'est une conséquence et une continuation de la guerre. L'Esclave, sous les peines terribles imposées aux vaincus, peut former toutes les entreprises hostiles contre son maître. Il peut le voler, il peut essayer de le tuer. Mais il ne possède rien pour se racheter, s'il succombe. Sa propre personne appartenait déjà à son maître, il n'y a plus que sa vie qu'on puisse lui ôter. Cependant, même après l'avoir découvert dans l'entreprise la plus dangereuse pour sa sûreté, le maître ne se décidera que rarement à user de son droit du plus fort et à le faire mourir. L'avarice, et la pitié peut-être, lui conseilleront de l'épargner; il redoublera de surveillance autour de lui, il cherchera tous les moyens de l'empêcher de lui nuire, il le musèlera plus étroitement que jamais, mais il le gardera pour tirer quelque profit de son travail. Nous autres, nous ne tuons pas les chevaux vicieux: nous savons pourtant bien que jamais nous ne les corrigerons; mais ils peuvent servir encore à quelque chose malgré leurs défauts, même les plus dangereux. Nous leur couvrons les yeux, nous les entravons fortement, et

nous ne nous approchons d'eux qu'avec méfiance. Voilà comme les Colons en usent avec le vulgaire de leurs Esclaves.

La justice, il est vrai, donne, je crois, 200 piastres (1,000 francs) d'indemnité aux propriétaires des Esclaves qu'elle condamne à mort ; mais ce n'est pas assez pour satisfaire leur avarice. Au reste, si la plupart des Esclaves encourent, par leurs vols continuels, la peine des galères, les tentatives de crimes que la loi punit de mort, celles dirigées contre les personnes, sont excessivement rares. Il n'y a parmi eux aucun esprit de révolte ; et comme ils ne possèdent rien, ils n'ont pas de vols à se faire entre eux qui vailent la peine d'un meurtre. La jalousie est la cause habituelle des violences qu'ils exercent rarement d'ailleurs les uns contre les autres.

Quoique issus de l'Afrique occidentale, les Noirs qui forment le peuple d'Haïti ressemblent beaucoup à ces Malgaches et à ces Cafres de Bourbon. Peut-être ceux-ci ne seraient-ils pas capables des longs efforts de courage dont les Haïtiens ont fait preuve ? Cependant les Haïtiens, à froid, sont timides, doux, rieurs, indolents comme eux ; ce n'est que le désespoir qui les rend redoutables. Peut-être que ces gens-ci, poussés à bout, feraient comme eux ?

C'est la chose que les Créoles de Bourbon craignent le moins. Leur sécurité est entière et fondée ; leur Ile est trop petite pour offrir des retraites à des Esclaves fugitifs et révoltés (1). Les centres d'établissements où les Blancs

(1) Souvent, pour éviter un châtement, quand ils ont commis une faute et qu'ils savent qu'elle vient d'être découverte, ils se sauvent, *Marrons* comme on dit, dans les montagnes ou dans les lieux les plus sauvages, où ils vivent misérablement de racines de fougère, et de ce qu'ils volent sur les habitations de la plaine. Il y a des Libres et des Petits-Blancs qui n'ont d'autre métier que celui de chasseurs de *Marrons*. Ils battent et fouillent tous les recoins les plus cachés, et ramènent les fugitifs à leurs maîtres qui leur donnent une petite récompense pécuniaire.

Dans une habitation qui possède 100 Noirs, il y a communément 2 ou 3 *Marrons*. La proportion des *Marrons* est toujours plus grande dans les habitations où le régime est très-sévère. Il y a quelques maîtres débonnaires qui n'en ont presque jamais.

Ce n'est pas seulement la crainte d'un châtement prochain qui fait désertier les Noirs. Il y en a pour lesquels la vie vagabonde, le marronnage, a, malgré ses misères, un attrait irrésistible, et qu'on ne peut fixer sur les habitations qu'en les y tenant toujours à la chaîne. C'est un penchant qui se manifeste dès le plus bas âge.

Cependant, l'ennui et la curiosité d'une position nouvelle sont les causes les plus fréquentes de la désertion des Noirs. Ceux-là reviennent souvent d'eux-mêmes chez leurs maîtres, trouvant que le riz, le maïs et le coup d'arack quotidiens, sont préférables à la liberté avec la faim dans les montagnes. Le métier de voleur est un des plus pénibles, en effet. Le manoeuvre chez nous fatigue moins : l'Esclave même a peut-être moins de mal. Ces malheureux reviennent au bout de quelques jours dans un état de maigreur effroyable. Il y a des maîtres qui les font battre pour les

sont en grand nombre, les Quartiers, sont trop voisins les uns des autres sur tout le littoral, pour ne pas contenir les Noirs des campagnes qui les séparent; mais ce qui fait surtout leur sûreté, c'est qu'ils les tiennent tous dans l'ignorance la plus grande. Ils savent très-bien que l'Esclave qui raisonne est le plus dangereux de tous; et comme on ne pourrait leur donner d'instruction religieuse sans qu'un peu d'instruction morale ne passât avec, ils n'en reçoivent aucune. Les Esclaves nés dans la Colonie, sont baptisés, voilà tout. Ceux qui veulent mourir chrétiennement, appellent leur commandeur quand ils se sentent près de leur fin. Le commandeur est ordinairement un homme âgé; il les expédie chrétiennement dans l'autre monde avec quelques prières qu'il débite près d'eux.

Le mariage religieux était accordé autrefois, ainsi que le mariage civil, aux Esclaves; tous deux leur sont maintenant refusés. Ils sont extrêmement inconstants en amour; les unions n'avaient aucune durée.

Les Libres sont admis comme les Blancs à l'une et à l'autre cérémonie; mais ils ne peuvent se marier qu'entre eux. Les enfants illégitimes suivent, comme de raison, la condition de leur mère.

DE LA TRAITE ET DE L'ESCLAVAGE. L'administration coloniale, dans l'Essai statistique qu'elle a publié il y a un an, avoue trouver annuellement environ 4,000 Noirs au-delà du nombre de ceux déclarés l'année précédente, diminué du nombre des décédés, et augmenté de celui des naissances déclarées. Elle les porte impudemment dans ses tableaux parmi les naissances annuelles, sous le titre de naissances non déclarées.

punir, et qui les envoient passer un mois à la chaîne des galériens. D'autres, plus humains et plus raisonnables, ne les battent pas et les mettent à l'hôpital pour se refaire, avant de les renvoyer au travail. Les Noirs traités ainsi redeviennent bien rarement Marrons. Les Noirs créoles, qui sont beaucoup plus adroits que les Africains, ne sont pas assez sots pour se réfugier dans les montagnes, où, pour subsister seulement, il faut d'incroyables efforts d'industrie. Au lieu d'aller se cacher dans les déserts, ils se confondent dans la foule des Quartiers; ils arrachent de l'herbe ou coupent du bois dans les environs, et viennent le vendre au marché le matin; ils gagnent ainsi facilement de quoi vivre, et échappent souvent plusieurs mois à toutes les recherches.

Les Marrons des montagnes sont trop peu nombreux pour être redoutables; ils sont timides et sans résolution; ils se laissent toujours arrêter sans résistance; ils vont isolés ou en très-petites bandes.

Dans une Ile plus grande et montueuse, le marronnage serait impossible à réprimer comme à Bourbon. Haïti avait ses montagnes Bleues, comme la Jamaïque. Cuba a les siennes. Dans les colonies du Continent, jusqu'où les Noirs esclaves ne peuvent-ils pas s'enfuir?

Ces Noirs, nés soi-disant dans la Colonie, ne sont autres que ceux introduits par les négriers. L'administration en avoue 4,000; or, comme il y a une capitation sur les Esclaves, et que les maîtres ont conséquemment intérêt à en déclarer moins qu'ils n'en possèdent, que l'administration d'ailleurs ne se permet aucune visite domiciliaire pour en constater le nombre, elle est nécessairement trompée, et son évaluation se trouve au-dessous de la vérité. On peut donc hardiment conclure que, si elle trouve annuellement 4,000 Noirs au-delà de ceux dont l'état civil constate l'existence, il y en a 6,000; et comme la mortalité est très-considérable parmi ces malheureux dans la première année de leur importation, ce n'est pas exagérer assurément que de porter à 8,000 le nombre d'Esclaves débarqués chaque année à Bourbon par les navires négriers.

Si l'on avait, au reste, un grand intérêt à en connaître le nombre avec une parfaite exactitude, rien ne serait plus aisé. La traite se fait avec tant d'audace, avec si peu de blâme, que c'est des négriers eux-mêmes qu'on l'apprendrait : ils n'en font pas mystère.

Pour la forme, de temps en temps, le gouvernement en fait saisir un; rien n'est si aisé : mais ce qui ne lui est pas si facile, c'est de le faire condamner par les tribunaux. Ils sont difficiles à convaincre. Il y a quelques mois, un traitant fut pris débarquant sa cargaison sur le rivage de la *Possession*. Son avocat le défendit et le fit acquitter, en déclarant que les Noirs qu'il débarquait étaient des jeunes gens de famille, que leurs parents avaient confiés à son client, pour les conduire à Bourbon, afin d'y apprendre la culture des Canes et la fabrication du Sucre, et revenir transporter cette industrie à la côte d'Afrique.

L'administration serait en contradiction avec elle-même, si elle poursuivait sérieusement la traite. Qui veut la fin, veut nécessairement le moyen; et le moyen des colonies à Sucre, c'est l'*esclavage*, et la *traite* pour compenser les effroyables effets de la mortalité parmi les Esclaves.

Un ou deux petits bâtiments de guerre stationnent ordinairement sur la rade de Saint-Denis, ou croisent dans les eaux de l'Ile. Ils prennent un négrier quand on juge convenable d'en faire saisir un, pour paraître exécuter la loi de répression de la traite.

Ce qui fait la cherté des Esclaves, ce sont les frais énormes de l'armement des petits navires qui servent à la traite, et le taux excessif de l'intérêt de l'argent que les armateurs doivent emprunter pour monter ces entreprises. Il faut à un négrier, un très-fort équipage; et les matelots, à Bourbon, ne se

louent pas moins de 30 piastres (150 francs) par mois. On ne peut s'y procurer que des déserteurs des bâtimens de commerce européens, mouillés sur les rades. Ces hommes, dès qu'ils ont déserté de leurs bords, sont recherchés aussitôt par leurs capitaines; leur embarquement sur les navires négriers qu'on arme en rade ne se fait donc qu'avec difficulté, car l'administration, sous peine de se déclarer ouvertement complice de la traite, est bien obligée de faire justice aux réclamations des capitaines marchands, et d'ordonner quelquefois la visite de ces navires, qu'ils dénoncent comme servant de retraite à leurs déserteurs. Enfin, les négriers, en arrivant à Madagascar ou à la côte d'Afrique, ne trouvent pas toujours leurs cargaisons toutes prêtes à embarquer; il faut souvent négocier, sur la côte d'Afrique, avec des Arabes extrêmement fripons, ou avec des Portugais qui ne le sont pas moins. On est rançonné par eux. Chaque jour de délai coûte une somme considérable: tant de dépenses courent jusqu'au désarmement du navire! Et quand on a repris la mer, des maladies épidémiques, qui naissent de l'entassement du nombre effroyable de victimes qu'on a accumulées dans le plus petit espace, sur la foi d'une courte traversée, se déclarent, en emportent quelquefois la moitié, et réduisent à un tel état d'émaciation et de faiblesse celles qu'on peut amener vivantes jusqu'à Bourbon, qu'on trouve difficilement à les y vendre; il faut les garder quelque temps pour les refaire, et pendant ce temps-là l'intérêt des fonds que l'on a empruntés continue à courir. Deux ou trois voyages malheureux ruinent un traitant; ils compensent les bénéfices énormes de quelques traites brillantes.

On ne cite, dans la Colonie, que deux ou trois personnes qu'elle ait enrichies. Elles la faisaient avec leurs propres ressources, qui étaient considérables; mais il y a une foule de petits capitalistes qu'elle a ruinés, et dont on ne parle pas. Leur exemple est perdu et ne dégoûte pas les autres. C'est comme la loterie; c'est un jeu. Il admet quelques chances superbes par lesquelles on se laisse séduire, et l'on y met en sachant fort bien que la majorité des joueurs, qu'on ne manque pas d'appeler maladroits ou malheureux, y perdent plus qu'ils n'y gagnent.

Les Noirs, une fois débarqués et campés sur le rivage, aucune recherche n'est faite sur leur origine. Le bruit de leur arrivée se répand dans les Quartiers voisins; les traitants eux-mêmes le propagent, afin que les acheteurs se rendent aussitôt sur le lieu où on veut les vendre, et y fassent monter les prix par la concurrence de leurs offres. Les cargaisons ne se détaillent guère; on les vend par parties, par lots, et toujours au comptant. Il n'y a que les Noirs de succession et d'expropriation qui se vendent un à un. Ces Noirs se vendent le dimanche, aux criées des avoués: elles sont l'occasion fréquente

de scènes de désespoir; des enfants sont séparés de leurs parents, des amants de leurs maîtresses. Des Maîtres dont la dureté est connue, s'y présentent, et l'on a vu des malheureux qui avaient appartenu à des gens humains, se tuer au moment où ils s'entendaient adjudger aux premiers.

Il y a deux moyens également faciles et infaillibles d'empêcher la traite à Bourbon.

Le premier, qui ne mettrait pas davantage l'administration en contact avec les Colons, et qui ne leur donnerait conséquemment aucun motif de plainte, serait la visite consciencieuse de tous les navires armés sur les rades. Le nombre de ceux que possède la Colonie est très-petit; ce n'est évidemment que sous les yeux de l'autorité qu'ils peuvent s'équiper. Le mal est bien plus facile à extirper entièrement dans sa racine qu'à combattre après son développement.

Le second moyen, qu'on ne pourrait employer à Bourbon sans exciter bien des réclamations des Colons, et peut-être quelque résistance d'abord, est applicable à toutes les Colonies. Il consiste dans l'établissement d'un registre de l'état civil des Esclaves sur toutes les habitations. Un officier, chargé de le vérifier, parcourrait la Colonie, arriverait sans être annoncé, avec le droit d'ordonner immédiatement la revue des Noirs. Il constaterait leur nombre et leur identité avec le registre de l'habitation. Le propriétaire qui ne pourrait témoigner de l'acquisition légale et publique d'un Esclave, serait, aux termes des lois existantes, poursuivi pour crime de complicité de la traite, comme recéleur, sans préjudice des dommages que l'enregistrement pourrait réclamer de lui comme partie contractante d'un marché qui ne pouvait se faire légalement sans son concours. L'Esclave serait reporté à Madagascar, aux frais du Maître condamné; ou bien il deviendrait la propriété du Gouvernement.

Aucune loi nouvelle ne serait nécessaire pour l'établissement de ces mesures; elles ne seraient que l'exécution des lois existantes, qui défendent la traite. Il faut en convenir, la loi qui a prononcé l'abolition de la traite des Noirs, a prononcé la décadence, la dépopulation, la ruine, et finalement l'abandon des Colonies. La prospérité de Bourbon, depuis la restauration, est la preuve évidente de la plus scandaleuse violation de la loi.

Le nombre des hommes et des femmes est égal dans la classe des Libres, qui ne s'entretient que par les naissances, suivant les lois de la nature. Il est excessivement inégal parmi les Esclaves, parce que les négriers ont importé et importent toujours bien plus de Noirs que de Nègresses. Il naît peu, très-peu d'enfants dans cette classe. Si donc la traite était empêchée, la population

esclave subirait en 15 ou 20 ans une énorme diminution; ensuite elle augmenterait ou continuerait à décroître, mais très-lentement, chaque sexe s'y trouvant en nombre égal.

Toutes les immenses entreprises de culture faites depuis quelques années, devraient être abandonnées : on ne pourrait du moins les poursuivre que sur une échelle de plus en plus petite. Ce serait la ruine complète, la faillite assurée de tous les habitants considérables de la Colonie, qui ont emprunté presque tous les capitaux engagés dans leurs spéculations industrielles. Une génération porterait tout le poids du désastre; celle qui lui succéderait naîtrait ruinée.

Le bouleversement de tant de fortunes privées est un grand malheur sans doute. L'humanité doit rechercher les moyens de faire respecter ses droits, indignement outragés par la traite, sans causer tant de maux particuliers. Si l'on pouvait temporiser avec l'abolition de cet infame commerce, afin de faire peser sur plusieurs générations les pertes qui résulteront de sa suppression, ce serait un grand adoucissement au sort de chacune; mais y a-t-il quelque proportion entre les malheurs purement pécuniaires de quelques centaines de familles et les atrocités dont la continuation de la traite est la cause?

Il faut choisir entre deux maux : telle est la conséquence du déplorable état des choses. Or, l'appauvrissement des Colons est un mal moindre que les horreurs de la traite : il faut donc sacrifier la fortune des Colons pour la vie des Noirs.

Les défenseurs de la traite disent que les Noirs ne sont pas plus malheureux dans les Colonies que dans leur pays : les hommes que les traitants achètent, sont, disent-ils, des prisonniers faits à la guerre, que l'on tuerait peut-être si les Européens ne se présentaient pour les acheter; ou bien ce sont des hommes nés esclaves, esclaves déjà dans leur pays.

Cela est généralement vrai. Il est vrai que ce sont des prisonniers que les négriers achètent aux chefs africains de la côte occidentale; telle est aussi la condition de presque tous les Noirs achetés sur la côte de Mozambique jusqu'à Zanzibar. Enfin, les Malgaches, que l'on importe à Bourbon, étaient esclaves à Madagascar. C'est à leurs Maîtres qu'on les achète.

Mais pourquoi les chefs de ces tribus sauvages de l'Afrique se font-ils sans cesse la guerre? N'est-ce pas parce que des Européens viennent leur apporter de l'argent et des denrées en échange des prisonniers que la guerre fait tomber entre leurs mains? A qui vendraient-ils leurs prisonniers, si ce n'est aux Européens? et à quoi bon faire des prisonniers, s'ils ne trouvaient

personne à qui les vendre? Alors la guerre serait sans but, car ils sont si misérables qu'ils n'ont rien à se prendre que des hommes : elle ne se ferait pas.

L'Afrique se civiliserait peut-être sans la traite.

Le même mot, en langue *Jolofe* (nom de la nation nègre mahométane qui habite sur la rive gauche du Sénégal, près de son embouchure), le même mot sert à dire esclave et enfant, fils : il n'y a également qu'un mot pour dire père et maître. En latin, *puer* veut dire pareillement enfant et esclave. Cette identité des mots qui servent à exprimer des conditions très-différentes, prouve qu'elles sont, chez ces peuples, au moins fort semblables. Le Maître Jolof est en effet le protecteur de ses esclaves : c'est un patriarche au milieu d'eux ; ses esclaves sont ses enfants ; il vit presque aussi pauvre qu'eux ; il est vêtu comme eux ; il se nourrit des mêmes aliments. J'ignore quelles sont, dans les idées du pays sur les droits des maîtres, les limites de son autorité sur eux ; mais, par le fait, elle se réduit à peu de chose. A peine exige-t-il d'eux la plus légère redevance ? il est leur chef, leur roi ; il est le premier entre eux ; ils le suivent où il va, ils l'entourent pour lui faire honneur ; voilà quels sont leurs rapports. Le mot qui désigne leur condition, nous l'avons traduit par celui d'*Esclavage* ; c'est absurde, c'est un énorme contresens. Esclavage veut dire tout autre chose.

A Madagascar aussi, et à Timor où les traitants de Bourbon sont allés plusieurs fois chercher des Malais, les chefs ont une multitude d'*Esclaves* ; ils ont du moins autour d'eux une foule de gens qui leur rendent quelques services domestiques, qui gardent leurs troupeaux, mais qu'ils n'obligent à aucun travail pénible et continu dont ils leur enlèvent tout le fruit pour en jouir seuls. Les mœurs de ces chefs sont celles des patriarches de la Bible, comme en effet la civilisation de ces contrées en est encore généralement au point où l'Écriture la représente au temps d'Abraham.

Voilà les *Esclaves* que les traitants amènent à Bourbon. N'est-ce pas une amère dérision que de dire, qu'en venant de Timor ou de Madagascar dans cette île, ils n'ont fait que changer de maître ? N'ont-ils pas, les malheureux, entièrement changé de condition ? N'ont-ils pas perdu une existence, bien grossière et fort dénuée sans doute, mais douce, mais indolente, mais exempte de peines, conforme à leurs goûts naturels, pour gémir dans le travail, sous le fouet d'un maître exigeant ?

Il y a, cela est vrai, des Esclaves dont la condition est douce, et qui la trouvent eux-mêmes heureuse. Chez des Colons riches et humains qui réservent pour leur service domestique un grand nombre de Noirs, quelques-

uns de ceux-ci, qui se sont fait remarquer depuis long-temps par leur adresse et leur fidélité, sont traités avec égard; et si l'idée de leur servitude ne les vient pas affliger, ils n'ont rien à envier aux serviteurs libres européens. Ils sont sûrs d'être vêtus, couverts et nourris dans leur vieillesse; ils n'ont pas de soucis sur leurs moyens d'existence dans l'avenir.

Mais c'est là une exception, et une exception rare; et puis, ces Esclaves si doucement menés, si pleins de sécurité, si leur Maître vient à mourir, s'ils sont partagés, vendus dans sa succession, que deviendront-ils?

L'Esclave peut avoir de la sécurité sur son sort, mais il n'a jamais de sûreté. Il n'y a qu'une chose dont il puisse être sûr, c'est d'être nourri jusqu'à la fin de ses jours, c'est d'avoir strictement de quoi vivre, pour vivre peut-être bien malheureux.

Je conclus de là que l'Esclavage est un mal absolu, un mal relatif, un état horrible, et que ne pas s'efforcer de l'abolir par tous les moyens que la loi accorde, c'est se rendre complice de ses abominations; c'est être infame!

Telle est cependant notre légèreté, telle est notre inconséquence, que des gens de bien, paresseux de penser, et qui trouvent plus expédient de se laisser gouverner par les idées et les habitudes de la société où ils sont mêlés, demeurent indécis dans une question si grave; et dans leur indécision, mobiles au gré de leurs intérêts, ils prêtent la main à des crimes.

On ne prononce jamais à Bourbon le mot d'émancipation, de quelques adjectifs lénitifs qu'on puisse l'accompagner. On est, ou on paraît du moins persuadé que le régime actuel des Esclaves y est le meilleur, le plus juste possible, et l'on ne souffre pas l'idée qu'il y puisse être apporté le moindre changement. L'Esclavage y est stationnaire et définitif.

L'autorité publique ne pourrait chercher à se montrer entre l'Esclave et le Maître, sans que celui-ci criât à l'usurpation, à la spoliation, au meurtre. L'Esclavage est, aux yeux des Colons, un édifice admirable, mais dont on ne peut enlever une seule pierre sans le faire écrouler tout entier, et sans écraser sous ses débris ceux qui l'habitaient. Ils affectent de montrer l'affreuse catastrophe de Saint-Domingue comme le terme des vœux des philanthropes européens.

Au reste, la seule prohibition légale de la traite leur paraît une exécration injuste. Leurs pères, disent-ils, ne sont venus s'établir dans la Colonie que sur la foi de l'Esclavage, et qu'avec la promesse de pouvoir aller acheter des Esclaves dans toutes les mers environnantes. En leur retirant ce droit au-

jourd'hui, on viole le contrat souscrit autrefois avec eux par la mère-patrie; on rompt le lien qui les unissait à elle; à peine restent-ils encore Français. Quelques-uns, bien ridicules sans doute, parlent d'indépendance coloniale.

Cette mauvaise foi est bien méprisable. Elle serait menaçante, en restant toujours ridicule, sans le système libéral de l'Administration anglaise sur l'Esclavage, à Maurice; car les Colons savent très-bien qu'ils ne pourraient cesser d'appartenir à la France que pour appartenir à l'Angleterre, et ce changement de domination, qu'ils eussent assurément menacé la mère-patrie d'opérer volontairement il y a une vingtaine d'années, dans des conjonctures semblables, serait aujourd'hui pour eux le comble des maux.

C'est déjà bien assez, pour les inquiéter et les irriter continuellement, que le voisinage de cette île maudite, où la traite est prohibée, non-seulement de droit, ce qui n'est pour les Colons qu'une humiliation, mais de fait; où le Maître ne peut exiger aucun travail de ses Esclaves le dimanche, ni leur en imposer chaque jour de la semaine au-delà d'une certaine mesure; où il ne peut les battre sans l'autorisation d'un juge de paix; où les Noirs sont mariés civilement et religieusement comme les Blancs; où l'Esclave qui peut prouver que son maître a usé ou abusé d'elle, est affranchie aussitôt; où enfin les limites de la puissance des uns et de l'obéissance des autres sont tracées par la loi, et où des officiers de justice accueillent les plaintes des Esclaves maltraités, et punissent d'amendes les Maîtres coupables de ces injustices.

Voilà en effet les fruits de l'Administration anglaise à l'Île de France. Sans secousse, sans violence, elle a produit depuis 20 ans tous ces résultats: en y laissant subsister le nom et bien des attributs de l'Esclavage, elle a frappé à mort cette exécration institution; en se mettant entre le Maître et l'Esclave, plus haut que le Maître, elle a donné des droits très-réels, très-respectés à l'Esclave, qui en est absolument privé à Bourbon et dans toutes les Colonies françaises. J'ignore si l'Administration elle-même y parle d'émancipation dans l'avenir; mais quel que soit son langage, elle l'a commencée de fait, et de la meilleure manière, par l'abolition de servitudes partielles.

Tandis que chez nous l'affranchissement est rendu presque impossible, la loi coloniale anglaise à Maurice, s'efforce de le rendre facile et fréquent. Le nombre des gens de couleur Libres était, depuis long-temps, beaucoup plus grand proportionnellement à l'Île de France qu'à Bourbon. Cette classe, depuis l'Administration anglaise, a pris une nouvelle extension numérique, et en devenant plus nombreuse, elle a acquis aussi des droits politiques qui la rendent très-importante. Son arrogance avec les Blancs, que je suppose

n'être que de la politesse sans bassesse, sans aveu d'infériorité, ne permet pas aux Colons bourbonnais de comprendre comment leurs voisins peuvent la supporter; ils les méprisent de se soumettre à ces vexations, et ils disent qu'ils ne tarderont pas à être terriblement punis de leur faiblesse et de leur lâcheté par une révolte ouverte de ce qui reste encore d'Esclaves, et à éprouver le sort des Colons de Saint-Domingue.

Que ces déclamations soient sincères ou hypocrites, peu m'importe; elles sont également absurdes de toute manière. Le Gouvernement anglais est trop habile, en administration coloniale surtout, pour compromettre par une philanthropie généreuse l'ordre public et sa domination dans une île dont la possession lui est si utile en temps de guerre. Sa position était bien défavorable pour opérer ces belles réformes; car il était et il est encore odieux aux habitants, demeurés attachés de cœur à la vieille patrie, à la France. Il est naturel à des vaincus de haïr leurs conquérants; et la conquête, l'occupation militaire, voilà les droits récents et les moyens de la puissance anglaise à Maurice. Ils n'ont cependant éprouvé aucune résistance; ce que l'Administration de Bourbon, forte de sa nationalité, n'oserait entreprendre sans craindre de bouleverser la Colonie, les Anglais, étrangers, vainqueurs détestés, l'ont fait à Maurice sans coup férir.

Malgré les restrictions apportées à Maurice par les Anglais aux droits des Maîtres sur les Esclaves, restrictions qui ne leur permettent pas de leur imposer une aussi lourde tâche, et de tirer conséquemment de leur travail le même profit, la même rente, l'élévation du prix des Noirs y a suivi immédiatement la défense d'y en introduire de nouveaux. Un Noir de culture coûte, à Maurice, 150 ou 200 piastres (750 à 1,000 francs) de plus qu'à Bourbon; or, les Colons de Maurice n'obtiennent pas en Angleterre, sur la vente de leurs sucres, les mêmes privilèges qui sont accordés en France aux sucres de Bourbon. Ainsi, les frais de production de cette denrée sont plus chers à Maurice, la denrée elle-même s'y vend un quart de moins, et cependant la Colonie n'est pas en décadence; beaucoup d'Anglais s'y sont faits propriétaires et y vivent, dans l'opulence, des produits de leurs terres. Cet état de choses dure depuis assez long-temps pour prouver que la fabrication du sucre peut être encore lucrative à des conditions de fabrication et de vente moins avantageuses que celles accordées à Bourbon par la tolérance de la traite et le privilège des douanes.

Peut-être qu'à Maurice les habitants retirent 15 à 20 pour 100 des capitaux qu'ils ont consacrés à des acquisitions territoriales et à des entreprises de

culture; à Bourbon, ils doivent alors retirer, chaque année, 50 ou 60 pour 100 des mêmes placements; à moins de ces intérêts exorbitants, ils se disent ruinés. Ils prétendent tous faire de grandes fortunes en quelques années. Il me paraît vraisemblable qu'il y a à Maurice beaucoup plus de fortunes acquises, beaucoup plus d'argent, que le prix de sa location doit y être moindre par conséquent, et que c'est la raison pourquoi on y est satisfait d'intérêts plus modérés.

Les revenus divers de Bourbon s'élèvent ensemble annuellement à 1,500,000 francs, dont le tiers environ est le produit des douanes. Cette somme dépasse de quelques centaines de milliers de francs les dépenses de l'Administration, qui est très-modiquement rétribuée, et dans laquelle il existe peu d'abus. Malgré sa probité, elle est sans considération, parce qu'elle est faible et mesquine.

La plupart des jeunes Créoles des familles riches sont envoyés en France pour leur éducation. Leurs parents les rappellent à 20 ou 24 ans; revenus, ils se marient, s'ennuient, et passent leur vie à soupirer après le jour où leur fortune leur permettra de retourner en France. La Colonie semble n'être plus pour eux qu'un lieu d'exil.

Il est vrai que les plaisirs y sont rares. Les femmes y sont très-réservées : elles ne veulent pas s'exposer à la médisance des Libres. C'est ainsi que dans les pays où plusieurs religions vivent mêlées ensemble, leurs ministres, sévèrement surveillés les uns par les autres, sont obligés, chacun pour l'honneur de leur église, de mener une vie très-régulière. Il n'y a point de bonhomie dans les mœurs; on se visite peu, parce qu'on ne peut le faire qu'avec une certaine étiquette qui est gênante et dispendieuse. Des divisions sans nombre, parfaitement puériles et ridicules, partagent cette petite société et confinent à peu près chacun chez soi. Son aspect est d'une platitude extrême. On passe le jour occupé de ses affaires, et le soir, par désœuvrement, par ennui, on se couche de bonne heure. On n'a guère de curiosité que pour les intérêts du commerce colonial; l'esprit étroit de localité étouffe presque toute sympathie pour les intérêts généraux de la mère-patrie.

Jusques il y a une cinquantaine d'années, le Café était à Bourbon la seule culture dont les produits s'exportassent. M. Poivre y introduisit le Géroflier qu'on y planta bientôt avec rage, et ce bel arbre fut, pendant une trentaine d'années, une source de richesse pour les habitants. L'île suffisait alors à ses propres consommations. Le Blé, le Maïs, le Riz dans un petit nombre de

localités, et le Manioc surtout, étaient cultivés et occupaient de plus vastes surfaces du sol cultivable que les Caféteries et les Gérofleries. Mais depuis l'introduction de la Canne à Sucre, depuis la révolution industrielle qui s'est faite dans l'île vers l'époque du retour des Bourbons en France, le système de la culture a tout-à-fait changé. Le Colon n'est plus une espèce de Prince qui vit dans l'abondance sur son habitation, et qui est plus jaloux d'en tirer tout ce qui est nécessaire à la vie que de grands revenus; ce n'est plus un agriculteur, c'est un manufacturier, qui achète tous les ans des esclaves pour une somme énorme, des grains étrangers pour les nourrir, des machines, des mulets, et qui vend du sucre en échange. Une quantité très-considérable de riz est importée annuellement de l'Inde, où de grands Bâtimens européens vont le chercher en attendant que leur cargaison de sucre se prépare et se complète, et de Madagascar, sur plusieurs petits bâtimens coloniaux qui ne font pas d'autre commerce. Quelques Esclaves et quelques bœufs sont ordinairement amenés aussi par eux; car bien que la viande de boucherie ne soit pas d'un usage général, la Colonie n'a pas assez de bétail pour suffire à sa consommation en ce genre. Les Bœufs de Madagascar sont de taille moyenne, élancés, de pelage varié, à cornes parallèles et presque droites, ou légèrement recourbées en haut et en arrière: tous ont sur le dos, au bas du cou, une pelote de graisse qui forme, sous les téguments, une grosse bosse difforme. Au reste, de quelque espèce d'animal que provienne la viande, elle est de médiocre ou de mauvaise qualité, à l'exception du Porc, lequel est fort bon. Elle coûte un franc la livre.

Quand les vents empêchent les riz de Madagascar d'entrer régulièrement dans la Colonie, le prix de ce grain s'élève du simple au double en un mois. Il n'y a point de riche habitant qui ne spéculé sur ces variations, dont souffrent souvent beaucoup les petits Créoles.

LE SUCRE A BOURBON. La Canne à Sucre (*Saccharum officinarum*, L.), de même que toutes les plantes que depuis long-temps on ne propage que par boutures, telles que les Saules, les Peupliers, l'Ananas, etc., ne produit que des semences privées de la faculté germinative, et ne peut plus être multipliée que par l'artifice dont l'usage, conseillé d'abord par les avantages qu'il offrait à la culture, l'a réduite à cet état de stérilité:

Les nœuds très-rapprochés de son chaume ligneux et rempli d'une moelle sucrée, sont des centres actifs de force végétative. C'est un caractère plus fortement marqué dans les graminées équinoxiales, souvent rameuses, et quelquefois arborescentes, que dans les plantes de la même famille qui habitent

en dehors des Tropiques. Les nœuds de celles-ci n'émettent presque jamais que des feuilles, tandis que dans celles-là, de même que des bulbes axillaires, ils poussent des tiges, des chaumes semblables à la tige-mère, qui se couvrent également de feuilles, et se développent, quand ils sont vigoureux, en une panicule fleurie.

C'est donc en enterrant des tronçons de la Canne mûre, qu'on en forme des plantations nouvelles. On donne à ces tronçons 1 $\frac{1}{2}$ à 2 pieds (0^m,50 à 0^m,65) de longueur; on les aligne en rangs espacés de 5 pieds (1^m,60). Chaque trou qui doit recevoir un tronçon de Canne, a 2 pieds (0^m,65) de longueur, 8 à 10 pouces (0^m,22 à 0^m,27) de profondeur, et 4 pouces (0^m,11) de largeur. Le morceau de Canne que l'on place au fond n'est recouvert que d'une très-légère couche de terre, sans quoi il pourrirait au lieu de pousser. Le reste de celle qu'on a tirée de la tranchée est rejeté à gauche et à droite, et forme, entre les lignes de la plantation, des billons assez élevés.

Les trous, dans le sens de leur longueur, sont espacés de 2 pieds (0^m,65). Une Gaulette de terre (mesure carrée qui a 15 pieds (4^m,87) de côté) admet donc douze trous et demi; il faut 215 Gaulettes pour former un arpent forestier de 1,344 toises carrées (5,107^{m.c.}). Cette dernière mesure recevrait donc 2,688 pieds de Canne, et l'hectare 5,263.

La bouture couchée au fond de la tranchée, avec cette précaution que les yeux qu'on observe à chaque nœud, et qui sont disposés sur deux rangs opposés, soient placés horizontalement l'un par rapport à l'autre, au lieu de l'être verticalement, ne tarde pas à pousser de longues feuilles, étroites d'abord et délicates, qui se flétrissent bientôt, et sont successivement remplacées par des feuilles plus larges, d'une couleur plus foncée, d'une consistance plus ferme. Chaque bouture devient ainsi la souche de huit ou dix jeunes tiges touffues, assez semblables au feuillage du Maïs, mais dont la végétation luxuriante a bientôt dépassé les proportions de cette belle céréale.

Dans ces commencements du développement des Cannes, de nombreux sarclages sont nécessaires. Les Colons ont coutume de dire que *les mauvaises herbes mangent le sucre*. La Gratte, sorte de houe légère, sert à nettoyer les trous qui tendent toujours à se remplir par l'éboulement des billons dans les grandes pluies. C'est avec elle, aussi, qu'on bine toute la surface de la plantation.

En peu de mois les jeunes plantes sont devenues assez fortes et assez épaisses pour étouffer les herbes adventices qui pourraient germer sous leur ombrage. Il est aisé néanmoins de passer encore, en écartant les feuilles des Cannes, dans

les billons qui les séparent, et on le fait autant que cela est possible pour répéter les binages.

Au bout de 18 mois de plantation, la Canne fleurit.

Si on l'abandonnait à la nature, si on la laissait sur pied, ces chaumes fleuris ne tarderaient pas à se dessécher et à périr en fatigant la souche qui les a produits, et celle-ci ne pousserait plus qu'un petit nombre de tiges débiles; mais c'est au moment de la floraison qu'on la coupe. Cette opération ne fait que ranimer la vigueur de la souche dont les jets nouveaux seront désormais coupés d'année en année, avant le développement de leurs fleurs.

Ces racines si vivaces s'épuisent cependant peu à peu, et quand une plantation de Cannes a 8 ans, quelque fertile que soit le sol, quelques soins qu'elle ait reçus, il convient de l'arracher pour la renouveler. Il faut creuser alors de nouveaux trous entre les lignes des anciens, qui sont comblés et exhausés en billons.

Quel que soit l'âge d'une plantation de Cannes, sa culture exige chaque année les mêmes soins. On sent même aisément que, lorsqu'elle est vieille et qu'elle commence à languir, les sarclages y deviennent plus nécessaires, parce que les mauvaises herbes y poussent plus abondamment.

Quant à la récolte, elle se fait toujours de la même façon, et d'une façon très-simple, comme doivent l'être tous les procédés de culture exécutés par des Noirs esclaves. D'un coup de Manchette la Canne est abattue rez-terre; d'un second coup, on fait tomber sa panicule de fleurs, quand la plantation est coupée pour la première fois, ou la touffe de grandes feuilles qui, dans les années suivantes, couronnent le sommet de la tige à l'époque de la récolte. Si d'autres feuilles la garnissent encore vers le haut, on les arrache aisément avec la main ou avec le dos de la Manchette.

Les Cannes ainsi coupées et dénudées ont 4 à 6 pieds (1^m,30 à 1^m,95) de longueur. Il y en a de plus courtes et de plus longues : de même aussi, il y en a dont le diamètre excède 12 à 15 lignes (0^m,027 à 0^m,034); mais il me semble que ce sont là les proportions moyennes.

On en forme, dans le champ même, des bottes ou des fagots de 40 à 50 livres, que les Noirs portent sur leur tête, soit jusqu'aux ateliers de Sucrieries, soit jusqu'au chemin le plus voisin, où on les charge sur des voitures attelées de Mulets.

La presque totalité des moulins qui servent à écraser les Cannes et à en exprimer le jus, sont mus par la vapeur. Bourbon n'a presque pas de cours d'eau dont l'écoulement constant puisse servir de moteur. Les machines à vapeur

ont été introduites dans cette Colonie presque en même temps que la culture de la Canne, depuis son occupation par les Anglais. Toutes celles qu'on y a établies jusqu'ici sont de fabrication anglaise; la plupart sortent des ateliers de M. Fawcet de Liverpool; elles sont de la force de 4 Chevaux, et travaillent sous la pression de 50 atmosphères. Un fabricant de Sucre en fait monter actuellement une de 10 Chevaux; ce sera la plus puissante de l'île. Ces machines font mouvoir trois cylindres de fonte creux de $2\frac{1}{2}$ à 3 pieds ($0^m,80$ à $1^m,00$) de longueur, sur un pied ($0^m,32$) de diamètre. Deux de ces cylindres B, C, (Pl. VI, fig. 1) tournent parallèlement l'un à l'autre, dans le même sens, de gauche à droite, et dans le même plan horizontal. Un intervalle de quelques centimètres les sépare. Au-dessus d'eux, et parallèlement à leurs axes, tourne en sens inverse le troisième cylindre A, moins rapproché de C que de B.

On place les Cannes dans le sens de leur longueur, les unes à côté des autres, sur une table inclinée M. Elles tombent naturellement par leur poids, qui les fait descendre entre les deux cylindres A et C qui les pincent, les saisissent par l'extrémité, et les écrasent en les contraignant à passer entre eux. Une certaine quantité de suc en découle aussitôt, et tombe dans un réservoir R placé au-dessous du Moulin.

Après avoir passé entre A et C, les Cannes vont s'engager entre A et B, et ces deux cylindres, beaucoup plus rapprochés, leur font subir une telle pression, qu'elles sortent tout-à-fait privées de suc. Leur écorce est déchirée en longues lanières, leur moelle n'est plus qu'une pulpe, qu'une poussière sèche sans saveur; elles descendent en sortant du Moulin sur le plan incliné N, où on les rassemble en bottes, que l'on emporte incessamment pour les faire sécher au soleil.

Un Noir, placé sous le Moulin près du réservoir où tombe le suc qui en découle, enlève avec la main les pailles et les impuretés grossières qui le salissent. Un autre, qui met en jeu une pompe aspirante et foulante, le fait passer, au fur et à mesure qu'il est nettoyé, dans le bâtiment de la *Batterie* (Fig. 2, 3, 4). Quand le relief du sol sur lequel on établit une Sucrerie permet de bâtir le Moulin à quelque hauteur au-dessus des chaudières, on profite de cette disposition pour faire écouler le *Veson*, du réservoir R (fig. 1^{re}), placé sous le Moulin, dans ceux R, R' de la Batterie (fig. 3 et 4), par la différence des niveaux.

Les fig. 2, 3, 4, représentent l'élévation, la coupe et le plan d'une Batterie.

La portion OO de la toiture (fig. 2 et 3) est en Merrains qui se recouvrent exactement.

Le sommet O'O' de la toiture est en bois pareillement, ou en fer-blanc, ou en cuivre.

Q'Q' est une claire-voie verticale, en persiennes très-aérées, par où s'échappe la vapeur des chaudières d'évaporation.

Les réservoirs de Veson RR' (fig. 2 et 3) sont placés sur un massif de maçonnerie plus élevé que la Batterie.

Ce que l'on appelle plus particulièrement de ce nom, c'est l'appareil évaporatoire M (fig. 3 et 4), où le jus de la Canne, le Veson, est rapproché au point de cristalliser en Sucre par le refroidissement.

Il se compose d'une série de Chaudières (1), au nombre de 5, 6 ou 7, placées les unes à la suite des autres sur un fourneau long et droit, dont les fig. 5, 6, 7, 8, font voir la disposition intérieure.

Le foyer est placé sous les Chaudières 1 et 2. Celles-ci reçoivent donc l'action la plus directe et la plus violente du feu. Comme on ne l'entretient qu'avec un combustible excessivement vif (la Canne séchée après sa sortie du Moulin), la flamme court dans toute la longueur du Fourneau en s'échappant vers la cheminée C (fig. 2, 4, 5, 6), dont le tirage est très-fort, et elle lèche dans son trajet le fond de toutes les Chaudières, les échauffant d'autant moins qu'elles sont plus éloignées du foyer. Ce fourneau est toujours bâti dans une excavation, en sorte que le service du chauffage se fait à un étage au-dessous de l'aire de l'atelier d'évaporation, et ne l'encombre nullement.

Les Chaudières sont de capacités inégales. La plus grande est la plus éloignée du foyer; elles diminuent de là progressivement jusqu'à celle qui est placée au-dessus et qui est la plus petite.

Chacune d'elles a, dans le langage des Sucriers, un nom qui désigne la modification particulière qu'y reçoit le Veson.

Aussitôt qu'un des réservoirs R, R', fig. 3 et 4, est rempli, on le décharge dans toutes les chaudières de la Batterie, et l'on chauffe. Le Veson ne tarde pas à bouillir dans la Chaudière n° 1, qui est plus petite que les autres, et plus fortement échauffée; il bout presque en même temps dans le n° 2. Les Chaudières n°s 3, 4 et 5, et à plus forte raison 6 et 7, quand il y en a ce nombre dans la Batterie, échauffées seulement par la flamme qui lèche leur fond, sont plus lentes à entrer en ébullition. La dernière et l'avant-dernière même, lorsque le feu n'est pas très-violent, ne bouillent que très-difficilement.

(1) Les Anglais les coulent d'une seule pièce en fonte, dans les plus grandes dimensions. Les fabricants français les forment de plusieurs pièces de fer forgé qu'on assemble; elles sont moins bonnes et plus chères, aussi ne se sert-on que de Chaudières anglaises.

Aussitôt que le Veson s'échauffe, des écumes grisâtres se forment à sa surface. On les enlève avec de larges écumoirs, et on les rejette dans la Chaudière voisine, du n° 1 dans le n° 2, de celui-ci dans le n° 3, et ainsi de suite. Lorsque dans les chaudières n° 1 et 2, ces premières écumes ont cessé de se former, on y jette un peu de chaux éteinte, délayée dans de l'eau, et l'on brasse vigoureusement le Veson déjà bruni et épaissi par l'évaporation. L'addition de la chaux le décolore un peu, modifie légèrement l'odeur qui s'en exhale, et fait monter de nouvelles écumes bien plus abondantes que les premières, que l'on enlève en fauchant, pour ainsi dire, à la surface de la Chaudière n° 1, avec une sorte de grand sabre de bois, puis qu'on jette dans la Chaudière n° 2, et de celle-là dans la suivante. Les corps étrangers, les fragments du bois de la Canne, les poussières qui salissaient le Veson, montent avec les écumes et sont ainsi rejetés incessamment de la Chaudière n° 1, où l'opération doit se consommer, dans les Chaudières supérieures.

Mais on n'est point arrivé à cette partie de la manipulation sans que l'ébullition prolongée et violente du Veson dans les Chaudières n° 1 et 2 ne l'ait considérablement réduit par l'évaporation. Il a fallu déjà, avec de larges cuillères, faire passer dans le n° 1 qui commençait à se vider, et où le Veson déjà s'épaississait en sirôp, une partie de celui du n° 2; et cette seconde Chaudière, appauvrie par cet emprunt, se serait trouvée tout-à-fait vide et aurait brûlé, si on n'y eût pas fait passer en même temps le Veson du n° 3. Cette troisième Chaudière, très-voisine encore du foyer, a bouilli aussi de bonne heure; elle a perdu par son évaporation propre, aussi bien que par les prêts qu'elle a faits au n° 2 placé au-dessous; et tandis que l'on enlevait les écumes qui étaient montées d'abord à sa surface, et celles que l'addition de la chaux y avait ensuite formées, on avait dû la maintenir pleine, en y transvasant une partie du Veson échauffé dans le n° 4, où l'on avait rejeté toutes ces écumes.

La quatrième Chaudière entrant à son tour en ébullition, est écumée et purgée avec la chaux, comme les précédentes; et à mesure qu'elle se vide par l'évaporation et les emprunts que lui a faits celle placée au-dessous d'elle, près du foyer, on la remplit avec le Veson du n° 5.

Dans les Batteries de cinq Chaudières, la cinquième, qui est la dernière, ne reçoit pas assez de chaleur pour que le Veson y puisse bouillir, d'autant plus que, comme on y puise sans cesse pour remplacer les pertes de l'évaporation dans la Chaudière placée au-dessous, il faut la remplir avec le Veson froid, tel qu'il sort du Moulin. Dans les Batteries de sept Chaudières, le foyer est plus grand, le feu plus violent. La flamme arrive plus ardente à cette cin-

quième Chaudière; et, comme à mesure qu'elle se vide, on la remplit avec le Veson déjà échauffé dans les n^{os} 6 et 7, il y bout constamment; les premières écumes grisâtres produites par la première ébullition, s'y forment, et sont rejetées dans la Chaudière n^o 6; mais le Veson n'y acquiert pas, cependant, une température assez élevée, ni les propriétés que l'on juge nécessaires au meilleur effet de la chaux; ce n'est que dans la quatrième Chaudière que l'on verse cet alcali: dans la troisième et la seconde, on en ajoute, si l'apparence du sirop indique qu'on n'en a pas mis assez. C'est surtout à l'odeur que le Veson répand en s'évaporant, qu'un Sucrier exercé reconnaît qu'il a reçu assez de chaux. Quand il juge qu'il en a trop mis, il fait transvaser aussitôt une partie de son Veson trop chaulé dans la Chaudière supérieure qui ne l'est pas encore, et il la remplace par du Veson de celle-là.

L'usage de la chaux est de dénaturer, chimiquement sans doute, l'Albumine végétale qui existe dans le jus des Cannes, et de la faire monter en écumes que l'on enlève; elle agit probablement aussi sur un principe gommeux, qui empâte le Sucre cristallisable, quand on ne l'a pas séparé dans le cours de la manipulation, et lui fait retenir opiniâtrément la Mélasse ou Sucre incristallisable.

Quand on a employé trop peu de chaux, le Sucre est gras et très-coloré; il se purge mal.

Quand on en a mis trop, il est plus blanc, mais d'un blanc grisâtre que le commerce ne recherche pas; il est plus dur aussi, et presque âpre au toucher.

Il n'y a aucune constance dans les proportions suivant lesquelles on mêle la chaux au Veson. La quantité en est toujours assez petite. Le Sucrier la détermine pour chaque cuite par le tâtonnement.

La capacité de la Chaudière n^o 1 est dans un tel rapport avec la capacité totale du reste de la Batterie, ou des réservoirs R, R', fig. 3 et 4, dont un seul suffit à la remplir, qu'elle peut contenir tout le sirop d'une cuite; c'est-à-dire celui résultant de l'évaporation de tout le Veson dont on avait d'abord empli toutes les Chaudières.

Cette première Chaudière où vient se terminer l'opération de la cuite, et que l'on a dû remplir d'abord, au commencement du travail de la journée, de Veson froid, pour pouvoir faire du feu dessous, s'est remplie ensuite constamment du Veson écumé, chaulé, condensé des Chaudières supérieures; et si la Batterie marche bien, 3 $\frac{1}{2}$ ou 4 heures après qu'on a mis le feu, elle contient toute la cuite. C'est alors que le Sucrier épie le moment précis de suspendre

l'évaporation ; la manière dont le sirop bout, le bruit particulier qu'il fait en bouillant, la forme de ses bouillons, sa consistance, sa viscosité, qu'il apprécie en trempant dans la Chaudière et relevant au-dessus d'elle sa cuillère renversée, toutes ces circonstances l'avertissent quand il est assez cuit. Il fait alors tomber le feu, et aussitôt six Noirs, armés de cuillères, enlèvent rapidement toute la cuite et la jettent dans une sorte de grand entonnoir de bois B, fig. 3, 5 et 6, qui la conduit dans les Tables creusées T, T', fig. 3 et 4, où le sirop se refroidit promptement, se fige et se prend en une masse cristalline.

Comme le feu n'est que ralenti et n'est pas éteint sous la Chaudière de cuite, tandis qu'on la vide, les dernières parties de sirop qui y restent, lorsqu'on le transvase dans la caisse ou entonnoir d'où il coule sur les Tables, brûleraient infailliblement si un ouvrier n'en balayait point rapidement les bords avec un long balai qu'il trempe sans cesse dans ce qui en reste au fond. Quand les autres Noirs, avec leurs cuillères, n'y ont presque plus rien laissé, ceux qui sont placés au-dessus d'eux, devant la Chaudière n° 2, jettent dans le n° 1 une partie du sirop déjà très-rapproché qu'elle contient. Le n° 2 est rempli aux dépens du n° 3, et ainsi de suite.

La succession des opérations est plus rapide après la première cuite. En effet, dès qu'au commencement de celle-ci on a pu faire passer dans les six premières cuves ce qui les avait d'abord remplies toutes les sept, la septième, devenue vide, a été remplie aussitôt de Veson froid, et quand les progrès de l'évaporation ont réduit à la capacité des cinq premières cuves ce qui remplissait de plus la sixième, on a fait passer dans celle-ci le Veson versé peu de temps auparavant dans la dernière, qui s'y est déjà échauffé, et celle-ci est de nouveau remplie de Veson froid.

Il arrive ainsi que lorsqu'on a rassemblé dans la Chaudière n° 1, le sirop provenant de l'évaporation de toute la charge de la Batterie ou d'un des réservoirs R, R', fig. 3 et 4, les Chaudières n° 2, 3 et 4 contiennent une autre charge déjà réduite à ce volume par l'évaporation, et qu'une troisième cuite se prépare dans les trois dernières cuves n° 5, 6 et 7. Après la première cuite, la Chaudière n° 1 ne reçoit donc plus que des sirops déjà très-concentrés, et elle ne sert proprement qu'à les amener au degré précis de rapprochement qui convient le mieux à leur cristallisation sur les Tables. Les Chaudières n° 4 et 3 sont celles où, par la température que le Veson y acquiert et l'évaporation qu'il a subie dans les n° 6 et 5 pour y arriver, le chaulage est le plus efficace. Dans le n° 2, où le sirop écumé et déféqué reçoit autant de chaleur que dans le n° 1, on voit s'il se prépare d'une

manière satisfaisante, et l'on corrige les fautes qu'on a pu commettre précédemment dans sa manipulation par le défaut ou l'excès de chaux.

Les écumes que l'on a fait remonter constamment de cuve en cuve dans la sixième, soit en écumant, soit en *sabrant*, sont enlevées de temps en temps et reçues dans un réservoir particulier où on les fait fermenter pour en extraire de l'Arack. Il y a, à cet effet, une Guildive dans la plupart des Sucreries. On y fait passer également, après qu'elles ont fermenté, les Mélasses de la *Purgerie*.

C'est un travail extrêmement pénible que celui de la Batterie. Il dure avec activité pendant 8 mois de l'année, depuis avril jusqu'en décembre : il commence alors dans chaque établissement à 3 heures du matin, et ne cesse souvent qu'à 11 heures du soir. L'atelier est tout rempli de la vapeur du Veson, qui s'échappe par la claire-voie de la toiture Q', Q', fig. 2 et 3; et quand une porte ouverte, une fenêtre, s'il y en a de percées à hauteur d'appui, donnent entrée au vent, elle est rabattue sur les ouvriers du côté opposé, et les incommode par son extrême chaleur. On dit, du reste, qu'elle est plutôt salubre que malfaisante. Il est vrai aussi que comme on estime généralement nuisible à l'évaporation l'effet des courants d'air qui balaient la Batterie en ébullition, et rabattent en partie la vapeur dans les Chaudières, on ne perce dans les bâtiments où elles sont établies que le plus petit nombre d'ouvertures nécessaires au service.

Suivant le nombre et les dimensions des cuves dont se compose une Batterie, le produit de chaque cuite est de 1000 à 3000, ou 4000 livres de Sucre. Il faut, terme moyen, 8 livres de Veson pour obtenir une livre de Sucre.

Toutes les cuites qui ont été faites dans la journée sont enlevées le lendemain de dessus les Tables où on les a fait refroidir successivement et cristalliser; et elles sont portées dans un atelier voisin qu'on appelle la *Purgerie*.

La fig. 9 montre le plan de cet atelier et la disposition des Caisses où l'on jette le Sucre pour le purger. Ce sont des Pyramides creuses, renversées, à base rectangulaire et à sommet tronqué, fig. 10, 11 et 12. Le fond de ces caisses est percé de petits trous qui permettent au sirop, dont le Sucre est empâté lorsqu'on le retire de dessus les Tables, de s'écouler. Il tombe sur un plan incliné Q, fig. 11, placé au-dessous à cet effet, et une rigole R le conduit à un réservoir commun, creusé au-dessous de la surface du sol.

Ce sirop est délayé dans de l'eau, et sert à la distillation après qu'on l'a fait fermenter; ou bien on le recuit et l'on en retire encore une certaine quantité de Sucre cristallisable, d'une qualité inférieure. Quand ce Sucre provenant de la recuite des sirops de la *Purgerie* est trop gras, et que mis lui-même à la Pur-

gerie, il ne peut se débarrasser de la Mélasse qui le colore quelquefois, on le purge avec de l'Arack.

La profondeur des Caisses à purger, et la qualité du Sucre surtout, font varier considérablement le temps nécessaire à l'écoulement du sirop qui l'empâte. On peut dire cependant que la contenance des Caisses est généralement de six milliers, et que le Sucre y reste un mois. On abrégérait beaucoup cette opération si, après que sa masse est cimentée par le tassement et les infiltrations, on y pratiquait, avec une tige de fer dont on la percerait en plusieurs endroits par-dessous, des canaux d'écoulement à la Mélasse.

Quand le Sucre a été trop cuit, il est plus sec, il est moins gras lorsqu'on l'enlève de dessus les tables pour le porter à la Purgerie. Mais la petite quantité de sirop avec lequel il est mêlé, a une viscosité plus grande et lui adhère plus fortement. Quand, au contraire, la cuite n'a pas été assez chauffée, le sirop bien plus abondant dont le Sucre est imprégné a moins de densité et s'écoule plus facilement ; le Sucre se purge mieux ; il est plus beau, mais on en a moins. Le milieu est difficile à garder entre ces extrêmes, qui ne sont séparés que par quelques minutes de plus ou de moins dans la durée de la dernière opération de la cuite.

En tous cas, le Sucre du dessus de la Caisse est toujours plus beau que celui de la partie inférieure. Celui de la surface est dur et sec, souvent presque blanc ; sa structure cristalline est nette, son aspect est brillant ; on le sépare, lorsqu'on vide les caisses, de celui du fond, qui demeure gras et coloré.

De la Purgerie le Sucre, placé sur de grandes nattes de Vacoï (*Pandanus*), est porté sur l'aire empierrée ou encailloutée d'une cour où on le fait sécher entièrement, en le laissant quelques heures au soleil, et le virant sans cesse. Le soleil en le séchant a un autre effet, c'est de le blanchir, et dans la saison morte des travaux, on met cette influence à profit pour décolorer, par une insolation prolongée, les produits négligés de la qualité la plus inférieure. Quand la dessiccation est complète, le Sucre est enfermé aussitôt dans de doubles sacs de Vacoï. C'est ainsi qu'il entre dans le commerce.

Le Sucre de Bourbon est généralement plus propre, mieux cristallisé et moins coloré que celui des Antilles. J'ignore s'il doit ces avantages à la qualité des Canes d'où on l'extrait, ou aux soins qu'on apporte à sa fabrication. On n'en raffine en France qu'une très-petite quantité ; on l'y consomme presque tout en cassonade. Son prix actuel dans la Colonie, et il a peu changé depuis quelques années, varie de 32 à 40 francs, selon la qualité, les 100 livres de 16 onces (65 à 82 francs les 100 kilog.).

Il m'est, et il me paraît à peu près impossible de déterminer avec quelque exactitude les frais de sa fabrication. Mais ce qui est certain, c'est qu'aux prix actuels elle donne de grands bénéfices, et qu'elle continue à prendre chaque année une extension très-considérable.

Les Cannes sont d'autant plus belles et leur suc est d'autant plus sucré qu'elles sont cultivées à un niveau plus voisin de celui de la mer. Cette culture occupe déjà, presque tout autour de l'île, l'étroit ruban qui sépare du rivage le pied des montagnes; elle s'élève de toutes parts sur leurs pentes inférieures, et je l'ai trouvée jusque sur leurs croupes battues des vents, au point culminant du chemin de Saint-Denis à Saint-Paul. Il y a là deux Sucreries.

Comme la fabrication du Sucre est généralement réputée très-lucrative, tous ceux qui peuvent trouver des capitaux, de la terre et des Noirs pour s'y livrer, l'entreprennent, et les limites du crédit colonial sont les seules bornes de la culture des Cannes.

Beaucoup, sans doute, s'y ruinent ou s'y ruineront; car si les produits d'une Sucrerie sont très-considérables, les frais d'établissement sont énormes, et les conditions de tout emprunt exorbitantes.

L'argent se prête avec sûreté jusqu'à 15 pour 100 par an. 18 ou 20 pour 100 ne sont pas un intérêt qui exclue la sûreté du capital prêté.

Une Gaulette de terre de bonne qualité se vend $2\frac{1}{2}$ à 3 piastres (2,680 à 3,225 francs l'arpent forestier, ou 5,250 à 6,315 francs l'hectare); un Noir de pioche ou de culture, 2,000 francs; un Noir sucrier ou d'atelier 3,000 ou 4,000 francs. Les constructions sont extrêmement chères.

La position plus ou moins centrale des ateliers au milieu des terres dont on manipule les Cannes; la nature de ces terres qui en rend la culture plus ou moins difficile, leur degré variable de fertilité, et l'état des chemins qui y conduisent, ainsi que les moyens de transport pour amener les récoltes à la Sucrerie, font varier extrêmement le rapport des dépenses au produit brut dans toutes les exploitations. Le produit net, qui n'est que la différence de ces deux quantités, varie donc comme elles.

Il est, ai-je dit, à peu près impossible de déterminer avec précision les éléments de la première; quant à la seconde, on peut l'établir avec quelque justesse; je crois mon estimation très-rapprochée de la vérité, en fixant à 35 livres de Sucre le produit d'une Gaulette : cela fait environ 8,000 livres par arpent, et une valeur de 2,800 francs, à raison de 35 francs le quintal (15,000 livres de Sucre, et 5,250 francs par hectare).

Quelques habitants prétendent avoir obtenu jusqu'à 100 livres par Gaulette;

et il est vrai que, dans quelques cantons privilégiés du Quartier français, d'assez vastes surfaces ont rendu 50 livres par Gaulette; mais combien de plantations dans les hauts n'en rapportent jamais plus de 20 à 25?

Les Cannes de la montagne, non-seulement sont moins riches en principe sucré, mais le Sucre qu'elles produisent est d'une qualité inférieure. Les produits d'une vieille plantation dans la plaine sont également moins beaux en même temps que moins abondants. La seconde récolte est la meilleure, tant pour la qualité que pour la quantité.

Quoique la culture de la Canne à Sucre soit toute nouvelle à Bourbon, il s'y trouve néanmoins bien des plantations une ou deux fois renouvelées déjà sur le même sol. J'ignore, et je regrette beaucoup de ne pas savoir positivement si elles sont aussi productives que celles établies pour la première fois sur des terres jusque-là consacrées à d'autres cultures; j'ai entendu exprimer la crainte que le sol ne se lassât de porter toujours la même plante sans recevoir aucun engrais pour compenser la perte des sucs qu'elle lui enlève, et cette appréhension me paraît très-fondée. Au reste, l'appauvrissement de la terre obligera à une culture plus judicieuse. Le Manioc (*Jatropha Manihot*) et le Maïs sont les seules plantes dont on fasse alterner la culture avec celle des Cannes; comme elles, l'une et l'autre reçoivent plusieurs sarclages, il est vrai, mais d'engrais pas davantage. Les équipages de Mulets qu'on entretient dans les habitations bien ordonnées, n'en produisent presque pas, ces animaux travaillant tout le jour hors de l'exploitation et couchant la nuit, sans litière, sous les hangars qui les abritent; d'ailleurs, ils ne vivent que d'herbes, que de feuilles de Cannes, leur fumier ne serait que très-médiocre.

On estime que le Manioc et le Maïs reposent la terre et la disposent avantageusement à recevoir une nouvelle plantation de Cannes.

Bourbon a exporté, en 1828, vingt-six millions de livres de Sucre. L'exportation pourra aller au double, dit-on, lorsque toutes les terres susceptibles de produire des Cannes, auront reçu cette culture.

L'exportation du Café, qui faisait autrefois la richesse de la Colonie, est, dès à présent, réduite à très-peu de chose. Je crois qu'elle n'a point excédé 2,600,000 livres l'an passé, et l'on détruit encore beaucoup de Cafeteries pour y substituer des Cannes. Quant aux Gérofliers, comme leur produit est devenu presque sans valeur commerciale, on les arrache partout. La Canne envahit toutes les terres cultivables.

Cette immense extension d'une culture qui exige tant de bras, n'a pu avoir lieu sans un accroissement correspondant des importations d'Esclaves Noirs.

Les Sucrieries de Bourbon en dévorent 4 ou 5,000 tous les ans. C'est une énorme dépense. Pour s'y soustraire, et pour rendre leur fortune, s'il est possible, compatible avec l'observation des lois, quelques Colons cherchent maintenant à remplacer les Nègres Esclaves par des Indiens Libres; mais j'attends malheureusement peu de succès de cette entreprise. Les Indiens, si l'on en peut déterminer un assez grand nombre à s'engager à travailler plusieurs années dans un pays si éloigné du leur, pourront remplacer à Bourbon les Esclaves employés au service domestique, et quelques-uns de ceux livrés à des travaux d'atelier qui exigent plus d'intelligence que de force, mais ils ne feront jamais ce que font des Noirs de culture, des Cafres. L'émigration des Indiens Libres pourra peut-être ainsi diminuer un peu la traite, mais elle ne la fera pas cesser.

La manipulation de la Canne à Sucre est très-facile, si on la compare à celle de la Betterave. On se figure généralement à Bourbon qu'elle y est portée à un haut degré de perfection. Je manque de terme de comparaison pour en juger; mais il me semble pourtant qu'on y pourrait apporter encore quelques perfectionnements de détail, dont la somme produirait dans la fabrication une notable économie.

Ceux des Colons dont les vues s'étendent peu, ne laissent pas que de s'éfrayer, et beaucoup plus qu'ils ne le montrent, de l'accroissement que prend chaque année la fabrication du Sucre de Betteraves en France. Ils se flattent que si cette concurrence leur devient un jour défavorable, le Gouvernement fera pencher la balance en faveur de leurs intérêts, en imposant le Sucre français comme il impose le vin; ou en déchargeant les Sucres coloniaux d'une partie des droits de douane qu'ils doivent acquitter maintenant pour entrer en France. Déjà la Métropole les protège contre la concurrence des Colonies étrangères, dont les produits sont soumis, à leur entrée, à des droits doubles de ceux des Colonies françaises; mais ce n'est pas assez encore. Les hommes plus éclairés se réjouissent au contraire de l'établissement progressif des fabriques de Sucre de Betteraves en France, parce qu'ils calculent que cette industrie nouvelle, si elle prend assez d'extension pour faire baisser, par la concurrence de ses produits, le prix des Sucres coloniaux, assurera du moins, consolidera la fortune des Colons après l'avoir réduite; et c'est précisément pour cela que moi je ne vois pas sans humeur ces manufactures s'élever en France.

La fabrication du Sucre, dans un pays extra-tropical, est un contre-sens physique et industriel. Elle ne peut exister en France que par les droits de douane énormes qui renchérissent tant, pour les consommateurs français, les Sucres étrangers. Supprimez ces droits, toutes les fabriques de Sucre de Betteraves

tombent. Quelque perfectionnés, quelque savants que soient leurs procédés, elles ne peuvent lutter à armes égales avec les Sucreries de Cannes.

Cependant, parmi ces derniers établissements, il y en a qui travaillent plus chèrement que tous les autres. Ce sont ceux des Colonies françaises. Elles seraient donc abandonnées aussi, comme les Sucreries nationales de Betteraves, si tous les Sucres pouvaient entrer librement en France.

L'impôt actuel de 40 francs par quintal sur le Sucre étranger, défend contre la concurrence étrangère le Sucre colonial français qui n'est imposé qu'à 20 francs. C'est le privilège relatif, de payer le demi-droit seulement, qui fait vivre nos Colonies. C'est le privilège de n'en payer aucun qui fait subsister les Sucreries de Betteraves.

Si la France ne possédait pas sur son territoire de fabriques de Sucre auxquelles elle crût devoir protection, elle pourrait bien un jour, lassée de payer si cher les denrées coloniales, mettre les produits des Colonies françaises sur le même pied que ceux des Colonies étrangères, par l'égalité des droits et leur diminution; elle ruinerait par là ses Colonies. Mais les Colonies sont odieuses à la nation. Cet acte fiscal serait en même temps un acte politique qui agréerait la majorité des Français.

Mais les Sucreries nationales de Betteraves, dont le nombre augmente chaque année, et qui deviennent rapidement une des branches les plus importantes de notre industrie agricole, la plus populaire de toutes dans tous les pays, seraient ruinées en même temps par l'abolition ou par la diminution seulement des droits sur les Sucres étrangers. Cette industrie factice n'a pu se développer que sous un régime exorbitant d'abus, et elle n'a existé et prospéré çà et là depuis que sous la continuation de ce régime un peu tempéré. Si on le tempérerait davantage, si la douane devenait moins onéreuse aux Sucres étrangers, et si leur prix, conséquemment, venait à baisser en France, il faudrait renoncer au Sucre de Betteraves. On ne le fera jamais. On ne consentira jamais au sacrifice d'une industrie devenue nationale par force, par violence, dans des jours de nécessité, et que le rétablissement de la paix en Europe aurait dû étouffer dans son berceau.

L'industrie de Planteur est rarement séparée à Bourbon de celle de Sucrier. En général, chacun manipule les Cannes qu'il récolte sur ses terres. Dans quelques cantons très-fertiles et où la propriété territoriale est très-divisée, comme dans la partie du Vent de l'Ile, entre la Rivière de Sainte-Marie et celle de l'Est, mais surtout dans les Quartiers de Sainte-Suzanne et de Saint-André, il y a un grand nombre de petits propriétaires qui ne veulent pas vendre leur bien et

qui n'ont pas cependant les moyens de l'exploiter. Ceux-là font manipuler leurs Cannes par un riche voisin. Un Propriétaire qui habite au centre de ce canton si divisé, où il possède néanmoins d'assez grandes terres, vient de former en association un énorme établissement pour la manipulation des récoltes de ses petits voisins. Ils lui livrent leurs Cannes coupées et bottelées sur le chemin vicinal, au bord de la plantation. Le charroyage jusqu'aux ateliers est à ses frais. Il fait tous ceux de la manipulation et garde, pour s'en indemniser, la moitié du produit brut. Il compte, à ces conditions, faire de grands bénéfices; mais j'ai vu bien des gens, plus timides il est vrai, mais plus instruits peut-être dans les spéculations coloniales, douter qu'il retire de cette entreprise de très-grands avantages. Si la culture des Cannes est très-dispendieuse par la valeur locative ou par l'intérêt du capital du terrain, et par le travail des Noirs qu'elle exige, les dépenses d'une Sucrierie sont énormes.

Ce propriétaire compte fabriquer cette année 3,500,000 livres de Sucre; ce sera le triple de ce que font les plus gros Sucriers. Il en est peu dont la fabrication dépasse 300 à 400 milliers. Je pense qu'il y en a également très-peu qui restent au-dessous de 200 à 250 milliers.

L'introduction de la culture des Cannes à Bourbon y a fait une grande révolution dans les mœurs. Doit-on s'en applaudir ou s'en affliger? Je ne sais: les industriels par excellence, les *industrialistes*, ceux qui font consister presque exclusivement le bonheur humain dans le travail et la richesse, la regarderont sans hésiter comme un immense progrès; mais ceux qui prêtent au bonheur de l'homme, surtout dans les classes élevées de la société, une forme moins matérielle, peuvent au moins en douter. Rien ne ressemble moins à la vie opulente, patriarcale, indolente, des anciens Colons, que l'existence des Colons actuels. C'est un enfer que la vie d'un riche Sucrier; plus il est riche, plus il travaille, plus il me semble à moi qu'il est malheureux. La terre lui est si précieuse qu'il n'en garde pas pour lui-même de quoi semer quelques fleurs, de quoi planter quelques bosquets pour orner les alentours de son habitation. Les Cannes commencent à sa porte et s'étendent jusqu'aux limites cultivables de sa propriété. Il a sous lui de nombreux surveillants, mais qu'il doit surveiller lui-même sans cesse; car il doit craindre leur mollesse, leur négligence à faire travailler ses esclaves. Leur trop grande sévérité, leur brutalité, lui seraient également préjudiciables: les Noirs dépérissent, meurent, et se tuent quelquefois, quand ils sont surchargés sans pitié. Pour tenir sa bande au complet, pour l'augmenter s'il étend sa culture, il a besoin d'argent, car les Esclaves ne se vendent qu'au comptant; il en emprunte donc, et tantôt pour un objet, tantôt pour un autre,

il contracte ainsi une foule d'obligations pécuniaires, auxquelles il ne peut souvent satisfaire qu'en souscrivant de nouveaux engagements. Il a, en un mot, toute la surveillance d'un chef de grand atelier à exercer, et tous les soucis, toutes les dures préoccupations d'un négociant, d'un homme d'affaires.

Voilà à quelles tristes conditions il possède d'élégants carrosses, s'habille, lui et sa famille, des étoffes les plus chères, et rend sa maison incommode à habiter par le luxe qu'il y étale sans goût et sans discernement. Il faut que tout lui vienne d'Europe.

Son père, autrefois, qui ne vendait chaque année que quelques quintaux de Gérofle et quelques milliers de Café, menait, au sein d'une abondante médiocrité, une vie douce et indolente. Son habitation, parsemée de cultures variées, de Cafeteries ombragées par de magnifiques bois noirs, de Gérofleries, de Blé, de Maïs, de Manioc, n'était qu'un beau verger, non moins magnifique et plus agréable à l'œil que la monotone magnificence des Cannes.

Alors il y avait du loisir, des plaisirs, des passions, de la grace et de l'esprit avec beaucoup d'ignorance il est vrai, quelque grandeur dans les mœurs, et quelques traits de vraie magnificence seigneuriale avec une bonhomie bourgeoise, villageoise même, qui serait méprisée aujourd'hui comme basse. Les fortunes, toutes médiocres, en revenus pécuniaires du moins, avaient une stabilité qu'elles n'ont plus, parce qu'elles étaient véritablement territoriales, et qu'elles sont commerciales à présent. Il y avait autrefois plus de sécurité, plus de bonheur.

L'ambition furieuse de la richesse a eu, dans plusieurs États de l'Union-Américaine, dans ceux où l'Esclavage des Noirs forme le régime industriel, les mêmes tristes résultats. Les riches Virginiens qui brillèrent par leur patriotisme et leurs talents dans la révolution américaine, Washington et Jefferson, n'ont pas de successeurs. Ces hommes de 1776 étaient de riches propriétaires qui vivaient en princes et en patriarches à la fois sur leurs terres, où de nombreux Esclaves travaillaient pour eux et faisaient de l'argent. Ils ne descendaient pas à la surveillance de ces travaux qui les rendaient riches. De même qu'on travaillait pour eux, pour eux aussi on spéculait. Comme des Rois, ils n'avaient d'autre peine que celle de recevoir; mais la plupart utilisaient noblement les longs loisirs de leur opulence par l'étude, par les travaux de l'intelligence. L'esprit mercantile qui a pénétré depuis la révolution toutes les classes de la société américaine, a détrôné ces Rois. Les fils de ces hommes qui avaient de si grandes existences, sont plus riches que n'étaient leurs pères; mais ce ne sont plus que des négociants. La cupidité les a fait descendre dans le détail, dans le contrôle de toutes les sources de leur richesse. Eux aussi sont devenus

des chefs d'atelier. Ils passent la journée à cheval, à surveiller le travail de leurs Esclaves dans leurs champs de Tabac et de Coton; le soir, assis devant un triste bureau, ils font des chiffres, et tiennent des écritures; ils spéculent. Il n'y a plus dans leur vie de loisir pour les hautes études; le pays ne produit plus d'hommes grands par leur esprit.

CLIMAT. Les vents d'E. et du S.E. dominant. Quelquefois ils passent au Sud. Quand c'est en hiver, leur fraîcheur est incommode à quelques personnes. L'été est la saison pluvieuse. Les pluies sont très-fortes, mais je ne leur ai pas trouvé la régularité de celles d'Haïti, à la fin du printemps. Je n'ai entendu le tonnerre qu'une fois. Il doit n'être pas commun.

L'hiver est la saison la plus sèche; c'est alors que l'atmosphère est le plus pure. Les montagnes se voient presque toujours libres jusqu'à leur sommet, quelquefois blanchi par des neiges qui fondent bientôt. En été, elles sont habituellement enveloppées de nuages.

Dans l'Essai statistique publié récemment par l'administration, la quantité annuelle de pluie est indiquée, avec quelques autres observations météorologiques. Elles peuvent toutes avoir été bien faites; mais l'obscurité de leur source me les rend extrêmement suspectes.

Dans les jours les plus chauds du mois de février, correspondant au mois d'août de nos climats, le thermomètre centigrade a dépassé plusieurs fois 29° et est arrivé presque à 30°; mais sa hauteur moyenne, entre midi et 3 heures, ne s'est pas élevée à plus de 28°. Ce n'est que 2 degrés de plus que sa moyenne à 6 heures du matin, au lever du soleil.

Dans une Ile aussi montueuse, la mesure de la température des sources n'apprend rien sur celle du climat, et je me suis dispensé, pour cette raison, de ce genre d'observations.

La déclinaison de l'aiguille aimantée était de 18° environ au N.O.

COUP DE VENT DU 10 FÉVRIER 1829. Les ouragans des Antilles et des Iles de France et de Bourbon sont célèbres par leur violence. L'hivernage, c'est-à-dire l'été, est la saison dans laquelle les unes et les autres sont quelquefois rayagées. Le hasard me fournit l'occasion d'observer un de ces phénomènes pendant mon séjour à Bourbon.

Le 9 février au matin, le ciel était assez pur, le vent soufflait, avec une force médiocre et beaucoup de régularité, du S.E., où il était fixé depuis quelques jours. Le temps était beau; mais la Barre qui bat toujours les côtes

de l'île, devint si forte, que les Navires mouillés sur ses rades étaient exposés à être chavirés ou emmenés avec leurs ancres, et démolis par elle à la côte. Ce phénomène singulier, et inexpliqué jusqu'ici, cette furie de la mer sur de certaines côtes sans cause apparente, s'appelle Ras de marée. On fit, à Saint-Denis, le signal d'appareillage à tous les bâtiments de la rade; il y en avait une vingtaine; à 8 heures du matin, tous avaient gagné le large et s'y élevaient facilement avec la brise du S.E.

Je suivais, à cette heure-là, le rivage, allant à Sainte-Marie. Les bâtiments mouillés sur cette rade étaient aussi partis, filant leurs câbles : et la petite rivière de Sainte-Marie, refoulée dans son lit par la mer qui s'élevait au-dessus de son niveau accoutumé, était devenue, près de son embouchure, où ses eaux coulent habituellement entre des cailloux, un fleuve dormant et profond. Je parcourus ce jour-là l'habitation de M. Martin de Flacourt avec son fils. Il plut dans les montagnes, mais peu; le temps se ressuya vers midi; la mer, au large, ne semblait pas grossir, mais la Barre battait la côte avec une violence croissante. Je consultai les *anciens* de Sainte-Marie sur la terminaison probable du Ras de marée; aucun n'augurait mal du temps, auquel je ne trouvais moi-même aucun aspect menaçant; tout le monde s'attendait à voir la Barre tomber dans la nuit, et les navires revenir le lendemain.

A 4 heures du soir, j'étais de retour à Saint-Denis. Il faisait encore beau; mais vers 5 heures le ciel se couvrit, le vent fraîchit beaucoup, sa force augmenta à la tombée de la nuit, il amena de la pluie. Sa violence s'accrut dès lors constamment; on ne prévoyait pas cependant encore à quel degré elle monterait : au contraire, on se coucha sans craindre de coup de vent. A 2 heures du matin, le 10, tout le monde fut éveillé par sa furie; ses effets commencèrent dès lors à être désastreux.

Cette terrible bourrasque souffla pendant 24 heures. Des torrents tombaient du ciel quand sa violence s'apaisait un peu, et, quand elle redoublait, quelques gouttes d'eau seulement étaient emportées en l'air; la mer était monstrueuse. Elle arracha tous les ponts de débarquement et la jetée en pierre qui en protégeait plusieurs à Saint-Denis; tout ce qui était bâti sur cette jetée fut emporté. La consternation était dans le Quartier, dont les parties les plus basses, voisines de l'embouchure de la rivière, commençaient à être atteintes par quelques hautes vagues, et inondées par les eaux de la rivière que la mer refoulait et élevait de plusieurs mètres au-dessus de leur niveau accoutumé.

Le vent était très-fort, mais ses ravages étaient bien moindres que ceux de la mer, car il ne renversait dans la ville que les constructions les plus légères,

il ne rompait ou ne déracinait que les arbres les plus fragiles, et les plus faibles; sa violence était assez égale, ce n'était qu'une suite non interrompue de rafales plus ou moins impétueuses; mais elle laissait toujours à redouter un redoublement de fureur, tandis que, vers la chute du jour, celle de la mer était montée à un point qu'on ne croyait plus pouvoir être dépassé. Le matin, toute la population consternée s'était portée en foule sur le rivage, pour contempler les premiers désastres, et pour sauver tous les objets contenus dans les magasins que la mer commençait à menacer, et qui, en effet, n'avaient pas tardé à être renversés. Le soir, la plage était déserte et couverte de débris; il n'y avait plus rien à détruire, la furie de la mer ne pouvait plus désormais s'exercer que sur des ruines. La pluie tombait par torrents : j'étais seul au milieu de cette scène désolée. J'y cherchais de la poésie, de la grandeur. . . . de la beauté! Je venais pour éprouver les sensations d'un poète, et je ne pus cesser d'être un observateur. C'était une horreur très-laide et non pas une belle horreur que je contemplais. La réalité des misères humaines s'offrait à mon esprit dans cette convulsion de la nature, j'étais entouré des détails les plus prosaïques de ces effets; je revins triste, mais sans mélancolie.

Le coup de vent cessa le 11, à 2 heures du matin : il se termina comme il s'était déclaré, graduellement. La mer fut deux jours à tomber; elle resta énorme toute la journée du 11. Le baromètre était descendu à 27^p 5^l, la température étant de 25 ou 26 degrés centésimaux; on n'avait jamais vu le baromètre si bas.

Une tempête affreuse battait pendant ce temps-là les navires déradés. Ils furent obligés de fuir sous le vent; tous firent des avaries, plusieurs de très-graves; et seize jours après le désastre, des 50 bâtiments mouillés sur les diverses rades de l'île, il y en avait encore 20 dont on attendait le retour, non sans les plus grandes inquiétudes sur leur sort.

Je parcourus le Nord de l'île jusqu'à la rivière du Mât, et la partie sous le vent jusqu'à celle des Galets, peu de jours après le coup de vent.

J'ai vu en France des orages marquer leur passage par des désastres beaucoup plus grands. J'ai vu, dans les derniers jours du mois de juillet 1819, de gros arbres, des Châtaigniers de 80 ou de 100 ans, tordus quelques jours auparavant par le tronc et rompus à 1^m,5 de hauteur, sur la route de Montargis à la Commodity. Le vent, capable de cet effort, était bien plus violent assurément que celui du 10 février 1829, à Bourbon.

Ce dernier coucha des Cannes, renversa presque tous les Bananiers que leurs larges feuilles et leurs faibles racines rendent si faciles à arracher; il cassa

les branches d'une multitude de Bois Noirs, en déracina quelques-uns, ainsi que des Géroffiers. Mais je n'ai vu qu'un seul arbre très-résistant qui eût cédé à sa violence, c'est un Tamarinier (*Tamarindus indica*), dans la vallée de la Grande-Chaloupe, entre Saint-Denis et Saint-Paul.

Il est très-singulier que le vent ayant soufflé du S. E., à peine variable au S. S. E., ce soit la partie directement exposée au vent, Saint-Benoît et Sainte-Rose, qui ait le moins souffert, et qu'au contraire la partie de dessous le vent, Saint-Paul surtout, qui paraît abritée du vent du S. E. par l'interposition des montagnes centrales de l'île, ait été le plus maltraitée.

Il faut remonter aux années 1806 et 1807 pour trouver dans les annales météorologiques de la Colonie un désastre aussi considérable. Dans l'une et l'autre de ces années, il y eut un ouragan au lieu d'un seul coup de vent; mais si ses ravages furent plus considérables, si les cultures furent plus maltraitées, ceux de la mer furent bien moindres. De mémoire d'homme on ne l'avait vue aussi furieuse que le 10 février 1829.

Si le Ras de marée se fût levé, le vent battant en côte, de la partie du Nord, tous les navires mouillés à Saint-Denis, à Sainte-Marie, au Bois-Rouge, eussent péri à la côte.

Quand le coup de vent eut cessé, le 11 au matin, les anciens de l'île, qui n'avaient su le prévoir, prédirent qu'il reviendrait, mais après avoir fait une sautée, et de la partie du N. O. Ils calculaient qu'il serait bien plus terrible encore; il semblait que la mer battue, refoulée contre la terre, dans cette direction, dût tout détruire; car, disaient-ils, cela était toujours arrivé. Mais le coup de vent cessa insensiblement, et sans aucun retour.

Il n'y a guère que les physiciens qui aient de l'expérience météorologique. On s'attendait aussi à apprendre la nouvelle d'un désastre pareil à l'île de France. Ces prédictions furent démenties. Cette Colonie n'avait pas été atteinte.

Les matériaux du Barchois détruit avaient été chassés par la mer de manière à former devant Saint-Denis un petit bassin où la Barre ne se faisait aucunement sentir. C'est un port de débarquement et d'embarquement pour les chaloupes, bien plus commode que les ponts qui existaient auparavant, protégés contre la lame par le Barchois; mais un fort Ras de marée suffira à le combler, et alors Saint-Denis n'aura, comme tous les autres lieux du littoral, que des ponts de débarquement exposés à la fureur de la mer. C'est le seul établissement qu'il soit sage d'y former.

TRAVERSÉE DE BOURBON A PONDICHÉRY. Le 26 février au soir, nous appa-

reillâmes de la rade de Saint-Denis, où *la Zélée* avait reparu avec les premiers navires après le coup de vent du 10, et qu'elle avait quittée presque aussitôt pour croiser quelques jours autour de l'île, afin de porter secours aux bâtimens en détresse. Elle était revenue sans résultat, de cette petite croisière. Nous partîmes avec une belle brise du S. E. qui nous poussa assez promptement jusqu'au 12° degré de latitude, presque droit au Nord. Là, elle faiblit, et notre marche devint successivement plus lente. Les vents passèrent à l'Ouest, variant du Nord au Sud, toujours très-faibles, quelquefois nuls.

Le 20 mars, nous atteignîmes le 2° degré de Lat. S. par 64° 30' de Long. E. Nous mîmes alors le Cap à l'Est, et n'avancâmes que très-lentement jusqu'au 1^{er} avril, jour où nous coupâmes la ligne équinoxiale par 78° 30' de longitude. Alors succéda aux calmes et aux brises folles qui nous avaient si lentement menés jusque-là, une jolie brise assez régulière dans sa force et dans sa direction, soufflant du S. O., et nous faisant faire 100 milles par jour, qui nous mena assez rapidement jusqu'à Ceylan, que nous découvrîmes *le 6 avril* à cinq heures du matin, d'accord avec nos montres marines, et à 4° dans l'Est du point où nous mettait l'estime de notre longitude.

Aucune navigation ne peut être plus douce que celle-ci. Depuis notre départ de Bourbon, pas un seul jour sans bonnettes; jamais de mer ni de roulis; pas un seul jour entier de pluie.

Dans le voisinage de l'Équateur sous lequel, pour ainsi dire, nous avons navigué pendant 15 jours, la chaleur est grande, mais jamais excessive. Le thermomètre centigrade a atteint fréquemment 30°, 31° peut-être, mais il n'a pas dépassé ce terme.

L'azur du ciel ne s'est jamais montré bien pur; quelques nuages toujours, et souvent des brumes le cachent ou l'obscurcissent; des éclairs sans tonnerre, sans pluie, sillonnent dans la nuit son obscurité. Les nuits sereines sont aussi rares que les très-beaux jours; je n'ai pas observé les plus légères traces de rosée.

Nous avons passé sur plusieurs des bancs indiqués sur la plupart des cartes, au Nord de Bourbon et à l'Est des Séchelles. On a sondé à plus de 100 brasses sans jamais trouver de fond.

Quelques îles basses sont aussi marquées très-près de la route que nous avons suivie. L'existence de quelques-unes est très-douteuse, et il est aisé de passer très-près des autres sans les distinguer au milieu des brumes qui obscurcissent fréquemment l'atmosphère dans ces parages. Il en est de même dans toutes les mers équatoriales. De petits nuages bas et sombres, qui se voient

aux confins de l'horizon, parmi les nuages plus clairs qui couvrent le ciel et les glacis mouvants du soleil qui perce les moins épais, peuvent se prendre aisément pour des Iles. L'illusion est facile. C'est elle sans doute qui a semé les diverses mers d'Iles et d'Ilots que les navigateurs n'ont jamais pu trouver depuis qu'on a annoncé leur existence.

Dans la journée du 1^{er} avril, nous repassâmes dans l'hémisphère boréal; et aux calmes, aux brises folles et variables que nous avons eues jusque-là, succéda une brise de S.O. régulière dans sa direction, variable seulement dans son intensité, qui nous porta en 4 jours en vue de Ceylan. C'était la mousson de S.O. qui se déclarait après bien des hésitations.

Le 8 avril nous revîmes la terre. C'était la pointe nord de Ceylan. Le 9, nous naviguâmes en vue de la côte de Coromandel, et le 10 au matin nous étions mouillés sur la rade de Pondichéry.

La côte que nous avons suivie depuis Tranquebar, environ à 4 ou 5 milles de distance, par une trentaine de brasses de fond, est plate et paraît sablonneuse. On n'y voit çà et là que des bouquets de Cocotiers, de misérables cabanes de pêcheurs, quelques pagodes et quelques habitations européennes.



JOURNAL.

DEUXIÈME PARTIE.

MAI A NOVEMBRE 1829.

SÉJOUR A CALCUTTA.

Calcutta, le 6 juin 1829.

CALCUTTA est la plus grande ville de l'Inde, la plus peuplée, la plus riche. Commercialement, elle est, sans contestation, la capitale de cet immense empire, mais elle ne l'est pas moralement.

Il y a, ce me semble, une sorte de prestige qui s'attache en Europe aux villes capitales. Paris, depuis 40 ans, décide souverainement du sort de la France. Aux temps les plus désastreux de la révolution, sa terrible Commune sauva l'indépendance nationale menacée sur toutes nos frontières : depuis, occupée par les armées victorieuses de l'Europe, la France posa les armes et se soumit. La force matérielle cependant lui restait pour résister et prolonger la lutte; mais la force matérielle n'est qu'une force inerte, soumise, enchaînée à l'influence morale qui seule peut la mettre en jeu. En perdant Paris, la France ne perdait pas un soldat, et cependant elle s'avouait vaincue!

Cet immense pouvoir de Paris dans la guerre tient à ce que c'est là que réside le pouvoir public dans la paix. Depuis plusieurs siècles, mais depuis Louis XIV surtout, le système de la centralisation y a appelé les grands noms, les grandes fortunes, les grands talents. Paris est devenu la ville de toutes les supériorités sociales : est-il étonnant qu'il commande ?

Vienne, qui n'a pas l'énorme population de Paris, ni son riche commerce, ni sa science, exerce aussi sur l'Autriche une immense influence. C'est que Vienne est, depuis plusieurs siècles, le séjour de tout ce que l'Allemagne respecte le plus, ses princes et ses nobles.

Pour l'Européen qui vient y trafiquer, Calcutta est la capitale de l'Inde. Mais ce n'est pas aux richesses acquises par elle que l'Indien accorde son respect, non; il est assez désintéressé des choses de la terre. Ce qu'il res-

pecte, ce qu'il vénère par-dessus tout, ce sont ses Brahmanes. Ils ne sont pas seulement nobles à ses yeux, ils sont presque saints.

Bénarès, Bénarès la ville des Brahmanes, est la ville savante, noble, sacrée; car la science, en ce pays, c'est la religion : elle est l'exclusive possession de ses ministres. Dans les affections des peuples de l'Inde, Bénarès en est la capitale.

Dehli, Agra, et quelques autres villes anciennes du nord, grandes jadis et florissantes, partagent encore avec Bénarès ce prestige de puissance sur l'imagination des peuples. La guerre n'y a laissé que des souvenirs de grandeur et de puissance; mais ce culte du passé a plus d'adorateurs parmi les Indiens que celui de la domination nouvelle qui, de Calcutta, règne sans contradiction sur tout le reste de l'Inde.

Le Gouvernement anglais ne serait pas plus fort matériellement, si depuis 60 ans il eût établi son chef-lieu dans une de ces grandes villes du nord : mais les souvenirs vénérés de la puissance souveraine exercée long-temps dans ces villes, auraient fait rejaillir du respect sur son pouvoir nouveau; comme autrefois les conquérants musulmans, en s'asseyant sur le trône même d'où ils avaient précipité les princes indiens, leur succédèrent, non seulement dans la force matérielle, mais dans une partie de leur influence morale.

Calcutta, le 7 juin.

COLLÈGE ANGLO-INDIEN. M. Ross, long-temps directeur de mines de cuivre en Cornouailles, et depuis quelques années chef de la monnaie de Calcutta, devait me montrer aujourd'hui cette institution où l'appelaient ses devoirs de professeur. Il y donne, deux fois la semaine, des leçons de chimie.

Cet établissement est entretenu aux frais du Gouvernement, et par les souscriptions volontaires des Anglais, des Natifs, et par la redevance annuelle qu'acquittent les parents de beaucoup d'écoliers qui le fréquentent.

Ils sont tous Hindous, sans acception de castes; tous mêlés ensemble sans distinction, sur les bancs, dans leurs jeux; ils ne cherchent pas à se séparer. Je les ai vus à l'étude et hors de l'étude, et il m'a semblé reconnaître entre eux cette aisance et cette camaraderie fraternelle qui existe dans les collèges de la France, fondée sur le sentiment de l'égalité.

Je voyais cependant au cou d'un grand nombre de ces enfants et de ces jeunes gens le signe de la haute dignité de leurs familles, *le cordon brahmanique*.

M. Ross, leur maître, fut reçu par eux avec des démonstrations bruyantes

de respect, que peut-être des subalternes leur ont apprises, mais auxquelles se mêlait l'expression d'une joie affectueuse. Dans la confusion de ces voix, je distinguais plus de *Good morning sir!* que de *houras*.

L'amphithéâtre de chimie est une grande et belle chambre dont le milieu est occupé par une longue table assez large, à l'extrémité de laquelle le professeur s'assied, et sur laquelle il fait ses expériences. Tout autour est un banc commode, avec un dossier et un marchepied pour les écoliers. Un *Punka* les évente ainsi que leur maître.

La chambre se remplit peu à peu, tandis que M. Ross préparait les expériences très-simples qu'il se proposait de faire dans sa leçon. Ses auditeurs, au nombre de 40, étaient des jeunes gens de 15 à 18 ans; quelques-uns avaient passé cet âge.—Tous vêtus à l'indienne, sans aucune concession faite au costume européen.—Ils ont raison, le leur est plus commode.—Quelques-uns fort propres, mais aucun magnifique, ni très-sale.—Beaucoup d'égalité entre eux à cet égard. M. Ross m'en présenta un qu'il me dit être le plus habile mathématicien de sa classe. Je lui demandai ce qu'il savait, et comprenant fort bien mon anglais passable, il me répondit en anglais beaucoup meilleur, qu'il savait l'arithmétique, l'algèbre jusqu'aux équations du 3^e degré, et les cinq premiers livres de la géométrie d'Euclide.—Son âge?—Seize ans.—J'allais lui faire quelques questions d'application pratique, mais M. Ross commença et je me tus. Il était souvent obligé d'interrompre sa familière causerie chimique pour faire ses expériences. Dans ces délais, l'attention des auditeurs était évidemment ailleurs. Tous gardaient un maintien aisé et décent, mais très-peu manifestaient cette ardeur (*Eagerness*) dont on m'avait parlé.

De ces 40 jeunes gens, plus de la moitié avaient de belles figures, presque tous de très-belles mains.—Peu de laids, et pas une plate figure. La teinte de leur peau, quoique assez variée, était cependant remarquablement uniforme pour Calcutta, où les différences de couleur sont si grandes. La plupart avaient les cheveux longs. Comme il y a presque toujours quelque mouvement dans ces cheveux longs, ils forment une coiffure qui n'est dépourvue ni de grace ni de noblesse; je préfère cependant les cheveux courts et tout-à-fait à l'euro-péenne de quelques-uns. Drapés plutôt que couverts d'une mousseline grossière mais moelleuse, bordée d'une bande rose ou violette, plusieurs d'entre eux, par l'élégance naturelle de leurs poses et de leurs gestes, me rappelaient des statues grecques. Identité de costume, de traits et d'attitudes. Je suis persuadé que ces jeunes gens-là, chez eux, s'asseient et ne s'accroupissent pas. Ils s'asseient avec trop de grace.

De punitions, il n'en est pas question dans cette classe. M. Ross leur parle comme à des jeunes gens qu'ils sont, et non comme à des enfants.

Après la leçon, je fis quelques questions à ceux qui étaient près de moi, au jeune mathématicien surtout. Je leur trouvai, en chimie, ces connaissances superficielles et générales qu'il est honteux à un homme bien élevé de ne pas posséder. C'est beaucoup sans doute : mais je crois que c'est là tout. Je leur demandai s'ils se rappelaient comment Lavoisier, dont ils savaient très-bien le nom, avait prouvé la composition binaire de l'eau par l'analyse et par la synthèse : aucun ne répondant nettement, je leur contai ses deux expériences. Ils me comprenaient fort bien et témoignaient beaucoup d'intérêt. Un petit cercle s'était formé autour de moi, et pour ne pas finir avec eux en professeur, je leur dis ce que c'était que Lavoisier, et comment il périt. Cette histoire européenne les intéressait vivement sans les étonner. C'est la mesure et l'espèce d'effet le plus désirable. L'excessive stupidité, il est vrai, ne s'étonne de rien ; mais de celle-là, on ne peut les soupçonner : cette stupidité-là, c'est la surdité complète de l'ame. Après, vient un degré de stupidité dont beaucoup de races humaines, en vérité, et d'individus dans chaque famille, peuvent être capables, et qui s'étonnent de tout : c'est le cas des *bêtes*.

Mon petit auditoire fut appelé alors à une autre leçon et me quitta. En se retirant, un de ces jeunes gens, celui auquel j'avais parlé davantage, regardant ses camarades comme pour prendre leur avis, me fit, de la meilleure grace du monde, avec une politesse noble et sans le moindre embarras, des remerciements pour l'intérêt que je témoignais à leurs études. Un écolier de cet âge, en Europe, est toujours gauche s'il n'est affecté. Ici, aucune affectation de quelque genre que ce soit.

Après avoir parcouru des classes plus nombreuses et plus jeunes, où des maîtres européens et natifs enseignent aux enfants leur propre langue, l'Hindoustani et son dialecte corrompu, le Bengali et l'Anglais, je retrouvai mes jeunes savants. Ils prenaient une leçon d'histoire. Chacun d'eux avait à la main une histoire d'Angleterre, et chacun à son tour en lisait un paragraphe. Leur prononciation était telle que je les comprenais parfaitement sans suivre dans le livre ; cependant elle était assez souvent incorrecte. J'ignore pourquoi leur maître ne les reprenait pas.

Alors, il est vrai, ce n'eût plus été une leçon d'histoire, c'eût été une leçon de langue anglaise. Il est difficile de donner l'une et l'autre à la fois : de fréquentes interruptions, des rappels à l'ordre pour la prononciation, font oublier le sens de la lecture, ou en tuent au moins tout-à-fait l'intérêt.

Les classes les plus jeunes m'ont paru les plus attentives. Dans aucune je n'ai reconnu l'air ennuyé des écoliers de mon temps et de mon pays; il y a de la gaiété parmi ces enfants, mais sans grands cris, sans violence. On ne les frappe pas.

Un des professeurs est un jeune *Portugais* de demi-caste, qui s'est distingué entre tous les natifs par la publication d'un poëme anglais, et qui est éditeur d'une petite feuille littéraire. Ses élèves ont de 14 à 16 ans; il leur enseigne quelque peu de rhétorique. Hier, ces enfants avaient apporté chacun une petite dissertation écrite sur une question qu'il avait familièrement traitée devant eux le jour précédent. « Le duel est-il justifiable? » Il leur avait dit le pour et le contre; et chaque écolier avait fait valoir celle des deux opinions à laquelle il s'était rendu. Tous, comme de raison, à l'exception d'un seul, firent leur petit discours en faveur du duel. J'en pressai quelques-uns d'objections: ils n'avaient pris fait et cause que pour des mots. Leurs petits raisonnements européens ne pouvaient être qu'un jeu de leur esprit sur les mots de la veille; je doute fort qu'il s'échange jamais quelques coups d'épée ou de pistolet entre ces enfants-là quand ils seront hommes.

Ils savaient bien l'histoire grecque et la géographie ancienne: j'aurais embarrassé beaucoup d'écoliers européens de même âge avec plusieurs questions familières que je leur fis, et auxquelles ils surent très-bien répondre.

Des 500 écoliers que le collège peut admettre, il y en a près de 200 que M. Wilson dévoue au culte du sanscrit. C'est une pépinière de fouilleurs des antiquités indiennes qu'il élève là.

Il n'est pas question de religion dans l'enseignement du collège hindou. C'est une interdiction que s'impose le Gouvernement de la Compagnie dans tout le système de son administration: elle ne paie pas un seul missionnaire, et éteint autant que possible la ferveur prosélytique des prêtres réguliers qu'elle a dû attacher à certaines stations civiles et militaires.

Au reste, ces missionnaires anglais et américains des divers cultes chrétiens réformés, que le Gouvernement tolère sans les protéger, mangent ici très-inutilement l'argent des sociétés bibliques; il n'y a que les jésuites qui aient su faire des conversions dans l'Inde. Des chrétiens scrupuleux pourraient, à la vérité, demander quelle est la religion de leurs convertis, et contester que ce soit la chrétienne; mais enfin, s'ils n'en ont fait que de très-mauvais chrétiens, s'ils ont continué à tolérer en eux quelques pratiques superstitieuses des Hindous, toujours est-il qu'ils les ont délivrés des liens de leurs castes. Ils les ont ainsi, non civilisés, mais rendus aptes à la civilisation.

Au XIX^e siècle, le but véritable des efforts des amis de l'humanité est-il de convertir les hommes au christianisme ? Le christianisme est-il donc autre chose désormais qu'un passeport regardé généralement, quoique à tort peut-être, comme utile aux arts et à la civilisation de l'Europe ? Pourquoi donc ne pas vouloir de ces païens catéchisés par les jésuites, et reformés par eux en chrétiens de mauvais aloi, puisqu'ils sont propres dès lors à entrer dans le système de nos habitudes domestiques, de nos idées, de nos affections, de nos mœurs ?

Les personnes religieuses qui connaissent l'Inde, ne s'affligent pas de ce silence absolu gardé sur la religion, dans les écoles ouvertes aux jeunes Indiens par les Anglais. Elles savent trop bien que le moindre mélange d'instruction religieuse aux études profanes empêcherait les parents d'envoyer leurs enfants dans ces écoles.

Cependant la croyance aux plus absurdes et aux plus révoltantes superstitions s'allie difficilement à la connaissance des sciences ; et la majorité des Anglais, gens de bien, jaloux d'améliorer la condition de ces peuples soumis à leur empire, mais obligés d'affecter de prendre de l'intérêt au christianisme, disent qu'en cultivant l'intelligence des Hindous, en les initiant à nos arts, nous détruisons par la base leur croyance religieuse, et les préparons admirablement à la foi chrétienne.

Les jésuites, pour faire chrétiens et catholiques les peuples de l'Inde et de l'Amérique, ne commençaient pas par leur apprendre la géométrie, l'astronomie, la physique, l'histoire de l'Europe, par ouvrir leur intelligence, et développer leur raison. Quand on veut enchaîner un homme désarmé, on se garde de lui donner une arme. Non ; les sciences sont une mauvaise introduction au christianisme. Les dogmes du christianisme sont-ils plus acceptables à la raison que ceux du culte hindou ?

L'enseignement des sciences de l'Europe guérira les Hindous de leurs superstitions nationales, mais il ne leur substituera point le christianisme. Pas un des jeunes gens que j'ai vus hier dans les hautes classes, ne croit sans doute à Vishnou, à Brahma, etc., etc. Instruits comme nous, ils croient à leur religion comme nous croyons à la nôtre.

Les jeunes Hindous qui sortiront du collège à 20 ans, parlant et écrivant correctement l'anglais, familiers à ces connaissances générales qui entrent dans une éducation libérale européenne, que feront-ils, que deviendront-ils ?

Sans doute les emplois confiés par le Gouvernement à des natifs seront pour eux ; mais le nombre en est petit. Le barreau, la médecine, ne sont

pas ici des carrières ouvertes à l'écoulement d'une aussi grande fraction de la population lettrée qu'en Europe. Le commerce? il exige des capitaux; et d'ailleurs, les sciences de l'Europe n'y rendent pas un homme plus habile. Les manufactures, les entreprises agricoles sont encore à l'usage seulement de ceux qui possèdent quelque fortune. D'ailleurs, combien l'esprit d'association qui est si nécessaire à leur succès, n'est-il pas combattu puissamment par les divisions multipliées des castes qui isolent souvent ici un individu dans la foule! Quelle espèce de relation peut-il exister entre des hommes auxquels il est défendu de manger ensemble, qui ne peuvent le faire qu'avec leur famille ou ceux de leur caste? L'Hindou qui transgresse cette loi de sa religion perd sa caste; il tombe au-dessous du Paria. Car le Paria jouit d'un singulier privilège dans sa misérable condition : il mange de tout, il tue, il verse le sang, il s'assied à toutes les tables sans perdre sa caste; il y a un degré de bassesse, d'abomination encore au-dessous de lui, et il n'y peut tomber, à moins de se faire chrétien. Les gueux sont philosophes depuis Diogène jusqu'à nos jours.

Attirés sans cesse vers les Européens par la communauté des goûts de l'esprit et les habitudes de leurs pensées que l'éducation aura faites européennes, les Hindous instruits seront repoussés sans cesse par les défenses de leur religion qu'ils ne peuvent violer ouvertement sans perdre leur caste. Il y a maintenant à Calcutta des natifs d'un rang élevé ou d'un caractère respectable que les Européens invitent à dîner dans de grandes réunions : ils acceptent, se mettent à table avec nous, mais ne touchent à rien. Ils vont aussi loin que le permet l'indifférence pour leur religion; ils en négligent l'esprit, mais en observent la lettre. Il en est chez les Hindous comme chez les chrétiens.

Quelques-uns d'entre eux n'ont aucune objection à faire contre une bouteille de vin de Champagne qu'il s'agit de vider avec un Européen, en tête à tête, et sous promesse du secret; mais, devant un tiers, ils mourraient de soif plutôt que de boire dans un verre qui eût servi à un Européen.

La domesticité plus ou moins ennoblie par les titres, mais enfin la domesticité dans laquelle vivent et se glorifient de vivre, près des Européens, tous les natifs qui ne sont pas d'un rang très-élevé ou d'une fortune très-considérable, peut-elle convenir à des jeunes gens qui ne différeront des Européens que par la couleur de la peau et la forme de leur habit?

Quel charme ces jeunes gens pourront-ils trouver dans le commerce des femmes indiennes, telles qu'elles sont actuellement, les créatures les plus stupides, les plus bestiales?

Le *Houka* lui-même ne leur semblera-t-il pas un plaisir insipide ?

La science, si l'on n'a pas acquis avec elle les moyens de satisfaire les besoins nouveaux qu'elle fait naître, est-elle un bien ?

Elle n'est souvent qu'un outil qui demeure inutile entre les mains de son possesseur, soit qu'il soit incapable de s'en servir, soit qu'il n'y trouve pas de plaisir.

Que de jeunes filles en France, à force de temps et d'argent, apprennent l'italien et la musique, pour ne jamais lire un livre italien, ni se mettre une fois à leur piano, le maître absent ! On confond le but avec le moyen : quand on ne fait encore que posséder celui-ci, on croit avoir atteint celui-là.

Mais quand cette semence précieuse a été confiée à un sol digne de la recevoir ; quand la science a été donnée à des esprits faits pour la comprendre, pour l'aimer dans toute l'étendue de ses théories et de ses applications, et que toutes ses applications sont interdites ; quand elle fait voir de toutes parts des sources de bonheur, jusque-là ignorées, qu'elle inspire une soif violente de ce bonheur, et qu'il n'est pas permis de le posséder, la science alors n'est-elle pas un mal, et l'ignorance apathique où sommeillaient nos désirs avant d'être excités par elle, n'était-elle pas bien préférable ?

La masse immense du peuple qui, nécessairement, restera long-temps étrangère à l'éducation européenne, fera donc long-temps encore la loi toute puissante de l'opinion publique, parce qu'elle en est la majorité. Long-temps encore on redoutera ses méprisables dédains, et l'on recherchera ses respects non moins méprisables. Or, pour l'Hindou qui a perdu sa caste en rompant avec les lois de sa religion, il n'y a plus de respect dans la foule ; il n'y trouve plus que de l'éloignement, de l'horreur, du mépris.

C'est ainsi qu'en Espagne, c'est un malheur d'aimer la liberté. Il n'y a que la potence pour elle, ou les galères, par grace.

Pour que l'éducation donnée aux jeunes Hindous devînt pour eux un grand bien, il faudrait, me disait-on un jour, qu'on élevât simultanément à l'euro-péenne un nombre correspondant de jeunes filles, afin de les rendre dignes d'être un jour les épouses de ces jeunes gens ; et il faudrait enfin en élever à la fois un nombre assez grand pour que, abjurant ouvertement toutes les absurdes et abominables superstitions de leur culte, et se livrant par-là au mépris de la multitude qui ne verrait plus en eux que des gens sans caste, ils trouvassent dans le commerce agréable, dans les égards, dans l'estime et le respect de la petite société nouvelle qu'ils formeraient au sein

de la nation, une compensation du dédain et de l'abomination de celle-là. Aux grands maux les grands remèdes. C'est un mal affreux dans un peuple que sa division en castes; il y faut un remède violent : un *Mezzo termine* ne ferait que l'aggraver.

Cette opinion est peut-être trop absolue. Ibrahim-Pacha dîne avec les amis européens, boit avec eux le vin de Champagne tant défendu par Mahomet. Son père, Méhémet-Ali, depuis long-temps en fait autant sans s'en cacher; et de tous les princes mahométans, il est sans contestation le plus maître chez lui. Si ses dévots sujets lui savent mauvais gré de cette abominable impiété, ils ne se permettent guère de le lui témoigner. L'exemple du maître et des classes supérieures corrompt ou améliore, entraîne puissamment les inférieures. Quand, par l'exemple prolongé du mépris de l'esprit du culte hindou, une fraction respectable des hautes castes de l'Inde l'aura discrédité parmi la multitude, alors elle pourra lever le masque entièrement et renverser sans ménagement cet édifice ébranlé. Est-il pour les amis des lumières en Europe un autre système de conquêtes durables? Ils ont essayé de faire violemment par les lois une révolution qui se faisait, mais qui n'était pas encore consommée dans les mœurs; cette expérience terrible, cet effort sans doute prématuré, a coûté à la France vingt ans de malheurs et d'esclavage, et à l'Europe, des fleuves de sang et de larmes.

Sur une échelle, bien petite heureusement, parce que les victimes ainsi en ont été peu nombreuses, n'ai-je pas vu moi-même renouveler ces efforts? Un joug ignoble pesait chaque jour plus durement sur la France et menaçait de l'étouffer; la liberté publique était minée dans ses fondements : que faire pour la sauver? Attendre pacifiquement d'un relâchement fortuit de la tyrannie, ou des chances inconnues de l'avenir, les moyens de la renverser sans secousse, n'était-ce pas se résigner à périr avant elle? Ne s'appliquait-elle pas systématiquement à retirer de nos mains le peu d'armes que nous avions encore contre elle, et à nous empêcher d'en forger de nouvelles. . . . Ravissant l'une après l'autre toutes les garanties nationales, envahissant d'autorité l'éducation de la jeunesse pour la corrompre. . . ., etc., pouvait-on temporiser? le succès de la lutte ne devenait-il pas incertain pour la cause de la liberté, plus elle en retardait le jour? — Voilà ce que j'entendais dire alors à des hommes plus généreux que clairvoyants. L'événement a prouvé contre eux. Sous le règne de la tyrannie, gêné par ses entraves, menacé de ses supplices, l'esprit de liberté a grandi paisiblement; ses progrès sans doute ont été ralentis, mais jamais sa marche n'a pu être arrêtée, et la France victorieuse

est sortie constitutionnellement, sans agitation, sans désordres, du système inconstitutionnel et tyrannique dont il semblait, il y a dix ans, alors seulement qu'elle y entraît, qu'elle ne pouvait se délivrer que par la violence.

Tout ce qui se passe en Turquie depuis quelques années, je n'en excepterai pas le massacre des janissaires à Constantinople, n'est-ce pas une révolution toute nouvelle et tout inattendue d'un peuple musulman? Des uniformes et des baïonnettes aux soldats d'une armée turque, n'est-ce pas un progrès vers la civilisation? Cependant les Turcs nous semblaient devoir être Turcs pour toujours. « Le genre humain est en marche pour ne plus reculer, » a dit Courrier. Sa division en castes soustraira-t-elle l'Inde à ce grand mouvement? Pour ses cent millions d'habitants, j'espère que non.

LE DIMANCHE A CALCUTTA, ET LE SERVICE DIVIN A LA CATHÉDRALE. Voici le quatrième dimanche (*7 juin*) que j'ai passé dans cette grande ville : c'est plus qu'il n'en faut pour connaître les mérites tout-à-fait négatifs de ce saint jour en un pays anglais. On le sanctifie par la privation du peu de plaisirs qu'admettent, dans le système de la société, les autres jours de la semaine. Il n'y a ni danse, ni musique, ni même de grands diners. Toutefois la promenade à cheval le matin, et la promenade en voiture au coucher du soleil ne sont pas interrompues, ou ne le sont du moins que par un bien petit nombre de personnes qui assistent le soir à un office de renfort. Les presbytériens sont plus rigides comme de raison que les anglicans : les plus nombreux sont partout les plus tièdes. Cependant il n'y a ici aucune famille, me dit-on, où l'amour de l'imitation de Dieu fasse préparer le thé le samedi par les domestiques, pour être pris froid le lendemain : ce saint zèle ne s'est encore montré qu'à Madras. Le dimanche de Londres, qui est une partie de plaisir auprès de celui d'Édimburgh, est autrement sérieux que celui de Calcutta.

Le service se fait à la Cathédrale, à dix heures et demie. J'y accompagnai le matin madame Pearson et sa fille. L'église n'est qu'une très-grande, très-large et très-haute chambre, dont le plafond plat est supporté par une double rangée de colonnes. Une table pour la communion, à l'une de ses extrémités ; à l'autre, un jeu d'orgues, une chaire au milieu, en voilà tout l'appareil sacré. D'un côté du pupitre est le siège du Gouverneur-général, avec un banc derrière pour son état-major, qui était là au grand complet. En face est le siège ou trône de l'évêque, avec un banc correspondant pour sa famille, et deux fauteuils, plus bas, à ses côtés, pour ses aides-de-camp ;

nous étions seuls dans le banc de sa famille. M. Pearson était l'ami du feu D^r Héber : à ce titre, peut-être, sa femme partageait cette place commode, vacante aujourd'hui par la mort du docteur.

Des bancs commodes et élégants garnissent l'intérieur et la galerie en dehors des colonnes ; en haut, il y a une seconde galerie. Chaque famille a sa place marquée, dont elle paie sans doute la location à la fabrique.

Un système formidable de Punkas pend de toutes parts au plafond pour éventer le chœur et les deux galeries. Une quarantaine de porteurs de palanquins, vêtus de blanc, sans livrée, avec la robe et le turban, les agitent sans faire le moindre bruit : l'effet en est très-singulier et très-joli, mais point du tout solennel. Ces grandes ailes blanches, qui ont l'air de se jouer dans l'air, et dont les balancements périodiques masquent et découvrent tour à tour l'officiant à son pupitre, le prédicateur dans sa chaire, doivent impatienter vivement la piété qui cherche à s'enfoncer dans la prière.

Nous arrivâmes, comme de bonnes gens, avant le commencement : il y avait cependant déjà beaucoup de voitures et de palanquins dans la cour, et l'assistance était assez nombreuse. L'orgue joua, comme l'orchestre à notre Théâtre-Français, à ce qu'il me parut, pour faire prendre patience au public jusqu'au lever du rideau, qu'on ne lève ici qu'à l'arrivée du Gouverneur-général.

Il arriva bientôt, en frac, sans aucun ruban, donnant le bras à sa femme, et suivi de son secrétaire privé et de ses aides-de-camp en uniforme.

Le prêtre qui lisait les prières, le laïque qui les répondait, faisaient les mines les plus hypocrites du monde ; le prêtre surtout, avec sa grande robe blanche, et ses cheveux poudrés sur la figure rose d'un jeune homme, montrait le blanc des yeux à faire peur. Quant à son débit, il n'avait aucune ressemblance avec sa pantomime ; c'était celui d'un maître d'anglais, prétentieux, jaloux de faire admirer la perfection de sa prononciation.

La substitution du *th* à l'*s* final de la troisième personne du singulier des verbes, dans le vieux et noble langage des écritures et de l'église anglaise, y rend extrêmement commun ce son désagréable. C'est une langue inusitée que celle-là aujourd'hui, et la connaissance intime qu'en ont tous les Anglais nourris dès le bas âge de la lecture de la Bible, ne les aide pas médiocrement à comprendre Shakspeare.

Quelque insolite que soit cette langue, elle est cependant beaucoup trop claire encore, beaucoup trop usuelle pour le sens des choses sacrées : l'étrangeté des dogmes religieux doit être enveloppée dans l'obscurité des langues mortes. Le peuple, en France, s'il était dévot, aurait du moins une excuse dans

son ignorance du latin, tandis que nul protestant anglais ne peut prétendre ne comprendre pas cette traduction du *Credo* de saint Anastase qu'on lut ce matin :

Whosoever will be saved, before all things it is necessary that he hold the Catholic faith.

Which faith, except every one do keep whole and undefiled, without doubt he shall perish everlastingly.

And the Catholic faith in this.....

..... une grande page du plus abominable galimatias, avec cette conclusion consolante pour les malheureux qui n'ont pas le bonheur d'appartenir à l'église d'Angleterre :

« *That is the Catholic faith, which except a man believe faithfully, he cannot be saved.* »

Ces aménités chrétiennes se lisent plusieurs fois l'an dans l'église anglaise. Elle s'appelle ainsi l'église catholique, mais non catholique romaine.

La musique des psaumes est assez belle; soutenus par l'orgue, quelques jeunes enfants les chantaient; deux ou trois choristes faisaient une basse monotone; l'assistance suivait dans le livre sans chanter.

Aucune tendresse d'ame dans cette exhibition de dévotion anglaise; une stricte observance des convenances, c'est tout. Je ne saurais dire comment le sermon fut écouté; il m'endormit subitement: le commencement était au reste pitoyable.

Je ne trouve ni noblesse ni simplicité dans ce service anglican, et j'ignore où ces choses peuvent se trouver chez des chrétiens: l'une d'elles, la simplicité, existe assurément chez les Quakers, mais sans noblesse. Ils restent souvent une heure réunis, sans qu'il prenne à aucun d'eux fantaisie de parler; ils ont alors absolument l'air d'attendre quelqu'un, quelque chose qui ne vient pas, et leurs figures expriment l'ennui, comme des gens qui se morfondent dans une antichambre.

Je n'ai vu qu'une forme touchante de la prière: c'était un des jours derniers, le soir. Je me promenais avec M. de Hezeta dans un des squares de la ville (*Tank square*); quelques pauvres Musulmans presque nus, avant de faire leurs ablutions, priaient prosternés, à genoux sur le gazon, le front appuyé sur la terre, la figure dans leurs mains. Nous passâmes près d'eux sans les déranger nullement. Je ne sais s'ils nous entendirent, mais ils semblaient ravis bien loin de ce monde.

La solitude, l'immobilité, le silence, voilà les conditions de la prière.

Barrackpour, le 15 juin 1829.

Je reçus avant-hier matin, de lord et de lady William Bentinck, une invitation pour venir le soir avec eux à la campagne. Leur bateau à vapeur devait m'attendre au quai. A 5 heures nous partîmes. Le vent, la marée, étaient contre nous; la force motrice du Steam boat était médiocre, et il avait à remorquer notre grand, magnifique et confortable bateau; nous ne faisons que 6 nœuds à l'heure : Barrackpour est à 18 milles ($6 \frac{1}{2}$ lieues) de Calcutta. A la tombée de la nuit, un orage furieux se déclara; il nous restait encore 2 ou 3 milles (une lieue) à remonter; et quand nous les eûmes faits, quand nous eûmes mouillé, il nous fallut attendre un quart d'heure que la pluie, un peu diminuée, nous permit de gagner la rive en bateau. A $8 \frac{1}{2}$ heures cependant nous étions à table en famille, ou du moins en voyageurs, sans aucune réparation de toilette. La maison du Lord se compose de son secrétaire privé, M. Packnam, de son médecin, M. Turner, et de cinq aides-de-camp. Trois jeunes officiers arrivés dans l'Inde depuis quelque temps, et déjà sur le point d'aller joindre, à d'immenses distances dans l'intérieur du pays, les corps auxquels ils sont attachés, avaient été invités. M. de Hezeta, comme de raison, était de la partie, et nous avons uni nos fortunes, ayant fait dire le matin que nous désirions demeurer ensemble.

L'aspect de Calcutta, qui s'étend à 3 milles environ (une lieue) sur les bords de la rivière, est sale et laid. De misérables habitations en briques, toutes dégradées, et beaucoup de huttes en paille, mais toutes entassées les unes sur les autres, quelques chétives pagodes, deux ou trois clochers, et un seul monument européen, la nouvelle Monnaie, qui contraste étrangement par son immensité, son élégance et son air de fraîcheur, avec les ruines poudreuses et brûlantes de la cité indienne, voilà tout ce que l'on voit sur la rive gauche de l'Hougli. Après 3 milles (1 lieue), les habitations ne sont plus si serrées, quelques jardins qui les entourent les séparent, et bientôt elles ne sont guère plus nombreuses que sur la rive opposée. L'un et l'autre bord sont couverts çà et là de jungles épais où domine le Bambou, au-dessus desquels s'élancent fièrement des multitudes de Cocotiers. Cet arbre est sensiblement moins beau ici qu'à Pondichéry; il n'atteint pas moyennement les mêmes proportions; sa palme est moins fournie, elle est un peu maigre et dure. Cependant le Cocotier mêlé à quelques Lataniers et à des Dattiers qui se trouvent partout dans les environs de Calcutta, sans être communs nulle part, raccommode merveilleusement le plat paysage du Bengale.

Les Mangos, les Tamarins et les *Peepul-Trees* y dominant parmi les Dicotylédons.

Calcutta, le 19 juin 1829.

Je m'étais proposé d'écrire à Barrackpour, et me voici revenu de ce bel endroit, après y avoir passé près d'une semaine, sans y avoir presque songé. Me voici rentré sous le toit de mes premiers hôtes, accueilli comme un ami, *welcomed*. Madame Pearson me dit qu'elle espère qu'en me retrouvant chez elle, j'éprouve le plaisir de me sentir à la maison *of feeling home*. Ce témoignage d'amitié me touche, j'y réponds du fond de mon cœur; mais je suis triste comme on l'est au réveil, après un rêve charmant. Ce peu de jours ont suffi pour me faire aimer le lieu où je les ai passés.

Je penserai souvent aux arbres, aux gazons, aux bosquets de Barrackpour; j'en garderai toujours un souvenir tendre. Là, mon ame s'est épanchée avec confiance dans une autre; je me suis fait connaître avec quelque intimité d'une personne de plus au monde, et je me flatte avec douceur de lui avoir inspiré de l'estime et quelque attachement. Sur de grandes questions, nos sentiments et nos idées diffèrent, mais ils s'accordent en des points où tous ceux qui se rencontrent doivent s'aimer. Lady William Bentinck se souviendra, je l'espère, de ce jeune Français qui n'était pas chrétien, qui n'avait pas l'hypocrisie de chercher à le paraître, mais qui aimait les hommes, et se croyait assez religieux parce qu'il avait la charité. Elle en sera plus tolérante peut-être.

Les êtres que le malheur a frappés assez fort pour les empêcher de renaître jamais au bonheur, ceux pour lesquels la vie n'est plus, dans le présent, qu'un état indifférent de la sensibilité, animé seulement quelquefois des souvenirs du passé, et, dans l'avenir, qu'un horizon limité, sans illusions, sans espérances, ces êtres-là sont les plus justes appréciateurs des destinées humaines; isolés en quelque sorte du monde au milieu duquel ils vivent, morts à la plupart de ses joies, leur ame, tranquille désormais, plane sur le tableau de la vie humaine, et, avec l'œil exercé des passions jadis trop actives, elle en découvre, elle en pénètre merveilleusement tous les détails. Ne doit-il pas être un juge éclairé du théâtre, l'acteur habile retiré de la scène?

Pour moi, je dois me l'avouer, ce n'est plus que d'un œil critique que je contemple plusieurs aspects de ma propre sensibilité et de celle des autres dans leurs rapports avec moi. Je regarde les autres vivre, depuis que ma propre vie n'est plus habituellement qu'un spectacle d'actions presque indif-

férentes pour mon intelligence, et que mon moi, souvent oisif, se sépare avec netteté des sentiments dans lesquels il se confondait jadis.

A défaut des passions, l'esprit seul, et les années, la vieillesse, la triste expérience de la vie en détachent pareillement. A mesure que la faculté de jouir, et dans une mesure correspondante la faculté de souffrir, s'éteignent en nous par l'âge et les altérations de notre être physique et moral, cette disposition critique de l'esprit sur les peines et les plaisirs de la vie s'exalte; nous aimons à creuser les théories métaphysiques de ces choses dont la réalité nous est interdite.

Mais je reviens à Barrackpour. Son nom hybride indique son objet. C'est une station militaire occupée toujours par plusieurs régiments d'infanterie native. Quelques milliers de huttes en paille, plus propres que celles des faubourgs de Calcutta, et régulièrement alignées, reçoivent les Cypaies. Les officiers européens habitent sur la lisière du camp dans de nombreux *bungalows* d'un extérieur assez rustique, mais pourvus au-dedans de tous les comforts anglais dans l'Inde. Sur un autre de ses flancs est un village de marchands, un peuple d'ouvriers, de détaillants, qui vendent aux Cypaies tout ce dont ils ont besoin, et qui les suivent à la guerre avec leurs bestiaux et leurs magasins; car dans l'Inde, aucun gouvernement ne fait de distributions à ses troupes : les soldats sont bien payés, leurs veuves et leurs enfants sont pensionnés libéralement par la Compagnie; mais dans les cantonnements en temps de paix, comme dans les marches en temps de guerre, c'est à eux à trouver leur dîner; ils l'achètent aux marchands qui les accompagnent partout, et chacun, suivant sa religion ou sa caste, le choisit, le prépare à sa façon. Ces bazars ambulants doivent singulièrement encombrer les derrières de la plus petite armée indienne. On ne les pille jamais, parce qu'on sent bien que les mauvais traitements les écarteraient, et que, sans eux, on mourrait de faim. Boulangers, bouchers, cabaretiers, etc., tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve à Barrackpour, et ce qui, pour des militaires, s'appellerait du luxe en tout autre pays, s'y rencontre également. Il y a des troupeaux de vaches et de chèvres pour le lait indispensable au thé des officiers, des filles publiques pour les soldats; tout cela va à la guerre, quand on la fait. Cette adjonction de tant d'individus qui, le jour d'une bataille, ne servent à rien, doit dérouter entièrement les prévisions accoutumées d'un officier-général européen. Ses opérations militaires ne peuvent être ici celles de l'Europe; il a une éducation toute nouvelle à faire avant d'être en état de commander.

Un fossé sépare le camp de Barrackpour du parc magnifique au milieu duquel lord Wellesley commença à bâtir, il y a une trentaine d'années, la résidence du Gouverneur-général. Agrandie par ses divers successeurs, elle est devenue, pour une famille seule, une habitation magnifique. Elle fait face à Sérampour qui, sur la rive opposée, a l'air d'une ville d'opéra, élevée là tout exprès pour former un point de vue charmant à Barrackpour.

A force d'argent et de bras, le niveau parfait des plaines où coule le Gange, a été assez tourmenté à Barrackpour pour animer son beau parc de quelques mouvements de terrain. On y a fait, mais avec goût, des montagnes et des vallées, afin d'être obligé d'y bâtir quelques ponts d'un effet agréable; rien de tout cela n'est heurté ni mesquin, et tous les accidents ont l'air naturel. Sur un gazon toujours vert se dessinent de belles masses de verdure, et çà et là des arbres isolés; ce sont des Manguiers, des Peepul (*Ficus indica*), des Lauriers d'Inde (*Laurus indica*), des Banyans (*Ficus religiosa*), des Tamarins, des Badamiers, des Mimoses, des Casuarina, des Cocotiers, des Dattiers, quelques Borassus, et d'admirables gerbes de Bambous. Des arbrisseaux à fleurs, des Lauriers roses, des *Lagerstromia indica*, et une profusion d'Apocynées superbes, décorent le pied de plusieurs massifs imposants formés des plus grands arbres. Ailleurs, ce sont des roses, de l'espèce qui s'est répandue si abondamment de ce pays en Europe : ici, comme en Europe, elle est presque inodore, et ses fleurs sont plus petites et moins belles; des Pêchers, dont le fruit amer, mais succulent et parfumé, y est déjà récolté; des Citronniers, des Grenadiers, qui ne servent que d'ornement. Nos jardins d'Europe n'offrent point cette richesse et cette variété de feuillage, qui ne peut au reste être déployée avec avantage que sur un vaste terrain, car, sur un petit espace, elle ne produirait qu'une bigarrure mesquine, plus bizarre qu'agréable.

Au travers de ce noble parc sont dispersés plusieurs bungalows, qui ressemblent en dehors à de grandes chaumières avec leurs toits de chaume descendant presque à terre; mais on trouve au-dedans des appartements spacieux et commodes, meublés avec une extrême élégance : c'est la demeure des étrangers qu'on invite. Une ménagerie, une belle volière, et une serre commencée, donnent un air royal à l'une des parties les plus belles d'ailleurs par sa plantation. Des sentinelles, de distance en distance, confirment cette apparence. Du plus loin qu'elles aperçoivent un promeneur, elles se font immobiles, à la position du salut militaire; on les prendrait pour des automates

à leur roideur; et ce qui est fort singulier, c'est que je n'ai jamais vu en Europe de soldats avoir cette noblesse et cette grace.

La cloche du château y appelle trois fois le jour, aux heures des repas, les habitants des bungalows, qui, à moins d'un jour frais et couvert, arrivent dans leurs palanquins. On se sépare aussitôt après le déjeuner et le tiffin; le soir, après le dîner, tout le monde passe au salon, où l'on se tient jusqu'à l'heure de la retraite, dans l'Inde 10 heures ou 10 $\frac{1}{2}$ heures. Cela ne fait qu'une bien courte soirée, car l'on dîne à 8 heures; mais la conversation languit avant la fin de la séance. Les Anglais ne savent pas causer; ils se parlent quand ils ont quelque chose à se dire, mais ils n'ont pas cette disposition d'esprit qui nous fait trouver du plaisir à l'exercer sur le plus frivole prétexte. Je soupçonne que la conversation est un fruit exclusivement français.

L'esprit, le mérite, ne peuvent se faire jour dans un salon anglais comme chez nous. C'est sans doute le lieu où l'on exige le moins, de ceux qui y paraissent, d'y répandre de l'agrément: nul n'y est déplacé, s'il a sur le dos un habit de drap fin, du beau linge blanc, et qu'il ait l'air d'y être accoutumé; aussi la société anglaise est-elle la terre promise des jeunes gens. Comme les hommes âgés n'y peuvent montrer aucun avantage sur eux, les jeunes gens les traitent sur le pied d'une égalité parfaite que tout le monde approuve, et l'on ne témoigne pas moins d'égards aux uns qu'aux autres. Le respect, les distinctions flatteuses que l'on montre en France à l'esprit, prouvent qu'on en fait plus de cas. Aux jeunes gens, nous témoignons de la bienveillance, surtout quand ils sont modestes. Les jeunes Anglais sont hommes plus tôt; ils le deviennent sans noviciat, sans apprentissage; de là l'air de roideur déplaisant d'un grand nombre d'entre eux: au lieu de se livrer à l'aimable gaieté de leur âge, ils songent à avoir l'air mâle et grave; il n'y a pas de naturel en eux: ils jouent un rôle, et un rôle assez plat et fort peu aimable.

L'archidiacre de la cathédrale vint le lendemain de notre arrivée nous donner la parole divine du dimanche. On avait transformé en chapelle le grand salon. Cette métamorphose, très-fréquente chez les Anglais, est plus vite opérée chez eux que celle d'une salle de bal ou d'une serre, chez nous, en salle de spectacle. Deux sièges magnifiques, qui avaient passablement l'air de trônes, étaient placés pour lord et lady William, en face du pupitre dressé à l'autre extrémité; derrière était l'état-major du Gouverneur-général; et sur les côtés, une double rangée de fauteuils avec des coussins pour s'agenouiller, restait presque vide, pour constater que les habitants du camp de Barrack pour avaient plus de peur de s'exposer à une ou deux minutes de pluie qu'à la

colère céleste; car c'était pour les amateurs du voisinage que tous ces sièges avaient été préparés. J'allai m'asseoir sur le plus près de l'officiant, afin de mieux entendre.

Le révérend archidiacre jouit de la réputation d'être ennuyeux; il la mérite : ce que j'entendis de son sermon, après l'interminable service anglican, ne me permit pas d'écouter le reste; un sommeil bienfaisant, dont je cachai le scandale avec ma main placée sur mes yeux.

Après le déjeuner, lady William m'emmena chez elle. Il était naturel de dire quelques mots du sermon du matin; mais ce malencontreux sujet nous amena bientôt à causer de religion. Or je savais que lady William Bentinck avait de la dévotion : comment faire? Je crus en Dieu le plus fermement que je pus, afin de lui paraître moins abominable, et je lui laissai voir toutes les infirmités de ma croyance. Elle ne se montra pas trop scandalisée : ayant passé sa vie dans le grand monde, elle sait vivre avec l'irréligion. Il y a bien des années, lady William voyageait avec madame de Staël en Italie; c'était un dimanche. Madame de Staël enviait la dévotion du peuple qu'elles rencontraient sur la route, et parlait avec amour de la religion. « Mais, » disait-elle, « c'est une passion malheureuse pour moi; je fais tout ce que je puis pour en avoir, je frappe sans cesse à cette porte, mais elle ne s'ouvre pas. »

Le soir, nous eûmes une prière commune, avec un petit appareil de pupitre pour le ministre : mais c'était en famille; lord et lady William n'étaient point séparés du reste de la compagnie, il n'y avait de distinction qu'en faveur d'une demi-douzaine de femmes de chambre de lady William, lesquelles avaient leurs chaises derrière les nôtres.

Ces prières sont bien longues, et pour deux ou trois phrases touchantes qui s'y trouvent, elles sont remplies de platitudes dogmatiques : c'est une chose assez inutile dans l'Inde, où le climat provoque au sommeil.

Le Gouverneur-général de l'Inde s'est réservé exclusivement plusieurs des privilèges dont les princes souverains jouissent seuls en Asie : de temps en temps il tient un lever ou une cour, comme les princes natifs tiennent leur durbar, et il reçoit les étrangers avec l'étiquette royale asiatique; nul que lui n'a le droit de dîner en musique; etc., etc. Cette étiquette est abandonnée à Barrackpour, où cependant il ne réside pas sans gardes; mais en revanche il y entretient une petite armée d'Éléphants, ce qui est exclusivement princier. Ces animaux sont prohibés dans la ville, à cause des accidents résultats de la peur qu'ils font aux chevaux. Il y en a une dizaine à Barrackpour, et quand le château est habité, ils viennent un peu avant le lever et le coucher du soleil,

tout sellés, se ranger en bataille sur la pelouse. Les nouveaux venus les préfèrent toujours aux voitures, dont ils ont également le choix pour faire leur promenade. Je fus très-tenté d'agir en nouveau venu, lorsque je vis le premier jour ces singuliers animaux venir docilement s'offrir à nous promener; mais lady William m'avait dit qu'elle voulait que je fisse avec elle ma première expérience en ce genre, et je regardai stoïquement plusieurs Éléphants s'en retourner à vide, sans tentation, sans faiblesse. M. Hézéta prit mon bras, et nous allâmes à pied faire une visite au Rhinocéros.

C'est un individu adulte, de l'espèce *Unicornis*; il vient des montagnes au-delà du Gange, où l'on m'assure que l'espèce est employée aux travaux de l'agriculture, comme le Buffle en beaucoup de contrées. Sa taille est celle de l'individu empaillé que possède le Muséum de Paris. Il a les cuisses et les jambes couvertes par les plis de sa peau qui disparaissent sur les flancs. Sa tête n'est pas sans quelque ressemblance avec celle du chameau; l'œil est fort petit; il a l'air beaucoup plus stupide que féroce. Attaché par le pied avec une longue chaîne à un arbre voisin d'un étang, il se tient des heures entières immobile dans l'eau, la tête élevée, regardant stupidement devant lui. En hiver, il se baigne rarement, et la fraîcheur qu'occasionnent en été plusieurs jours de pluie, suffit pour l'en empêcher. Il ne vit que d'herbes. L'homme qui le soigne l'approche sans défiance; il le frotte souvent avec de l'huile pour assouplir sa peau, qu'il broie dans l'état sauvage, en passant au travers des jungles et en se frottant contre les arbres. Il fait peu d'attention aux étrangers qui viennent près de lui sans démonstrations hostiles. Sa stupidité cependant ne permet pas de s'approcher trop sans danger. Deux fois il s'échappa en rompant sa chaîne; on craignait qu'il ne sortît du parc dont la faible clôture ne pouvait être un obstacle pour lui; mais les Éléphants avertis vinrent à temps; ils l'entourèrent et le réduisirent facilement : battu par eux et démoralisé, on en fit tout ce qu'on voulut. Je crois qu'il ne cédaît qu'au nombre, et que, sur un seul, il eût pu avoir l'avantage, à moins que ce ne fût un mâle armé de grandes défenses. La construction de l'Éléphant est presque frêle auprès de ce monstrueux animal; les jambes du Rhinocéros, proportionnellement à la masse de son corps, me paraissent encore plus petites que celles de l'Éléphant; sa stabilité doit être encore plus grande, et, sur cet inébranlable point d'appui, il fait mouvoir une arme terrible.

Un Tigre royal, des Lions d'Afrique, plusieurs Guépards (*felis jubata*) dressés à la chasse, que possédait la ménagerie de Barrackpour, ont été donnés en présent à des Rajahs : elle est fort déserte maintenant. J'y ai vu

deux espèces d'Ours indigènes de cet empire, et assurément fort différentes, quoique l'un des individus soit jeune encore, et l'autre adulte. Celui que j'ai entendu appeler *Ursus labiata*, a le poil presque noir, un peu lincux, le crâne élevé, le museau pointu; sa tête ressemble à celle des grands Chiens des Alpes. Il est un peu moins grand que l'Ours brun d'Europe. L'autre a le poil moins foncé, court, droit, égal, et la tête aplatie.

Près de là sont plusieurs individus du genre *Moschus*, qui appartiennent peut-être à deux espèces. Leur corps n'excède pas la grosseur d'un fort Chat, mais ils sont plus ramassés, leurs jambes sont courtes et grêles, et leur tête, si elle portait de grandes oreilles, rappellerait celle du Lapin; leur pelage est roux.

Un Lynx, que je suppose être le *Caracal*; le corps allongé, très-bas sur jambes, d'un roux vineux, l'air farouche et horriblement féroce.

Un animal qu'on appelle Ane sauvage, mais dont je n'ai pu déterminer avec certitude la patrie. Il a la tête plus courte et plus belle que celle de l'Ane; les oreilles moins longues; la crinière courte et droite comme lui, mais plus fournie; le dos, le cou, la tête, les cuisses et les épaules isabelle; le ventre, les jambes et le museau blanchâtres; une ligne noire transversale sur les épaules: ce doit être le *Dziggetai* (*Equus hemionus* de Pallas). Il est de la taille d'un fort baudet, mais extrêmement délié et gracieux; sa tête ressemble plus à celle du Cheval qu'à celle de l'Ane. Il vit captif depuis plusieurs années, sans qu'on ait cherché à le rendre utile.

Je m'attendais à trouver dans une ménagerie indienne une nombreuse collection de Singes, mais je n'en vis qu'un seul. C'est une espèce que je ne puis déterminer, mais qui appartient évidemment au genre *Pithecus* (Geoffroy Saint-Hilaire) ou Orang. Il a le museau très-peu proéminent, noir et presque nu; le poil droit, assez fourni et brun; point de queue: peut-être est-ce le Gibbon noir de Buffon.

Ce Singe marche toujours sur les pieds de derrière; et même en courant, il ne pose pas les mains à terre; mais il renverse, en l'élevant, un de ses longs bras pour se tenir en équilibre et ne pas tomber sur le nez; il fléchit l'autre bras et le rapproche de son corps pour ne pas détruire l'effet du balancier qui assure sa station. Il a environ 1^m,15. Sa vitesse à terre est très-médiocre, mais elle est prodigieuse au travers des arbres; l'œil a peine à le suivre; il ne se sert que de ses bras pour s'élaner et se dévaler de branche en branche. Ce Singe est fort attaché à l'homme qui le soigne; on le laisse en pleine liberté: il revient à l'instant qu'on le rappelle, et saute sur le bras de son

maître et s'y assied comme un enfant sur celui de sa mère, passant un de ses bras autour de son cou. Il pousse souvent pendant des heures entières, et sans aucune apparence de colère ou de joie, un cri prolongé, assourdissant, qui est un des sons de la voix humaine; il le termine par une espèce de râle bruyant, étouffé, qui ressemble beaucoup aux efforts douloureux et impuissants du vomissement. Cet animal, qui est fort doux, a l'air féroce. On n'a pu me dire d'où il provenait.

Une Autruche d'Afrique, assez apprivoisée pour qu'on la fasse courir dans le parc en liberté; un Casoar et quelques grandes et belles espèces d'oiseaux de rivage, sont loin de remplir tout l'espace de la volière. La négligence de lord William Bentinck pour la ménagerie de Barrackpour, paraît compromettre, dans l'opinion de quelques femmes, l'empire des Anglais dans l'Inde.

J'allai le 15 juin, au point du jour, prendre lady William Bentinck pour monter avec elle sur un Éléphant. Il y en avait une demi-douzaine rangés en bataille, couverts de housses écarlate magnifiquement brodées d'or, portant sur le dos une sorte de caisse de phaéton où deux personnes peuvent s'asseoir à côté l'une de l'autre, avec un petit siège derrière pour un domestique, mais qui reste ordinairement vide; leur cocher ou cornac, accroupi sur un coussin, sur leur tête, et leur laquais suivant à pied pour faire la conversation avec eux en marchant, les avertir des mauvais pas, leur recommander d'être prudents, les encourager quand ils se fatiguent, leur promettre des feuilles fraîches au retour, et veiller à ce que rien ne se dérrange dans leur équipement. Lady William leur donna à chacun un grand morceau de pain qu'ils prirent adroitement dans sa main, et elle le mit elle-même dans la bouche de son favori. J'étais fort peu rassuré de la voir au milieu d'eux, et elle s'amusa passablement de ma répugnance à l'imiter; ce que je fis pourtant, la raison comprimant le naturel. La distribution faite, le favori se coucha sur le ventre, appuyé sur ses genoux par derrière, et les jambes de devant tout à fait étendues; immobile dans cette position, qui semble fort gênante, tandis que le valet de pied appuyait contre lui une forte échelle sur laquelle nous montâmes dans notre petit coupé; on le ferma soigneusement, on pendit l'échelle à une des courroies, au côté droit de l'animal, et quand nous nous trouvâmes parfaitement installés, le cornac lui dit « de se relever, doucement, et sans secousse surtout, car il portait sa maîtresse. »

Malgré sa parfaite éducation, je crus, quand il se releva, que j'étais sur un vaisseau faisant naufrage. Ce n'est que par un effort violent qu'il y peut

parvenir, surtout pour le train de devant; il est obligé de s'élaner en arrière; cette mise à flot n'a rien de dangereux, mais elle n'est pas agréable.

L'Éléphant, du moins quand il est monté, n'a que deux allures : son pas ordinaire, qu'il ne quitte pas volontiers, n'excède guère une lieue de poste à l'heure; il peut faire ainsi 2,400 toises. Il est généralement assez doux; c'est un faible tangage, court et brisé, qui fait jouer continuellement le bassin sur les cuisses. Mais, pour peu qu'il soit dur, c'est un véritable exercice, et même assez fatigant. L'autre allure l'est toujours. C'est un pas démesuré; l'animal jette ses membres antérieurs au lieu de les porter et de les poser. On tangué, on roule, on cahote; c'est la combinaison de tous les mouvements désagréables, et cela pour faire deux lieues à l'heure.

Le conducteur de l'Éléphant, assis sur sa tête, quelquefois accroupi, plus souvent à cheval sur son cou, les jambes derrière ses grandes oreilles, porte une espèce de petite hallebarde en cuivre, à pointe mousse, avec laquelle il presse la tête de l'animal quand il n'obéit pas assez promptement à la voix; mais l'obéissance est ordinairement la plus soudaine, et il me semble qu'il n'y a pas de cheval de manège qui entre aussi parfaitement dans les intentions de son cavalier.

L'Éléphant, tout en marchant, joue avec sa trompe, il arrache à gauche et à droite de petites branches d'arbre, quand son conducteur le lui permet, de l'herbe devant lui; sa trompe, c'est son passe-temps; quand on lui défend de s'en servir, il la porte d'un air grave et chagrin, droite et pendante devant ses jambes.

Les Éléphants dressés à la chasse du Tigre sont les plus intelligents; et c'est le cas de ceux de Barrackpour. On raconte néanmoins sur leur obéissance des histoires peu croyables. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas long-temps qu'un des cornacs de Barrackpour fut condamné à mort pour avoir fait tuer une femme par son Éléphant. Ils n'ont, dit-on, qu'un mot à leur souffler à l'oreille, et si vous êtes à portée de leur trompe, vous êtes écrasé à l'instant. Comme sous le gouvernement des Anglais la moindre leçon donnée en ce genre à un Éléphant coûte la vie au précepteur, je m'étonne que l'on trouve des écoliers si instruits.

On sait que ces animaux n'engendrent pas en captivité; mais il arrive quelquefois que des femelles pleines avant d'être captives, mettent bas après : un des Éléphants de Barrackpour y est né ainsi. On en fait moins de cas que de ceux nés à l'état sauvage; ils passent pour ne pas devenir aussi forts ni aussi dociles.

Dans le Sud de l'Inde, quoique les Éléphants soient communs dans plusieurs provinces, on les fait venir de Ceylan. Au Bengale, c'est du pays au-delà du Gange qu'on les tire. Un Éléphant ordinaire coûte ici 800 roupies (2,000 fr.). C'est le prix d'un Cheval arabe très-médiocre. Il n'y a guère que les riches Indiens qui en entretiennent par luxe, et le gouvernement anglais pour transporter le lourd bagage de ses armées. Un fort Éléphant porte 3,000 livres.

Ce lourd animal paraît naturellement fort indolent; après la plus courte promenade, il retourne avec joie à son étable, et là, libre presque toujours, il vague lentement, jouant avec sa trompe, mais avare de tous autres mouvements. Il veille les enfants de son conducteur lorsque leur mère les laisse seuls, et il les retient avec sa trompe pour les empêcher de sortir de l'écurie, ou de s'écarter trop. Les étrangers l'approchent avec la même confiance qu'on le fait chez nous des Vaches et des Bœufs, et jamais il ne s'éloigne, comme il arrive souvent à ces animaux. Je n'ai pas entendu dire qu'ils se battent entre eux; au reste, l'ordre serait facile à rétablir, car nulle espèce d'animal n'est plus obéissante à l'homme.

Les Vaches et les Bœufs passent avec indifférence près des Éléphants, mais leur rencontre épouvante les Chevaux. Je ne suis pas encore habitué à les voir marcher vers moi. L'attirail qu'ils portent les grandit de beaucoup: de face, ils sont superbes, mais terribles. Du mouvement dans une masse si énorme, c'est quelque chose d'extraordinaire.

Le soleil en se levant nous fit bientôt descendre, lady William et moi, de notre Éléphant, pour monter en calèche. Nous parcourûmes le camp, dont les parties occupées par les officiers ont l'air d'un joli village d'opéra. Nous rencontrâmes lord William faisant, à cheval, sa promenade du matin; un de ses aides-de-camp près de lui, et deux gardes derrière faisaient toute sa suite. Il n'y a pas de petit Rajah qui ne se crût déshonoré de sortir avec si peu de monde.

C'est un beau trait de notre civilisation européenne moderne, que la simplicité où le pouvoir peut descendre sans se déconsidérer. Nous ne le remarquons pas; mais en Asie, il faut le voir et l'admirer. C'est que là, le pouvoir n'est que la force matérielle; chez nous, une notion morale l'environne souvent, qui le protège par le respect qu'elle inspire pour lui, et par le sentiment de son utilité. Ce n'est un ennemi pour personne dans l'Inde que l'homme qui la gouverne. Pourquoi n'irait-il pas seul? Qui pourrait vouloir lui faire du mal?

VISITE A CHANDERNAGOR ET A SÉRAMPOUR, LE 15 JUIN. J'avais témoigné le désir d'aller faire une visite à l'officier français qui commande à Chandernagor, et lord William m'avait permis de disposer de son yacht et de son *steamer* pour faire ce petit voyage. Le temps était très-chaud le matin, et personne ne s'offrait à m'accompagner; mais un orage qui survint dans la matinée, et qui le rafraîchit tout à coup au moment où j'allais partir, changea les dispositions d'un chacun, et après quelques minutes d'hésitation, il fut convenu que la partie serait générale. Notre petite flotte devait aller mouiller devant Chandernagor, et m'y attendre à l'ancre pendant une demi-heure, afin que je fisse ma visite. Mais lady William, pendant le voyage, pensa qu'il ne serait pas gracieux pour les personnes que j'allais voir, de rester à leur porte sans entrer; et puisque le hasard l'avait conduite jusque-là, elle voulut aller plus loin, et faire, avec son mari et toute notre partie, une visite à M. et M^me Cordier. Je devais néanmoins descendre d'abord seul à terre, afin de lui éviter la peine de le faire, si par hasard je ne trouvais personne.

Je descendis avec M. Hézéta sur le quai, où un peuple immense s'était rassemblé; je cherchai vainement un Européen dans cette multitude; mais le premier natif auquel je demandai la demeure du Gouverneur, me répondit en français, et la foule se porta devant nous vers le Gouvernement. M. Cordier était chez lui : on me fit entrer dans son cabinet pour l'y attendre. Je vis dans la maison un mouvement extraordinaire, les domestiques allaient et venaient d'un air mystérieux. Enfin M. Cordier arriva : c'était pour s'habiller qu'il avait dû me laisser seul. Cependant, à bord du bateau, lord et lady William attendaient un message de moi pour me joindre en cas d'affirmative, et je me hâtai de dire à M. Cordier que j'étais venu avec eux, et qu'ils désiraient faire une visite à sa femme. Alors il regarda à la fenêtre, et voyant nos bateaux dorés et pavoisés, il courut chez madame Cordier sans me permettre de l'y suivre, et revint avec son chapeau, prit mon bras, et sans se donner le temps de parler, il m'entraîna dehors, comme si le diable nous eût chassés de chez lui. L'annonce de la visite de son voisin de Calcutta l'avait bouleversé; il ne voulait pas souffrir que lady William prit la peine de descendre. Cependant il donnait ses ordres dans la rue, les Cipayes poussaient à vue d'œil, et s'embellissaient pareillement. Je voyais une multitude de petits changements de décorations à vue; leurs shakos noirs étaient devenus écarlate; devant nous une petite armée de soukdars avec leurs masses d'argent s'était formée, qui nous précédait; le pavillon blanc était déployé.... « Mais comment ferai-je, me dit M. Cordier d'un air désespéré;

comment ferai-je? je n'ai pas de canons pour saluer Son Excellence!» Au travers de cette anxiété il était évidemment ravi de la visite qu'il recevait. La grande et magnifique embarcation qui m'avait conduit à terre, nous conduisit au yacht, où nous trouvâmes lady William et son mari avec son parapluie à la main prêts à descendre; des Tom' Jones furent débarqués; lady William monta dans le sien, et lord William vint à pied avec moi dans la foule qui le cherchait sans doute et ne le devinait pas.

Non, jamais, avec trente comparses, un directeur d'opéra n'a fait une si belle armée. J'ignore quelles manœuvres le commandant en chef de Chandernagor exécuta, mais ses trente Cipayes occupaient une ligne de plus de trois cents pas, et, de distance en distance, ils formaient des pelotons qui présentaient les armes quand nous passions. Nous en trouvâmes au moins une demi-douzaine rangés en bataille à la porte du Gouvernement; et dans la cour de l'hôtel un nombre encore plus grand. On avait fait sans doute une presse parmi les domestiques de la ville, car il y en avait une véritable armée dans le vestibule, commandée par les soukdars avec leurs masses. Nous en avions, nous autres, débarqué une centaine, dont les turbans et les ceintures d'or et d'écarlate nous faisaient le plus grand honneur.

Madame Cordier reçut lady William avec beaucoup de politesse, dans un grand salon, peu meublé à la vérité, mais décent. En face de ces riches et magnifiques officiers anglais qui regardaient sans doute avec quelque pitié la simplicité un peu antique du salon de madame Cordier, j'e me ressouvins que j'étais Français, et j'aidai mes compatriotes à défendre et faire valoir les mérites de leur résidence. On parla peu des plaisirs de Chandernagor, qui sont nuls par le défaut absolu de toute société; mais on y a un peu moins chaud que dans tout le reste du Bas-Bengale, parce que la ville est élevée de quelques pieds de plus au-dessus du Gange, et l'air y est meilleur, le climat plus sain que partout ailleurs dans les environs. Il y avait quelque commerce jadis, et il n'y en a plus; mais on n'entend point parler de gens qui se ruinent; la vie est douce, tous les jours se ressemblent. Enfin, on démontrait que l'on n'était pas malheureux du tout à Chandernagor. Lady Bentinck, de son côté, était assez aimable pour regretter presque de n'y pas habiter, maudissait Calcutta, et se plaignait de l'humidité de Barrackpour. Au bout d'une demi-heure, nous nous retirâmes, M. Cordier escortant le Tom Jones de lady William, et nous autres, à pied, comme nous étions venus. Notre sortie fut encore plus magnifique que notre entrée; il semblait que les deux cent mille sujets que le roi de France a dans l'Inde, se fussent donné

rendez-vous sur notre passage; l'officier européen qui commande les 30 Cipayes (car il n'y en a pas un de plus), commandait le poste d'honneur placé devant le mât de pavillon, et les soukdars de Chandernagor avaient empêché le peuple de couvrir le gauht par où nous devions descendre. M. Cordier donna la main à lady William pour entrer dans le bateau, et l'on eut peine à l'empêcher de sortir de ses États pour la conduire jusqu'au yacht. En un instant nous y fûmes rendus, et le bateau à vapeur nous emmena aussitôt avec sa vitesse ordinaire et celle de la mer descendante. Je vis de loin l'excellent M. Cordier s'en retourner lentement chez lui, tournant souvent ses yeux vers le brillant météore qui disparaissait rapidement : ses soukdars avaient peine à lui faire faire place au milieu de l'admiration redoublée de son peuple.

Au bout du monde, Chandernagor rappelle la France; le peu que nous en vîmes, le quai et les rues qui viennent y aboutir, sont habituellement déserts, car l'herbe y pousse partout; point de traces de voitures; point de magasins; les palanquins, qui sont à Calcutta la ressource des plus pauvres, ont l'air d'y être rares; pas de mouvement, pas de vie. Celle des grandes villes de commerce est si bruyante qu'elle me déplait, et le silence qui règne dans les lieux dont la prospérité est stationnaire ou décroissante, a quelque chose de triste, mais de noble et de touchant.

Un peu au-dessous de Chandernagor, et sur la rive droite du Gange pareillement, on voit au milieu des jungles élevés, les ruines de l'ancienne demeure du Gouverneur de Chandernagor. Il y a aussi de ce côté un gros village habité seulement par de pauvres Indiens. Cette rive est constamment plus élevée que l'autre, et elle paraît plus sauvage quoique plus fertile. Aux Palmiers près, dont trois espèces sont ici très-communes, le Cocotier, le Dattier et le Latanier, les bords de l'Hougli ressemblent aux descriptions du Mississipi dans la partie inférieure de son cours.

On aperçoit de distance en distance des pagodes et des gauhts. Les pagodes sont presque toutes sur le même modèle: c'est un petit temple carré, à toit plat, avec six chapelles de chaque côté. C'est souvent devant elles que sont bâtis les *Gauhts* ou degrés par où les Hindous descendent jusqu'au bord de la rivière pour y faire leurs ablutions. Au sommet de ces degrés, il y a souvent, au lieu d'un temple, une place qui sert à brûler les cadavres des gens qui ont le moyen de payer un si grand honneur. A peine roussis, car les brahmes ne leur donnent pas du bois pour leur argent, ils n'ont qu'un saut à faire pour tomber dans le fleuve sacré. Les corbeaux et les poissons ne les y laissent pas pourrir long-temps.

Pour ne pas faire de jaloux sans doute, lord William voulut, avant de rentrer chez lui, faire aussi une visite au Gouverneur de Sérampour. Nous savions tout juste son nom; mais on disait que c'était un homme fort distingué. Nous mouillâmes donc vis-à-vis la plus belle maison de la ville, pensant que ce serait la sienne, et M. de Hézéta, accompagné de plusieurs autres, descendit d'abord pour s'informer s'il était chez lui. Il paraît qu'il produisit chez M. Hohlemberg le même effet terrible qu'avait causé mon arrivée chez M. Cordier. Long-temps nous attendîmes sans rien voir venir. Enfin notre ambassadeur revint, comme j'étais revenu, grossi du Gouverneur, qui voulait aussi s'opposer à ce que lady William descendit, alléguant la distance et l'heure. Il était complètement étourdi de ce coup inattendu. Nous descendîmes tous, et, suivant le même ordre que dans notre première expédition, nous nous rendîmes à pied au Gouvernement, entourant le Tom Jones de lady William, que M. Hohlemberg escortait de plus près.

A Sérampour il y a du travail; la population n'est pas, comme celle de Chandernagor, vacante au premier bruit, au moindre événement; notre succès, quoique grand, n'y fut pas si populaire.

Les forces du roi de Danemark dans le Bengale me paraissent inférieures à celles du roi de France; mais leur tenue n'est pas moins belle, et leur musique, qui est à proprement parler le côté faible de la garnison de Chandernagor, est beaucoup plus brillante. Dans la cour de l'hôtel du Gouvernement, où de jolis ânes paissent l'herbe en liberté, nous trouvâmes la garde sous les armes, commandée par un Soubadar de bonne mine, tambours et fifres en tête : on présenta les armes, et l'on battit aux champs quand nous passâmes.

La maison de madame Hohlemberg ne semble pas plus magnifique que celle de madame Cordier; la maîtresse, de même que son mari, parle très-bien anglais, français et allemand, et elle a, comme lui, l'air tout à fait distingué. Le jour qui baissait ne nous permit pas de leur faire une longue visite.

Sérampour est encore plus petit, s'il est possible, que Chandernagor, car il n'y a pas un pouce de territoire danois autour de la ville, tandis que les possessions du roi de France s'étendent à un demi-mille (un cinquième de lieue environ) de Chandernagor dans certaines directions; mais il y a quelque industrie, quelque commerce. C'est un nid de missionnaires anabaptistes, venus de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis. Du produit des souscriptions faites pour la propagation du christianisme, ils ont bâti un superbe collège où ils donnent commodément la parole de Dieu. Autour de ce noble édifice s'élèvent quelques bonnes et grandes maisons où demeurent messieurs les apôtres : ils se

paient sans doute assez généreusement les leçons qu'ils donnent à une quinzaine d'enfants convertis; mais pour étendre leur action apostolique, ils ont formé un bel établissement d'imprimerie, d'où partent, pour toutes les parties de l'Asie, des traductions de l'Évangile; on y fait le papier, on y grave, on y fond les caractères; des Pundits composent et corrigent; on y relie, on y dore sur tranche au besoin, et à juste prix. Un des missionnaires, M. Mac, Écossais sans doute, est fort bon chimiste, dit-on; il a la surintendance de la papeterie, et des machines à vapeur dont la force y est employée. D'autres, philologues plus spécialement, surveillent l'impression des ouvrages en langues orientales. Il va sans dire que l'impression des livres anglais profanes n'est point prohibée, non plus que la vente du papier, du carton, des caractères, que l'établissement peut fabriquer au delà de sa consommation. Ces missionnaires-là sont véritablement utiles. Il y en a cependant quelques-uns sur lesquels les dévots austères se sont permis de jaser, parce qu'en donnant du travail et du pain à quelques centaines de malheureux, ils s'enrichissent au lieu de s'appauvrir. Aucun de ces propos n'a jamais atteint le docteur Carey, quoique je trouve sa bibliothèque très-dispendieusement meublée pour un apôtre.

La plupart des débiteurs insolvables de Calcutta fuient la prison à Sérapour; et comme il y en a un grand nombre qui ne sont que des gens malheureux, que l'on verrait avec peine soumis aux rigueurs de la loi, on se félicite que ce petit coin de terre danois leur offre un asile. Ils vivent là petitement, jusqu'à ce qu'ils trouvent le moyen de rétablir leurs affaires, ou de retourner en Europe. Le dimanche, ils descendent à Calcutta par la rivière, passent la journée avec leurs amis, et s'en retournent le soir, la sainteté du jour défendant qu'on les arrête. Chandernagor a bien aussi quelques habitants de cette espèce, mais beaucoup moins nombreux.

A un mille au-dessous de Sérapour, il y a une assez grande pagode extrêmement vénérée. Le dieu principal qui l'habite en sort une fois tous les ans sur un char analogue à celui de Jagrenat, pour rendre visite à quelques-uns de ses voisins. Cette fête rassemble toujours une population immense, et là, comme à Jagrenat, des malheureux se jettent sous les roues du char pour être écrasés par elles et mourir saintement. M. Packnam, le secrétaire particulier de lord William, passait l'an dernier par hasard en ce lieu, au moment de la cérémonie: il était à cheval. Un Indien, devant lui, se jeta par terre sur la route du dieu; les roues allaient l'atteindre, quand M. Packnam, lançant son cheval au galop, tomba sur le martyr à coups de cravache. Le malheureux se leva aussitôt et s'enfuit à toutes jambes dans les jungles en criant au meurtre!...

Il était parfaitement préparé à une mort affreuse, il avait du courage pour se faire écraser, mais un coup de fouet! . . . il n'y avait pas pensé, et il s'enfuit à toutes jambes! Bizarre faculté que le courage! il y a des formes sous lesquelles la mort paraît tout à fait indifférente à ces gens-ci, qui sont si lâches et si timides. Sans aucune exaltation morale, ils souffrent avec une incroyable impassibilité des supplices atroces pour une somme assez modique. On en trouve qui se font balancer en l'air, pendus à un hameçon enfoncé dans les chairs et la peau de leur dos, sans un cri, sans un gémissement, et ils ne savent que baisser la tête et s'enfuir quand un Européen lève la main sur eux.

Les Nègres craignent la douleur physique : ils seraient excusables d'être lâches. Mais quel peut être le principe de la lâcheté d'un être dont la peau n'est pas sensible? quelle peur peut avoir d'un soufflet un homme qui, pour une faible récompense, se fait mettre à la torture?

Les Hollandais jadis avaient sur le Gange un comptoir à Chinsura, à un ou deux milles ($\frac{1}{2}$ lieue) au-dessus de Chandernagor. A la paix de 1814, ils eurent le choix de reprendre cet établissement, et deux ou trois autres également microscopiques sur la côte de Coromandel, ou de les abandonner à la Compagnie, pour l'île de Java que les Anglais avaient prise, avec toutes les autres Moluques, pendant la guerre. Je ne sais ce qu'ils gagnent à posséder Java, mais les Anglais regrettent maintenant de la leur avoir laissée. Il paraît que, deux années plus tard, la France, quand on lui offrit de lui restituer Pondichéry et ses comptoirs sur le continent, eut aussi à opter entre ces possessions ridicules et la reprise de l'île-de-France. Lord Castelreagh offrait ce marché au duc de Richelieu. Lequel était le plus inepte, de celui qui le proposait, ou de celui qui, libre de son choix, abandonnait Maurice?

De la plate-forme du collège de Sérampour on jouit, sur l'une et l'autre rive du Gange, d'une vue assez étendue. Les arbres qui bordent les champs de riz et les jungles qui couvrent les terres incultes, donnent au pays, surtout vers l'ouest, l'aspect d'une immense forêt de laquelle s'élèvent, çà et là, les coupes de quelques pagodes.

Ce ne sont pas les aspects de la nature qui m'ont plu à Barrackpour. Notre admiration pour elle a une sorte de virginité qui se flétrit et que j'ai laissée dans les Alpes et à Haïti.

Avant de parcourir les Alpes, seul, comme je le fis, avec mes pensées, et dans la disposition de l'âme la plus propre à jouir délicieusement de leur

beauté, j'avais visité les montagnes de la Provence, les Cévennes et l'Auvergne. J'étais trop jeune dans ce premier voyage, j'étais trop neuf aux sentiments les plus profonds de la vie humaine, pour comprendre les accords touchants et les harmonies sublimes des scènes de la nature avec le cœur de l'homme. Cependant, lorsque, dans l'isolement de ma vie actuelle, loin de ma famille et de mes amis, je me laisse doucement ramener par mes souvenirs aux jours passés; lorsque, indifférente au présent, mon âme, avide d'émotions douces, cherche à se reposer dans des scènes d'innocence, d'admiration, de bonheur, quels tableaux se forment devant moi? Vois-je les glaciers magnifiques des Alpes, ou n'est-ce pas plutôt près des neiges de la Lozère que je vais m'asseoir?... C'était le 21 juin 1821 : je ne l'oublierai jamais. Je me rappellerai toujours avec attendrissement ce jour où, pour la première fois, je foulai les prés fleuris des montagnes, où je cueillis des gentianes et des saxifrages! Sur le dos de la montagne, vers le nord, quelques neiges restaient encore : toutes les plantes qui croissaient à l'entour m'étaient nouvelles : mais elles étaient rares et clair-semées; la croupe de la Lozère est nue et désolée : cependant l'âpreté de ce site élevé, la violence du vent du nord qui me transissait de froid, malgré d'épais vêtements, cette sensation inaccoutumée en cette saison, tout me frappait d'un sentiment d'étrangeté que je n'ai jamais éprouvé depuis avec la même vivacité.

L'avenir, dans la jeunesse! . . . L'avenir, dans l'âge de l'espérance : le passé, quand l'espérance n'est plus; voilà le champ des jouissances pour les imaginations tendres et ardentes que la médiocre réalité ne peut satisfaire!

Si j'ai trouvé tant de jouissances en voyageant dans les Alpes, après avoir visité les montagnes du centre de la France, c'est que les Alpes m'ont offert un type nouveau de beauté, et non la répétition agrandie d'un type connu : je sens tellement la différence du caractère de leurs paysages, que j'ai la conviction que je retrouverais encore dans le Cantal et les Monts-Dores, les émotions les plus vives.

Cependant, après ces scènes du nord, quel ravissement nouveau n'éprouvai-je pas, quel étonnement incrédule ne fut pas le mien, quand je descendis pour la première fois sur la rive des tropiques! M. de Humboldt a décrit heureusement cette impression profonde que laisse à jamais, dans l'âme d'un homme sensible aux beautés de la nature, et d'un naturaliste surtout, le premier tableau qu'il a contemplé du monde équinoxial.

« Nous quittâmes, dit-il (1), les bords de Cumana, comme si nous les avions

(1) Relat. Hist., vol. IV, p. 63.

« long-temps habités. C'était la première terre où nous avons touché sous une
« zone vers laquelle tendaient mes vœux depuis ma première jeunesse. Il y a
« quelque chose de si grand et de si puissant dans l'impression que fait la
« nature sous le climat des Indes, qu'après un séjour de quelques mois, on
« croit y avoir séjourné une longue suite d'années. En Europe, l'habitant du
« nord et des plaines éprouve une émotion presque semblable, lorsqu'il quitte,
« même après un voyage de peu de durée, les bords du golfe de Naples, la
« campagne délicieuse entre Tivoli et le lac de Némi, ou les sites sauvages
« et imposants des Hautes-Alpes et des Pyrénées. Cependant partout, sous la
« zone tempérée, la physionomie des végétaux offre des effets peu contrastés.
« Les pins et les chênes qui couronnent les montagnes de la Suède, ont un
« certain air de famille avec ceux qui végètent sous le beau climat de la Grèce
« et de l'Italie. Entre les tropiques, au contraire, dans les basses régions des
« deux Indes, tout paraît neuf et merveilleux dans la nature. Au milieu des
« champs, dans l'épaisseur des forêts, presque tous les souvenirs de l'Europe
« sont effacés; car c'est la végétation qui détermine le caractère du paysage,
« c'est elle qui agit sur notre imagination par sa masse, le contraste de ses
« formes et l'éclat de ses couleurs. Plus les impressions sont fortes et neuves,
« plus elles affaiblissent les impressions antérieures. La force leur donne l'ap-
« parence de la durée. J'en appelle à ceux qui, plus sensibles aux beautés
« de la nature qu'aux charmes de la vie sociale, ont fait un long séjour dans
« la zone torride. Qu'elle leur reste chère et mémorable pour la vie, la pre-
« mière terre où ils ont abordé! Un désir vague de la revoir se renouvelle en
« eux jusque dans l'âge le plus avancé. Cumana et son sol poudreux se pré-
« sentent encore aujourd'hui plus souvent à mon imagination que toutes les
« merveilles des Cordilières. Sous le beau ciel du Midi, la lumière et la magie
« des couleurs aériennes embellissent une terre presque dénuée de végétaux.
« Le soleil n'éclaire pas seulement, il colore les objets, il les enveloppe d'une
« vapeur légère qui, sans altérer la transparence de l'air, rend les teintes plus
« harmonieuses, adoucit les effets de lumière, et répand dans la nature le
« calme qui se reflète dans notre ame. »

Le Port-au-Prince occupera toujours dans mes souvenirs la place de Cu-
mana dans ceux de M. de Humboldt. En débarquant au milieu de ses misérables
baraques, je me croyais mort à toutes les impressions d'admiration, de
plaisir; mais les herbes qui croissaient près des murs et parmi les décombres,
les premiers bananiers, les premiers papayers que je vis autour des maisons,
réveillèrent tout à coup ces facultés assoupies. En arrivant chez mon frère,

je vis un cocotier qui, d'une cour contiguë, penchait sur la sienne. Étendant mes regards de proche en proche par-dessus la ville jusqu'aux montagnes qui s'élèvent au sud, et rencontrant partout des formes et des teintes nouvelles, je restai en contemplation devant cet admirable tableau, dans une extase d'attendrissement dont la vue de mon frère put seule me tirer.

Je suis resté à peine trois mois à Haïti, mais ce pays me sera cher à jamais. En le quittant, j'y laissais un frère, et mon cœur souffrait sans doute d'un éloignement qui brisait des liens si doux; mais cette séparation n'était pas la seule cause de ma tristesse. Cette habitation isolée où j'avais vécu solitaire parmi les bois et les collines de Marquisant — ces montagnes qui s'élevaient au-dessus avec leurs zones diverses de bosquets, de pelouses et de forêts de palmistes, où je m'étais souvent égaré — ce rude sentier qui tant de fois m'avait conduit à la ville — ces plages herbeuses où l'amour des plantes m'avait souvent fait descendre à la molle fraîcheur du matin — la ville elle-même, où je cherchais vainement à distinguer la maison de mon frère, et les collines fleuries de Turgeot — tous ces lieux, témoins et objets de mon admiration, je ne les voyais pas disparaître dans le lointain et s'abaisser à l'horizon sans un sentiment de peine profonde. Ils avaient produit sur moi une impression d'autant plus vive que jamais, dans les rêves de mes plus jeunes années, je n'avais osé voyager jusqu'en des contrées si distantes du sol natal; les Pyrénées m'avaient toujours paru la limite la plus reculée que mes désirs pussent atteindre; mon imagination n'avait anticipé sur aucune des jouissances qu'elle se fût permises du tableau des scènes de la nature sauvage parée des formes végétales si variées, si étranges, si belles, de la zone torride, et éclairées du soleil des tropiques. A ce type sublime des beautés naturelles, mon ame était tout à fait vierge; elle en avait joui, elle en avait été pénétrée délicieusement. Il y a des sensations uniques dans la vie humaine. J'ai vu depuis un an divers tableaux bien vantés de la zone équinoxiale; j'ai admiré sans doute la magnificence, la noblesse et la grace de la baie de Rio-Janeiro, la grandeur sauvage des montagnes de Bourbon, la beauté, la fraîcheur des rizières de Pondichéry, ombragées de forêts de cocotiers; mais le souvenir des mornes d'Haïti, de ses forêts silencieuses, de ses déserts arides et salés, a déjà presque effacé dans mon imagination leur impression récente.

Ici, je n'ai vu encore pour ainsi dire qu'une grande ville européenne; je n'ai aperçu la nature que des fenêtres du palais: ce n'est pas un observatoire pittoresque; il n'est point étonnant que le paysage du Bengale n'ait produit sur moi qu'une si faible impression. Je vois partout la main de l'homme

qui a modifié la nature suivant le goût de l'Europe. Les jardins sont des jardins anglais, et le vulgaire ne les en distinguerait pas sans la présence des palmiers; les bambous semblent partout avoir été plantés, ils sont trop communs; à Haïti où je ne les rencontrais que par bouquets épais sur le bord des torrents, je ne leur faisais pas ce reproche. Peut-être que loin des établissements européens, les paysages de l'Inde me feront éprouver des sensations inconnues. Si cela est, elles seront d'autant plus vives, que je ne l'espère nullement.

Calcutta, le 25 juin 1829.

RAM-MOHUN-ROY. Ram-Mohun-Roy est le brahme savant dont la conversion au christianisme et dont les ouvrages de polémique religieuse contre les docteurs hindous et les missionnaires européens ont fait connaître le nom jusqu'en France. Je savais, avant de venir dans l'Inde, qu'il était un Orientaliste habile, un subtil logicien, un dialecticien irrésistible; mais j'ignorais qu'il était le meilleur des hommes.

M. Calder, un homme auquel le célibat laisse la plénitude de ses affections pour l'espèce humaine, et que l'on voit ici activement engagé dans tout ce qui est bon, lié avec tous les hommes qui peuvent être utiles, m'a procuré ce matin le plaisir de voir son ami. Je lui en avais, depuis plusieurs jours, témoigné le désir, et dimanche dernier, 21 *juin*, il nous avait donné rendez-vous à tous deux chez lui, pour nous présenter l'un à l'autre.

Ram-Mohun-Roy est un homme d'une cinquantaine d'années, grand, épais plutôt que gros, d'une coloration moyenne parmi les Bengalis. Le portrait de profil qu'on en a fait ici est très-ressemblant; de face, il est moins bien, ses yeux paraissent plus petits dans sa grande figure, et son nez penche fort à droite. Il ne porte qu'une petite moustache; ses cheveux, assez longs par derrière, sont épais et bouclés. Il y a de la force dans sa physionomie, du calme, de la gravité, de la bonté. Son costume était le plus simple, et ne différait de celui des natifs aisés qu'en ce qu'il portait des bas et des souliers à l'euro péenne, au lieu d'avoir les pieds nus dans des babouches. D'ailleurs aucun joyau, pas même le cordon brahmanique, à moins qu'il ne le portât sous ses vêtements.

Quelques compliments de ma part sur son savoir, acquis malgré tant d'obstacles, l'amènèrent naturellement à me parler de l'état misérable de toutes choses en ce pays.

La tournure de son esprit est tout à fait métaphysique. La logique est aussi une arme dont on voit qu'il se sert souvent, car il n'aime pas à la quitter.

C'est un homme qui parle, qui agit, qui vit enfin constamment sur la défensive. Il a été tant de fois attaqué! Il n'exprime pas une opinion sans en défendre toutes les avenues. A la guerre, cet excès de prudence est utile; mais il n'est que gênant avec des amis : il doit rendre la conversation un peu lourde.

Ram-Mohun-Roy reçut tout ce que l'on donne d'éducation aux brahmes; mais au lieu d'en rester où les autres s'arrêtent généralement, à une légère connaissance du sanskrit et des livres religieux des Hindous, il se perfectionna avec ardeur dans ces connaissances, et devint, non seulement un excellent sanskritiste, mais il apprit parfaitement l'arabe et le persan, et, à l'aide de ces langues, de l'arabe particulièrement, il acquit les connaissances philosophiques nées chez ce peuple, et celles qu'il a empruntées des Grecs.

De bonne heure, révolté des horribles absurdités du culte hindou, il osa protester contre elles, et il écrivit pour rétablir les doctrines plus pures des anciens Védas, corrompues, défigurées dans le cours des siècles par une foule de superstitions abominables.

En attaquant la religion de fait de son pays, il prétendait cependant la défendre; de même, tous les réformateurs qui s'élevèrent au seizième siècle contre le catholicisme, se disaient les défenseurs de la foi chrétienne.

Il commença alors à écrire une foule de pamphlets en langue bengalie pour exposer la morale pure et sans mélange des antiques Védas, et dépouiller le culte hindou des dogmes absurdes et des superstitions grossières dont il est surchargé. Les orthodoxes lui répondirent peu avec des paroles; mais il dut souffrir leur persécution. Repoussé de sa caste, éloigné de sa famille, il se vit même abandonné de sa femme et de ses enfants, du jeune âge desquels on avait abusé; mais cette injuste réprobation ne put l'abattre. Convaincu que, dans son état actuel de corruption, la loi religieuse des Hindous souillait toute morale, et s'opposait invinciblement à toute amélioration, il ne cessa de l'attaquer.

Au milieu des travaux que cette lutte sans succès lui imposait, il acquérait une connaissance parfaite de la langue anglaise, de l'hébreu, et il lisait les écritures chrétiennes. Guidé peut-être dans cette étude par un prêtre de cette secte, il s'approcha de l'église presbytérienne. Il ne trouvait rien dans les Védas qui fût inconciliable avec le christianisme; et, sans abjurer ouvertement l'hindouïsme, sans perdre sa caste, de même que sans embrasser formellement aucun culte, il passa bientôt pour chrétien.

J'ignore quels gages de foi il donna. Je crois qu'il se borna à assister régulièrement aux exercices religieux qui se pratiquent dans l'église presbytérienne,

et j'ai lieu de supposer qu'il fréquenta aussi la cathédrale anglicane ; mais la raison qui lui avait fait abandonner la croyance absurde de ses frères, l'éloigna bientôt des exercices de cette communion si riche en dogmes absurdes, et il parut suivre l'église presbytérienne.

Cependant, les sermons extravagants d'un ministre ne tardèrent pas à le séparer encore de celle-là. Des missionnaires anabaptistes essayèrent alors de s'emparer de cette ame vacante ; mais Ram-Mohun-Roy n'était pas un homme simple et ignorant, facile à convertir ; il connaissait la théologie chrétienne aussi bien que ceux qui voulaient être ses maîtres. Doué, par la nature, du sentiment religieux, mais affranchi de tous préjugés, il avait lu les écritures chrétiennes avec un esprit parfaitement indépendant et critique. Il n'avait trouvé dans le Nouveau-Testament que l'histoire de la vie et des opinions d'un juste, d'un sage, d'un martyr de la cause de l'humanité qu'il avait voulu rendre meilleure ; la morale de l'Évangile lui avait paru la plus sainte, la plus sublime, et il venait de s'unir à la secte, très-improprement appelée chrétienne, qui, professant hautement et sans réserve l'unité de Dieu, ne révère Jésus que comme le plus saint des hommes. Ram-Mohun-Roy était donc devenu unitaire quand on voulut le faire anabaptiste. Une polémique religieuse s'engagea entre lui et le missionnaire qui voulait le convertir à sa doctrine : Ram-Mohun y montra une telle supériorité, que le pauvre missionnaire, honnête homme, et n'écoutant plus que la conviction nouvelle portée à son ame, embrassa publiquement l'unitairianisme.

Ram-Mohun n'est donc plus qu'un déiste, qui consent à laisser la sanction de quelque apparence divine à la morale de l'Évangile.

Perdu depuis long-temps pour les Brahmes, ceux-ci avaient renoncé à le ramener ; leur persécution s'était ralentie, et il était parvenu à rappeler près de lui sa femme et ses enfants ; mais son inconstance première parmi les chrétiens, et la croyance pure et philosophique où il s'était enfin fixé, suscitèrent contre lui bien des inimitiés. Le vulgaire, qui pense peu à la religion, qui, j'oserai le dire, n'a pas de religion, et qui est fier de sa constance, de son immobilité religieuse, comme s'il y avait quelque mérite à ne pas bouger dans le sommeil, dans la mort, le vulgaire reprocha à Ram-Mohun ses apostasies fréquentes ; et comme, entre un athée et un déiste, le peuple des dévots ne fait aucune différence, on l'accuse charitablement d'être un misérable sans aucune religion.

Les griefs ne manquent pas contre lui aux ames charitables. Quoique depuis sa jeunesse il ait cessé de fréquenter les lieux sacrés des Hindous, il se

soumet cependant à plusieurs des abstinences que commande leur loi. Ainsi, il ne mange pas de bœuf, ne boit pas de vin; et s'il s'assied à la table d'un Européen, c'est pour y rester les bras croisés. Voilà les abominations qu'on lui reproche, et qui le font accuser d'un reste d'attachement au culte hindou.

Si cet homme n'était qu'un philosophe spéculatif, s'il n'avait pas l'ambition d'être un chef de secte, sa haute et droite raison ne ferait pas, à quelques préjugés absurdes, mais innocents, de l'hindouïsme, ces concessions qui lui sont tant reprochées; mais Ram-Mohun est un homme de bien pratique. Ce n'est pas un enthousiaste qui se passionne pour des théories impraticables; ce qu'il veut faire, c'est le bien possible : et quelque étroite que soit la mesure de la possibilité du bien, il se résigne à concentrer son action au dedans de ce cercle où elle peut être utile. S'il mangeait avec des chrétiens, il perdrait sa caste, et, livré dès lors au mépris de toutes les castes, sa voix et ses exemples seraient sans aucune autorité.

Son père lui avait laissé de la fortune; mais il l'a dépensée peut-être tout entière en charités, vivant toujours dans la plus sévère économie pour avoir plus à donner.

Ram-Mohun-Roy m'a surpris par la justesse et l'étendue de ses idées sur les divers états de l'Europe. Autrefois, quand il était jeune, me dit-il, cette Europe, dominatrice de son pays, lui était odieuse; le patriotisme aveugle du jeune âge lui faisait détester les Anglais et tout ce qui venait d'eux. Éclairé depuis sur les biens de toute espèce qui suivent partout l'établissement de leur pouvoir, il le regarde comme un bienfait pour l'Inde. L'indépendance nationale n'est pas un bien absolu : le but, la fin de la société, c'est le bonheur du plus grand nombre; et quand, livrée à elle-même, une nation ne peut marcher à ce but, quand elle ne renferme pas en soi le principe de perfectionnements futurs, c'est un bien pour elle que d'être guidée par l'exemple, même par l'autorité d'un peuple de conquérants plus éclairés.

L'esprit métaphysique de Ram-Mohun ne perdit pas cette occasion de s'exercer sur les mots de dépendance et d'indépendance. — « Quand nous dépendons, par les conditions de notre existence, de toutes les choses et de tous les êtres de la nature, n'est-ce pas une chimère, me dit-il, que cet amour furieux de l'indépendance nationale? Pourquoi donc, lorsque dans la société l'individu est sans cesse contraint par sa faiblesse d'avoir recours à l'assistance de son voisin, surtout si ce voisin est plus fort que lui, pourquoi donc une nation aurait-elle l'orgueil absurde de ne pas dépendre d'une autre? La con-

quête est bien rarement un mal, quand le peuple conquérant est plus civilisé que le peuple conquis, parce qu'elle apporte à celui-ci les biens de la civilisation. Il faut à l'Inde bien des années de domination anglaise pour qu'elle puisse ne pas perdre beaucoup en ressaisissant son indépendance politique. »

Dans la bouche d'un Hindou parlant à un Anglais, et d'un Hindou auquel ses hautes connaissances dans les arts de l'Europe doivent nous faire supposer des sentiments assez semblables aux nôtres, la sincérité de ce langage peut trouver des incrédules. Pour moi, je ne la suspecte pas; car, élevé moi-même dans la patrie de ces sentiments de liberté absolue, d'indépendance nationale *quand même*, soumis dès l'enfance à l'influence des opinions de ceux dont j'étais entouré, la réflexion solitaire me les a fait considérer peu à peu comme des préjugés plus nobles, plus généreux qu'utiles.

Mon philosophe indien sembla prêter à la conversation une attention nouvelle quand je lui dis que j'avais vu les États-Unis d'Amérique. Il venait de faire à la monarchie plus ou moins représentative de l'Angleterre et de la France des compliments un peu exagérés, auxquels je voulais répondre par l'exposition des bienfaits de la république représentative, et c'est ainsi que je fus conduit à lui parler de l'Amérique. Il y a une manière de peindre en peu de traits, fort intelligibles pour quiconque n'est pas borné, l'admirable prospérité de ce pays. Tous ses habitants parlent le même langage, à peu près avec la même pureté; tous savent lire et écrire. Hors des travaux de leur profession, il y a peu de différence dans leur vêtement. Le dîner du plus opulent ressemble plus qu'en aucun autre pays au dîner du plus pauvre. La culture des intelligences s'est avancée dans tous les rangs de la société à peu près avec le même parallélisme que le bien-être physique, cause et effet à la fois de l'égalité de celui-ci. Le salaire journalier du travail le plus mécanique permet à celui qui n'a que ses bras pour subsister, d'être bien nourri, bien vêtu, bien logé. Peu de domestiques, parce qu'il y a peu de misère qui oblige au sacrifice de sa liberté, et que ceux qui en font l'abandon y mettent un prix très-élevé. Chacun travaille, et ne travaille que pour soi : pas d'oisifs qui vivent inutilement dans la richesse du travail des autres. Un homme selle rarement un cheval pour qu'un autre monte dessus. Le rôti est presque toujours pour celui qui tourne la broche.

Cet ordre de choses est exactement le contraire du système des sociétés asiatiques. Ram-Mohun l'admirait; son cœur s'intéressait, se passionnait devant ce tableau. Sans doute, lui disais-je, j'y ai éprouvé un sentiment habi-

tuel de satisfaction grave; la vue du bonheur repose l'âme; mais élevé dans une société tout autrement organisée et dont le mauvais gouvernement a créé une classe d'oisifs, savante, spirituelle, élégante, les plaisirs raffinés dont j'ai joui long-temps, sont devenus pour moi des besoins que la société américaine ne peut satisfaire; je l'admire, mais je ne puis l'aimer pour moi. J'y serais seul.

Ram-Mohun connaît cette peine de l'isolement. Il s'est élevé dans une région d'idées et de sentiments supérieure à celle où vivent les hommes de son pays; il vit seul: et quoiqu'il doive trouver, dans la conscience du bien qu'il fait, une jouissance habituelle, il y a dans son air grave de la tristesse et de la mélancolie.

Calcutta, le 2 juillet 1829.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA. Fondée en 1784, et présidée alors par un homme très-savant, sir William Jones, elle est composée, comme la Société royale de Londres et toutes les Sociétés scientifiques et littéraires de la Grande-Bretagne, d'hommes habiles en petit nombre qui y sont assez peu considérés, et d'hommes riches ou puissants, mais inhabiles, qui y jouissent de tous les honneurs. Les membres du Conseil des Indes et ceux de la Cour Suprême sont les présidents et vice-présidents nés. Les secrétaires sont: M. Wilson, pour le comité ou classe de littérature, et M. Ross pour les sciences physiques.

Cette Société a, comme celle de Madras et de Bombay, un grand nombre de membres, la plupart employés civils ou militaires du Gouvernement. Ils ont dans l'Inde le haut du pavé; les négociants les plus riches n'obtiennent plus les mêmes distinctions. Il en était tout autrement autrefois, lorsque la Compagnie était réellement une société de marchands, et non pas seulement, comme aujourd'hui, le pouvoir, le gouvernement d'un empire.

La Société se réunit une fois tous les deux mois. Trois jours après mon arrivée à Calcutta, j'assistai à une de ses séances. Il y en avait une autre hier: on l'appela très-nombreuse; nous étions une vingtaine.

La proposition de membres nouveaux, et l'élection de personnes précédemment proposées, occupèrent, après l'inévitable lecture du procès-verbal de la dernière séance, une bonne demi-heure; après quoi le secrétaire, M. Wilson, lut les titres des ouvrages présentés à la Société. Le président, comme de raison, sir Charles Grey, ordonne qu'on remercie leurs auteurs.

Le roi d'Oude fait don à la Société de 20,000 roupies (50,000 fr.), et son premier ministre de 5,000 (12,500 fr.). Sa Majesté et Son Excellence seront remerciées.

La partie niaise de la pièce étant achevée, M. Wilson donne lecture d'une lettre très-longue, mais assez piquante, écrite de l'Himalaya sur ce savant philologue hongrois dont j'avais entendu parler en Europe comme ayant visité le plateau du Thibet et presque toutes les parties inaccessibles de l'Asie ; il est maintenant dans un village situé à 9000 pieds anglais (2740^m) au dessus de la mer, sur le versant anglais des montagnes, mais à très-peu de distance des frontières du Thibet. Il a passé l'hiver avec un très-savant Lama, ou Mounschi, thibétain, dans une chambre dont la température se tenait habituellement au dessous de zéro du thermomètre de Fahrenheit (17^o.78 au dessous de zéro). Enveloppé dans les peaux les plus chaudes, il a pu travailler tout ce temps, et il semble qu'il l'ait fait avec une ardeur incroyable. Le compte de ses dépenses est singulier :

Pour la maison qu'il habite.....	1	roupie (2 ^l .50)	par mois.
Un domestique.....	4	<i>id.</i> (10 ^l .00)	<i>id.</i>
Son Lama.....	25	<i>id.</i> (62 ^l .50)	<i>id.</i>
Sa nourriture, qu'il doit faire venir de 200 milles (80 lieues), et qui consiste surtout en thé bouilli avec du riz et de la graisse.....	20	<i>id.</i> (50 ^l .00)	<i>id.</i>

Avec 40 roupies (100 fr.) de plus par mois, il se trouverait très-riche et pourrait faire venir de Lassa les plus habiles Lamas pour lire avec eux les livres de leur pays. Ce savant original n'a jamais voulu accepter de secours d'un particulier; mais il en demande à la Société, et il ne refuserait pas ceux du Gouvernement, si l'on croit ses efforts utiles aux sciences. On vote en sa faveur, par acclamation, une allocation de 100 roupies (250 fr.) par mois, afin qu'il soit tout à fait riche.

La lithographie est connue depuis très-long-temps au Thibet : une pierre lithographique et une petite impression lithographique accompagnaient la lettre que lut M. Wilson.

Cinq ou six natifs, membres de la Société asiatique, assistaient à la séance. On les appelle *Babou* ou Monsieur; et parlant d'eux, on dit *Gentlemen; a native Gentleman*. Ce n'est pas leur caste qui leur vaut cette appellation polie, c'est leur fortune et leur manière de vivre, moins éloignée des Européens; ils sont tous Hindous.

Ram-Mohun-Roy, qui est sans aucune comparaison le plus instruit de tous les natifs, qui est le plus respectable, qui était Brahme, et qui a cessé d'être idolâtre pour devenir philosophe, Ram-Mohun-Roy n'est pas membre de la Société asiatique de Calcutta. Ce n'est pas qu'il ait refusé d'en faire partie,

mais c'est un unitaire, un déiste, un homme dont le voisinage souillerait! . . .

La maison où s'assemble la Société est fort belle. Le rez de chaussée est une sorte de Muséum où sont exposés, sans ordre et sans goût, des objets d'histoire naturelle et de curiosité. Quelques squelettes de têtes d'Éléphants, de Rhinocéros, de Requins et de Tigres, quelques lambeaux de peaux de Serpents et de Crocodiles, pourrissent à l'air libre. Une douzaine de petits quadrupèdes empaillés, et une centaine d'oiseaux, abrités quelque peu, dans des armoires, de l'excessive humidité du climat, sont détruits par les vers et les termites. Il n'y a que les coquilles et les pierres qui se défendent contre ces fléaux. Les premières remplissent une petite armoire où elles sont disposées au hasard sans aucune nomenclature. Les pierres sont plus nombreuses; mais à l'exception d'une série méthodique de roches, envoyées de Freyberg par M. Ebel, avec un catalogue, et rangées suivant l'ordre du donateur, le reste n'est qu'une multitude de petits tas de pierres couvertes de poussière et remplies d'araignées, qu'on a laissées dans les caisses et les paniers d'envoi, se contentant d'en ôter le couvercle pour les laisser voir. C'est à peu près tout ce qu'elles méritaient de soins.

Dans une autre des salles inférieures, il y a une collection d'armes indiennes, de sabres du Népal, de lances de Rajpouts, de poignards persans et malais, de boucliers, de cottes de mailles, mêlés indistinctement avec des sagaies et des casse-têtes des îles de la mer du Sud. Les insectes n'ont laissé aucune étiquette, et la rouille travaille à faire ce que les insectes n'ont pu.

Une autre chambre est remplie de modèles de métiers et de machines des natifs. Il y a une grande variété de bateaux, quelques machines à élever l'eau, et des échantillons de produits manufacturés.

Enfin, et je dois supposer que c'est la partie brillante du Muséum de la Société, plusieurs salles et la cage de l'escalier sont ornées d'idoles de toutes espèces, en brique, en porcelaine, en métal, en marbre, en pierre; il y en a de toutes les parties de l'Inde, en deçà et au delà du Gange. Il y a aussi un grand nombre de pierres couvertes d'inscriptions.

Les appartements supérieurs contiennent une bibliothèque dont j'ignore entièrement la richesse en fait de livres et de manuscrits orientaux, mais dont les rayons européens sont assez peu chargés. Un vieil Italien, qu'on appelle le D^r Bullini, garde tous ces trésors. Quoique son titre officiel soit celui de bibliothécaire de la Société, ce n'est pas un argus impitoyable. Il y a ici un système libéral, chacun des membres et de leurs adhérents emporte chez soi les livres dont il a besoin.

Un grand nombre d'exemplaires invendus de la collection des Mémoires de la Société ajoutent singulièrement à l'ameublement de la bibliothèque.

La Société asiatique, comme corps, est absolument nulle. Aucune recherche faite en commun, aucune association de travaux parmi ses membres vers un but commun. Mais, est-elle à cet égard dans un autre cas que toutes les Sociétés scientifiques et littéraires de l'Europe, parmi lesquelles l'Institut de France seul, l'Institut alors qu'il était jeune, alors qu'il était l'Institut national, montra un esprit de confraternité et d'émulation dont les sciences tirèrent tant de profit, et qui le plaça à la tête et en dehors de tous les corps savants? Aujourd'hui, et depuis bien des années déjà, ce n'est plus que la réunion des hommes les plus distingués dans les sciences qui viennent juger de l'exactitude des découvertes qu'on s'empresse de proclamer devant eux. Leur sanction est utile; mais c'est à juger que se borne désormais leur action comme corps. Comme corps, ils n'agissent plus.

Il n'y a pas de sinécures dans le gouvernement de la Compagnie des Indes. Elle paie largement les gens qu'elle emploie; mais elle leur impose assez de travail pour que, dans un pays où le climat rend le travail pénible, il ne leur reste aucun loisir. Je ne sais cependant si des hommes d'une autre nation, si des Allemands, passionnés pour l'étude, ne trouveraient pas ici, après l'accomplissement de leurs devoirs publics, quelques heures par jour à lui donner. Car enfin, ceux qui travaillent le plus, commencent à 9 heures et demie, et cessent à 5 ou 6 heures. Ils se lèvent au point du jour pour se promener à cheval ou en voiture; ils répètent le soir, avant de se mettre à table, le même exercice, prolongent le temps du dîner, sont impropres à toute espèce d'occupation ensuite, et forcés de s'aller coucher, parce qu'ils ne peuvent même demeurer éveillés. On dormirait à moins: après l'ordinaire excessif de boisson et d'aliments que chacun prend le soir, il n'est pas besoin du climat de l'Inde pour obliger d'aller au lit les gens qui quittent la table.

Je vois dans la vie de ceux qu'on appelle les plus laborieux, du loisir, de l'oisiveté. Ils disent que c'est du repos, et que ce repos est ici de première nécessité. Ce n'est pas pour le plaisir de se promener, disent-ils, qu'ils le font; ils se promènent, comme ils prendraient en Europe une médecine sans mauvais goût. La grande affaire de la vie dans l'Inde, ce n'est pas de s'amuser, c'est de vivre; et tout en la remplissant de comforts et de jouissances matérielles, on se dit, et quelques-uns peut-être se persuadent, qu'on ne fait que suivre docilement le régime médical le plus propre à la conserver.

Les Anglais de la classe moyenne, je le vois ici, ont une ambition de bien-

être physique inconnue en France. Nous autres, il nous suffit presque à tous de nous maintenir à la place où nous sommes nés. Si nous travaillons, nous pensons généralement que notre travail est assez rétribué quand il nous permet de subsister. Les Anglais prétendent non seulement à subsister dispendieusement, mais à s'enrichir et à capitaliser. J'entends partout ces plaintes contre la diminution des traitements exécutée dernièrement par lord Bentinck : « Qui voudrait désormais servir la Compagnie ? elle ne nous donne plus que de quoi vivre dans l'opulence. Elle nous condamne à mourir en ce pays ; car elle ne nous permet plus d'amasser à son service de quoi aller vivre ailleurs ! »

Le séjour de la Martinique ou de toute autre colonie n'est pas plus agréable pour des Français, et il est beaucoup plus insalubre encore que celui de l'Inde pour des Anglais. Les employés de l'Administration vivent, et c'est tout. Ils vivent, non dans l'opulence, mais dans la plus étroite aisance, quand ce n'est même pas dans la pauvreté. Cependant on se dispute ces misérables emplois. Le parterre de la société en Angleterre est plus foulé, plus assiégé que les loges. Ceux que la nécessité, que le défaut de toute éducation, de tout capital, de relations, obligent à y chercher leur place, l'y trouvent moins facilement qu'en France ; et moins facilement surtout qu'ils le feraient s'ils pouvaient franchir le premier étage et frapper à quelques portes plus haut. Chez nous, il n'en est pas ainsi : c'est la classe moyenne qui a le plus de peine à se maintenir, à ne pas déchoir.

Les militaires sont ici les seuls auxquels leurs devoirs laissent presque tout leur temps ; mais ils n'en profitent guère plus que chez nous pour s'instruire. Le petit nombre de ceux qui ont mis leur loisir à profit pour acquérir quelques connaissances spéciales, perdent bientôt ce loisir en passant à des emplois avantageux auxquels ils se sont ainsi rendus propres ; et leur existence participe dès lors de celle des employés civils. Les autres dorment et fument tout le jour : on remarque ceux qui lisent des romans.

Au reste, s'il y a peu de savoir à la Société asiatique de Calcutta, il ne me semble pas qu'il y ait de bien grandes prétentions : on y reconnaît que M. Abel Rémusat est le plus habile Chinois de l'Europe, Champollion jeune, le premier des déchiffreurs d'hiéroglyphes, et M. Sylvestre de Sacy, le plus savant Arabe. Le journal publié par la Société asiatique de Paris est tenu en grande estime, et l'on paraît la regarder comme la plus active et la plus efficace au progrès de nos connaissances philologiques et historiques sur l'Asie. Les impressions orientales faites à Paris passent aussi pour être les plus belles.

A la Société asiatique de Calcutta, non plus qu'à la Société royale de Londres, il n'y a de ces discussions familières tournées en conversation, qui rendent souvent si instructives les séances de l'Institut. Une dignité un peu roide prévaut toujours, et le respect pour les formes fait négliger le fond.

J'étais le moins *digniteux* de l'assistance, mais je crois aussi être celui qui ai le plus appris.

M. Wilson, que j'ai questionné sur l'ancienneté de l'usage de fumer dans l'Inde, m'affirme qu'il n'est fait mention de cette coutume en aucun ouvrage hindoustani, écrit avant l'arrivée des Européens. Il regarde comme indubitable que c'est de nous que les peuples de l'Inde, et de l'Orient en général, tiennent cette coutume. Malgré la valeur de son opinion, j'ai peine à y souscrire. L'usage du Houka si universellement répandu dans toutes les classes de la population hindoue, cette manière de fumer si différente du simple appareil de la pipe européenne, enfin la nature des substances que l'on brûle dans le Houka pour en aspirer la fumée, tout cela me laisse des doutes.

C'est des indigènes de l'Amérique équinoxiale que les peuples de l'Europe ont appris à fumer le tabac. Les Mexicains cultivaient le *Nicotiana rustica*, et les Indiens de la Terre-Ferme, le *Nicotiana tabacum* (1). Le nom même que nous avons donné à cette plante est emprunté de la langue des Caraïbes haïtiens, qui appelaient *Tabaco* le tuyau par lequel ils aspiraient la fumée (2).

Decandolle, dans sa Flore française, fait apporter le *Nicotiana tabacum* en France par Nicot, vers la fin du XVI^e siècle; mais cette plante était déjà cultivée en Portugal dès l'an 1559 (3).

Introduite si rapidement chez les peuples de la Péninsule hispanique, qui avaient alors l'empire des mers, cette culture peut avoir été portée par eux sur la côte d'Afrique, de là en Orient, et par la Turquie ou l'Arabie, et la Perse, dans l'Inde.

Le Houka, qui est exclusif dans ce pays, et je crois aussi dans la Perse, se partage, avec la pipe européenne, les fumeurs du Levant, où on l'appelle *Narguilleh*. Il est merveilleusement accommodé au système de l'existence des Asiatiques. Il amuse l'indolence qu'il nécessite; car, que peut faire un homme qui fume avec cette petite machine? Si le tube en est très-long, il a besoin

(1) Humboldt, Relat. hist., vol. III, p. 75.

(2) *Id.* *Id.*, p. 339.

(3) Loc. cit.

d'un serviteur pour veiller au fourneau; si au contraire il fume comme le bas peuple de ce pays, au travers d'une noix de Coco pleine d'eau, il lui faut ses deux mains pour la tenir.

Ce sont bien des feuilles de *Nicotiana tabacum* que fume ici le peuple, en y mêlant quelques drogues; mais on m'assure qu'il n'entre de tabac d'aucune sorte dans l'espèce de pâte que fument les riches dans leur Houka de cristal ou d'argent, qui vient du Cachemir. Elle se compose, dit-on, de feuilles de roses, d'opium et de pommes sauvages desséchées.

Le tuyau flexible du Houka est une longue spirale de fil de fer recouverte d'une mince écorce, ou plutôt d'une couche de liber de Bouleau; et par dessus, de soie ou d'étoffe précieuse. Les tuyaux se font au pied de l'Himalaya. Avant de fumer, on verse toujours un peu d'eau de rose dans ce tuyau.

L'espèce de pâte sèche que l'on fume, ne brûlerait pas seule; on est obligé d'en entretenir la combustion au moyen de plusieurs boules composées de poussière de charbon et de farine de riz, qui brûlent d'elles-mêmes avec ardeur quand on les a une fois allumées, et dont on couvre la surface du soi-disant tabac.

Les fumeurs ont un domestique dont le seul emploi est de tenir leur Houka en bon ordre, et de le porter le soir partout où leur maître va dîner, sans oublier un petit tapis long et étroit, sur l'extrémité arrondie duquel le Houka est posé contre le mur dans la salle à manger, tandis qu'une partie du tuyau traîne à terre sur le reste du tapis, jusqu'à la chaise du fumeur, qui en tient le bout à la main. A sa droite, on dispose aussi un grand vase de cuivre dans lequel il crache. Ce petit établissement se fait dès qu'on enlève le premier et unique service, et la machine marche avant que les femmes se soient retirées. Dans cette première partie du dessert, où la nappe est encore sur la table, je dois dire que le Houka produit très-peu de fumée, que cette fumée n'a presque rien de l'âcreté du tabac, et qu'à moins d'être le voisin immédiat d'un fumeur, on en distingue à peine l'odeur dans les grandes chambres où l'on dîne.

Le Houka est reçu partout à Calcutta, excepté chez le Gouverneur-général. Les très-jeunes militaires s'en font presque toujours suivre quand ils dînent dehors: cela est *manly* (1). Je me trouvais dernièrement invité dans une maison dont je ne connaissais que le maître; assis près de sa femme pendant la partie du dîner qui se passe en commun, je me trouvais, après le départ des dames, flanqué de deux voisins et de deux crachoirs, repoussé avec perte

(1) Mâle, cela sied bien à un jeune homme.

dans toutes mes tentatives de dialogue, et réduit, pendant plus d'une heure, à absorber la fumée de ces Messieurs, qui du moins avaient le plaisir de la faire eux-mêmes, et qui d'ailleurs la délayaient dans *quantum sufficit* de vin de Xérés. La définition de l'homme par Figaro a trop de généralité. Non vraiment, les Européens des bords de la Méditerranée ne boivent pas sans soif; ce sont les Septentrionaux que ce trait caractérise.

A ce sujet, cependant, il faut dire que l'heureuse révolution qu'éprouvent, depuis la paix continentale, les mœurs anglaises, se fait ressentir ici. Il y a dans la bonne compagnie une tendance marquée vers les usages plus polis des Français. Tous les hommes boivent largement, mais aucun ne s'enivre; ce n'est pas en comité secret et avec l'ancienne apparence de préméditation solennelle qu'ils boivent après avoir cessé de manger. Dans un grand nombre de maisons, les hommes se lèvent de table quelques minutes après que les femmes l'ont quittée.

La Société asiatique ne dîne pas à la façon des sociétés anglaises et américaines. C'est sans doute à défaut de tavernes.

Calcutta, le 8 juillet 1829.

FÊTE RELIGIEUSE DES MUSULMANS DE LA SECTE D'ALI. Les discordes religieuses qui armèrent jadis les uns contre les autres les amis et les ennemis d'Ali, se sont rallumées dans tous les siècles de l'Hégire, et elles ont excité une haine éternelle entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci, qu'on a voulu flétrir du nom de *schîtes* ou sectaires, ont ajouté à la croyance musulmane un nouvel article de foi; c'est que, si Mahomet est l'apôtre de Dieu, Ali en est le vicair. Dans le secret de leurs opinions, comme dans les manifestations publiques de leur croyance, ils exècrent les trois usurpateurs qui ont interposé leur règne entre la mort de Mahomet et les droits imprescriptibles d'Ali à l'héritage de sa souveraineté spirituelle et temporelle; et le nom d'Omar particulièrement exprime dans leur langue l'union diabolique de la cruauté et de l'impiété.

L'historien qui, d'une main impartiale, pèse les vertus, prononcera que leurs mœurs étaient également pures et exemplaires; que leur zèle était fervent et sans doute sincère; et qu'au milieu des richesses et du pouvoir, tous trois consacraient leur vie à la pratique de la morale et de leurs devoirs religieux.

« Les persécuteurs de Mahomet usurpèrent l'héritage de ses enfants; les vieux défenseurs de l'idolâtrie devinrent les chefs de la religion et de l'État. Moawiah dont le prophète avait préparé la grandeur, à qui Omar avait confié

le Gouvernement de Damas, avait administré, pendant plus de quarante ans, soit comme lieutenant de Mahomet, soit comme chef indépendant, cette importante province ; il avait su s'y faire une réputation de valeur et de générosité, d'humanité et de justice. Les dépouilles de Chypre et de Rhodes, qu'il avait partagées entre ses sujets, lui avaient valu l'amour du peuple. Ses désirs ambitieux saisirent, pour se réaliser, le saint prétexte de poursuivre les assassins d'Othman. La chemise ensanglantée du martyr fut exposée dans la mosquée de Damas. Soixante mille Syriens s'engagèrent sous ses drapeaux pour venger le meurtre de son parent. Amrou, le conquérant de l'Égypte, qui était à lui seul une armée, fut le premier qui salua le nouveau monarque, et qui divulgua ce dangereux secret, que les Califes arabes pouvaient être créés ailleurs que dans la cité du prophète. La politique de Moawiah évita la valeur de son rival ; et, après la mort d'Ali, il négocia l'abdication de son fils Hassan, dont l'ame était trop grande ou trop étroite pour l'empire du monde, et qui quitta sans un soupir le palais de Cufa pour se retirer dans une humble cellule, près du tombeau de son grand-père. Légitimé dans le pouvoir suprême par la renonciation d'Hassan, le Calife Moawiah vit, à la fin de sa carrière, l'ambition de ses vœux couronnée par la consécration d'un nouveau mode de succession dans la royauté qui cessa d'être élective, et devint héréditaire dans sa famille. Quelques murmures de liberté et de fanatisme attestèrent la répugnance des Arabes, et quatre citoyens de Médine refusèrent de prêter le serment d'obéissance à cette loi nouvelle ; mais les desseins de Moawiah furent conduits avec vigueur et adresse ; et son fils Yezid, jeune homme faible et dissolu, fut proclamé le chef des Croyants, et le successeur de l'apôtre de Dieu.

« Hassan avait des frères. Hosein, le plus jeune d'entre eux, que son humanité et sa piété faisaient chérir généralement, avait hérité de quelques-uns des traits du grand caractère de son père. Il avait servi avec honneur contre les chrétiens au siège de Constantinople. Devenu le chef de la maison d'Ashem, issu par sa mère d'un sang sacré, petit-fils de Mahomet, il voulut soutenir ses droits à l'Empire, contre Yezid, dont il méprisait les vices, et dont il n'avait jamais reconnu le pouvoir. Une liste lui fut transmise secrètement, de Cufa à Médine, des noms de 140,000 Musulmans fidèles à sa cause, et qui n'attendaient que son arrivée sur les bords de l'Euphrate pour l'appuyer par les armes. Malgré l'avis de ses plus sages amis, il résolut de se confier, lui et sa famille, à un peuple perfide ; il quitta Médine, et, suivi de quelques femmes et de faibles enfants, il traversa le désert ; mais, en approchant des

frontières d'Irak, l'apparence solitaire ou hostile du pays l'alarmèrent, et il soupçonna que le parti qui l'avait appelé l'avait trahi ou avait été détruit. Ses craintes étaient justes : Obeidollah, le Gouverneur de Cufa, avait étouffé les premières étincelles d'une révolte, et Hosein, au milieu des plaines de Kerbela, se trouva enveloppé d'un corps de 5,000 cavaliers qui lui coupèrent le chemin de la ville et de la rivière.

« Il prit alors, avec une solennelle résignation, la résolution de mourir glorieusement, sans chercher à éviter sa destinée. Il consola sa sœur Fatime, qui déplorait amèrement la ruine et l'extinction de sa famille ; il pressa le petit nombre des amis qu'il avait près de lui de s'échapper par la fuite ; mais ils refusèrent unanimement de l'abandonner ou de lui survivre : alors il excita leur courage par une prière fervente et la promesse du paradis. Le matin du jour fatal, il monta à cheval, tenant son épée d'une main et le Koran de l'autre ; trente-deux hommes à cheval et quarante à pied se pressèrent autour de lui, dévoués au noble martyr. Une tranchée profonde qu'ils avaient creusée et remplie, suivant l'usage des Arabes, de bois enflammé, et quelques tentes protégeaient les flancs et les derrières de cette petite troupe généreuse. L'ennemi ne s'avança contre eux qu'avec répugnance. Un des chefs Cufiens déserta, suivi de trente des siens, qui vinrent se ranger autour d'Hosein pour partager sa sainte et inévitable destinée ; mais l'armée tout entière se précipita sur cette poignée d'hommes. La résistance désespérée des Fatimites fut terrible : corps à corps ils étaient invincibles, mais la multitude qui les environnait de toute part, renonçant à un genre d'attaque où tant d'assaillants trouvaient la mort, s'éloigna à quelque distance, et de là, sans danger, lança sur les Fatimites une grêle de flèches qui tuèrent successivement les hommes et les chevaux : une trêve de quelques instants fut accordée des deux parts à l'heure de la prière, et le combat recommença ensuite, et ne cessa qu'avec la mort du dernier des compagnons d'Hosein. Seul survivant encore au carnage, mais couvert de blessures et épuisé par la perte de son sang, Hosein s'assit à l'entrée de sa tente ; comme il essayait de boire quelques gouttes d'eau, un dard lui perça la bouche de part en part ; son fils et son neveu, deux enfants de la plus touchante beauté, furent tués dans ses bras. Il éleva ses mains vers le ciel (elles étaient dégouttantes de sang), et il fit, pour les vivants et pour les morts, une dernière prière. Transportée par le désespoir, sa sœur s'échappa alors de la tente, et adjura le chef des Cufiens d'empêcher qu'on ne massacrat devant lui Hosein sans défense ; une larme tomba sur la barbe vénérable du vieux capitaine ; et les plus intrépides de ses

soldats reculèrent de terreur et d'admiration, quand le héros mourant se leva au milieu d'eux. Mais l'infâme Shamer, Shamer l'exécration des fidèles, leur reprocha leur lâcheté; et le petit-fils de Mahomet tomba percé de trente coups de lance. Ses meurtriers marchèrent sur son corps, et ils en séparèrent la tête qu'ils portèrent à la forteresse de Cufa. Le féroce Obeidollah frappa de son bâton cette bouche sans vie. « Hélas! s'écria un vieux Musulman, témoin de cette barbarie, sur ces lèvres j'ai vu jadis les lèvres de l'apôtre de Dieu (1). »

C'était hier l'anniversaire de la mort d'Hosein. Les Pèlerins Persans célèbrent ce jour près du tombeau du martyr, et là, ils se livrent à l'expression du plus violent désespoir. Ce jour est une des grandes fêtes religieuses des Musulmans de la secte d'Ali. Un riche banquier Persan de Calcutta, Aga Kabouleï Mohammed, la faisait célébrer avec pompe dans sa propre maison. M. Pearson me proposa de voir cette pièce nouvelle de dévotion; il écrivit quelques mots à l'Aga pour lui dire qu'il désirait assister à la cérémonie du lendemain; et hier soir, à dix heures, nous montâmes en voiture pour nous y rendre. Dans une visite à un natif, on se fait toujours accompagner de tous les *Silver-sticks* qu'on a le droit d'entretenir. C'était un des signes de la souveraineté jadis; il est resté celui de la puissance. Une quantité prodigieuse de lumières et un grand concours de peuple nous annoncèrent de loin la maison de l'Aga. Nos chevaux ne purent avancer que lentement dans une rue étroite, obstruée par la foule; les *Silver-sticks* cependant faisaient merveille. Arrivés devant la porte, nous trouvâmes le maître de la maison qui nous y attendait pour nous recevoir; il n'entend pas un mot d'anglais; cela n'empêcha pas M. Pearson de nous introduire réciproquement l'un à l'autre: il nous prit la main à tous, sans excepter M^{me} Pearson et sa fille, et nous la serra rudement à la façon anglaise. Je donnais le bras à M^{me} Pearson, et ouvrais conséquemment la marche que fermait M. Pearson avec sa fille; l'Aga marchait devant nous pour nous faire faire place dans l'escalier, mais nos *Silver-sticks* nous servirent encore en bas. Grace à eux, nous pûmes monter sans embarras, et toutes les têtes s'inclinaient profondément à notre passage.

La maison d'Aga Kabouleï Mohammed est, comme celles des Espagnols à Ténériffe, des Romains à Pompéïa, et des riches Hindous à Pondichéry, composée d'une grande cour carrée, entourée de deux étages de petits appartements s'ouvrant tous sur une galerie couverte qui donne sur cette cour.

On peut au besoin tendre, au dessus de cette cour, une toile immense, et

(1) Gibbon *decline and fall*, etc., chap. 50.

la convertir ainsi en une salle fort élégante. C'est ce que l'Aga avait fait faire. Les nombreuses colonnes qui supportent la galerie étaient cachées par des verres de couleur disposés avec plus de profusion que de goût, et comme si, dans l'architecture tourmentée de l'Inde, il n'y avait pas assez de corniches, d'angles, de ressauts à éclairer, on avait élevé au milieu de la cour une sorte d'if immense, chargé de lumières, qui ressemblait à un obélisque en feu.

Nous trouvâmes dans la galerie quelques Européens assis devant l'entrée de la pièce où se lisaient les prières; c'étaient des négociants et l'homme de loi de l'Aga. La place d'honneur qu'ils occupaient n'était pas encore assez belle pour l'Avocat-général, ce n'était proprement qu'une première loge en face du théâtre; l'Aga nous mena sur l'avant-scène, où nous fûmes assiégés par une armée de serviteurs agitant des punkas, ou chargés de plateaux couverts de tasses de café et de verres de sorbets.

La scène était une chambre assez grande, oblongue, dont les murs étaient cachés par des glaces de toutes grandeurs, et le plafond par des lustres de toutes espèces. L'illumination en était extrêmement brillante. Au fond, une sorte de chaire était dressée; c'était un simple coussin où l'on montait par quelques marches très-étroites. Cette estrade était ornée de drapeaux qui pendaient tout autour, d'oripeaux, d'étoffes précieuses. Un jeune prêtre, vêtu de noir comme toute la partie relevée de l'assemblée, accroupi à la façon des Orientaux, lisait de là des litanies. Il avait une face de Bazile et les traits hindous, quoique Persan de nation. Une dizaine d'autres étaient assis en cercle au pied de la tribune, avec une petite lampe au milieu d'eux, et deux crachoirs à l'usage de ceux qui fumaient le Houka tout en faisant leur dévotion. Derrière était le peuple, vêtu comme à l'ordinaire, c'est-à-dire fort peu, et en blanc plus ou moins sale, mais ne fumant pas. Répandus dans toutes les autres parties de la maison, ceux qui n'avaient pu arriver jusque-là étaient censés s'unir d'intention aux prières qui s'y récitaient.

L'Aga, très-attentif à ses hôtes européens, avait laissé près de nous son interprète, un natif de demi-caste. Je lui demandai plusieurs fois dans la soirée le sens des paroles criées ou chantées le livre à la main par les divers prêtres qui se succédèrent dans la chaire, et je reçus toujours la même réponse; c'était le récit de la mort d'Hosein, et l'énumération de toutes les blessures qu'il reçut, de toutes les douleurs qu'il souffrit avant d'expirer.

Il y a naturellement dans ce récit un crescendo d'affliction et de désespoir. Il fut assez bien rendu par l'action des prêtres qui en dirent les diverses parties. Celui que nous trouvâmes au commencement avait un débit froid

et nasillard de capucin italien; il fut remplacé par un homme de 40 ans, à grands traits, à longue barbe, à voix grave et puissante, gutturale, concentrée. Celui-là ne s'épargna pas pour émouvoir son monde, et de temps en temps j'entendis des soupirs, des gémissements équivoques sortir de la foule. Après lui parut un homme plus jeune, mais d'extérieur extrêmement grave et respectable, avec une figure de fanatique ou d'hypocrite. Il parla et chanta successivement; son action était violente comme son accent; son chant, bizarrement contracté, mais parfaitement juste, rappelait par intervalles le chant grégorien. Des sons gutturaux opposés à des sons buccaux, formés les uns et les autres avec une netteté dont je ne croyais pas les premiers susceptibles, étaient un artifice musical nouveau pour moi, comme cette langue que j'entendais pour la première fois, le persan. L'assistance répondait, comme chez les catholiques, *Amen*, et les dernières paroles de l'officiant. Ce chœur bruyant était d'une abominable fausseté.

Ce n'étaient pas des soupirs d'attendrissement et de douleur, au récit des souffrances de leur saint martyr, que ces gens exhalaient; l'affliction de l'ame ne se peignait pas sur leurs figures; elles n'exprimaient, comme leurs gémissements et leurs cris, que la douleur physique. L'expression de celle-ci manque presque toujours de noblesse, elle est l'écueil de beaucoup de bons acteurs sur la scène. Chaque blessure nouvelle que recevait Hosein leur arrachait les lâches gémissements et les cris de détresse que la souffrance physique arrache à la faiblesse vulgaire. Ils semblaient s'appliquer à jouer la pantomime et l'action d'Hosein, au récit de sa mort, plutôt qu'à paraître s'affliger sur cette mort. — Que la douleur des saintes femmes au pied de la croix est belle! qu'elle est pure! qu'elle est touchante!

Quel que soit le vulgaire contresens des dévots persans dans la forme qu'ils donnent à leur douleur, il n'en est pas moins évident pour moi que la marche du récit tragique de la mort d'Hosein est noble et touchante. Aux derniers soupirs du héros expirant, le prêtre se frappe la poitrine comme les chrétiens de l'église romaine lorsqu'ils s'accusent de leurs péchés, et s'humilient, se contristent pour en mériter et en recevoir le pardon. L'assistance répète en chœur les paroles du prêtre et se frappe la poitrine avec lui; cette mortification se répète dès lors continuellement, et l'on n'entend plus que le cri de *Hosein! Hosein!* et le bruit retentissant des coups que chacun se donne.

On organisa dans la cour cette pénitence corporelle. Le peuple qui s'y ruait fut formé en diverses bandes par les prêtres qui y étaient descendus, et alors commença, sous l'invocation d'Hosein, un véritable exercice de gymnastique

aussi bruyant que les applaudissements de nos parterres; de la galerie où nous étions placés, on eût dit une troupe de diables se démenant dans l'enfer. Chacun avait découvert sa poitrine, et c'était à qui frapperait le plus fort. Il n'était plus question de paraître affligé; cette foule, passablement hideuse, sautait lourdement en cadence, excitée par les prêtres, dont plusieurs riaient presque et ménageaient fort leur peau. L'Aga, pour congédier ces enragés, passait dans leurs groupes et leur jetait de l'eau de roses. Vêtu, pour cette cérémonie, aussi simplement que ses serviteurs, d'une longue tunique noire de coton, la tête couverte d'une étoffe pareille, il ne recevait aucun de ces égards que sait exiger en Europe un maître de maison, lorsqu'on néglige de les lui rendre. Il était pressé, poussé, heurté souvent, et ne se plaignait pas. Nous ignorons cette humble et vraie simplicité.

A minuit, nous nous levâmes pour nous retirer; il nous semblait que le plus chaud de l'action était passé. L'Aga, qui ne nous perdait jamais de vue, fut à l'instant près de nous; il avait à la main une petite boîte en fer-blanc, et, en nous disant adieu, il en tira une fiole d'essence de roses pour chacun de nous; tous les autres Européens reçurent la même politesse; nous le retrouvâmes à la porte, qui nous réitéra ses salutations quand nous montâmes en voiture.

Cette fête, qui dura plusieurs jours, coûte à l'Aga plusieurs milliers de roupies; c'est par vanité plutôt que par dévotion qu'il la fait célébrer chez lui; il est le plus riche Persan de Calcutta, et doit soutenir son rang en toute occasion. C'est ainsi que, par orgueil bien plus que par bienséance, à la mort de leurs parents et au mariage de leurs enfants, les Hindous d'un rang élevé font des aumônes qui les ruinent quelquefois.

Cette première exhibition que j'ai vue du culte musulman est moins choquante pour la raison que plusieurs de nos cérémonies. Aucune image, aucune personnification de la divinité; ces gens se réunissaient pour entendre le récit de la mort touchante et glorieuse d'un homme juste, d'un patriote, d'un saint des anciens jours, du petit-fils de Mahomet : pourquoi n'auraient-ils pas pleuré? Et si leur douleur eût été cruelle, pourquoi le désespoir ne les eût-il pas emportés à ses excès accoutumés?

Il en était sans doute ainsi dans les premières assemblées de Musulmans qui se réunirent pour porter le deuil et célébrer le triste anniversaire de la mort d'Hosein; mais, peu à peu, à l'esprit d'une véritable piété succéda, comme dans toutes les religions, une farce grossière et une manifestation automatique, mensongère, d'une douleur exagérée.—Faites de Jésus un

homme, un martyr de l'humanité, quelle histoire est plus touchante que la sienne? Je me laisserais encore attendrir par des prières faites à Dieu pour le pardon de nos fautes, et pour la rédemption de ceux qui ont péché avant nous, si le simple langage du cœur dictait ces prières; mais quand j'entends le *Kyrie eleison* des catholiques, fidèlement traduit *Lord have mercy upon us*, par les protestants, je me sens au théâtre.

Le sentiment religieux est, il me semble, comme ces plantes délicates et capricieuses qui se refusant à la culture, meurent bientôt, ou perdent leur éclat et leur parfum lorsqu'on les transpose du sol aride qui les produit naturellement, dans les riches et symétriques corbeilles de nos jardins.

DE LA POPULATION MUSULMANE DE CALCUTTA. — Elle doit paraître aux Européens plus considérable qu'elle ne l'est réellement, parce qu'ils vivent entourés de domestiques de cette religion, celle des Hindous leur défendant de nous servir à table. Elle leur interdit également plusieurs autres professions qui se trouvent ainsi à peu près exclusivement exercées par les Musulmans, celles de bouchers, de bateliers, etc., etc.

Ces Musulmans du bas peuple sont vêtus généralement comme les Hindous; plusieurs d'entre eux ne portent pas de barbe, et il est souvent impossible de les en distinguer. Il est indubitable pour moi que la très-grande majorité d'entre eux descendent des Hindous convertis à l'époque de la conquête; car, en même temps qu'ils se confondent avec les Hindous par les proportions de leur corps et de leur visage, ils s'en rapprochent encore par l'adoption de quelques usages superstitieux tout à fait inconnus aux peuples qui subjuguèrent l'Inde jadis. Ils ont, par exemple, des distinctions de castes, et des préjugés de souillure dont les autres Mahométans n'ont pas d'idée, et qui sont évidemment les restes des superstitions de leurs pères.

Dans ces rangs inférieurs de la congrégation musulmane, on rencontre cependant quelquefois des figures qui se distinguent des autres par la force et la grandeur de leurs traits. Ce ne sont pas encore les descendants légitimes des conquérants mahométans, ce ne sont que des bâtards issus d'eux et de femmes hindoues, rapprochés sans cesse, depuis ces temps anciens, de la race hindoue par des alliances répétées avec les natives. La polygamie et le concubinage des peuples de cette religion altèrent promptement, dans leur postérité, la pureté de leur sang, puisqu'ils peuvent s'allier indistinctement avec toutes leurs captives; et il est tout à fait invraisemblable qu'en aucune partie de l'Inde, soumise jadis aux Mahométans, on en puisse trouver une famille exempte de mélange.

La nombreuse collection de figures musulmanes de toutes espèces, rassemblées hier chez Aga Kaboulei-Mohammed, m'a offert le tableau complet de toutes ces nuances. Il y avait un bon nombre de Persans, originaires de toutes les parties de la Perse, quelques-uns des plus méridionales, du Khorassan, — des Musulmans nés dans l'Inde, mais qui ont conservé le souvenir récent et distinct de leur origine persane, et qui ont gardé leur dénomination nationale, — la multitude enfin se composait du bas peuple mahométan de Calcutta, qui ne saurait dire s'il est de la secte d'Omar ou d'Ali (1).

Je rapporte, sans effort, à deux types différents et inégalement beaux, toutes les figures persanes (2). L'un d'eux, beaucoup plus beau que l'autre, est aussi beaucoup plus commun; je le définirai d'abord; tous deux sont d'ailleurs des variations fortuites de la même race, puisqu'ils se montrent parmi les enfants d'un même père, et qu'ils ne sont liés à aucune autre différence physique.

Le front est élevé, médiocrement large et plat; au lieu de s'arrondir doucement vers les tempes et de fuir sous les cheveux, il se termine latéralement par un angle prononcé. C'est le caractère de tous les traits que cette angu-

(1) Nous donnons dans les Planches VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, une partie des têtes dessinées par Victor Jacquemont pendant son séjour à Calcutta et dans les environs.

(2) C'est aussi autour de deux types assez exactement correspondants à ceux-ci que se groupent toutes les figures espagnoles que j'ai eu occasion de voir. Les têtes comprimées latéralement, les figures longues et étroites vues de face, le profil convexe, les yeux très-ouverts, se rapportent au premier. Le second type a la ligne du profil presque droite; quelquefois même la largeur du front, le peu de saillie du nez, et le grand développement de la mâchoire qui repousse le menton en avant, font paraître cette ligne légèrement concave. Les yeux sont plus petits, mais plus perçants dans ce caractère de figure; ils n'ont pas la belle et régulière encadrure du premier type, le pli de la paupière supérieure est étroit et mal formé. L'angle de la mâchoire inférieure est presque droit.

Chez les Espagnols, ces deux types divers me paraissent liés à d'autres caractères de l'organisation physique. Il me semble constant que les têtes à profil convexe du premier type sont portées sur des corps plus élancés, et qu'une stature peut-être moindre habituellement et des formes trapues accompagnent les traits du visage du deuxième type.

C'est dans l'œil surtout que réside l'expression des têtes du premier type. Elle est sombre et fort belle quand il est voilé par un épais sourcil, et que la saillie de la crête ciliaire du coronal jette de l'ombre sur l'œil. Au contraire, dans le second type, l'expression dominante réside dans la partie inférieure du visage. Elle est de fermeté, de dureté et de férocité suivant la petitesse de l'angle de la mâchoire, et la forme de la bouche; la lèvre supérieure, mince et étroite, exprime la timidité; l'inférieure, plus forte, des appétits gloutons et animaux; la bouche relevée vers ses coins, tandis que l'extrémité du nez descend au dessous de l'ouverture des narines, achève une physionomie repoussante.

losité; vous voyez partout des lignes droites, tous les plans du visage sont nettement terminés. Les sourcils noirs et très-fourmis, comme tout le poil du corps, sont grands et plus ou moins arqués; rarement ils se relèvent vers les tempes, et jamais au dessus du nez.

Celui-ci, toujours grand, quelquefois droit, plus souvent aquilin, s'attache, dans ce dernier cas, au front par un faible enfoncement. Il est formé, comme le front, de trois plans distincts: plat antérieurement, il s'unit de part et d'autre par une ligne droite et un angle dièdre avec le plan de ses côtés. Son extrémité tronquée avec noblesse n'est jamais pointue.

Les yeux sont grands et noirs; leur cornée est presque blanche, de manière à s'harmoniser avec la teinte de la peau, qui n'est guère plus foncée que chez les Portugais et les Andalous, mais qui est plus égale et plus uniforme. Leur forme est ovale, allongée; le pli de la paupière supérieure est large et bien dessiné.

La bouche, que l'on voit toujours très-bien chez les Persans, malgré leur barbe et leurs épaisses moustaches dont ils ont le plus grand soin, est moyenne; les lèvres sont plutôt fortes que minces, mais bien modelées. Les pommettes des joues, sans faire aucune saillie désagréable, ne sont pas cependant effacées, comme chez les peuples septentrionaux de l'Europe, par le tissu cellulaire; les divers plans des tempes et des joues s'y réunissent et s'y confondent.

Le menton, presque toujours caché par la barbe, m'a paru néanmoins être généralement carré et un peu proéminent. Lorsque ce trait est exagéré, et qu'en même temps l'œil est très-ouvert et surmonté d'un sourcil fort élevé, la physionomie prend une expression bizarre d'insolence ou d'effronterie.

Le cou, que les vêtements laissent toujours découvert, est superbe: on en distingue les muscles superficiels, même chez les hommes chargés d'embonpoint.

Les figures persanes qui ne sont pas des variations de ce type, se rapportent à un autre caractérisé par la largeur plus considérable du visage vu de face, la ligne droite de leur profil au lieu de la ligne convexe du premier, le front plus bas, et un plus grand développement maxillaire.

Les Persans ont la taille longue et les jambes courtes; leurs épaules sont larges et bien effacées, tandis que la poitrine des Hindous et de presque tous les Musulmans natifs de l'Inde, étroite et chétive, paraît creusée entre la saillie antérieure de leurs épaules. La longueur de leur buste et son riche développement donnent aux Persans l'apparence d'une taille élevée, lorsqu'ils sont assis les jambes croisées. En tout, leur race est fort belle.

Au milieu de cette foule de Musulmans natifs qui remplissaient la maison d'Aga Kabouléï-Mohammed, ils ne s'en distinguaient pas moins facilement que les Européens. C'est, il m'a paru, à proportion que les Musulmans natifs appartiennent à une classe plus élevée, qu'ils ont retenu davantage les traits persans, la longueur du buste surtout; mais la multitude n'a aucun caractère qui la distingue des natifs hindous.

Calcutta, le 11 juillet 1829.

SOCIÉTÉ ANGLAISE A CALCUTTA.—Il n'y a pas plus de 20 ans, me dit-on, que la société anglaise à Calcutta ne formait qu'une grande famille dont tous les membres, liés par une bienveillance familière, se visitaient sans cesse et se réunissaient tous dans leurs plaisirs. Le Tiffin actuel était alors le dîner, et ce qu'on appelle maintenant de ce nom, était décidément un souper qui n'arrivait qu'à 9 heures. Chaque famille avait son jour de réception, où la maison était ouverte pour tous ceux qui s'y présentaient, depuis la chute du jour jusqu'à cette heure. Les invités seuls restaient à l'annonce du souper, qui était le signal de la retraite des autres.

Mais les beaux airs de Londres sont venus tout gâter. On vit maintenant le plus près que l'on peut de la métropole; les femmes en suivent religieusement les modes, sans faire, à la différence des climats, la plus légère concession. Suivant l'usage anglais, elles ne se montrent jamais qu'en toilette; et, comme cette exhibition commence à 9 heures du matin au plus tard, souvent à 6 heures, force leur est, vers le milieu du jour, de s'enfermer chez elles, et de se déshabiller pour respirer. Au jour tombant, elles doivent reprendre le supplice du corset, plus serré que jamais, car c'est dans des voitures découvertes qu'on va à la promenade, et il y faut faire assaut de toilette; d'ailleurs, on ne rentre que pour se mettre à table, et il faut y briller.

Cette recherche incommode contraste singulièrement avec le vêtement aisé et négligé des hommes, dont quelques-uns gardent la veste blanche pour accompagner leurs femmes à la promenade, et qui tous la reprennent, du moins pour dîner, s'ils n'ont pas une partie nombreuse.

De l'ancienne bonhomie des mœurs, on a gardé quelques formes vulgaires et c'est tout. Je n'ai pas encore reçu de lettre qui commençât par *Sir*, tout court. On s'aime tant les uns les autres, qu'on donne le doux nom de *Cher Monsieur* à des gens qu'on n'a jamais vus, et auxquels on écrit pour la première fois. Cet usage est imposé aux femmes: tous les hommes, jeunes ou vieux, bons ou méchants, connus ou inconnus, leur sont également *chers* dans la vedette d'un

billet. Il y aurait une prétention marquée d'aristocratie à dire simplement *Monsieur*. Je le faisais innocemment pour être plus poli, et des amis m'ont engagé à y renoncer.

On se visite maintenant très-peu : on manque absolument de but pour le faire. Les hommes seuls, qui ont des affaires et qui ont besoin les uns des autres, vont se voir le matin avant le déjeuner : mais c'est entre ce repas et le tiffin que se font les visites cérémonieuses ; après le tiffin jamais, et le soir, après le dîner, pas davantage.

Il se fait une grande consommation de romans et de revues anglaises ; mais comme celles-ci sont en général fort bonnes et habituellement sérieuses par la nature des ouvrages dont elles rendent compte, on ne les lit guère ; on se contente de les payer et de les recevoir.

C'est à peu près ainsi que la haute société de Londres prouve sa passion pour la musique italienne. On loue une loge bien cher à l'Opéra, et l'on y fait acte de présence et d'ennui.

Toutes les femmes reculent devant les formidables colonnes des journaux consacrés aux débats parlementaires. Il y a de quoi, je l'avoue, à 4,000 lieues surtout du lieu de la scène, et lorsqu'il est très-incertain si jamais on y retournera. C'est une justice à rendre aux journaux anglais qu'ils sont prodigieusement ennuyeux. Ceux qui se publient dans l'Inde ne le sont pas moins ; aux États-Unis c'est la même chose : il y a dans tous une certaine lourdeur révoltante pour le goût fin et léger des Français. L'esprit, chez les Anglais, et souvent l'esprit fort et le plus original, a cette forme pesante. Je ferais comme les Anglaises, à leur place ; elles s'exposent d'ailleurs, en devenant des femmes capables de causer de choses sérieuses avec un homme de mérite, à passer pour savantes, *blue stockings*, ce qui est une bien grosse injure.

Rien n'est si plat que l'aspect du cours à l'heure de la promenade. Une centaine de voitures, presque toutes européennes, de calèches découvertes et de buggys y paraissent à la file les uns des autres. Les voitures à deux chevaux sont conduites par des cochers indiens, habillés de blanc. Derrière courent, en s'accrochant aux ressorts, et quelquefois aussi en montant sur le train, deux misérables valets d'écurie qu'on appelle *Saïsse* ; le même usage existe à Pondichéry, où ces gens sont appelés *Cavaller*. C'est un principe qu'il faut un homme pour soigner un cheval, un autre pour le nourrir, et que celui qui le soigne doit le suivre partout. Les saïsses portent à la main un époussetoir de crin ; ils sont à la discrétion du cocher qui les mande pour tenir les chevaux

par la bride lorsqu'il y a un mauvais pas à franchir, ou que la voiture s'arrête, et pour chasser les mouches autour d'eux.

Ces malheureux, qui passent leur vie au milieu des chevaux, en ont peur toute leur vie; ils ont toujours l'air de s'approcher d'eux pour la première fois.

En général, ce sont des hommes en habit noir ou en veste blanche qu'on voit dans les carrosses, et le buggy est l'attribut des habits rouges. Le service civil de la Compagnie est payé bien plus cher que le militaire.

Les cavaliers sont nombreux; ils galopent régulièrement pendant deux heures, seuls ou deux à deux. Ce n'est que le matin que les femmes vont à cheval.

La présence de quelques natifs dans cette mêlée ne la rend pas plus pittoresque. Un Asiatique, avec des serviteurs de sa nation dans leur costume, qui se montre en voiture au bois de Boulogne, fait plus d'effet; il y a un contraste, qui manque ici, non pas en lui seulement, mais entre ses gens et les livrées européennes. Peu de riches Hindous se font voir au cours : ces hommes, à teint clair, à grande barbe, à si nobles traits, sont des Persans. Il y a aussi quelques Arméniens vêtus de blanc, mais qui portent, au lieu de turban, une casquette noire; ils ont l'air plus Européens qu'Asiatiques. Les *Half-Cast* et les *Portugais*, qui ne sont pour la plupart que des Sangs-mêlés, paraissent en assez grand nombre à la promenade : tous sont négociants ou gens de commerce. Quoiqu'il y en ait de riches, ils forment une classe inférieure, peu estimée, et à laquelle on ne peut s'allier sans disgrâce.

Tittagur, le 9 octobre 1829.

FÊTES RELIGIEUSES. — La liturgie hindoue rappelle chaque année, vers cette époque, une fête que célèbrent d'une manière différente les divers peuples de l'Inde, mais qui, d'une extrémité à l'autre de cette vaste contrée, suspend pendant dix jours toutes les transactions de la vie civile. C'est une sorte de carême et de carnaval tout ensemble. Les peuples du Bas-Bengale honorent plus particulièrement alors une de leurs divinités femelles. Ceux du nord, au contraire, maudissent et détruisent une divinité mâle; les uns et les autres s'accordent seulement en ceci, qu'ils finissent par brûler leurs idoles, et porter leurs débris dans le Gange.

Les riches Babous de Calcutta dressent, dans une salle d'honneur de leur maison, un autel de clinquant et d'oripeau, où la figure de Vischnou, avec ses yeux rayonnants, préside à la burlesque assemblée de l'Olympe indien. Ils couvrent d'une large tente la cour carrée autour de laquelle sont disposés

les appartements, et forment ainsi une salle immense qu'ils éclairent avec une profusion de lampes, et où ils donnent à leurs amis et au public, sans distinction, le spectacle de danses et de chants. Cette sorte d'amusement s'appelle *Nautch*; durant les fêtes, on donne des Nautchs, comme chez nous, pendant le carnaval surtout, on donne des bals, et Nautch ne signifie rien autre chose.

Mes hôtes désiraient me montrer ces pompes de l'Orient. Nous choisîmes, entre les invitations que M. Pearson avait reçues, celles qui, par le rang et la fortune des amphitryons, devaient promettre le plus de magnificence, et je laissai ce séjour tranquille avant-hier soir (7 octobre) pour accompagner madame Pearson de fête en fête, et prendre moi-même, suivant l'occasion, ma part du plaisir.

Une foule effroyable encombrait les rues étroites et misérables par où nous devions passer pour faire notre première visite. La patience de notre cocher anglais ne gagnait rien contre la stupide inertie de la multitude; le bâton d'argent qui brillait entre les mains d'un serviteur assis près de lui, n'était qu'un symbole oisif et inutile; poussé à bout, notre Anglais fit de son fouet tout autre chose qu'un symbole; il lança ses chevaux avec prudence, mais avec fracas, et la foule épouvantée s'ouvrit tout aussitôt. Nous augmentâmes notre vitesse, pour augmenter devant nous la terreur, en raison des difficultés toujours croissantes que nous rencontrâmes en approchant de la maison où nous nous rendions.

Elle était illuminée extérieurement avec profusion mais sans goût. Quelques Sipahis, placés à la porte, la laissaient obstruer par la multitude; ils la dégagèrent avec difficulté pour nous faire un passage. Au bruit de notre arrivée, le maître de la maison était venu: il nous introduisit dans la grande salle formée par la cour même; l'aire était couverte d'une toile grossière en guise de tapis; plusieurs cercles de chaises étaient disposés tout autour, dont quelques-uns étaient occupés par des Hindous de la classe moyenne et des Européens de la plus basse classe; nous nous assîmes au centre, séparés de tous, en face d'une chanteuse que l'on fit approcher de nous et chanter, tandis que les maîtres de la maison versaient sur nos mouchoirs de l'eau de rose, de l'huile de sandal, et nous offraient le bouquet de la bienvenue indienne. Ils étaient vêtus très-simplement de mousseline blanche, mais la plus fine du monde. A l'exception d'un jeune homme qui portait un très-beau collier de diamants, aucun n'avait de bijoux. C'étaient des gens de bonne mine, polis, et d'une insinuante obséquiosité. Ils parlaient anglais avec facilité. Quand nous

eûmes vu suffisamment leurs dieux dont ils semblaient faire le même cas que nous, ils voulurent nous conduire dans les appartements supérieurs ; nous nous laissâmes faire, dans l'espérance d'y trouver des personnes de notre connaissance ; nous arrivâmes, non sans peine, par un misérable escalier, sale et délabré ; mais nous n'y vîmes que la même espèce de gens à peu près que nous avons vue en bas. Ce que l'on appelle ici les Portugais, représente exactement, devant les Anglais, les gens de couleur libres du nord des États-Unis en face des citoyens américains. Exclus de la société anglaise, ils saisissent toutes les occasions de se mêler physiquement avec elle. Il y a dans la physionomie et dans l'attitude de cette race dégénérée une expression de bassesse repoussante. Nous allions sortir, quand les maîtres de la maison, qui nous entouraient, firent apporter des chaises au milieu de la chambre, et appelèrent aussitôt, pour nous retenir, leurs *Nautch-Girls* (danseuses), dont ils disaient des merveilles.

Deux jeunes femmes, dont l'une était beaucoup trop grasse, et l'autre beaucoup trop maigre pour être jolies, entrèrent suivies de deux musiciens. Quoiqu'on les dit Cachemiriennes, elles étaient noires comme des Nègresses ; leurs cheveux mal peignés retombaient sans cesse devant leurs yeux, et les obligeaient, pour les relever, à tirer de dessous leurs énormes manches leurs mains couvertes de bijoux. Elles étaient vêtues de mousseline bleue et rose, bordée d'argent, la plus fine du monde, et chacune assurément n'en avait pas moins de cent aunes sur le corps. Ce luxe, que défraie la munificence de l'amphitryon, n'a rien de pittoresque. Il était impossible de faire aucune conjecture sur les formes de nos bayadères ; leur énorme vêtement ne laissait pas même voir le bout de leurs pieds. Elles chantèrent, d'abord séparément, puis ensemble. L'un des musiciens qui se tenaient debout derrière elles, jouait avec ses mains sur deux petits tambours attachés à sa ceinture ; l'autre tirait d'une sorte de petit violon à huit cordes, des sons dignes d'accompagner le petit bruit ridicule de son camarade. Le chant des bayadères était la plus insipide psalmodie ; elles marmottaient plutôt qu'elles ne chantaient, et n'élevaient la voix que pour former les sons gutturaux, si fréquents et si désagréables dans la langue persane. La multiplicité des nasales sourdes de leur litanie, et le rauque bourdonnement du tambour et du violon qui les accompagnaient, formaient ensemble un bruit bizarre assez semblable à celui de la guimbarde. Elles paraissaient prodigieusement distraites et ennuyées ; les deux virtuoses qui jouaient derrière elles, bâillaient démesurément, et l'audience montrait les mêmes sympathies de plaisir.

Après la musique vint la danse, digne tout à fait d'un tel précédent. Elle se réduisit à quelques contorsions des doigts et des mains, et à un faible mouvement de progression obtenu probablement par les efforts les plus pénibles. Je suppose à leur attitude quand elles bougent, que le mérite des nymphes indiennes consiste à marcher sur les talons seulement, avec la pointe des pieds tournée en dedans; en se traînant de la sorte, elles ramènent quelquefois sur leur tête un des bords de leur ample vêtement, comme pour s'essuyer le front. C'est là le type de ce qu'à l'Opéra on appelle le pas du schall.

On dit que de ces cent aunes de mousseline, les Nautch-Girls n'en gardent pas une seule pour danser devant les Indiens, après que tous les Européens sont retirés, des danses plus significatives.

Il fut encore plus difficile de sortir de cette maison qu'il n'avait été d'y entrer. Les menaces de notre cocher, appuyées de quelques légers coups de fouet, ouvrirent cependant la foule devant nous, et nous arrivâmes sans accident devant la maison du Rajah. Les avenues en étaient gardées par les gardes-du-corps du Gouverneur-général, et une troupe nombreuse de sipahis contenait tout autour le plus gros de la populace. Cet extérieur de décence, après l'horrible cohue d'où nous venions d'échapper, nous plut beaucoup, mais je cherchais vainement de la magnificence. Nous entrâmes ici sans obstacle, et fûmes conduits à la salle formée dans la cour. Elle était presque obscure, presque déserte. Lord William Bentinck, en frac, sans ruban, lady William, en toilette du matin, et leur maison en tenue ordinaire, lord Combermere et son état-major, étaient assis au fond de cette immense tente, entourés de lumières et de la famille du Rajah. Le Gouverneur-général avait derrière lui quelques-uns de ses gardes, et le Rajah avait mis sur pied le petit nombre de pions armés que son titre lui permet d'entretenir. C'était une demi-douzaine de grands diables déguenillés, armés d'une longue lance et d'un petit bouclier, copiés en tout sur les comparses de l'Opéra. Nous allâmes nous asseoir près de ce groupe, devant lequel deux Nautch-Girls déployaient exactement, comme nous venions de le voir dans notre précédente visite, la grace de la danse et de la musique indiennes. Un très-riche canapé, au centre d'un demi-cercle de sièges disposés de chaque côté, était occupé par lord et lady William Bentinck. Des meubles d'emprunt, les plus communs et les plus vulgaires, représentaient d'ailleurs les pompes de l'Orient. Comme dans la maison que nous venions de visiter, il n'y avait d'autre tapis qu'une toile blanche grossière, mais le Rajah avait concentré sur lui et sa famille tout l'éclat de son exhibition. Il était magnifiquement vêtu. Une large ceinture

d'or et de perles serrait avec grace autour de sa taille une robe de magnifique mousseline blanche. Il avait plusieurs riches colliers, et son turban, d'une forme particulière et tout à fait galante, était chargé de pierreries et surmonté d'une aigrette. Une demi-douzaine de marmots étaient vêtus exactement de même : c'étaient ses enfants. Ils étaient passablement sérieux dans leur habit de cérémonie qui sans doute les gênait beaucoup. Le Rajah fut quelque temps assis sur une chaise près de lord William, et deux ou trois bambins sur des coussins, aux pieds de milady. Plusieurs Européens, gens de bonne compagnie, grossissaient la suite du Gouverneur-général ; d'autres erraient dans cette immense salle. Les Portugais et quelques Indiens de mine passable occupaient silencieusement des rangs de sièges placés à une distance respectueuse du premier cercle. Quand on eut assez de la danse et de la musique, on alla faire une visite à Vischnou et à sa suite, près de laquelle deux sipahis, pieds nus, montaient la garde pour empêcher les profanes d'approcher sans ôter leurs souliers. Lord et lady William passèrent outre sans que les pauvres sentinelles osassent s'apercevoir du sacrilège, et leur compagnie les suivit sans éprouver plus d'obstacle ; mais quand le Gouverneur-général fut sorti, ces pauvres diables se vengèrent sur les premiers qui se présentèrent, et exécutèrent rigoureusement leur consigne.

Rien n'était si froid, si inanimé, si plat, si bête, si *manqué*, que ce Nautch.

Nous suivîmes de près le Gouverneur-général, qui ne quitta la maison du Rajah que pour entrer dans la maison opposée, chez un des parents de celui-ci, riche Babou, très-coquin, négociant maintenant auprès du Gouvernement l'acquisition du même titre ; on supposait qu'il devait offrir au Gouverneur une fête superbe. Ici, la cour avait été abandonnée au public, et c'était dans un des appartements supérieurs que lord William fut reçu. Rien de si misérable que les maisons de ces natifs ; de longues pièces, étroites et basses, ouvertes sur la cour intérieure, tout autour de laquelle, et au devant de ces appartements, règne une étroite galerie supportée par des piliers en bois. Ça et là on y trouve quelques meubles dispendieux mais de mauvais goût, et tout auprès des vieilleries qu'on ne souffrirait pas dans la plus modeste maison européenne. Les boiseries des plafonds sont sculptées ; mais il n'y a pas une porte qui joigne, ni une fenêtre qui ferme ; ce qui sert au bien-être réel, à la commodité, est entièrement négligé ; et au défaut du nécessaire qui manque partout en toutes choses, un superflu bizarre se montre par intervalles. L'esprit d'entretien et de conservation est entièrement inconnu

aux Orientaux. Ils bâtiraient plutôt une maison nouvelle que de faire remettre une vitre cassée dans une de leurs fenêtres.

La musique que nous eûmes là fut exactement la même qu'ailleurs auparavant. La danse fut un peu différente, mais non moins stupide; les deux bayadères, après s'être trainées quelque temps sur leurs talons, chacune pour son propre compte, firent ensemble quelques tours de main. Je sortis excédé de fatigue et surpris de la longanimité de lord et de lady William Bentinck qui restèrent après nous.

Cette visite du Gouverneur-général à des natifs, dont l'un n'est qu'un parvenu et l'autre un homme en train de parvenir, a été blâmée. Il n'y a pas de doute que les deux drôles auxquels il a fait cet honneur, n'en tirent beaucoup de profit par le crédit qu'ils vont se vanter de posséder près de lord William, et les services qu'ils prétendent rendre par là à un chacun. Si le Gouverneur-général de l'Inde a eu tort de se trouver en si mauvaise compagnie, il a été passablement puni par l'ennui, résultat de sa curiosité, mais je ne pense pas que cette démarche, non plus que sa manière d'être habituelle, simple et unie, compromette l'Empire britannique dans l'Orient. Les Gouverneurs-généraux précédents avaient une moins bonne cuisine, une moins *bonne maison*, suivant l'acception européenne, mais ils avaient plus de faste extérieur. La ménagerie de Barrackpour était peuplée de Tigres et de Lions; il n'y a plus maintenant que deux malheureux Ours, qu'on laisse mourir de faim, disent les mauvais plaisants, et cette décadence est le signe prochain de celle de l'Empire, ajoutent des hommes sérieux dont l'opinion doit être entendue. Je partage à cet égard l'avis de sir Charles Grey : je crois que la puissance anglaise dans l'Orient n'a rien de commun avec l'abandon de quelques bêtes. Le Gouverneur-général de l'Inde n'est pas un prince asiatique. La nature de son pouvoir est totalement différente : il ne repose pas sur les mêmes bases; il n'a pas besoin d'inspirer aux peuples l'adoration stupide et abjecte qu'ils rendaient à leurs Rajahs et à leurs Nawabs. Le peuple, dans l'Inde, sème et travaille, pas beaucoup il est vrai, mais dans son loisir il fume ou dort et s'embarrasse peu de la chose publique; il a peu affaire aux Anglais. C'est par des natifs que se recueille matériellement l'impôt, et c'est rarement le malheureux qui travaille qui le paie. Il est exclu de la propriété du sol qui appartient exclusivement à l'État, et le fermier ou *Zémindar* n'est pas tellement stupide qu'il ne comprenne fort bien le pouvoir d'un homme qui a 200,000 soldats, même quand cet homme se permet de sortir dans son jardin en veste blanche, comme je rencontrai hier soir

lord William, en allant dîner chez lui. Il y a dans la puissance anglaise en ce pays, une réalité solide dont les peuples sont convaincus, et c'en est assez pour sa durée. Comme prince asiatique, le Gouverneur-général, avec ses 25,000 guinées (600,000 francs), et les autres avantages que lui fait encore la Compagnie, ne pourrait être que mesquin. La pension de l'empereur de Dehli, que le Gouverneur-général a la puissance de suspendre d'un jour à l'autre, est beaucoup plus considérable. Les peuples de l'Inde peuvent savoir sans inconvénient que le Gouverneur-général n'est pas le plus riche, ni le plus magnifique; il suffit qu'ils sachent qu'il est le plus fort, et qu'il est le *Maître* de tous.

DRAME RELIGIEUX DE RAM-LILA, AU CAMP DE BARRACKPOUR.—Sur l'immense pelouse du Champ-de-Mars de Barrackpour, les sipahis hindous avaient élevé, dès le premier jour du Ram-Lila, plusieurs idoles colossales, environnées de figures bizarres de chevaux et d'éléphants, de tout l'attirail d'une guerre indienne; le simulacre d'un fort que ces idoles devaient assiéger avait été bâti, et chaque soir ces dieux, qui n'avaient pas moins de 20 mètres de haut, courant sur leurs roulettes, se livraient, pour préluder, des engagements burlesques qui devaient finir par une grande bataille. Plusieurs centaines de sipahis déguisés de mille façons représentaient le drame religieux de Ram-Lila, dont l'histoire est assez singulière. Une armée de Singes, partie de Ceylan, menaçait d'envahir l'Inde. Ram, un dieu indien, et de plus très-habile général, fut envoyé pour les combattre; mais il devint amoureux d'une belle femme que les Singes avaient amenée avec eux, et il passa de leur côté. Sa défection faillit à renverser l'Empire. Cependant les autres dieux fidèles l'emportèrent à la fin, et Ram-Lila, dans une grande bataille, périt avec tous ses Singes. Voilà l'histoire telle qu'on me l'a contée; mais je n'ai pas lu la légende. Peu importe au reste qu'elle soit absurde d'une façon ou de l'autre.

Cette guerre céleste devait se terminer jeudi soir (8 octobre). Nous traversâmes les nobles jardins de Barrackpour; ils étaient silencieux et déserts à cette heure, où une foule de voitures et de cavaliers ont coutume de s'y croiser en tous sens; mais le Champ-de-Mars était comme une mer mouvante de têtes d'hommes et de chevaux mêlés tous ensemble. Le site, l'heure, le temps, formaient un admirable accord. Le soleil se couchait: dans la demi-teinte empourprée du soir, les vastes bornes de l'horizon s'effaçaient. Au dessus du tumulte de la multitude et des ombres qui se répandaient sur la terre, les idoles gigantesques s'élevaient dans le ciel, imposantes à cette heure

où le jour incertain laisse à l'imagination émue le soin de limiter les formes des objets. Les derniers rayons du soleil mourant éclairaient d'une lumière rougeâtre et menaçante leurs fantastiques figures, et allaient se perdre à l'horizon sur les têtes élancées de quelques palmiers.

Deux Éléphants richement caparaçonnés se tenaient presque aux pieds d'une des idoles : ils portaient le Gouverneur-général et lady William Bentinck. Bientôt une vive fusillade s'engagea dans le fort, contre lequel un simulacre d'attaque était dirigé, et ces terribles animaux, pacifiques jusque là au milieu de la foule et du bruit lointain de quelques fusées, commencèrent à s'agiter. Leurs conducteurs les continrent cependant, et malgré la crainte qu'ils ont du feu, la seule chose qui les effraie dans l'état sauvage, ils les obligèrent à demeurer au milieu du feu d'artifice tiré presque à leurs pieds. Au grognement épouvantable qu'ils faisaient entendre, la foule consternée regardait aux moyens de fuir. Nous étions près d'eux, et notre cocher n'avait pas voulu, comme les autres, dételer ses chevaux : je craignais à chaque instant que les cris des Éléphants ne leur fissent prendre l'épouvante, ou que ceux-ci ne s'échappassent à la fin d'une fête si peu de leur goût : ils nous eussent écrasés les premiers. Quelques hommes renversés deviennent un obstacle qui arrête les chevaux les plus impétueux ; mais il n'y a pas d'obstacle pour un Éléphant en fureur : il marche librement sur la multitude qu'il écrase, il arrache, il enfonce tout devant lui, il s'avance irrésistiblement comme une masse inerte mue par la nature, comme un corps grave qui tombe.

Quoiqu'il y eût beaucoup de Musulmans dans la foule, elle prenait à la fête un intérêt que le peuple en Europe ne porte pas aux spectacles qu'on lui donne. Le carnaval est sans doute une allégorie mythologique, mais dont le sens mythologique, et par conséquent très-froid, même s'il était compris, est absolument ignoré du peuple. Mais il y a trois siècles, lorsqu'il était dévot, il devait se passionner à la représentation des mystères, il devait applaudir Jésus, *con furore*, et siffler à outrance Ponce-Pilate et Judas.

Et cette fête de Ram-Lila est plus encore que les représentations d'un mystère, c'en est la célébration religieuse elle-même.

L'armée de Ram-Lila, ses chevaux, ses sipahis, ses éléphants sautaient en l'air successivement à la grande satisfaction de la multitude, et de leurs débris enflammés s'élevait une fumée épaisse d'où sortaient seules les grandes figures blanches des idoles. Au moment où la foule regardait de toutes parts laquelle éclaterait la première, on vit de loin s'avancer cinq Éléphants ; c'était lord Combermere et sa suite qui les montaient ; ils se pressaient d'ar-

river. Je n'ai jamais vu entrée si glorieuse. Nous allions nous trouver entre eux et ceux du Gouverneur-général, quand aux premières fusées lancées d'une des idoles, le superbe animal que montait lord Combermere, et qui guidait les autres, s'arrêta tout à coup, poussa des cris horribles, et s'échappa loin de nous. Les autres, plus dociles, se tinrent à quelque distance, noblement rangés en bataille près d'une idole enflammée, et sous une pluie de feu qui tombait lentement du ciel, où les artifices crevaient avec fracas en gerbes magnifiques et en étoiles d'azur, d'or et d'argent.

Ces pompes de l'idolâtrie; ce peuple drapé, plutôt que vêtu, avec une simplicité sévère et pittoresque; ces spectateurs montés sur des chars attelés de bœufs; ces palmiers, ces Éléphants, formaient une scène étrange, admirable. C'était l'Asie telle que l'imagination se la représente.

Nous quittâmes la grandeur de cette fête populaire pour l'élégance froide d'un amusement européen. Une table somptueuse était dressée chez M***; un nombreux orchestre invita ses convives à la danse après le repas. Il lui en coûta plus sans doute pour amuser une trentaine d'Européens, que n'avait coûté la fête de Ram-Lila, où plus de 30,000 spectateurs avaient assisté.

LE CAMP DE BARRACKPOUR. — LES JEUNES OFFICIERS. — Quelques régiments d'infanterie native occupent constamment cette station, et sont placés sous le commandement exclusif du Gouverneur-général. Le camp est situé au nord et à l'est des jardins du Gouvernement. Il se compose de 3 ou 4,000 chaumières, légèrement mais proprement bâties de nattes, soutenues, comme les murs d'une tente, par des pieux. Elles sont alignées par quartiers, entourées de petits fossés d'assèchement. Chaque sipahi en occupe une; il est rare que deux hommes vivent dans la même. Le ménage d'un chacun se compose d'un fort filet tendu sur un cadre, c'est son lit; d'un panier pour garder ses vêtements, et de deux ou trois ustensiles de cuisine.

Hors des heures de service (et pendant huit mois de l'année le service, pour la très-grande majorité, finit à 7 heures du matin), les sipahis quittent leur uniforme. Un étranger qui se promènerait pendant le jour dans le camp de Barrackpour, soupçonnerait difficilement qu'il est au milieu d'une caserne. Les sipahis, dans leur loisir, vont la poitrine et les pieds nus comme les gens du peuple, ils dorment et fument de même : ceux-ci ont tout autant de moustache qu'eux; d'armes entre leurs mains dans le jour, on n'en peut voir, elles sont déposées après l'exercice dans de petits magasins, où un *Lascar* est chargé de leur entretien. Ce n'est pas de la part des officiers défiance

de la fidélité de leurs soldats, c'est défiance de leur sens commun. Un fusil est une machine délicate et trop compliquée pour être mise entre les mains de ces gens. Il faut que le Lascar d'une compagnie en suive tous les mouvements. A l'exercice, quand une arme rate, le cas lui est soumis; il est seul compétent pour l'amorcer de nouveau ou changer la pierre. Cet homme est en outre préposé à la garde des munitions : dans ce climat humide, où le salpêtre est presque toujours déliquescent, elles exigent beaucoup de soins.

Point de jeux dans le jour entre les sipahis pour en abrégier la longueur; si par hasard vous rencontrez deux hommes se promener ensemble, ils se tiennent par la main, et causent sans sourire. Ils semblent absolument dépourvus de ce principe de sociabilité que l'on voit continuellement en action autour d'un cantonnement de soldats européens. C'est toujours avec un camarade qu'un pauvre diable, chez nous, va en quête du plaisir. Ici, chaque homme se tient chez soi, fume et mange solitaire; il ne sort guère que le matin et le soir pour aller faire ses dévotions et ses ablutions, soit dans le Gange, soit dans un bassin plus voisin. Musulmans et Hindous mêlés ensemble vivent pacifiquement. La différence de religion qui établit entre eux, à divers égards, des barrières insurmontables, ne les divise d'ailleurs par aucun sentiment de haine.

Les sipahis reçoivent du Gouvernement l'habillement militaire et 8 roupies par mois (20 francs). Leur nourriture est à leur charge. En marche ou en campagne leur paie est plus considérable; mais aucune ration ne leur est distribuée. Il résulte de là qu'un petit corps de troupes est toujours suivi d'une multitude de marchands de toutes espèces, qui campent avec elles et s'établissent à poste fixe en un lieu, quand elles y doivent séjourner. Une armée a son bazar; un régiment, une compagnie même, qui marche détachée, a le sien. Chaque officier porte en outre avec lui un énorme bagage; il traîne 10, 15, 30 domestiques, un lit, une voiture ordinairement, une tente très-lourde avec le monde nécessaire pour la dresser chaque jour, etc., etc. C'est ainsi qu'un jour de bataille il n'y a qu'une petite fraction des assistants qui tirent des coups de fusil. Ce que les historiens de l'antiquité rapportent des innombrables armées de Xerxès et de Darius est tout à fait vraisemblable : elles avaient la même composition. Ces masses d'hommes ne marquent que sur le papier. Lord Clive, lorsqu'il fit la conquête de l'Inde, Alexandre jadis et Xénophon n'avaient qu'une poignée d'hommes qui vivaient comme ils pouvaient, mais qui se battaient tous dans l'occasion. Ils devaient triompher.

Un jeune officier auquel j'avais témoigné le désir de voir son ménage de sous-lieutenant et sa compagnie sous les armes (il la commande provisoirement quoique n'étant qu'enseigne), m'invita à l'aller joindre au point du jour au Champ-de-Mars, pour assister à l'exercice du tir, et de là retourner à son pavillon pour déjeuner.

De grand matin donc, je partis, le fusil sur l'épaule, suivi d'un seul domestique; et, passant par les jardins de Barrackpour, en une demi-heure, sans me presser, j'arrivai au lieu du rendez-vous. Le jeune officier, botté, éperonné, vêtu de blanc, presque comme moi, et sans autre insigne militaire qu'un sabre et une ceinture de soie, regardait sans humeur ses gens tirer tout de travers: un vieux sous-officier européen les instruisait seul. Cependant le soleil venait de se lever, et quoiqu'il s'échappât rarement d'entre les nuages, le signal du départ fut donné.

« Puisque vous êtes venu à pied, et que nous devons aller à pied tous deux jusque chez moi (à 300 pas environ), je fais », me dit le jeune enseigne, « cesser l'exercice un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. » Et il renvoya son cheval, pour me faire politesse en m'accompagnant.

Nous arrivâmes en quelques minutes devant un joli Bungalow: c'était sa demeure. On s'étendit sur des canapés sous la varangue. Un jeune camarade du même grade, qui partage avec lui cette habitation (en raison de la *dureté* des temps qui ne leur permet pas d'avoir chacun leur maison), rentra à cheval; quelques *Behras* arrivèrent à la hâte pour débotter et déshabiller leurs maîtres, qui passèrent de larges pantalons et une robe de chambre de mousseline, pour mieux jouir du plaisir de prendre le café et de lire les gazettes de Calcutta qui vinrent bientôt. Deux chiens fort laids, mais que l'on dit d'une race très-distinguée, entrèrent à leur tour, amenés par un domestique qui n'a dans la maison d'autre charge que celle de les soigner. Je demandai leur usage, s'ils étaient dressés à quelque chasse, ou entretenus seulement pour la sûreté; et l'on me répondit qu'ils n'avaient pas d'utilité spéciale, mais que c'étaient de jolis animaux à voir un instant le matin, en revenant de la parade; et que d'ailleurs c'était l'usage d'avoir des chiens.

Ces visites, que chaque matin ramène périodiquement, se terminèrent par celles des officiers-natifs de la Compagnie qui venaient, militairement, rendre compte de toutes choses à leur chef. Le *Soubadar* était un gros homme de moyen âge et de la plus belle apparence. Les jeunes gens ne se levèrent pas pour lui. Il demeura sous les armes, roide comme un pieu, devant ses quatre suivants, dont deux, sous-officiers, portaient des hallebardes, tout le temps que

dura son petit rapport. Quand le service fut dépêché, le Soubadar, sur un signe de condescendance de son chef, entra sous la varangue, et me fit un petit compliment; en même temps il me présenta son sabre par le plat de la lame. Je n'avais point compris son discours ni sa pantomime, et ne sachant que faire ni répondre, je priai mon jeune officier de lui expliquer la cause de mon embarras et mon désir de lui rendre sa politesse. Mais c'eût été déroger; on me dit de lui faire un petit salut, et, si je voulais lui faire le plus grand plaisir du monde, de baiser la lame de son sabre. A cela ne tienne qu'un homme ne soit heureux : celui-là le fut comme de raison; il le paraissait du moins en s'en retournant à la tête de ses 4 hommes.

Il était 9 heures; je croyais que nous allions déjeuner; mais en robe de chambre comme étaient mes hôtes, la chose se pouvait-elle? ils prétendirent que non. En vain je leur dis qu'avec eux ne faisant pas de façon, ils avaient le droit de n'en pas faire avec moi. J'eus toutes les peines du monde à n'être pas déshabillé par leurs gens et rhabillé de blanc comme eux après avoir été baignés, frottés, peignés, essuyés par tout le corps. Ils prétendirent que c'était pour leur *own comfort* qu'ils se soumettaient à cette troisième opération, et l'habitude est si puissante que je les crois; mais la première fois qu'ils firent un troisième changement de costume, à 9 heures du matin, je doute que ce fût pour leur commodité.

Je lus pendant ce temps-là un long article très-instructif dans l'*Edinburgh philosophical journal*.

La table était propre, et mieux que cela. L'argenterie n'y manquait pas; l'eau et le beurre avaient été refroidis avec du salpêtre, ce qui prouve l'entretien d'un *Abdar*, serviteur assez dispendieux; du poisson de diverses espèces, du riz au carry, des œufs, du pain blanc, du pain bis, des muffins, des rôties, tout l'appareil complet d'un déjeuner anglais, couvraient la table; dix personnes n'auraient pas mangé ce qu'il y avait dessus. Il y en avait donc plus de la moitié de trop; pure perte absolument, car aucun des domestiques ne touche à la desserte; c'est au profit des Corbeaux et des Jackals que tourne ce luxe outré.

Quand nous eûmes fait, les *Houkubadars* firent leur entrée, déployèrent chacun derrière leur maître le petit tapis accoutumé, posèrent religieusement le Houka dessus, et en présentèrent le tube.

On causa de la misère des temps, et de l'impossibilité de vivre sur le *demi-Batta* (1). Mais qu'est-ce que vivre? C'est avoir un cheval de selle, un cabriolet,

(1) *Batta*, haute paie donnée par la Compagnie des Indes.

une maison pour soi seul, le moyen de boire une bouteille de vin par jour, une ou deux bouteilles de bière, enfin de ne boire d'autre eau que de l'eau de Seltz. Du reste, il va sans dire que, dans un climat si chaud, il faut changer trois ou quatre fois de linge par jour, et l'entretien et le blanchissage d'une si énorme quantité de vêtements sont dispendieux.

Il est certain que les réductions opérées par lord William Bentinck, et qui le rendent si impopulaire, ne laissent pas aux officiers subalternes le moyen de vivre ainsi.

Mais si ces jeunes échappés du collège, qui n'ont jamais eu une chambre à eux, voulaient bien ici ne pas avoir une maison tout entière, s'ils étaient satisfaits d'un cheval tel quel, s'ils supprimaient leur Houka qui les abrutit ou les condamne du moins à des habitudes de paresse invincibles, s'ils se contentaient de boire de l'eau refroidie, comme en tous les autres pays chauds du monde, excepté en celui-ci, dans des Gargoulettes, et s'ils se limitaient à la moitié d'une bouteille de vin à leur dîner, au lieu de s'endetter, ils s'enrichiraient encore.

Tous les Anglais qui viennent dans l'Inde estiment qu'ils font par là un énorme sacrifice, et qu'ils ont droit aux plus fortes indemnités. Il ne me semble pas que dans les autres parties du monde où je les ai rencontrés loin de leur *home*, ils aient les mêmes prétentions à la richesse, à l'opulence. Cette confiante ambition de fortune chez bien des gens auxquels leur nullité ne donne vraiment que fort peu de droits, ou ne laisse que très-peu de chances, a quelque chose d'impertinent; elle est cependant peut-être utile. Si elle ne dérive pas d'un principe de force et de puissance, elle mène à la force et à la puissance. Un Anglais se trouve pauvre et malheureux dans une foule de situations qui satisfont la médiocrité des goûts d'un Français; pour sortir de cette position, pour s'élever à une meilleure, il n'est pas de peine qu'il ne se donne, et souvent sa persévérance est récompensée. J'ignore si cette disposition est favorable au bonheur des individus, j'en doute beaucoup; mais je suis convaincu qu'elle fait, sinon le bonheur, du moins la force d'une nation.

Le bateau de M. Pearson avec mon Mounschi dedans, m'attendait au Ghaut voisin pour me ramener à la maison; mais il y avait cent pas à faire au soleil pour le gagner, et c'était trop m'exposer que de faire ces cent pas à midi. Le bateau fut renvoyé, et, nonobstant la misère des temps, mon officier, qui est un jeune homme de 25 ans, beaucoup plus sage que ses camarades, et qui, j'en suis sûr, ne fait pas de dettes, fit mettre le cheval à la voiture, et il me ramena chez M. Pearson.

Peu de ces jeunes gens ont ici l'occasion d'une visite à faire ; et dans une multitude de stations intérieures, où il n'y a aucune société européenne, ils sont absolument réduits à eux-mêmes. Ils passent la journée à fumer le Houka, étendus sur un sofa, combinaison favorable au sommeil dans un pays chaud, et font semblant de lire quelques romans et quelques journaux ; il y en a qui boivent de l'eau et de l'eau-de-vie : le soir ils sortent à cheval ou en voiture, sans but, rentrent pour dîner, et se couchent ensuite après une séance plus ou moins longue de Houka et de grog.

Voilà, parmi eux, la forme la plus commune d'existence. Sans doute il en est qui ne suivent pas cet errement, et vraiment il n'y a pas de service au monde qui doive exciter parmi les officiers autant de zèle : l'ancienneté seule avance en grade dans l'armée de la Compagnie, et c'est une sécurité pour la paresse et la nullité, mais ce n'est jamais le grade qui est extrêmement payé, c'est l'emploi ; et l'emploi n'est pas accordé suivant le grade, mais suivant la capacité de le remplir. Le général Malcolm, actuellement Gouverneur de Bombay, n'était que capitaine lors de sa première mission en Perse, et beaucoup d'officiers de ce grade sont résidents politiques près des cours voisines ou alliées de la Compagnie.

La première condition d'aptitude à ces emplois est évidemment la connaissance du persan et de l'hindoustani, et c'est une chose étrange combien peu d'Anglais en ce pays la possèdent. Les jeunes officiers, ceux de l'armée du Bengale surtout, ont cependant pour cette étude toutes sortes de facilités ; les hommes qu'ils commandent viennent presque tous des hautes provinces et parlent l'Ourdou ; souvent ils y sont cantonnés et peuvent s'y entourer de pundits assez instruits ; enfin, après 7 heures du matin, chaque jour ils sont libres.

Ils se bornent, pour la plupart, à savoir dire et comprendre les choses de première nécessité, leurs Soubadars en cela ne les aidant nullement, car ils ne parlent pas anglais ; d'ailleurs la plupart des officiers de la compagnie ne savent ni lire ni écrire ce peu qu'ils savent dire et comprendre, et ils sont obligés de se faire lire le rapport qu'on leur apporte chaque matin.

Il y a plus de discipline, me dit-on, dans l'armée indienne que dans aucune armée européenne, et je le crois ; je vois plusieurs raisons pour cela. D'abord on exige beaucoup moins des sipahis que de nos soldats : hors le temps du service, on les laisse rentrer tout à fait dans la foule et s'y mêler sans distinction, sans tenue, sans discipline à observer. Un sipahi n'est soldat qu'un petit nombre d'heures chaque jour : et le temps du service est, comme

chez nous, le temps d'une faction ou d'un exercice. Chaque homme alors est attentif à faire de son mieux.

Puis, quoiqu'il y ait dans l'armée des gens de basse caste, des Djamars (cordonniers), par exemple, sa composition néanmoins est beaucoup plus relevée que celle d'une armée européenne. J'ai vu dans les rangs, des Brahmanes de très-haute caste, et rien n'y est si commun que le cordon brahmanique. La profession des armes était noble dans l'Inde comme en France jadis : l'armée est encore ici un lieu de rendez-vous où toutes les classes du peuple peuvent se rencontrer et se mêler sans déroger; et ici, c'est le seul qui ait ce privilège. Ailleurs, chacun est cloué aux occupations héréditaires de sa caste; et s'il n'y trouve pas d'emploi, ou si son travail ne lui rapporte que de la misère, il doit s'y résigner, il faut qu'il souffre, à moins qu'il ne prenne le mousquet. Le service militaire est recherché, c'est une faveur que d'y être admis, c'est une grande punition que d'en être renvoyé.

La plupart des infractions quotidiennes de la discipline dans une armée européenne sont la conséquence de l'ivrognerie et de la gaieté étourdie des jeunes soldats, et il n'y a d'ivrognes dans l'Inde que parmi les princes, les Rajahs, les Nawabs ou les gens de la classe la plus abjecte, en un mot parmi ceux qui sont au dessus et au dessous des préjugés. L'armée indienne boit de l'eau; elle est grave d'ailleurs comme le reste de la nation.

Je ne vois pas clairement la raison suffisante de l'influence des officiers européens sur l'armée native; mais je ne vois pas davantage la raison de leur autorité sur l'armée nationale anglaise. Dans l'une et dans l'autre, il y a entre l'officier et l'homme qui n'est pas officier une démarcation terrible; l'un est un gentleman, un homme comme il faut, — l'autre ne l'est pas. L'un se bat à coups d'épée ou de pistolet, l'autre à coups de poings. Dans le service, le commandement est bref, absolu; il doit l'être, et il n'est pas insultant. — Mais hors de là, pas un mot ne s'échange entre ces deux classes d'hommes; jamais une parole bienveillante d'approbation, d'encouragement, de consolation. Les officiers s'étudient à paraître n'avoir rien de commun avec les hommes auxquels ils commandent, ils les éloignent d'eux par une affectation sans relâche de froideur cruelle, la plus insultante que je connaisse. C'est un phénomène étrange dans le monde moral qu'une armée anglaise! La majorité, courageuse, violente et dédaignée, se soumet silencieusement à une faible minorité qui semble prétendre à ne lui commander que par la force.

Dans l'armée de la Compagnie, quoique la différence des rangs soit marquée, non seulement par l'habit, mais par cette dangereuse, par cette terrible

distinction de la couleur de la peau, les officiers européens semblent avoir renchéri de hauteur sur leurs camarades de l'armée du roi. Hors du service, pas un mot ne s'échange entre eux et leurs Soubadars. Ceux-ci cependant ont le titre d'officier, et le sergent-major européen (l'homme vraiment essentiel d'une compagnie d'infanterie indienne, l'homme qui devrait la commander si justice se faisait), leur est subordonné. Je ne crois pas qu'ils s'assoient devant un jeune enseigne.

La hauteur avec laquelle les officiers européens les traitent, a pour objet de les empêcher de s'élever bien haut dans l'estime des sipahis; elle est très-politique en cela : elle leur rappelle constamment leur infériorité; et, comme ici, l'infériorité est un fait très-réel dont chaque homme a la conscience, il s'y résigne comme à une condition de sa nature, et ne s'en offense pas. Le grade de Soubadar et de Lieutenant-natif est une récompense qui s'accorde à l'ancienneté du service, au courage : elle stimule l'émulation des hommes; mais elle ne leur donne que de l'aisance et quelques petits plaisirs de vanité, sans influence d'ailleurs. Quand par hasard un homme montre dans ce grade, le plus haut où les natifs puissent parvenir, des qualités capables de lui commander le respect, l'attachement, la confiance du soldat, on l'en écarte sous le prétexte de le récompenser; et, en effet, on lui accorde une retraite plus avantageuse encore qu'aux autres : on en fait un *Zémindar*, ou fermier de l'État. Il y a d'ailleurs un règlement qui fixe d'une manière générale, et limite à un nombre d'années assez court, le temps qu'un Soubadar peut occuper son emploi.

Chacun des directeurs de la Compagnie des Indes a tous les ans un certain nombre de places à donner, dans l'armée et le service civil. Ils doivent les donner et non les vendre; mais le moyen de le prouver ou de l'empêcher? Et quoique j'aie entendu dire souvent que leurs choix étaient tels que le corps d'officiers de l'armée indienne était au moins aussi distingué, par sa naissance et par son éducation, que celui de l'armée royale, les cours martiales ne désespèrent pas en ce pays, et je les vois sans cesse convoquées pour juger, non des soldats, mais des officiers prévenus d'escroquerie. Ce scandale est extrêmement rare dans l'armée royale, où règne un esprit de corps très-prononcé, tandis qu'ici, il n'y en a aucun. Dans l'armée anglaise, l'état-major de chaque régiment, à l'exception des officiers mariés, est obligé de faire table commune sans distinction de grade. On est solidaire de l'honneur des gens avec lesquels on s'assied à table deux fois par jour; on n'y souffrirait pas un fripon : la moindre faute contre l'honneur, commise par un officier de l'armée du roi,

est punie le soir même à table par un outrage unanime de ses camarades et de ses chefs, le refus de boire avec lui : il est aussitôt expulsé. — Ici, rien de pareil; chaque officier vit dans son Bungalow, point de table commune, rien n'oblige ceux qui ne désirent pas se voir à se rencontrer, si ce n'est sous les armes, aux heures du service. La vie de chacun n'est pas surveillée par l'honneur jaloux des autres; dans l'éloignement de toute société, les principes de l'éducation s'effacent peu à peu, la nature se montre, prend le dessus, et beaucoup sont emportés par elle dans des routes fâcheuses.

Plus de familles, je pense, en Angleterre que dans tout autre pays, sont affligées par les désordres des jeunes gens. Ce triste résultat me semble devoir être l'inévitable conséquence de la soudaineté avec laquelle on passe en ce pays de la position d'enfant à la position d'homme. Il y a, entre ce que j'appellerais volontiers les patriciens de la Nouvelle-Venise, entre les gentlemen, une égalité absurde. Un polisson, échappé du collège, porte dans le monde l'assurance d'un homme, s'il en a la taille : il y est reçu et traité à tous égards comme un homme; on justifie ainsi une présomption inouïe. Il n'y a pas de modestie chez les jeunes Anglais; ils en seraient honteux comme d'une sorte d'infériorité, ce serait un aveu de faiblesse. Ils traitent d'égal à égal avec l'âge mûr et avec la vieillesse; ils s'indigneraient de leur tutelle délicate et éclairée; ne sont-ils pas hommes pour se conduire, parler, agir? Cette monstrueuse inconvenance qui les mène à mille folies, a cependant son bon côté; ils sentent plus tôt la nécessité de l'indépendance, et ils réussissent plus jeunes à y parvenir; mais c'est aux dépens des affections de famille : la maison paternelle n'est pas pour eux le plus doux des asiles; leur orgueil y souffre plus que leur cœur n'y jouit.

Le général P*** vint me voir il y a quelques jours : c'était après le déjeuner, nous étions tous au salon; je me levai quand il entra, et m'avancai vers lui pour lui prendre la main et le faire asseoir; c'est un vieillard. Deux jeunes sous-lieutenants étaient assis autour de la table; l'un lisait la gazette, l'autre regardait les mouches voler. Aucun ne se leva; je déclinai la politesse du général qui me parla en français, et le fis parler anglais, et de choses qui pussent intéresser les jeunes gens. Vainement : pas un ne bougea, pas un ne dit mot; ils ne firent pas plus d'attention à leur chef que s'il n'eût pas été là. J'étais extrêmement mortifié pour lui; et quand il fut sorti, je leur demandai ce qu'ils avaient contre lui : ils ne me comprirent pas d'abord; à la fin, soupçonnant mon idée, ils me dirent que le général P*** était un fort bon homme, assez aimé des officiers, mais qu'ils ne le connaissaient

pas : ils croyaient avoir été parfaitement polis à son égard, et, en effet, suivant les usages du pays, ils l'avaient été.

La visite de lord Combermere eût fait à cette heure quelque petite sensation parmi eux ; ils se fussent levés certainement, mais c'eût été pour son titre, beaucoup plus que pour son grade, et en tout cas nullement pour son âge.

Mais cette inconvenante égalité dans la société n'affecte nullement la subordination dans le service. Là, le grade du moins exerce ses droits sans contestation : l'obéissance est parfaite.

Tittagur, le 16 octobre 1829.

SÉRAMPOUR. — LE DOCTEUR CAREY. — LES MISSIONNAIRES PROTESTANTS. — Après mainte visite et mainte lettre échangées sans succès, j'étais enfin parvenu à trouver le docteur Carey, et nous avons fixé un jour pour voir son jardin. Le chevalier Ryan devait être de la visite : je traversai la rivière, lundi dernier, 12 octobre, pour le prendre, et pousser jusqu'au docteur. Il était près de 5 heures, il ne faisait que chaud, chacun prit son parasol, et en voisins nous nous présentâmes chez le vieillard. Nous le trouvâmes lisant la Bible qu'il doit savoir par cœur vraiment, depuis 50 ou 60 ans qu'il la lit tous les jours. — Il nous montra sa bibliothèque qui est fort belle, quelques beaux dessins d'insectes et de plantes qu'il fait faire près de lui par des peintres natifs, mais où les détails de l'organisation manquent habituellement, — et nous nous remimes en marche avec lui pour aller à son jardin. Nous n'avions que celui du collège à traverser : en quelques instants nous fûmes dans son enclos. Il est petit, mais si bien ordonné, qu'un très-grand nombre de plantes y trouvent place. Trente jardiniers au moins sont nécessaires à son entretien. Diverses constructions ingénieuses y sont établies pour modifier le climat en faveur des espèces qui ne pourraient absolument s'y accommoder. — Celles du Cap sont cultivées sur une couche élevée à quelques pieds au dessus du sol, dans un encaissement de maçonnerie : on les préserve ainsi de l'humidité qui les ferait périr ; un abri les garantit de la pluie. Ailleurs sont cultivées quelques plantes des Molluques, si sensibles au froid, qu'elles périraient ici chaque hiver si elles n'étaient protégées par des écrans pendant la nuit pour empêcher le refroidissement par rayonnement. Tout cela doit être fort dispendieux ; et M. Carey n'a point pour se défrayer l'admirable ressource de la Compagnie ; ce n'est qu'un pauvre missionnaire !

Le plus bel arbre de son jardin est un *Corypha umbraculifera* qu'il a planté

il y a vingt ans, et qui vient de fructifier pour la première fois. Cet effort le fait périr.

Une odeur fade et détestable se répandit tout à coup dans l'air, tandis que nous nous promenions dans le jardin, et se dissipa pareillement. C'était un souffle de l'ouest qui apportait les émanations des jungles. Chacun s' alarma, et cria au *jungle smell*, comme on crie au feu. C'était, dit-on, tout ce qu'il faut pour être saisi d'une fièvre pernicieuse. Une des personnes qui se trouvaient là, acclimatée, si l'on s'acclimate en 15 ans dans ce pays, se trouva incommodée le soir, et dut quitter la table avant le dessert. J'ignore ce qui en est advenu.

Nous revînmes quand la nuit nous chassa du jardin, la soirée était délicieuse ; dans une des allées herbeuses qui entourent le noble édifice du collège, nous rencontrâmes des domestiques qui menaient deux chevaux fumants de sueur, et nous distinguâmes en même temps deux grandes figures blanches comme la neige ; c'était un homme et une femme, et une très-jolie femme en vérité ; je ne pus voir qu'elle de près : on me dit que l'inconnu était M. Mac, un missionnaire, et que, sans mystère, il se promenait paisiblement avec sa femme, après avoir couru à cheval avec elle.

Et ils s'étonnent de ne pas faire de conversions ! . . . Ils ont une femme, des chevaux, des domestiques, ils habitent une maison commode . . . et ils se disent missionnaires ! . . .

Quelques missionnaires catholiques courent le monde à pied et nu - pieds pour convertir les infidèles ; ils en ont converti beaucoup. Ils s'y prenaient comme les apôtres, et comme eux souvent ils ont réussi. Les missionnaires anglais, et, d'une manière générale, les missionnaires chrétiens protestants, attendent patiemment chez eux que les infidèles se présentent. M. Carey, missionnaire, ne sort pas de sa maison pour convertir les Hindous ; qu'est-ce que cela lui rapporterait ? Mais, malgré son âge, il va chaque semaine à Calcutta pour donner, au fort William, une leçon de bengali aux pupilles de la Compagnie qui le paie amplement. M. Mac, missionnaire assistant, prêche la parole de Dieu aux polissons qui viennent chez lui pour l'entendre : pour la prêcher, il ne se dérange pas ; mais pour la chimie, c'est une autre affaire. Comme il pense sans doute qu'elle est beaucoup plus utile que l'Évangile, pour la prêcher, il court jusqu'à Calcutta après un auditoire ; mais il faut payer pour entrer.

Est-ce là un prêtre ? . . .

Cependant, c'est un honnête homme sans doute ; mais il est placé entre des

devoirs incompatibles. Il est marié, il a une femme, des enfants : quelque charitable qu'il puisse être, quelque tendresse d'âme qu'il puisse avoir, sa femme, ses enfants ne doivent-ils pas précéder l'humanité tout entière dans ses affections ? En ce pays, les médecins disent qu'il est nécessaire à la santé d'être éventé tout le jour, et que l'exercice du cheval lui est très-salutaire. Sous peine de mort, ajoutent-ils, on ne peut s'exposer au soleil. . . . Peut-être cet homme croit-il qu'il y a dans ces discours quelque exagération, et ne s'y soumet-il pas entièrement lui-même ; mais il est si naturel de craindre pour ce que l'on aime, que lorsqu'il s'agit de sa famille il croit superstitieusement aux médecins ; le voilà donc désirant une maison vaste et fraîche, une voiture, des chevaux, — non pour lui, non pour son plaisir, mais pour le plus respectable motif, pour la conservation de sa famille.

Il n'a pas de patrimoine : s'il mourait, que deviendrait-elle après lui ? il doit travailler à amasser quelque fortune. Les pauvres, sans doute, réclament sa charité ; mais que peut-il pour eux ? ne doit-il pas d'abord assurer du pain à ses enfants ?

Et c'est ainsi que, par un enchaînement de devoirs et de nécessités, cet homme, venu ici avec l'honnête intention de prêcher l'Évangile, professe la chimie, fait du papier, imprime, bâtit des maisons, et oublie son métier de missionnaire. S'il fût venu seul, avec l'obligation du célibat, peut-être avait-il assez de zèle pour supporter les rudes épreuves d'un apostolat ? peut-être aurait-il été capable de souffrir seul ? Le mariage fait de lui un homme comme tous les autres : il ne lui permet pas d'être prêtre.

Il y a quelque chose de grand dans la discipline de l'Église romaine. Le célibat des prêtres romains a mille conséquences détestables ; mais il fait du prêtre catholique un être à part, il le sépare du monde, il lui donne un caractère étrange, solennel, sacré. Le prêtre catholique s'isole des individus pour se dévouer à l'espèce tout entière.

Voilà du moins son type idéal et possible ; voilà ce qu'étaient Fénelon et Vincent de Paule. Le protestantisme n'admet pas ces sublimes exceptions. C'est une combinaison prosaïque et mesquine calculée pour la taille moyenne des vertus humaines ; pratiquement, il vaut mieux. Mais, dès qu'on descend à cette mondaine considération, dès qu'un culte s'abaisse à ces arguments terrestres, à ces considérations d'utilité, de possibilité même, il est perdu, condamné par lui-même. La raison est un allié que les religions ne doivent pas appeler à leur secours. Il est même prudent pour elles de se passer du raisonnement.

Les prêtres espagnols des missions de l'Amérique n'ont pas de maisons somptueuses, point de carrosses ; toutes les recherches élégantes et commodes de la civilisation européenne leur sont inconnues. Vêtus d'étoffe grossière, ils vivent frugalement ; quand ils sortent, c'est à pied ; quand ils voyagent, c'est sur un mulet, au soleil, à la pluie. Ce sont de pauvres diables en apparence auprès des missionnaires savants et polis de Sérampour ; mais ce sont des rois, et plus que des rois : ceux-ci ne sont que des particuliers effacés par mille autres.

Le docteur Carey est un homme d'une basse extraction, qui, à force de mérite, était parvenu à être maître d'école de village en Angleterre. Ce premier pas était le plus difficile. Il devint un habile *Greek and latin scholar* ; et, promu dans l'enseignement, il commença l'étude des langues orientales, en même temps qu'il se donnait ces connaissances générales dont le défaut d'éducation première le laissait dépourvu. Il entra dans une des sectes, unitaire ou méthodiste, j'ignore laquelle, qui avaient faveur parmi les classes inférieures de la société ; prêcha, en amateur, comme tous les prédicateurs sans hiérarchie ecclésiastique, et se fit distinguer. Ces gens voulant alors sauver les Hindous du protestantisme dont ils les croyaient bonnement menacés, voulurent leur dépêcher un apôtre de leur foi, et M. Carey, docteur par la grâce de Dieu, fut envoyé par eux en ce pays-ci. Il y a de cela bien long-temps. Ce qu'il fit d'abord, je l'ignore, ainsi que la raison pourquoi il a fondé à Sérampour son inutile collège ; mais il est devenu là le centre d'une colonie, religieuse en Europe, industrielle ici, qui s'arrondit passablement sur l'une et l'autre rive du Gange. On lui accorde unanimement d'être l'Européen qui sache le mieux le bengali. Son goût pour la botanique est très-ancien ; c'est couramment un bon botaniste linnéen : à présent il est vieux et usé.

Sérampour est le plus joli établissement sur la rivière. Il respire un air de gaieté et d'activité que ne présente point Calcutta. Cela tient sans doute à l'espèce de mauvaise compagnie qui y demeure, de jeunes extravagants criblés de dettes, d'aimables mauvais sujets, des fripons, des escrocs, peuple insouciant, et gai quand même. Quelques malheureux, dignes d'intérêt, y trouvent un refuge et y échappent, à la satisfaction générale des gens de bien, à la rigueur des lois anglaises contre les débiteurs insolvables. Mais néanmoins il n'y a pas de proportion entre l'usage et l'abus ; et le Gouvernement de la Compagnie est lésé, contrarié par ce petit *nonsense* politique, des comptoirs européens enclavés dans ses États. Des démarches très-libérales ont été faites près de la France

pour obtenir la cession des siens, mais on a trouvé la répugnance la plus obstinée à entrer en négociation. Il est parfaitement ridicule de mettre de l'amour-propre à garder ce qu'il est impossible de défendre; mais le roi de France ne sait pas probablement mieux la géographie que lord Castlereagh, qui ne savait où trouver Java sur la carte. Il se figure probablement qu'il a dans l'Inde des possessions qui importent à l'honneur de sa couronne, et ses ministres n'osent pas lui proposer de s'en départir. Puis le public, sur ces matières, est si bête, témoin la négociation de M. de Villèle avec Saint-Domingue, qu'il jetterait les hauts cris à l'idée d'abandonner quelques lieues de territoire où vivent, comme des oiseaux sur la branche, quelques centaines de pauvres diables, qui n'en seraient pas plus pauvres pour devenir sujets anglais.

Tittagur, le 25 octobre 1829.

LES SAISONS. — C'est quelques jours après l'équinoxe du printemps, et généralement un mois après l'équinoxe d'automne que se renversent les moussons. Celle du S.O. s'établit cette année vers les premiers jours d'avril, dans les parages où je naviguais alors, à la pointe de l'Inde, près de l'équateur, et voici que les vents d'E. et de N.E. qui soufflent avec force depuis trois jours, viennent de mettre fin aux chaleurs. Nous entrons dans la mousson d'hiver; le ciel est chargé de pluie; mais ce ne sont plus ces vapeurs chaudes qui se résolvaient, il y a quelques jours encore, en ondées tièdes; la pluie tombe aujourd'hui sans force, mais avec continuité; elle est fraîche. J'éprouve, comme en Europe, la tristesse des derniers jours de l'automne.

J'ai fait une longue promenade sur les bords du Gange, et j'ai pressé le pas pour ne pas avoir froid. Les herbes étaient trempées de pluie, quelques arbrisseaux se dépouillent.

Mais avant de tomber, les feuilles, au déclin de leur existence, ne se teignent pas des riches couleurs dont elles s'avivent dans les climats froids. Ici, la mort végétale vient avec la même vitesse que la vie. Les développements sont rapides; la désorganisation ne l'est pas moins. Aux approches de la saison froide, la vie ne se retire pas avec lenteur des végétaux ou des parties des végétaux qui ne voient qu'un été; elle les abandonne brusquement: flétries, aussitôt elles tombent, et bientôt décomposées par le feu du soleil que l'hiver n'éteint pas, elles ont rendu à l'atmosphère les principes dont elles étaient formées.

Cependant, le nombre des arbres qui se dépouillent entre les tropiques,

est bien petit. Les premières atteintes de l'hiver qui en flétrissent quelques-uns, en font fleurir une multitude. La terre n'est pas moins verte l'hiver que l'été.

L'hiver ! l'été ! et j'ai parlé de l'automne aussi ! Souvenirs de la patrie, de la grande patrie, de l'Europe !... La Grèce, l'Italie, les belles contrées que baigne la plus belle des mers, la Méditerranée, ont un été, un automne, un hiver; elles ont aussi un printemps, et des quatre saisons que leurs poètes ont chantées, c'est la plus délicieuse ! Sur la foi d'Anacréon et de Virgile, dans le nord de l'Europe, nous parlons aussi du printemps, il est un temps de l'année que nous appelons de ce nom ; et parce que nous avons quelques jours, séparés souvent par d'odieus retours d'hiver, parce que nous avons quelques jours qui ressemblent au printemps de l'Italie, nous avons déclaré que nous avions comme elle un printemps. Ramond a dit « que ce n'était qu'une lutte « entre l'hiver qui finit et l'été qui commence. »

Les Indiens distinguent trois saisons dans l'année : la saison chaude, la saison des pluies, la saison froide.

La première commence avec le renversement de la mousson, à l'équinoxe du printemps, et finit dans le courant du mois de juin. C'est le temps de l'année que les Anglais appellent les *hot winds*.

Les maisons des Européens ne sont ouvertes alors que pendant la nuit : dès que le soleil se lève, on les ferme aussi exactement que l'on peut ; ici, elles sont grandes, spacieuses. Chacun, dans son appartement, fait faire du vent tout le jour au dessus de sa tête, avec cet air frais dont il a empli sa maison dans la nuit. Un serviteur met en branle un énorme et massif écran suspendu au plafond. C'est le *Punka* ; invention dont la stupide magnificence des Orientaux ne s'était pas avisée, et qu'ils ont adoptée d'après les Européens.

La pluie est très-rare, l'air est très-sec dans cette saison des chaleurs ; et quoique l'air avec lequel chacun se fait administrer du matin au soir une tempête, soit à 28 ou 30 degrés de température, il prévient cependant la sueur, ou il l'enlève à mesure qu'elle se forme. Cette tempête souvent s'adoucit en un zéphyr insensible ; aussitôt le front se couvre de sueur : si vous êtes occupé à lire, à écrire, vous continuez quelque temps votre besogne, mais distrait, agité par un sentiment de gêne qui bientôt vous fait poser le livre ou la plume. Vous regardez autour de vous, le Punka pend immobile ; le Behra tient encore le cordon qui le tire, mais c'est qu'il l'a attaché à sa main. Il s'est doucement coulé à terre, accroupi ; il sommeille, et vous brûlez.

Une énergique interjection le réveille en sursaut, l'homme se lève à l'instant,

il tire le Punka de toute sa force, vous éprouvez aussitôt un sentiment d'aise et de fraîcheur. Cependant, pour punir l'homme de sa paresse, il faudrait vous lever, faire quatre pas pour aller jusqu'à lui, autant pour revenir à votre chaise, vous reculez devant la longueur du voyage. Il est vrai que le moindre mouvement, que le moindre effort physique neutralise l'action rafraîchissante du Punka, vous perdez en un instant le bénéfice d'un quart d'heure d'exposition à son influence.

Ce sage calcul de paresse et de bien-être, d'égoïsme, épargne chaque année, dans le Bengale, à la caste des Behras, un nombre immense de coups de pied au derrière.

Au coucher du soleil, on ouvre tout ce qui peut s'ouvrir : c'est le moment où l'on sort en voiture. La température extérieure s'est abaissée de 3 ou 4 degrés quand on rentre pour se mettre à table, à 8 heures. L'air traverse les maisons; cependant on n'en trouve jamais assez, les Punks ne s'arrêtent point.

On dort à peu près nu sur les draps, non dessous, les fenêtres ouvertes; mais la moustiquière de gaze tendue autour du lit arrête l'impétuosité du courant d'air qui balaie votre chambre. Sans elle, je me serais alors couvert d'un drap; malgré elle, plusieurs fois, je me réveillai le matin avec un rhume. Le froid, dans l'Inde, produit plus de maladies que l'excès de chaleur; celui-ci n'est qu'incommode, il n'est pas malsain. Les médecins s'accordent à regarder la saison des *hot winds* comme la plus salubre, à la condition qu'on ne s'expose jamais au soleil.

Je n'ai pas vu une seule fois le ciel parfaitement pur, pendant les *hot winds*, à Calcutta. Habituellement il y a quelques nuages blancs, et l'azur n'est pas d'une couleur intense. Le soleil se lève et se couche toujours parmi des nuages; les nuits n'ont pas l'éclat des nuits d'hiver dans les régions tempérées; Vénus ne se lève pas à l'horizon, mais à quelques degrés au-dessus; c'est comme à la mer entre les tropiques, où je n'ai jamais observé un jour ni une nuit parfaitement purs. Alors qu'au zénith le ciel paraît l'être, vous apercevez à l'horizon comme un rempart de vapeurs obscures.

La fin de Mai amène quelques orages de peu de durée, mais d'une violence extrême. La pluie, pendant une demi-heure, tombe par torrents; le tonnerre fait un épouvantable fracas.

Peu à peu la violence de ces météores diminue, mais leur durée augmente. S'il ne pleut pas, le ciel du moins se couvre tous les soirs de nuages menaçants, et la foudre, qui gronde sourdement, illumine de traits de feu éblouissants leurs masses obscures, au coucher du soleil. Chaque orage rafraîchit

l'air pour quelques heures. Il y a des jours où le soleil ne se montre qu'à travers de pâles éclaircies : le vent varie dans sa direction comme dans sa force ; c'est une époque critique dans l'année, les *hot winds* ne soufflent plus que par intervalles ; des jours tout entiers de pluie les séparent. Vers la mi-Juin, les pluies dominant exclusivement : une nouvelle saison commence.

L'air est habituellement calme dans cette saison, le ciel toujours couvert ; le soleil ne se montre plus que rarement et au travers des nuages. On dit cependant que c'est alors qu'il est le plus dangereux de s'y exposer. Le thermomètre s'est abaissé de quelques degrés ; mais la chaleur a pris un caractère nouveau : elle est bien plus oppressive. Les faibles brises qui soufflent alors du S.O., et que l'on admet dans les maisons, ouvertes désormais le jour comme la nuit, n'apportent qu'un air humide qui rafraîchit, sans la dissiper, la sueur dont vous êtes couvert, si vous faites quelque mouvement. La nuit, aucun souffle ne se fait sentir ; le thermomètre descend à peine d'un degré, parce que les nuages épais dont le ciel est chargé s'opposent à tout rayonnement de la terre, et l'on éprouve l'illusion qu'elles sont plus chaudes que les jours. Il y a des personnes qui se font éventer dans leur lit au moyen d'un Punka pendu sous le baldaquin : il est mis en mouvement par des serviteurs placés dans la chambre voisine ; ils en tirent le cordon qui passe par un trou au travers du mur et de la moustiquière. Les médecins disent que cela est malsain : j'ai vu cependant des personnes tellement affectées par la chaleur, qu'à moins d'être éventées la nuit, elles ne pouvaient dormir. C'est par une exclamation sur l'épouvantable chaleur de la nuit qu'on s'aborde en cette saison. Il n'y a pas 8 jours qu'ici l'on se récriait encore sur elle, autour de moi ; c'était le début accoutumé de la conversation à déjeuner, on ne parlait du journal qu'après. Et moi, l'on m'accusait d'esprit de contradiction, parce que j'affirmais régulièrement n'avoir jamais si bien dormi : je ne disais pourtant que la vérité.

Le mois de Juillet est, je pense, celui dans lequel il y a le plus de jours pluvieux, et il tombe le plus de pluie. En Août, fréquemment, le temps s'est séché pendant un ou deux jours. Une fois j'ai vu tomber la pluie avec violence pendant 10 heures ; tout le monde le remarqua : cela est rare.

C'est au commencement de cette saison que les eaux du Gange s'élèvent. Cette année, elles n'ont atteint leur plus grande hauteur que vers la fin d'Août, et je crois que c'est le temps accoutumé. Une étrange opinion est universellement répandue à Calcutta sur la cause de ce phénomène. On dit, mais je ne puis le croire, que la crue du fleuve est indépendante des pluies :

souvent, dans des années très-sèches, les eaux ont atteint un niveau au dessous duquel elles sont restées dans les années les plus pluvieuses. C'est la fonte des neiges de l'Himalaya, tantôt lente, tantôt rapide, qui fait, dit-on, enfler plus ou moins, et déborder le Gange.

Je ne vois aucune proportion entre la cause et l'effet. Prenez une carte de l'Inde, voyez quelle immense surface de contrées forme le bassin du Gange, et vous ne serez pas étonné de le voir creusé par une aussi large rivière; mais n'essayez pas de la remplir avec toutes les neiges qui couvrent l'Himalaya. Ces montagnes, il est vrai, sont les plus hautes du monde, mais combien étroite est la bande qu'elles supportent de neiges perpétuelles. Mesurez la surface de la portion de cette bande neigeuse dont les pentes conduisent les eaux au Gange; calculez ce qu'il peut tomber de neige chaque hiver sur cette surface; fondez toute cette neige en été, ce n'est pas avec elle que vous élèverez, jusqu'à le faire déborder, un fleuve d'une largeur, d'une longueur immense, et dont la vitesse, pendant ses crues, atteint 8 et 9 milles (3 lieues, à l'heure.

On sait d'ailleurs que les neiges perpétuelles de l'Himalaya descendent peu, malgré la distance de cette chaîne de montagnes à l'équateur, au dessous de leur limite inférieure sous l'équateur même, dans la Cordillère des Andes. M. de Mirbel, dans son dernier Essai sur la Géographie des plantes, a expliqué cette circonstance et l'influence qu'elle a sur la végétation de ces montagnes, par l'atmosphère échauffée des plaines du Bengale que la mousson du S. O. refoule sans cesse à leur pied et fait remonter le long de leurs pentes. Mais le capitaine Herbert, qui a passé plusieurs fois de l'autre côté de l'Himalaya, dans ce que tous les Géographes s'accordent à appeler le *Table-land*, ou plateau du Thibet, m'assure qu'il y a toujours vu le vent souffler du nord, tandis qu'il soufflait du sud du côté du Bengale; et cependant il n'a pas vu plus de neiges du côté du Thibet que du côté de l'Inde, à une élévation où, suivant la règle des Andes, la terre devait en être couverte éternellement. Ce pays cependant est extrêmement froid; aussi froid peut-être que semblent devoir le comporter sa latitude et son élévation. Et l'explication du capitaine Herbert, pourquoi l'on n'y voit de neiges en été qu'à 4,700 ou 4,900 mètres au dessus du niveau de la mer, c'est qu'il en tombe extrêmement peu pendant l'hiver; moins encore peut-être du côté du Thibet que du côté de l'Inde. Je ne crois pas que le capitaine Herbert ait vu l'hiver de ces régions; mais dans des lieux habités, que leur situation semblait devoir condamner à n'être que des glaciers, il a demandé combien il tombait de neige chaque année, et on

lui a dit que l'hiver était extrêmement sec, qu'il ne neigeait que rarement, et très-peu à la fois.

L'Hougli, dans ses plus grandes eaux, couvre une vaste étendue de terre : on les y retient à la marée haute, pour qu'elles déposent leur limon, et à la marée basse on les laisse s'échapper. Dans les champs de riz, on en garde assez pour ne laisser paraître au dehors que la pointe de l'herbe. La campagne ressemble alors à une vaste mer, et les paysans vont en bateau dans les fossés qui séparent leurs terres : il serait facile de s'y noyer. On a creusé autour de Calcutta tant d'excavations profondes pour élever les routes ou faire de la brique avec la terre qu'on en a enlevée, qu'on serait sans cesse exposé à y tomber si l'on s'aventurait hors des chaussées.

On a analysé le limon des eaux de l'Hougli (Piddington, *Asiatick researches*, n° XV) : sa composition doit varier suivant les lieux où on le recueille. Quoique l'eau de la rivière soit réputée douce jusqu'à quelques milles au dessous de Calcutta, je ne doute pas qu'elle ne dépose sur les terres une portion notable de sel marin. Tandis que les pluies, et, pour une part minime, la fonte des neiges de l'Himalaya enflent le Gange, la mousson du S.O. doit refouler les eaux de la mer au fond de la Baie du Bengale. Je ne sache pas positivement que cet effet soit produit ; mais un effet analogue est causé chaque année, à la même époque, avec tant de puissance, par les mêmes vents, dans les golfes de Cambaie et de Cutch, que je ne puis douter de son existence ici. La salure des eaux des bouches du Gange doit donc être la même à peu près dans toutes les saisons, à la même distance de leur embouchure.

La végétation étale sa plus grande magnificence pendant la saison des pluies. L'état orageux du ciel précipite le développement des plantes, on ne voit plus de vide dans le feuillage. Il y a un étrange contraste entre la richesse de la nature et la pauvreté des hommes. Sur cette mer formée par le débordement de la rivière, vous voyez s'élever une multitude de masses admirables de verdure. Les Cocotiers élancent leurs gerbes empanachées au dessus des nobles cimes des Figuiers sacrés ; le Banian et le Pipul Tree, d'élégants Mimoses, au feuillage léger, adoucissent les contours de ces groupes superbes. Vous voulez vous promener sous ces nobles voûtes ; vous y trouvez un village populeux, des huttes de boue entassées les unes sur les autres. Quelques Chèvres, quelques Vaches d'une petitesse et d'une maigreur extrêmes sont attachées à l'entour, affamées, et leurs maîtres, accroupis comme des singes sur leur porte, fument gravement le Houka.

Pendant mon séjour à Garden-Reach (11 juillet au 1^{er} septembre), chaque

soir, je visitais les villages indiens du voisinage. Les Européens ont peu de curiosité; jamais je n'en ai rencontré un hors de la grande route. C'est comme à Paris, tel a galopé mille fois dans toutes les allées du bois de Boulogne, qui n'a jamais eu l'idée de voir ce qu'il y avait entre le bois et la rivière: il y a cependant un lieu charmant. Aux champs, on voit peu de Brahmanes; mais quand on traverse un hameau, on croirait que leur caste est la plus nombreuse. C'est qu'ils y restent oisifs quand les autres sont dehors qui travaillent. Je ne les distingue, au reste, qu'au fil de coton pendu à leur cou. Je dois dire aussi que je n'ai jamais observé chez eux les extrêmes de la laideur indienne, qui se montrent surtout dans la caste des Behras, une des plus noires aussi.

Les enfants jouent entre eux, mais sans rire, sans se battre; presque tous ont de lourds bracelets d'argent aux bras et aux jambes. Ces gens n'ayant point de maisons, point de meubles qui ferment sûrement, portent leur argent sur leurs personnes, en forme d'ornement. Mais dans certaines parties de l'Inde, il n'est pas rare, dit-on, qu'on tue de jeunes enfants pour voler leurs bracelets. Ils sont craintifs comme des animaux sauvages; ils se sauvent, en criant, quand ils voient venir un étranger. Les chiens partagent ici la lâcheté des hommes; ils fuient généralement devant un cavalier qui s'approche, et le laissent passer, sans aboyer, devant la demeure de leur maître. Le soir, ils s'y réfugient, quand les Jackals rôdent en hurlant à l'entour. Ces animaux cependant, quoique assez familiers, sont eux-mêmes très-lâches; un terrier anglais, de la taille d'un chat, en fait fuir une bande nombreuse. .

Quelquefois, dans ces excursions, j'ai aperçu une jeune fille bien faite, et d'un port élégant; mais pour une de cette espèce, j'en ai vu des milliers qui ressemblaient plus à des brutes qu'à des créatures humaines. Les Nègresses, esclaves à Bourbon, sont du moins les égales des mâles de leur race disgraciée. Ici les femmes semblent ne pas appartenir même à l'espèce abjecte de leurs époux. Ni les Musulmans, ni les Hindous ne mangent avec elles, et les Brahmes qui n'ont qu'une hutte pour demeure, font coucher les leurs dehors, avec les animaux, au temps de la menstruation. On dit qu'il y a beaucoup de libertinage parmi ces misérables; il se peut. Parcourant tous les soirs les lieux les plus retirés de la campagne, je n'ai jamais rencontré un jeune homme se promenant avec une jeune femme et semblant avoir à lui dire des choses qui n'admettent pas de tiers.

Quand la pluie avait tombé long-temps avec force, le ciel, quelquefois, redevenait serein pendant quelques heures. La nuit, alors, il semblait parfaitement

pur; des essaims de mouches luisantes se jouaient sur le feuillage des Bambous comme de brillants météores.

Au mois de septembre, les pluies sont devenues plus rares, les intervalles de beau temps sont plus fréquents et plus longs, la température a pris de nouveau une marche croissante. Le 22 de ce mois, pour la première fois, j'ai vu la campagne couverte de cette vapeur ondulante du matin, que déposent chez nous les premières nuits fraîches de l'automne; mais le soleil se leva avec splendeur, et en quelques moments elle était dissipée.

Les Européens regardent la saison des pluies comme la plus malsaine. Elle ne l'est certainement pas pour les natifs; c'est le froid qui leur est le plus contraire. Depuis trois jours qu'il pleut presque sans relâche, et qu'un grand changement s'opère dans la température (elle s'est abaissée de 5°), je vois ceux qui m'entourent atteints pour la plupart d'inflammations d'entrailles, de maux de gorge, de rhumes violents et de fièvres; aucun d'eux cependant n'a été mouillé, mais tous ont eu froid dans la nuit. Ils viennent me demander des remèdes. C'est une maison qu'il faudrait leur donner, une couche sèche, un vêtement chaud pour se couvrir; et ils viennent les pieds nus, le corps couvert d'une seule mousseline claire et grossière, et la nuit ils n'ont d'autres vêtements que ceux du jour, et ils dorment sur une natte qu'ils étendent, sous un abri quelconque, sur la terre humide.

Pour moi, je n'ai encore éprouvé, depuis mon arrivée, que les plus légères incommodités; et cependant je ne crois pas vivre comme il conviendrait pour se bien porter. Il faudrait plus que de la force de volonté, il faudrait de la bizarrerie pour être frugal, quand on vit parmi des gens qui sont à peine sobres. Je le suis, mais je n'ai pu aller encore jusqu'au système de frugalité que je m'étais fait, et que, par goût, par raison et par nécessité, je vais bientôt suivre, lorsque je vivrai seul, et commanderai mon diner.

Refroidi par le courant d'air qui, pendant les hot winds, traversait dans la nuit la chambre où je couchais, un matin je me levai avec des coliques. La diète et l'eau chaude m'eurent rétabli en 24 heures. Une autre fois, ce fut la gorge qui fut affectée; quelques aphthes douloureux étaient descendus de la bouche jusque-là; à peine pouvais-je parler; la déglutition était devenue très-difficile. Une douzaine de sangsues, des boissons chaudes, des bains de pied et la diète pendant une journée, me guérèrent promptement.

Le défaut d'exercice, pendant les hot winds, alors qu'on ne sort que rarement dans le jour en palanquin, et le soir en voiture pendant une heure, mais dans une voiture si douce, et sur une route si belle, qu'on ne sent aucun mouvement, et

sans doute aussi la profusion des épices dans la cuisine indienne, incommode souvent les étrangers; des lavements sont le meilleur remède. Les médecins anglais sont convaincus de leur efficacité, mais ils ne peuvent décider leurs malades à s'y soumettre; il semble qu'on ne puisse en prendre qu'aux dépens de la morale, et qu'il ne soit permis de le faire que dans des cas extrêmes.

Pour moi, depuis la saison des pluies, depuis que j'ai vécu à la campagne, et que je me suis essayé avec le climat redouté de ce pays, j'ai joui d'une santé égale. Je n'ai pas craint d'être mouillé, quand j'ai su que je ne me refroidirais pas ensuite; je n'ai pas craint de marcher 2 et 3 heures au milieu du jour, lorsque le soleil ne se montrait que par intervalles; et je n'ai pas éprouvé une seule atteinte de fièvre, ni un seul mal de tête. Quand, après plus d'un an de voyage, je fais l'inventaire de ma personne, je crois n'apercevoir de déficit que dans ma vue.

Les Bourbouilles sont un mal dont une longue résidence dans l'Inde ne dispense pas beaucoup de personnes dans la majeure partie de l'année; tout le monde en souffre pendant les hot winds. Je fis comme les autres; mais aussitôt que les pluies commencèrent, j'en fus débarrassé, tandis que je vois beaucoup de gens autour de moi continuer à s'en plaindre.

C'est ici comme à Haïti, on ne se mouche que lorsqu'on est enrhumé. C'est sans doute un rhume chronique de la membrane pituitaire que le besoin ordinaire de se moucher que l'on éprouve dans les pays tempérés de l'Europe.

Ce n'est que depuis un mois qu'il m'arrive de boire entre le déjeuner et le dîner; je n'en éprouvais pas le besoin quand je passais le jour à travailler dans ma chambre pendant les hot winds, ni pendant les pluies lorsque je marchais une couple d'heures. A Haïti, quelque différent que pût être d'ailleurs le caractère de la chaleur, il n'en était pas ainsi. Quoique je n'y fusse pas au temps des plus fortes chaleurs, la soif me prenait dans mes courses; je l'éprouvais peu de temps après mon frugal repas du matin, quand j'étais resté en repos à l'ombre, à peine vêtu. Force m'était de boire, et les autres buaient tous bien plus que moi, ils suaient aussi beaucoup plus; cependant mon front se mouillait quand je restais le soir immobile devant ma table à écrire. Ici, tels sont les moyens universellement adoptés pour se soustraire à la chaleur, que l'on en ressent moins de certains effets que dans tous les pays de l'Europe pendant l'été. Il y a, je n'en doute pas, des Européens qui ont vécu 20 ans à Calcutta sans mouiller une chemise. Si la chose arrivait, on changerait de linge aussitôt. A Haïti il n'était pas question d'en avoir de sec, ni à Philadelphie non plus au mois de juillet 1827, ni à Paris bien des fois; mais la chaleur était plus

grande en tous ces lieux qu'elle ne l'est jamais ici, excepté pendant les hot winds, et alors on la combat par sa sécheresse, au moyen des punkas. Les *Tatties*, dont j'ai oublié de parler, y servent aussi efficacement. Ce sont des espèces de paillassons très-grossiers, très-peu serrés, faits avec la racine du Vétiver, qu'on tend devant les fenêtres exposées au vent. On les mouille sans cesse : l'air qui passe au travers pour entrer dans les appartements vaporise incessamment l'eau dont on les asperge, et se refroidit beaucoup ; il apporte avec la fraîcheur qu'il acquiert ainsi, l'agréable parfum du Vétiver. Mais on dit que l'atmosphère humide, dont on emplît ainsi sa maison, est malsaine, et que l'usage des *Tatties* est dangereux pour beaucoup de personnes. Il est beaucoup moins répandu ici qu'à Madras, où il n'y a de punkas que chez les plus riches, et dans les salles à manger seulement. Dans le nord du Bengale, à Dehli, où les chaleurs de l'été sont plus fortes qu'ici, on combine ces moyens divers.

Lorsqu'au plus fort de la saison des pluies, l'air, refroidi par une longue suite d'orages, se réchauffe tout à coup, tout se couvre d'humidité, comme chez nous au dégel. Au reste, elle est telle en toute saison, que tous les objets de fer et d'acier sont d'une conservation presque impossible, à moins que d'être d'un usage continuel. La terre à l'ombre, les pierres, les murs se couvrent de Byssus en un jour. Les bois se moisissent, même ceux qui sont imbibés d'huile et de vernis. Les mauvais matériaux dont les maisons sont bâties, exigent qu'on les répare considérablement tous les 3 ans. Une maison abandonnée n'est qu'une ruine irréparable en moins du double de ce temps.

Tittagur, le 26 octobre 1829.

CHANDERNAGOR. — LES BORDS DE L'HOUGLI. — Il était encore nuit quand je quittai ce lieu, le dimanche 18 octobre, pour aller à Chandernagor ; mais il fallait profiter de la marée. Mon Mounschi m'accompagnait. En attendant le jour, je fis chanter mes rameurs : vainement je les écoutai de toutes mes forces, et mon docteur lui-même eut besoin de toute son attention pour les comprendre. Ils chantent un détestable mélange de bengali et d'hindoustani sur deux airs bizarres et monotones, ressemblant un peu à certains chants d'église. Les vers sont rimés ; il en manque un à chaque pièce. Un des rameurs chante le premier, et tous le redisent en chœur ; puis il chante le second, et tous ensemble le répètent pareillement. Ils chantent faux et à l'unisson, tantôt en mesure, et tantôt sans mesure. Les Indiens que j'ai vus jusqu'ici n'ont aucun goût pour la musique. Leurs mélodies sont les plus plates et les plus mal faites.

La plupart des bateliers de l'Hougli viennent de Dacca ou de Chittagong; ceux-là sont tous Musulmans. Au reste, Musulmans et Hindous servent sur le même bateau, ramant, chantant ensemble, et ne se séparant que pour les choses de la cuisine et de la religion. Ces gens gagnent 4 à 5 roupies par mois (10 à 12 francs). C'est le salaire moyen des gens qui vivent de leur travail dans cette partie de l'Inde. Ils vivent de riz dont ils consomment mensuellement un peu moins d'une roupie (2^{fr}50), de quelques herbes et de piment qu'ils achètent, et du menu poisson qu'ils peuvent prendre. Ils sont très-petits, laids et maigres; très-mauvais bateliers d'ailleurs, poltrons, perdant la tête aussitôt qu'il vente sur la rivière.

Cependant le soleil s'était levé, et sur les *Ghauts* qui descendent au bord du fleuve, je voyais la foule des Hindous faire leurs ablutions du matin. Je m'approchai de la rive pour observer ces groupes pittoresques. Quelques-uns de ces *Ghauts*, construits très-nouvellement, sont d'un style grec assez élégant; c'est un large escalier, assis sur les bords du fleuve, et dont les marches descendent jusqu'au niveau des plus basses eaux. Au sommet est une sorte de péristyle porté sur des colonnes légères, et qui offre un abri contre la pluie et le soleil. Près des villes et des villages, la foule qui s'y rassemble est trop serrée pour admettre d'autres épisodes que beaucoup de liberté entre les hommes et les jeunes femmes. Mais il y a, dans quelques lieux retirés, des Ghauts fréquentés seulement par un petit nombre d'habitants voisins, ou d'autres plus éloignés, mais d'un rang plus élevé, qui y viennent pour éviter la foule.

Ils s'y baignent avec leurs vêtements, et j'y ai vu bien des jeunes filles sortir de l'eau comme des statues grecques. Elles tournaient la tête pour se cacher, quand je passais près d'elles. Mais la tête est rarement jolie, c'est leur corps dont les proportions sont belles. Leurs bras, leurs épaules, leur taille sont admirables, mais c'est de la beauté antique; les Français ni les Anglais n'y trouvent pas assez d'élégance. Leur pose, leur démarche sont nobles et gracieuses comme leurs formes, et rappellent pareillement la pose des statues antiques.

Presque toutes ces jeunes filles avaient apporté des fleurs dans une feuille de Bananier. Elles les posaient doucement sur l'eau du bord, et les regardaient fuir avec le courant; sans doute elles attachent des craintes ou des espérances superstitieuses à leur sort. Mais y a-t-il une forme plus gracieuse de la dévotion?

Les nobles plis que forment les mousselines de l'Inde m'avaient paru suf-

fisants pour expliquer les draperies des statues grecques. Ces draperies, qu'aucune étoffe d'Europe ne peut imiter, on en voit partout ici les modèles. Je regardais comme inutile la supposition que l'habillement de certaines statues antiques dont on voit si bien les formes, était mouillé; mais depuis que j'ai vu les jeunes filles sortir du Gange dans leurs vêtements, je suis convaincu de la justesse de cette conjecture.

Les étoffes européennes, quelles que soient leur finesse et la matière dont elles sont tissées, ne drapent pas plus que du papier : elles sont roides ou chiffonnées quand elles sont sèches; mouillées, elles durcissent, roidissent comme du carton, ou, si elles sont fines, se pelotent en masses informes. Celles de ce pays, les plus grossières comme les plus fines, ont une élasticité, une force qui les empêche de se briser, de faire des plis aigus; mouillées, le poids de l'eau dont elles s'imbibent plus abondamment encore que les nôtres ne les tend pas au delà de leur élasticité; les plis qu'elles forment alors sont moins larges, mais ils sont toujours arrondis. Les fils dont ces étoffes sont faites, sont peu tordus et peu tendus, et ne forment, dans le tissu, que des lignes sinueuses. Dans les étoffes d'Europe, ce sont des lignes droites et parallèles mathématiquement.

Rien n'est si mesquin que le costume des natifs quand il est fait de percale anglaise; rien n'est si élégant, quand il est de mousseline.

Un mille ($\frac{1}{3}$ de lieue) au dessous de Chandernagor, une ruine européenne se montre au dessus des jungles qui couvrent la rive. Deux beaux Dattiers s'élancent dans l'air auprès d'elle. Ce lieu a un caractère singulier de grandeur et de désolation. Je l'ai visité, je suis monté au travers des décombres sur les murailles qui se tiennent encore debout; l'herbe y pousse maintenant : quelques jeunes Pipuls, dont les oiseaux auront déposé les semences, y enfoncent leurs racines. C'est tout ce qui reste de la grandeur des Français dans l'Inde, au siècle dernier. M. Lechevalier, le Gouverneur de Chandernagor dont lord Clive réclama l'appui quand il vint aux bouches du Gange pour faire la conquête de Calcutta, s'était bâti un palais dans ce lieu. De la plateforme qui existe encore, on voit tout autour les ruines d'un théâtre et de quelques autres dépendances, dont les traces auront bientôt entièrement disparu. Quelques toits de chaume sont appuyés contre les murs qui menacent le moins de tomber, et dessous vivent quelques Brahmanes. C'est la famille du fermier qui cultive les anciens jardins de Goretti. De nobles allées de Manguiers y étaient tracées jadis, qui menaient à la résidence du Gouverneur; maintenant ce n'est plus qu'une forêt.

Le territoire français de Chandernagor a moins d'une lieue de longueur sur la rive du fleuve, et moins d'une demi-lieue de profondeur.

Quarante-trois mille habitants environ vivent sur ce petit espace. Deux cents à peu près sont blancs ou passent pour l'être; six cents, *Topas* ou gens à chapeau; six mille, Musulmans; le reste est Hindou.

Les revenus de la colonie consistent principalement dans le produit de quelques fermes; l'ensemble monte à 150,000 francs. Il y a quelques années, il s'élevait à 200,000 fr.; les dépenses sont de 150,000 fr.

On paie là-dessus un Gouverneur à 15,000 fr.; un Procureur du roi et un Lieutenant de police à 4,000 fr.; un Contrôleur, qui est un officier supérieur de l'Administration de la marine, un Médecin, un Curé, à 2,400 fr.; plusieurs employés, un officier européen, 32 sipahis, et plus de 80 pions ou agents de police. On entretient, on répare passablement le peu de propriétés que le Gouvernement possède, les Ghauts, les chemins, etc.; c'est un prodige!



JOURNAL.

TROISIÈME PARTIE.

NOVEMBRE 1829 A MARS 1830.

ROUTE DE CALCUTTA A DEHLI.

Chandernagor. — Hougli. — Burdwan. — Ranniganje. — Rogonatpour. — Hazaroubag. — Schirgotti. — Saseram. — Bénarès. — Mirzapour. — Rewah. — Nagound. — Lohargong. — Pannah. — Adjigur. — Kallinger. — Bandah. — Kalpi. — Secundra. — Etawah. — Scheikhoabad. — Agra. — Muttra. — Bindrabun. — Bominikhera. — Dehli.

Le 20 novembre 1829. — A Cork's-Bungalow, 5 cosses (3 lieues) (1) de Calcutta.

TANT de choses et tant de gens sont nécessaires à un voyageur dans l'Inde, qu'il est difficile de les rassembler tous, de les réunir tous le même jour, à la même heure, au même lieu, pour donner à la caravane le signal du départ. La mienne est des moins orientales qui se soient jamais traînées sur les routes de ce pays. Deux chars à bœufs, que j'ai loués jusqu'à Bénarès, portent mon bagage; mes serviteurs marchent autour : j'en ai huit. Ils ont reçu, avant de partir, une avance d'un mois de leurs gages, 47 roupies (117^f,50) entre eux tous. Ils ont dû se pourvoir avec cela de vêtements chauds pour la route, et d'une petite provision de riz. Chacun place son petit paquet sur mes chars; il consiste en général en un houka fait d'une noix de coco, en un vase d'étain ou de bronze pour boire et faire les ablutions, et en quelques guenilles; cependant ils sont joyeux. J'ai composé ma petite bande d'hommes des hautes provinces, autant qu'il m'a été possible; retournant dans leur pays, ou sachant qu'ils vont s'en approcher, ils partent avec plaisir. A 3 heures, les voyant tous, et les chars prêts à marcher, je les fis partir. Ordre de s'arrêter à la première étape militaire, sur la route de Barrackpour, Cork's-Bungalow, et

(1) Le cosse équivaut à environ 2 milles anglais. Le mille anglais de 1750 yards, ou 69 environ au degré, fait 826 toises. La lieue est celle dite marine de 20 au degré, qui vaut 2,850 toises, et qui est parcourue en une heure par un homme à pied.

au cuisinier d'y apprêter mon dîner. La nuit tombait quand je montai à cheval pour les rejoindre; mais la peine, l'embarras de dire adieu à mes hôtes me retenait près d'eux. Les formes naturelles de la sensibilité, chez les Français, sont tellement différentes de celles imposées aux Anglais par une puérule ostentation de force d'âme, que je devais contraindre mon émotion, et dire adieu d'un ton froid à des personnes que je ne pouvais quitter sans un sentiment grave de tristesse. Il est beau d'être sensible, et les Anglais le sont sans doute autant que les autres hommes; mais il est aimable de le paraître, et ils se l'interdisent.

Je sortis de Calcutta par un de ses bazars les plus populeux. C'est une longue rue étroite, encombrée tous les jours, le matin et le soir, par la foule, comme les avenues des Champs-Élysées à Paris, lorsqu'il y a des réjouissances publiques. Deux de mes gens, armés de fusils, marchaient devant moi pour me frayer un passage. Aucun Européen n'habite de ce côté, et l'on n'y rencontre que ceux qui vont à Barrackpour. Je marchai une heure au milieu de la foule sans apercevoir une figure blanche. Quelques carrosses de bonne mine passèrent près de moi; il n'y avait dedans que des natifs enveloppés de châles de Cachemir; la multitude, à pied, se drapait de son mieux dans ses vêtements de coton. A la lueur des flambeaux, c'était un spectacle étrange que ces milliers de grandes figures blanches. Il était nuit quand je passai le *Maratta-Ditch* (1); il faisait sombre, mais la route est une des plus magnifiques promenades que je connaisse. Des groupes de pauvres natifs étaient campés sur ses côtés, accroupis autour d'un petit feu; chaque bande faisait les simples apprêts du repas du soir; plus loin, j'en vis d'autres qui dormaient déjà.

Mon bagage avait marché si lentement que je le rencontrai sur la route avant d'arriver au Bungalow; je continuai cependant jusqu'à de grands bâtiments que mes gens m'indiquèrent comme mon gîte. Après bien du bruit, un grand homme, à peu près nu, mais le cordon brahmanique sur l'épaule, vint avec une petite lampe: je compris qu'il était un sipahi préposé à la garde du Bungalow. Il me conduisit au quartier des officiers, et, en attendant mon bagage, il m'expliqua de son mieux quelle était ma nouvelle demeure. Sur cette route tant fréquentée par les détachements de troupes qui marchent sans cesse de Barrackpour au Fort-William, le Gouvernement a fait bâtir à mi-chemin une véritable caserne où les soldats font halte, et un pavillon à côté où

(1) Ancienne ligne de défense, formant aujourd'hui la limite de la ville de Calcutta.

il n'y a pas moins de 8 à 10 bonnes chambres pour les officiers; on y trouve les quatre murs, et il n'y a d'autres meubles qu'un punka. Je fis dresser mon lit de camp dans la première où j'entrai; et ayant bien reconnu l'impossibilité de souper, parce que le cuisinier n'avait pas joint la bande, je me roulai dans mes couvertures, et m'endormis aussitôt. Mes gens s'étendirent sous la varangue, près des chars dételés devant la porte.

Le 21 novembre 1829. — A Chandernagor, 7 cos. (4 l.) de Cork's-Bungalow. = [Cantonnements de Barrackpour. — Pultah-Ghaut (پلته گھاٹ). — Goretta.]

J'avais ordonné le départ pour 4 heures du matin; il me tardait de quitter un gîte qui n'offrait aucune chance de déjeuner ni pour moi, ni pour mon cheval, dont le pourvoyeur aussi manquait à l'appel. A 4 $\frac{1}{2}$ heures, mes chars criaient sur la route; je reconnus au clair de lune les lieux que j'avais récemment parcourus pendant mon séjour à Tittagur. — Lord Wellesley était magnifique; c'est lui qui a fait les jardins de Barrackpour et qui en a orné les environs. Sous cette noble avenue qui y conduit de la ville, à toute heure du jour, on trouve un abri contre le soleil: elle est plantée d'arbres très-divers, de *Tamarins* (املی), — de *Ficus Indica et Religiosa* (پپیل, برہد), — de *Dalbergia sissou* (شیشو), — de *Manguiers* (آم), — de *Uvaria longifolia*, — de *Jacquiers* (کٹھل), — de *Casuarina muricata* (جھاو), — de *Bombax pentandrum*, — de *Teck*, — de *Melia superba*, — de *Terminalia catappa* (بادام), etc., etc.

Le crépuscule commençait à poindre, je sommeillais sur mon cheval, lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit très-léger, mais qui me semblait inconnu: c'était un éléphant qui venait de passer près de moi. J'arrivais dans les cantonnements de Barrackpour.

Il était grand jour quand j'entrai dans le bungalow de M. Fullarton, mais il était dehors à la parade. Je profitai des comforts que la Compagnie permet à ses sous-lieutenants malgré le Half-batta, et achevai ma nuit sur un canapé en attendant le déjeuner. Les jeunes officiers rentrés, le Soubadar de leur compagnie, accompagné de l'état-major natif, vint leur faire le salam d'usage et compter sa petite antienne sur le service. Mais un cas litigieux se présentait; et en demandant la décision de l'officier anglais, le Soubadar paraissait la craindre beaucoup. Voici l'affaire comme je la compris. Une jeune fille, achetée il y a un an par un sipahi qui est marié d'ailleurs légitimement avec une autre femme, est grosse des œuvres de son maître: jusque-là il n'y a pas de mal; mais voilà qu'elle préfère un autre homme, et qu'elle veut quitter celui dont elle est l'esclave. L'honneur du galant sipahi, et, solidement,

celui de la Compagnie tout entière, sont intéressés à ce qu'une telle énormité ne se consume pas. Mais comment la prévenir ? la loi anglaise ne reconnaît pas l'esclavage dans l'Inde : la jeune fille, bien qu'elle ait été vendue à son amant, et pour 9 roupies (22^f,50) encore, est parfaitement libre de le quitter, si elle le veut ; l'homme n'a sur elle aucune autorité que la loi anglaise puisse faire respecter. Sentence du jeune officier : « Allez au diable, et que la fille aille où elle veut ! »

Quoique cette condition d'état ne soit pas reconnue par la loi anglaise, elle n'en existe pas moins dans l'Inde depuis sa prohibition qu'auparavant. Il y a beaucoup d'esclaves à Calcutta ; mais quel Européen s'en est jamais aperçu ? *Bendeh* (بندہ), que nous traduisons par esclave, signifie, il est vrai, littéralement *attaché* ; mais à quoi ou avec quoi ? Il est attaché à son maître, comme les femmes, les enfants, les vieillards âgés, tous les membres de sa famille enfin, que leur faiblesse fait dépendre de lui : c'est la servitude des mœurs de la Bible. L'esclavage ne devient vraiment horrible que lorsque les maîtres sont d'une couleur et les esclaves d'une autre ; alors il n'y a plus de sympathie entre eux. Il faut qu'ici cet état soit bien doux, puisqu'il reste et devient même volontairement, tous les jours, celui de beaucoup de gens. Dans les années de disette, on vend un enfant pour nourrir les autres. A la côte de Coromandel, que désole souvent la famine, des familles entières se vendent pour subsister. Le père, la mère, les enfants, on a tout pour quelques roupies.

Et ils sont même onéreux pour celui qui les achète. Puisque leur maître ne les fait pas travailler plus qu'ils ne faisaient étant libres, et qu'alors leur travail était insuffisant pour les nourrir, il n'a acquis avec eux qu'une charge nouvelle. Dans les Iles à Sucre, il y a une énorme différence entre le prix de la subsistance journalière et le produit du travail d'un esclave. Cette différence va dans la poche du colon, et paie les intérêts exorbitants de la somme qu'il a empruntée pour acheter un esclave et les établissements où il l'emploie. Mais ici, rien de pareil.

Quoique les réductions faites aux appointements de certains emplois de l'armée indienne par le Gouverneur-général, me paraissent une violation des conditions existantes à l'époque où les titulaires actuels de ces emplois étaient entrés au service de la Compagnie, j'avoue cependant qu'elles ne me semblent pas bien dures, quand je vois l'existence aisée et recherchée qu'elles permettent encore à de jeunes sous-lieutenants d'infanterie. Il n'en est pas un qui n'ait un cheval, et fort peu qui n'aient une voiture ; une famille tout entière se pourrait loger dans leurs bungalows ; leur table est abondante. Faut-il donc

un si rare mérite pour être sous-lieutenant, qu'on ne le puisse trop payer? En Europe, en France du moins, assurément non. Il y a bien peu de sergents qui ne fissent d'aussi bons officiers que ceux que l'on élève pour être officiers. Pour être ce que les Anglais appellent un *Gentleman*, un homme en est-il plus qualifié chez nous pour commander aux autres? non. Le principe de l'obéissance dans l'armée française, depuis la révolution, est véritablement militaire. On obéit au galon ou à l'épaulette de son supérieur, à l'épaulette ou au galon seulement. Les soldats anglais obéissent, et obéissent admirablement, il faut le dire, à leurs chefs, — d'abord parce que ce sont des Gentlemen, ensuite parce qu'ils sont leurs officiers. Ils se considèrent eux-mêmes comme d'une classe destinée à l'obéissance, et regardent leurs chefs comme d'une classe faite pour commander. Nul pays au monde n'est aussi imbibé, perverti d'aristocratie.

Avec ces sentiments chez la multitude qui sert dans les rangs, il lui faut évidemment des gens *comme il faut* pour officiers : et pour les faire respecter, le Gouvernement leur doit un salaire assez considérable. Dans l'Inde, la même raison existe pour cela, plus puissante encore. La force matérielle, les Anglais évidemment ne l'ont pas. C'est un prestige de supériorité, de dignité, de grandeur, qui les fait demeurer les maîtres du pays. Ce prestige serait bientôt détruit par la conduite brutale ou grossière d'officiers sortis des rangs. C'est bien le moins, disent-ils, que l'on donne des gens comme il faut pour chefs à des hommes qui presque tous sont de haute extraction. Des officiers européens qui vivraient dans la débauche et dans l'ivrognerie, ou qui ne sauraient pas donner à leurs mœurs un vernis d'élégance, seraient méprisés de leurs sipahis, la plupart Brahmanes, sobres et décents. En outre, comme la pompe qui l'entoure ne rend nulle part un homme si respectable que dans l'Asie, il importe au service de la Compagnie que ses officiers vivent avec opulence. Lord William Bentinck n'a donc pas seulement attaqué injustement, détruit leur bien-être, disent ceux-ci, mais il a ordonné, avec sa Half-batta, la mesure la plus nuisible aux intérêts du Gouvernement qu'il prétendait servir. Peut-être est-ce vrai.

Des cantonnements de Barrackpour à Pultah-Ghaut, où je traversai la rivière avec mon bagage, dans un bateau fait à dessein pour briser les voitures et estropier les chevaux, il n'y a que 2 milles ($\frac{1}{2}$ l.). Je débarquai sans accident, bêtes et gens, sur la rive droite de l'Hougli. Ces derniers s'étaient complétés du cuisinier qui avait rejoint la bande le matin, et du *Grassyara* (coupeur d'herbes), que son zèle avait poussé d'une marche sur les bords du fleuve. Malgré ce renfort, j'ordonnai la couchée à Chandernagor.

Il ne restait que 5 milles (1 $\frac{1}{2}$ l.) pour y arriver; j'y étais avant la nuit. Le chemin qui y conduit est une délicieuse promenade : je me reconnus aux ruines de Goretti près desquelles il passe.

Le 22 novembre 1829. — A Hougli, 2 cos. (1 $\frac{1}{4}$ l.) de Chandernagor. = [Chinsura.]

Je passai la matinée de ce jour à Chandernagor, chez l'administrateur français, M. Cordier. Son âge et mille autres différences nous séparent; mais nous nous trouvâmes liés par la communauté de cette masse d'opinions, de sentiments, d'habitudes, qui appartiennent indistinctement à tous les hommes d'une même nation. Il fut mon premier hôte français dans l'Inde, quand j'y débarquai au mois d'avril, à Pondichéry, et il en est aussi maintenant le dernier. Ce n'est que de Chandernagor que je dois dater le commencement de mon voyage. Ce n'est qu'en partant de là que je dois me considérer comme un étranger partout.

Mes gens, auxquels j'avais promis la veille une bonne matinée de repos, s'apprétaient à étendre cette faveur jusqu'à la nuit, quand j'allai fort à propos parmi eux les voir se mettre en route; ils n'y songeaient pas : leur petit pot-au-feu fut, sinon renversé, du moins ajourné par mon apparition. Je ne les quittai que lorsque toute la caravane eut défilé devant moi : il était une heure.

Deux heures après, je montai à cheval pour les rejoindre. Chandernagor me parut encore plus joli que pendant le séjour que j'y avais fait dernièrement. Les vestiges d'une muraille et d'une porte marquent distinctement les limites françaises de ce côté; mais je ne saurais dire où commence Chinsura, où il finit, et où commence Hougli. Le chemin que je suivis pendant 2 petites heures est continuellement bordé de maisons ou de jardins.

Dans le principe, les comptoirs des Européens sur le Gange consistaient en une grande et magnifique demeure qui servait à la fois de résidence au Gouverneur, de caserne à sa garde, et de magasin pour les denrées sur lesquelles trafiquait la Compagnie dont il était l'agent. C'était une petite forteresse suffisamment défendue contre un coup de main des natifs, vu la faiblesse de leurs moyens d'attaque. Mais depuis lord Clive, sinon auparavant, dans la sécurité la plus profonde par la domination absolue des Anglais, on a laissé partout, dans le Bengale, les murailles tomber et les fossés se combler.

La réputation de salubrité de cette rive du fleuve a fait choisir au Gouvernement Chinsura pour chef-lieu d'un vaste dépôt de troupes européennes. On y construit un hôpital immense et des casernes magnifiques.

Hougli est la résidence d'un Collecteur; de beaux bâtiments s'y élèvent de

toutes parts aux frais et pour le service de la Compagnie; j'en ignore l'usage. Les ornements de l'architecture grecque y sont prodigués. En marbre ou en pierre, cela serait fort élégant; mais ces corniches et ces acanthes de mortier appliqué sur de mauvaises briques, et qu'il faut refaire tous les trois ans, ne ressemblent pas mal à des toiles peintes, à des décorations d'Opéra; cela est mesquin. Je ne sais de quels matériaux se servaient les jésuites, mais le plus bel édifice d'Hougli, le seul digne de ce nom, le seul vraiment européen, c'est l'église bâtie par eux; elle porte le millésime 1599, antiquité considérable dans cette partie de l'Inde; cependant elle semble neuve: le grandiose du catholicisme se montre dans tous les ouvrages de l'Église. Chez les réformés, à l'exception de Saint-Paul (mais qui n'a aucunement l'air d'un temple chrétien), tous les édifices consacrés au culte, bâtis pour lui, ne le sont pas autrement, je crois, que les maisons des particuliers. La même économie, la même raison prosaïque, mondaine, y président. Ce ne sont que de grandes maisons, beaucoup moins monumentales que ces vieilles demeures des grands seigneurs français bâties au faubourg Saint-Germain il y a 200 et 300 ans.

La rivière est très-resserrée à Hougli : sa rive gauche paraît couverte de jungles; cependant les cocotiers qui s'élancent au dessus indiquent des habitations nombreuses. Des feux se voyaient sur le rivage : c'étaient des briques ou des Hindous que l'on faisait cuire; peut-être des femmes que l'on brûlait vivantes. C'est ici la terre classique des *Suttis*.

L'homme le plus dégourdi de ma petite bande, le *Lasçar* (کلاشی), chargé de mon logement, quand je n'en ai d'autre que ma tente, faisait sentinelle à l'entrée d'Hougli, pour m'annoncer la bonne nouvelle d'un bungalow commode, où je trouverais en arrivant mon lit tendu et mon dîner servi; et au fond d'une petite baie que forme ici la rivière un peu au dessus d'Hougli, il me montra ma prochaine demeure. C'était un large pavillon couvert en chaume et garni de varangues spacieuses, dans un site charmant, solitaire au milieu d'un district très-populeux. Je doublai le pas pour y arriver.

Je le trouvai environné de murs, et fermé d'une porte que garde un *Derwan* (Portier). A peine y entrai-je, qu'un *Djémadar* me fut dépêché d'une belle maison située en face. Je ne compris rien de sa harangue, sinon que cette maison était celle du Collecteur. J'envoyai une carte sur laquelle j'ajoutai que s'il y avait quelque chose à m'expliquer, j'avais besoin d'un autre interprète. Force salams me furent rapportés par un autre homme, parlant d'ailleurs à peu près le même baragouin d'anglais et de bengali où je ne compris

rien, sinon que le Collecteur, *Belly Saheb*, désirait savoir d'où je venais et où j'allais; je compris cependant encore qu'il y avait un couvert pour moi chez lui à dîner. A ceci je répondis avec mon passe-port, lequel me fut bientôt rapporté en grande cérémonie, le messenger étant suivi cette fois du maître d'hôtel du Collecteur, et d'une demi-douzaine de cuisiniers, pour aider mes gens à faire mon dîner, si je persistais à ne pas accepter celui du Collecteur; d'autres apportaient des meubles, des tables, des chaises, pour m'installer commodément dans le bungalow, dont les chambres sont fort propres, mais absolument nues. C'était bien le moins que de remercier par un mot de politesse, et le fis-je. M. Belly renchérissant d'obligeance dans sa réponse, je crus devoir une visite, et je la fis. Je rencontrai dans le jardin un petit homme maigre, à teint plombé, de chétive apparence, peu complimenteur, qui me laissa maître de manger seul insociablement, après que j'eus refusé, sous de bons prétextes d'ailleurs, le plaisir de partager son dîner. J'acceptai le nécessaire seulement, ou plutôt l'utile, une table, une chaise, et un de ses pions armés pour me servir de guide et de porte-respect (un *Tchouprassi*) jusqu'à Burdwan. Nous nous quittâmes comme des gens de connaissance froide, mais bienveillante, après quelques minutes d'entretien sur mon voyage.

Depuis 3 jours le beau temps avait cessé. Le ciel, couvert par intervalles, menaçait sans cesse de la pluie, et il en était tombé quelques gouttes dans l'après-midi. Aujourd'hui, c'était une forte averse que je devais redouter, et puisque je l'avais échappée dans le jour, je devais l'attendre dans la nuit. Avant de me mettre à table, mes chars furent donc déchargés, et mon bagage mis à l'abri sous les varangues. Alors je commençai à dîner, et la pluie à tomber.

J'eus plus tôt fini qu'elle; fort satisfait d'ailleurs du coup d'essai de mon cuisinier. Il y a tout à gagner à mon système de frugalité : santé et temps, sans parler de l'économie. Le seul moyen que je connaisse de ne pas trop manger, c'est d'avoir un mauvais dîner, mauvais sans diversité; la satiété naît aussitôt que la faim est satisfaite. Un sommeil léger suit toujours un repas médiocre; le lendemain on s'éveille de bonne heure, la tête fraîche, les idées claires, la bouche propre. Les Anglais connaissent peu l'agréable sensation d'un semblable réveil.

Le 23 novembre 1829. — A Poailoua (پروها), 6 cos. (3 ½ l.) d'Hougli.

A l'heure marquée pour le départ, pluie battante, le ciel est couvert de toutes parts; point de lune, quoiqu'il doive y en avoir : il faut attendre. A

7 heures cependant, le temps s'étant un peu éclairci, je fais charger les voitures et partir tout mon monde : le Saïsse seul demeure, et l'homme qui porte mon fusil. A 9 heures, je monte à cheval pour rejoindre la bande.

Le chemin, tant qu'il suit les bords du fleuve, est charmant ; quelques bouquets de jungles bien épais sont jetés çà et là, qui séparent de petits hameaux entourés de jardins bien cultivés. Profusion de Palmiers. Les Cocotiers, plantés partout, sont superbes. A 2 cosses (1 $\frac{1}{4}$ lieue) d'Hougli, au sommet d'un monticule élevé de main d'homme, est une ruine assez belle ; ce sont les restes d'un temple hindou. Le chemin passe entre elle et une construction massive et bizarre qui ressemble à un tombeau musulman.

A quelques centaines de pas, au bas d'un village dont la position paraît élevée, je traversai sur un pont nouveau un sinus de l'Hougli. Il se détache, tout près de là, de la grande rivière, pour y rentrer au dessous de Calcutta. A marée basse, il est presque à sec.

C'est là que je cessai de marcher au nord le long des bords du fleuve. Je tournai à l'ouest, et avant que d'être entré dans la contrée nouvelle où je m'avançais, en jetant seulement les yeux vers elle, quand j'eus laissé derrière moi la bordure non interrompue de cocotiers, d'habitations et de pagodes de cette rive de l'Hougli, je me crus transporté subitement en des lieux bien éloignés. De vastes plaines s'ouvraient devant moi, nues si je les compare aux environs de Calcutta, à peine vertes si je rapproche de leur teinte jaunissante la couleur admirable des campagnes de Garden-Reach pendant la saison des pluies. C'étaient des Rizières, dont les chaumes flétris, versés sous les dernières pluies d'octobre, mûrissaient leurs épis penchés sur la boue ; c'étaient de vastes espaces de terres vagues, couvertes du plus maigre gazon ; gardés par des malheureux qui n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture, tandis que je boutonnais une veste de toile par dessus deux chemises de flanelle, des bestiaux affamés étaient censés paître sur cette lande stérile, attendant, d'un air découragé, que l'herbe poussât pour la brouter ; quelques arbres rabougris étaient épars dans cette campagne monotone, tantôt un Mimose, tantôt un chétif Dattier, le chardon des arbres. A l'horizon, des massifs élevés, mais d'une teinte sévère ; quoiqu'en approchant je n'y trouve que des formes végétales propres aux tropiques, de loin on dirait des arbres d'Europe. Il n'y a plus de cocotiers ; les seuls Palmiers qui épanouissent leur noble gerbe au dessus des autres arbres, sont des *Borassus flabelliformis* (بج), mais leur cime est lourde, elle est trop arrondie ; de loin, pour de mauvais yeux,

elle ressemble assez à ceux de nos grands arbres que nous déshonorons en les élaguant jusqu'à une grande hauteur.

J'arrivai bientôt sur les bords d'une autre rivière plus large que la précédente et plus profonde. C'est une branche de la Dummoudah qui communique avec l'Hougli et sert à la navigation. On a bâti un pont suspendu pour la traverser; il paraît terminé, cependant je passai dans un bac. Mon Tchouprassi fit merveille, le bateau était prêt à mon arrivée : le *Kotwal* (chef d'un village) et un sipahi d'assez mauvaise mine m'attendaient sous les armes, en ordre de bataille, l'un avec son sabre dans le fourreau, et l'autre sa baïonnette.

Mêmes aspects de l'autre côté du canal; cependant quelques petits champs de Cannes à sucre et de Pois congo (*Cytisus Cajan*) font diversité à la monotonie de la campagne. Il y a autour d'eux une intention de haie. On projetait, à ce qu'il paraît, de les enclore avec des Aloës (*Agave Americana*), ou des Médeciniers (*Jatropha Curcas*), ou des Euphorbes (*Euphorbia Tithymaloïdes*).

Le chemin est vaguement limité par les cultures : là où il passe sur des terres vagues, il disparaît presque entièrement. Il doit avoir mérité le nom de route il y a quelques siècles; il était bordé alors de pipul et de banian-trees, on en voit encore çà et là les restes. Sous une de ces antiques avenues, j'aperçus de loin une nombreuse volée de très-gros oiseaux; j'approchai lentement pour ne pas les faire envoler : c'étaient des Vautours. La carcasse presque décharnée d'un bœuf gisait sur la terre; deux chiens la secouaient avec fureur pour en arracher les restes. Deux autres, placés près d'eux en sentinelle, observaient une vingtaine de vautours qui les touchaient presque; nul ne bougeait, mais chacun regardait son ennemi prêt à s'élaner sur lui au moindre mouvement. Je restai plus d'un quart d'heure devant cette scène nouvelle; et quelque répugnance qu'ait un voyageur à débiter par une invraisemblance, je dois dire que j'ai vu les chiens se relever de garde. Je croyais d'abord que les deux mangeurs étaient les plus forts, et les deux spectateurs les plus faibles, tenus en respect par les premiers, comme eux tenaient les vautours en arrière à distance; mais plusieurs fois ils se relayèrent. Rien de si pitoyable, de si ignoble, de si ridicule que la figure des vautours, regardant les derniers lambeaux du cadavre disparaître sous la dent des chiens. D'autres, moins courageux, étaient perchés sur un grand arbre en face : un coup de pistolet que je leur tirai les fit envoler; il fit fuir aussi quelques Adjudants qui se tenaient dans un champ voisin, au dernier rang des spectateurs.

Mais à peine produisit-il quelque émotion parmi les acteurs et leur galerie :

les chiens dressèrent les oreilles, les vautours élevèrent à moitié leurs ailes, puis tranquillement se remirent, les uns à manger, les autres à flairer. Une seconde décharge faite contre eux les mit tous en fuite. — Illustration du proverbe, que la faim est plus forte que la peur; car il n'y a pas d'animal si sauvage que les chiens de ce pays. Les chacals, qu'un terrier anglais, gros comme un chat, fait fuir par centaines, les attaquent. Quand ils rencontrent un homme, ils s'enfuient rarement en aboyant; cependant ils sont de taille à se défendre. Ils sont de la force et de la figure d'un chien de berger, d'espèce bâtarde, de pelage très-varié, mais de proportion et de physionomie très-semblables.

A peu de distance, deux animaux que ma mauvaise vue m'empêcha de reconnaître, traversèrent tranquillement la route devant moi; je les aperçus long-temps dans une rizière voisine sans pouvoir les tirer: je suppose que c'étaient des Hyènes. De tigres, il n'y en a pas ici, on n'en connaît que le nom.

Je vins coucher à Pœuloua, *Purruah* sur ma carte (1), misérable hameau où il y a un dâk, mais point de bungalow. Il fallut planter la tente; longue besogne, quoiqu'elle soit bien légère. Le Tchouprassi choisit l'emplacement sous un quinconce de manguiers, au bord d'un grand étang, connu spécifiquement sous le nom de *Bera talab* (برا تالاب); et tous mes gens se mettant à l'ouvrage sous la direction du *Kalashi* (كلاشى), les uns pour nuire par leur stupidité, et très-peu pour aider par leur force, il me fallut attendre une heure pour être installé chez moi; mais je m'y trouvai fort à l'aise, ayant un lit pour m'étendre, et tout mon bagage autour de moi. Mon cheval fut attaché au pied d'un arbre voisin, dont le feuillage devait l'abriter de la pluie, le cuisinier se mit à l'ouvrage, et, quand le maître eut fini, tous les serviteurs commencèrent les apprêts de leur mince repas et de leur bivouac. Quoique je n'eusse fait que 6 cos. ($3\frac{1}{2}$ l.), l'impatience et la fatigue de ce genre de vie tout nouveau abrégèrent singulièrement la veille studieuse que je m'étais promise sous ma tente. Je m'endormis de bien bonne heure, au bruit de la pluie et des glouglous des houkas. Tous mes serviteurs fument. Admirable ressource contre une situation misérable!

(1) *A New Map of Hindostan*; by G. et J. Cary. London, 86, S'-James's street. July 1^{er}, 1824 (5 feuilles).

Le 24 novembre 1829. — A Tchôtekand (جوئکند), 5 cos. (31.) de Poruloua.

La pluie avait tout trempé dans la nuit; ce n'est qu'à 8 heures que mon monde put se mettre en route; je le suivis de près. C'est un des inconvénients de trainer sa maison avec soi : elle n'est point prête lorsqu'on arrive, et si l'on part le matin dès qu'on la démolit, quand de force il en faut sortir, on arrive au gîte du soir 4 ou 5 heures avant elle. Si lentement que l'on marche, on va toujours le double des bœufs. Ils emploient 1 $\frac{1}{2}$ heure à faire un cosse, 2 milles anglais ($\frac{1}{2}$ lieue). J'en fais 4 au pas de mon cheval que suivent aisément plusieurs serviteurs à pied. La campagne a les mêmes traits qu'hier; il y a peut-être cependant moins de terres inondées; les champs de Canes sont plus communs, mais toujours fort petits; la fabrication du sucre dans l'Inde, est une industrie domestique. Une culture nouvelle pour moi en ce pays, est celle de la Moutarde; sa graine sert à faire de l'huile : on en fait une grande consommation. Plus d'étangs encore qu'hier. Les uns sont de forme irrégulière, faits comme en Europe, avec un barrage au travers d'un vallon; mais il y en a peu de cette espèce, et ils sont très-petits et ont à peine quelques centimètres de hauteur d'eau, ce sont des mares. D'autres, creusés entièrement de main d'homme et appelés *Talab* (تالاب), sont des bassins carrés de 0^m,7 à 1^m,0 de profondeur, entourés d'une haute et épaisse muraille de terre (le déblai de leur excavation), sur les talus de laquelle sont plantés des borassus et des tamarins. Deux échancrures sont faites dans cette haute chaussée, opposées l'une à l'autre, par où l'on arrive aux degrés qui descendent dans l'eau. Ce sont presque toujours des fondations pieuses. Sous le motif des ablutions religieuses, Hindous et Musulmans vont s'y baigner tous les matins; leur eau est la seule qu'ils boivent; elle n'est que mauvaise, mais très-potable. Je ne vois de puits nulle part.

A Pondichéry les Talabs sont faits et plantés exactement comme ici, et qui en a vu un, en a vu mille; ils sont au reste fort beaux. Les arbres qui les ombragent, nourris dans un sol de rapport, croissent toujours avec une vigueur extraordinaire. Serrés les uns près des autres, les borassus élancent leurs tiges dans toutes sortes de directions, pour chercher l'air et la lumière; courbées à leurs bases, et rétrécies jusqu'à une certaine hauteur, pour se redresser ensuite et se renfler dans leur milieu, quelques-unes ressemblent à de gigantesques serpents. Quelques dattiers, le seul palmier qui me semble indigène au Bengale et à la côte de Coromandel, se mêlent toujours dans ce fourré magnifique. Partout les *Tar* (تار, espèce de Palmiers) me paraissent avoir été plantés. Leurs frondes servent à faire des écrans ou des punkas à

main. Des incisions faites au sommet de leur tige, découle un suc avec lequel les basses classes du peuple s'enivrent lorsqu'il a fermenté; on l'appelle *Tari*. Le Dattier قهقور (*Katchhour*) a aussi le même usage.

Je vins camper à Tchôtekand (تچوٲڪانڊ ou چوٲڪانڊ), ou *Jowgong* sur ma carte anglaise. Rien de si difficile que d'écrire ces noms natifs. Je les fais prononcer à vingt villageois. Les uns disent *Dj'o*, les autres *Tchō*; les uns *Kond* ou *Kōn-ne*, les autres *Gong*. C'est un très-petit hameau où se tient un relais de porteurs. Un magnifique banian-tree est à l'entrée, et sur une jolie pelouse, à quelques pas du chemin, un tamarin, le plus grand que j'aie vu. C'était là que j'aurais voulu planter ma tente; mais les domestiques, d'un commun accord avec le Tchouprassi, trouvèrent, contre ce joli endroit, des objections auxquelles je cédaï, et j'allai m'établir sous de jeunes pipul-trees, dans le hameau même. Un site pittoresque et retiré plaît davantage au voyageur, mais c'est rarement là qu'il peut fixer sa demeure. Les serviteurs se soucient peu du pittoresque, et ils ont la plus forte objection contre un lieu écarté. Le plus près qu'ils peuvent être d'une hutte est le mieux pour eux, et il faut bien complaire un peu à leur préférence. La nuit, s'il pleut, quelques-uns de la secte du maître de la chaumière y trouvent un refuge; le cuisinier y allume son feu; enfin, ils ont un voisin avec qui causer, ou plutôt disputer; car je n'ai jamais entendu de querelles si bruyantes et si ridicules, commencées et poursuivies évidemment pour le seul plaisir de quereller, que depuis que je suis en marche. Ils crient bien haut tous à la fois, mais jamais n'en viennent aux coups. On campe ainsi toujours dans des lieux fréquentés, parce que la place qui vous convient le mieux aujourd'hui, par la même raison, a été occupée hier par le voyageur qui passait par là. Ces traces de fréquentation n'ont rien d'agréable. Il doit en être de même au désert. C'est toujours au voisinage d'un puits que l'on doit y camper, non sur le sable aride, mais sur le fumier des chameaux. La même convenance oblige toutes les caravanes à y faire halte.

Le 25 novembre 1829. — A Dibda (دبدها), 5 cos. (3 l.) de Tchôtekand. = [Bursoul (برسول).]

Quoique je fusse debout avant 5 heures pour presser les gens et hâter le départ, ma bande ne s'ébranla qu'au moment où le soleil se montra à l'horizon derrière nous. Il disparaissait en face le soir quand mon bagage arriva à Dibda. La journée fut belle, mais le soleil, perçant fréquemment entre les nuages, extrêmement chaud. Éclairée d'une lumière brillante, la campagne me paraît plus verte et plus gaie; son aspect cependant est le même que précédemment,

jusqu'à Bursoul, village qui ne compte pas moins de 200 chaumières, me dit-on. J'y aperçois beaucoup de ruines de constructions meilleures, des murs de briques. A sa sortie s'ouvre un vaste espace de terre vague, couverte d'une jolie pelouse, et çà et là de quelques buissons, au centre de laquelle s'élèvent les restes d'un temple hindou; de loin on dirait une tour. Sur la face de l'ouest, j'ai aperçu quelques-uns des ornements qui en décoraient l'extérieur. Cette ruine, fort pittoresque, fait face à une large ouverture et à un ghaut fort beau qui conduit à un bassin carré dont la surface n'est pas moindre de trois hectares. Il n'y a plus de borassus sur la chaussée qui l'entoure, ni de tamarins, ces lieux sont nus et déserts; c'est un site mélancolique. Bursoul doit avoir été autrefois un lieu de quelque importance.

C'est à Bursoul que le terrain commence, mais insensiblement, à s'élever vers le N.O. Le sol, en même temps, devient sablonneux. A Calcutta et sur les bords de l'Hougli, ce n'était que de l'argile; quoique composé encore ici de parties très-tenues, son grain n'est plus que du sable micacé, mais il est encore très-fertile. Le chemin est bordé de touffes d'une graminée superbe, espèce de *Saccharum* dont les panicules soyeuses, longues d'un mètre, couronnent un chaume qui en a deux ou trois de hauteur. Les feuilles, plutôt étroites, mais très-longues et très-fournies, s'élèvent jusqu'à 2 mètres en gerbes élégantes, et forment une haie compacte à l'œil. Cette plante, qui croît dans les lieux incultes, sert à faire des nattes grossières; on en clôt toutes les cultures. Des champs immenses de Bananiers s'étendent du nord au sud. La Canne à sucre est cultivée à plat, et fort mal, il me semble; à peine est-elle binée. On en attache les tiges par le sommet, plusieurs ensemble, pour empêcher le vent de les abattre; elles sont beaucoup plus serrées qu'à Bourbon, mais plus courtes et plus minces de beaucoup. Il faut des engrais à cette plante épuisante; comment ne serait-elle pas chétive dans ce pays où jamais les terres ne sont fumées?

Je vins camper à 2 cosses ($1 \frac{1}{4}$ lieue) de Burdwan, dans un hameau appelé Dibda. Ce sont quelques huttes sur les bords élevés d'une ravine assez large, torrent impétueux dans la saison des pluies, et canal d'eau dormante, souvent presque interrompu, en celle-ci. Ma tente fut plantée sous un monstrueux bannian, à côté d'un autel hindou; c'était un site nouveau pour moi dans le Bengale. Un escarpement de 7 mètres environ, dans le sol alluvial, y figure comme une montagne en tout autre pays.

Le 26 novembre 1829. — A Burdwan, et séjour le 27; 2 cos. (1 $\frac{1}{4}$ l.) de Dibda.

A 3 heures du matin j'étais debout, mais il en était quatre quand mes gens se mirent en route par la nuit la plus noire. Il fallut descendre dans le lit du torrent sur les bords duquel j'avais campé, et grimper sur le bord opposé. Plus d'un quart d'heure se passa avant d'y décider les bœufs. Nous suivîmes ensuite une chaussée étroite, rompue : à droite et à gauche le flambeau du *Moussaltchi* se réfléchissait dans l'eau. Les bœufs, encore endormis, s'arrêtaient à chaque instant, et pour les remettre en marche dans ce sol sablonneux, il fallait, non les battre, on les aurait tués plutôt que de les faire avancer avec des coups, il fallait que tout mon monde, poussant derrière les chars, les poussât avec eux. Nous avons gagné cependant le bord affermi d'un étang, et commençons à nous réveiller, quand la pluie se déclara. Jamais enterrement ne fut si lugubre. Tout à coup la lumière nous manqua; tous les moyens de faire du feu étaient si bien empaquetés, fermés à clef, qu'il y fallut renoncer. Je dépêchai deux de mes gens au hameau pour en rapporter; je les entendis y faire grand bruit : à la fin je vis une lumière à l'horizon se mouvoir vers nous de l'autre côté de l'eau, puis elle disparut; plusieurs partirent du même point, dans la même direction, et s'évanouirent pareillement avant d'arriver. Le jour commençait à poindre quand une échappa aux chances du vent et de la pluie; je l'avais attendue près d'une heure, occupé à me faire tremper. Plusieurs fois nous perdîmes la route, nous abîmant dans des fondrières et les coupures faites récemment par les grandes pluies. J'ai beaucoup entendu parler des marches de nuit : sur de belles routes, au clair de la lune, je les comprends; mais dans de mauvais chemins, dans l'obscurité, mieux vaut dormir et attendre le grand jour. Sortis sans accidents de ce mauvais pas, nous nous trouvâmes au milieu d'une belle plaine bien cultivée, roulant sur une route assez large et bien battue, plantée assez régulièrement de Pipuls, de Banians, de Cadamba et de *Bignonia odoratissima*, couvert de fleurs qui exhalent un parfum délicieux; le tube de leur corolle est très-grêle et très-allongé, le limbe presque régulier; on ne dirait pas d'un bignonia. La campagne, bien découverte, est variée de Rizières et de larges cultures d'Indigo, de Cytisus Cajan et de Moutarde. Point d'espaces incultes, et par conséquent pas de dattiers : on pourroit se croire en Europe. Aux approches de la ville, on passe près de plusieurs factoreries d'Indigo : puis les champs se divisent, s'enclosent, deviennent des jardins, séparés par de vastes quinconces de Manguiers : tout annonce le voisinage d'une grande ville. On arrive ainsi à la tête d'un beau pont, solidement bâti dans le lit sablonneux d'une large ri-

vière où coule à peine un filet d'eau ; ce doit être la rivière *Banka* de ma carte. Dès qu'on l'a passée, on entre dans l'Établissement de Burdwan. Une belle maison commande le passage sur la rive gauche ; de nombreux serviteurs, des sipahis d'assez mauvaise apparence circulent à l'entour, en habit rouge, mais beaucoup les jambes nues, les cuisses seulement couvertes d'une large pièce d'étoffe drapée selon la mode des natifs. Accoutrement ridicule, qui était le costume de toute l'armée anglo-indienne, il y a une trentaine d'années. Un jardin spacieux entoure cette élégante demeure ; et, alignées sur la même promenade, se présentent successivement diverses autres maisons également jolies. Sur une belle pelouse qui leur fait face, sont jetés quelques bouquets d'arbres et quelques pavillons qui ne semblent y avoir été placés que pour la décoration. L'un d'eux, des dimensions les plus petites et du style le plus riant, est l'église. C'est là toute la ville anglaise de Burdwan. La cité indienne est à plus d'un mille ($\frac{1}{4}$ de lieue) ; elle est entièrement cachée.

Rien de si véritablement cordial que l'hospitalité dont je fis l'épreuve dans cette première station. Le capitaine Vetch, à peine établi depuis 15 jours en ce district, où il est chargé de construire des routes, et auquel je n'étais recommandé que par une connaissance assez légère, je crois, me mit à l'aise en sa maison comme chez moi. C'est un vieux militaire écossais, soupirant après un cottage dans sa patrie, où il va retourner pour y mourir, ayant servi dans l'Inde le temps nécessaire pour être pensionné. Sa demeure est la plus modeste et la plus retirée de l'Établissement. Il y vit paisiblement, silencieusement avec sa femme, de beaucoup plus jeune que lui, Écossaise aussi, maigre et pâle, mais d'une physionomie infiniment intéressante. Plusieurs jolis enfants ; intérieur sérieux, triste, mais doux, il semble. En 2 heures il m'avait introduit à tous ses voisins anglais, le *Commissaire*, le *Juge*, le *Magistrat*, le *Commandant du régiment provincial*, le *Collecteur*, l'*Ingénieur chargé de l'encaissement des rivières*. Aujourd'hui (le 27), pour ne pas faire de jaloux, j'ai achevé avec lui mon tour de visites, passant chez le *Médecin civil* de la station, et l'*Ecclésiastique* que l'évêque de Calcutta y maintient aux frais de quelques sociétés religieuses d'Angleterre ; c'est là tout. J'oubliais l'officier dont le capitaine Vetch est l'adjoint, le capitaine Cheap, officier du génie, chargé en chef des travaux.

Le *Commissaire* est le plus élevé de ces officiers ; il contrôle, à quelques égards, le travail des autres, et dépasse le pouvoir du Juge, lequel, en rang, marche après lui. Son *exequatur* est nécessaire aux sentences de mort que celui-ci peut prononcer. A diverses époques de l'année il parcourt, comme

les juges anglais, les districts voisins où s'étend sa haute juridiction, et juge en dernière instance, sans recours d'aucune espèce, les cas que les juges ne peuvent vider sans son intervention ou sa sanction. Il est plus puissant qu'un juge de la cour suprême de Calcutta. Son emploi est un des plus considérables dans le service civil du gouvernement du Bengale.

Le *Juge*, dont le pouvoir est restreint au seul district de Burdwan, y condamne, sans contrôle, à l'amende, à la prison, aux travaux forcés. Il décide aussi souverainement des questions de propriété où le Gouvernement n'est point partie au procès.

Le *Collecteur* décide aussi de certains cas litigieux qui se présentent dans la perception qu'il fait des revenus de la Compagnie.

Le *Magistrat* veille à la police. C'est un officier dont les fonctions judiciaires sont subordonnées à celles du juge, mais dont la situation cependant est aussi fort élevée, il me semble. La force armée du district lui est immédiatement soumise.

Elle se compose d'un bataillon ou régiment provincial (ces deux mots sont synonymes dans l'armée indienne, où les régiments n'ont tous qu'un bataillon), espèce de milice native, recrutée parmi la population du district, payée à 5 roupies (12^f,50) par mois, au lieu de 7 roupies (17^f,50) comme les régiments de l'armée de ligne; préposée à la police, à la garde, à une sorte d'occupation militaire; qui ne sort pas de sa province en temps de guerre, et que commandent un très-petit nombre d'officiers anglais et de Soubadars invalides. Les emplois d'officiers y sont aussi moins rétribués que dans l'armée active, mais ils sont remplis par des officiers d'un grade inférieur; c'est ordinairement un capitaine en train de mourir de l'hépatite qui commande un régiment: il y prend peu de peine, et meurt tout doucement et très à son aise. Ceux dont la santé est absolument délabrée avant les 23 ans de service qui leur donneraient droit à la pension, et qui sont obligés de quitter le service régulier, sont heureux de trouver ces situations à remplir dans les bataillons provinciaux. J'ai rencontré ce matin l'officier qui commande celui de la station: c'est un homme qui semble aller fort vite se mourant: il n'avait de militaire qu'une veste écarlate; du reste, des pantalons de couleur et un chapeau blanc. On appelle cela une petite tenue.

Les civils plus riches, quoique ces militaires soient à l'aise, vont à cheval en habit fait exprès, selon la mode anglaise, comme s'il y avait un public pour les regarder. Ils disent sans doute qu'ils se doivent à eux-mêmes

de faire deux ou trois toilettes par jour. Ils trouvent du plaisir à se gêner, dans la folle idée qu'ils se témoignent du respect à eux-mêmes.

Les *Médecins civils* que la Compagnie entretient dans ces sortes de stations, ont le droit de trafiquer. Au Bengale, ils sont tous indigotiers, ou spéculent sur cette denrée. C'est le cas de celui qui réside ici. Quelquefois ils cumulent quelque autre petite fonction, qui alors ajoute à leurs émoluments : par exemple, ils sont maîtres de poste. Quand c'est un employé d'un rang supérieur qui réunit ces attributions aux siennes propres, comme un Magistrat ou comme ici un Collecteur, il ne reçoit pour elles aucun supplément de salaire.

Quoique important par ses revenus, le district de Burdwan n'aurait droit à aucune assistance spirituelle aux frais de la Compagnie ; mais les âmes chrétiennes de l'Angleterre, qui souscrivent pour le salut des âmes de toutes couleurs dans l'Inde, y envoient chaque année une petite cargaison de prêtres, placés par les Directeurs des sociétés bibliques à la disposition de l'évêque, et un de ces soldats de la foi veille ici au salut de la petite communauté anglicane dont il est le pasteur bénévole, et travaille de son mieux à envoyer, par la même occasion, quelques âmes d'Hindous dans le Paradis. C'est un Allemand ; mon hôte, qui paraît fort religieux, l'a eu hier tout le jour en visite, et je suis allé lui faire la mienne aujourd'hui. On dit que M. Daerr parle parfaitement le bengali ; j'en doute : il parle si peu intelligiblement l'anglais, après plusieurs années de résidence parmi les Anglais, il y a tant de sons qu'il ne peut former, que ce serait merveille s'il était plus heureux dans un langage bien plus différent du sien. Néanmoins il prêche l'Évangile à quelques natifs, et célèbre pour eux le service de l'église anglicane, auquel ils assistent sans être chrétiens, et par simple curiosité, il me semble. Près de sa maison, qui n'est pas une des plus mauvaises de la station, il y a une école où il est censé instruire les enfants. Est-ce pour en avoir moins qu'il demeure à 2 milles ($\frac{1}{2}$ lieue) de la cité native ? La précaution sans doute est superflue : on dirait cependant d'une mauvaise plaisanterie.

J'ai dénombré tout le Gouvernement du district. On voit qu'il n'y a pas un seul Européen employé dans une position subalterne ; c'est le système de l'Administration de ce pays. Le petit nombre d'agents qu'elle emploie et montre aux natifs, sont tous dans une situation faite pour commander le respect. Les *Assistants*, là où l'on en accorde au Collecteur ou au Magistrat, et qui sont de jeunes échappés du collège de Fort-William, sont rétribués de manière à tenir une maison honorable. Les scribes et les commis de toutes espèces, dans les bureaux de ces messieurs, sont tous des natifs.

Le capitaine Vetch, qui a 22 ans de résidence dans l'Inde, employé souvent comme il l'est ici, m'assure que ce premier échantillon que je vois d'une *Station civile*, représente parfaitement ces sortes d'Établissements. Cette petite société européenne, perdue au milieu d'un peuple étranger, se renforce généralement dans le Bengale de quelques planteurs d'Indigo du voisinage. Ils visitent la station en voisins ou en amis, souscrivent avec ses membres aux nouveautés littéraires, etc., etc.

Des rivalités, des jalousies ridicules divisent souvent ces familles. De la froideur ou une union assez froide, voilà le terme le plus habituel de leurs relations. Il n'y a pas plus d'effusion de mœurs qu'à la ville. Chaque famille vit retirée, et, à l'exception de quelques diners où presque toutes se réunissent, passe la plupart de ses soirées, solitaire. Les Anglais, quoi qu'on en dise, ne s'ennuient pas moins que les Français du défaut de société, malgré qu'ils négligent souvent les moyens que leur situation leur présente de s'en former une; mais pour montrer leur intérieur comme nous le laissons voir à nos amis, leur orgueil fou aurait des peines à souffrir qui n'existent pas pour nous; et ils préfèrent s'ennuyer. Comme c'est un mal auquel ils se condamnent ainsi volontairement dans mille occasions où nous savons l'éviter, ils s'y habituent et le portent bien mieux que nous.

Calcutta est ici un centre d'intérêts publics et privés vers lequel chacun tourne les yeux et ouvre l'oreille. Éloignés de l'Angleterre depuis 20 ans, les membres de cette petite société ont changé en quelque sorte de nationalité. Ils ne savent les choses de l'Europe que par les Journaux de Calcutta, prennent parti dans toutes les querelles de gazetiers indiens, si parfaitement indifférentes aux résidents de la grande ville. Ici, tout le monde, il me semble, est de l'opposition. Il y a unanimité contre le système du Gouvernement de la Compagnie; et quoique l'on rende justice aux belles qualités de lord William Bentinck, par les réductions duquel personne n'a été atteint dans les stations civiles, il y a cependant contre lui un sentiment de malveillance ou de malignité qui se trahit par la joie qu'on témoigne du dernier ordre de la cour des Directeurs: c'est la défense faite au Gouverneur-général de déplacer le chef-lieu du Gouvernement. Il est le Maître: comment être aimé avec cela?

La cité indienne de Burdwan est un assemblage de faubourgs populeux, mais bâtis de misérables huttes de boue couvertes en chaume, comme Calcutta; point de temples remarquables; peu de maisons d'un extérieur décent. Celle du Rajah occupe un immense emplacement, et se compose d'une multitude

de bâtiments de toutes grandeurs, de toutes couleurs, joints sans règle et sans goût. Les entrées en sont les plus misérables, et plusieurs les plus sales possibles. Il y a autour de vastes jardins également mal entretenus. Le Rajah, qui est un des plus riches natifs de tout l'empire anglais (il avoue 13 lacks (1) de revenu, ou 3,250,000 fr.), est le plus avare aussi. Son avarice doit lutter avec son ostentation, et il concilie l'une et l'autre en prenant de toutes mains les *Vuzzers* qui lui sont offerts, ne dédaignant pas la roupie du pauvre diable qui a besoin de passer devant lui, et la mettant dans sa poche au lieu de la toucher seulement, ce qui suffirait à la politesse; et d'autre part, bâtissant quelquefois un pont, faisant quelque ouvrage public, afin que l'on parle de lui. Il a d'ailleurs soin de stipuler toujours avec le Gouvernement quelque addition de titres honorifiques ou de vains privilèges, avant de mettre ses maçons à la besogne.

C'est lui qui a bâti le pont suspendu près duquel j'ai traversé l'ancienne Dummoudah, entre Hougli et Pöculoua (2).

Son Altesse, comme on l'appelle, étant malade, fit répondre au capitaine Vetch, qui lui avait fait écrire son désir de lui rendre visite le lendemain de mon arrivée, avec moi, qu'elle ne pouvait avoir le plaisir de nous recevoir, et se trouvait forcée de le différer. Le missionnaire, je ne sais en quelle qualité, car le Rajah ne pense nullement à se faire chrétien, avait été le négociateur : il écrit le bengali, et le Rajah n'entend pas l'anglais : c'est là probablement son titre à servir d'introducteur.

Avec ses 13 lacks par an, le Rajah de Burdwan n'est pas le premier personnage du lieu. Les natifs savent que, devant le tribunal du Juge ou du Commissaire, il n'est pas plus qu'eux, et que, pour un meurtre, comme eux exactement, il serait pendu. Ceux qui ont le pouvoir de le faire pendre passent avant lui dans l'estime des Indiens. C'est, dit-on, un gros homme fort ignorant, mais plein de finesse. Lord Amherst, cherchant de l'argent de tous côtés dans sa malencontreuse guerre des Birmans, s'adressa à lui pour un emprunt. Le Rajah consentait pour la quotité des intérêts; mais quand il fut question de l'époque du remboursement intégral, et qu'il entendit parler d'un terme de 25 ans, il rompit brusquement l'affaire, disant qu'il ne prêtait jamais à

(1) Un lack de roupies, ou 100,000 roupies, vaut 250,000 francs.

(2) Cette communication sinieuse entre l'Hougli et le cours principal de la Dummoudah est regardée comme l'ancien lit de cette dernière rivière, dont la maîtresse branche aurait pris une direction nouvelle, se portant au S.E., pour ne tomber dans l'Hougli qu'un peu au dessus de Diamond-Harbour.

si long terme, et qu'il ignorait si, dans 25 ans, la Compagnie serait encore là pour le rembourser. C'était au temps où la guerre prenait la plus mauvaise face, qu'il déclina cet impertinent refus.

Il entretient, malgré son avarice, grand nombre de femmes, d'éléphants et de chevaux, quoique jamais il ne sorte. Il a aussi une armée de domestiques : chaque jour il en fait l'appel, et les paie pour y être présents. Les absents sont mis à l'amende, suivant leur salaire; chaque jour il encoffre lui-même les produits de ces mesquines sévérités. Rien de si stupide que l'existence des grands seigneurs de ce pays. Quand lord Lake prit Dehli sur les Marattes, il fit son compliment de condoléance au vieil Empereur, auquel ils avaient crevé les yeux, témoignant son regret de ne pouvoir lui rendre la vue avec la liberté. « Ah ! c'est un malheur, vraiment, que d'être aveugle, » dit le vieillard, « je ne puis plus voir les Milans planer au dessus de la ville. » C'était là le principal usage qu'il faisait de ses yeux avant de les avoir perdus. Il méritait de les perdre pour la peine de sa stupidité.

L'état civil de beaucoup d'anciens Rajahs et Princes musulmans de l'Inde, n'est pas nettement défini comme celui du Rajah de Burdwan. Le Juge, M. Monney, me dit qu'un gros crime du Rajah de Bénarès ou de l'Empereur de Dehli soulèverait des questions très-litigieuses. Dans quel cas sont-ils justiciables du Gouvernement anglais, et de quels juges? c'est ce qui demeure dans le vague. L'Empereur de Dehli, au terme de conventions écrites, est souverain absolu dans l'enceinte de son palais; il y a le droit de vie et de mort sur tous. Cependant, s'il y tuait un Anglais, ou s'il tuait un natif hors de cette enceinte, qu'advierait-il? Le cas n'est pas prévu, non plus que chez nous, si le Roi se faisait meurtrier. Y aurait-il un ministre responsable?

Ici, ces cas non prévus ne se sont jamais présentés.

Le 28 novembre 1829.—Au camp de Huldy (هلدى), 4 cos. (2 $\frac{1}{4}$ l.) de Burdwan.

La seule curiosité de Burdwan est un Talab, appelé à très-juste titre le grand Talab, dont j'estime la surface à 12 ou 15 hectares; l'énorme déblai qu'on en a tiré l'entoure de chaussées imposantes. Le portique qui conduit aux degrés par où les natifs descendent pour s'y baigner, est une construction tout à fait moderne, une imitation des lieux communs d'architecture grecque si prodigués à Calcutta, et que les Indiens aujourd'hui copient universellement.

Les Cocotiers que j'avais cessé de voir depuis Hougli reparaisent ici, mais beaucoup moins beaux que près de Calcutta, et assez rares dans les jardins.

Ils produisent encore des fruits, parce que, dit-on, la brise de mer souffle quelquefois jusqu'en ce lieu. Dans ceux qu'elle n'atteint pas, et où le cocotier peut végéter encore, il ne fructifie pas. On m'indique Patua comme leur limite sur le Gange; ils s'élèvent davantage au nord sur les bords de la rivière, à cause de l'atmosphère marine que les marées y portent.

On se souvient ici d'avoir vu M. Desbassyns le père, lors de son intendance-générale de Pondichéry, quand il vint voyager au Bengale. Il examina de très-près, dit-on, les procédés des natifs pour faire le Sucre. C'est en février que les Cannes sont mûres : on porte dans les champs le simple appareil de deux cylindres entre lesquels on les écrase à bras d'homme. Le jus, ainsi exprimé, est immédiatement évaporé dans des vases de terre placés sur un fourneau de terre construit pour l'occasion; on en achève la cuite dans des pots de même espèce, mais plus petits. Le Sucre obtenu ainsi est plein de mélasse; il coûte moyennement de 4 à 5 roupies le mand (ici 60 livres et non 80), 10 à 12 francs les 30 kilogrammes. On le raffine ensuite, et beaucoup mieux que dans aucune autre province de l'Inde; amené presque au degré de pureté du raffinage européen, avec des blancs d'œufs et du lait au lieu de sang, il coûte 8 roupies le mand, 35 francs environ les 100 livres : c'est le prix du Sucre brut à Bourbon, et il est moins cher au Brésil et à la Havane. C'est très-loin de l'idée que je m'étais faite du prix de cette denrée dans l'Inde.

Le Sucre de Burdwan est exporté en grande partie à Calcutta. Pendant deux mois de l'année, en juillet et août, au temps des plus grandes eaux, l'ancienne Dummoudah, ce cours d'eau que j'ai traversé près d'Hougli, est navigable, et c'est par là que se font alors les transports. Hors de cette saison, la grande Dummoudah, ou le lit nouveau de la rivière, est presque à sec au dessus du point jusqu'où monte la marée, et son cours est tout à fait innavigable.

Je jette pêle-mêle sur le papier tout ce que j'ai appris à Burdwan. — Le conducteur d'un des éléphants du Rajah a fait tuer dernièrement, par l'animal qu'il gouverne, un homme avec lequel il avait eu récemment une querelle. Il sera condamné à mort sans la moindre difficulté. Cette classe de serviteurs passe pour la pire de toutes; ils sont redoutés de leurs maîtres surtout. Il n'est pas rare que, pour se venger d'une juste punition, ils n'empoisonnent l'éléphant confié à leur garde; faisant perdre ainsi 1,000 à 1,200 roupies (2,500 à 3,000 fr.) à celui qui les emploie.

Les condamnations capitales sont d'ailleurs assez rares. Le Juge de ce dis-

trict, M. Monney, disait hier que sous la législation des tribunaux provinciaux l'accusé est bien plus protégé que sous celle des lois anglaises et de la cour suprême de Calcutta. Mais la peine de mort n'était pas celle qui effrayait le plus les natifs : ils redoutaient bien davantage la déportation à Pil-Penang. Mais maintenant que des condamnés, y ayant fait leurs 12 ans de galères, en sont revenus, et qu'ils ont dit ce que c'était, le charme est détruit, et la peine capitale est redevenue la plus grande.

Un mille de route (1600^m), consistant en une chaussée d'une dizaine de mètres de large, élevée de 0^m,3 à 0^m,6 au dessus des campagnes environnantes, et briqué avec solidité sur une voie large de 3^m,25, coûte moyennement, dans le Bengale, de 1,000 à 1,200 roupies (2,500 à 3,000 fr.).

Le temps des congés que les officiers de l'armée indienne obtiennent pour cause de maladie, ne compte pas dans leur service. C'est ainsi que des hommes de 50 ans, venus à 18 ans dans ce pays, peuvent n'avoir pas les 23 ans de service qui donnent droit à la pension.

C'est donc se condamner à rester dans l'Inde 2 ou 3 ans de plus que de retourner en Europe passer ce temps après 12 ou 15 ans de service, ainsi que font beaucoup d'employés civils et militaires de la Compagnie. C'est néanmoins un plan bien sage. Ceux qui passent 20 ou 25 ans dans l'Inde, sans faire une seule visite à leur patrie dans cet intervalle, s'y trouvent étrangers quand ils y retournent. Une génération a passé : celle qu'ils connaissaient. Une nouvelle s'est élevée qu'ils ne connaissent pas ; ils ne trouvent pas le *home* qu'ils avaient rêvé, et regrettent leurs amis de l'Inde et l'Inde elle-même. On voit chaque année quelques vieux officiers revenir d'Europe, qu'ils déclarent le plus ennuyeux des pays du monde, pour mourir ici avec leur pension. On se prépare une douce vieillesse en retournant à 30 ou 35 ans renouer des liens d'amitié dans sa patrie. Le capitaine Vetch l'a fait il y a 8 ans ; les employés civils de la station anglaise aussi.

Burdwan passe pour être très-salubre. Le sol en est élevé de quelques pieds au dessus du Delta du Gange, assez enfin pour donner un écoulement aux eaux ; mais on les retient partout par de petites digues autour des champs, pour la culture du Riz qui veut être inondé. D'ailleurs, point de jungles dans le voisinage ; il faut aller à plusieurs lieues pour en trouver. — Il n'y a pas de maisons européennes sans cheminées. On y allume quelquefois, dans les jours de brouillards, un feu de houille du pays. L'été y est au moins aussi chaud qu'à Calcutta, la brise de mer ne s'y faisant pas toujours sentir.

La distance à Hougli, communément estimée à 40 mil. ou 20 cos. (11 $\frac{1}{2}$ l.),

est de 45 mil. (13 l.) suivant le mesurement fait ces jours derniers par le capitaine Cheap.

Un chemin passable et très-fréquenté conduit à Bankhoura et y rejoint la route militaire de Calcutta à Bénarès; mais dans l'incertitude de la position des Mines de houille voisines de ce lieu, je me décide à aller visiter celles où je suis sûr d'être guidé sans hésitation. Elles sont situées à 60 mil. (17 l.) environ, à l'O.N.O. sur cette rive de la Dummoudah, à Ranniganje; de là, je traverserai la rivière, et rejoindrai la route militaire à Rogonatpour; en tout, près de 100 mil. (29 lieues). J'aurai une contrée sauvage à traverser, couverte de jungles, qu'habitent des Éléphants, des Rhinocéros, des Tigres, et des Ours plus redoutés qu'eux tous. Il est prudent d'avoir une escorte. Mon passe-port, accompagné d'un mot au Magistrat, m'est renvoyé aussitôt avec un billet poli et une garde de 4 sipahis, commandée par un sergent. Ils ont ordre de m'accompagner jusqu'au prochain chef-lieu de régiment provincial: c'est une campagne de plus d'un mois pour eux. Chaque homme a 12 cartouches dans sa giberne. On me procure d'autre part un *Harkarah* qui connaît parfaitement la route que je veux suivre. Cet homme est un domestique, امیدکی آدی (*homme d'espérance*), c'est-à-dire sans emploi; je lui donne 2 roup. (5 fr.) d'avance pour vivre lui et sa famille, jusqu'au terme du voyage, et il revient aussitôt dans le costume de son emploi, ressemblant fort à un galérien en redingote; il porte un bonnet de laine rouge, une longue tunique de drap rouge très-grossier, une ceinture blanche, de larges pantalons blancs, et un sabre indien. La pique de mon Tchokedar pâlit devant l'appareil guerrier de mon escorte. Ce n'est plus qu'un bambou ridicule, quand les sipahis prennent leur faction près de mes chars; le pauvre homme paraît tout honteux de son armement d'amateur.

Au lever du soleil, je fis partir tout mon bagage escorté par les soldats, avec l'ordre de s'arrêter à Huldy. A midi seulement je montai à cheval pour les rejoindre: je m'attendais à les trouver installés en arrivant, et ma tente piquée. Je ne comptais que sur les 4 cos. ($2\frac{1}{4}$ l.) de distance; mais la route était rompue en divers endroits, il avait fallu traverser plusieurs fois 2 pieds, $2\frac{1}{2}$ pieds d'eau et de boue, et ils étaient encore loin du gîte quand je les rencontrai. J'admire qu'ils aient pu passer: sans les sipahis, certainement ils ne l'eussent jamais fait. Ce n'est pas là un des moindres avantages d'une garde. L'ordre était de faire halte à Huldy, il fallait y arriver coûte que coûte. Je suppose que, pour pousser les chars dans ces fondrières et les en tirer, il en coûta quelque coopération aux passants; le *Naik* (caporal) me faisant

sur ce passage mémorable un rapport où il entre 50 hommes. La campagne est couverte de rizières. Les villages, toujours situés près d'un étang, sont cachés par les arbres qui en ombragent les bords. Le pays, cependant, ne paraît pas très-peuplé; je ne vois pas où l'on trouve les bras nécessaires pour ces immenses cultures de Riz, cette plante exigeant beaucoup de travail.

Beaucoup de petits champs de Cannes. Toutes les tiges d'une même souche sont liées ensemble avec quelques feuilles qui les cachent tout à fait; privées de lumière, elles doivent s'étioler.

Les Riz sont versés, mais ce n'est point par un accident de la saison; ce sont les cultivateurs qui les couchent ainsi, en brisant presque les tiges à coups de bambou, pour hâter la maturité du grain : opération analogue à l'incision annulaire pratiquée sur la vigne et quelques fruitiers, dans le même but.

D'Hougli à Burdwan, je n'avais rencontré que deux voyageurs; tous deux des natifs, portés dans leurs palanquins, où l'un d'eux était commodément installé, enveloppé dans plusieurs châles; sa montre près de lui et son houka. Ici, je vis un équipage de porteurs, courant avec une sorte de cube en toile qui semblait fort pesant. Certains garde-mangers ont tout à fait l'apparence de ce qu'ils portaient, ou bien encore un lustre dans son enveloppe; c'étaient des femmes qui étaient dedans; elles ne voyagent pas d'une autre manière : il est question, bien entendu, de femmes comme il faut. Je vis aussi un Derviche ou religieux musulman ambulante, fort sale et fort ridicule, sur un petit cheval prêt à mourir de vieillesse à chaque pas; et ce personnage me rappelle un faquir hindou, bien hideux, que je rencontrai à Boursoul il y a 4 jours. C'était un vieillard décharné, un squelette, vêtu d'un langouti insuffisant pour la pudeur la plus facile; le corps couvert de cendre, les cheveux épars, hérissés, pleins de terre. Il s'arrêta en passant devant moi, faisant entendre une sorte de grognement peu amical. Un geste menaçant le fit éloigner sans le faire taire. Il paraissait, comme tous ceux que j'ai eu occasion de voir près de Calcutta, dans un état complet d'aliénation mentale.

Huldy, où je vins camper, n'est qu'un hameau.

De service à Burdwan, les sipahis provinciaux ont entièrement le costume européen. Mon escorte avait son grand uniforme quand le magistrat me l'avait envoyée. Sur la route, pour garder mon bagage, les pauvres diables, pour lesquels d'étroits pantalons de drap sont un supplice, et qui d'ailleurs avaient dû plusieurs fois se mettre dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture, avaient gardé leur habit rouge, le *ground work* de leur habillement militaire, mais ils avaient repris leurs culottes natives, faites ou représentées

plutôt avec une pièce de coton, drapée autour des cuisses et des reins. Arrivés au gîte, ils s'empressent de quitter leur habit; les uns gardent la camisole qu'ils portent dessous, d'autres se débarrassent même de ce vêtement. Chacun construit, avec de la terre qu'il délaie dans un peu d'eau, un petit fourneau où il allume quelques frondes sèches de borassus, puis établit dessus un vase de terre qu'il achète pour un pice (0^f,04), et y fait cuire son riz. Chaque vase suffirait à cuire la ration de deux ou trois; mais il se construit autant de fourneaux, s'achète autant de pots, et s'allume autant de feux qu'il y a d'hommes. J'ignore s'ils sont tous de castes différentes; il n'y en a pas deux qui mangent ensemble.

Il en est à peu près de même parmi mes domestiques. Quelques-uns d'entre eux mettent en outre tant de mystère à leur cuisine, que depuis Calcutta je ne les ai pas encore vus manger; cependant je n'ai que des gens de basse caste, que j'aurais soupçonnés de n'être pas fort scrupuleux contre leur ventre. A Huldy, je sors de ma tente quand j'entends autour de moi tous les pots bouillir, et je fais une ronde dans mon petit camp. Mon *Kalashi*, qui est un Musulman, jeune drôle le plus alerte de ma bande, paraît un peu déconcerté de l'inspection que je fais de son dîner, et des questions que je lui adresse sur cet objet sacré. Cependant il me déclare qu'il fait bouillir du riz, qu'il en a 2 livres dans son pot. Comme cette quantité, qui excède de beaucoup la ration accoutumée du Bengale, me surprend, il ajoute d'un ton plaintif que son dîner le ruine. « Les Bengalis, me dit-il, ne mangent qu'une « livre de riz par jour, mais qu'est-ce que c'est que des Bengalis? Deux livres « ne sont pas assez pour nous autres gens des hautes provinces. » — Le cuisinier tint bon contre mon apparition. Il mangeait avec son père, mon *Tchokedar*, je ne sais quoi: peut-être une poule, que je paierai. Mais le *Saïsse*, quand il me vit approcher, me cria d'un air pitoyable: « Monsieur! monsieur! je vous « en prie; ah! monsieur, prenez garde, je suis Hindou. Hindou, monsieur, « Hindou! » « — A quoi bon tout ce bruit? lui dis-je; vas au diable, et me laisse « en paix, je ne mangerai pas ton dîner. » Le plus retiré de tous était le *Beicheti*. Celui-là, cependant, pour se cacher, n'a pas l'excellente raison du palefrenier, il est Musulman. Le *Grassyara*, ou pourvoyeur du cheval, le plus misérable de mes gens, il en est le moins payé (4 roup., ou 10 fr. par mois, aucun marché à faire) et le plus occupé, un grand homme maigre, quoique jeune, taciturne, solitaire, parut singulièrement mortifié de ma visite à cette heure dans ses quartiers. C'est une créature du palefrenier ou Saïsse; il partage ses sentiments. Hindou, d'ailleurs, comme lui.

Après leur repas, le Naïk et deux de ses hommes rendossèrent l'uniforme; il les amena à la porte de ma tente, leur fit porter, présenter les armes, etc., etc., le tout en anglais, et, après cet exercice, il vint prendre mes ordres qui se trouvèrent fort du goût des gens, dont un seul fut chargé de garder ma tente; mon bagage resta sur les chars.

L'uniforme anglais des sipahis n'est pas leur habillement : c'est un travestissement qu'ils portent à certaines heures, dans certaines occasions, comme ce que les acteurs appellent leurs costumes. Les habits de cérémonie, les robes de juges ne sont qu'un costume aussi. J'approuve le costume au théâtre; ailleurs il est ridicule. Un habit paré n'est en général qu'un costume pour les Françaises, qui se trouvent plus à l'aise dans une robe de peu de prix; mais la toilette est l'habillement, non le costume, des dames anglaises : elles ont de la dentelle et des diamants pour le déjeuner.

Le 29 novembre 1829. — A Dignagur (دینگنہر), 5 cos. (3 l.) de Huldy.

Pays couvert de rizières. Je passe au travers de plusieurs villages assez considérables. Pas le moindre mouvement de terrain apparent; cependant l'eau coule vers l'Est. A 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) de Huldy, traversé un ruisseau qui mérite d'être mentionné. C'est dans cette journée que j'ai commencé à voir ce que les géologues indiens appellent *Kankar*, et qui me semble les embarrasser beaucoup. Ce n'est autre chose que du minerai de fer d'alluvion. Ici il est recouvert par quelques pieds de sable et d'argile, et ce n'est que sur les chaussées des talabs qu'on le peut observer; il forme la partie supérieure du remblai. Dans beaucoup de parties de l'Inde, cette alluvion ferrugineuse n'est point recouverte, et les natifs appellent ککار (*Kankar*), le cailloutage dont le sol est alors formé. J'ignore si on l'exploite comme minerai de fer.

Dignagur contient plusieurs centaines de maisons; on y fait beaucoup de sucre et de sucreries qui s'exportent dans les districts d'alentour. Plusieurs petits Babous, ou *Native gentlemen*, gens ayant quelques serviteurs mal payés, une maison, ou plutôt une mesure de briques, et un vieux palanquin percé de trous, y résident. Quelques-uns sont des sous-fermiers de l'État, d'autres spéculent sur le sucre. Les enfants de ce village semblent n'avoir jamais vu d'Européen; je suis pour eux un objet très-curieux, et je dois me résigner à causer des attroupements là où je vais. Retiré dans un lieu écarté, sous une forêt de borassus, à l'extrémité du village, je découvre, en levant les yeux, des centaines de têtes en embuscade derrière les arbres. Ma tente n'est pas un objet moindre de curiosité pour eux. Je plains de tout mon cœur

les pauvres Turcs que tout le monde regarde sous le nez dans les rues de Paris; il faut qu'ils se laissent admirer et examiner patiemment. Ennuyé de l'être, je fis garder les deux extrémités de l'avenue où j'étais campé.

Le 30 novembre 1829. — A Kôtah (کوٹہ), 5 cos. (3 l.) de Dignagur. = [Oveirampour (ہویرمپور), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Souhata (سوهاٹہ), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Djamtara (جمنٹارہ), $\frac{1}{2}$ cos. ($\frac{1}{4}$ l.); Mancour (منکور), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Manrou (منرو), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Kôtah, $\frac{1}{2}$ cos. ($\frac{1}{4}$ l.)]

Plaines sablonneuses où la culture domine encore. Moins de talabs. Nul char d'Europe ne pourrait passer dans le chemin. Mancour est le village le plus considérable. Kôtah est également un fort village. On fait du sucre partout; chacun le raffine chez soi par des procédés domestiques; la pression est leur grand moyen de séparer la mélasse. Les parties cristallines elles-mêmes étant empâtées d'une matière gommeuse (celle que l'on décompose chimiquement, et que l'on enlève avec les écumes dans la cuite du Veson, par l'addition d'un peu de chaux), le sucre se façonne aisément en pelotes consistantes : on les serre entre deux planches que l'on charge d'une grande pierre plate, sur laquelle le raffineur se huche, accroupi comme un chien et fumant son houka.

Le 1^{er} décembre 1829. — Camp de Kaligandje (کالی گنجہ), $4\frac{1}{2}$ cos. ($2\frac{1}{2}$ l.) de Kôtah. = [Peraal (پہرہال), $1\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{3}{8}$ l.); Kankchah (کنکشہ), $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.); Biria (بیربہ), 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.); Bandarah (بندارہ), 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.); Gopalpour (گپلپور), $1\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{3}{8}$ l.); Arrara (اررارہ), $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.); Kaligandje, 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.)]

Peraal et Kankchah, villages très-voisins, et leurs petits territoires, ressemblent entièrement à ce que j'ai vu depuis Burdwan. A Kankchah je rencontre un de mes éclaireurs qui avait pris les devants pour me trouver un verre de lait; il montait la garde triomphant, car c'est un de mes sipahis, près d'un troupeau de Buffles, et du plus loin qu'on m'aperçoit, on trait une femelle de ces animaux. C'était la première fois que j'en goûtais le lait; il me parut beaucoup plus épais qu'aucun lait de vache, et aussi agréable que le meilleur. Un pauvre vieillard gardait ce troupeau, et sa belle figure me touchant, je dis à mon cuisinier, faisant ici fonctions d'intendant, de lui donner 2 pices au lieu d'une (0^f,08 au lieu de 0^f,04). J'allais partir sur ce trait de magnificence, quand mon homme vint me dire que le vieillard ne voulait pas accepter; j'insistai, mais inutilement : cependant je voulais m'acquitter et même faire à ce pauvre homme quelque petit présent; mais que lui donner? Une Cigogne fit l'affaire. Nous étions sur le bord d'un étang, et, à trente pas de nous, un de ces oiseaux nous regardait d'un air stupide. Je demandai préalablement à mon homme s'il pouvait en manger la chair, et sur sa réponse

affirmative, j'envoyai un coup de fusil à la Cigogne qu'un de mes gens alla chercher dans l'eau. Le pauvre diable parut ravi de la perspective de manger de la chair de گوچه à son diner. Beaucoup de villageois s'étaient assemblés, qui furent émerveillés de l'effet du coup de fusil et de ma libéralité. Le vieillard fut complimenté de tous, à l'occasion de son oiseau que chacun vint regarder de près. Je n'avais fait que le démonter : il l'étouffa pour le faire mourir sans effusion de sang, selon l'usage des Hindous. Mon Tchouprassi, qui est Musulman, quand je lui fais un cadeau semblable, tire son sabre et coupe la gorge du blessé, en se donnant des airs risibles de sacrificeur ; puis il jette dessus quelques gouttes d'eau, et va le plumant sur la route. Nul de mes serviteurs Hindous ne toucherait d'un gibier achevé de la sorte.

Une scène nouvelle s'ouvrit devant moi en sortant de Kankchah : c'était une vaste plaine inculte, presque nue, d'un aspect sauvage, et, vers le N. et le N.O., l'horizon terminé par des forêts : c'étaient des jungles ! La curiosité me fit partir au galop, avec un fusil en bandoulière, résigné à me tirer seul d'affaire avec tous les tigres et les ours obligés, pour voir plus tôt une forêt indienne.

Je fus bien désappointé. D'abord, au lieu de tigres et de rhinocéros, je ne vis que des hommes nus, sans armes, qui, le plus tranquillement du monde, abattaient du bois et le chargeaient sur des chars. La forêt ressemblait à une coupe de 2 ans, mais où l'on aurait laissé un très-grand nombre de baliveaux ; il était possible, quoique incommode, de passer à cheval dessous. Les arbres étaient *tous* de la même grandeur et de la même espèce. En vain je cherchai une fleur ou un fruit desséché ! aucun moyen de résoudre cette inconnue. Je conjecture que c'est une borraginée, mais voilà tout, et encore ceci n'est-il qu'une conjecture. Les broussailles, sous ce bois, étaient presque aussi monotones. J'y distinguai une espèce de rhamnoïde, voisine des *Ziziphus*, et un autre arbuste épineux qui me paraît une rubiacée ; mais elle est sans fleur ni fruit.

Un étang, creusé tout récemment sur la lisière des jungles, a mis à nu le minerai de fer alluvial dont j'ai parlé déjà.

Le chemin désormais suit les contours de la forêt, du bois plutôt, puisque ces jungles ressemblent tout à fait à un bois d'Europe, et ne répondent nullement à l'idée que nous nous faisons de cet épouvantail des voyageurs, n'étant pas du tout fourrés. Nous avons fait (je parle comme si j'étais Anglais), de jungle un mot spécifique ; son acception, en hindoustani, est, au contraire,

fort générique. جنگل (*djangal*), *jungle*, signifie bois, forêt, tout endroit sauvage, non cultivé. L'adjectif جنگلی (*djangli*), qui en est dérivé, est exactement le *sylvestris* des Latins. ایک جنگل پھول (*ik djangli pehoul*), *une fleur sauvage*, qui croît, non seulement dans les bois, mais au bord des chemins, dans les prés, partout d'elle-même; جنگلی ہاتھی (*djangli hatehi*), *éléphant sauvage*, par opposition à un éléphant captif et domestique; جنگلی ہانسر (*djangli hanes*), *un canard sauvage*. — Mes gens me montrent sur le sable du chemin les traces de Paons sauvages, qui ne sont pas rares dans ces bois, et qu'ils vantent comme un mets délicieux; mais d'animaux féroces, il n'en est pas encore question. Je m'étonne comment ils sont confinés à certains quartiers, et s'y renferment sans faire au dehors d'excursions. Elles seraient ici pour eux très-profitables, car la zone de maigres pelouses qui sépare les bois des rizières et de la culture, est couverte de troupeaux de vaches, dont les gardiens sont sans défense. Aucun natif n'a de fusil; quelques-uns ont un sabre, d'autres une pique : voilà toutes leurs armes.

Près de Gopalpour, dans un endroit où le chemin est bordé par le bois des deux côtés, je rencontre deux forts convois de Bœufs de charge; ils portent des ustensiles de cuivre fabriqués je ne sais où. Tous ont une énorme sonnette au cou, et la plupart sont affublés d'ornements bizarres, de plumets énormes, de banderoles écarlates, brodées grossièrement de petites coquilles; c'est pour effrayer les tigres. Mon cheval, qui ne bronche pas quand je lui tire un coup de pistolet à l'oreille, s'arrête et refuse d'avancer à ce spectacle étrange.

On m'avait marqué Gopalpour comme une étape confortable; mais la journée d'aujourd'hui eût été bien courte, et celle de demain bien longue, si je m'y fusse arrêté. Je passai outre, au grand désappointement de ma petite bande.

Arrara n'est qu'un hameau de quelques maisons, situé sur le penchant oriental d'une croupe allongée du N. au S., le premier mouvement de terrain sensible à l'œil que j'aie vu dans l'Inde; sur la chaussée d'un talab, je l'avais aperçue à 2 lieues de distance; sa hauteur néanmoins n'excède pas 10 à 12 mètres, je pense. Un Babou fait là quelque peu d'indigo, les cultures en ce lieu confinant à la forêt.

Kaligandge n'est pas moins misérable; il n'y a pas plus de 20 huttes habitées; point de marché : mes gens n'y savent comment vivre, et mes sipahis surtout, habitués à ne manquer de rien (de riz s'entend, ce qui est tout pour eux) en marche, où un bazar militaire les suit, me font de très-humbles et doléantes représentations. Il faut qu'ils se résignent à la belle étoile et à des

frais considérables d'habileté pour trouver à manger, car si je les menais plus loin aujourd'hui, ce serait encore pis.

Ma tente, pour la première fois, est piquée ici dans un lieu retiré et pittoresque. Je ne suis entouré que de verdure et de ruines. Tandis que j'étais à écrire, ma petite escorte, au nom de la *Compagnie* (car je les entendais crier comme des diables et répéter « Au nom de la Compagnie! »), a mis quelques pauvres paysans en réquisition pour nettoyer le terrain où l'on devait planter ma tente et établir leurs fourneaux; recherche fort inutile de propreté en un lieu aussi infréquenté que celui-ci.

Un changement de temps très-remarquable vient de coïncider avec une lune nouvelle. Depuis le jour de mon départ de Burdwan, il fait un temps magnifique, le vent souffle constamment du nord, le ciel est sans nuages, le fond de l'air frais, le soleil très-chaud, les nuits froides et superbes. C'est l'hiver du Bengale parfaitement caractérisé. Saison admirable à mon sens!

Le 2 décembre 1829. — Au camp d'Ichapour (ايشپور), 4 $\frac{1}{4}$ cos. (2 $\frac{1}{2}$ l.) de Kaligandge. = [Harribazar (هریبازار), $\frac{1}{2}$ cos. ($\frac{1}{4}$ l.); Panrdeh (پانرده), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Moiscapri (مشکپری), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Bidjouparrah (بجوپاره), 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.); Ichapour, $\frac{3}{4}$ cos. ($\frac{1}{2}$ l.)].

Hier, j'ai attrapé un coup de soleil sur les mains; il n'est pas moins chaud aujourd'hui : cependant c'est le froid qui m'a réveillé dans ma tente, ce matin, sous deux couvertures. La rosée est très-forte et très-froide; le ciel d'une pureté parfaite, quoique d'un bleu clair, favorise le rayonnement terrestre, circonstance qu'on met à profit à Hougli pour faire de la glace, et Hougli est au dedans du tropique, sur les bords d'une grande rivière où la marée monte de plusieurs mètres, et son territoire est couvert de cocotiers.

Mes gens, la nuit, s'enveloppent comme des morts dans leur linceul, mais c'est dans la mince étoffe de coton dont le jour ils s'habillent; ils couchent ainsi sur une natte quelquefois, et sous un arbre. Le matin, pour le départ, je les trouve bien roides, comme mon cheval, et plus lents encore à se mouvoir que de coutume; ils toussent, ils sont lourds, stupides. Sur la route, au crépuscule, ils marchent silencieux, la bouche et la tête couvertes. Ma caravane, à cette heure, a l'air d'un enterrement; les sipahis paraissant pour le moins aussi ennuyés que le détachement de troupes qui suit souvent les convois funèbres. Puis le soleil se lève, et les figures s'épanouissent. L'un après l'autre fait sa toilette du matin en passant près d'un étang, s'y lave, de son manteau fait une ceinture et montre ses jambes nues. Les rhumes sont suspendus pour 24 heures, les poumons ne travaillent plus que pour la parole.

Les gens de la campagne qui coupent le riz à la faucille, n'ont qu'une courte pièce d'étoffe autour des reins; le dos, la poitrine, la tête, les pieds, les jambes et les cuisses sont absolument nus. Ils ne paraissent pas souffrir du froid. Ces malheureux, je n'en doute pas, se couvriraient, s'ils avaient un vêtement à se mettre sur le corps; mais ils gagnent 3 roup. (7^f,50) par mois: presque tous sont mariés, et le riz le plus commun coûte 5 francs le mand (80 livres). Ils gagnent de quoi ne pas mourir de faim, dans les bonnes années et les années ordinaires; si la saison est mauvaise, ils périssent. Un de mes serviteurs n'a que 4 roup. (10 fr.) par mois, et pour voyager; c'est là tout, car son service ne lui donne aucune occasion de me voler. S'il était seul, il pourrait acheter avec cela plus de riz qu'il n'en peut manger en un mois, et tous les ans deux pièces de coton, et une grande couverture de cheval pour se couvrir: mais il fume, dépense petite pour un autre, et qui ne doit pas être omise au budget d'un si pauvre diable; et probablement à quelques centaines de lieues d'ici, il a une femme et des enfants, pour la subsistance desquels il épargne sur la sienne propre. Hier, je le trouvai malade, avec un peu de fièvre, des maux d'entrailles; je lui fis boire du thé et le fis emballer dans une des couvertures de mon cheval; il s'est levé beaucoup mieux, mais le cheval s'est levé perclus.

Un jour, peut-être, trompé par la distance et le temps, je parlerai avec une sympathie vive des hommes de ce pays; je dois donc noter combien elle est faible, tandis que chaque jour passé parmi eux m'en apporte la preuve pratique. Ce n'est pas, je l'espère, que je sois devenu moins bon, moins sensible pour des êtres qui me ressemblent, mais ceux-ci sont si différents! Ils se séparent, s'éloignent de moi volontairement de tant de façons, qu'ils réussissent à m'éloigner. La caste, chez les Hindous, absorbe l'individualité; ils appellent *Frères* tous ceux de leur caste. Ils sont charitables envers ceux qui sont dans le besoin, parmi les basses classes surtout; mais c'est une sorte de charité de devoir, non de sentiment ni de tendresse. Je raisonne (j'allais dire je sens) à leur égard, comme ils le font à l'égard des gens d'une autre caste qu'eux. Pour ceux-là, point de devoir charitable, — la plus abominable indifférence. Les Musulmans, je pense, valent mieux.

Les amitiés, dans les basses classes du peuple en Europe, se forment, se rafraîchissent et s'entretiennent à table. Il y a des nations dont les mœurs pleines de roideur et d'affectation ne se détendent que dans les repas. Les Hindous ignorent ce charmant plaisir de manger avec des amis.

Tous les lieux où je suis passé ne sont que de très-petits hameaux au

milieu des jungles. Le pays commence à s'onduler; l'horizon, fort étendu dans certaines directions, est borné, dans quelques autres, à de très-petites distances. Les bois s'étendent à perte de vue; leur apparence est étonnamment européenne; on jurerait d'une jeune cépée de chênes et de nos autres arbres forestiers. Point de fleurs sinon quelques légumineuses, quelques petites composées, et deux jolies espèces de *Ruellia* et de *Justicia*. Les hameaux que j'ai nommés sont situés dans des fonds et entourés de quelques champs de Riz; les bestiaux errent librement alentour, sans crainte des bêtes féroces. La végétation, bien qu'elle garde encore tout à fait la même apparence, est plus variée. Un *Smilax* et un *Asparagus* épineux se traînent sur les buissons, avec une espèce de *Bauhinia* à très-grandes feuilles.—Dans quelques petites ravines creusées par les pluies, le Kankar est à nu; plus loin il se montre à la surface du sol, tantôt en petites masses concrétionnées, et çà et là en masses plus grosses et cellulaires; ce sont des grains de Quartz empâtés par des infiltrations ferrugineuses. Des concrétions tout à fait semblables se trouvent à Pondichéry, dans les grès friables du *Mont*.

On sort des jungles à Bidjouparrah, et le chemin traverse une plaine sablonneuse et peu fertile jusqu'à Ichapour. La terre ne se couvre plus que d'une verdure bien courte et bien pauvre. Les étangs, à l'exception d'un seul petit, vrai Talab, sont tous construits comme en Europe, avec un barrage dans un vallon. Ichapour a une centaine de maisons, et comme tous les autres villages de cette route, est entouré de vergers de Manguiers. L'*Agave Americana* enclôt de haies formidables les champs d'alentour. Le *Justicia Adhatoda* se montre depuis hier dans cette station, et le Laurier-rose pareillement.

Le 3 décembre 1829. — Au camp de Kendha (کندها), $4\frac{1}{2}$ cos. ($2\frac{1}{2}$ l.) d'Ichapour. = [Sœurhpi (سرھپی), $2\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{5}{8}$ l.); Houkera (ھوکرا), $1\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{3}{8}$ l.); Tchoura (چورھا), 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.); Kendha, 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.).]

Plaines très-légèrement ondulées, absolument découvertes de bois. Le sol, formé de Kankar, ne nourrit qu'un gazon court, rare et desséché; des étangs dans les fonds; quelques petits champs de Riz alentour. Il n'y a de cultivées que les terres susceptibles d'être inondées. Des Mangos et des Tamarins autour des villages.

A Sœurhpi, village de 80 à 100 maisons, mais fort misérable comme tous ceux de ce canton stérile, je mesure la circonférence d'un Tamarin, qui se trouve de 10 mètres. De nouveaux convois de bœufs de charge, que je rencontre près de là, venant du canton où je vais, sont harnachés de l'étrange et bruyante façon que j'ai décrite, pour effrayer les tigres. On paraît redouter

ceux-ci fort peu de ce côté, et cependant quelques natifs, qui ne peuvent se prétendre bûcherons, puisqu'il n'y a pas de bois, portent aux champs une *hachette* d'une forme singulière et absurde (Pl. XX, fig. 1^{re}).

Quelques arbres sont épars sur les pelouses desséchées; ce sont des Pipul-trees, des Banian-trees, et une espèce de *Dyospyros*. Un arbuste épineux se traîne sous leur ombre; il répond parfaitement à la description du *Zizyphus rotundifolia* (Dec. prod. 2, p. 21): il est chargé de fruits. Autour de Kendha, je vois quelques champs de *Sésame*; mais il n'y a plus de moutarde depuis que j'ai atteint les jungles.

Aucun toit à Kendha pour abriter mes sipahis; je campe au dehors du village, sous quelques grands pipul-trees, au milieu d'une campagne qui semble à peine habitée.

Des masses de Kaukar, d'un pied cube quelquefois, sont éparses sur les champs les plus arides: concrétions ocreuses, où des grains de quartz sont souvent empâtés; *point effervescentes*.

Le vent du N.N.O., qui a ramené le beau temps avec la nouvelle lune, souffle jour et nuit, sans force, mais avec régularité. Aujourd'hui, il était si vif que, vêtu de flanelle de la tête aux pieds, et doublement sur le corps et les bras, je marche sans parasol à midi, quoiqu'il n'y ait pas un nuage au ciel.

Cependant, le soleil est très-chaud, et l'air, à l'ombre, est très-échauffé. Le thermomètre se tient dans ma tente à 29°, et à 24° à l'ombre derrière de grands arbres: preuve que cette circonstance de l'atmosphère indiquée par le thermomètre, n'est pas la plus influente sur l'économie animale. Pendant les *hot winds*, à Calcutta, la température de mon appartement dépassait rarement 29°: elle était très-sèche aussi; et cependant alors, immobile, assis devant une table à écrire, j'aurais trempé de sueur mes vêtements sans le punka. Durant la saison des pluies, le thermomètre était habituellement à 28°, et quoique je ne fusse pas accablé comme les autres à cette époque, je sentais bien que toute action exigeait un effort de volonté.

Le 6 décembre 1829. — Camp au milieu des jungles, sur la rive droite de la Dummoudah, à 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.) à l'ouest du village de Hâdegan (هادگان) (Pl. XV).

Le 4 décembre 1829. — A Ranniganje (رنی گندک), 4 cos. ($2\frac{1}{4}$ l.) de Kendha. = [*Poreischia* (پورسیه); *Mungulpour* (منگلیور); *Ronai* (رونای); *Commerbazar*; *Ægearu*; *Ranniganje*].

Le 5 décembre 1829. — Séjour à Ranniganje.

Le 6 décembre 1829. — Camp sur la rive droite de la Dummoudah, à 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.) de Hâdegan.

Une ravine où il fallut descendre, et d'où il fallut remonter, arrêta mes gens plus d'une heure, à cent pas de mon campement de Kendha, avant-hier

matin, 4 décembre. J'admire la solidité de ces voitures faites comme les bateaux de la côte de Coromandel, sans un morceau de fer; des cordes et du bois, rien de plus. L'essieu lui-même est de bois. De Kendha, je marchai au S.S.O., perdant souvent les traces du chemin parmi les *Zyziphus* qui couvrent, en quelques places, ces terres stériles. Les bois terminent l'horizon au N.O.; çà et là on en voit quelques misérables lambeaux au Sud, du côté de la Dummoudah; mais ils sont bien clairs et répondent peu à l'idée que nous nous faisons des jungles. Ce sont des jungles pourtant, où l'on trouverait au besoin des ours et des léopards.

A un grand mille ($\frac{1}{4}$ l.) de Kendha, près d'un hameau appelé Poreischia (*Purassee* des Anglais), une butte de 5 à 6 mètres de hauteur, à base circulaire, à sommet plat, se fait remarquer dans le paysage, quoique la contrée commence ici à s'animer de mouvements plus marqués. La circonférence de ce monticule est de 130^m. C'est évidemment le déblai d'un étang creusé à quelques pas pour abreuver le hameau; pourquoi n'a-t-il pas été rejeté sur les bords? je ne sais. Il n'y a sur la petite butte aucune trace de construction; rien qui annonce qu'elle ait été jadis la base d'un Fort. Une espèce de *Vitex* (que je crois être le *Vitex incisa*) se mêle ici au *Zyziphus*: c'est un misérable arbrisseau.

A un mille ($\frac{1}{4}$ l.) au delà, nous arrivâmes sur les bords d'une petite rivière dans le lit de laquelle nous descendîmes, non sans beaucoup de peine, et croyant qu'il fallait la traverser. Elle coule du Nord au Sud, et a nom *Singaroun* (سنگرون). Ses bords, taillés en escarpements dans le sable, et éloignés l'un de l'autre de 30^m environ, s'élèvent à 5^m ou 6^m au-dessus de ses eaux actuelles; mais, dans la saison des pluies, elles coulent à plein bord. A peine s'il y a maintenant quelques centimètres d'eau.

Quand les chars s'y furent bien enterrés dans le sable jusqu'à l'essieu, il y eut partage d'avis, sur la route à suivre, entre mon Harkarah et les gens de Poreischia dont les sipahis avaient grossi ma bande. Il fallut remonter sur la rive gauche dont nous étions descendus péniblement. Je ne regrettai pas la méprise de mon homme; il y a six mois que je n'ai vu d'eau courante: celle-ci me parut délicieuse à boire.

Je traversai ce ruisseau de Singaroun à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessous, au bas et en face du hameau de Mungulpour. C'est entre cet endroit et Ronäi (deux ou trois maisons) que le Grès houiller commence à se montrer à nu. Il affleure le penchant de quelques coteaux recouverts, mais indistinctement, par le *Kan-kar*. Près de Ronäi, il forme de petites protubérances à la surface du terrain.

Son grain est fin, sa structure tabulaire, mais sa stratification vague et indistincte. Il est, suivant les places, d'une mollesse extrême ou d'une dureté considérable; sa couleur varie du gris au jaunâtre. C'est un sable grossier, quartzeux et micacé, cimenté par des infiltrations argileuses et quelques traces de calcaires, car il fait effervescence avec les acides.

Commerbazar n'est qu'une cabane. En arrivant au sommet de son territoire, je trouvai un homme de Ranniganje envoyé au-devant de moi pour me montrer le chemin. — Je vois enfin des montagnes. Elles s'élèvent dans la direction de Rogonatpour. Je domine en même temps sur le lit de la Dummoudah, qui ne paraît qu'une mer de sable blanc. Joli site, mais d'où l'on ne découvre pas la tête d'un palmier. On pourrait se croire en Europe.

Un nuage de fumée noire m'indiqua mieux que le guide la position de Ranniganje. En peu d'instants j'eus traversé le village de Ægeara, et je descendis de cheval devant la porte de l'agent européen que M. Alexandre, propriétaire des mines, y entretient. Son attention de m'envoyer un guide me faisait penser que son surintendant, le D^r Cheeck, de Bankhoura, l'avait prévenu de mon arrivée; mais on me dit que l'on en avait eu la nouvelle seulement par un de mes sipahis qui, la veille, avait pris les devants. Cet homme n'avait rien pu dire de moi, sinon que j'étais un Européen, et une bonne chambre était préparée pour me recevoir, et le déjeuner en permanence.

Le maître, ou plutôt l'habitant de la maison, M. Burton, un ancien sous-officier de l'armée indienne, je crois, était malade; un buggy et divers objets qu'il avait fait venir de Calcutta, venaient d'arriver tout rompus : circonstances fâcheuses pour un étranger qui se présente. Un billet de M. Alexandre dissipa cependant ces nuages très-fondés, et pendant les 50 heures que j'ai passées à Ranniganje, je n'ai eu qu'à me louer de mes hôtes.

Deux jours avant que j'arrivasse, neuf Européens en étaient partis, le plus grand nombre qui s'y fût jamais rassemblé : c'était pour une partie de chasse. Il y avait 18 éléphants pour les 9 chasseurs, la plupart de Bankhoura et de Calcutta.

La houillère de Ranniganje est située sur la rive gauche de la Dummoudah, à 7 jours de marche de Burdwan, 65 mil. (19 l.) à l'O.N.O.

Le terrain présente, de haut en bas, la succession des couches suivantes : —(G. 1⁽¹⁾) Grès des couches supérieures, effervescent, tabulaire et friable.— (G. 2) Grès à peine effervescent, extrêmement dur, formant une couche d'un

(1) Les chiffres précédés de l'initiale G renvoient au Catalogue de la Collection géologique formée et envoyée par Victor Jacquemont au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

mètre, subordonnée aux premières, à 10^m de profondeur; il tend à se diviser en boules. — (G. 3) Schiste argileux avec empreintes végétales, sous le précédent. — (G. 4) Houille de la couche exploitée et située à environ 25^m de profondeur; elle a 3^m d'épaisseur, sans aucun mélange de schiste. — (G. 5) Banc de schiste à empreintes, micacé, assez dur, qui forme le mur de la couche précédente; il a 0^m,1 d'épaisseur. — (G. 6) Deuxième couche de houille, sous le banc de grès schisteux précédent, épaisse de 0^m,2, non exploitée. — (G. 7) Schiste à empreintes, formant un banc de 0^m,1 sous la couche de houille précédente. — (G. 8) Troisième et dernier banc de houille, de 0^m,3 d'épaisseur, sous le schiste précédent; très-pyriteux, non exploité. Au-dessous se trouvent des schistes à empreintes, et des couches de grès nullement carburées. — (G. 9) Minerai de fer argileux concrétionné, qui recouvre tout le terrain houiller avant que d'arriver à Ranniganje. — (G. 10) Gneiss alternant avec des micaschistes, dirigés régulièrement de l'E. à l'O., inclinés au Nord à 35°, sous la formation houillère de Burdwan à Lalghœur.

Une nouveauté bien plus grande pour moi que les houillères de Ranniganje, c'est leur facteur. C'est une chose nouvelle pour moi que des Anglais du peuple. Quelque air distingué qu'ait, dit-on, l'étrangeté, l'air de mes hôtes est décidément vulgaire; nous comprenons mal notre langage réciproquement, et cela ne tient pas seulement à la différence de notre prononciation, mais à celle de notre vocabulaire. — La preuve qu'il y a ici des Tigres, ou du moins des Léopards, c'est que M. Burton a, sur la figure, dix-sept petites cicatrices, provenant des blessures que lui fit un de ces animaux qui s'élança sur lui avant qu'il pût faire feu dessus.

Le natif qui tient les écritures et surveille les travaux des houillères sous la direction du facteur anglais, a infiniment meilleure mine que celui-ci. C'est un grand jeune homme bien fait, d'une belle figure spirituelle, noble, sérieuse, peu colorée, Brahmane et fils d'un Cachemirien. Il parle et écrit l'anglais beaucoup mieux que son chef assurément, et il a cent fois meilleure façon. Cependant, pour entrer dans la maison de ce *seigneur*, il laisse ses pantoufles à la porte. Je l'attaquai aujourd'hui sur sa religion, qu'il défend à merveille, de la seule façon que religion se puisse défendre, au nom de Dieu, non de la raison. Réduit à la misère dans son enfance, lors de la mort de son père, il fut entretenu pendant plusieurs mois, à raison de 3 roupies (7^f,50) par mois, par Ram-Mohun-Roy et instruit dans l'école qu'il avait formée, et je suppose qu'il n'avait pas d'autre titre à la bienfaisance de Ram-Mohun que sa situation malheureuse. Je dois croire tout le bien que me dit ce jeune homme de Ram-Mohun-Roy, dont il ne laisse pas d'être fier, comme In-

dien et Brahmane, tout en le regardant comme un *out-cast* (*banni de sa caste*). Gobend-Persad-Pandit sait fort bien dire que, pour être unitaire, Ram-Mohun-Roy n'est pas chrétien. Il a été quelques mois aussi à l'école du Dr Carey, à Sérampour. « *Padri Cari*, me dit-il, parle aussi bien et mieux que moi le bengali, mais son accent le fait reconnaître pour un étranger, de tous les natifs. »

Je venais de quitter Ranniganje, quand mon jeune Brahmane courut après moi avec une feuille de papier; il désirait un certificat, un *character*. Vainement lui dis-je que les gens de sa sorte, quelle que soit leur couleur, n'en avaient pas besoin, il me fallut descendre de cheval et écrire sur son compte une demi-page de compliments. Aucun Européen, je suppose, ne s'était aperçu de la politesse, du bon ton, de la raison fine et solide de ce jeune homme, et n'avait condescendu, avant moi, à causer deux heures avec lui; et je ne puis deviner quelles bizarres idées il se sera faites peut-être sur moi; comment il aura pu accorder le contraste d'une escorte, distinction des plus aristocratiques dans l'Inde, avec les habits de charbonnier que j'avais ce matin en sortant des mines.

La Dummoudah a environ 500 mètres de largeur devant Ranniganje, où je la passai à gué, ne trouvant nulle part plus de 0^m,3 à 0^m,4 d'eau. Elle coule ici de l'O.N.O. à l'E.S.E. : le peu d'eau qui y coule maintenant est assez rapide et très-transparente.

La rive droite diffère entièrement de la rive gauche; elle est plate au-dessus du bord élevé de la rivière, sablonneuse, couverte de cultures. Le *Jatropha curcas* croît partout dans ceux de ces terrains sablonneux laissés incultes; on le dirait indigène.

Au village de Hâdegan, le jour cessa. Nous entrâmes dans des bois très-fréquentés assurément, mais que l'heure du soir et le clair de la lune rendaient solitaires. Après une heure de marche rapide, j'aperçus avec grand plaisir ma petite tente blanche tendue sur une pelouse, auprès d'un tamarin qui sert d'abri à tous mes gens. Je reprends gaiement, et avec un sentiment vif de satisfaction, ma vie solitaire, si favorable à la pensée.

Le 7 décembre 1829. — Camp à $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{4}$ l.) à l'ouest de Tirouri, 5 cos. (3 l. du camp d'hier. = [Kastora (کستورده); — Kendouana (کندوانه); — Tchouabaria (جو بربده); — Mothoumoni (متهومنی); — Tentelerah (تنتلره); — Tirouri (تیروری). Pl. XV.]

Il est cinq heures : il y en a douze que je marche; je n'ai fait que 5 cos. (3 l.), et j'arrive seulement! Cependant, je m'étonne plus d'avoir fini par arriver que d'arriver si tard.

Une voie très-incertaine, au milieu des jungles, mais unie et sablonneuse, conduit du hameau de Hâdegan à celui de Kastora, et de là à Kendouana, cernés de tous côtés par les bois. Quelques petits champs de Riz les en séparent.

De Kendouana à Tchouabaria, 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) au travers de bois d'un aspect plus sauvage; plusieurs ravines à passer; quelques *Epidendrum* sur d'antiques figuiers; ce sont les premiers que je vois dans l'Inde. Le Grès houiller se montre partout dans les coupes naturelles du sol, et forme, à sa surface, de nombreuses protubérances. Il est beaucoup plus grossier qu'à Ranniganje et sur la rive gauche de la Dummoudah. Il a, en grand, une structure schisteuse qui ne me permet pas de déterminer son gisement. Il est partagé fréquemment en masses rhomboïdales et je ne puis dire quels sont les plans naturels de séparation. Il renferme très-peu de grains de feldspath; je n'y distingue guère que du quartz, du mica et du schiste argileux en petite quantité.

Une rangée de collines boisées, dont j'estime la hauteur à 150 ou 200 mètres, et la distance à 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.), court parallèlement à la direction du chemin, à peu près de l'E. à l'O.; elles se lient vers le S.O à d'autres plus basses, et meurent dans les petites plaines qui entourent de toutes parts une véritable montagne de 4 à 500 mètres, que je relevai de Ranniganje à l'O.N.O., et qui me sert à m'orienter aujourd'hui: je sais que je dois passer très-près de sa base par le côté du Nord; le sentier louvoie dans les jungles vers ce but. J'ai fait toutes les routes pour y arriver, excepté l'Est exact.

Mothoumoni, à $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.) de Tchouabaria, est un fort village pour ce misérable pays. Serré par les jungles de quelques côtés, il étend assez loin, dans d'autres directions, ses cultures de Riz et de *Sinapis*. L'espace cultivable y étant circonscrit étroitement par le sol pierreux des jungles et les bases de la montagne, il est cultivé avec un soin remarquable. La plupart de ses petits champs sont clos par des haies vives de Laurier-rose (*Nerium oleander*) (1), de Médeciniers (*Jatropha curcas*), et de diverses espèces de Mimoses. Des Grenadiers et des Palma-Christi (*Ricinus communis*) croissent parmi elles. Ailleurs, l'*Ipomea quamoclit* et d'élégantes cucurbitacées décorent le branchage dont ils sont enfermés. Quelques groupes superbes d'immenses Manguiers ombragent cette campagne agréable. Ce mélange de cultures, d'arbres et de montagnes, car on en découvre ici un grand nombre dans l'ouest et le nord, me rappela les avenues des Alpes dans le Dauphiné, là où, du mi-

(1) Fleurs simples; mais son odeur est celle que j'ai toujours remarquée dans le laurier-rose à fleurs doubles.

lieu de riches vallées élargies en plaines, s'élèvent, comme des îles au-dessus de la mer, des collines couvertes de bois. Nul palmier ne se trouvait là pour éloigner ce souvenir.

Mais l'illusion ne fut pas longue. J'avais dépassé le village, et, suivi de tout mon monde, je marchais lentement au pas de mon cheval, contournant la montagne, lorsqu'un de mes gens me montra dans de grands arbres, près du sentier, un Singe de forte taille qui courait sur les branches et sautait de l'une à l'autre avec une incroyable agilité. M'étant approché, une dizaine d'autres parurent aussitôt, d'un air à moitié effrayé et à moitié menaçant. J'avoue que la grandeur, le nombre et la force de ces animaux, les premiers de leur classe que j'eusse jamais vus sauvages, ne m'eussent pas laissé dormir tranquille sous l'arbre qu'ils agitaient avec fureur. J'appelai l'homme qui portait ma carabine. A cet ordre de *Bondoukh lio* (apportez mon fusil), quelques-uns de mes gens, Hindous de religion, parurent fort consternés. Le palefrenier, d'un air suppliant, me dit qu'il ne fallait pas tuer ces bêtes-là, que c'étaient des dieux. Un des sipahis me fit, avec la plus grande politesse, la même observation; et le sergent, qui est un Brahmane, ajouta son mot. Je lui dis qu'il avait parfaitement raison pour lui; qu'il aurait le plus grand tort de tuer un singe, si cet animal est un des dieux de sa caste; mais que les gens de la mienne, ainsi que les Musulmans, mangeaient les dieux de la sienne, les bœufs, et tuaient les singes comme des chiens. Il parut assez satisfait, et mon explication, débitée d'un ton doctoral et impératif, ayant fermé la bouche à tout le monde, j'envoyai une balle à un de ces dieux qui, du faite de l'arbre, tomba par terre incontinent. Ceci mit fin à tous propos. J'avais dans mes mains la mort de deux autres; et quand mes gens eussent eu pour leurs dieux à longues queues un amour plus véhément, ce coup de fusil eût, je n'en doute pas, bien refroidi leur argumentation. Les deux balles dont je pouvais disposer à l'instant, donnaient à ma logique une puissance à laquelle il fallait se soumettre.

Les Musulmans de ma petite bande se montrèrent fort tolérants; ils ne se moquèrent pas du dieu mort : ce fut même un Hindou qui me l'alla chercher et me l'apporta, le traînant sur l'herbe par la queue, avec la plus parfaite indifférence.

C'était un mâle qui me parut de la plus grande taille parmi tous ceux qui se montraient sur l'arbre.

Longueur, du museau à la naissance de la queue, 0^m,8; de la queue, 1^m,2; du museau à l'extrémité des mains de derrière, 1^m,3. Le corps est couvert

d'un poil assez long, roide, brillant, d'un fauve clair; les bras, les jambes et la queue d'un fauve grisâtre; les pattes d'un poil noir; la face est noire, presque nue, ainsi que les oreilles; de grands sourcils noirs s'avancent au-dessus des yeux. Le menton, les joues et le sommet du front très-garnis du même poil fauve qui couvre le corps. Les fesses calleuses; leur peau nue est brunâtre. Les canines extrêmement fortes. L'animal entier ne pèse pas moins de 15 kilogrammes.

Embourbé, comme je le suis, avec des bœufs écorchés, dans des routes détestables; obligé de surveiller moi-même, de suivre les mouvements de ma caravane pour les hâter, impossible de conserver la dépouille de mon Singe. Après une courte autopsie, il me faut l'abandonner.

Le singe est sacré pour les Hindous, et immonde pour les Musulmans; aucune caste n'en mange la chair par des motifs opposés.

Je m'étais remis en marche avec tout mon monde, flattant les uns, encourageant les autres, grondant, menaçant quelquefois, tout cela pour coucher un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) plus loin le soir, quand j'entendis grande rumeur à l'arrière-garde. Je m'y portai au galop, et pris sur le fait une querelle religieuse prête à finir par la controverse des coups de poing. Le cuisinier, à qui j'avais demandé pourquoi le Saïsse, qui est Hindou, s'emparait des oiseaux que je tuais roides morts, et qu'aucun autre de mes gens ne pouvait manger, m'avait répondu qu'il était de très-basse caste, *Tchamâr* چمار (la caste d'où sortent tous les cordonniers et ouvriers qui travaillent les peaux), et que les Tchamârs mangeaient à peu près de tout sans scrupule; et le Saïsse, qui prétend n'être pas Tchamâr, mais *Khôri* کھوری (autre basse caste), se disait horriblement insulté. L'épithète de Tchamâr était l'injure la plus ignominieuse pour lui. Or, mon sergent Brahmane, que je consulte à ce sujet, m'assure que pour être différents de nom ou de profession, en fait de bassesse, Tchamâr et Khôri sont tout un. Mais le palefrenier fait la plus grande différence; il se vante d'être Khôri, comme un autre se vanterait d'être Brahmane. Je défendis qu'à l'avenir on parlât de *castes*, et proclamai que Brahmanes, Tchamârs, Khôris, Behras et Musulmans étaient pour moi la même chose, et que je ne distinguais que des honnêtes gens et de méchantes gens.

C'est un chaos que cette multitude de castes. A l'exception d'un très-petit nombre qui portent le même nom dans les idiomes particuliers des diverses parties de l'Inde, la synonymie des autres est souvent impossible à faire d'une province ou d'un langage à un autre. Puis, dans chaque province, dans chaque langue, il s'en faut qu'il existe une classification de préséances universellement

reconnue. Un homme de très-basse caste n'élèvera jamais sa caste au premier rang, mais il l'élèvera de quelques rangs au-dessus de celui que les autres s'accordent à lui assigner. Chacun usurpe sur ses voisins, sur ses supérieurs, mais avec modération et de façon à pouvoir se maintenir tant bien que mal dans ses usurpations. Les Behras, dont l'emploi est de porter les palanquins, pauvres diables payés à 4 ou 5 roup. (10^f,00 à 12^f,50) par mois pour un si pénible métier, ont, par exemple, la plus haute prétention d'origine. Ils conviennent qu'ils sont de pauvres gens, mais ils soutiennent qu'ils sont d'excellente famille. On le reconnaît généralement, sans les traiter mieux pour cela.

L'assistant de mon valet de chambre est un jeune homme de cette caste. Étonné de le voir courir en volontaire et m'apporter le singe que j'avais tué, je lui demandai s'il pouvait tuer un singe. Certainement, me dit-il.

Cependant il est Hindou, et d'assez bonne caste, puisqu'il est Behras; il peut tuer un singe; et le palefrenier, qui n'est qu'un Khôri, ne le pourrait pas. Je m'y perds.

Je soupçonne que ceux qui ont prétendu se reconnaître dans ce labyrinthe, ne s'y sont pas moins perdus que moi; et que s'ils eussent cherché de bonne foi le parallélisme des castes, si je puis dire ainsi, dans les diverses parties de l'Inde, ils eussent reconnu l'incertitude de leurs classifications.

A un cosse ($\frac{1}{2}$ l.) au N.O. de Mothoumoni, ayant contourné à peu près la moitié de la montagne, je traversai un ruisseau qui en descend du Sud au Nord, et dont le sable contient des fragments de grès, avec des débris de roches primitives. La montagne est formée de ces deux systèmes de roches.

Pour descendre dans le lit du ruisseau, il avait fallu passer au-dessus de véritables cascades de grès, dont chaque saut n'avait pas moins de 0^m,6 à 1^m,0. Les bouviers y jurèrent sans doute beaucoup; mais tout le monde se mit à les seconder, aidant aux bœufs, tantôt pour pousser, tantôt pour retenir. J'admire comment tout ne fut pas brisé cependant.

A un demi-cosse ($\frac{1}{4}$ l.) à l'Ouest de ce ruisseau, presque à sec maintenant, mais dont le lit, large de 12 à 15 pas, s'emplit dans la saison des pluies, est un misérable hameau appelé Tentelerah. De là à Tirouri, un cosse ($\frac{1}{2}$ l.). Tirouri est exactement situé à l'Ouest de Mothoumoni; la montagne dont j'ai parlé, les sépare.

Dans ce circuit que l'on fait ainsi autour d'elle, on ne cesse d'avoir des jungles sur la gauche, au Sud; quelquefois aussi ils bordent le chemin au Nord; mais s'il y a quelque culture, c'est de ce côté. C'est entre Tentelerah et Tirouri, à l'O.N.O. de la montagne, à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de sa base, que

j'aperçus les premiers lambeaux du sol primitif. Ils se montrent en place, dans quelques petites ravines, recouverts des débris du Grès houiller ; mais je ne pus déterminer avec exactitude les autres circonstances de leur gisement.

C'est sur ces gneiss et ces micaschistes qu'est bâti le village de Tirouri, plus considérable que Mothoumoni, et dont les alentours sont plus agréables encore. Quelques Pipuls monstrueux marquent une ancienne avenue, et les Manguiers étendent leur ombrage tout autour des habitations. Cet arbre, qui n'est que beau durant la période de sa force, devient pittoresque dans sa décadence. Il y a long-temps que ceux-ci ont cessé de produire des fruits. Abandonnés des hommes, ils retournent au désert. Des jungles épais croissent sous leur ombre ennemie des plantes utiles.

Mes gens auraient bien voulu camper dans un lieu d'aussi bonne apparence que Tirouri ; mais les notables consultés s'accordèrent à dire qu'il y avait 7 cos. (4 l.) de chez eux à Rogonatpour, et c'eût été trop pour demain. J'y laissai donc un détachement pour faire des provisions pour tous, et je traînai ma lourde suite jusqu'en ce site solitaire. Il est charmant. Mes gens y trouvent ce qui leur a manqué depuis Calcutta jusqu'aux bords de la Dummoudah, du bois mort, près de leur campement. Ils ont allumé un grand feu, et, après avoir cuit séparément et mangé leur riz en se cachant les uns des autres, ils se réunissent autour de ce foyer. C'est le rendez-vous de ceux que le froid réveillera dans la nuit. Les Nègres, à Haïti et à Bourbon, ont le même instinct : il doit être celui de tous les hommes qui vont presque nus. Nous l'aurions comme eux, si nous n'étions pas mieux vêtus.

Le 8 décembre 1829. — A Rogonatpour (رگناتپور), 5 cos. (3 l.) du camp du 7 décembre. = [Mouraddi (مورادی); — Kotaldi (کتالدى); — Lalgur (لاگھر); — Bindavendpour (بنداوندپور); — Bero (بھرو)]. (Pl. XV).

A travers les bois, dans un sentier dont les roches me faisaient regretter les boues et les fondrières de Burdewan, où l'on ne cassait pas du moins ses chars, si on les enterrait, je marchai à la pointe du jour, de mon camp du 7, à Mouraddi, qui en est éloigné de 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) presque à l'Ouest ; passant d'abord sur les tranches du gneiss, et bientôt après, avant que d'arriver à un ruisseau également distant de Mouraddi et de ma dernière station, sur des couches de grès. Ce n'est qu'un lambeau insignifiant ; le gneiss reparait bientôt, alternant fréquemment avec des strates de micaschiste et de quartz schisteux. Je laisse derrière moi, dans l'Est exactement, la montagne de Mothoumoni.

Kotaldi n'est qu'un pauvre hameau à $\frac{3}{4}$ de mil. ($\frac{1}{4}$ l.) au delà de Mouraddi,

à l'Ouest exactement. *Pachete*, lieu marqué sur ma carte, où sont omis tous ceux de la route que je suis, dont plusieurs sont beaucoup plus considérables pourtant, est à 1 cos. ($\frac{1}{2}$ l.), me dit-on, de Kotaldi, dans le N.O.

De Kotaldi, je marche au S.O., rencontrant d'abord, à moins de $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.), Lalgur, hameau assez fort, où je cherche vainement une maison rouge pour justifier son nom. De là à Bindavendpour, un grand mille ($\frac{1}{4}$ l.) au milieu des bois. Les roches primitives forment ici de fortes protubérances, et je détermine avec certitude leur direction de l'E. à l'O., et leur inclinaison au N., sous un angle de 45° à 50° . Je les trouve semblables jusqu'ici, partout où ces roches ont quelque structure schisteuse. Mais à Béro, déjà le gneiss a passé au granite; et dans les collines âpres et sauvages qui entourent le village et dont les rochers pendent au-dessus de quelques-uns de ses quartiers de la manière la plus pittoresque, je n'aperçois aucunes traces de stratification.

Les bois de ce district montueux participent, dans la variété des arbres et des arbrisseaux qui les constituent, de la diversité des accidents du sol qu'ils revêtent. Une autre espèce de *Zyziphus* s'y mêle au *Zyziphus rotundifolia*, qui s'élève davantage et porte des fruits beaucoup plus petits. Ses aiguillons geminés, dont l'un est droit et l'autre recourbé, la rendent extrêmement incommode: un Mimose épineux ne l'est pas moins. Une Rubiacée, sans fleur pareillement, mais que je soupçonne être un *Randia*, est munie de fortes épines. Des Apocynées de genres divers, la plupart grimpantes, et beaucoup d'autres que le manque de fleurs et de fruits m'empêche de déterminer, croissent ensemble, chaque espèce dominant suivant la variété des sites. J'oubliais l'*Abrus precatorius* dont les gousses desséchées s'ouvrent et laissent voir leurs graines de jais et de corail, et un charmant *Bauhinia* à grandes fleurs roses. Les Epidendrum s'attachent à tous les vieux arbres; une Fougère sarmenteuse grimpe sur les arbrisseaux, et le *Costus speciosus*, que je reconnais à ses restes encore superbes, épanouit çà et là son épi de rose et de pourpre parmi les buissons. Quelques *Ruellia* fleurissent à l'ombre, comme la violette dans nos bois; mais leurs jolies fleurs, d'une couleur tendre et délicate, sont sans parfum.

Béro ne compte pas moins de 300 maisons, et toutes ne sont pas des huttes de boue couvertes en paille. Abrisée des vents du nord par les montagnes, la végétation de ce lieu est remarquable. Les Bananiers, qui avaient presque entièrement disparu dans le misérable district que je viens de traverser, y sont communs, et les Cocotiers auxquels je pensais avoir dit adieu à Burdwan, y reparaissent; il y en a plusieurs fort beaux, et de leur cime

pendent des régimes qui semblent mûrs. Des Arèques (*Areca cathecha*) plantés avec eux prospèrent également.

Une chaussée assez longue, et qui n'a pas moins de 6 mètres de hauteur, forme au-dessus de Béro un très-grand étang, où je vois, pour la première fois, sauvage, le *Nelumbium speciosum*.

Les jungles disparaissent peu à peu tout à fait dans les plaines, la culture prédomine, les villages sont plus rapprochés dans la campagne en venant de Béro à Rogonatpour, dont le site, au clair de la lune, est des plus étranges. J'y trouvai mes gens un peu inquiets de moi; aucun préparatif pour me recevoir, dans l'incertitude où ils étaient de l'heure de mon arrivée. Dans l'obscurité, je ne distinguai que des bœufs de charge parqués par centaines, et, près du Bungalow où je m'attendais à trouver mon lit fait et mon dîner servi, grand appareil de dîner, mais non pour moi. En trouble-fête, je me présentai suivi de mon Naick (pour contre-balancer l'effet de mon habit) chez l'occupant, auquel je demandai s'il n'y avait pas de place pour moi; et aussitôt domestiques d'enlever le couvert et les effets de leur maître, et de tout porter dans la chambre voisine, celle de sa femme, me dit-il. Ayant vu le couvert mis pour quatre personnes, je crus devoir, après m'être installé beaucoup plus simplement, lui offrir un lit dans ma chambre; et, à ce message écrit, il répondit par une visite, et me dit que c'était l'usage des serviteurs de couvrir la table de porcelaine et d'argenterie, mais que réellement il était seul avec sa femme; et en me remerciant de mon offre, il me proposa de partager un mouton qu'il venait de faire tuer. Mais je n'ai que faire de mouton, ayant, Dieu merci, des poules et du riz pour ne jamais manquer du pilau dont ma santé s'accommode si bien. Je déclinai avec politesse, et nous nous souhaitâmes une bonne nuit.

La chambre que j'occupe, et qui me semble constituer, avec son entourage de varangues, la moitié du Bungalow, est meublée d'un bon lit de rotin, de trois chaises à bras rotinées, d'une table pour six personnes, d'une autre petite table de toilette, et d'un bon tapis de rotin; le tout fort propre et en bon état. Neuf, je l'estimerais à 100 roup. (250^{f.}).

Ce qui me plaît le plus dans ce retour aux commodités de la civilisation, ce sont les chaises. Le soir, dans ma tente, je souffre souvent de ne pouvoir appuyer mon dos, en mangeant et en écrivant. Après une journée tout entière de marche, à pied ou à cheval, j'en sens quelquefois douloureusement le besoin.

Mais le bruit que j'entends autour de moi m'importune et m'attriste. J'éprouve ce sentiment particulier de tristesse dont je me suis toujours senti

atteint en rentrant dans Paris après une absence de quelque durée, et un séjour dans un lieu retiré. Ce bruit, ce mouvement d'hommes m'est odieux; je me promets de l'éviter quelquefois, et de camper sur la route pour éviter la foule qui s'arrête dans ces stations.

Le 9 décembre 1829. — A Doubratchatti (دبراجتی), 4 cos. (2 $\frac{1}{4}$ l.) de Rogonatpour. = [Douléabad.]

Réveillé par le froid, dans une maison comme sous ma tente, j'étais de bonne heure sur la grande route. Il faut donner ce nom au chemin construit depuis quelques années de Calcutta à Bénarès, *the new military road*, que j'ai joint à Rogonatpour. La première partie de cette communication a été rompue par les pluies de l'été dernier, et le détour que j'ai fait, en passant à Burdwan, pour me rendre aux mines de houille, tous les voyageurs l'ont dû faire, à l'exception de ceux qui cheminent seuls de leur personne par *Dawks* (relais de porteurs de palanquins). Mais depuis Calcutta jusqu'aux confins du Bas-Bengale, jusque-là où l'eau commence à trouver une pente pour s'écouler, ils ont dû et doivent encore, malgré la saison sèche, être portés, non sur les épaules, mais sur la tête des Bearers.

Des relais de porteurs sont établis sur cette ligne, à 8, 9, 10 et 11 mil. (2 $\frac{1}{4}$, 2 $\frac{1}{2}$, 3, 3 $\frac{1}{4}$ l.) de distance; et pour la commodité des voyageurs qui désirent s'arrêter quelquefois en courant la poste à dos d'hommes, le Gouvernement a fait bâtir, à de semblables distances, des Bungalows où l'on trouve un lit pour s'étendre, une table pour manger, et une chaise pour s'asseoir. Deux familles peuvent s'y rencontrer et s'y loger sans être fort gênées. Chacun contient deux très-petits appartements : une chambre carrée de 5 mètres de côté, une chambre de bain, et trois varangues séparées de celles du voisin et que l'on peut convertir en autant de chambres pour la nuit, en les fermant à l'extérieur avec une toile ou une natte.

Rogonatpour n'est qu'un très-petit village. Il est situé au pied d'un groupe de trois collines, élevées, je suppose, de 250 à 300 mètres, et couvertes de bois. Je n'y ai vu que du granite sans stratification apparente. La végétation y est pauvre. Des *Zyziphus*; diverses légumineuses dépourvues de fleurs, parmi lesquelles néanmoins je distingue un Mimose que ses aiguillons rendent extrêmement incommode : voilà les plantes dominantes. J'y dois ajouter une belle espèce de *Plumbago*; ses fleurs, d'un violet tendre, exhalent une odeur mielleuse affreusement nauséabonde. Quelques composées, une Labiée, diverses Graminées, parmi les herbes, donnent un caractère presque européen à cette petite Flore.

Du sommet de cette haute colline, le pays paraît plat, et les divers groupes de collines pareilles, dont il semble hérissé à l'horizon quand on est dans le fond des plaines, ne paraissent plus que comme des accidents isolés. Des champs de Riz qu'on vient de couper et qui laissent la terre nue, séparés par de petites chaussées herbeuses, des cultures de Moutarde, des arbres mêlés au travers, et de vastes espaces de jungles, qui ne sont ici que de misérables broussailles, un grand nombre de petits étangs dans les fonds, tout cela forme une bigarrure peu agréable. De la culture et des habitations, il y en a trop ou trop peu dans ce paysage pour l'effet pittoresque. Les lieux les plus agrestes ne sont pas des lieux sauvages. La culture semble avoir passé partout autrefois, Dieu sait quand ! Les terres incultes ne sont que des terres épuisées et abandonnées ; il y a dans la nature un air de vétusté sans noblesse, de pauvreté vulgaire qui attriste l'âme sans la charmer, et je m'attends à éprouver bien souvent cette impression dans un pays dont la décadence est si ancienne.

Une bande de chameaux, venant de Bénarès en 23 jours, se croisa sur la route avec ma caravane. Plusieurs de ces animaux étaient plus grands qu'aucun de ceux de leur espèce que j'eusse jamais vus. Leur faix était léger, mais chacun portait par-dessus un conducteur qui semblait excessivement cahoté. Ce sont les premiers que je vois dans l'Inde.

Je rencontrai ensuite trois chars d'une forme non moins nouvelle pour un Européen. Une sorte de caisse d'oranger très-élevée sur deux petites roues et remplie de coussins, surmontée d'un dôme en toile grossière, supporté par quatre Bambous ; quatre Musulmans gravement accroupis sur cet échafaudage, et deux grands bœufs blancs des hautes provinces pour le traîner, qui le faisaient assez vite. Les trois chars étaient semblables, solidement construits, mais sans un clou.

Un enfant, avec une balance de bois, des cailloux pour poids, et trois paniers de riz, attendait les chalands au bord de la route. Mes gens s'y lestèrent de leur déjeuner. Je demurai près d'eux pour les empêcher de tromper le pauvre petit, et vis chacun donner son païce (0^f,04), et recevoir en échange $\frac{1}{2}$ livre de riz, préparé de plusieurs façons différentes. Il est légèrement torréfié et concassé, ou gonflé énormément et desséché au feu dans cet état de renflement ; blanc alors comme de la neige, et jaunâtre si on l'a chauffé jusqu'à le rôtir légèrement : le goût en est agréable. Hindous et Musulmans prennent au même panier. Mes gens vont avec cela jusqu'au soir, buvant plusieurs fois le jour. En vérité, je vis comme eux, si ce n'est que c'est du lait que je bois dans la journée au lieu d'eau ; et que, dans mon riz du soir, dont je mange beaucoup moins qu'eux, il y a une poule rôtie.

La route est sensiblement droite. De plusieurs points où je me suis arrêté pour relever derrière moi les montagnes de Rogonatpour, je les ai toujours trouvées à l'Est du compas.

Rarement les roches affleurent la surface du sol. En quelques lieux, cependant, elles s'y montrent. Ce sont des granites à structure entrelacée, le feldspath formant les noyaux autour desquels se contournent les lames de mica que séparent ou empâtent de petites masses de Quartz. Des Gneiss qui alternent avec ces granites, sont dirigés de l'E. à l'O., et inclinés au N. de 30° à 35°; exactement comme ceux que j'ai observés hier entre Tirouri et Béro.

Après Douléabad, traversé un fort ruisseau qui coule du S. au N. C'est un affluent de la Dummoudah. C'est à $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.) du passage qu'on trouve le village de Doubratchatty; le Bungalow est à son entrée. Je le trouvai occupé des deux côtés, mon voyageur d'hier soir y étant venu le matin avec ses voitures, ses chevaux, son éléphant et ses palanquins, et y ayant rencontré un autre voyageur qui, courant par Dawk de Calcutta à Meerut, s'y était reposé la nuit et ne devait en repartir que le soir. Il m'établit cependant de la façon la plus aimable dans sa chambre, où il ne fit que deux petites apparitions avant de se remettre en route. Il n'avait par moins de 40 hommes pour le porter, lui et ses effets. Mon voisin, qui marche comme moi, en a bien davantage. C'est un Collecteur, à ce que me disent les natifs. Il change trois ou quatre fois d'habillement le jour, et me paraît s'ennuyer beaucoup sur la route. Il faut en effet s'ennuyer beaucoup pour faire quatre toilettes différentes, quand l'usage n'y oblige pas tout à fait. A défaut d'occupations naissant sur la route, de la route même, j'aimerais mieux employer le temps à lire un roman.

Je me trouvais dans les jungles un très-haut et très-puissant seigneur. Mes 8 domestiques, grossis de l'attirail des bœufs, de leurs conducteurs, de mes sipahis et des gens qu'ils levaient dans chaque village pour montrer le chemin et porter leur petit paquet ou même leur fusil, me composaient une suite de 20 personnes : en marchant à cheval parmi eux, j'étais le plus magnifique ornement de cette caravane. Ici, c'est tout autre chose : on est habitué à voir des Européens; mais toujours courant par Dawk en palanquin, ou marchant à la façon de mon Collecteur, avec des chevaux, des voitures, des palanquins et un éléphant, trente domestiques et autant de porteurs; et les gens, en me voyant avec si peu de monde, ont l'air de demander quand viendra le reste.

Les gens riches, en voyage, s'aperçoivent à peine qu'ils ne sont pas chez eux. Ils commencent à cheval et finissent en palanquin, dès que le soleil commence à être chaud, leur courte journée. Ils arrivent pour déjeuner dans une

tente partie la veille au soir, le couvert est mis, le repas est servi comme à la ville exactement; après cela vient le tiffin; et à 4 heures en cette saison, une promenade à cheval ou sur l'éléphant, pour précipiter le repas du jour et se préparer au diner. Il y a un costume pour aller à cheval le matin, que l'on change en arrivant à l'étape, pour en reprendre un du même genre dans l'après-midi, si l'on monte à cheval de nouveau. Pour diner, l'on s'habille. On est suivi de tous ses gens et d'une grande partie de son ménage. Que manque-t-il pour n'être pas à la maison? la maison seule.

Le 10 décembre 1829.—Au camp au milieu des jungles, à 9 $\frac{1}{2}$ cos. (5 $\frac{1}{2}$ l.) de Doubratchatty. = [Amtchattar; Tchundun-Kéary; Tchandra.]

La plus longue journée que j'aie faite encore: mais je voulais devancer d'un jour le Collecteur en question, pour ne pas arriver avec lui tous les soirs dans un Bungalow où il n'y a de place que pour deux.

A 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.) à l'O. 5° N. de Doubratchatty, le chemin passe au pied d'une colline moins élevée que celles voisines de Rogonatpour, mais d'un aspect tout à fait semblable. Je montai, non sans quelque difficulté, jusqu'à son sommet, d'où je relevai à l'E. 5° S. ce groupe remarquable. Un bien petit nombre de plantes furent le fruit de cette excursion; mais je trouvai au sommet quelques couches de roches non recouvertes des fragments épars sur les pentes, et je déterminai leur direction de l'E. à l'O., et leur inclinaison au N., de 30° à 35°. Ce sont des roches d'Amphibole et de Quartz (G. 11), légèrement lamelleuses, sonores et excessivement dures. Des filons de Quartz les traversent; elles sont subordonnées, d'abord, en couches minces au Gneiss; puis dominantes à leur tour et renfermant du Gneiss, du Micaschiste en couches subordonnées, et des filons de Granite (1).

Au delà d'Amtchattar, hameau misérable et station de Dawk, des couches d'une nature semblable qui percent à la surface du sol dans les plaines, ont la même direction, mais elles paraissent plonger au Sud.

Près du 153^e mille (44 l.) de Calcutta, traversé le torrent d'Harai (هارای). Son lit sablonneux, où ne coule à présent qu'un filet d'eau, n'a pas moins de 150 mètres de largeur.

Du 154^e mille, relevé à l'E. 8° S. la colline du télégraphe avant d'arriver au 155^e; traversé un autre torrent, dont le lit inégal et rempli de roches en

(1) Un Télégraphe, le premier que je vois depuis Fort-William, est élevé sur la base septentrionale de cette colline, au bord du chemin.

offre une grande variété d'espèces alternant les unes avec les autres, dirigées E. et O., inclinées au N.; ce sont des Gneiss, des Syénites, des Micaschistes, des couches de Quartz compacte, et de Feldspath.

Les bords de ce torrent, dont plusieurs natifs prononcent le nom (گوہالی لڈئی) *Gohai-Laddei*, sont déserts et sauvages; mais point de dattiers ni de bambous. Je ne suis qu'à quelques minutes du tropique, et pourrais m'en croire à 20°.

Un autre torrent, dont les bords offrent tout à fait le même caractère de tristesse, ou de laideur plutôt, coule au-dessous de Tchundun-Kéary, grand village où est bâti un Bungalow. De là à la hutte près de laquelle je viens camper sous quelques grands tamarins dans les jungles, il y a 8 mil. (2 $\frac{1}{4}$ l.), et un petit hameau, relais de Dawk; il s'appelle Tchandra.

Monotone succession de petits champs de Riz moissonné et de jungles sur cette route; quelque peu de Sinapis et de Sesame; une hutte de loin en loin. Le pays est assez ondulé pour ouvrir souvent de nouveaux rideaux à l'horizon; mais leurs aspects sont toujours les mêmes.

Je rencontrai quelques voyageurs, tous venant du nord. Une famille de Brahmanes qui semblaient pauvres, cheminant à pied avec un seul *Couli* (porteur) pour porter tout leur ménage. Deux coulis qui portaient, dans l'espèce de cage à poules que j'ai déjà décrite, une femme soigneusement cachée. Puis un Musulman monté sur un cheval d'assez bonne mine; il avait une douzaine de serviteurs, de ceux auxquels la dénomination anglaise d'*attendants* convient si bien; tous avaient un sabre, deux plutôt qu'un, et quelques-uns en outre une hallebarde. Deux coulis portaient tout le bagage de ce seigneur. Les natifs les plus riches n'ont pas de mobilier ni de linge; quelques pierreries, quelques cachemires, font toute la différence du plus pauvre au plus riche.

Le 11 décembre 1829. — Au camp à Perani (پرانئی), 7 cos. (4 l.) du camp du 10 décembre. = [Chass.]

La route, dirigée d'abord presque à l'O. en sortant de Rogonatpour, tourne aujourd'hui à l'O.N.O. Les collines et les montagnes sont dans le lointain; cependant le sol n'est point plat: sa surface résulte de plans étendus, légèrement relevés et appuyés les uns contre les autres; on monte et l'on descend fréquemment, mais par des pentes presque insensibles.

Les roches primitives qui se font jour çà et là dans les plaines, en crêtes peu élevées, et dans lesquelles sont creusées quelques ravines, et trois tor-

rents, ne présentent plus la disposition régulière qu'elles m'ont offerte depuis le lieu où j'ai commencé à les observer. A un mil. ($\frac{1}{4}$ l.) du camp, j'en ai vu de dirigées N.E. et S.O., inclinées au N.O. A 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.) plus loin, gisement semblable : c'étaient des Micaschistes et des roches de Quartz et d'Amphibole. Au delà sont des couches de Quartz et de Feldspath dirigées de l'O.N.O. à l'E.S.E., inclinées au S.S.E. Puis des couches de Graphite pareillement orientées. Le Feldspath de ces dernières est converti en Kaolin.

Après le village de Chass, on traverse un grand torrent où les roches, mises à nu, présentent le gisement observé d'abord de l'E. à l'O., inclinées au N. : ce sont des Syénites. Le torrent s'appelle Kerka (کركا).

Enfin, un peu avant d'arriver au hameau de Perani, on passe dans le lit d'un autre torrent, où, malgré la grande quantité de roches mises à nu et leur structure veinée, il est impossible de distinguer aucune stratification régulière. La roche dominante est composée de Feldspath rose, de Quartz verdâtre, d'Amphibole et de quelques paillettes rares de Mica. Les trois premières de ces substances y forment chacune de petits lits ondulés; ceux du Feldspath étant les plus épais, et ceux de l'Amphibole les plus minces. Çà et là l'Amphibole disparaît, et il reste une roche de Quartz et de Feldspath où sont renfermés des amas très-singuliers de cette substance mêlée avec du Quartz. Quelques-uns de ces amas ont l'air de filons, tant ils sont brusquement terminés sans aucune transition avec la roche qui les contient, tandis que, si on les suit à quelque distance, on les voit s'y fondre insensiblement. Je suppose que cet accident a été décrit par des géologues anglais en ce pays, comme des filons de basalte. Voir les échantillons :—(G. 12) Gneiss du torrent de Perani, variété dominante.—(G. 13) Amas amphiboliques dans le Gneiss de Perani, qu'on prendrait tantôt pour des couches, tantôt pour des filons, ailleurs pour des fragments empâtés, mais qui ne sont que des accidents bizarres de cristallisation.—(G. 14) Fragment bien caractérisé d'un de ces amas amphiboliques, du même lieu.

La contrée d'ailleurs est monotone, des jungles pareils à ceux d'hier, de la culture par intervalles, mais plus d'étangs. Le sol sablonneux ne tient pas l'eau : on tire des puits celle que l'on boit.

Le 12 décembre 1829. —Au Bungalow de Gomeah, 10 cos. ($5 \frac{3}{4}$ l.) de Perani. = [Anggouâli; Bozeri-Adda.]

Le jour ne commençait qu'à poindre quand j'arrivai à Anggouâli. Je marchais depuis trois heures au clair de lune, parmi les bois, mes gens serrés près de moi, en considération des tigres. Deux sipahis font partie de ma

petite avant-garde; mais en cas de rencontre fâcheuse, on a l'air de préférer l'ombre de mon fusil à celle des leurs, et l'on a raison : l'un d'eux n'a pas même de pierre à son arme; mais pour l'effet moral peu importe, ce sont leurs habits rouges (لالہ کرتی) qui le produisent : ils leur inspirent à eux-mêmes une risible confiance.

Le site d'Anggouâli est montueux; quelques mamelons en terres vagues et misérables, entourés de toutes parts de landes et de forêts, une rue de chaumières presque toutes vides et de varangues pour les gens des voyageurs qui s'arrêtent au Bungalow, voilà le village. Il a d'ailleurs l'air plus européen qu'aucun autre que j'aie encore vu. Ses huttes de boue sont mieux bâties, et la plupart étant une propriété de la Compagnie sont entretenues et réparées. Chacune d'elles a une sorte de petite cour fermée de branchages; addition que je trouve faite à presque toutes les chaumières indiennes depuis que je suis entré dans les districts boisés. Ces haies de fagots, garnies de leur feuillage desséché, une pierre milliaire près du village, et le vent du N.O., qui ordinairement est si sec, apportant ce matin une brume froide et humide, tout cela ressemblait bien à un matin du mois d'octobre en Europe. Le paysage, dans son caractère indécis, manque tout à fait d'originalité. C'est en s'élevant presque constamment au milieu des bois que d'Anggouâli on monte à Bozeri-Adda, pauvre hameau isolé. Plusieurs rangées de collines, dont les plus reculées me semblent mériter le nom de basses montagnes, se déploient à l'Est. Une ligne de télégraphes court sur leurs sommets.

La structure du terrain est découverte dans quelques ravines et sur le bord de deux torrents. La roche de Quartz et d'Amphibole que j'ai vue hier, formant dans le Gneiss des veines si bizarrement contournées, est ici la roche dominante; et ce sont des veines également sinueuses et contournées de Feldspath et de Gneiss qui y jouent le rôle d'accidents. On dirait de ces singuliers amas de roche hétérogène, que ce sont des masses préexistantes à la roche qui les contient, et qui ont été fondues avec elle, entièrement, là où elles se mêlent et se pénètrent l'une l'autre, et très-imparfaitement, là où elles semblent aussi distinctes que des galets dans la pâte d'un Poudingue.

J'ai relevé la direction de diverses couches de ces roches amphiboliques au N. 5° E.-S. 5° O; et leur inclinaison sous des angles variables à l'E. 5° S.

Ces roches disparaissent sous les sables avant que de descendre sur les bords de la Dummoudah.

Cette rivière n'est ici qu'un très-large torrent où coule à peine en cette saison un filet de la plus belle eau. Son lit, parfaitement plat et débarrassé

de roches, n'a pas moins de 250 mètres de largeur. La route en suit les bords, remontant sur sa rive droite l'espace d'un mil. ($\frac{1}{4}$ l.) avant que de la traverser. J'ignore pourquoi elle la traverse très-obliquement; comme c'est un passage excessivement pénible aux animaux, il aurait mieux valu prolonger la route sur le bord jusqu'en face du lieu où l'on gagne la rive opposée.

Le cours de la Dummoudah est sensiblement droit jusqu'à 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) au-dessus, et 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessous du lieu où on la traverse, et dirigé exactement de l'O. à l'E. Cette large traînée de sable au milieu de vastes forêts forme un site sauvage. Sur les collines de la rive opposée, quelques arbres mourant de vieillesse ne portaient qu'un feuillage rare et jaunâtre; il n'y a plus que cet automne pour eux, un seul, celui de leur existence. Le ciel, si clair depuis mon départ de Burdwan, était resté couvert aujourd'hui durant le jour; au travers de quelques pâles éclaircies, le soleil n'éclairait que d'une lumière fausse et blanchâtre quelques parties de cette scène mélancolique, et complétait l'illusion d'un tableau du nord. Plusieurs groupes de voyageurs que je ne tardai pas à rencontrer, la dissipèrent bientôt. C'étaient de pauvres Hindous, descendant des plus hautes provinces de l'Hindoustan, et allant en pèlerinage à Jagrenat. Ils sont vêtus comme des Persans plutôt que comme des Bengalis. Leurs haillons montrent des restes de couleur et de dessin. Quelques-uns ont un sabre; mais la plupart portent, au bout d'un bambou, sur l'épaule, leurs souliers ou leurs ustensiles de cuisine. Ils sont taciturnes sur la route, mais de la façon qui est naturelle aux gens de ce pays. Quoique j'ignore la forme d'un recueillement religieux modéré chez eux, je ne puis croire cependant qu'ils songent à autre chose qu'à leur gîte du soir. Quant aux Faquirs, ils ont évidemment une idée fixe, si tant est qu'ils aient une idée. Je n'en ai pas vu un qui ne me parût dans un état plus ou moins avancé d'imbécillité. Ils vivent d'aumônes, mais bien mal; la plupart ne sont que de hideux squelettes ambulants.

En abordant à la rive gauche de la Dummoudah, les roches primitives ont entièrement disparu; ce sont des Grès très-divers, dont les couches affleurent partout la surface du sol. Sur les bords de la rivière, elles sont dirigées comme son cours, de l'O. à l'E., faiblement inclinées au N. Là, ce sont des Grès feldspathiques et micacés, tabulaires plutôt que schisteux, et empâtant des galets de Quartz de variétés fort diverses. Ces couches sont recouvertes d'autres schisteuses à grain plus fin, qui ressemblent beaucoup à quelques-unes de celles qui recouvrent la houille à Ranniganje; par-dessus celles-là, il y en a d'autres d'une couleur rouge intense, où le Mica abonde,

mêlé à de menus fragments de Feldspath terreux et cimentés par de l'oxidé de fer; tantôt elles sont compactes, et tantôt très-schisteuses.

Un torrent sépare la Dummoudah de ce lieu-ci; et sur ses bords, après avoir suivi la succession des roches arénacées de bas en haut, vu leur inclinaison au N. et ma route au N.O., je relève, non plus à l'O. et à l'E. exactement, mais à l'O.S.O. et à l'E.N.E., la direction de bancs à grain plus fin encore, plus durs et plus compactes qu'aucun de ceux des précédents; ils ressemblent beaucoup aux Grès exploités près d'Hokera pour les constructions de Calcutta, et qui, j'ai toute raison de le penser, appartiennent au terrain houiller. Des Schistes argileux très-micacés et pourris recouvrent ces couches plus compactes.

Nul doute que ces roches diverses, depuis les Grès les plus durs jusqu'aux Argiles les plus tendres, ne soient les membres d'une même formation, et qu'elles n'aient été déposées régulièrement les unes au-dessus des autres. Mais un désordre extrême se montre ici dans leur stratification. Ce ne sont pas les eaux qui ont creusé la ravine où l'on descend pour monter à Gomeah, ni l'espèce de bassin dont elle est d'issue, c'est un affaissement; je ne puis du moins expliquer que par un pareil accident le dérangement des strates. Une longue crête de rochers domine ce petit vallon au N.N.E. : ce sont des Grès fort durs, tabulaires, qui plongent au S.S.O., et sont dirigés de l'O.S.O. à l'E.N.E.

Des Schistes ferrugineux, à structure tabulaire et concentrique à la fois, les recouvrent; leurs strates fléchis et rompus ont été courbés légèrement. Les Schistes argileux pourris dans lesquels est creusé le chemin par où l'on descend dans la ravine, sont superposés aux précédents. Ces Schistes sont très-carburés et renferment abondamment des impressions végétales presque effacées, parmi lesquelles cependant je crois reconnaître des *Calamites*, et une empreinte fort étrange que j'ai vue à Ranniganje, et qui ressemble, par sa forme ovale, à une feuille de Dicotylédon; c'est peut-être une foliole d'*Osmunda*.

Une couche de Grès semblables à ceux que j'ai décrits les premiers, penche sur la pente opposée de la ravine, à l'E.S.E.

Je ne puis considérer ces roches que comme un lambeau disloqué du terrain houiller que j'ai déjà vu sur cette rive de la Dummoudah. Peut-être ce terrain se prolonge-t-il sans interruption sur ses bords jusqu'ici. Voir les Échantillons :—(G. 15) Grès houiller des bords de la Dummoudah, rive gauche, près de Goméah, dirigé de l'E. à l'O., faiblement incliné au N.—(G. 16) Variété du précédent, ou Grès rouge, dirigé et incliné semblablement, recouvert par lui.—(G. 17) Grès très-micacé, légèrement schisteux comme les deux

variétés précédentes, recouvert par elles. — (G. 18) Grès micacé, légèrement carburé, extrêmement dur, en couches culbutées près d'un affaissement de terrain houiller, à Goméah. — (G. 19) Schiste ferrugineux imprégné de *fer carbonaté*, en couches pourries, au-dessous de celles du numéro suivant. — (G. 20) Schiste argileux pourri, avec empreintes végétales presque effacées, effondré près de Goméah.

Le 13 décembre 1829. — Au camp de Tchittour (چتور), 6 $\frac{1}{2}$ cos. (3 $\frac{3}{4}$ l.) de Goméah.

Quoique l'épaisseur du terrain houiller me semble fort considérable, il ne forme point de montagnes. Toutes celles qui s'élèvent autour de Goméah appartiennent au système primitif. J'ai retrouvé les Gneiss ce matin, à 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.) de Goméah, près de la base d'une colline située au N.N.O., et de là jusqu'ici cette roche n'alterne qu'avec quelques couches de Quartz et de Micaschistes. Quoique le chemin passe dans des quartiers très-montueux, et traverse plusieurs petits torrents dont le lit est encombré de roches, je ne trouve aucune occasion de déterminer avec certitude leur gisement.

Le 14 décembre 1829. — Au camp de Deogwar, 7 cos. (4 l.) du camp de Tchittour.

Nuit superbe; le jour, pas un nuage; mais l'azur du ciel est d'une couleur claire et pâle. Le temps paraît ce qu'il est, froid. Avec des gants de peau, j'ai les mains tellement engourdies à cheval, avant le lever du soleil, que je ne sens pas la bride. Le vent souffle du nord, très-vif, très-sec.

Une seule chaumière sur la route: autour d'elle, dans un fond, quelques petits champs de Riz et de Moutarde, et, pour la première fois, du Blé; une *Fumaria*, qui me semble être la *Fumaria officinalis*, y est mêlée abondamment. A cette exception près, des bois à perte de vue. Site gracieux près du 222^e mille (64 l.) de Calcutta, où est élevé un télégraphe. Quelques panaches de Bambous dans les bois, dont le feuillage est beaucoup plus varié, mais point de grands arbres, point de formes redoutables d'euphorbia, point de lianes s'élançant de leur sommet en nappes de fleurs. District montueux comme hier. Comme hier également, les bois ont été arrachés de chaque côté du chemin à une cinquantaine de pas. Rencontré plusieurs chevaux de main, menés en laisse par des Saïsses; puis un éléphant chargé de gros bagage, et quatre chameaux: ces derniers semblent une personnification du malaise et de la douleur.

On parle beaucoup de tigres. Ici mes sipahis semblent consternés en voyant la place où j'ai commandé de piquer ma tente, dans une éclaircie au bord du

chemin, à 200 pas du hameau. *Malheur sur nous!* disent tous mes gens, en regardant autour de leur gîte, l'horizon couvert de bois. Deogwar n'a que quelques chaumières et des abris assez spacieux pour les pauvres voyageurs. On passe, avant que d'y arriver, un torrent assez large, le Komar. Sur ses bords et sur ceux de plusieurs ruisseaux que le chemin traverse, les roches primitives se montrent en place, mais tellement morcelées, que je n'en puis assigner avec certitude la direction; ce sont des Gneiss et des Micaschistes.

Le 15 décembre 1829. — A Hazaroubag (هازارباگ), 5 cos. (3 l.) de Deogwar, et séjour le 16.

On reconnaît l'élévation de la station de Deogwar en descendant à Hazaroubag. Ma tente, piquée sur une pente exposée au vent du N.O. pendant toute la nuit, était une glacière, deux ou trois heures avant le lever du soleil. Le ciel, d'une pureté parfaite, favorisait le rayonnement terrestre, et je suppose que la température de l'air était fort voisine du terme de la congélation. La terre était dure comme s'il avait gelé, mais je ne vis point de glace. Il fut difficile de rompre le cercle de mes gens accroupis autour d'un grand feu, et de les mettre en route.

Des collines séparées par des ravines dans lesquelles il faut descendre, faute de ponts, et d'où les bœufs ont grand'peine à remonter; des bois, de vastes espaces de terres couvertes seulement de *Zyziphus* et de quelques buissons de Mimoses, au-dessus desquels s'élèvent des *Urena* et de hautes graminées desséchées; çà et là, des masses de rochers revêtus d'une végétation moins misérable; des basses montagnes et des bois à perte de vue au Sud, à l'Est et à l'Ouest; les mêmes traits, en un mot, qu'a présentés jusqu'ici ce district montueux.

Cependant, à 5 ou 6 mil. (1 $\frac{1}{2}$ l.) du campement, la contrée devient plus unie; les jungles s'éloignent de la route, bordée plus souvent de Rizières et de champs de Moutarde et de Blé; mais à peine découvre-t-on quelques huttes. Quelques massifs superbes de Mangos, plantés en quinconce, attestent combien depuis un siècle ou deux le pays est ruiné: cet arbre n'est indigène dans aucun des lieux que j'ai vus jusqu'ici; ses restes indiquent partout le passage de l'homme.

Il en est ainsi de quelques plantes qui semblent ne se plaire que près des habitations; plusieurs espèces de *Triumfetta*, une Labiée à fleurs blanches, que je crois être le *Phlomis Zeylanica*, et surtout l'*Argemone Mexicana* sont dans ce cas, et je les vois fleurir sous ces antiques vergers de Mangos.

Une colline élevée, au pied de laquelle passe le chemin, borne ce canton

montueux à 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.) d'Hazaroubag. On descend de là, sans interruption, par une pente assez douce, dans les plaines où ce lieu est situé.

Les jungles ont disparu; la culture se montre partout : çà et là, quelques masses de Bambous et des *Tars* (*Borassus flabelliformis*) s'épanouissent à l'horizon; leurs formes tropicales contrastent avec un ciel d'hiver; eux seuls d'ailleurs rappellent la latitude du lieu où ils croissent.

Hazaroubag, qui n'est qu'un grand village, se trouve être cependant un centre de population considérable dans cette contrée sauvage et inhabitée.

C'est le chef-lieu d'une station militaire.

Le commandant du *Bataillon local* de Ramgur y a son quartier général, et cet officier (aujourd'hui le major Mackensie, frère d'un des secrétaires du Gouvernement à Calcutta) porte, en outre, le titre d'*Agent politique* du Gouverneur général. Son régiment, composé des natifs de la province, et fort de 1,000 hommes, est disséminé par compagnies sur le vaste territoire qui s'étend à l'ouest jusqu'à plus de 100 mil. (29 l.); occupant, protégeant, si l'on veut, ce pays qui n'appartient pas à la Compagnie en toute propriété, mais qui fait partie de ce qu'on appelle *Ceded territories*. Ce n'est, au reste, qu'une immense forêt à peine habitée, dont les chefs indiens affectent de se dire indépendants, mais payent un modique tribut à la Compagnie, proportionné à la misère de leurs chétifs états; une compagnie ou deux, ou la moitié d'une compagnie, garnissent près des moins gueux; et, une fois chaque année, l'*Agent politique*, qui est le généralissime de ces détachements épars, fait une tournée dans ces états qui sont les siens véritablement, administrant, percevant le tribut, jugeant, en un mot, régnant partout sur son passage.

Il ne garde habituellement auprès de lui, à son quartier général, que 200 hommes; mais ici, il n'a pas tous ces droits qu'il exerce dans ses tournées d'hiver. Ce n'est qu'à quelques lieues de la route que commencent les *Ceded territories*, et Hazaroubag est sous le contrôle judiciaire et administratif de la *Station civile* de Schirgotti, laquelle enferme le pays jusqu'à Chass, limite N.O. de la station de Burdwan.

Le *Bataillon local* de Ramgur est commandé, comme le bataillon provincial de Burdwan, par deux officiers européens seulement, un major pour colonel, et un lieutenant pour adjudant; il y a, en outre, un chirurgien, mon hôte, M. Harper. C'est tout.

Les compagnies sont commandées par des Soubadars natifs. Presque toutes cependant ont un sergent-major européen. Au quartier général, il y a de plus quelques canoniers pour le coup de canon du matin et du soir; et la

musique (composée de natifs) joue des fanfares près de la demeure du colonel à l'heure de la retraite, qui est celle de son dîner.

Un éléphant, un cabriolet, des palanquins, des tom-jongs, quelques mauvais chevaux, et un assez grand nombre de domestiques bien vêtus, donnent au colonel un air de royauté très-suffisant, il me semble, en un pays si pauvre. Le major Mackensie est un vrai roi d'Yvetot.

Mon hôte, le médecin, est un *Assistant surgeon* dans le service militaire de la Compagnie. Sa place, avant la half-batta de lord William Bentinck, valait 1,000 roup. (2,500 f.) par mois. Le service médical a été le plus écharpé. Il est réduit à 600 roup. (1,500^f) maintenant; différence énorme, j'en conviens; mais, en vérité, je trouve que c'est assez de 18,000 fr. par an pour payer l'habileté peut-être contestable d'un homme qui n'a d'autres malades à voir que lui-même et trois ou quatre Européens; rien à faire en un mot.

Les médecins de ces sortes de corps ont le droit de se livrer à des spéculations de commerce et d'industrie. Celui de Burdwan fait de l'indigo; celui-ci fait de la laque. S'il y gagne ou s'il y perd, je l'ignore; mais sa fabrication est considérable et n'occupe pas moins de 200 ouvriers.

Les gens de la campagne lui apportent, des jungles, les menues branches de divers arbrisseaux autour desquelles l'insecte a déposé cette substance.

Parfaitement desséché au soleil, ce menu bois est concassé sous un martinet léger. Le choc détache, sans les trop écraser, les petites masses de matière résineuse. On les sépare du bois en les vannant avec quelque adresse. La différence de pesanteur spécifique opère le départ sur les paniers. Purgée, autant que possible, de parties ligneuses, la gomme, sous la forme d'un menu gravier jaunâtre, translucide, très-léger, est malaxée à froid avec une petite quantité d'eau. On en forme une pâte sèche et courte, où les grains résineux sont liés seulement par les particules très-tenues, mais insolubles, de matière colorante que la trituration en détache comme une boue d'un noir violet.

Le départ de ces deux principes, également insolubles, se fait mécaniquement. La pâte que j'ai dite, après avoir été longtemps malaxée dans la même petite quantité d'eau, est lavée à grande eau au-dessus d'une toile assez serrée pour retenir les parties résineuses, mais qui laisse passer les parties boueuses de la matière colorante.

Celles-ci tombent dans des cuves au fond desquelles elles se déposent lentement, tant est grande leur ténuité. Durant cette lente précipitation, elles éprouvent une altération chimique et exhalent une odeur infecte de matière animale en putréfaction. Quand elles se sont rassemblées au fond des cuves

en une boue suffisamment épaisse, on décante l'eau qui surnage, et cette boue est portée au pressoir, et là, séchée presque entièrement en tablettes carrées, qui ne requièrent plus qu'une parfaite et lente dessiccation à l'ombre pour être livrées au commerce.

Les parties résineuses, séparées de la matière colorante qui leur était attachée, sont lavées à grande eau, vannées de nouveau, nettoyées encore, séchées au soleil. On en emplit alors un sac très-long et très-étroit dont on forme un boudin, que l'on approche d'un feu modéré, en le faisant tourner devant. Au travers de la toile, la résine échauffée, suffisamment ramollie, liquéfiée, dégoutte, exsude au travers de son enveloppe, et à mesure que celle-ci s'en recouvre d'une légère couche en fusion pâteuse, on l'enlève en raclant le boudin, et on l'aplatit en grandes feuilles telles qu'elles se trouvent dans le commerce. La terre, les fibres ligneuses, toutes les matières étrangères que, dans le commencement des opérations, on n'avait pu séparer, restent au dedans du sac.

La matière colorante de la Laque existe, mêlée à la résine, dans la singulière substance sécrétée par l'insecte qui les produit, selon le rapport de 15 à 40; leur somme, 55, est ce que l'on retire de 100 parties du menu bois apporté des jungles.

La Résine-Laque coûte actuellement à Calcutta de 20 à 30 roup. le mand (de 50 à 75 fr. les 40 kilog.), et le Dye-Lac, ou la couleur, de 70 à 80 roup. (175 à 200 fr.) la même quantité. Les prix sont tombés comme celui de l'Indigo. Le mand de Dye-Lac se vendait 120 et 130 roup. (300 et 325 fr.), il y a quelques années.

Cette spéculation est maintenant très-suivie. Le médecin de la station civile de Bankhoura fait aussi de la Laque.

Salaire journalier des femmes employées dans les ateliers de M. Harper : 3 pices (environ 0^f,12). Salaire moyen des hommes : 5 pices (0^f,20).

Les prix de la main d'œuvre sont sensiblement les mêmes aux Mines de Burdwan.

A 12 mil. (3 $\frac{1}{2}$ l.) au Sud de Hazaroubag, des forges qui fabriquent chaque jour 200 mands (6,000 kilog.), sont mises en activité par des natifs. On me dit qu'ils conduisent leur fabrication en dépit du sens commun, et que leur fer est de très-mauvaise qualité. J'ai lieu de croire qu'ils travaillent à la catalane, avec du minerai d'alluvion. Prix de leurs produits : 8 fr. les 60 liv.

Il faut enfin croire aux Tigres. J'en vois un à Hazaroubag, tué dans la nuit, et que l'on apporte au major Mackensie. Le Gouvernement accorde une

récompense de 10 roup. (25 fr.) pour la tête d'un de ces animaux. Celui-ci n'est pas de grande taille; l'homme qui l'a tué n'a d'autre arme qu'un fusil à mèche, du XVI^e siècle sans doute, dont le canon, d'un calibre plutôt petit, mais d'une longueur et d'un poids énorme, est attaché à la monture par des liens grossiers de rotin. Une telle arme n'est point portative, mais, appuyée, elle est, dit-on, très-juste. Avec ces fusils, les gens de la campagne ne laissent pas que de tuer des Tigres, par surprise toujours. Ils attachent au pied d'un arbre un mouton, une chèvre, dans un lieu écarté, puis montent sur l'arbre et braquent leur fusil contre la bête à manger; et lorsque le Tigre s'approche pour l'emporter, il reçoit d'en haut la décharge. Les Hyènes, les Ours et les Léopards ne sont pas rares. L'Hyène est le moins dangereux de ces animaux; puis l'Ours, puis enfin le Léopard, qui n'est guère moins redouté que le grand Tigre.

D'après mes observations barométriques, je trouve que la résidence politique d'Hazaroubag est élevée au-dessus de Calcutta de 580^m,29.

Cette différence, beaucoup plus grande que je n'aurais soupçonné, me rend raison du froid vif du matin, 6°,4, et de l'aspect immobile, quoique très-vert, de la végétation. Il n'y a de Bananiers que dans très-peu de jardins, et leurs fruits sont médiocres. Il en est de même des Mangues, quoique l'arbre végète avec la plus grande vigueur. Point de Sapotilles, et, je crois, point de Letchis. Mais en revanche il y a des oranges à profusion; les Pamplemousses mûrissent comme dans le Bengale, et la Vigne porte chaque année ses fruits pendant les *hot winds*. Des légumes d'Europe, plus encore qu'au Bengale, quoiqu'ici la stérilité du sol compense le rapprochement des climats.

Ils ne se ressemblent au reste que par quelques matinées froides de l'hiver; car l'ordre des saisons est ici le même que dans les plaines inférieures, et les *hot winds* sont bien plus terriblement caractérisés par une excessive sécheresse et une chaleur insupportable, qu'à Calcutta. Le thermomètre, à l'ombre, monte, suivant mon hôte, à 110°^{fa}. (43°^c), ce qui veut dire seulement qu'il fait alors bien plus chaud à Hazaroubag qu'à Calcutta. Les pluies qui leur succèdent sont moins fortes, me dit-il, que dans le bas pays. Il se produit tous les hivers une pellicule de glace à la surface des petites flaques d'eau peu profondes qui s'amassent çà et là dans les plaines découvertes.

Je rencontrai à Hazaroubag une troupe nombreuse de chevaux appartenant au Gouverneur général ou à des personnes de sa suite. Le contre-ordre de la Cour des Directeurs les rappelle des hautes provinces où lord William Bentinck les envoyait devant lui : ils forment, le soir, un véritable camp

très-régulier. Il y a autour d'eux une armée de Saïsses, Grassyaras et Cochers, le tout sous la surintendance d'un palefrenier européen; quatre éléphants portent le bagage des gens, et des tentes pour la nuit.

Le soir, à diner, un autre voyageur nous joignit à table chez l'agent politique; c'est un des aides-de-camp du Gouverneur général. Il s'en retourne en poste, et nous quitte à minuit pour se remettre dans son palanquin. Il a vu ce matin un Tigre passer sur la route près de lui, et paraît encore tout effarouché de l'apparition.

Ma manière de voyager semble, aux quatre Anglais avec lesquels je dîne, une étrangeté sans précédents. L'un ne peut croire que j'aïlle au pas tout le jour; les autres frémissent à l'idée d'une longue matinée au soleil, sans déjeuner digne de ce nom, et de mon pilau du soir qui se termine par un verre d'eau sucrée. Ce n'est pas sous ce liquide que les convives ici noyent leur diner, et la preuve que j'en ai aujourd'hui sous les yeux est, me dit-on, d'habitude journalière.

Cette fâcheuse existence se tire à bien des exemplaires chaque jour dans l'Inde : elle est celle de tous les esprits communs, et souvent aussi d'hommes faits pour se suffire dans la solitude, mais que l'exemple a entraînés.

Le 17 décembre 1829. — Camp de Kutcamsandy, à 13 mil. ($3\frac{3}{4}$ l.) d'Hazaroubag.

Ayant renouvelé mon escorte à Hazaroubag, et reposé mes gens et mes bêtes, je me remets en route pour ne plus m'arrêter qu'à Bénarès. Je trouve plusieurs de mes domestiques mieux équipés; presque tous ont acheté des souliers, d'autres, en outre, des vestes de couleur, doublées et ouatées. Chacune coûte 2 roup. (5 fr.); les meilleurs souliers coûtent 12 anas (environ 2 fr.). Ma petite troupe bigarrée, avec ses turbans blanchis, est maintenant tout à fait pittoresque. Ma garde, partie dès le matin avec le bagage, en grande tenue, habit écarlate et pantalon bleu, a abjuré la culotte sur le chemin et repris la ceinture native autour des reins et sur les cuisses; ils portent leur pantalon pendu à l'épaule en manière d'ornement, et quelques-uns leurs souliers à la main. D'ailleurs, les figures les plus martiales, comme je le prétends prouver par des portraits.

A 3 ou 4 mil. (environ 1 l.) au N.O., la plaine, au milieu de laquelle Hazaroubag est située, se relève en petites collines, au pied desquelles s'arrête la culture et recommencent les jungles. Roches de Quartz et d'Amphibole, d'Amphibole compacte, çà et là presque sans mélange, dirigées de l'O.N.O. à l'E.S.E., verticales ou à peine inclinées de quelques degrés tantôt

au N. et tantôt au S. Des couches très-épaisses de Granite, à très-grands cristaux de Feldspath et de Mica, sont intercalées entre les roches amphiboliques; elles n'ont aucune stratification et ne méritent le nom de couches que parce qu'elles sont encaissées entre des murailles parallèles de roches amphiboliques. Des Gneiss et des Micaschistes sont également subordonnés à ces roches, et dressés comme elles sur leur tranche. Rien de si facile à expliquer par les accidents de la solidification. Les roches amphiboliques qui dominent ici semblent identiques avec celles que j'ai observées d'abord en deçà de Rogonathpour, disséminées en amas irréguliers dans les roches granitiques, puis y formant des zones si larges et si étendues que c'étaient de véritables couches; et enfin, elles dominaient dans la structure du sol, lorsque je retrouvai, sur les bords de la Dummoudah, le terrain houiller qui cachait entièrement le terrain primordial.

Leur inclinaison et leur direction diffèrent, il est vrai, beaucoup. Mais à de pareilles distances, l'uniformité de stratification serait un hasard singulier, et celle qu'offre presque partout l'énorme épaisseur des roches dont les Alpes sont formées, m'a toujours surpris. La cause des soulèvements est un trouble de l'ordre, c'est une convulsion, un effort volcanique, un tremblement de terre, puisqu'il faut l'appeler par son nom, et il y a lieu de s'étonner qu'en rompant l'épaisse écorce de couches horizontales dont la terre dut être d'abord recouverte, elle en ait penché les débris disloqués, dans le même sens, sur de vastes surfaces. Ici, des îlots démantelés ont dû être soulevés dans leur position originelle; là, soulevés obliquement ou culbutés sur la tranche.

Quand il n'en serait jamais ainsi, quand le désordre n'aurait produit qu'un ordre nouveau et des renversements réguliers, l'identité de ce qu'on appelle *les couches* dans le terrain primitif, n'en serait pas moins difficile et souvent impossible à établir d'une montagne à une autre. Car, s'il est vrai que certaines roches de ce système à structure schisteuse présentent l'apparence de roches schisteuses secondaires, et paraissent aussi bien qu'elles formées en véritables couches, il faut cependant considérer que les Gneiss et beaucoup de Micaschistes n'offrent rien d'analogue. Je trouve dans tous leurs accidents la preuve d'une fusion. Il y a dans l'épaisseur des masses des roches primitives, des zones de nature ou d'apparence dissimilaire de celles qui les recouvrent ou sont recouvertes par elles. Ordinairement elles se fondent les unes dans les autres par des transitions insensibles, rarement se terminent brusquement l'une à l'autre; ce ne sont réellement que de grands amas, et, dans le terrain primitif, il n'y a pas d'autres couches.

Après avoir monté pendant une heure de colline en colline, j'arrivai au faite de la ceinture qui ferme au N.O. la plaine d'Hazaroubag. A peine la domine-t-elle d'une centaine de mètres, mais sa pente opposée descend jusque dans des plaines dont le niveau est bien moins élevé, et au-dessus desquelles celle d'Hazaroubag est une sorte de plateau. En regardant de ce côté, on se trouve au sommet, non d'une rangée de collines, mais d'une petite chaîne de montagnes. C'est le site le plus pittoresque que j'aie encore rencontré dans l'Inde parmi ceux du genre montueux; l'aspect des bois est très-varié, et entièrement automnal. Quelques *Bombax*, mourant de vieillesse, ne portent plus qu'un feuillage rare et jaunissant, tandis que de jeunes *Bignonias* semblent teints de pourpre et de violet. Sans faire une riche herborisation sur les bords de ces jungles, j'y recueille plus de plantes qu'il ne m'est encore arrivé, et parmi elles je note une petite espèce de fougère, *Polypodium*, de port européen, qui croît dans les fentes des rochers.

Pas une maison après le hameau très-voisin d'Hazaroubag jusqu'à Kutcamsandy, où il y en a fort peu. Campé derrière le hameau, sous des Banian-trees, près de grands rochers de Granite, dans un site retiré et pittoresque quoiqu'à 200 pas seulement du village. Mes gens ont peur des tigres. Je les rassure quelque peu par une exhibition inaccoutumée de fusils et de pistolets. Après tout, s'ils ont tort d'avoir peur, j'aurais plus de tort encore de me moquer d'eux, moi qui, par circonspection, ne vais pas le soir à 20 pas de ma tente sans un fusil armé à la main.

Le 18 décembre 1829. — Camp de Penarkone, à 9 mil. (2 $\frac{1}{2}$ l.) de Kutcamsandy.

Bientôt, sorti du peu de culture qu'il y a autour du village de Kutcamsandy, je rentrai dans les jungles. Des roches d'Amphibole font saillie dans la plaine, dirigées comme hier, ou plutôt O. et E., et presque verticales. Des couches de Quartz compacte leur sont subordonnées, comme hier, de même que des couches de Jaspes tabulaires, que j'avais omis de nommer.

Le lit sablonneux d'un large torrent, le *Bulbul* (بلبل), qui coule en arc du S. au N., est traversé de plusieurs rangées de rochers qui doivent y former des cascades dans la saison des pluies. Ce sont ces Jaspes; ici ils sont la roche dominante, et c'est le Quartz blanc et compacte et le Gneiss qui leur sont subordonnés; ils sont dirigés exactement de l'E. à l'O., et verticaux. J'ai reconnu leur épaisseur; elle est de plus de 400^m. Ils sont verts, mouchetés et jaspés de blanc et de rose. Ily en a de rouges, jaspés de violet foncé et de blanc. Voir l'échantillon (G. 21).

Un torrent moins considérable et qui coule parallèlement à celui-ci, à 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.) au N.O., présente exactement les mêmes roches avec le même gisement.

Enfin, à la même distance encore, dans la même direction, on trouve pareillement dans le lit d'un torrent des roches quartzesuses, comme le Jaspe, mais blanches, grenues et micacées, extrêmement brillantes, dirigées comme les Jaspes et verticales également. Ce Quartz grenu forme des couches épaisses, auxquelles sont subordonnés, comme au Jaspe, des Gneiss et des Schistes micacés. Quelques aiguilles d'Amphibole y sont disséminées.

Penarkone est situé dans une petite plaine moins unie que celle de Kut-camsandy, mais assez nettoyée de jungles. Une observation barométrique, dont je suspecte l'exactitude, me donne, pour l'élévation du terrain où est bâti le Bungalow, 425^m,36 au-dessus de Calcutta.

Le 19 décembre 1829. — Camp de Kenachette, à 9 mil. ($2\frac{1}{2}$ l.) de Penarkone.

Journée bien courte et bien peu intéressante. Le chemin monte et descend continuellement au milieu des bois, où je ne recueille qu'une seule plante. C'est une superbe espèce de *Loranthus*, dont les rameaux sont couverts de grappes de fleurs orangées. Il est très-commun sur un grand Figuier dont la cime a à peu près la forme de celle du *Ficus indica*, mais qui n'émet pas de racines de ses branches et en diffère considérablement d'ailleurs par son feuillage. Les bestiaux mangent ses petites figues acides et sucrées. Une autre espèce de figuier se montre avec celle-ci, qui est aussi un grand arbre, mais plus voisine du *Ficus religiosa*; comme celle-ci du Banyan-tree.

Avec le *Loranthus*, qui est exclusivement parasite, croissent, sur ce Figuier et quelques autres arbres qui le nourrissent aussi, le Pipul-tree et un Bombax. Le Pipul, sans façon, s'établit partout, y prend racine, et pour peu que la place soit bonne, il y végète avec une vigueur extraordinaire, et tue, épuise, étouffe les arbres sur lesquels il s'est enté. Les véritables parasites sont plus discrets. Bornés à de petites dimensions, pour la plupart, ils semblent satisfaits d'une part médiocre de la substance étrangère qui est leur nourriture.

Le Pipul pousse, à Calcutta, sur les murs et les toits des maisons les mieux entretenues, et il couvre d'un taillis vigoureux celles qui sont abandonnées depuis un an. J'ignore comment il se propage avec tant de profusion, car il me semble ne fructifier que rarement, et je dois faire la même remarque à l'égard du Dattier si répandu dans les jungles des plaines, et là toujours réduit aux proportions d'un grand chardon. Quelques petites palmes bien

courtes, bien maigres, dures, épineuses, s'épanouissent en rosettes appliquées sur la terre, voilà le Dattier. Parmi les *Zyziphus* et les *Mimoses* auxquels il est associé dans ces lieux, son feuillage est relativement inoffensif et succulent, et, brouté par les bœufs et les buffles qui descendent par milliers, tous les ans, à Calcutta, jamais il ne s'élève. Comment se sème-t-il ?

Les roches qui font saillie à la surface du sol, et dont les bancs entamés se voient à nu dans le lit de quelques torrents et dans de nombreuses ravines, sont en général tellement décomposées, qu'il est difficile de reconnaître leur stratification; elles me paraissent cependant dirigées du N.O. au S.E. et inclinées au N.E., sous un angle de 20°. Le Quartz compact et grenu, le Gneiss, quelques Jaspes, se voient encore parmi elles, mais l'Amphibole est la base de la roche dominante.

Le torrent de Gatheri (گٹھری) est le plus considérable de cette journée : il a une cinquantaine de pas de largeur. Mais un autre, beaucoup moins large et que l'on passe après, mérite d'être mentionné. J'y fais connaissance, pour la première fois, avec un danger dont j'ai entendu parler bien souvent, les sables mouvants. Attiré par les fleurs d'un *Tamarix* dont plusieurs buissons couvraient le sable humide du lit de ce torrent, je m'y dirigeai à cheval. Ma bête, qui est intelligente comme le sont en général les petits chevaux, n'avancait qu'avec répugnance et presque en tremblant. Tout à coup je me trouvai sur mes pieds debout, et cependant elle était sous moi, mais enterrée jusqu'au ventre. Elle se tira sans aide de ce mauvais pas, mais je ne l'exposai pas à y retomber. C'est une des plus désagréables surprises que j'aie éprouvées. Ces sables mouvants recouvrent des courants souterrains : ce sont des sortes d'arches sans résistance, qui s'écroulent sous le moindre poids.

Kenachette n'est qu'un très-petit hameau : son petit territoire est une espèce de bassin creusé dans le sol primitif, et recouvert de couches horizontales de grès, de mollasse quartzreuse et micacée, où je trouve empâtés des fragments et des galets de toutes les variétés de roches primitives qui existent en place dans le voisinage. — (G. 22) Roche de Quartz et de *Pétrosilex*, en couches verticales dirigées de l'E. à l'O., près de Kenachette. — (G. 25) Mollasse en couches horizontales, dans un vallon du sol primitif, à Kenachette. Elle renferme des fragments de toutes les variétés de roches du voisinage.

Hauteur du Bungalow de Kenachette au-dessus de Calcutta, 432^m,65.

Le 20 décembre 1829. — Camp de Dunghye, à 11 mil. (3 $\frac{1}{4}$ l.) de Kenachette.

Le territoire, tant bien que mal cultivé, de Kenachette ne s'étend pas à

moins d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) au N.O. : on rentre alors dans les jungles. Une transition de grands espaces herbeux semés d'arbres épars, vous introduit cette fois à une véritable forêt; elle paraît d'autant plus digne de ce nom qu'elle n'a pas été détruite sur les bords du chemin. Le vent ne soufflait pas, et la fraîcheur du matin, au clair de la lune, n'était que délicieuse. Ma petite bande, plus serrée que de coutume, en considération des éventualités possiblement cachées derrière les arbres dont nous touchions le feuillage en passant, marchait silencieuse, et à mesure que nous avançons les arbres s'élevaient davantage au-dessus de nos têtes. Le soleil en se levant me montra leur extrême variété. Je reconnus le tropique, que me rappelait aussi la douceur de la température. Ce qui n'était pas moins nouveau pour moi dans l'Inde, c'était de l'humidité dans un site élevé. Le lit d'un torrent sans eau me servit de route au milieu de la forêt. Il est encombré d'une grande variété de roches primitives, et montre en place des couches nombreuses d'Amphibole lamelleuses et de Quartz traversées de filons de granite, presque sans Mica, ou enfermant cette roche en couches subordonnées. Elles sont régulièrement dirigées du S.O. au N.E., et fortement inclinées au N.O., sinon verticales. — (G. 23) Roche schisteuse de Quartz et d'Amphibole, en couches dirigées du S.O. au N.E., et inclinées au N.O. ou verticales, des montagnes entre Kenachette et Dunghyc. — (G. 24) Granite en couche et en filons épais, dans le précédent.

Des gerbes de Bambous pendent sur les bords escarpés du ruisseau, et à l'ombre de ses roches humides, que recouvrent des Mousses, des Hépatiques, un Byssus de couleur violette, qui m'est entièrement nouveau, un Lycopode, de la consistance délicate du *L. Alpinum*, et une Fougère plus fragile encore, (*Asplenium...*), fleurissent plusieurs jolies composées et deux charmantes espèces de *Justicia*.

Deux figures d'une espèce nouvelle se présentèrent à moi dans une des parties les plus pittoresques de la route; c'étaient des gens des hautes provinces, au service de la Compagnie, voyageant sur de magnifiques chameaux, vêtus à la turque, en habit de couleur, commodément assis sur une petite montagne de coussins, entourée à sa base d'un arsenal d'espingoles, sabres, piques et pistolets: rien de si pittoresque. Le vêtement purement national des natifs armés les fait trop ressembler à ce qu'ils sont malgré leur lance et leur damas, des comparses de théâtre, des poltrons déguisés pour se faire courage.

Après avoir marché quatre ou cinq heures sous ces bois, descendant, mais

avec lenteur, on se trouve tout à coup en face d'une montagne d'un bel effet, assez élevée, et au pied de laquelle coule, à une grande profondeur, un torrent qu'il faut traverser. On est alors sur le bord du plateau, où l'on est monté insensiblement depuis les bords de la Dummoudah. On en descend en un quart d'heure par une pente fort roide que l'art a très-peu aplanie : elle n'est brisée que trois ou quatre fois pour permettre aux chars à bœufs de s'arrêter. Quoique les miens soient peu chargés, et que derrière chacun une dizaine d'hommes cherchent à les retenir avec des cordes, pour modérer leur vitesse à la descente, bœufs et gens sont entraînés, comme si leur résistance était nulle. Rien ne casse. J'admire que tout ne soit pas rompu sans excepter les têtes et les jambes. Peste soit des ingénieurs de la Compagnie ! Je suppose que ces messieurs se donnent infiniment peu de peine dans leurs reconnaissances, voyant les lieux de leur palanquin avec une longue-vue, consultant les gens du voisinage et sacrifiant impitoyablement les voyageurs futurs aux hasards de leur première et dernière reconnaissance. Lord William Bentinck est très-désireux d'établir entre Bénarès et Calcutta une route tout à fait européenne, avec des relais de chevaux au lieu d'hommes. C'est ce qu'une route militaire, comme celle-ci, faite à dessein et décorée de ce nom, devrait être. Je n'y vois pas de difficultés ; les torrents sont les seuls obstacles que l'on ne pourrait surmonter qu'à très-grands frais. Mais après tout, il y a si peu d'Anglais dans l'Inde, que, sur cette route de beaucoup la plus fréquentée, voici que depuis un mois, dans la saison des voyages, j'en ai rencontré trois. La route ne créerait pas des voyageurs.

Dunghye est un pauvre hameau à 1 mille ($\frac{1}{4}$ l.) du pied des montagnes d'où l'on est descendu, et au pied même de celle qui leur fait face ; canton très-fertile en tigres, dit-on, mais où bêtes et gens, le jour, vont au bois comme s'il n'y en avait pas.

En quittant aujourd'hui les montagnes pour rentrer dans les plaines jusqu'à Bénarès, je trouve les forêts qui les revêtent plus variées de teintes qu'en aucun lieu précédent. Toutes les nuances de couleur de l'automne européen s'y mêlent, et beaucoup d'espèces de feuillages s'opposent les unes aux autres. Cela est infiniment gracieux ; mais cet agréable tableau ne produit pas l'unité d'impression que fait éprouver celui des bois en Europe, aux approches de l'hiver, alors que la végétation tout entière est près d'expirer. Il y a dans les pays tempérés, entre le cours des saisons, des périodes de la vie végétale et animale, et, plus haut, entre elles et la condition des hommes, un rapport, une harmonie sublime et touchante. Ici, quoique les saisons ne

soient pas moins caractérisées qu'à une distance double de l'équateur, telle est la misère de l'immense majorité des hommes et la monotonie de leur chétive existence, qu'eux seuls ne changent pas, quand tout change autour d'eux. Leurs huttes ne les défendent ni des excessives chaleurs du printemps, ni des pluies de l'été, ni des froids de l'hiver. D'un temps de l'année à l'autre, la question pour eux n'est pas de changer de plaisir, mais de souffrance.

Les développements végétaux ne marchent point parallèlement. Chaque saison a sa Flore. Les feuilles jaunissantes d'un grand nombre de Térébinthacées, de Légumineuses et de Rubiacées, qui se dépouillent presque en hiver, tombent sur une forêt d'arbrisseaux prêts à fleurir. D'autres cependant mûrissent leurs fruits noués durant les pluies: les *hot winds* les feront tomber, et leur feuillage, flétri alors, ne reverdira qu'avec les pluies. Le tableau gracieux des teintes automnales dans ce pays n'est donc qu'un objet agréable aux yeux, mais auquel aucune idée ne vient s'associer.

La littérature française possède d'admirables descriptions poétiques de la nature équinoxiale; mais il y a dans la nature une poésie plus touchante que celle de Bernardin de Saint-Pierre, et les scènes du tropique doivent être peintes par des hommes nés parmi elles, élevés au milieu d'elles. Sous ce rapport, un vaste champ reste ouvert à la poésie descriptive. Mais, hélas! où trouver, sous la zone torride, le lieu d'où pourra sortir le poète? Les sociétés humaines sont si misérables entre les tropiques dans les deux Mondes. Ici, où l'originalité certes ne manque pas aux mœurs, elles sont si monotones et si dégradées! Et qu'attendre des Portugais et des Espagnols, en Amérique? Retenus plus longtemps peut-être sous le joug de la mère patrie, plus longtemps séparés, par la jalousie, du commerce des autres peuples, des mœurs originales se seraient formées parmi eux, une forme nouvelle de civilisation se serait créée peut-être, entée sur les sciences et les arts de l'Europe, modifiée par la diversité des climats; mais il n'y faut plus songer. Du nord au sud, l'Amérique regarde l'Europe et l'imité en bien des choses, sans intelligence. Paris dicte les lois de la mode à Lima, et les Anglais y portent leurs usages avec leurs denrées.

Il y a peu d'union entre mes gens. La différence de religion ou de caste n'y fait rien. Ce sont les Musulmans qui se disputent entre eux. Un d'eux, qui réunit l'inimitié de tous, sans doute parce qu'il est payé au-dessus de son emploi, vint ce matin se plaindre qu'un autre par méchanceté avait brûlé son manteau pendant la nuit. Indigné du trait, je cherchai à le constater subitement. Enquête générale à ce sujet, et l'accusé étant déclaré coupable à la très-

grande majorité des voix, fut sévèrement puni. Or, voici qu'après le châtement les voix se tournent en sa faveur : la dénonciation n'est plus qu'un mensonge. Que faire ? Battre tous les témoins eût été au moins très-juste ; et j'en fus bien tenté. J'éprouve en petit les embarras des juges de la Cour suprême, à Calcutta. Je ne puis croire aucun témoignage. Il n'y a que deux manières de juger dans ces circonstances : renvoyer hors de cause avec dépens les parties, ou les condamner l'une et l'autre. Plaignants et prévenus ne valent pas mieux les uns que les autres, et c'est grand hasard si l'on ne rencontre pas deux fripons parmi eux.

A l'avenir, cependant, je les laisserai terminer entre eux leurs propres querelles qui ne me concernent nullement. Ce n'est pas un calcul de justice, mais d'intérêt : je suis très-suffisamment redouté. Au reste, il me semble que les gens que j'ai été dans le cas de corriger ne me gardent nullement rancune. Un jour, sans doute, je blâmerai sévèrement ces violences, mais que leur substituer ? comment punir des malheureux auxquels je ne donne guère que de quoi subsister ? Les chasser serait une punition bien plus cruelle, ce serait les exposer à mourir de faim ; ceux qui leur succéderaient seraient de même, et il faudrait à la fin en revenir là.

Les domestiques des Natifs sont encore moins payés que ceux des Européens, mais leur service est bien plus doux : il se borne presque à être là près du maître pour répondre *Monsieur*, quand il appelle, *Holà ! quelqu'un !* ce n'est qu'un acte de présence. Depuis que je voyage sur la grande route, depuis Rogonatpour, j'ai rencontré plusieurs Babous et des Musulmans voyageant à peu près comme moi, au mobilier près. Le même nombre de domestiques autour d'eux ; mais le soir, point de voitures à décharger, point de tente à piquer, de lit à faire, de paquets, de malles, de livres à fermer, à ouvrir ; et sur la route, chacun près d'eux s'en allait tranquillement avec son sabre et sa hallebarde, tandis que mes gens ont sans cesse à satisfaire à quelques-uns de mes besoins : deux portent des fusils, un troisième des marteaux et tout l'appareil du minéralogiste, un autre celui du botaniste ; puis mon allure n'est pas égale. Je m'arrête, je m'écarte souvent du chemin, ou, ennuyé de sa monotonie, je double le pas, et toujours je les veux avoir près de moi.

Pas un, à ma connaissance, n'a mangé de viande depuis Calcutta, à l'exception de quelques oiseaux aquatiques que je leur ai donnés. Leur déjeuner, depuis que je suis entré dans les jungles, c'est une demi-livre ou une livre de riz légèrement torréfié et écrasé, mêlé avec une espèce de pois passés au feu après avoir été humectés, de façon à en faire crever la peau. Ils croquent et

grugent ce mélange bien sec, tout le long de la route, et ici je les vois y ajouter un peu de sucre. Le tout ensemble coûte 0^f,08 ou 0^f,04, selon que la ration est d'une livre ou d'une demi-livre seulement. Le sucre coûte 2 annas le ser (0^f,16 la livre). C'est une pâte brunâtre, courte, qui se brise avec une sorte de vrille, mais se peut pétrir cependant; elle contient en poids autant de mélasse, je pense, que de sucre cristallisable, et une grande quantité du bois de la canne. Il faut aimer le sucre autant que moi pour ne le point trouver détestable.

Le diner moyen coûte 0^f,16. Il se compose d'une livre et demie de riz cuit à l'eau, avec quelques herbes et piments (*Capsicum annuum*) cueillis ou volés sur la route, un peu de sel et de beurre exécrable acheté au village. Ceux qui ne mangent qu'une livre de riz y mêlent quelque peu de pois secs, un peu plus d'assaisonnement, et font un mélange que je ne trouverais pas mauvais, n'était la proportion de piments, qui le rend pour moi tout à fait immangeable. Ceux, au contraire, qui ont besoin de 2 livres de riz, n'y peuvent ajouter que du sel et des piments pour ne pas dépasser les 16 centimes. Les plus sensuels vont jusqu'à 20 centimes, ou 5 païces : ils ont pour cela deux livres de riz passablement accommodé.

Deux roupies et demie (6^f,25) par mois sont donc le strict nécessaire de la subsistance animale d'un homme.

Le salaire des femmes employées aux mines de Ranniganje et à la fabrique de laque du médecin de Hazaroubag n'est que de 1 $\frac{1}{2}$ roupie (3^f,75). Celui des hommes, 3 roupies (7^f,50). J'ai vu dans les jungles quelques bandes de *coulis* ou gens de peine employés par le Gouvernement à abattre le bois près du chemin : ils y campent tout l'hiver, et ne gagnent qu'un anna (0^f,16) par jour. C'est le prix de 2 $\frac{1}{2}$ ou 3 livres du plus mauvais riz. Deux roupies et demie, trois roupies (6^f,25, 7^f,50) sont le salaire mensuel des journaliers à la campagne.

Le blé est à meilleur marché aux États-Unis d'Amérique que le riz dans l'Inde, ou bien il coûte sensiblement le même prix. Cependant le journalier américain gagne 3 et 4 francs par jour.

Il est vrai que le climat lui impose des besoins faiblement sentis par le malheureux habitant de l'Inde. Mais il gagne de quoi les satisfaire si complètement qu'ils sont pour lui une source de plaisir et non une cause de douleur.

Et ce n'est pas le Gouvernement, avec ses taxes, qui réduit ici le peuple à cet excès de misère. Les conditions du fermage des terres sont plus favorables

au cultivateur qu'en Europe généralement, et ne sont pires nulle part. L'État, c'est-à-dire, la Compagnie actuellement, jadis les princes hindous et musulmans, est le *propriétaire* du sol. Il l'affermé à moitié fruit ; mais la quotité de cette moitié a été fixée à des époques reculées, avant l'introduction de certaines cultures très-profitables, et depuis on ne l'a pas élevée. Il arrive ainsi que, dans de certains districts, par exemple, ceux à indigo, l'État ne reçoit qu'un cinquième ou qu'un sixième du prix des récoltes actuelles. L'immobilité de l'impôt, appelé ici *fermage*, *loyer*, n'a profité qu'aux fermiers héréditaires, lesquels ne peuvent être expulsés de leur fermage tant qu'ils remplissent les conditions du contrat originel. Les journaliers n'y ont rien gagné. Or, il y a mille ryots pour un zemindar, et je m'intéresse plus à mille qu'à un. Je vois bien le moyen de diminuer le revenu des uns, mais non pas la misère des autres. Le Gouvernement ne peut niveler les fortunes qu'en abaissant les plus grandes au niveau des plus petites.

Les prix de maintes choses sont réglés partout beaucoup plus par le hasard ou par des causes actuellement cachées, oubliées, qui ne sont plus des causes, que par les principes de l'économie politique. Le travail de l'homme est cette denrée dont le prix varie le plus étrangement. L'économie politique n'explique pas toutes ses variations.

Enfin, c'est à lui-même que le travailleur indien doit s'en prendre pour une bonne part de sa misère. Il travaille peu, sans force et sans intelligence, et produit peu au delà du strict nécessaire à son existence. De ses 90 millions de sujets, la Compagnie ne tire annuellement que 600 millions de francs, et dans cette somme de ses revenus sont compris les droits de son monopole au commerce de la Chine, payés par les sujets anglais et tous les buveurs de thé, qu'il faut en déduire. Le reste est censé représenter la moitié du produit des terres, plus le produit de quelques impôts indirects, sous le nom de Monopole du salpêtre, de l'opium, du sel, des douanes, etc., etc.

Hauteur de Dunghye, sensiblement celle du torrent qui coule auprès, au pied des montagnes, 210^m,8 au-dessus de Calcutta.

Le 21 décembre 1829. — Camp à Schirgotti (شیرگٹی), à 8 cos. (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Dunghye. = [Hamaroud (همروڈ).]

Immense plaine de sables maigres çà et là cultivés, plus souvent couverts de broussailles épineuses, et d'où sortent, de distance en distance, des mamelons de Granite sans aucune stratification.

A moitié chemin, traversé obliquement, suivant la stupide coutume du pays, le lit sablonneux d'un torrent qui n'a pas moins de 300 à 400^m de largeur,

le Fulgo, lequel reçoit à Gaya les eaux de celui que j'ai passé hier. Ce sont les premières eaux que je vois se rendant au Gange; les pentes du plateau sur lequel j'ai marché depuis 10 jours, conduisent les leurs dans la Dummoudah.

Sur la rive gauche est un joli village, de peu de maisons, mais rassemblées sur une butte dont une partie est couverte de fortifications en terre ruinées; je trouve sa position et son nom tolérablement indiqués sur la détestable carte de Cary, *Amaroud*.

Schirgotti est bâti dans une île du torrent Moungur. C'est une petite ville, ou plutôt un grand village natif, chef-lieu d'une *station civile*, comme à Burdwan. N'y ayant d'introduction pour aucun des membres de l'Établissement, et pressé de repartir au matin, j'y campai comme à l'ordinaire, et, accompagné d'un de mes gardes, né dans le voisinage (à Monnonpour, $7\frac{1}{2}$ cos. ($4\frac{1}{4}$ l.) plus loin), et qui sait les lieux par cœur, je les visitai le reste du jour.

Quelques maisons européennes, qui ne sont que de grands Bungalows, se trouvent à l'entrée; mais, séparées à peine par une place publique d'un quartier natif, elles ne donnent pas envie de demeurer dedans, comme celles de Burdwan: force magasins où est déposé du sel et du coton, propriétés de la Compagnie: grand appareil de gens à plaque, serviteurs de quelque office public, cotwals ou pions. Entre autres, j'en aperçois un, aussi blanc que moi (après mon mois échu d'insolation sous le tropique), qui conduisait des forçats au travail. Je l'appelle pour lui demander de quel pays il est: à sa teinte, confirmée par une énorme tête, une large poitrine, une longue taille et une barbe superbe, je m'attendais à le trouver Persan; mais il soutient qu'il est né à Schirgotti, et que son père, mort depuis long-temps, a toujours vécu à Schirgotti.—«Votre grand-père, d'où était-il?» A peine comprend-il ma question; il n'y peut répondre. Cependant la condition de cet homme représente celle d'un petit bourgeois de chez nous.

Une compagnie du régiment local de Ramgur, dont j'ai vu le quartier général à Hazaroubag, tient garnison à Schirgotti, près du Collecteur et du Magistrat. Mon sipahi reconnaît des camarades dans la rue, et échange un salam avec eux. Cependant il y en a un qui, après m'avoir fait l'élégant salut militaire du pays, marche droit à la rencontre de mon acolyte, et d'un air recueilli, lui porte la main droite sur la cuisse gauche, politesse que répète simultanément le voyageur. Cela fait, ils échangent quelques mots et se séparent. C'est la forme du salut des *Rajpouts*. *ہمارا بھائی* (hamara Behāi), *c'est mon frère*, me dit mon garde, qui me voyait surpris de leur reconnaissance.

Le nom de Behaï (*frère*) se donne dans toutes les castes à ceux de la même caste. Il n'y a pas d'autre nom pour désigner ceux nés du même père et de la même mère.

C'était jour de marché, jour intéressant partout pour un voyageur. Des grains; du coton qui me paraît d'une détestable qualité; des sucreries grossières faites de grain torréfié, empâté comme les amandes du nougat, non dans du caramel, mais dans de mauvais sucre chargé de mélasse; des vases de cuivre pour boire; des paniers de Bambous; quelques légumes; des radis blancs, durs et pâteux; quelques patates douces; des citrouilles et des gousses de Dolichos; des ornements de verre, de cuivre, d'argent et de soie, pour les femmes; quelques pièces d'étoffes grossières; des peignes en bois, assez semblables à ceux qu'on fait de buis en Europe; des souliers : voilà les objets que j'ai remarqués. Du reste, c'est le même bruit, la même cohue que dans une foire de campagne en France; les acheteurs se plaignant toujours qu'on ne leur a donné ni leur compte ni leur poids; et les femmes, comme chez nous, se montrant les plus âpres dans les querelles. Aucune d'elles ne vend.

De grands paniers de Bambous, faits avec élégance et solidité, ne coûtent que 2 pices (0^f,08). Je m'informe du prix d'autres objets, des comestibles : tout est beaucoup moins cher qu'en Europe, mais nullement en proportion de la différence des salaires. C'est l'excessive misère des travailleurs qui fait ici équilibre à la modération du prix des denrées.

Les Musulmans ont presque tous des pantalons larges d'en haut, étroits du bas, d'une coupe disgracieuse, mais d'étoffe de coton, double, matelassée, et qui paraissent bien chauds; une veste de la même nature, mais d'une autre couleur; un turban blanc autour d'une calotte de couleur, et une pièce de mousseline grossière, roulée en ceinture autour du corps et rejetée par-dessus l'épaule gauche; le tout très-sale, très-déguenillé, en détail très-peu pittoresque, mais à distance, dans la foule, d'un effet agréable. Quelques Hindous, de la classe de ceux que les Européens appellent *Babous*, *Messieurs*, contrastent d'une manière avantageuse, par la parfaite propreté de leurs habits blancs et l'élégance de leur maintien, avec la rudesse, quelquefois belle et mâle (ce n'est qu'une apparence de masculinité), plus souvent grossière et ignoble, dont la plupart des Musulmans portent l'expression.

Dans la rue du bazar est une petite mosquée, sorte de muraille dont l'amortissement est un arc, avec une niche dans le bas. Un prêtre persan, d'une superbe figure, assez semblable à celle du Christ, officiait. Tantôt debout, tantôt à genoux, prosterné quelquefois le front contre terre, il marmottait à voix basse

ses prières, comptant les grains d'un chapelet. La foule des Hindous et des Musulmans passait près de sa petite représentation avec indifférence. Je m'arrêtai pour le considérer : bonne fortune pour lui ; car j'avais une suite nombreuse de curieux qui s'attachaient à mes pas, me précédant quelquefois pour jouir du plaisir de me voir en face, avant de repasser par derrière ; tous s'arrêtèrent avec moi. Tous les regards se portèrent avec les miens vers l'officiant, qui, à genoux, les bras croisés, le menton sur la poitrine, était dans une superbe attitude de méditation et de prière. Le drôle néanmoins voyait parfaitement tout ce qui se passait autour de lui, et, fatigué de mon examen inquisiteur, il se mit à me regarder, comme je le regardais, sans aucune expression que celle d'une extrême curiosité et de quelque défiance. Il avait entièrement oublié sa ferveur. Sa patience à en prolonger l'entr'acte lassa la mienne, et je tournai d'un autre côté. C'était celui de la prison, qu'on me dit fort habitée, par des voleurs de grands chemins surtout. Je passai près d'un grand Bungalow entouré de soldats et rempli de catégories diverses de natifs, tous prisonniers : c'est la cour d'Adalut. Le Juge anglais, assisté des notables natifs, de ceux que mon garde appelle *Omrahs* et *Zemindars*, juge en dernier ressort jusqu'à l'application de certaines peines, au delà desquelles, comme je l'ai dit à Burdwan, il a besoin de l'exequatur du Commissaire. En face de ce bâtiment flotte, au sommet d'un petit mât, le pavillon de la Compagnie, et, comme il importe d'environner la justice de l'appareil de la force, un fortin d'Opéra, une sorte de surtout de dessert, armé de huit canons d'une demi-livre de balles tout au plus, s'élève en face. La résistance est calculée sur la puissance de l'attaque.

De là, continuant à faire le tour de la place, j'arrivai près du Cimetière musulman. C'est nu et désolé ; mais mon guide, fier des beautés de sa capitale, me conduisit à celui des *Sahebs*. Six Européens y ont été enterrés depuis 30 ans. Le plus vieux en avait 40 ; trois 30 exactement, un autre 28, puis un enfant au berceau, et une pierre sans nom : moyenne fâcheuse. Des paroles de la Bible sont gravées en lettres d'or sur le marbre noir de l'enfant. « Laissez les petits enfants approcher de moi ; car c'est pour eux qu'est le « royaume du ciel. » Au-dessous de ces mots divins, l'artiste, *John P. et C^{ie}. Calcutta*, a gravé, en lettres d'or pareillement, son nom et son adresse. Le mauvais goût de la douleur des parents méritait cette impertinence du marbrier. — Rien de si ridicule, je trouve, que la qualité usurpée d'*Esquire* consacrée après la mort sur un marbre funéraire, comme auparavant glissée sur les cartes de visite. Dans la société, ce mensonge est reçu ; mais y tenir après la

mort, et le dire aux siècles à venir, c'est trop. Notre style lapidaire est plus simple et plus grave; il vaut mieux.

La circonstance du jour du marché me fait trouver Schirgotti extrêmement animé. Aucune place, grande ou petite, ne m'avait montré cette apparence.

Le 22 décembre 1829. — Camp à Monnonpour (مَنُونپور), 7 $\frac{1}{2}$ cos. (4 $\frac{1}{4}$ l.) de Schirgotti.

Quand on a passé la branche gauche du torrent de Mougur, c'est-à-dire en sortant de Schirgotti, on entre dans des plaines configurées comme celles où l'on a marché depuis que l'on est descendu des montagnes, mais où les jungles ne forment que des bouquets au milieu des campagnes cultivées. On achève de couper des Riz, dont la paille est entièrement desséchée, et une partie du grain tombée déjà. Je vois les premiers Silos : on n'y fait pas autant de façons que M. Ternaux à Saint-Ouen. Pendant qu'une partie de la famille moissonne, d'autres creusent un trou peu profond de 2^m,0 à 2^m,5, et l'on y enterre, non le grain battu, mais les épis, que l'on recouvre de terre seulement. Ce simple procédé mène le grain à bien jusqu'au mois de mai, c'est-à-dire pendant toute la saison sèche.

Des groupes de chaumières se montrent de distance en distance dans la campagne, comme les fermes en Europe dans les provinces de grande culture; point d'arbres autour pour les cacher. On voit la raison suffisante de la culture. La contrée est ouverte, nue. Des collines de Granite s'élèvent çà et là, formées d'immenses blocs entassés les uns sur les autres, et couvertes d'arbres et d'arbrisseaux; mais elles ne sont plus qu'un accident, qu'une exception, tandis qu'elles étaient la règle sur le plateau, où de petites plaines étaient au contraire un accident assez rare.

Du Blé, des Légumineuses diverses, un *Lathyrus*, un *Ervum* et du Colza, qu'on appelle du même nom que la Moutarde (سوسون) *Seurson*, du Sésame, du Ricin, font diversion à la monotonie des rizières. La proportion des plantes à huile dans la culture est singulièrement grande. Je fais la même remarque depuis Rogonatpour.

Amoss (آمس), à 8 mil. (2 $\frac{1}{4}$ l.) de Schirgotti, est un joli village à voir du chemin, dont il est fort voisin. Il appartient, me disent mes sipahis, à un Nawâb musulman; ils veulent dire sans doute un Zemindar ou un Omrah.

Cependant, mon gîte du soir, Monnonpour, est la capitale des États d'un petit Rajah qui demeure à 2 lieues, dans une maison en pierre, et entretient six éléphants, une trentaine de chevaux et une douzaine de chameaux.

Pour n'être qu'un village, la capitale de ce prince est un joli endroit. Je

campe près d'un Bungalow, sous d'immenses Tamarins, dans un site solitaire et agréable.

Le 23 décembre 1829. — Camp à Norungah, à 8 cos. ($4 \frac{3}{4}$ l.) de Monnonpour.

Les collines primitives, au pied desquelles Monnonpour est situé, s'éloignent au Sud à mesure que l'on avance vers Norungah. Quoiqu'elles ne renferment pas une chaîne régulière et continue, elles sont cependant, en général, dirigées de l'E. à l'O. Çà et là les roches primitives percent encore, au milieu des plaines, en buttes isolées; mais ces accidents du terrain sont devenus l'exception.

Les villages ont une apparence nouvelle. Ils sont bâtis sur un monticule de terres rapportées, et, de 20 ou 30 maisons dont chacun se compose, il y en a une ou deux d'assez bonne apparence, bâties, comme les autres, de pisé mal battu, mais spacieuses. Leur forme est invariablement celle d'un grand carré avec quatre pavillons aux coins; peu ou point de fenêtres au dehors, et toujours très-petites. D'ailleurs, tous les toits sont recouverts en tuile; on dirait de la demeure d'un fermier, entourée des chaumières des pauvres journaliers qu'il emploie.

Deux cultures nouvelles, celle du Ricin et celle du Lin; ils ne servent l'un et l'autre qu'à faire de l'huile. Aucun de mes gens ne veut croire qu'on en puisse faire du fil. Le *Coix lacryma* croît en abondance sur le bord des rizières; c'est la première fois que je le vois.

A 5 cos. (3 l.) environ au N.O. de Monnonpour, et 3 cos. ($1 \frac{3}{4}$) au S.E. de Norungah, les plaines s'étendent de toute part, sans interruption, jusqu'à la distance de 2 ou 3 cos. ($1 \frac{1}{4}$ ou $1 \frac{3}{4}$ l.) au moins. Cependant, à quelques centaines de pas du chemin, une butte de 12 à 15^m de hauteur sur laquelle est bâti un village au N.O., et derrière, une colline du même aspect, mais élevée de 80^m environ et au sommet de laquelle on a bâti un télégraphe, se font remarquer par l'espèce nouvelle de leurs contours et leur aridité. (Pl. XVI, fig. 1^{re}.)

Elles sont formées de couches de Quartz grenu ou Silex grossier, dirigées de l'E. à l'O., et inclinées au N. de 30°. Peut-être sont-ce, non des Silex, mais des Grès extrêmement fins. Il y a des couches toutes fendillées à la manière de certains Grès, en petites masses rhomboïdales, et les fissures sont remplies d'un ciment ferrugineux. Nul doute, si ce n'est pas un Grès, que ces couches n'appartiennent à la formation des Grès qui se montre ensuite bien développée auprès de Saseram. Le sol des plaines qui sépare ces îlots secondaires des collines primitives au Sud, cache leurs rapports. Mon Cata-

logue mentionne un échantillon des roches décrites ci-dessus.—(G. 26) Quartz grenu en couches dirigées de l'E. à l'O., inclinées au N. de 30°, des environs de Norungah.

Norungah est un très-grand village, qui a été plus considérable encore; plusieurs de ses quartiers ne sont que des ruines abandonnées. Une Mosquée, bâtie en briques, ressemble tout à fait à une maison d'Europe; tout le reste est de pisé. C'est une étrange espèce de ruines que celles de cette bâtisse, le superlatif de la misère. La pluie, chaque année, en confond les débris avec le sol. L'*Argemone mexicana*, et une espèce d'*Echinops* que je vois pour la première fois, rendent témoignage que cette petite butte d'argile fut jadis une maison. Une profusion de *Tars* s'élèvent dans les espaces vagues qui séparent les rues sinueuses, étroites et montueuses du village, et lui donnent un air tout à fait pittoresque.

Le 24 décembre 1829. — Camp à Hinguelisse, 8 cos. (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Norungah.

Les mêmes aspects qu'hier jusqu'en approchant d'Hinguelisse; alors les terres, plus maigres encore, se refusent à la culture et se couvrent d'arbrisseaux sauvages, et l'on découvre la Sône; elle est immense. D'Hinguelisse, qui est élevé sur sa rive droite, on n'en distingue que les sables: la rive opposée paraît plus verte; on y distingue quelques bouquets d'arbres; c'est à la distance d'environ 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.). Hinguelisse n'est qu'un pauvre petit hameau qui semble désolé comme ses alentours.

Le 25 décembre 1829. — Camp à Saseram (سازرام), 6 cos. (3 $\frac{1}{2}$ l.) d'Hinguelisse.

Dans la saison des pluies, les eaux de la Sône coulent à plein bord jusqu'auprès d'Hinguelisse. Maintenant on marche plus d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) dans ses sables avant de voir une goutte d'eau; lorsqu'on regarde alors au S.O. ou au N.E., dans la direction du cours de la rivière, la stérilité de ses bords se confond avec les sables de son lit, et l'on se croit dans un désert. Une troupe nombreuse de chameaux qui vint à passer près de moi en ce moment, augmenta cette illusion. Leurs pas sont lents, mais très-grands, et si doux, qu'on ne les entend pas marcher. Deux éléphants vinrent ensuite, rappelés de Londres par la Cour des Directeurs: ce sont de vieilles connaissances que les armes de lord William Bentinck me font reconnaître; j'ai monté sur eux à Barrackpour: toute la maison du Gouverneur général, envoyée d'avance sur la route des montagnes, revient ainsi à Calcutta. Deux à deux, ces superbes animaux n'ont nullement l'air de s'ennuyer de leur servitude; leur allure est

toute joyeuse; ils jouent avec leur trompe, et répondent du geste, avec un air d'intelligence bien singulier, aux paroles de leur conducteur. On s'étonne de la sagacité du chien; mais le chien est modifié par l'homme depuis des milliers d'années dans son type physique et dans son type intellectuel; et l'éléphant, que nous ployons à la même obéissance, nonobstant sa force prodigieuse, a toujours été pris sauvage dans les bois, souvent dans un âge déjà avancé. Où s'arrêterait son intelligence, si l'on pouvait éduquer sa race, au lieu d'individus qui ne se reproduisent pas?

Deux faibles cours d'eau, l'un, large à peine comme la moitié de la Seine, à Paris, et l'autre de la même largeur, coulent en ce moment, perdus au milieu des sables de la Sône, près de sa rive gauche, distants entre eux d'un demimille ($\frac{1}{2}$ l.). On traverse ces deux bras dans de mauvais bateaux. La multitude des natifs qui voyagent à pied donne un pice ou $\frac{1}{2}$ pice pour le passage (0^f,04 ou 0^f,02). Pendant les pluies, c'est quinze ou vingt fois davantage, 3 ou 4 annas (0^f,50 ou 0^f,60); c'est alors une navigation de 2 ou 3 heures. Mais il y a peu de voyageurs à cette époque sur la route, et point de voitures; elles se perdraient dans la boue.

Une petite Indigoterie sur la rive gauche, puis des jungles rarement interrompus par quelque peu de culture. Le passage de la rivière avait demandé 4 $\frac{1}{2}$ heures, et de sa rive à Saseram il y a 5 cos. (3 l.); journée bien pénible pour les bêtes, et bien longue. L'excessive froidure des eaux de la rivière m'avait engourdi les jambes en un moment le matin, et le soleil, au haut de sa course, était devenu brûlant. Cependant, le fond de l'air demeure tempéré lorsqu'il ne reste pas frais, et il est toujours vif. C'est le même caractère de chaleur que j'éprouvai en Provence aux mois de mai et de juin, sèche, excitante. La tête bien couverte, je ne puis me méfier de ce soleil. Je vis si différemment de tous les Européens qui s'y exposent en ce pays, que j'ai droit vraiment à n'en être pas maltraité comme eux.

Deux pauvres gens, faisant même route que moi, marchaient d'un pas de course. Je leur demandai le sujet de leur hâte: ils étaient à court d'argent, et pressés d'arriver chez eux, où ils ne trouveront peut-être pas plus de riz que sur le grand chemin. Ils revenaient d'un pèlerinage à Jagrenat: ils avaient dépensé chacun, pour faire le voyage, allée et retour, 400 lieues environ, 8 roupies 10 annas (22^f,00), dont 2 roupies 6 annas (6^f,00) payés à la Compagnie pour entrer dans l'enceinte sacrée où les chars roulent sur le corps des fanatiques qui se précipitent au-devant de leurs roues. En déduisant le prix de ce spectacle, chacun n'avait donc dépensé que 6 roupies et 4 annas, environ

16^f,00, pour vivre pendant 2 mois, et faire près de 400 lieues. Ils revenaient au reste bien maigres. L'un d'eux portait un petit pinceau de roseaux cueillis près de Jagrenat, auquel il semblait attacher la même idée de sainteté et le même prix que les dévots du petit peuple chez nous, aux chapelets bénits par le pape. Tous deux avaient l'air très-satisfaits de leur voyage. Ils vont en effet se trouver les conteurs par excellence dans leur village.

Un monticule, au Nord du chemin, à 3 cos. ($1 \frac{3}{4}$) de la Sône, est formé de couches horizontales de Grès peu coloré, fin, à peine micacé, médiocrement dur. Des débris de la même roche se trouvent à 2 cos. ($1 \frac{1}{4}$ l.) du pied d'une rangée de collines à cime unie, déployées au Sud du chemin : elles sont évidemment formées des mêmes Grès.

Le jour tombait quand j'arrivai à Saseram ; je ne vis rien de la ville qu'une forêt de Palmiers, Tars et Dattiers, à l'entrée de laquelle je campai près du Bungalow de la Compagnie.

Bêtes et gens étaient exténués ; j'étais le seul qui n'eusse pas besoin de repos ; mais il était juste d'en accorder un jour à ma caravane après 10 journées de marche. Malgré la diligence que je dois faire pour arriver aux montagnes avant le renversement de la Mousson, je dois aussi un jour à la première ville ancienne que je trouve sur ma route.

Le 26 décembre 1829. — Séjour à Saseram.

Je m'attendais à voir une antique cité indienne, et je n'ai vu qu'une ville de tombeaux musulmans.

Saseram compte encore peut-être 10,000 habitants ; mais les demeures des vivants occupent moins de place que celles des morts : il y a des rues qui ne sont bordées que de tombes et de mosquées ; constructions lourdes et massives, dont les petites proportions défient le temps. Mon guide au travers de ces étranges sentiers est un pauvre Musulman qui paraît fier de la grandeur passée de ceux de sa croyance, et de leur prédominance actuelle sur les Hindous. En effet, je n'ai pas vu une pagode ; et c'est au pied de quelques vieux arbres de *Bhœur* (*Ficus indica*) que les Hindous font leurs prières. Parmi ces ruines s'élèvent les dômes du Mausolée et de la Mosquée du Padischah ; une porte se tient encore debout, vers le Sud de la ville, plus haute que les faites des maisons d'aujourd'hui. Au delà, on voit les restes d'une résidence royale.

Le Mausolée est un édifice octogone que recouvre un dôme légèrement bombé, flanqué de petits minarets. Une galerie, ouverte et voûtée, règne tout autour. Sur l'aire, à l'intérieur, s'élèvent de nombreuses tombes toutes simples

et sans inscriptions. L'une d'elles est celle du fondateur, et les autres, des membres de sa maison. Beaucoup d'enfants en bas âge reposent près de lui. Les murs sont chargés d'arabesques élégants, sculptés dans la pierre; plusieurs encadrent des inscriptions persanes que je regrette de ne pouvoir déchiffrer : ce n'est pas qu'elles soient effacées, mais elles sont couvertes, incrustées de poussière, et la forme de diverses lettres est modifiée d'une manière intelligible, pour complaire au goût et aux exigences de l'artiste.

A côté d'ouvrages finis avec une extrême délicatesse, sont des parties à peine ébauchées, des blocs à peine équarris. De même aujourd'hui, pour arriver aux salles brillantes et magnifiques des riches Indiens, vous devez toujours traverser ou apercevoir quelque réduit obscur et dégoûtant; il n'y a pas d'ensemble, d'harmonie dans leur architecture.

Un mur mauresque entoure cet édifice; des minarets s'élèvent sur ses angles; de sa cour déserte, on passe dans une autre où est creusé un bassin carré, très-profond, où l'on descend par trois grands escaliers. De petites Mosquées sont bâties au-dessus, dont le toit arrive à peine au niveau du sol. Quelques oiseaux seuls vivent parmi ces ruines, que je juge fort peu anciennes, d'après leur état de conservation.

Une observation du baromètre, faite à midi dans le Mausolée, m'a donné une différence de niveau bien petite avec Calcutta.

A une centaine de pas, au nord du Mausolée, est un grand bassin qui n'a pas moins d'un ou $1\frac{1}{2}$ hectare de surface, de forme carrée, au centre duquel est bâti un édifice du même style, mais de proportions plus grandes. Un pont y conduisait; il est rompu : la Mosquée se trouve ainsi isolée comme une île, et les oiseaux de proie, les Milans et les Corbeaux, qu'aucune visite n'y peut importuner, s'y sont établis par milliers. Quelques Pipuls en ont pris aussi possession, et leurs racines auront bientôt fait effondrer toutes les voûtes. Un peintre ne saurait désirer ni plus ni moins.

Sur les bords du bassin, plusieurs petites Mosquées ont été bâties, bien misérables, auprès de la belle et grande ruine dont je viens de parler; et des multitudes de tombes couvrent les pentes qui descendent au bassin, revêtues jadis d'escaliers en pierre. Des prêtres musulmans y viennent réciter chaque jour les prières. *مسلمان پادری* (*Mousoulmâni Pâdri*), me dit mon guide. Les Indiens de toute caste n'ont d'autre mot que *Pâdri* pour dire prêtre. Cela prouve quelles chances de succès eut jadis, parmi eux, le catholicisme romain. Nul d'eux ne comprendrait le mot anglais *Clergyman*.

La grande porte qui est restée debout, au sud de la ville, où elle domine

comme une tour toutes les maisons environnantes, était sans doute celle de l'enceinte de la demeure du prince ; mais on ne voit plus de vestiges de murailles. Quelques pauvres familles de tisserands nichent avec les oiseaux dans les ruines du palais ; les salles en étaient décorées d'arabesques peintes à fresque que la pluie n'a pas détrempées. Les débris tombés sur quelques terrasses, de parties de l'édifice plus élevées, y ont formé une petite couche de terre végétale que se disputent une multitude de plantes sauvages.

De ce jardin singulier, qui domine toutes les parties de la ville, on en saisit l'ensemble qui n'est pas très-étendu, mais qui pourtant mériterait le nom de ville dans tous les pays du monde. Les maisons des habitants pauvres, avec leurs murs de pisé, sont serrées les unes près des autres, et l'on n'aperçoit que leurs toits de tuiles ; tandis que les mosquées ou les demeures des riches, isolées, entourées de quelque espace ouvert, montrent leurs murailles de pierre. Au Sud, il n'y a plus que des tombeaux ; ils s'enfoncent dans l'éloignement d'une petite forêt de Tars et de Dattiers. La campagne alentour est cultivée, mais la terre en est peu fertile, et les jungles ne sont pas loin. Je ne m'explique pas la base de la magnificence passée des princes de ce lieu.

Quelques rues, moins étroites et moins tortueuses, sont habitées spécialement par diverses professions, et les produits de leur travail exposés sous la varangue ouverte devant leur demeure, en font autant de bazars. C'est au milieu de son petit étalage que chacun travaille, accroupi comme un singe, et, comme un singe aussi, non moins adroit de ses pieds que de ses mains. Du reste, leurs procédés et leurs ouvrages sont également grossiers. Les vases de laiton (Pl. XX, fig. 2 et 3), dont la fig. 2 représente la forme la plus commune, et qui servent à tous les habitants de ce pays, quelle que soit leur religion, pour boire et faire leurs ablutions, sont fondus en cuivre, puis diminués d'épaisseur à la lime et battus sur l'enclume. Chauffés légèrement, on les frotte d'un morceau de zinc dont une petite quantité fondue leur reste adhérente, et l'on opère grossièrement par le martelage et quelques faibles recuits, l'imparfaite union des deux métaux. D'autres font, avec de l'étain, cette sorte d'étamage. Je n'ai pas vu d'outils anglais dans les mains de ces ouvriers ; leurs outils indiens sont détestables, et, s'il n'en avait pas d'autres pour travailler, le plus habile ouvrier d'Europe ne saurait pas s'en servir à beaucoup près aussi adroitement.

Leur travail, qui est lent, ajoute très-peu au prix du métal. Des tourneurs en cuivre et en argent font des bracelets pour les femmes et les enfants. Auprès d'eux, des forgerons font divers ouvrages grossiers, des clous, des cuillers, et, avec un métal à peine aciéré, des fers de lance et des lames de sabre. Un

mauvais sabre neuf, avec sa massive poignée de fer et son étui de bois recouvert en peau, coûte une roupie (2^f,50); on a deux piques pour cette somme. Ces armes sont ici dans les mains de tous les hommes, les sabres surtout.

Un de mes plus pauvres domestiques, mon palefrenier, séduit par le brillant poli d'une lame neuve, se sépare pour elle d'une de ses roupies; puis il regarde avec dédain ses camarades désarmés, il ne parle plus que de tuer, de pourfendre les voleurs. La nuit, on lui vole son turban sur sa tête, et il vient le matin, en pleurant, me montrer sa tête nue. Il n'a plus de roupie pour acheter un turban.

La peau noire des natifs, plus généralement foncée en couleur ici qu'à Calcutta, leur nez aquilin, leurs grands traits, leurs moustaches, et leur sabre sous le bras gauche, leur donnent un air extrêmement martial. On se croirait au milieu d'un peuple belliqueux. Quoique moins timide qu'au Bengale, il est cependant bien loin encore de l'énergie européenne. Je n'ai pas encore vu une lame hors du fourreau. Quand deux hommes armés se prennent de querelle, ils semblent n'avoir pas l'instinct de la vider à coups de sabre. Les voleurs ne sont que de subtils filous. Ils n'ont pas ici le courage qui fait les brigands; c'est fort heureux pour les volés, qui n'auraient pas celui de se défendre. A l'exception d'une rixe de gens ivres, je n'ai pas encore vu dans l'Inde, deux hommes se battre. J'en ai vu souvent un frapper un autre; mais c'est qu'il avait la conviction que cet autre, encore plus poltron que lui, recevrait les coups sans les rendre.

De petites loupes de fer plein de laitier se vendent à raison de 0^f,24 le kilogramme; elles viennent des forges voisines d'Hazaroubag, transportées à dos de bœufs.

Profusion de pâtisseries sucrées, faites de grains divers, gonflés et desséchés, empâtés dans le caramel du sucre du pays, dégoûtant de mélasse. On les appelle *میتائی Mitai* (*Sucreries*). Toutes les castes en peuvent manger. Le bazar au grain est très-misérable; la farine du froment est blutée grossièrement pour les riches, mais les pauvres mangent le son qui en a été séparé.

Il y a un baigneur musulman, à la façon turque. Une petite maison de pierre, excessivement propre, est divisée en plusieurs très-petites chambres, communiquant de l'une à l'autre, fermées par d'épais rideaux de tapisserie, et à peine éclairées du dehors au moyen d'une petite vitre. La première pièce où l'on entre n'est qu'une serre chaude tout au plus. La dernière est une étuve brûlante; c'est là que l'on se baigne, graduellement préparé à la haute chaleur du bain par celle de l'air de l'étuve et des chambres précédentes. On

en sort pour se faire, masser dans une de celles-ci, s'arrêtant dans chacune pour quelque détail de toilette où vous assiste le baigneur, et dont le moindre avantage assurément n'est pas de préparer graduellement le patient à l'impression de l'air extérieur. Je dis le patient, parce que cet abandon de sa personne aux mains d'autrui me paraît devoir être un petit supplice. Tout cela est calculé pour un seul. J'ignore quelles gens se viennent faire exécuter par le baigneur pour défrayer les dépenses de son petit établissement.

Indépendamment du Caravanséraï de la Compagnie, bâti sur le plan accoutumé, en face de son Bungalow, il y en a dans la ville un grand nombre d'autres qui portent le nom du Padischah. Ce sont de petits faubourgs fermés, au milieu de la ville qui est ouverte. Un gardien y veille au bon ordre, et plusieurs domestiques à la propreté. C'est là que s'arrêtent tous les voyageurs natifs. Chacun paye pour son abri et la sûreté de son bétail ou de son bidet, qui ne peuvent là lui être volés pendant la nuit, 0^f,04, 0^f,08 ou 0^f,32. On demande 4 annas (0^f,64) à ceux qui voyagent avec deux ou trois domestiques. Le pisé des murailles et de l'aire de chaque petite chambre est lavé tous les matins, comme les maisons des natifs, avec du fumier de vache délayé dans de l'eau, mixture à laquelle les Hindous attachent une idée superstitieuse de pureté. Ils doivent ainsi se trouver aussi bien que chez eux dans ces tristes réduits, éclairés seulement par l'ouverture de la porte, et où les préjugés européens seraient bien mal à l'aise, quoique plus proprement logés que dans maintes auberges d'Europe. Je suis entré dans tous ces Caravanséraïs : rien de si tristement misérable que l'aspect de la population qui les fréquente; elle se compose, en majorité, de pèlerins; les autres sont de petits marchands, des porteballes, dont une petite rosse affamée porte toute la fortune; ou de plus misérables encore, des hommes d'*espérance*, de pauvres diables qui voyagent en quête de quelque moyen d'existence.

Beaucoup de femmes, d'enfants en bas âge, de vieillards décrépits qui n'ont pas la force de poursuivre leur route, s'arrêtent là pour se reposer quelques jours et sécher les plaies de leurs pieds écorchés.

Une colline de 150 à 200 mètres de hauteur s'élève à 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) au S. E. de la ville, liée à la petite chaîne dont j'ai parlé précédemment; on arrive à sa base sous l'ombrage des Palmiers, parmi les tombes et les mosquées. Quelques figures pittoresques animent cette scène calme et touchante, ce sont des Musulmans, en robe de couleur, qui passent lentement entre ces arbres, portant des fleurs sur la tombe récente d'un parent, ou sur l'antique sépulture de quelque Saint renommé. Des Imans, à longue barbe blanche,

marmottent près d'elles des versets du Koran. Le plus saint de ces sépulcres est au sommet de la colline : c'est un lieu de pèlerinage où l'on vient de bien des milles à la ronde; il est enchâssé dans la solide construction d'une large plate-forme stuquée qui couronne la colline, et où l'on monte par des degrés. Hindous et Musulmans quittèrent leurs souliers en approchant de ce lieu saint, mais nul ne parut offensé de me voir marcher avec mes bottes sur le toit de la dernière demeure de *Sannan Sayd*, سنن صید. Près du tombeau est un ermitage désert. Une double inscription en dévanagari et en persan est écrite au-dessus de sa porte, mais en détestables caractères.

Tandis que j'étais occupé à la copier, un faquir gravissait la colline d'un autre côté, et montait sur la tombe récitant des prières d'un air imbécile. Je lui demandai s'il pouvait m'aider dans ma besogne, mais le pauvre diable ne savait lire aucune écriture. Mes gens semblèrent plus édifiés de ma mauvaise transcription que de ses dévotions d'énergumène. Je leur montrai le nom de *Mohammed* en caractères persans, et leur appris à le reconnaître. Hindous et Musulmans étaient émerveillés de ma science et charmés de leur nouvelle acquisition. Mon guide, espèce de sergent de ville, de bonne mine dans son espèce, ne sait lire que le dévanagari : cependant les publications se font à Saseram en caractères persans; mais c'est la langue des clercs.

Cette rangée de collines, qui s'étend à l'Ouest jusqu'à perte de vue, est formée de couches de Grès plus ou moins épaisses, plus ou moins dures, mais semblables d'ailleurs depuis la base jusqu'au sommet. La couleur en est claire et peu variable; ils sont très-fins et non effervescents, à peine micacés. Le ciment des grains de Quartz est peut-être une infiltration quartzeuse, et çà et là, avec évidence, une infiltration ferrugineuse. Les bancs, légèrement contournés en petit, sont sensiblement horizontaux en grand; à peine se relèvent-ils de quelques degrés au N. O. vers la ville. Les uns, également durs et presque blancs, sont continus dans une longueur considérable; d'autres sont formés de masses parallélipédiques dont la structure tabulaire est concentrique. Cette structure indique le mode de leur consolidation. Des infiltrations ferrugineuses pénétraient leurs masses par l'intervalle des strates et les fissures de chacun.

Aucun fossile, que je sache, aucune empreinte organique n'ont été trouvés dans ces Grès, dont j'ai vu d'immenses surfaces fraîchement découvertes dans les carrières nombreuses ouvertes à la base de la colline. C'est la pierre dont sont bâtis les anciens édifices de Saseram, et qui y sert à toutes les constructions. Nul doute que la roche quartzeuse dont j'ai vu un lambeau sur l'autre rive de la Sône, ne soit, malgré son inclinaison, une dépendance de ce terrain. Mais

quel est-il? Un seul terme se présente, isolé, découvert, avec les caractères les plus généraux. Il est impossible de le déterminer. Mon catalogue contient deux échantillons de ce Grès. — (G. 27) Grès de Saseram, exploité au pied des collines qui s'élèvent au Sud de la ville; en couches horizontales sans intercalation d'argile; quelques couches sont légèrement effervescentes. *A*, de la base de la colline; *B*, du sommet, sous le tombeau du Sayd.

La végétation de ces collines secondaires est extrêmement misérable. Leur aspect, brunâtre à distance, et presque pelé de plus près, diffère entièrement de celui des montagnes primitives que j'ai vues jusqu'ici : ce sont pourtant les mêmes espèces végétales, moins les arbres et les arbrisseaux.

Pas un Européen ne réside à Saseram; pas un sipahi n'y garnisonne. Quelques scribes et agents de police natifs, nommés par le magistrat de la station civile dont cette ville ressortit, suffisent à ce que l'on appellerait en France son Gouvernement. Il est à regretter qu'on n'en ait pas fait le chef-lieu d'une station. Ses antiquités, ses tombeaux et son bois de palmiers, avec quelque peu du goût qui est naturel aux Anglais, en eussent fait le reste le plus élégant de la splendeur musulmane dans l'Inde.

Ce qu'il y a de fortune parmi les natifs est entre les mains des Musulmans. L'un d'eux, que l'on m'assure être un homme considérable, m'envoya le matin un message pour m'exprimer le désir de me faire une visite. En vain je cherchai à en connaître l'objet; il voulait m'assurer de son respect, je n'en avais que faire : cependant je consentis, avec indifférence, à le recevoir. Mais il stipulait qu'il s'assiérait devant moi et qu'il aurait une chaise : or, je n'en ai pas dans ma tente; j'envoyai donc au diable son message, et n'en entendis plus parler. Je suppose que le contraste de mon modeste équipage, avec la distinction honorifique d'une garde et l'ignorance où sont mes gens de ce que je suis, aura excité chez quelques natifs une vive curiosité, et conseillé à un fin politique la démarche qu'il a faite auprès de moi.

Le 27 décembre 1829. — Camp à Jehanabâd, 8 cos. (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Saseram.

De ce côté de Saseram il n'y a plus de jungles; toutes les terres sont cultivées; elles s'améliorent progressivement à mesure que l'on s'approche de Bénarès. Ce pays est parfaitement plat, à l'exception de la rangée de collines qui se perd à l'Ouest derrière Saseram. Les villages sont serrés et assez peuplés; des quinconces de Manguiers alentour. Les mosquées, communes dans la campagne près de Saseram, deviennent plus rares en s'avancant au Nord, et les ignobles petites chapelles des Hindous se montrent de nouveau de tous côtés.

Jehanabâd est un village fermé de portes, avec des faubourgs ouverts. On appelle *Seraï* la partie fermée. Lorsque de petits partis armés parcouraient les campagnes et rançonnaient les voyageurs qu'ils y trouvaient, les séraïs étaient fort utiles. Ils me paraissent maintenant la place la plus sûre pour être volé. Impossible d'échapper, vous êtes enfermé avec les voleurs! Comme on ne parle que d'eux, je vais camper loin du village, au milieu des champs, là où l'on suppose qu'ils abondent; et le soir je fais charger les fusils de ma garde et défends de laisser approcher qui que ce soit. J'avais chassé auparavant les *Tchokedars* et les *Burkondaz* que les sipahis ont coutume de requérir pour veiller la nuit, et qui sont de vrais loups introduits dans la bergerie; et cette fois on n'a pris à aucun de mes gens son bonnet sur sa tête.

Un faquir hindou passa, il y a quelques années, à Jehanabâd, gueux comme les autres, mais beau parleur. Il séduisit les habitants qui ne le voulurent pas laisser partir. On le retint; les riches et les pauvres du village et de tous les villages voisins, accourus sur le bruit de ses discours, se cotisèrent, et il vit comme un évêque dans ces cantons. Je l'ai vu de loin le soir sur un éléphant très-décemment caparaçonné, et suivi de nombreux domestiques; il venait de faire une tournée religieuse et financière dans les cantons qui se sont donnés spirituellement à lui, et corporellement aussi quelque peu. C'est un Brahmane.

Les princes musulmans avaient bâti, sur la petite rivière de Gouréah, entre Saseram et Jehanabâd, un pont de pierre massif comme les édifices de cette ville; mais, comme eux, ce n'est plus qu'une ruine. Le Gouréah, presque à sec maintenant, est encaissé entre des bords élevés, et coule lentement; la pente des eaux est bien douce jusqu'au Gange.

Le 28 décembre 1829. — Camp à Monir, 7 $\frac{1}{2}$ cos. (4 $\frac{1}{4}$ l.) de Jehanabâd.

Mêmes aspects monotones. Tous les villages que la route traverse ont un quartier fermé. Les campagnes sont toutes percées de puits d'où des bœufs tirent de l'eau pour arroser les blés. La sécheresse est telle, que la terre est dure comme si elle était gelée profondément, et toute crevassée, comme il arrive souvent en Europe dans l'été. Cependant le sol est un sable argileux.

Au Bengale, la terre rapporte tous les ans deux récoltes de Riz : ici, deux récoltes aussi, mais une seule de Riz qui occupe le sol depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre; l'autre de blé ou de plantes légumineuses ou oléifères qui ne demandent pas à être inondées, et mûrissent leurs grains pendant les hot winds. Ce sont les moissons dont la terre est couverte main-

tenant. J'ignore ce qu'elles deviendront en mûrissant, mais elles sont bien chétives dans leur jeunesse. Comment en serait-il autrement? le sol froid et maigre ne reçoit jamais d'engrais. Ici leur usage est aussi inconnu qu'au Bengale, où les eaux du Gange débordé les rendent inutiles et les remplacent par la couche de limon qu'elles déposent sur les terres; mais ici l'inondation de l'été ne vient que du ciel, elle ne laisse rien après elle.

Son éventualité expose chaque année, aux horreurs de la famine, d'immenses populations. Il n'en est pas du Riz comme des autres cultures; nulle n'est si exigeante sur les conditions de sa réussite. Quand le cours de la saison lui est absolument contraire, sa récolte est, non mauvaise, mais nulle. Les malheureux habitants vivent alors exclusivement des graines grossières des légumineuses que l'on donne d'ordinaire aux chevaux et aux bœufs, et que les plus pauvres ont coutume de n'associer à leur Riz que pour une petite proportion.

Le 29 décembre 1829. — Camp à Sadrazah, 9 cos. (5 $\frac{1}{4}$ l.) de Monir.

La rivière de Durgouty est, comme le Gouréah, tout à fait insignifiante. Mais celle de Caramnassa, que l'on passe ensuite, et qui descend au Nord des environs de Rotasghur, est beaucoup plus large. La profondeur de son lit, actuellement presque à sec, y a fait établir, sans difficulté, ce qu'on appelle ridiculement dans l'Inde un *Shakspearian-Bridge*, ou pont suspendu pour les piétons, auquel on travaille à substituer un pont de pierre. On le bâtit d'un grès fort dur, très-fin, légèrement rougeâtre, tiré des collines qui se prolongent à l'Ouest de Saseram, et qui appartiennent à la même formation.

Le 30 décembre 1829. — A Douleïpour, 8 $\frac{1}{2}$ cos. (5 l.) de Sadrazah.

La fréquentation de la route annonce le voisinage de la grande ville dont je ne suis plus qu'à 3 lieues. Les villages sont de plus en plus considérables, et, quoique bâties exclusivement de terre, leurs maisons paraissent solides et durables: tous ont un séraï. A Sadrazah, c'est un ancien Fort qui en tient lieu, bien bâti en briques, carré et flanqué de petits bastions. Ce lieu dut être autrefois de quelque importance. Quoiqu'il en soit bien déchu, l'aspect du pays alentour n'est pas celui de la décadence. Toutes les terres sont cultivées, et je vois de jeunes arbres plantés avec soin pour remplacer les groupes antiques dont chaque année éclaircit l'ombrage.

Les nuits sont moins froides, et l'air, quoique vif et frais à l'ombre, ne peut faire supporter sans quelque fatigue la chaleur extrême du soleil entre

10 heures et 2 heures et $\frac{1}{2}$. Je remarque aussi, depuis Saseram, un léger changement dans la transparence de l'atmosphère. Les nuits ne sont pas moins pures; mais à l'aube du jour, qui annonce, bien moins brusquement qu'à Calcutta, le lever du soleil, quelques parties du ciel se parsèment de vapeurs blanchâtres dont l'horizon est obscurci à une très-courte distance. Elles stagnent dans l'atmosphère, à une très-petite hauteur, et le soleil, en se levant, ne les dissipe pas; elles se divisent davantage et remplissent l'air d'une sorte de poussière blanche. Au milieu du jour, quelques nuages blancs se forment dans les hautes régions du ciel : le voisinage du Gange en est-il cause?

Les gens que j'ai eu constamment près de moi dans le premier voyage que voici terminé demain, avec l'année 1829, n'ont pas été un des sujets d'observation les moins intéressants qu'il m'ait offerts. Les Européens, dans les villes de l'Inde, n'aperçoivent presque rien de la vie des natifs qui les servent. Le service domestique en ce pays, est, comme ailleurs, le service militaire; il dure, pour chaque homme, quelques heures du jour; hors de là, il se trouve libre, et vous ne savez rien de la forme d'existence des gens qui vous servent. Il n'y a peut-être pas un Européen à Calcutta qui sache où demeure un seul de ses domestiques; s'ils sont mariés; s'ils ont des enfants, des frères, des parents âgés, et en quel pays; ce qu'ils font de leurs épargnes, etc., etc. C'est une chose étrange, et particulière à la nation anglaise, que cette distance à laquelle elle est si jalouse de tenir les étrangers avec lesquels elle est mêlée; et en ce pays les natifs n'ont pas fait d'avances à leur réserve. La classe nombreuse des Behras, la plus domestique de toutes celles qui servent les Européens dans l'Inde, vivant à quatre pas d'eux, au dedans de leurs maisons, dans les chambres qu'ils occupent, et qui les suit de chambre en chambre dans toutes les parties de leurs demeures, pour les éventer, pendant neuf mois de l'année, n'a pas encore produit un homme qui comprît l'anglais. Ils assistent comme des animaux, comme des meubles, à toutes les conversations, et l'espoir de les comprendre un jour ne les engage jamais à y prêter aucune attention. Les Ketmatgars qui servent à table, paraissent pour mettre le couvert, et s'enfuient après l'avoir enlevé : où vont-ils? que vont-ils faire? D'autres serviteurs, à la ville, ne voient jamais la face du maître. En voyage, la nécessité les livre à votre observation. Mes gens en paraissaient fort déconcertés les premiers jours, mais en un mois les voici fort habitués à être regardés et questionnés sur les choses qu'ils aiment à cacher. En me parlant quelquefois de leur pauvreté, pour obtenir quelque petit présent, ils m'ont donné l'occasion de les interroger sur leur famille; car il n'en est pas un auquel ses gages ne doivent suffire de reste pour

sa nourriture et son mince entretien, l'un et l'autre réglés au taux de la misère générale. Alors j'ai su quels étaient mariés, quels ne l'étaient pas; j'ai demandé depuis quand, et combien d'enfants, et l'âge de la femme, etc. Mes quatre Hindous, dont un n'a que 19 ans, sont mariés. Leurs femmes sont à 100 et 200 lieues d'ici, dans le pays d'un chacun. Ils prétendent tous leur faire une pension mensuelle réglée sur la quotité de leurs gages; la moindre est d'une roupie (2^f,50), c'est ce que donne le plus pauvre, celui qui n'a que 4 roupies (10^f,00) par mois. Mais l'imbécile, qui peut à peine se traîner sur ses jambes, quoiqu'il prétende ne s'être jamais mieux porté, au lieu d'une femme, seul d'entre tous, en a deux; et il partage avec elles par moitié son mince salaire: il lui reste 5 fr. par mois pour toutes ses dépenses. Pourquoi ces deux femmes? Pourquoi une femme seule dans de telles conditions? je l'ignore; et ces malheureux sans doute ne le savent pas eux-mêmes. Sans elle, ils auraient dans leur situation une aisance relative, se pourraient vêtir chaudement, proprement, mettre un peu de beurre dans leur riz, et acheter encore dans l'occasion la jouissance d'une femme; tandis que, mariés, ils sont forcés à la continence maritale par l'éloignement, et, par la misère où le mariage les réduit, à une continence à peu près absolue. C'est l'instinct de la nature qui fait en Europe des unions dans les basses classes, et qui leur prépare un avenir plus misérable encore par l'imprévoyance; mais dans l'Inde, rien de pareil. Si l'on peut désirer la femme que l'on n'a jamais vue, ce n'est pas du moins à 8 ans: et c'est à cet âge que les parents concluent entre eux, dans chaque caste, les mariages de leurs enfants. Les castes les plus élevées sont, comme en tous pays, les plus éloignées de la nature, et ne se départent jamais de cette règle, moins rigoureusement observée par les plus basses. Il ne faut cependant chercher dans celles-ci rien qui ressemble au sentiment passionné qui existe si souvent en Europe parmi les classes inférieures, et qu'elles prouvent si fréquemment, en France surtout, par des suicides, lorsque des obstacles s'opposent à l'accomplissement de leurs désirs.

Un de mes charretiers, jeune drôle fort alerte, d'une vingtaine d'années, Musulman, me dit qu'il est marié depuis 10 mois à Calcutta; qu'il a une petite femme, toute petite, de 12 ans. «C'est un bien grand plaisir!» Il lui donne par mois 2 des 5 roupies qu'il gagne, 5^f,00 sur 12^f,50; mais quand il est près d'elle, jamais elle ne mange avec lui, avec lui ne cause, et ne lui sert exactement que comme toutes les filles de cet âge lui pourraient servir pour moins de 2 roupies (5^f,00) par mois; mais elle est *sa chose*. S'il n'a pas de vêtement pour couvrir sa peau nue dans l'hiver, s'il n'a rien au monde

que le riz qu'il a acheté le matin pour sa subsistance du jour, il a du moins une femme à lui.

Les natifs de tout âge, de toute croyance et de toute condition, parlent avec la même indifférence, presque avec dégoût, de femmes qui ont à peine cessé d'être des enfants.

Mon Mounschi, Musulman, espèce de petit bourgeois dans la hiérarchie sociale de ce pays, jeune homme de 24 ans, me disait que la sienne, âgée de 16 ans, ne lui donnait plus que bien peu de plaisir; mais en parlant de trois années auparavant : « Quel plaisir alors ! »

Il savait cela avant de l'épouser, car les Musulmans ne se marient qu'en âge de consommer le mariage, et il était déjà d'une classe, et sa femme pareillement, à ne l'avoir jamais aperçue auparavant; sa mère seule l'avait vue, et ses parents avaient réglé la chose en son nom.

Les Musulmans du commun sont pleins de superstitions hindoues. On voit fréquemment dans les jungles, au bord du chemin, un petit toit de paille porté sur quatre bambous, et abrité par une plate-forme de boue pétrie, relevée çà et là en hémisphères. Je demandai si c'étaient des chapelles hindoues, car elles y ressemblent entièrement. Mais non; c'étaient des *Chapelles des bois*, saintes pour les Hindous comme pour les Musulmans, et que tous vénéraient également à cause de l'efficace protection qu'elles leur offrent contre les tigres. Ils semblent croire aux fictions de la Fable, aux divinités rustiques. Cette dévotion toutefois ne se manifeste que par son propre aveu, lorsqu'on l'interroge. Je n'ai pas vu un de mes gens faire une grimace devant aucune de ces *deotas*, ni devant aucune pagode, non plus que devant une mosquée ou une tombe musulmane.

C'est sur les choses du boire et du manger que s'accumulent leurs superstitions : celles des Musulmans ne sont souvent, je le présume, qu'une imitation hypocrite de celles des Hindous, pour leur donner à croire qu'ils ont aussi quelque chose de semblable à une caste, qui ne se peut conserver que par une multitude d'observances. Ceux des basses classes sont extrêmement vexés du mépris sincère que leur portent, du fond du cœur, sur cet article, les hommes de la même condition et de l'autre croyance. Ils cherchent, pour leur donner une haute idée de leur *pureté*, à renchérir sur leur éloignement pour les *Feringuis*. Le plus mauvais drôle de ma petite caravane, l'homme qui est chargé du soin de ma tente, Musulman d'Agra, refusa un jour de recevoir de ma main mon parasol, prétendant qu'il mangeait. Cela était vrai, il mangeait du grain qu'il venait d'acheter tout grillé des mains d'un *Tchamâr* peut-être; et il s'enveloppait du

coin de sa ceinture comme d'un gant pour ramasser mon parasol qu'il me disait de déposer à terre. Force m'est d'avouer que je le déposai, non doucement, sur ses épaules. Ce n'est que lorsqu'ils font bouillir leur riz le soir que les Hindous sont soigneux d'éviter le contact de quiconque n'est pas de leur caste, Chrétien, Musulman ou Hindou, peu importe.

Hors de cette heure sacrée, dans l'habitude des relations du jour, Hindous et Musulmans paraissent se croire moins étrangers entre eux qu'avec les Chrétiens; ce n'est peut-être que l'effet de la similitude de nationalité.

Les Musulmans qui ne sont pas absolument de la basse classe, ceux qui ont lu quelque peu du Koran, qui ont vu dans les villes les temples des Anglais, nus, sans images comme les leurs, savent au contraire faire, entre ce qu'ils appellent l'idolâtrie des Hindous et l'erreur des Chrétiens, une très-grande différence; mais mon Mounschi était fort près d'assimiler aux Hindous les catholiques dont il avait vu l'église, à cause de la ressemblance de Jésus sur la croix avec les mauvaises peintures dont leurs murs sont salis.

J'avais toujours été surpris de l'abondance des poteries antiques dans les contrées où l'on en trouve des fragments. La terre ici en est couverte. Ce qui est pour les Hindous et leurs demi-frères les Musulmans une observance religieuse, était sans doute pour les Romains une recherche de propreté. Leurs vases de terre cuite, poreuse, devaient s'imbiber de graisse et ne se pouvoir rétablir propres, après que l'on y avait fait cuire quelque viande; le même vase sans doute ne servait que peu de fois. Depuis Calcutta, mes gens n'ont pas laissé derrière eux moins de 400 vases de toute grandeur. C'est chaque jour, entre eux tous, une dépense considérable que leur achat. Celui du combustible, depuis Saseram, l'est davantage encore. Ici, le plus mauvais menu bois mort coûte le tiers du même poids de sucre. Il y aurait plus de profit à sécher les Cannes, et à les vendre pour faire du feu, qu'à en extraire le sucre.

Cette culture est redevenue assez étendue depuis Saseram. Curieux d'en connaître le produit brut, quand je trouve près de son champ de Cannes le propriétaire qui les garde, je lui demande combien de mands de sucre il en tire habituellement, et les champs étant des rectangles, j'en mesure de suite la surface avec bien peu d'erreur. De témoignages divers qui s'accordent assez, je conclus qu'un hectare rapporte 2,710 sers, environ 2,600 kilogrammes.

C'est plus que je n'aurais attendu de la saveur peu sucrée des Cannes vertes et de leur petitesse; mais elles sont extrêmement serrées. Puis, il faut observer que ces 2,600 kilog. contiennent toute leur mélasse, et une notable quantité

de bois. Je doute qu'on puisse les estimer à 2,000 kilog. de sucre brut, tel qu'on le prépare à Bourbon.

La plante de la Canne n'est pas ici la graminée superbe de cette île. Ses tiges s'élèvent droites, et ne dépassent pas 2^m,00, y compris le sommet de leur herbe. En cette saison, peu éloignée du temps où on les coupe, le feuillage en est maigre, et les feuilles les plus jeunes sont seules vertes. Le sucre, sur la route, coûte 0^f,07 la livre : c'est le prix du riz.

Ma Grammaire hindoustanie dit qu'on donne généralement aux faquirs l'appellation honorifique de *Schah*, Roi. Mes domestiques, qui ne l'ont pas lue, mais qui sont Hindoustanis autant que possible, Musulmans et Hindous indistinctement, leur disent très-rudement *dja!* lorsqu'ils s'arrêtent pour me demander l'aumône. C'est la manière la moins polie de dire à un homme de s'en aller : « *Dja! va! va-t'en!* »

Je n'ai pas encore vu un de mes gens donner un pice à aucun faquir; cependant ils disent que les faquirs sont très-respectables. C'est la dévotion de ceux des hautes classes en Europe, qui défendent *per fas et nefas* (en paroles ou en actions gratuites) l'église de leur pays, et n'y mettent jamais les pieds.

Le 31 décembre 1829. — A Bénarès, et séjour jusqu'au 5 janvier 1830.

J'arrivai sur les bords du Gange, devant Bénarès, le dernier jour de l'année. C'était par une matinée superbe. Le soleil, au commencement de sa course, illuminait merveilleusement l'antique cité dont la rive opposée du fleuve baigne les temples sans nombre. Derrière eux s'élevaient, en amphithéâtre magnifique, des édifices d'une grandeur imposante, et, par-dessus leurs élégantes terrasses, les sommets pointus de quelques pagodes dispersées dans la ville, et les deux Minarets de la Mosquée d'Aurengzeb qui dominent, suspendus dans les airs, cet horizon étrange et pittoresque. Quelques arbres opposaient à la teinte claire et rougeâtre des édifices, la couleur sombre de leurs cimes arrondies : leurs formes semblaient de loin celles de l'Europe; vainement je cherchai un palmier dans le tableau extraordinaire qui s'offrait à ma vue. Du site favorable où le hasard m'avait conduit, la nature se montrait à moi sous des traits presque européens; mais sans le secours du langage de ses productions, les monuments des hommes me disaient assez que j'étais en Asie et dans la plus étrange de toutes ses contrées.

Le Gange, dont les eaux montent dans la saison des pluies à 40 pieds (13^m) au-dessus de leur niveau pendant l'hiver, n'est ici maintenant qu'un fleuve de

moyenne largeur; et son courant, furieux alors, excède à peine maintenant un mille ($\frac{1}{4}$ l.) à l'heure. Sa largeur actuelle est en rapport avec les proportions de la ville, et je trouve dans la lenteur et la tranquillité de son cours, un accord avec l'air antique de stabilité qu'offre celle-ci.

Il suffit à présent de quelques minutes pour le passer. Le Ghaut où je débarquai est presque au-dessous de la ville, et pour me rendre aux cantonnements, je dus la traverser dans toute sa longueur.

Elle n'est guère moindre de 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.). Quelques rues sont assez larges pour le passage d'une voiture, mais la plupart n'ont que 6 à 7 pieds ($1^m,95$ à $2^m,27$) de largeur, et beaucoup de maisons se projettent d'un pied au-dessus d'elles depuis le premier étage. Tortueuses autant qu'étroites, pavées de dalles éparses, un cavalier n'y peut marcher avec sûreté.

Les maisons sont presque toutes de pierre; à cinq ou six étages assez bas; appuyées les unes contre les autres, percées de petites fenêtres peu nombreuses. Quoique moins hautes généralement que celles de Paris, elles le paraissent davantage à cause de l'étroitesse des rues. Le rez-de-chaussée de presque toutes celles que n'habitent pas des gens fort riches, est une boutique devant un magasin, et, comme cela doit être dans un pays fort pauvre, où l'immense majorité de la population ne vit que pour subsister, sur dix magasins il y en a neuf de grains. En dehors de sa nourriture, le peuple, dans les pays riches, consomme mille autres objets plus dispendieux qu'elle : ici, c'est tout pour lui.

C'était l'heure où commence le travail, où s'ouvrent les marchés, où la foule se précipite hors de ses demeures : elle est vêtue de la manière la plus pittoresque. L'habillement de la multitude consiste, en cette saison, en une sorte de robe de chambre qui descend à peine au-dessous du genou, à longues manches, serrée autour des reins, le plus souvent par une ceinture blanche. Cette robe, ou cette sorte de tunique plutôt, est faite d'étoffe du pays, bleue, rose ou verte, à fond de diverses couleurs couvert de palmettes, dans le goût des shalls de Cachemir, quoique ce ne soit qu'une impression sur une toile grossière de coton : elle est doublée d'une étoffe de couleur claire, unie, et chaudement ouatée. La plupart des Musulmans portent dessous des pantalons; les turbans sont de toutes couleurs. Par-dessus cet habit, chacun s'enveloppe d'une pièce d'étoffe peinte, beaucoup d'un schall de Cachemir.

La population est moins noire en général qu'à Calcutta, où je l'avais trouvée fort claire en arrivant de Pondichéry. Cependant les extrêmes du noir s'y rencontrent également, qui ne le cèdent en coloration à aucune race africaine.

Les rues sont encombrées de taureaux auxquels on a donné la liberté. C'est

une offrande pieuse extrêmement commune chez les Hindous. A Calcutta, la police gêne leur circulation dans les rues, toutes ouvertes aux voitures. Ici, ils ne gênent personne. Ces animaux sont d'une douceur singulière, gras, indolents; ils se dérangent pourtant pour les passants : ils vaguent autour des temples surtout, en quête de quelque nourriture. C'est un acte de piété que de leur en donner, et quoique je l'aie vu rarement pratiqué, la plupart sont en condition superbe. La loupe de graisse particulière à leur race acquiert un développement extraordinaire, se couvre de poils durs, assez longs, frisés, d'une couleur plus foncée que le reste du corps, et leur donne une forme singulière qui n'est pas sans beauté.

Beaucoup de rues sont fermées de portes, ouvertes le jour seulement. La ville est ainsi composée de nombreux quartiers dont plusieurs sont absolument séparés les uns des autres pendant la nuit.

Point de jardins dans son intérieur; aucun lieu de promenades; point de places, d'espaces ouverts, si ce n'est de très-petits. L'aspect des maisons est extrêmement varié.

Profusion d'ornements ciselés sur le bois ou la pierre de leur façade. Il y en a qui sont toutes couvertes de peintures; mais toujours on en voit quelques-unes au-dessus de la porte : figures allégoriques grotesques de la théogonie hindoue, d'un style lourd, égyptien.

Dans une des rues les plus étroites, j'entendais de loin venir derrière moi une troupe d'hommes poussant de grands cris : ils me joignirent bientôt, car ils couraient : c'était un enterrement. Le corps, enveloppé d'étoffe de couleur claire, était posé sur le dos, sur un brancard que 20 hommes portaient sur leurs épaules. Ils marchaient en cadence comme les porteurs de palanquins, précédés de quelques autres qui faisaient faire place devant eux. Cette bruyante procession avait l'air plus gaie que triste; le peuple y faisait moins attention encore qu'à Paris. L'idée de la mort est beaucoup moins grande, je crois, dans l'esprit des gens de ce pays. Il n'y a pas de doute qu'ils ne tiennent moins que nous à la vie.

Il y a peu de Mosquées au centre de la ville et près de la rivière; mais en approchant de ses limites, au N.O., leurs minarets s'élèvent de toutes parts. Ce sont de petits édifices élégants, bâtis le plus souvent au milieu d'un petit jardin entouré de murs percés à jour : ils sont déserts et silencieux. Les Musulmans des basses classes n'ont pas de culte, et me semblent ne visiter, quand ils sont saisis d'un accès de dévotion, que quelque place éloignée de pèlerinage, la tombe d'un Derviche ou d'un Iman. Autour des temples hindous, au con-

traire, la foule se presse tout le jour, et au bruit de cette colue s'ajoute l'inferral tintamarre de quelques diables toujours cachés dans quelques niches, qui renforcent la prière des fidèles, des sons discordants de leurs sifflets et de leurs cornemuses, et du tapage épouvantable de leurs tam-tams.

Le Tamarin est l'arbre des Mosquées comme le *Pipul* et le *Banian* sont ceux des Pagodes. Son feuillage léger et gracieux est en harmonie avec l'élégante légèreté des minarets qui s'élèvent à l'angle de ces édifices. Ce bel arbre ombrage les tombeaux musulmans qui bordent çà et là la voie publique à mesure que l'on s'éloigne du centre de Bénarès. C'est par cette zone toute musulmane que la ville hindoue se fond dans les campagnes d'alentour. Il y a peu d'espaces ouverts à traverser pour arriver aux cantonnements européens.

Rassemblés sur un moindre espace, ceux-ci auraient l'apparence d'une ville, car il n'y a pas moins de 50 à 70 familles européennes à Bénarès; mais elles sont disséminées à de grandes distances les unes des autres, derrière la ligne des cantonnements militaires; et leurs maisons n'étant presque toutes que de très-grands Bungalows fort bas, ont peu d'apparence. Une église, qui ne serait, comme toutes les églises protestantes, qu'une grande maison sans le clocher dont elle est surmontée, est bâtie au milieu de ce cadre de ville.

Entre toutes les portes devant lesquelles je passais, je ne savais où frapper: le hasard à peu près me fit choisir celle du capitaine Taylor, la première. C'est un singulier embarras que d'avoir une douzaine de lettres d'introduction dans le même lieu, lorsque l'on ignore tout des personnes auxquelles elles sont adressées. Je fus cette fois des plus heureux à cette loterie, y ayant pêché pour hôte un ancien militaire absolument dépourvu de *Stiffness* (roideur anglaise, et fort ennemi d'elle.

Après le déjeuner, je trouvai à la porte de mon logement un éléphant mis à ma disposition pour toute la durée de mon séjour, et, sans perdre de temps, je grimpai dessus pour faire mon cours de visites.

La station européenne de Bénarès se compose de l'état-major de trois régiments d'infanterie native et d'une compagnie d'artillerie; de quelques officiers de l'état-major de l'armée attachés en permanence à la division; des membres de deux cours judiciaires; d'un collecteur, personnage qui ne manque nulle part; d'un chapelain au moins; de plusieurs médecins; d'un maître de poste; des officiers de la monnaie, etc., etc.

La préséance appartient au *senior Judge* du tribunal supérieur. Le titulaire actuel de cet emploi est M. Brooke, vieillard de 78 ans, camarade d'études de sir William Jones, venu en ce pays, qu'il n'a jamais quitté depuis, un an avant

la naissance de Bonaparte. Il y a bruni beaucoup, mais n'y a guère vieilli que d'une quarantaine d'années dans les 62 ans qu'il y a passés. Le titre d'Agent du Gouverneur général lui donne les *silver sticks*, auxquels le Collecteur a droit aussi. Néanmoins celui-ci ne vient qu'après le Major général qui commande la division.

Ces trois officiers, les plus payés de la station, ont chacun de 100,000 à 130,000 francs de traitement.

Le major général Carpenter, et sa femme surtout, ne sont pas des exemples à oublier de la salubrité du climat. Madame Carpenter est dans l'Inde depuis 52 ans, et elle y vint mariée, je crois; cependant elle ne paraît pas avoir plus de cet âge.

Le Maître de poste, indigotier jadis très-riche, M. Robinson, enrichit cette collection de septuagénaires qui ont vécu dans l'Inde plus de la moitié d'un siècle.

Le Collecteur, destitué par un ordre de la cour des Directeurs le jour même de mon arrivée, et fort troublé de la perte d'un revenu de 150,000 francs, avait fermé sa porte. Il est le seul des grandes pécuniarités que je n'aie pas vu.

On l'a destitué pour avoir vendu, il y a quatre ans, à un de ses domestiques, la ferme d'un village quatre fois moins qu'elle ne valait. Déjà en ce temps-là, le Gouvernement suprême l'avait condamné à payer la différence, satisfait d'ailleurs de réprimander sa négligence; mais les Directeurs, qui ont, je trouve, grande raison de n'en pas vouloir chez un homme auquel ils donnent 6,000 livres sterling, 150,000 fr., pour la besogne la plus facile, l'ont cassé aux gages de la manière la plus dure. Tout le monde se récrie à Bénarès contre l'énormité de la punition; cependant personne n'ose dire que le destitué remplissait convenablement son emploi, hors du fait de probité. Du peu que j'ai vu, et de tout ce que j'ai entendu en ce pays, je conclus que le système d'avancement dans le service civil de la Compagnie est fort mauvais. Les incapacités paraissent y faire leur chemin sans obstacle; exemple : l'ex-résident politique à Lucknow, qui a occupé longtemps, malgré sa nullité très-connue, ce poste important.

J'ai entendu un natif reprocher à un Anglais la partialité des juges de la Compagnie en faveur de ceux de leur nation, et l'on a dû avouer que malheureusement elle était souvent évidente.

Ce natif est un riche et très-riche Babou de Calcutta, Brahmane, je l'ignore, mais de bonne caste, je le sais, et d'une ancienne fortune territoriale. Il s'appelle Kalichun-Kœurr Babou. Une donation de 40,000 roupies (100,000 fr.) aux établissements d'instruction publique lui fit accorder le titre de Rajah,

dont il est venu jouir à Bénarès. J'avais pour lui une lettre d'introduction du capitaine Vetch, sur l'adresse de laquelle il était traité d'Altesse, et je ne savais quelles formes de respect inventer pour la lui remettre. Le premier Européen que je m'avisai de consulter là-dessus me tira aisément d'embarras : c'était M. James Prinsep. « Donnez-moi votre lettre, me dit-il, je vais la lui envoyer, et demain il vous fera une visite. » Son Altesse arriva effectivement le lendemain comme l'astronome Prinsep l'avait prédit, et croyant que je demeurais chez lui, il y vint me demander; le hasard voulut que je fusse là justement. Nommés l'un à l'autre, nous échangeâmes le salut anglais, une rude poignée de main, et, sans beaucoup de cérémonies, je continuai avec M. Prinsep des observations que nous faisons ensemble dans son laboratoire. Le Rajah demeura une heure, causant de mille choses, questionnant, touchant à tout, faisant preuve de beaucoup d'intelligence, d'ignorance encore plus; d'ailleurs parlant fort bien anglais, l'anglais des journaux surtout. Le langage familier de la conversation manque presque toujours aux natifs; ceux qui fréquentent le plus les Européens, ne les voyant jamais qu'en visite.

Rajah Kalichun-Kœurr Gouschal est un petit vieillard de 60 ans, moins âgé peut-être, mais desséché par la débauche, dit-on. Il y a en France des hommes plus bruns que lui; ses traits n'ont rien de la noble régularité si commune chez les Indiens; il est laid, mais d'une laideur spirituelle et nullement désagréable, à la façon de mille Européens. Il avait des pantoufles, les plus communes, des bas de laine, des pantalons étroits, de soie ouatée, une sorte d'habit de la même étoffe, un gilet de la flanelle la plus grosse dessous, un petit turban de très-belle mousseline blanche, et un schall de Cachemir fort commun. Son carrosse, ses chevaux, ses domestiques, avaient moins bonne mine que ceux de mon hôte, le capitaine Taylor; cependant il a, dit-on, 3 ou 4 lacks de rente (1 million de francs).

On parla des projets de colonisation anglaise dans l'Inde, et il s'y montra fort opposé. « Rivaux des sujets anglais dans le champ de la propriété territoriale, il est impossible, » dit-il, « que de fréquentes contestations ne s'élèvent entre eux et nous. Jugés par des juges anglais, nous perdrons. Déjà nous ne pouvons soutenir la concurrence des indigotiers; ils travaillent à de meilleures conditions que nous; et quand nous aurons la même industrie qu'eux, privés du même pouvoir, nous ne pouvons les imiter. Si vous battez vos domestiques, vos journaliers à la campagne, ils vous quittent peut-être, rarement se plaignent au juge, parce que le juge les renvoie sans les écouter, et vous pouvez ainsi établir dans vos factoreries une règle

« sévère de travail; tandis que, si je battais mes gens, sûrs d'obtenir justice
 « d'un juge désintéressé entre eux et moi, ils iraient se plaindre, et je serais
 « condamné à l'amende. La colonisation nous ruinera. »

« Sans doute, » lui répondit-on, « elle vous ruinera, vous, les riches natifs
 « fort probablement, mais de la manière du monde la plus juste, par la
 « différence d'habileté entre vous et les concurrents européens qu'elle vous
 « amènera. D'ailleurs, quand les Européens seront en grand nombre en ce
 « pays, ils cesseront de se connaître les uns les autres, se deviendront étran-
 « gers comme dans leur propre pays, et ne seront pas plus favorisés que les
 « natifs, par des juges de leur nation. D'ailleurs aussi, quand la population
 « européenne des provinces de l'Inde sera plus considérable, l'institution des
 « juges sera différente de l'actuelle, qui est mauvaise. Tous seront nommés,
 « comme actuellement dans la cour suprême, par le Roi, choisis parmi des
 « gens de loi habiles; mais, de même que le Gouvernement anglais s'est subs-
 « titué par la force au Gouvernement mogol, les particuliers anglais, par
 « la supériorité de leur industrie sur les riches natifs, se substitueront dou-
 « cement, lentement, sans violence, à leur place, dans la jouissance des
 « fortunes privées, jusqu'à ce que vous ayez appris tout ce que nous savons,
 « pour lutter avec nous à armes égales dans le champ de l'industrie. C'est
 « votre affaire. L'extinction des fortunes *natives* ne sera pas un mal pour la
 « masse des habitants de l'Inde. Lorsque vous voyez quelque part un village
 « florissant, des champs bien cultivés, des gens mieux vêtus, des routes en
 « bon état, des bestiaux bien nourris, n'êtes-vous pas assuré du voisinage de
 « quelque établissement européen? Cette aisance que nous répandons parmi
 « les basses classes autour de nous, est une grande compensation des mau-
 « vais traitements, toujours fort modérés, que vous nous reprochez d'infliger
 « aux gens que nous employons. Autour des riches natifs voit-on rien de
 « semblable? Vous bâtissez des temples, vous engraissez des Brahmanes, et
 « vous laissez mourir de faim les habitants de vos terres, parce que vous ne
 « savez pas les faire travailler d'une manière lucrative, etc., etc. »

A tout cela, notre Rajah ne put que s'incliner. Il est du petit nombre des natifs assez intelligents, assez *européanisés*, assez dépendants de l'influence du Gouvernement, pour qu'on en parle avec lui sur le même ton de liberté qu'avec un Européen; et il est aussi accessible à tous ces raisonnements qu'aucun de nous.

Quelques natifs, fort bien vêtus d'étoffes d'or et de soie, vinrent faire visite à M. J. Prinsep, dont le laboratoire est le rendez-vous de tous les oisifs qui passent à un mille de Ragon, et se veulent désennuyer, soit par lui, soit les uns par

les autres le plus souvent. C'étaient des *Native gentlemen*, des Babous. Ils avaient leurs babouches dans la chambre. Ils firent au Rajah une magnifique révérence qu'il leur rendit d'un air de tête assez amical, mais très-protecteur; jamais ne lui parlèrent que par *Maharajah* et *Khodavend*, et lui répétèrent la même révérence à son départ. Il eut de moi en outre une nouvelle poignée de main, et un *Good morning sir* des plus sonores, de M. Prinsep, qui ne se leva pas seulement de la table à écrire où il était fort occupé. Traité exactement comme un English gentleman, il se trouve fort satisfait. La seule douceur qu'on lui donne est l'appellation de Rajah, au lieu de celle de *Sir*, dans la conversation.

Je lui rendis le lendemain sa visite, comme je le lui avais annoncé. Sa maison, qui consiste en un corps de logis à l'européenne, est entourée de grands jardins où sont bâtis divers grands et jolis pavillons, que je suppose être des appartements de femmes, car on dit qu'il en a beaucoup; le tout délabré et de misérable apparence. Ne trouvant ni portiers, ni Djemadars, ni aucun des serviteurs qui défendent la porte de tout Européen de quelque rang, je poussai devant moi sur mon éléphant, tant que je trouvai des portes assez hautes pour passer dessous. Quelques vieux domestiques déguenillés arrivèrent à la fin au bruit insolent de mon conducteur d'éléphant, me conduisirent au cabinet de leur maître et coururent l'avertir de mon arrivée. En l'attendant, je fis l'inventaire et l'évaluation du mobilier, que j'estimai à 100 francs, tel que je n'en ai vu de pareil dans le Bungalow d'aucun sous-lieutenant. Mon homme vint bientôt, précédé de deux ou trois serviteurs. Il était fait comme un voleur, n'ayant ni habit de soie, ni Cachemir, et d'autre turban qu'un petit bonnet de velours noir, des moins veloutés. Quelques journaux de Calcutta, en anglais et en hindoustani, traînaient sur sa table. C'est à peu près la seule lecture des natifs qui lisent, quand ce ne sont pas des *Pundits*. A l'air affaissé qu'avait le vieux drôle, je jugeai qu'il venait de son harem.

Il n'a absolument aucune idée de géographie, et comprend mal le cas *insulaire* de l'Angleterre. Il ne connaît le nom de la France que par celui de l'un de ses Rois, mort il y a quelques années, Bonaparte. De ses journaux anglais, il ne lit donc que ce qui est d'un intérêt tout à fait local. Il connaît beaucoup Ram-Mohun-Roy, dont je lui parlai avec éloge; prétendit être son ami, mais ne me fit aucune réponse très-claire à ma question, si Ram-Mohun-Roy avait ou non perdu sa caste, ayant évité de manger avec les Européens, alors qu'il se mêlait avec eux et adoptait publiquement les opinions de quelques-uns d'entre eux sur certaines matières religieuses. Il n'a cependant lui-

même aucune réputation de sainteté, et son droit à l'exclusion de sa caste est bien plus clair que celui de Ram-Mohun-Roy. Un Européen, le capitaine Thoresby, m'a dit l'avoir vu, en société européenne, faire grand honneur au Champagne et au Xérès dont il est particulièrement amateur. Comme il me reconduisait à la porte de sa maison, à mon départ, et y attendait avec moi que mon éléphant fût prêt, je lui demandai si, vivant à 3 milles ($\frac{3}{4}$ l.) du Gange, il était bien sûr d'aller droit en Paradis, supposant qu'il mourût là. « Qui sait qui y va ? » me répondit-il d'un air incrédule. — « Qui sait s'il y a un paradis ? » ajoutai-je : énormité sur laquelle il se récria, mais fort en riant. Cultivé par des Français, il avait assurément les plus belles dispositions d'incrédulité. C'est le cas des gens de Calcutta ; aussi les Bengalis jouissent-ils dans la ville sainte de la plus détestable réputation.

Un jeune homme de 14 ans, d'une charmante figure, accourut comme je parlais. Kalichun-Kœurr me le présenta comme son sixième fils : il était richement vêtu, pour la circonstance évidemment. Je fis au père compliment sur sa beauté, et, ce qui sembla lui plaire autant que surprendre le jeune homme, je donnai la main à celui-ci.

A moins que d'être stupides, les Indiens sentent la réalité de notre immense supériorité sur eux ; et quand nous les avons affublés d'un titre pompeux, ils ne sont pas moins flattés d'une politesse d'un *English gentleman*.

Les partisans de la vieille noblesse parmi les natifs se moquent un peu de ces Rajahs du Gouverneur général, et, chez les gens du plus haut rang, Kalichun-Kœurr ne recevrait guère plus d'égards qu'avant d'avoir reçu son titre ; mais s'il n'est pas trop prodigué par le Gouvernement, son petit-fils lui devra une position sociale fort brillante. Le principe de la noblesse est désormais le même dans l'Inde qu'en France : aucun privilège que de pure vanité, aucun avantage matériel, aucun pouvoir n'y est attaché ; elle ne peut plus être qu'une chose de sentiment, et le fait d'un titre n'y est rien quand il n'est pas consacré par le fait d'une grandeur et d'une illustration passée.

Deux grands dîners où j'assistai, donnés à l'occasion du nouvel an, me montrèrent un grand nombre des figures européennes de Bénarès. Le vin de Champagne que l'on y but plantureusement ne put fondre la glace de l'étiquette qui présidait à ces deux réunions. Chacun, en particulier, se plaignit à moi le lendemain de l'ennui de la veille, et, je n'en doute pas, en donnera autant à ses conviés dans l'occasion ; on ne veut rien rabattre à Bénarès des usages anglais, et l'on s'y ennue comme en Angleterre, sinon davantage : cela doit être. Mais, dit-on, il faut faire comme les autres. Heureux Français que nous sommes,

nous que l'on accuse tant de vanité, nous qu'on accuse de placer ridiculement notre bonheur dans l'opinion-des autres et la figure que nous faisons devant eux, nous ignorons cette horrible servitude de toutes les coteries qui nous entourent; nous ne connaissons du fléau de la vie anglaise que son nom, la mode.

Mais il y a à Bénarès un homme qui rachète à lui seul l'antisociabilité de tous ses compatriotes; c'est *M. James Prinsep*, un des sept frères de cette famille dont j'ai connu quatre déjà à Calcutta. Tous sont des hommes distingués dans les carrières les plus diverses, mais celui-ci est de tous les métiers à la fois, et dans tout ce qu'il entreprend il réussit. Essayeur de la monnaie (c'est son emploi), il doit ses matinées aux travaux chimiques qu'il lui impose; mais, avant de s'y livrer, il a fait ordinairement dans la ville quelque dessin superbe, tantôt un monument d'architecture indienne, avec les détails minutieux dont il rend admirablement la difficile perspective, tantôt une vue pittoresque; ou bien il a ordonné les travaux du jour aux ateliers qu'il dirige en architecte volontaire. Il perce des rues, ouvre des places, bâtit des bazars, creuse des égouts, répare les ruines prêtes à tomber; compte, mesure tous les objets dont le chiffre peut avoir de l'intérêt; fait des plans de machines, d'établissements de tous genres pour toutes les parties de l'Inde d'où on le consulte; lit tout ce qui s'imprime de remarquable en Europe dans les sciences physiques et mathématiques; concourt quelquefois à ces publications par le fruit de ses recherches au fond de l'Inde; et le soir, attire avec son violon et la musique nouvelle d'Italie, aux réunions, aux bals, aux concerts, les membres dispersés de la station, dont il est le cœur et la tête. Organisation riche et heureuse!

Pendant plusieurs années, *M. James Prinsep*, ou, comme on l'appelle très-justement, *M. Bénarès Prinsep*, a tenu dans cette ville un journal météorologique dont il a publié, dans les *Recherches asiatiques* et le *Oriental herald*, diverses séries de résultats. Un de ses objets était de déterminer barométriquement, par la comparaison des moyennes de plusieurs années, la différence de niveau de Calcutta et de Bénarès. Celui-là, il ne put l'atteindre, n'ayant pu jamais obtenir une comparaison exacte de ses instruments et de ceux de la capitale. Mais il a déterminé les heures des marées barométriques à Bénarès, dans les diverses saisons de l'année, et montré la liaison des phénomènes qu'elles présentent avec la marche du thermomètre.

Des séries d'observations de l'hygromètre et de l'udomètre, ajoutées à celles des deux premiers instruments, établissent d'une manière très-satisfaisante le

climat de ce point du globe. Il en est fort peu assurément qui soient mieux connus.

Quoique Bénarès soit en dehors du tropique de plus d'un degré et demi, les variations horaires du baromètre n'y ont été cachées entièrement qu'une seule fois dans l'espace de plusieurs années, par les variations accidentelles. Leur amplitude varie, s'accroît, se resserre parallèlement à l'amplitude des oscillations diurnes du thermomètre. Une seule saison à Calcutta avait suffi pour m'y montrer cette dépendance de la manière la plus évidente. M. Prinsep, dans une disposition graphique très-ingénieuse, a exprimé fidèlement le parallélisme des unes et des autres.

Je n'étais pas un étranger pour lui quand on lui annonça mon nom. Je lui avais écrit de Calcutta pour obtenir une copie du détail journalier des observations du baromètre qui lui avaient fourni ces résultats intéressants. Je désirais, par la comparaison de ses observations avec celles faites à Calcutta, connaître quel rapport existe entre les modifications accidentelles de l'atmosphère (dont le baromètre est affecté) dans ces deux villes si éloignées. Calcutta avait toujours été la station inférieure de tous les voyageurs qui ont observé le baromètre sur les cimes de l'Himalaya pour en déterminer la hauteur, et je pensais que l'énorme distance horizontale des deux observations simultanées ne permettait aucunement de connaître les modifications dont pouvaient être affectées les couches de l'atmosphère, entre le baromètre supérieur placé sur les frontières du Thibet, et le baromètre inférieur observé au bord de la baie du Bengale.

M. Prinsep me reçut comme un homme qu'il connaissait pour lui avoir écrit aussi (car il m'avait répondu), et qu'il attendait comme son hôte.

Pour accorder le baromètre de M. Prinsep avec celui de Calcutta dont je possède une comparaison très-exacte avec le mien, M. Prinsep et moi observâmes simultanément nos instruments, et, de plusieurs séries d'observations faites aux heures du jour les plus favorables, le 1^{er} janvier, le 3 et le 4, nous conclûmes que le sien marquait, à 30 pouces anglais de hauteur, 0,101 de pouce anglais de moins que le mien, environ 0^m,0025, différence énorme qui ne pouvait être imputée à la graduation vicieuse des échelles. Un moment, je crus qu'une bulle d'air s'était introduite dans mon baromètre et en avait divisé la colonne; j'allais faire, pour m'en assurer, l'opération périlleuse de le démonter, quand nous nous avisâmes, au lieu de cela, d'observer à la fois et nos baromètres et le thermomètre barométrique de Wollaston, accordé autrefois expérimentalement par M. Prinsep avec son baromètre. Ce n'est pas un des moindres mérites de cet instrument que d'offrir un terme immuable

de comparaison avec le baromètre, qui est au contraire si sujet à se déranger.

Il donna pleinement raison au mien, et en retournant à ses tables des années précédentes, M. Prinsep trouva l'époque où son baromètre a cessé de s'accorder avec le thermomètre de Wollaston, réglé d'abord avec lui. C'est au mois de mai 1828.

Jusque-là il y a une identité parfaite entre les indications de l'un et de l'autre; or, nous avons trouvé que son *Wollaston's Boiler*, à 30 pouces anglais de pression atmosphérique, et 66° de Fahrenheit, indique une pression de 0,017 po. ang. plus faible que mon baromètre, et que, par conséquent, toutes les observations de M. Prinsep faites jusqu'au mois de mai 1828, sont de cette quantité, 0^{po. ang.},017, trop faibles, si mon instrument est exact.

La Monnaie est le meilleur bâtiment de Bénarès. C'est proprement le seul édifice européen; c'est M. Prinsep qui l'a bâti. A peine terminé, on y arrête le travail, on en ferme les portes, et l'on ne veut plus battre monnaie au Bengale qu'à Calcutta. L'économie, cette fois, est évidemment des plus mal entendues. Les frais de voyage de l'argent sont considérables dans l'Inde, à raison des risques et de la cherté de l'assurance. Les convois d'espèces, soit par terre, soit par eau sur le fleuve, sont souvent attaqués et enlevés.

La monnaie anglaise de l'Inde est frappée d'une façon honteuse; elle ne s'empile pas; le poids n'en est qu'approximatif avec des balances grossières. J'ignore si le titre en est vérifié avec plus de sévérité que les dimensions, mais il n'y a dans chaque hôtel des monnaies qu'un essayeur pour l'éprouver; à Calcutta, M. Wilson, et ici, M. Prinsep, qui retourne près de M. Wilson comme assistant.

Le directeur ici s'est empoisonné dernièrement : il manquait dans sa caisse deux lacks, 500,000 fr., au Gouvernement. La place d'essayeur étant unique, est bien autrement importante qu'en France, où trois ou quatre opérations se contrôlent, faites par diverses personnes.

Le Gouvernement perçoit, sous des dénominations diverses, des impôts sur le passage de certaines marchandises, d'une province ou d'une partie du cours de la rivière à une autre : on dirait des douanes intérieures. Ailleurs, ces impôts ne se percevant qu'aux avenues d'une ville, semblent être des octrois. Jadis, ceux-ci appartenaient à la ville; mais on les a depuis versés à la caisse du trésor, par rentrées progressives. Dans les dernières années, il restait à Bénarès un fonds annuel de 20,000 roup., 50,000 fr. : c'était la dotation d'un comité des travaux publics; il était nombreux sur le papier, mais dans le fait se composait du seul M. James Prinsep. C'est dans l'exercice de ces fonctions

gratuites qu'il a fait le plan de la ville, et travaillé si activement à l'assainir et à l'embellir. La Cour des Directeurs, dont tout le monde ne parle dans l'Inde qu'avec le plus profond mépris, vient de consommer sa spoliation, et le comité d'*improvement* a cessé d'exister.

La population de Bénarès est généralement portée à 600,000 habitants. M. J. Prinsep vient d'en faire le recensement, le premier exact qui ait été fait d'une ville indienne. En faisant le plan de la ville, il en a compté les maisons; il a noté leur âge, leur propriétaire, les noms de tous leurs habitants, leur âge, leur profession, leur caste ou religion. Puis, s'adressant aux chefs de chaque caste, il a obtenu les noms de tous les habitants de la ville appartenant à chacune : autre travail immense qui prouve merveilleusement la justesse du premier. Bénarès, au lieu de 600,000 habitants, en a 181,000, dont 30,000 environ sont Mahométans. Il n'y a pas moins de 20,000 âmes dans la caste des Brahmanes.

En ajoutant à cette population celle des cantonnements du camp des troupes natives, que grossissent les familles de beaucoup de Sipahis, les domestiques de plus de cent Européens, et les bazars établis en permanence autour d'eux, Bénarès compte exactement 200,000 âmes.

Les dimensions de cette ville n'ont pas été moins exagérées que le nombre de ses habitants. Sa longueur n'excède pas 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.), et sa largeur atteint à peine 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.). C'est un espace fort petit pour une si grande population.

Il est probable que l'on trouvera le même mécompte dans la population des villes de l'Inde où l'on fera des recensements judicieux. Ce qu'on peut, dès à présent, conclure du petit nombre de ceux qui ont été tentés, c'est que l'on n'a pas la moindre idée de la population totale de l'Empire.

Les Hindous brûlant tous leurs morts sur le bord du Gange, en un petit nombre de lieux consacrés spécialement à cet usage, il est aisé de savoir, jour par jour, la quotité de la mortalité parmi eux, et la connaissance de cet élément statistique, facile à compléter par celle de la mortalité annuelle chez les Musulmans, ajoutée aux données recueillies par M. J. Prinsep, donnera la loi de mortalité : autre objet intéressant, absolument inconnu.

C'est sans commission du Gouvernement que M. Prinsep a fait ce grand travail : un titre officiel pour l'exécuter le lui eût rendu presque impossible. Le Gouvernement est si fertile en inventions d'impositions nouvelles, qu'un dénombrement fait par ses ordres eût été entravé par la mauvaise volonté de tous les habitants, comme l'annonce d'une taxe nouvelle. Mais la curiosité

de M. Prinsep est connue des natifs, il n'en est pas un qui ne l'ait vu s'amuser à dessiner leur ville, leurs temples, leurs mosquées. Nombre d'entre eux le consultent dans les embarras de leurs métiers; en un mot, il s'est fait du pays, de la ville. C'est avec lui que j'ai fait ma première excursion le 1^{er} janvier 1830.

Je le vis d'abord procéder à la location d'un bazar qu'il vient de construire : c'est une halle circulaire destinée à la vente des grains; le plus grand espace ouvert de la ville. Cent contrats dressés d'avance furent lus et signés; après quoi un pavillon fut dressé au milieu du marché, pour en consacrer, suivant l'usage national, l'installation. Cent figures de marchands de grains que cette petite solennité nous fournit l'occasion de passer en revue, nous présentèrent une variété infinie d'expressions de l'avarice, de la fourbe, de l'esprit de calcul réfléchi, de l'ordre, modifiées par l'âge et la couleur de la peau, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, et le jaune clair jusqu'à l'ébène. Beaucoup de Brahmanes parmi ces marchands de grains, et l'un d'eux, qui semble le plus misérable, est de la plus haute de toutes les branches de cette tribu. Un Faquir hindou, de haute caste aussi, et jadis un homme riche, s'attache à M. Prinsep au milieu de la foule dont nous sommes pressés, pour obtenir de hisser quelque magot d'idole à son mât de pavillon. Insistant, après un refus, il est éconduit brutalement par nos domestiques, et la foule le repousse et l'éloigne. J'ignore si réellement on nous respecte beaucoup, mais nous avons le pouvoir, on a besoin de nous, et assurément on nous craint plus que l'on ne respecte les Faquirs, même à Bénarès.

Le saint territoire de Bénarès s'étend bien au delà des limites de la ville et des cantonnements européens; mais le terrain semble d'autant plus précieux qu'il est plus rapproché des bords du Gange. Là, il n'y a aucune rue où puisse passer une voiture. Elles ne sont bâties que de pagodes ou de maisons habitées par des gens riches. Nous entrâmes dans une d'elles occupée par les maçons, et nous en vîmes tous les détails. C'est une propriété nouvellement acquise par le frère de l'*ex-Peischwa*; elle consistait en deux grandes maisons en pierre, contiguës l'une à l'autre. Le prince Mahratte, qui compte faire prochainement ici quelque séjour, en a fait démolir une que l'on vient de rebâtir, à la mode des Mahrattes, en terre battue et en bois. Celle-ci a sept étages : c'est une des plus hautes de la ville. Le plan d'ailleurs en est le même que dans toutes les parties de l'Inde. Les fenêtres percées sur la rue sont très-petites et très-peu nombreuses; il n'y en a presque aucune dans les étages supérieurs destinés aux femmes. Les étages sont très-bas; les portes hautes de 1^m,6 au plus. Les escaliers droits, étroits et très-roides; toutes les issues étroites et basses.

L'espace ne leur est pas moins épargné qu'à la voie publique dans la ville.

A chaque étage, des ouvertures nombreuses et des balcons massifs donnent sur la cour carrée qui est au centre du bâtiment. Les balcons des étages supérieurs se projettent en encorbellement sur ceux des étages inférieurs, en sorte que d'en bas l'on ne peut voir ce qui se passe en face au-dessus.

Le soleil ne pénètre au fond de ces cours que lorsqu'il est presque vertical; mais l'air s'échauffe tellement à l'ombre pendant l'été, que ce sont des étuves.

Les appartements sont trop bas pour y suspendre des punkas; mais dans plusieurs que, par la quantité d'ornements ciselés dont leurs boiseries sont couvertes, je crois réservés aux maîtres de la maison, une planche large et épaisse, longue d'environ 2 mètres, est suspendue, par quatre cordes attachées à ses angles, à un anneau fixé dans le plafond; on dirait un large plateau de balance: c'est une balançoire sur laquelle on s'assied ou on s'accroupit, la mettant soi-même en branle pour se faire du vent.

Le sommet de cette maison est une plate-forme, revêtue de pierres comme toutes celles qui en sont bâties entièrement. Les balustres des balcons des divers étages sont aussi de pierre, sculptés avec une extrême légèreté, comme les fenêtres des églises gothiques. Ce travail, qui serait en Europe d'un prix exorbitant, est cher à Bénarès. Les sculptures et les moulures de la boiserie le sont également; cependant la construction de cette grande maison n'aura coûté que 60,000 roup. (150,000 fr.). Tous les matériaux en ont été apportés à dos d'homme, du bord de la rivière au lieu où elle est bâtie. Je m'étonne que le prix n'en soit pas bien plus haut.

Rien qui ressemble dans ces demeures à la spécialité des appartements que renferment les nôtres. Je ne vois nulle part une chambre susceptible de devenir une cuisine; aucune pièce pour servir d'antichambre à une suite nombreuse de serviteurs. Chaque pièce semble être appropriée au même usage, ou plutôt leur occupant en fait à la fois une chambre à coucher, à manger, un cabinet de toilette et un salon.

Les ruines de *Pompeïa* nous en ont plus appris sur les mœurs privées et la vie domestique des Romains que tous les ouvrages de leur littérature. L'architecture domestique des Hindous n'est pas moins instructive sur ce sujet. Le génie peut, il est vrai, s'exercer entre quatre murailles nues et tirer tout de soi-même dans ses créations; c'est ainsi que travaillent les grands poètes et les grands philosophes: mais l'appareil des bibliothèques et des objets d'étude dont les demeures européennes sont fournies, invite au travail ceux qui les habitent, et témoigne de nos habitudes studieuses. L'esprit de la plupart des

hommes n'est pas assez riche pour s'exercer sur lui-même; il a besoin d'un aliment étranger. Le mobilier des Orientaux se compose de quelques tapis, d'un petit nombre de coffres où ils enferment leurs vêtements, d'une boîte pour leurs pierreries et d'un houka. Au lieu de cave ou de bibliothèque, les riches ont un harem; mais on peut passer agréablement toute la journée avec ses livres, et la nature ne permet pas que la débauche pure devienne une occupation.

L'introduction du tabac que fument toutes les castes, à l'exception des Brahmanes qui le mâchent et le prisent, mêlé avec un peu de chaux éteinte, est un immense bienfait apporté par les Européens en ce pays. Je crois qu'avant l'usage du houka on s'ennuyait un peu plus sans travailler davantage.

Les maisons sont, à Bénarès, l'espèce de propriété qui donne naissance au plus grand nombre de procès. On s'attaque non-seulement, comme en Europe, pour le mur mitoyen, mais pour des regards indiscrets lancés d'une fenêtre opposée. Ce n'est pas le droit de regarder par sa fenêtre que l'on conteste à son voisin, c'est celui d'avoir une fenêtre ouverte en face de soi, à une certaine hauteur. Il est certain que, lorsque les rues n'ont que 1^m,6 de large, une fenêtre en face de vous permet de voir ce qui se passe dans votre maison, à moins que vous ne vous muriez, ou que vous ne garnissiez vos fenêtres de persiennes, de verres dépolis ou de rideaux, toutes choses inconnues des Indiens, si ce n'est les persiennes. Nul, s'il rebâtit sa maison, ne peut l'élever davantage, à moins qu'il n'ait traité avec son vis-à-vis. En cas de contestation, les juges européens, au lieu de se transporter sur les lieux pour décider infailliblement du fait par une promenade de deux heures en palanquin, se font représenter les deux maisons opposées avec du papier et du carton. Chacun, séance tenante, bâtit la sienne sur une planche, des témoins notables jurent de la fidélité de l'imitation, et il ne reste aux juges qu'à s'assurer si des contrats antérieurs n'ont pas modifié les droits respectifs des parties. Quoique Messieurs les juges soient payés magnifiquement, ils se donnent fort peu de peine, même en leur tribunal. Il y a présentement six mille causes en arrière.

Il n'est pas rare de voir deux maisons opposées jointes au troisième ou quatrième étage par un passage couvert; elles sont évidemment la propriété d'un seul riche jaloux.

Étranger que je suis à la théogonie des Hindous, je n'ai vu leurs temples qu'en passant. Ils varient beaucoup en sainteté, suivant la divinité (ou, comme disent quelques coquins de Brahmanes, suivant l'*attribut emblématique* de la divinité) que l'on y adore. L'emblème du pouvoir créateur de Dieu, le Lingam,

qui choque si rudement la modestie européenne, y est prodigué; mais il a une forme conventionnelle si décente, que j'ai dû demander si c'était lui. On le voit partout dans les temples et hors des temples; c'est un lieu commun des ornements de l'architecture.

Le sommet d'une de ces pagodes est magnifiquement doré. La multitude de mitres accolées dont ce petit édifice est formé, sont filées d'une infinité de lignes qui se raccordent les unes aux autres avec une étonnante régularité. C'est un ouvrage de symétrie plutôt que de goût : nous fûmes réduits à n'en voir que l'extérieur; il n'y a que les Brahmanes et les animaux de l'espèce *Bos domesticus* qui y puissent entrer, tant ce lieu est saint! Les Hindous de toutes les castes restent à la porte.

Près de ce temple est une masure, le rectorat de la paroisse, où une cinquantaine d'Hindous, accroupis comme des singes, écoutent bénévolement du matin au soir les contes des Brahmanes desservants. Ces histoires fabuleuses se récitent en vers, et semblent ne fatiguer que ceux qui les débitent. Sauf respect pour Homère, ses poèmes, récités à la multitude de la Grèce, devaient l'intéresser de la même façon que ces histoires merveilleuses de Brahma et de Vischnou. Les Grecs et les Romains n'avaient d'autres théologiens que leurs poètes.

Ailleurs, la foule se rassemblait autour d'un Faquir de renom qui chantait des paraphrases poétiques à la louange des susdits Brahma, Vischnou et C^{ie}; c'était aux approches du soir. Les rues, si étroites, étaient encombrées de la multitude des passants.

Bénarès, ou mieux encore Bénârocusse, ou en anglais, comme l'écrit M. James Prinsep, Bunarus, malgré son antiquité, ne possède pas d'édifices très-anciens; à peine y reste-t-il quelques pagodes antérieures au temps d'Aurengzeb. Ce prince renversa tous les édifices du temple hindou, et, sur les ruines du plus célèbre, il éleva une Mosquée : c'est celle dont les deux minarets dominant toute la ville. L'élévation de leur base au-dessus des eaux du Gange dont elle est très-voisine, les fait paraître bien plus hauts qu'ils ne sont réellement. Monté à leur sommet, je fus bien surpris d'apprendre de M. J. Prinsep qu'ils n'avaient que 43^m,0 de hauteur.

Mais leur diamètre n'est que de 2^m,1, et leur forme prismatique les fait paraître encore plus effilés. L'un d'eux, en ruine depuis bien des années, menaçait d'écraser de sa chute les maisons d'alentour; depuis longtemps personne n'avait osé y monter pour aviser aux moyens de le démolir sans danger, quand M. J. Prinsep entreprit, non de le démolir, mais de le réparer. Il éleva

une charpente tout autour, en visita toutes les parties, rassembla celles prêtes à se séparer, et la Mosquée d'Aurengzeb n'est plus menacée d'être boiteuse; cependant elle ne durera pas assez pour être une antiquité. Elle a été bâtie avec précipitation et sans solidité. Le minaret de M. J. Prinsep n'est pas droit, son sommet penche de 0^m,3 sur sa base, et il n'a que 2^m,1 de diamètre.

Du haut de cet observatoire, Bénarès a un air plus *substantial*, dirais-je en anglais, qu'aucune ville européenne. Cette apparence tient à l'absence de places et de jardins dans son intérieur : le seul espace ouvert que l'on y distingue est le bazar de M. J. Prinsep.

Nous descendîmes de là aux Ghauts : *Ghaut*, en hindoustani, signifie très-génériquement passage. Il exprime à la fois le *pass* et le *ferry* des Anglais; mais son acception la plus commune ne peut se traduire dans les langues d'Europe, parce que nous n'avons pas l'objet qu'il désigne le plus souvent. Ce sont des degrés en maçonnerie, à Calcutta en briques, ici en belles pierres, qui descendent au bord du fleuve jusque sous ses eaux les plus basses. On compte ceux de Calcutta; mais à Bénarès, où le Gange est partout très-profond près du bord, les dévots hindous se noieraient par centaines tous les matins, s'ils n'avaient pas ces marches solides pour entrer dans l'eau; et la piété et l'orgueil en ont couvert la rive du fleuve. Les gens riches ont, entre ces populeux parterres de baigneurs et de baigneuses, des loges grillées où ils descendent de leur palanquin dans l'eau courante. C'est une des propriétés les plus aristocratiques que l'on puisse avoir à Bénarès.

Quelques Ghauts fort étroits mènent aux places où l'on brûle les morts. A Calcutta, pays sans religion (où les vivants se brûlaient en bien plus grand nombre cependant qu'en aucune autre partie de l'Inde), on les flambe à peine, et l'on pousse à l'eau leurs cadavres roussis. A Bénarès, malgré la cherté du bois, on leur fait un tel feu, que leurs ossements seuls, noircis, sont jetés dans le fleuve. Les *Suttis*, que voici enfin abolis par un ordre tardif du Gouvernement, étaient rares à Bénarès, où un grand nombre de Pundits en blâmaient la pratique. Ici, ce sont les hommes et non les femmes qui, pour arriver plus vite dans l'autre monde, sortent brusquement de celui-ci. Ils montent d'abord à la mosquée d'Aurengzeb, et du haut d'un des minarets se jettent sur le pavé.

Quelques temples, submergés à demi chaque été dans les grandes eaux, descendent aux bords du fleuve entre les Ghauts. C'est autour d'eux que se tiennent les plus hideux Faquirs de l'Inde. Condamnant un de leurs membres à l'inaction, ils le réduisent, en une dizaine d'années, à l'état de squelette. Le

petit peuple circule autour d'eux et écoute les monotones élans de leur folie religieuse. Ils vivent de ses charités, mais ils ne me semblent guère lui inspirer d'autre sentiment que celui de la pitié et du respect superstitieux que les basses classes en Europe portent souvent aux imbéciles, aux Crétins dans les Alpes, par exemple.

Au sommet de ces Ghauts, derrière ces temples, s'élèvent de grandes maisons, magnifiques selon le goût indien; quelques-unes ruinées, d'autres à peine entretenues, d'autres enfin neuves ou habitées, avec leurs hautes terrasses couvertes de fleurs. Le contraste des couleurs diverses dont le temps les a peintes et la variété de leur construction donnent à leur ensemble une apparence très-pittoresque : elles appartiennent à des princes hindous de toutes les parties de l'Empire. Bénarès est la terre sainte des Hindous, comme leur ville savante; la science et la religion n'étant encore qu'une même chose dans la théocratie qui continue de gouverner la société native de ces contrées. Il y a des privilèges spirituels attachés à la résidence dans cette ville, et c'est le lieu de départ le plus favorable pour entreprendre le voyage de l'autre monde. Bienheureux ceux qui meurent à Bénarès, ils vont droit en paradis!

Soit par dévotion, soit par respect pour la mode, tous les Rajahs de l'Inde et beaucoup de riches grands seigneurs se faisaient bâtir une maison à Bénarès, et tous les jours encore il s'y en bâtit de nouvelles pour quelques-uns d'entre eux. Il est peu de ces demeures que leurs possesseurs aient habitées. Ce n'est pas là l'intention des Brahmanes qui les ont engagés à les élever; ils se soucient fort peu que leur prince meure à Mysore ou à Bénarès, qu'il aille en enfer ou en paradis; mais il leur importe beaucoup à eux d'habiter une belle et bonne maison; et comme il faut un chapelain, sinon des chapelains, à tout château, ils demandent au prince, qui habite souvent à 400 lieues de Bénarès, et n'a pas la moindre idée d'y aller jamais, la permission d'y demeurer en son absence. Puis, quand ils s'y sont établis, il se trouve qu'ils n'ont pas de quoi vivre si le prince ne les aide pas : et sa dévotion se mesurant à l'opulence dans laquelle il entretient ces saints personnages, sa vanité d'ailleurs étant intéressée, si sa piété est médiocre, on extorque de lui une pension souvent magnifique. Donner aux Brahmanes de Bénarès, est un acte aussi pieux parmi les hautes classes dans l'Inde, qu'étaient jadis en Europe les dons faits à l'Église. Un grand nombre de ses temples ont été bâtis par des princes qui vivent à l'extrémité de l'Inde. On est jaloux d'être connu à Bénarès. Sous les Musulmans qui régnaient à Dehli, sous les Chrétiens qui gouvernent à Calcutta, Bénarès a toujours été et est encore la capitale de l'Inde.

C'est de la rive opposée du Gange qu'on voit le mieux les Ghauts de Bénarès. Beaucoup d'Européens résident depuis 20 ans près des cantonnements, qui, bien rarement, sont descendus à la ville, et n'ont jamais traversé la rivière pour jouir de la beauté singulière de son aspect.

Au déclin du jour, importunés sur les Ghauts par la foule des passants et des dévots, M. J. Prinsep me fit descendre dans une Yole construite à Londres, et ramant sans effort pour pousser contre un courant à peine sensible une embarcation si légère, il me mena à la distance la plus favorable à ma courte vue. Un canot indien passa près de nous, plus court, plus étroit de moitié que le nôtre, fait d'un tronc d'arbre creusé; un pauvre diable de batelier le faisait marcher avec lenteur, tandis qu'un Faquir, dont il n'avait que la bénédiction à attendre pour salaire, prenait indolemment le plaisir d'une promenade sur l'eau et chantait une antienne. Ces saints de carrefours, qui se sont fait un nom, ont le privilège de taxer le petit peuple à leur fantaisie. Ils prennent d'autorité et sans contestation ce que bon leur semble : un fruit, un légume, du grain; ou bien ils entrent dans un bateau amarré aux Ghauts, et disent tranquillement aux bateliers de les promener sur la rivière. Modérés dans leurs exigences, ils n'éprouvent guère de refus. Un idiot, dans une petite ville d'Europe, connu de tous les enfants, de toutes les petites gens, a le même privilège. Il y a un sentiment général de bienveillance pour lui; incapable de se suffire, chacun le secourt et le regarde comme une charge publique de la ville, la plus sainte de toutes. C'est, il me semble, ce que le peuple ici témoigne pour les Faquirs de renom.

LE GANGE. — Le Gange, devant les Ghauts de Bénarès, n'a pas moins de 15 metres de profondeur dans les basses eaux; il n'est jamais limpide. Sa largeur n'est que grande : c'est trop ou trop peu pour l'effet, pour plaire par soi. C'est à Patna ou à Monghir qu'il faut voir ce fleuve en été, après qu'il a reçu les eaux de la Sône et toutes celles du royaume d'Oude. Là, sa largeur est de 5 à 6 mil. ($1\frac{1}{2}$ à $1\frac{3}{4}$ l.), quoiqu'à plus de 150 lieues de son embouchure et descendant de 8 à 9 mil. ($2\frac{1}{4}$ à $2\frac{1}{2}$ l.) à l'heure. Le lit de ce fleuve a changé plusieurs fois de position, dès la partie moyenne de son cours. On conçoit aisément avec quelle puissance une si grande masse d'eaux, animée d'une telle vitesse, doit dégrader les alluvions incohérentes de ses bords quand un chenal se forme dans son lit, qui n'est point parallèle à ses rives. M. Prinsep *du Gange* (l'ingénieur militaire), dans son ouvrage

sur cette rivière, a tracé les diverses directions que son cours a suivies successivement.

L'excessive lenteur et les fatigues des voyages par terre dans l'Inde, soit que l'on *marche*, comme disent les Anglais, soit que l'on coure la poste en palanquin, ont fait pour eux du Gange, nonobstant la lenteur et les dangers de sa navigation, la grande route de ce pays. Cent lieues de navigation sur la rivière leur paraissent une moindre affaire que deux jours de marche pour en faire quinze.

Les dangers naissent des changements continuels qu'éprouve le lit des chenaux navigables dans cette immense surface d'eau, des risées violentes qui soufflent tout à coup, et de l'inexpérience et de la lâcheté des bateliers indiens.

En été, dans la saison des grandes eaux, les vents du S.O. permettent de remonter à la voile; mais alors il faut lutter contre un courant de 2 lieues à l'heure. Il faut que le vent soit bien favorable pour dépasser cette vitesse et avancer contre elle; s'il mollit, on mouille; la nuit, d'ailleurs, on mouille toujours. Beaucoup, pendant le jour, se font halier par leurs équipages, et naviguant près du bord, rencontrent un courant moins rapide. Quoi que l'on fasse, la navigation de Calcutta à Bénarès excède en durée celle d'Europe en Amérique. Elle est de 5 à 6 semaines.

En hiver, dans les basses eaux, il n'en reste pas assez en divers passages pour le tirant des grands budgerows, et ceux auxquels leur petitesse permet de passer partout, favorisés en cette saison par la faiblesse du courant, sont contrariés par le vent d'O. et de N.O. qui souffle droit contre leur route; on n'avance alors qu'à force de rames.

Au reste, les bateaux de voyage sont si commodes à habiter; tant de villes se pressent sur les bords du Gange, en diverses parties de son cours, qui offrent aux voyageurs des points de vue agréables ou l'occasion de visiter des amis qui y résident, que la lenteur de la marche est un médiocre inconvénient. La forme des Buderows est imitée de celle des grands bateaux indiens dont les bouches du Gange sont couvertes. Hauts et larges de l'arrière, ras et étroits de l'avant; leur voilure est aussi du même genre, large et basse. L'imitation cependant n'est pas tellement parfaite qu'ils ne soient extrêmement laids à voir, tandis que leurs modèles sont des plus pittoresques.

L'équipage, de 16 à 30 hommes, rame sur l'avant, et manœuvre la voilure, qui est d'une extrême simplicité. La nuit, il couche à découvert à la même place. L'arrière, qui comprend presque toute la surface de flottaison, est le logement des voyageurs; il est divisé en deux chambres seulement. Une chambre

à coucher spacieuse, et un grand salon qui sert de salle à manger. L'espace de la chambre à coucher est souvent divisé de manière à former une troisième chambre. Des persiennes s'ouvrent dans toute la longueur de l'appartement pour admettre la brise, et des punkas sont suspendus au plafond pour y suppléer dans le calme. Une double tente fort élevée est tendue au-dessus de ce logement; on s'y tient toujours avec plaisir le soir et le matin.

Plusieurs forts bateaux indiens suivent chaque budgerow; l'un est la cuisine, l'autre le magasin, un troisième la demeure des domestiques. Les bâtiments de cette flottille s'abordent incessamment pour les besoins du maître; quatre fois le jour au moins pour ses repas, qui sont servis exactement avec le même luxe et la même recherche qu'à la ville. On cite un vieil officier qui, dans ses voyages sur la rivière, appelait ses gens derrière lui à coups de fusil.

Tout cet appareil est généralement pour une seule personne. Il n'y a que des amis intimes, ou les cadets expédiés du Fort-William dans les stations du Nord-Ouest, qui s'imaginent de partager un budgerow. Des gens liés avec toute la familiarité que permettent les usages anglais, faisant de concert un voyage sur la rivière pour leur plaisir, ont chacun leur amiral et leur flottille; marchent ensemble, se visitent le jour quelquefois, et s'invitent à dîner alternativement.

Il faut aux Anglais un *chez-soi* où l'on soit le maître. Des adolescents, sortis du collège avant la fin de leurs études pour entrer au service de la Compagnie, débarquent au Fort-William avec ce sentiment jaloux d'indépendance.

Les gens riches, dans ces excursions sur le Gange, traînent avec eux leurs voitures et leurs chevaux, dont ils ont peut-être occasion de se servir une fois en dix jours. C'est, dans tous les cas, une manière de voyager très-dispendieuse.

LE CAPITAINE THORESBY. — LE COLLÈGE SANSKRIT. — L'OBSERVATOIRE. — Le capitaine Thoresby est à Bénarès l'Européen qui s'occupe le plus de littérature; il a une teinture de sanscrit et une connaissance parfaite du persan. L'étude des langues de l'Orient l'a attaché aux hommes. C'est assurément un des guides les plus désirables pour un voyageur dans cette ville. Connu de tous les Hindous de haute caste, et des Musulmans de quelque savoir, il a l'air, plus encore que M. J. Prinsep, de se trouver chez lui dans les rues de Bénarès.

Il me mena d'abord au Collège sanscrit, dont il est directeur.

Il est situé au plus fourré de la ville. C'est une maison fort ancienne,

bien massive, sans plan régulier, augmentée d'appendices du même vieux style, et telle absolument qu'il convient à son objet. Toutes les chambres donnent sur de massifs balcons ouverts sur une petite cour carrée; elles sont très-basses, leurs ouvertures très-étroites, et les escaliers qui y conduisent de véritables casse-cous.

Du rez-de-chaussée jusque sur les terrasses qui forment le toit, nous trouvâmes la maison occupée par des classes diverses.

Chacune se compose de 5, 6, 15 ou 20 écoliers. Ils sont accroupis en cercle autour du maître, assis comme eux sur ses talons, dans un coin de la chambre; il a une natte ou un petit tapis sous lui, c'est sa seule distinction. L'âge moyen des étudiants n'est pas moindre de 24 à 25 ans. Il n'y en a pas au-dessous de 15 à 16 ans, et il y en a beaucoup d'une trentaine d'années. Plusieurs des maîtres sont des vieillards octogénaires. Maîtres et élèves sont tous de haute caste : à peine y a-t-il quelques *Kettries* et Rajpouts (castes militaires) mêlés à la multitude des Brahmanes. Égaux par la naissance, ils ne le sont nullement par la fortune; quelques-uns sont les fils de riches Zémindars ou des pensionnaires de quelques seigneurs magnifiques; d'autres appartiennent à de pauvres familles de paysans; ceux-ci sont à peine vêtus, malgré la saison froide. Les premiers ne le sont pas magnifiquement; ils se drapent de leur mieux dans une grande pièce de toile de coton, souvent bordée d'une large bande rose; c'est le costume grec d'il y a deux mille ans. Les écoles d'Athènes devaient ressembler infiniment à celle-ci. En été la chaleur rend insupportable ce léger vêtement, et alors toutes les castes, maîtres et élèves, se font gymnosophistes; ils ne gardent qu'une ceinture autour des reins.

L'enseignement n'est pas élémentaire. On n'admet dans l'école que des jeunes gens déjà assez instruits, autant qu'on peut le devenir sans le secours des maîtres et des ressources de tout genre qui se trouvent là seulement; ils y restent 6, 8 et 10 ans.

Il y a une bibliothèque (manuscrite pour la plus grande partie) assez nombreuse. La leçon du maître est généralement une traduction d'un livre dont chaque élève tient un exemplaire à la main : il sait souvent le livre tout entier par cœur; il récite un vers (il me semble que le sanscrit ne s'écrit qu'en vers), le fait répéter à quelques élèves, puis en fait la décomposition grammaticale, car la sentence tout entière a été fondue en un seul mot, long de quatre à cinq lignes, et traduit la phrase ainsi analysée. L'enseignement est presque exclusivement oral. L'attention des élèves est extrême, et c'est en raison de l'inégalité de leurs dispositions naturelles que leurs pro-

grès sont inégaux ; car tous s'appliquent également. On renvoie ceux que, malgré leur assiduité, on juge ne devoir jamais réussir.

La plupart des classes n'ont d'autre objet que l'acquisition de la langue ; mais comme on ne peut arriver à cette fin sans avoir lu un grand nombre de livres, et que tous traitent de sujets savants, littéraires ou sacrés, on ne peut avoir appris le sanscrit sans être plus ou moins savant, poète ou casuiste. Les plus intelligents parmi les élèves, que le besoin d'un état n'enlève pas au collège, une fois maîtres du langage, s'en servent comme d'un instrument, et apprennent, dans cette langue difficile, ce qui constitue les hautes sciences des Brahmanes, savoir : un peu de calcul, d'astronomie, et force théologie.

Dans les classes élevées, le maître converse en sanscrit avec ses élèves. Ces élèves-là sont des hommes de 30 ans ou davantage ; la leçon ressemble alors à une conférence philosophique dirigée par le plus savant de l'assemblée. Les maîtres de ces hautes classes sont les plus célèbres Pundits de l'Inde : le plus fameux de tous est un vieillard de 80 ans qui a écrit plusieurs livres de poésie et de théologie. On dit sa dialectique étonnante ; sa mémoire est prodigieuse ; il sait par cœur une centaine de volumes, et il y a plus de 30 ans qu'il ne porte plus de livres à l'école. Je l'ai vu et entendu ; il ressemble à Charyxène, peint par le Poussin (dans le testament d'Eudamidas), dont feu le D^r Wollaston m'a aussi rappelé la ressemblance. L'extrême variété des sons du sanscrit m'a empêché de percevoir les différences presque insensibles qui les distinguent les uns des autres : au lieu de variété, je n'y ai trouvé qu'une confusion monotone.

A la fin de chaque année scolaire, des prix sont distribués aux plus habiles, après un exercice littéraire dans lequel les maîtres et les élèves discutent sur ce qu'ils appellent des points de philosophie. L'argumentation est publique et s'improvise en sanscrit ; des Pundits du dehors, jadis élèves du collège, y prennent part.

Qu'est-ce que le sanscrit ? d'où vient-il ? où l'a-t-on parlé, et à quelle époque, si jamais il a été une langue vulgaire, ce que son excessive difficulté rend difficile à croire ? Depuis quand n'est-il plus qu'une langue morte, si tant est que jamais il fut une langue populaire ? On l'ignore également. De tous les dialectes vulgaires de l'Inde, le bengali est sans comparaison celui qui s'en rapproche le plus ; mais cette ressemblance n'existe, je crois, qu'entre les vocabulaires ; entre les grammaires elle est presque nulle.

Au goût des juges actuels, quelques compositions récentes ou contempo-

raines sont d'une pureté et d'une élégance qui ne sont surpassées par aucune composition antique.

Érasme aussi, Santeuil et bien d'autres ont écrit certainement du latin très-pur et très-brillant, plus de mille ans après que cette langue avait cessé d'être parlée.

Suivant leur âge, les livres sanscrits diffèrent assez pour qu'un Pundit très-savant reconnaisse l'époque où ils furent écrits; et d'après ce que j'ai entendu à Bénarès, ces différences seraient si grandes que tel, à qui la lecture de certains livres est facile, a peine à en lire d'autres, uniquement à cause de la diversité du langage.

S'il en est réellement ainsi, il semblerait probable que le sanscrit aurait été une langue vulgaire; car les langues mortes sont immuables.

Mais peut-être ces différences tiennent-elles à celles du langage vulgaire de chacun des auteurs de ces livres. La phraséologie de notre langue native se montre presque toujours dans notre discours énoncé dans une langue étrangère : dans une langue morte à plus forte raison. Les Allemands ni les Anglais n'écrivent pas le latin comme les Français et les Italiens; pour nous souvent il est obscur : c'est peut-être une des causes des variétés du sanscrit. (Voir à cet égard Colbrooke et Wilson dans les Recherches asiatiques.

L'alphabet sanscrit compte plus de 60 lettres (le bengali en a plus de 50); la même figure a toujours le même son : il y a quatre T, quatre D, trois B, etc. Nous n'articulons qu'avec la plus grande difficulté ces sons, si voisins les uns des autres que notre oreille n'en saisit presque pas la différence. Le tamoul et l'hindoustani ont aussi quelque chose de cette richesse de consonnes; leurs voyelles d'ailleurs me semblent moins variées que les nôtres.

Une des raisons qui ont fait le plus douter que le sanscrit ait jamais été une langue vulgaire, c'est la logique parfaite de sa grammaire. Il semble qu'une combinaison aussi vaste, aussi harmonieuse dans toutes ses parties, où ne se place aucune exception discordante, n'ait pu être que l'ouvrage médité d'une société de philosophes et de logiciens, et non le résultat fortuit des besoins d'un peuple, régularisé, accordé ensuite par d'habiles écrivains.

Quelque riche que soit le système d'inflexion des mots dans cette langue, quelque illimitée que soit la faculté de les multiplier par composition ou dérivation, les règles de ces tropes sont si simples, si claires, si universelles, qu'en donnant au sanscrit une richesse que ne possède aucune autre langue, elles ne durent pas le rendre très-difficile.

Mais le langage ainsi formé était souvent rude à l'oreille; pour le rendre

parfait, on y introduisit des règles d'euphonie, dont les cas sont innombrables, et qui semblent avoir détruit la régularité logique des tropes. Elle existe toujours, mais à peine reconnaissable sous son déguisement euphonique.

Sans lui, m'a dit M. Troyer, le sanscrit ne serait pas difficile. Il me semble qu'on commence d'abord, pour se rendre compte d'une phrase, par défaire cet échafaudage d'euphonie sous lequel reparaît son appareil logique; on la décompose alors, suivant des règles invariables, en ses éléments divers, eux-mêmes composés, infléchis, dérivés ou radicaux. Quelques Pundits du collège de Bénarès, et M. Wilson aussi bien qu'aucun d'eux, font cette opération presque instantanément sans se rendre compte de ses détails: ils lisent à livre ouvert et comprennent dans le même temps. Cela me paraît aussi difficile que de lire immédiatement le produit d'une multiplication sous les deux facteurs placés l'un au-dessus de l'autre.

Le Collège sanscrit a 200 élèves; il coûte 80,000 francs par an, dont une partie est donnée par le Gouvernement, et le reste est la rente de legs faits à l'établissement. Ce vieillard, célèbre par sa science, dont j'ai cité la mémoire prodigieuse, a 200 francs par mois; c'est le mieux payé des maîtres. Au reste, voués à l'étude comme des prêtres à Dieu, maîtres et élèves semblent fort peu jaloux de s'enrichir; la qualité de Pundits suffit à leur vanité, et l'étude, peut-être sincèrement à leurs plaisirs. Il y a de l'antiquité dans cette manière d'être, ou du moyen âge plutôt. Ils sont, du consentement unanime de toutes les castes hindoues, les docteurs de la loi religieuse, ses interprètes. Quand le Gouvernement, à plusieurs reprises, songea à défendre la pratique des *suttis*, il les consulta sur la possibilité de le faire sans violer la religion hindoue. Consultés sous M. Hastings, et depuis, sous lord Wellesley, je crois, ils déclarèrent que le sacrifice des femmes sur le bûcher de leurs époux était si méritoire, que l'interdire eût été persécuter. Ils ont dernièrement exprimé à ce sujet une opinion différente, et c'est, fort de leur consultation, que lord William Bentinck vient d'abolir cette coutume.

Soumis à l'influence européenne, l'enseignement dans le Collège sanscrit de Bénarès n'en reste pas moins aussi pur qu'une génération de Pundits peut le transmettre à une autre. Pas un des maîtres ni des élèves ne sait un mot d'anglais. J'y ai vu quelques jeunes gens occupés à lire le persan sous un maître cachemirien: c'est additionnellement à l'étude principale, et, probablement, une introduction en contrebande faite par le capitaine Thoresby, qui excelle dans ce langage.

Je doute fort que jamais le sanscrit serve à autre chose qu'à l'amusement

ou au supplice de quelques philologues. Peut-être, parmi les innombrables commentaires théologiques de commentaires sur les Bedangs (védas) et les livres de matière médicale et d'astrologie qui forment la grande masse des livres sanscrits, trouvera-t-on quelque poëme historique extravagant, dont on interprétera merveilleusement les allégories? mais le peu qu'on a trouvé jusqu'ici donne probablement la mesure de la pauvreté de cette mine. Aux natifs de l'Inde, la tradition du sanscrit est inutile; ce pays a plus besoin de chimistes et de mécaniciens que de sophistes. Le sanscrit n'est qu'une ruine pittoresque dont le Gouvernement cherche, par sa libéralité, à retarder la chute.

M. Thoresby paraît aimé de ses pupilles en proportion de l'intérêt qu'il prend à leurs succès. Comme nous sortions, un enfant, pauvrement vêtu, et de l'air le plus commun, se présenta à lui, demandant la grâce d'être admis au Collège. Mis à l'épreuve sur-le-champ, il se tira fort bien des questions du capitaine sur le savoir exigé pour l'admission, et y ajouta sans sourciller une longue tirade difficile qu'il analysa et expliqua sans respirer. Il se trouva que, malgré sa petite taille, il avait 16 ans. Il dit qu'il était Brahmane, et que ses parents, quoique pauvres, lui faisaient une pension de 3 roup. (7^f,50) par mois. Cela suffit pour vivre. M. Thoresby le reçut immédiatement, et, joyeux, il passa la porte comme si c'était celle du paradis. Il va sans dire que l'enseignement est entièrement gratuit.

De là, M. Thoresby me conduisit dans les bazars. On appelle de ce nom, des rues dont toutes les maisons sont des boutiques. La rue Saint-Honoré, en plusieurs de ses parties, la rue Vivienne, la rue Dauphine, à Paris, Regent's-Street et Bond-Street, à Londres, seraient des bazars dans l'Inde. Ceux de Bénarès renferment bien peu d'objets de fabrique européenne. Il n'y a presque pas de coutellerie native; des gens qui vivent de riz bouilli ou de minces galettes de pain mal cuit, n'ont pas besoin de couteau. Les pièces les plus remarquables de l'industrie indienne sont des pendules imitées entièrement des nôtres, selon le goût de 1750; on les dit bonnes, mais elles sont plus chères qu'en Europe. Des miroirs encadrés d'ivoire sont fort jolis, mais chers aussi. La glace en vient par terre d'Alep à Dehli, où elle est mal étamée, puis encadrée. Les natifs ici font peu d'usage des étoffes européennes. De vieilles bouteilles, des verres neufs de diverses formes, des lampes détraquées et de mauvais lustres enfumés, voilà ce que l'on trouve le plus communément chez les marchands les mieux fournis. Les riches natifs admirent surtout dans nos maisons leur brillant éclairage.

Les taureaux consacrés, qui errent libres dans les rues, ne sont pas moins

battus des dévots hindous auxquels ils ferment le chemin, que les bœufs de trait par les charretiers; leur privilège est de ne pas travailler et de n'être pas exposés dans leur vieillesse à être mangés. Un boucher musulman qui en introduirait un traîtreusement dans son étal pour le débiter le lendemain à ses pratiques, serait probablement massacré par le peuple s'il était découvert. Un Européen qui, passant dans la ville à cheval, menacé par un de ces animaux, le tuerait d'un coup de pistolet pour sa propre défense, ne serait pas insulté.

La paix aurait autant de part que l'équité dans cette conduite. Le fanatisme de la population, des grandes villes au moins, n'est pas tellement brûlant qu'il ne calcule fort bien les chances du martyr et ne s'y expose pas.

Je demandai à M. Thoresby ce qu'il adviendrait si le Gouvernement envoyait l'ordre de démolir tous les édifices du culte hindou. — « Révolte armée de toute la population. » Mais si, à l'appui des 3,000 hommes de garnison qu'il y entretient, et qui seraient insuffisants pour faire obéir le peuple à une telle mesure, il envoyait un renfort de 10,000 ou 12,000 autres, les Hindous laisseraient abattre tous leurs temples.

Ils ne se révoltèrent pas jadis, quand Aurengzeb les démolit pour élever des mosquées sur leurs ruines.

A Bénarès, comme dans toutes les stations militaires, les soldats natifs et européens ne peuvent sortir de leurs cantonnements sans une permission spéciale. On ne les voit jamais dans la ville. Cette restriction est commandée par l'humeur bruyante et trop joyeuse des soldats anglais quand ils ont bu pour un païce (0^f,04) d'Arack. Les soldats anglais, dans leurs heures de liberté, au repos, n'ont pas affaibli l'idée qu'ils ont donnée de leur courage aux natifs sur le champ de bataille; mais ils y ont ajouté malheureusement celle de grossièreté et de brutalité. Ce sont leurs excès jadis qui font qu'aujourd'hui une pauvre femme, vieille et laide, qui ne songe pas à se couvrir le visage quand des natifs passent devant elle, s'arrête et tourne le dos du plus loin qu'elle voit venir un Européen. Les épanchements de leur cordialité ne sont pas moins redoutés des Indiens que leur humeur querelleuse, parce que leur familiarité est brutale. S'ils rencontrent près d'un puits des sipahis tirant de l'eau, ils leur donneront, comme à un camarade, une bonne claque sur l'épaule, le plus amicalement du monde, par forme de salut et de plaisanterie. Cela désespère un pauvre diable d'Hindou, parce que, traduite en hindoustani, cette politesse est un affront. Il grogne un peu et ne se fâche pas sérieusement, parce qu'il connaît l'intention cordiale de la chose. et l'An-

glais passe comme un étourdi sans y plus songer. Puis, si une jeune femme est sur son chemin, il lui sourira ou dira bonjour galamment, comme il ferait à une jeune fille de sa classe en Angleterre. Il va ainsi, froissant les sentiments du peuple auquel il est mêlé, sans trop s'en douter, et s'il s'en doute, sans s'en inquiéter. Des soldats français seraient encore plus antipathiques à ce peuple grave et composé.

Je trouvai si peu curieux, je l'avoue, les temples hindous où M. Thoresby me fit entrer, que je ne pris pas la peine d'écrire leurs noms. Ils sont tous petits, dégoûtants des offrandes de riz et de fleurs d'œillets-d'Inde que les dévots font à certaines petites pierres sculptées grossièrement, et qui tombent éparses sur l'aire mouillée sans cesse de l'eau du Gange. Quelques taureaux, et des vaches aussi (car j'en ai vu s'accoupler à la face du dieu), errent dans l'intérieur et dans les allées étroites qui y conduisent, léchant les dieux pour attraper les grains de riz qui restent collés sur leur face humide, et ramassant les offrandes tombées à terre. Partout, dans une niche voisine du sanctuaire, une demi-douzaine de Brahmanes qu'on ne voit pas, font un épouvantable tapage de trompettes, de tambours et de tam-tam. C'est hideux.

L'Observatoire n'est plus qu'une ruine. A l'époque où les Anglais s'emparèrent de Bénarès, la mince valeur du métal des instruments qui s'y trouvaient, le fit piller par les natifs; et, depuis ce temps, sans usage, le bâtiment a cessé d'être entretenu. Il reste un grand cercle horizontal et gradué pour l'observation du passage des astres au méridien; mais c'est un ouvrage de maçonnerie, on dirait le bord d'un bassin circulaire. On voit, dans la muraille, la place où étaient scellés des instruments de fer et de bronze qui ont été enlevés. Ils étaient tous de très-grandes dimensions, circonstance nécessaire pour compenser la grossièreté de leur graduation.

Avec de pareils instruments et leurs mauvaises méthodes de calcul, les astronomes indiens parvenaient jadis à prédire approximativement les éclipses. La tradition de ce savoir est entièrement perdue.

Au reste, les ruines de l'Observatoire sont très-modernes. C'est, je crois, sous le règne d'Aurengzeb qu'il fut élevé. Sans doute il y en avait un autre auparavant, mais on n'en connaît pas les restes.

Dans les rues les plus vivantes de la ville, on voit souvent, entre deux immenses maisons habitées jusque sur les terrasses, un emplacement vide, couvert de décombres; ailleurs, c'est une mesure encore debout, mais inhabitable, et qui menace d'écraser les passants de sa chute. Toutes ces ruines sont des propriétés du *Rajah* de Bénarès.

Sous le Gouvernement mogol, le Rajah de Bénarès n'était que le Gouverneur héréditaire de la ville et du territoire d'alentour. Il redevint souverain à la chute de l'Empire, sous Schah Alem Padischah. M. Hastings, alors Gouverneur général, fit avec lui un traité d'alliance par lequel il s'engageait à protéger son territoire contre les attaques du dehors. Quelque temps après, à l'époque de l'insurrection américaine, la France ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, des croiseurs français parurent dans les mers de l'Inde, et enlevèrent plusieurs bâtiments de la Compagnie. M. Hastings, sur-le-champ, écrivit au Rajah de Bénarès que les Français menaçaient l'Inde de nouveau, et réclama de lui un subside pour payer sa part des armements qu'il préparait contre eux. Le prince se récria sur l'extrême sécurité où quelques croiseurs français laissaient ses États situés au milieu de l'Inde. Il dit qu'il ne se trouvait aucunement menacé à Bénarès par leurs démonstrations à la mer; et que c'était dans la pensée des Mahrattes, et autres ennemis de l'intérieur seulement, qu'il avait souscrit précédemment le traité de M. Hastings. Celui-ci insista, prétendit que le Rajah était solidaire de la Compagnie; que, défendu par elle, quoiqu'il contestât la présence d'un danger et le besoin de secours, il devait contribuer à la dépense pour la défense commune. Le Rajah refusant de payer, M. Hastings envahit son territoire, et l'annexa entièrement à ceux de la Compagnie. Le Rajah de Bénarès n'a plus, depuis ce temps (une cinquantaine d'années environ), qu'un vain titre; mais il a conservé plusieurs lacks de revenu. Le titulaire actuel est un jeune homme d'une taille et d'une corpulence monstrueuses, fort bête, d'ailleurs, dit-on; il habite à Ramnagur, sur la rive droite du Gange, à 6 mil. ($1\frac{3}{4}$ l.) de Bénarès. Son état civil est incertain. Il ne voit pas d'Européens.

Un vieux palanquin délabré passa près de nous, entouré d'une douzaine de gueux déguenillés qui portaient des hallebardes et des masses d'argent; c'était le frère du Rajah. La suite du prince lui-même, dans le voyage qu'il fit l'an passé à Calcutta, n'était pas plus magnifique, mais elle était plus nombreuse; il avait 3,000 serviteurs.

Derrière les fenêtres de quelques maisons, dans plusieurs rues, je vis des femmes qui regardaient les passants : c'est le seul étalage qui soit permis aux filles publiques. Aucune n'était jolie. Ce n'est que la plus basse espèce qui se montre ainsi; les autres se laissent à peine entrevoir par intervalles derrière une natte claire de bambou qui pend à leurs fenêtres.

Des gens qui ont un harem bien meublé, s'ennuient souvent de leurs femmes, et s'amourachent de celles de tout le monde. Il n'est pas rare que les filles

de condition moyenne fassent de petites fortunes; elles ne sont pas autant méprisées qu'en Europe. Une d'elles, dernièrement, mourant dans un âge avancé, institua la ville héritière de son bien, un demi-lack (125,000 fr.), exprimant le désir que cette somme fût employée à quelque ouvrage d'utilité publique. M. J. Prinsep a construit un puits magnifique dans le quartier qui en avait le plus besoin, et a consacré par une inscription la mémoire de la donatrice.

Il y a à Bénarès comme à Calcutta quelques centaines de Levantins, la plupart par descendance seulement. Ce sont des Arméniens principalement, des Juifs, quelques Nestoriens, je crois, et quelques Grecs. Presque tous trafiquent. Un de ces derniers cependant est venu à Bénarès, il y a une vingtaine d'années, avec une petite fortune, dans le seul but d'étudier les langues indiennes. Il est devenu un habile sanscritiste, et fort pauvre en même temps; l'étude néanmoins continue d'être sa seule occupation. Ces gens sont, pour la société anglaise, exactement comme s'ils n'existaient pas; c'est M. J. Prinsep qui les a découverts en faisant le recensement de la ville.

Dans les districts d'alentour, il y a aussi des Indigotiers français : on dit qu'ils ne font pas de moins bonnes affaires que les Anglais; ils travaillent d'ailleurs aux mêmes conditions de protection par le Gouvernement et ne paraissent nullement jalouxés.

Les Indigoteries ne sont pas ici d'aussi grandes entreprises que dans le Bengale, entre l'Hougli et le Burrampoutre, dans le pays de Jessore et de Dacca. Leur établissement ne coûte que 30,000 à 40,000 roup. (75,000 à 100,000 fr.), au lieu de 2 ou 3 lacks (500,000 à 750,000 fr.). Proportionnellement aux capitaux qui y sont engagés, elles ne rapportent jamais les mêmes produits extraordinaires; mais, en revanche, les mauvaises années couvrent les frais, tandis qu'une seule suffit à la ruine d'un Indigotier à Dacca. Ici ce sont des entreprises beaucoup moins brillantes, mais beaucoup plus sûres. Il est rare qu'après 12 ou 15 ans de travail, les Indigotiers du nord ne se retirent pas avec une fortune modérée, tandis qu'après 4 ou 5 ans au Bengale, ils sont millionnaires ou débiteurs insolubles.

S'il y a dans l'Inde un lieu où les Européens semblent devoir plus aisément se mêler aux Indiens, c'est assurément Bénarès. Un grand nombre de natifs y possèdent ce que les Anglais estiment si haut, de la naissance et de la fortune; et de plus, c'est chez eux qu'on trouve tout le savoir de l'Asie.

Cependant les relations sociales entre la ville indienne et les cantonnements européens sont absolument nulles; depuis 50 ans il n'y a point un pas de

fait. Il ne faut pas s'en étonner : les Anglais, entre eux, ne se réunissent jamais sans un repas; ils ont si peu de conversation, qu'ils ne sauraient bientôt que faire entre eux, sans le souper qui les tire d'embarras; leur excessive réserve redouble vis-à-vis des étrangers, et généralement ils ne trouvent pas un mot à leur dire. Ici, les sujets possibles de conversation seraient excessivement limités, à cause, il faut le dire, de la prodigieuse ignorance des natifs les plus instruits; et la ressource de boire et de manger ne saurait exister, puisque les Hindous ne peuvent boire un verre d'eau chez un Européen.

On parle quelquefois en Europe de l'inaptitude des Turcs à la civilisation; que faut-il donc dire des Hindous?

Sous la dynastie mogole, il était d'usage que l'Empereur eût parmi ses femmes la fille d'un des princes indiens les plus puissants; et il semble que ces alliances politiques furent toujours consenties avec empressement par ces derniers, nonobstant l'apostasie obligée de leurs filles, qui devenaient *outcast* en même temps que Reines. Aujourd'hui, je crois, elles seraient impossibles. Malgré le peu de cas que les Indiens font d'une femme, je doute qu'ils consentissent à sacrifier une de leurs filles pour servir leur ambition; l'infamie de sa dégradation rejaillirait plus sur eux que l'éclat de son alliance.

Étaient-ils plus ambitieux jadis? ou étaient-ils moins religieux?

A l'exception de la coterie des Pundits qui cultivent la science sans autre but que de l'acquérir, les négociants, les banquiers natifs sont la seule classe à laquelle ses occupations font entrer de force quelques idées dans la tête. Les grands seigneurs riches passent leur vie à fumer (ou à chiquer, s'ils sont Brahmanes) et à s'abrutir dans leur sérail. L'activité, l'intelligence au moins, sont nécessaires aux gens de commerce, sous peine de ruine certaine. Ils n'ont pas l'indolence stupide des plus hautes classes, ni leur rigorisme religieux; ils se visitent davantage les uns les autres, se donnent entre eux des fêtes où l'on cause d'affaires, de théologie (sujet qui n'est pas si austère, là où il est imposé par le manque d'autres), et souvent l'on termine en partie fine avec les *Nautch-Girls* que l'on a commandées pour chanter et danser. — Le capitaine Thoresby me mena dans une espèce de maison de plaisance, destinée à ces sortes de réunions plutôt qu'à servir de demeure habituelle à son maître, et qui appartient à un négociant de sa connaissance, Hindou de religion. Deux jeunes gens, ses neveux, dont l'aîné sera son héritier, nous y reçurent. L'entrée en est misérable, pour ne pas dire plus: il faut traverser une étable qui conduit, par des passages étroits et tortueux, à une petite cour carrée remplie de fleurs, sur laquelle s'ouvrent les appartements

de quatre corps de logis opposés ; c'est la disposition accoutumée : mais le rez-de-chaussée et le premier étage ne sont qu'une galerie profonde, dont les plafonds sont supportés par des colonnes de bois sculptées. Les étages supérieurs sont seuls divisés en appartements. La terrasse est couverte de fleurs. Une multitude de lampes allumées dans des verres de couleur, pendent de tous les balcons sur la cour. Les murailles sont couvertes de peintures, dessinées dans le goût des figures d'un jeu de cartes, mais brillantes de couleur comme elles ; leurs sujets sont exclusivement, à peu près comme chez les Grecs et les Romains, ceux de la mythologie du pays. Quand le maître veut traiter ses amis, il fait nettoyer sa maison, il y fait porter des coussins et des tapis pour s'asseoir, une profusion de fleurs fraîches, et elle est illuminée de haut en bas à l'heure où les conviés arrivent, toujours le soir, chacun dans son palanquin, suivi de son houka ; la nuit s'écoule en causeries et en spectacles, finissant ordinairement comme j'ai dit plus haut. Ceux qui ne se soucient pas de cette issue, se retirent auparavant.

De ce que j'ai vu jusqu'ici dans l'Inde, cette jolie maison est ce qui répond le plus à l'idée particulière d'élégance pittoresque qu'on se fait de l'Orient. C'est la coutume de beaucoup de gens riches à Bénarès, d'en avoir une semblable ; elle prouve combien l'esprit de société est étranger aux Indiens. Ils ne se visitent pas amicalement les uns les autres ; ils ne se voient que dans des fêtes où ils s'invitent réciproquement. Les Anglais sont-ils plus sociaux que ces Asiatiques ?

HISTOIRES DE VOLEURS.—Ils sont ici les plus adroits et les plus fins du monde ; *the most beautiful thieves in the world*, dans le langage des narrateurs.

Il y a quelques années, une troupe de 500 hommes environ descendit du royaume d'Oude à Bénarès, marchant paisiblement avec un soi-disant Rajah à leur tête, et allant en pèlerinage à Jagrenat. Ils se montrèrent ici aux officiers du Gouvernement, qui ne trouvèrent aucune raison de gêner leur pacifique association, et les laissèrent poursuivre librement leur route sur la rivière. Arrivés à Calcutta, ils dirent qu'ils attendaient des bateaux pour descendre jusque sur la côte de la baie, et, sous les prétextes les plus vraisemblables, ils y prolongèrent leur séjour, regardant d'où soufflerait le vent. Le Gouvernement, en ce temps-là, laissa connaître qu'il avait 7 lacks de roupies (1,750,000 fr.) à envoyer à Bénarès. Les pèlerins alors, prétendant ne pouvoir régler convenablement le reste de leur voyage, se préparèrent à retourner dans leur pays ; et quand les lacks de la Compagnie furent embarqués pour

remonter le fleuve, eux-mêmes prirent les devants, forçant de vitesse ; mais arrivés à une partie de son cours où ses plages sont désertes, ils s'arrêtèrent, feignant de réparer quelques-uns de leurs bateaux. Le convoi les joignit enfin. C'était un lieu choisi d'avance. Abordé pendant la nuit par les pèlerins de Jagrenat, il fut enlevé sans bruit ; les bateaux qui le portaient coulés à fond, et tous leurs équipages massacrés. Le lendemain, les voleurs continuèrent paisiblement leur voyage ; on les vit repasser à Bénarès, comme ils y avaient passé la première fois, aussi paisiblement ; et de là, ils retournèrent en Oude par terre, se divisant sur la route, n'excitant de plaintes nulle part, et ne laissant aucune trace de leur passage.

Le convoi de la Compagnie passa universellement pour avoir fait naufrage : il était assuré. Après bien des mois de recherches inutiles, personne n'en ayant entendu parler, les assureurs remboursèrent à la Compagnie ses 7 lacks. C'est un hasard qui depuis a appris leur histoire.

On est volé tous les jours ici dans les cantonnements. Le capitaine Taylor a deux factionnaires et un poste de soldats qui veillent nuit et jour à la garde de sa maison : c'est un petit Bungalow. Il n'y a pas longtemps que madame Taylor, en s'éveillant le matin, vit dans sa propre chambre à coucher quelques-uns de ses effets empaquetés ; la plupart avaient disparu.

Hier, le médecin de la station, le D^r Angus, a été volé pareillement ; mais les voleurs, chez lui, n'avaient laissé aucun paquet : il n'avait pas une culotte à mettre en se levant.

Dans une tente, il est impossible de n'être pas volé de tout ce qui s'y trouve ; il n'y a point de factionnaires, de gardiens, qui puissent empêcher les voleurs d'y entrer inaperçus, s'il ne fait pas le plus brillant clair de lune. Ils rampent à terre, dans les fossés, dans les sillons des champs ; imitent cent voix diverses ; réparent, en jetant le cri d'un Jackal, un mouvement maladroit qui aura causé quelque bruit, puis se taisent, et un autre, à quelque distance, imite le glapisement de l'animal dans le lointain. Si les gens chargés de veiller font leur devoir au lieu de dormir, on les attire d'un côté par quelques bruits suspects, et le voleur se glisse à l'instant sous la tente, dont il coupe d'un trait de son talvar les attaches, sans l'ébranler aucunement. Souvent ils n'y laissent rien ; ils vous prennent votre bonnet de nuit sur votre tête, et le matelas sur lequel vous dormez. La gageure a été faite que des *Bhils* réussiraient quelquefois à voler sur lui, sans l'éveiller, la chemise d'un homme endormi, et elle a été gagnée.

Un officier anglais, qui avait une longue expérience du pays, revenait ici

des Provinces mahrattes, avec une suite et une escorte nombreuses ; il quittait l'emploi de Résident politique. La nuit, il ne laissait pas même ses culottes dans sa tente, tant il croyait plus à l'habileté des voleurs qu'à la vigilance de ses gardes. Une fois il se sentit éveillé par un sentiment importun et un bruit incertain ; puis, se rendormant bientôt, il fut de nouveau réveillé par un léger bruit et une sensation désagréable ; il étendit la main hors du lit, et saisit le bras d'un voleur au moment même où celui-ci l'étranglait ; la corde était passée autour de son cou, le nœud fait, le voleur commençait à serrer.

A Bénarès, il y a un vieux coquin, à carrosse, hindou d'ailleurs et de haute caste, qui fait profession de dédaigner les natifs. « C'est bon pour la canaille, » dit-il ; « moi, je ne vole que les Européens. » Ce n'est pas qu'il vole lui-même, il est beaucoup trop grand seigneur pour cela, mais il emploie des voleurs, leur donne de quoi vivre dans les saisons mortes, et recèle ce qu'ils ont volé.

La législation provinciale des Anglais dans l'Inde est très-douce pour ce genre de crime ; elle ne le punit que par les travaux forcés. Lord Lake, après sa guerre dans le nord de l'Inde, trouva le pays qu'il venait de conquérir infesté de voleurs : il fit un exemple et en pendit un. Pendant ce temps, dans d'autres districts de l'ouest, les mesures les plus rigoureuses étaient prises contre les petites bandes de brigands qui les désolaient, et d'autres chefs militaires leur faisaient une guerre d'extermination, n'accordant de quartier jamais, et faisant pêcher dans les puits, pour les pendre selon la règle, en bonne et due forme, ceux qui s'y étaient jetés pour éviter de tomber aux mains des sipahis. Le remède triompha du mal ; mais le Gouvernement suprême le trouva pire, blâma lord Lake et ceux qui imitaient sa rigueur ; les voleurs cessèrent d'être pendus et contenus. Lord Amherst fut volé plusieurs fois dans son voyage aux hautes provinces. Le major-général actuel de l'armée, le colonel Fagan, fut volé de toute son argenterie dans sa tente, et l'on ne put même prouver la complicité de ses domestiques ; l'honneur des sipahis qui entouraient ses quartiers en grand nombre ne put être mis en doute. Cette fois, on rendit responsable du vol le riche Zémindar sur les terres duquel il avait été commis.

Mais après tout, il y a si peu d'Européens dans l'Inde, que les vols faits sur eux sont, malgré leur éclat, de peu d'importance au peuple des voleurs. C'est aux frais des pauvres diables qu'ils vivent surtout. Souvent, au lieu de leur couper les bras plus expéditivement, les voleurs ôtent aux enfants endormis les bracelets d'argent, toujours fort étroits, que portent la plupart d'entre

eux, et cela à côté du père qui dort à deux pas. Ils tourmentent le sommeil par des bruits, des attouchements, et font prendre au corps et à tous les membres la position qui convient à leur dessein, sans jamais aller jusqu'à éveiller le sujet de leur expérience.

Le jour, ils procèdent autrement. A quelque occupation qu'il vague dans les champs, tout être humain, dans l'Inde, porte à la main le vase de cuivre qui lui sert à boire. Il n'y a pas de si pauvre diable auquel on ne puisse voler une roupie environ (2^f,50), la valeur de ce vase. Le voleur accoste sa proie sous un prétexte indifférent ou amical, chemine avec lui sur la route; à l'heure du repas, l'accompagne au puits voisin pour tirer de l'eau; alors, s'il voit peu de témoins à l'horizon, et s'il croit ses jambes et son talvar meilleurs que ceux de son compagnon, il saisit son vase et s'enfuit. Poursuivi ou menacé, il dégaine, étourdit le pauvre volé de l'adresse avec laquelle il manie son arme, et lui promet de lui couper la gorge s'il insiste.

Nombre de sipahis sont tués chaque année en allant chez eux en congé. Jamais ils ne s'éloignent de leur corps; pour aller dans leur famille, sans porter quelque argent. Les voleurs se donnent près d'eux, sur la route, pour d'anciens sipahis; on devient ami de part et d'autre, marchant en commun; et quand le lieu, l'heure et toutes les autres circonstances sont favorables au voleur, il saisit le vêtement du soldat où le pécule est noué dans un coin, son vase à boire, et s'enfuit le sabre à la main. Le sipahi, s'il en a un, et s'il essaye de ressaisir son bien, est ordinairement un homme mort. Les voleurs sont d'une adresse extrême.

Deux jours après mon passage à Saseram, le séraï de la Compagnie est assailli pendant la nuit par 60 *decoïts*. Ils tombent à coups de sabre sur les conducteurs de bœufs qui portaient des soieries de Calcutta à Bénarès, en tuent quelques-uns, en blessent un grand nombre, mettent les autres en fuite, et pillent leur convoi.

Le 6 janvier 1830. — A Mohunka-Seraï, 9 mil. (2 $\frac{1}{2}$ l.) de Bénarès.

C'est la route d'Allahabad; elle est superbe. On ne voit pas le Gange qui coule à quelques milles au sud. Plaines immenses cultivées avec soin. La campagne est toute percée de puits dont on tire de l'eau partout pour arroser les blés. Les puits ont tous la même profondeur à peu près; l'eau s'y trouve au niveau du fleuve, à environ 16, 18 ou 20 mètres du sol. Ce sont d'élégantes constructions. On élève, à dessein, la hauteur d'où il faut puiser l'eau, comme le montre la fig. 5, Pl. XX, pour se ménager une pente assez roide qui soulage, dit-on, les bœufs. Je ne vois guère comment; l'outre qu'ils

montent ne pèse pas moins, et le seul avantage qu'ils puissent avoir en descendant, est de tomber sur le joug, d'agir passivement par leur poids. J'ai vu trois attelages servis par 6 bœufs, 3 hommes, 2 enfants et 3 femmes, monter par heure, entre eux tous, 60 sacs d'eau, du volume d'environ 30 à 40 litres chacun, et de la profondeur de 20 mètres. C'est de l'eau très-chère assurément, d'autant plus qu'elle sert à la culture du blé et d'autres grains dont la valeur est très-médiocre.

Mohunka-Seraï est entouré d'un mur épais de briques, et semble avoir été quelque peu fortifié; ce n'est d'ailleurs qu'un village.

Le 7 janvier 1830. — Camp sur la route, 12 mil. ($3\frac{1}{2}$ l.) de Mohunka-Seraï.

Quitté à Mohunka-Seraï la route d'Allahabad et marché au S. O. Les mêmes aspects qu'hier. Disette de combustible. Chacun, dans l'Inde, cuisant son dîner à part, il en résulte une plus grande consommation. Aucune provision régulière pour satisfaire à ce besoin. Les bois ne font pas partie du système de la culture. De pauvres femmes et des enfants s'approchent le matin de mon campement, quand ils voient les apprêts du départ; c'est pour enlever la fiente des bœufs.

J'admire comment on a pu élever les arbres dispersés par bouquets dans la campagne; ce sont tous des Mangoes. Le bétail affamé dévore toutes les jeunes plantations : pas un palmier. Du Blé, de l'Orge, du Colza, du Lin, maintes Légumineuses d'Europe. A l'exception du *Cytisus cajan*, on se croirait fort loin du tropique.

Bandes considérables de pèlerins hindous qui vont à Jagrenat. Ils forment certainement la classe la plus nombreuse des voyageurs en ce pays. Ils sont généralement habillés d'une courte tunique de toile de coton, couleur olive, ouatée et doublée de rose; une ceinture rouge, blanche ou orangée, par-dessus. Par-dessous, un langoutis; mais leur habit ferme de manière à cacher leurs cuisses, on ne voit que leurs jambes nues. Turban de diverses couleurs : beaucoup, au lieu de turban, portent une sorte de bonnet phrygien, ou de casque fait comme leur habit, de la même étoffe. Il y a des castes d'Indiens qui vont la tête nue, mais la plupart l'ont extrêmement couverte. Les sipahis, obligés à l'uniformité du costume, ont le matin, sous leur shako, un couvre-chef en drap rouge, de la forme représentée fig. 4, Pl. XX.

Ces pèlerins portent tous sur l'épaule deux paniers attachés à l'une et l'autre extrémité d'un bambou, et surmontés de petits drapeaux rouges; c'est pour effrayer les tigres dans les bois.

A deux lieues au nord du Gange, on passe auprès d'un bel étang complètement entouré d'escaliers de pierre. Une pagode, chargée de tous les ornements de l'architecture indienne, s'élève sur ses bords, et, en face, une assez belle maison d'apparence européenne, mais que l'on m'a dit appartenir au Rajah de Bénarès. Quelque Brahmae, sans doute, y est entretenu.

Le 8 janvier 1830. — A Mirzapour, 9 mil. ($2\frac{1}{2}$ l.) du camp d'hier, et séjour le 9.

L'une et l'autre rive du Gange sont creusées presque à pic dans le sol alluvial. Le lit du fleuve n'a guère plus de $\frac{1}{2}$ mil. ($\frac{1}{8}$ l.) de largeur. Dans cette saison, il est trois fois large comme la Seine, à Paris; mais hors du chenal profond où s'écoule la masse presque tout entière de ses eaux, il n'a souvent que 0^m,7 à 1^m,0 de profondeur. Ses rives sont absolument dépourvues de tout caractère pittoresque. Quand il coule à pleins bords avec une extrême rapidité, il doit certainement offrir alors une scène de grandeur, mais encore de grandeur sans beauté, sans expression.

Les cantonnements de Mirzapour sont situés sur les bords du fleuve, à 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.) au N.N.E. de la ville, dans une sorte de presqu'île qu'il enserme dans une des nombreuses sinuosités de son cours. Un régiment d'infanterie native y stationne, actuellement commandé par le lieutenant-colonel Murray, chez lequel je descendis. Sa force totale est de 700 hommes environ. Mais deux compagnies garnissent à Chunargur, sur la même rive du Gange, à moitié chemin de Bénarès; deux autres à Gazipour, et rarement il reste plus de 200 hommes au quartier général. Cette petite force commande la ville de Mirzapour, dont la population est probablement de 80,000 âmes.

Dans toute l'Inde, les régiments sont ainsi dispersés. C'est sur les troupes natives que tombe toute la charge du service, et il n'y a certainement pas de luxe dans le chiffre de l'armée indienne. Les troupes européennes ne servent à rien qu'à la guerre. Elles sont comme des coqs de combat que l'on nourrit oisifs toute une année, pour un jour de bataille. En marche, on est obligé d'adjoindre un corps de troupes natives aux régiments européens, pour les garder, avoir soin d'eux. Cantonnés, c'est la même chose : comme il est admis que le froid de l'hiver, la chaleur du printemps et les pluies de l'automne sont également funestes aux Européens, les soldats anglais ne montent guère de garde qu'au dedans de leurs casernes; ce sont des sipahis qui veillent autour d'eux.

La station de Mirzapour est très-peu nombreuse en employés civils, et je crois en avoir vu tous les membres à dîner chez le magistrat, M. B. Taylor,

comme j'avais vu la veille, chez le lieutenant-colonel Murray, tout son état-major présent.

La parfaite égalité qui règne à table entre les officiers anglais de tout grade est fort regrettable, mais malheureusement impossible à espérer en France. Il y a, chez les officiers anglais, une présomption d'égalité de naissance et d'éducation qui n'existe pas chez nous, et sur laquelle se fondent les rapports des subalternes avec leurs supérieurs.

J'ignore ce qu'il en résulte dans l'Inde pour le bien du service. La discipline des sipahis est parfaite, mais celle des officiers à leurs chefs ne l'est pas. Avant le marquis de Hastings, le contrôle de ceux-ci était plus puissant; ils décidaient d'une multitude de petits différends, et, lorsqu'il ne s'agissait pas de torts graves, les terminaient sans jugement, de leur propre autorité, ou par une simple décision du général en chef, rendue sur un rapport. Lord Hastings voulut que les cours martiales jugeassent de toutes les infractions à la règle, et maintenant elles ne sont convoquées souvent que pour juger des matières d'étiquette. L'accusation la plus fréquemment portée devant elles, devant le procureur général de l'armée, c'est celle d'avoir compromis le caractère d'homme comme il faut, *a conduct unbecoming the character of a gentleman*. Tout en approuvant la justice de leurs sentences, souvent le général en chef fait remise de la peine. Il résulte de là que la terreur salutaire inspirée autrefois par le seul nom des tribunaux militaires a entièrement cessé d'exister; et, confiants dans l'indulgence du général en chef pour leur jeunesse et leur inexpérience, les jeunes gens qui arrivent chaque année ne craignent pas de s'exposer à cette juridiction.

Au reste, la situation de ceux qui entrent maintenant au service est fort triste. Chaque régiment ayant été diminué de deux compagnies, les officiers des compagnies supprimées demeurent près de leur corps, en réserve, pour y remplir les places vacantes. Il y a des lieutenants auxiliaires, des sous-lieutenants (*ensigns*) auxiliaires, surnuméraires. On est obligé d'inventer des dénominations nouvelles pour désigner l'emploi des cadets qui arrivent, et ils ont à peu près la certitude de n'être pas lieutenants avant 10 à 12 ans.

Le séjour de Calcutta perd les jeunes gens. L'intention du Gouvernement est qu'ils ne débarquent du vaisseau que pour entrer au fort William, et y être placés sous la tutelle d'un officier expérimenté, jusqu'au jour de leur expédition pour la station où on leur ordonne de se rendre; mais le choix de l'homme rend son emploi inutile. C'est un personnage morose que ces jeunes gens fuient autant qu'il les recherche peu. Il laisse à quelques natifs le pillage de leurs

petites bourses. Echappés du collège et du vaisseau, ils usent assez mal, comme il est naturel, de leur liberté, et se laissent séduire aisément par les extravagances ruineuses de la vie de Calcutta. C'est là que se forment leurs idées sur l'existence à laquelle les Européens ont droit dans l'Inde; et c'est là que se décide, en un mois, l'avenir misérable d'un grand nombre, soit qu'ils se résignent à souffrir ce qu'ils appellent leur pauvreté, soit qu'ils entrent hardiment dans la voie des dettes.

L'insociabilité anglaise brille à Mirzapour par la distance des habitations des Européens; ils demeurent à 2 ou 3 mil. ($\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ l.) les uns des autres.

M. Taylor, le Magistrat, pour lequel j'avais une lettre d'introduction écrite au nom de lord William Bentinck, m'envoya aussitôt les gens dont j'avais besoin pour continuer ma marche, et ajouta deux de ses tchouprassis à ma garde de sipahis. Rewah, la première ville où je vais passer, étant le chef-lieu d'un petit territoire indépendant et la résidence du Rajah de ce nom, M. Taylor me donne un passe-port pour les autorités de ce mesquin empire, et une lettre pour son souverain, le tout en persan, et non en hindoustani, comme je l'attendais.

L'Adawlu^t où il tient son tribunal a bien meilleure apparence que celle de Bénarès. Elle n'est pas moins fréquentée des natifs. Les nombreuses transactions commerciales qui se font incessamment dans une ville de l'importance de Mirzapour, manufacturière et commerçante comme elle, amènent une foule de procès.

La ville native est fort grande; deux ou trois rues longues, larges et droites la traversent, plantées d'arbres devant les maisons, et ornées, de distance en distance, du petit édifice que j'ai décrit plus haut, de puits, mais dont la plateforme circulaire est ici plus large et plus élevée. Leur ouverture est très-grande, et plusieurs personnes à la fois peuvent tirer de l'eau sans se gêner réciproquement. Quelques-uns de ces puits sont de petits monuments du plus agréable effet.

Toutes les autres rues sont étroites et souvent tortueuses, mais non pas autant qu'à Bénarès. Mirzapour, d'ailleurs, n'a rien de l'apparence de cité qu'offre cette grande ville. Peu de maisons en pierre, quoique les plus belles pierres de construction abondent dans le voisinage, d'où on les a de tout temps fait descendre à Bénarès; ici les maisons sont de pisé pour la plupart, et rarement ont plus de deux étages. Peu de Pagodes et de Mosquées; aucun air d'antiquité, mais beaucoup de bruit et de mouvement. On fabrique à Mirzapour des tapis de pied à l'imitation de ceux de Turquie, qui s'exportent dans di-

verses parties de l'Inde et au Caboul; des étoffes de coton imprimées en couleur dans le goût des châles de Cachemir, et des soieries, dont la majeure partie est transportée dans le Deccan.

Mirzapour, avant la domination des Anglais et les entraves dont la Compagnie a chargé le commerce, pour en voir périr quelques branches, au lieu d'en réserver, comme elle l'espérait, tous les fruits pour elle seule, Mirzapour était un des plus vastes entrepôts de l'Inde. C'était là que le Bengale échangeait ses produits contre ceux des provinces septentrionales de l'Empire, ses grains, et le sel fabriqué par la lixiviation des terres salées à l'embouchure du Gange. Le prix de ces denrées, élevé d'une manière exorbitante par quelques compagnies de monopolistes jalouses de réaliser immédiatement de grandes fortunes, et peu soucieuses des chances de l'avenir pour leurs successeurs, éloigna les acheteurs; les vastes principautés d'Oude et d'Allahabad se pourvurent de sel à Dehli, et l'importance commerciale de Mirzapour décrut rapidement comme celle de Bénarès.

Mirzapour est la résidence d'un Rajah de la plus haute caste, très-supérieur en rang à celui de Bénarès, mais grevé de dettes et fort misérable, me dit-on. Je n'ai pu parvenir à savoir ce que l'on appelle la misère d'un Rajah. Il habite une belle maison bâtie à l'euro péenne sur la rive gauche du Gange, en face et un peu au-dessous de la ville. Aucune relation entre lui et les résidents européens. A en juger par les journaux de Madras, il y aurait plus de rapports entre les grands seigneurs indiens de cette partie de l'Empire et les officiers du Gouvernement anglais, qu'au Bengale et dans les provinces de la grande présidence.

Les avenues de Mirzapour sont une des portions du territoire indien les plus infestées de voleurs; c'est qu'ils y trouvent toujours à piller. Les moyens de répression sont évidemment insuffisants; et le Gouvernement anglais n'en adoptera pas d'autres tant que les voleurs auront la prudence de ne pas massacrer des sujets anglais. Cette douceur de la justice est une prime d'encouragement au crime, au brigandage. « Mais, » dit-on, « les *Decoits* ne sont pas « des gens du pays, ce sont des gens de la province d'Oude; ils passent par « petites bandes inaperçues, qui se grossissent tout à coup en une troupe « formidable, en se réunissant en un lieu favorable à leurs entreprises, puis « ils se dispersent, traversent le Gange, et il est impossible de les saisir. » Une petite guerre d'extermination faite à cette population vagabonde et armée, amènerait seule l'ordre: les voies ordinaires de la justice suffisent à le maintenir quand il a été une fois établi; mais pour le commencement elles sont absolument

insuffisantes. Ici, il n'y a qu'une chose à faire d'un brigand, c'est de le tuer ; car il est impropre à toute autre chose que le brigandage, et s'il élève une famille, ce sera dans ses habitudes. Tels étaient et tels sont encore assurément les Klephtes de la Grèce ; tels sont, dans l'Inde, les Bhils et les Pindarris. Ils sont brigands de père en fils : et ce n'est pas seulement la nécessité qui les y force tous. La vie aventureuse d'un voleur de grand chemin, là où elle n'est pas couverte d'infamie et menacée à chaque instant de l'échafaud, a des charmes qui font dédaigner à bien des hommes une existence laborieuse et paisible. Pour réprimer cette perversion de l'instinct, ou peut-être ce penchant de notre nature, il faut des moyens proportionnés à sa puissance : des cours martiales qui fusillent sans rémission les coupables de la moindre participation au crime.

Les louanges que j'entends chanter, pendant l'élégant dîner du magistrat, M. Taylor, à Bonaparte, *dieu de la liberté*, me donnent des accès de jacobinisme et d'ultracisme. C'est une chose étrange que l'ignorance profonde où sont, de l'état intérieur de la France sous l'Empire, des hommes qui connaissent si bien l'histoire politique de leur pays et celle des événements dont l'empereur semait l'Europe. Parmi la jeunesse, toutes les opinions semblent se confondre dans une commune admiration, dans de l'amour presque, pour Napoléon. Je ne sais qui en est le plus enthousiaste ici, d'un homme sensé et libéral, ou d'un tory enragé, dévoué à lord Eldon. L'aristocratie a, dans la société anglaise, des racines bien profondes.

Les membres de la station essayaient de souscrire entre eux pour bâtir une église et entretenir un prêtre. Les femmes, qui ont grand besoin de dévotion dans l'Inde pour passer le temps, se plaignaient de la froideur que les militaires montraient pour cette proposition.

CLIMAT. — Chacun semble revendiquer pour soi les plus insupportables chaleurs. A Calcutta, on dit que, si le thermomètre ne monte pas aussi haut que dans les provinces septentrionales, il y a dans l'air une qualité énervante qui fait paraître bien plus forte cette chaleur, en réalité moindre ; et cela peut être vrai. De tout ce que j'avais entendu et lu, j'avais cependant conclu que nulle part les hot winds n'échauffaient l'atmosphère autant qu'au pied des montagnes. A Mirzapour, on dit qu'ils sont encore plus terribles, ainsi que dans l'Inde centrale, à Jebbelpour et à Nagpour.

La température du mois de janvier, au soleil levant, varie de 40 à 45° Fahrenheit, 4 à 7° centigrades. Le feu est nécessaire matin et soir dans les

maisons. Le vent sec de l'O. et du N.O. fait paraître le froid beaucoup plus vif qu'il n'est; cependant le soleil est incommode vers le milieu du jour, et il échauffe l'atmosphère jusqu'à 20° centigrades.

Nul doute que les *Borassus flabelliformis* ne réussissent dans ces contrées, mais je n'en vois pas dans la campagne. Le Mango domine; après lui le Tamarin, diverses Mimoses; les oranges sont médiocres. Quelques *Casuarina muricata* dans les jardins, mais touffus, rabougris, déformés. Peu de Pipuls. Les Banyan-trees sont plus communs. Divers arbres de la famille des Térébinthacées sont presque dépouillés de feuilles. Je présume que ce sont des Spondias. Le coton, cultivé autour de la ville, me semble être le *Gossypium herbaceum*. Sa laine est courte et grossière. Les Cannes, dont on commence la récolte, couvrent de vastes espaces de terrain; elles sont de la grosseur du doigt et longues d'un mètre.

Le 10 janvier 1830. —A Lâlgandje (لاگنج), 21 mil. (6 l.) de Mirzapour.

La route accoutumée de Bénarès à Delhi ne m'eût offert, en cette saison, presque aucun intérêt. J'aurais eu, en la suivant, l'occasion de voir la seule cour de l'Inde où reste, non du pouvoir, mais de la splendeur, celle de Luknow, mais j'aurais voyagé constamment sur les alluvions du Gange et de la Jumna. Je quitte donc la ligne des cités, et, marchant à angle droit de Delhi, je m'éloigne des bords du Gange, et commence un long détour au S.O., afin de visiter une partie du Boghilkund et du Bundelkund, provinces dont le capitaine Franklin, frère du voyageur au pôle, a fait récemment la carte, et donné, dans les *Asiatic Researches*, un croquis géologique. Rewah, Kallinger, Bandah, Kalpi, tracent la courbe que je me propose de suivre.

Les collines de Grès qui s'élèvent au sud de Saseram, et que l'on voit de là se prolonger à l'ouest jusqu'aux limites de l'horizon, se rapprochent constamment du Gange, dont le cours, d'Allahabad à Chunargur, est légèrement dirigé au sud; et en remontant au-dessus de cette dernière ville, la vallée du fleuve est resserrée par elles sur la rive droite, jusqu'à n'avoir que 3 à 5 mil. (1 l.) de largeur. Après deux heures de marche au S.O. de Mirzapour, je me trouvai à leur pied. Leur sommet forme une ligne presque unie; c'est absolument le même aspect qu'à Saseram. Une route excellente, qui monte lentement sur leur pente, a mis à nu, de la base au sommet, les roches qui les composent.

Ce sont des Grès stratifiés horizontalement. Leurs couches, vers la base

des collines, sont un peu micacées, et alors très-fissiles. A mesure qu'on s'élève, le Mica disparaît, le tissu quartzeux devient plus fin, la coloration des couches inférieures, teintes d'oxyde de fer, s'efface, et les bancs acquièrent plus d'épaisseur. On les exploite pour les constructions de Mirzapour. Çà et là, des bancs plus grossiers se montrent intercalés aux autres. Ils sont friables. On dirait que les grains quartzeux ont manqué de ciment; ils sont aussi les plus parfaitement blancs.

D'ailleurs, ici comme à Saseram, je ne vois de la base au sommet aucune couche d'argile intercalée parmi celles du Grès. Voir les Échantillons du premier plateau de Rewah : — (G. 28.) Grès schisteux micacé, en couches horizontales. De la base des montagnes, au S. de Mirzapour. — (G. 29.) Grès en bancs peu épais, superposé au précédent. De *Tara-ghaut*. — (G. 30.) Grès des couches supérieures de la première rangée de collines. Dans le lit de l'un des torrents qui sillonnent le premier plateau.

La hauteur de ces collines, mesurée barométriquement par le capitaine Francklin, dont les nivellements sont confirmés par les opérations trigonométriques faites actuellement par le capitaine Drummond, est d'environ 100 mètres au-dessus de la vallée du Gange; c'est, il me semble, la même que celle des collines de Saseram au-dessus des plaines adjacentes.

La même apparence de stérilité les distingue.

Arrivé au sommet de *Tara-ghaut*, on se trouve sur le bord d'un plateau presque uni, prolongé de l'E. à l'O., et au-dessus duquel on aperçoit à une grande distance (environ 8 ou 9 lieues) au S.O., une autre rangée de collines qui s'élève à peu près parallèlement au premier étage que l'on vient de franchir. On marche constamment sur les couches horizontales du Grès, nues sur de grands espaces, et entamées de distance en distance par quelques petits ruisseaux. Ils coulent tous du S.E. au N.O. ou à l'O., mais lentement. L'inclinaison du plateau, dans cette direction, est uniforme, mais très-douce et insensible à l'œil.

Lâlgandje est un très-grand village en une contrée si stérile.

Le 11 janvier 1830. — A Kuttrah, 15 mil. (4 $\frac{1}{2}$ l.) de Lâlgandje.

Marché tout le jour sur le plateau où je suis monté hier. En une multitude d'endroits, on exploite les couches de Grès de la surface pour les travaux de la route que fait actuellement le capitaine Drummond. Elles n'offrent pas la moindre variété.

Cette route est celle de Sagur, Jebbelpour, Nagpour et Hydérabad. C'est

une ligne de Dâks, mais très-peu fréquentée. Elle ne paraît pas être très-sûre ; car les voyageurs, dans leur palanquin, ont, de relais de porteurs en relais, une escorte de trois cavaliers armés. Ce sont les figures les plus pittoresques, habillées de vert et d'écarlate, le turban de cette couleur, armées d'une très-longue lance, et montées sur de jolis chevaux. Le hasard fit venir de Nagpour, pour me montrer ces élégants cavaliers, un voyageur anglais que je rencontrai au lever du soleil en avant de Lâlgandje. Il marchait devant son palanquin pour se réchauffer, et me demanda, du ton d'un extrême intérêt, des nouvelles des habitants de Mirzapour. Je pus le satisfaire aussi bien que si j'eusse habité la station dix ans, et il ne suppose guère, je pense, combien je suis étranger à ce pays.

Hier, en sortant de Mirzapour, j'avais rencontré un autre voyageur. C'était le frère de l'*ex-Peischwa*, le même sans doute qui se fait bâtir à Bénarès une maison à la mode de son pays, en boue et en bois. Il était campé depuis quelques jours à l'entrée de la ville. Je pris son camp pour un faubourg. Des bazars s'étaient formés alentour, et chaque boutique étant pauvrement fournie, il y en avait une centaine peut-être. Le prince, qui va en pèlerinage à Jagrenat, voyage avec une dizaine d'éléphants, cent chevaux peut-être, des chameaux et des bœufs de charge en grand nombre. Ses tentes rouges, fort déguenillées de près, et sans doute fort pauvrement meublées auprès de celles du Gouverneur général, font néanmoins, à distance, un effet magnifique. La Compagnie pensionne largement les princes qu'elle dépossède du pouvoir ; elle se conduit en prince avec eux, et les princes ne cessent guère de faire cause commune, après la victoire, avec ceux qu'ils ont battus. Les peuples payent cette générosité de sentiments : quelquefois ils ont la bêtise de l'imiter ; témoin les Mexicains qui votèrent une pension de 20,000 piastres à la veuve d'Iturbide, très-justement fusillé.

Le 12 janvier 1830. — A Hammanna, 14 mil. 4 l. de Kuttrah.

Kuttrah est situé au pied de la seconde rangée de collines.

Du plateau sur lequel elles s'élèvent, leur sommet paraît une ligne horizontale aussi régulière que celle de la première rangée, vue de la vallée du Gange. Le second étage a plus d'élévation relative que le premier, le double au moins ; mais il est dirigé comme lui. Ses pentes sont plus roides : elles sont couvertes d'une épaisseur considérable de débris sur lesquels végète une misérable forêt. En divers points, la route les a emportés et a entamé les roches qu'ils cachaient ; mais au pied des collines, les éboulements cachent

entièrement la jonction des couches dont elles sont formées, avec celles du plateau inférieur. Elles sont disposées comme celles-ci horizontalement, et la plupart sont des Grès tout à fait semblables ; mais leurs bancs alternent avec des couches de Schiste argileux, verdâtre ou violet, et, sans cesser d'être des Grès, offrent des variétés que ne montre pas la section des monts *Bindachal* (la rangée inférieure). Les mêmes couches micacées, ferrugineuses et fissiles, se trouvent à la base, comme dans la première rangée. Elles sont recouvertes de couches formées de masses lenticulaires de Grès très-dur, à grain si fin qu'on dirait du Quartz lydien, brunâtres ou noirâtres, enveloppées d'argile ferrugineuse. La tranche de ces couches a l'apparence d'une amygdaloïde ; mais cette apparence est absolument dépourvue de réalité.

Des bancs de Schiste argileux (talqueux peut-être), colorés en vert clair ou en lie de vin, mais sans aucune des teintes carburées, reposent sur ces roches singulières ; et elles en renferment elles-mêmes d'autres qui ne le sont pas moins. Ce sont des argiles vertes compactes empâtant des amas aplatis de *Quartz grenu*? blanc ; peut-être des petites couches de Grès à grain très-fin ? (L'absence de ciment apparent rend la distinction bien difficile à faire) (1).

Ailleurs, ces petites couches très-minces de Quartz, enfermées dans l'argile verte, participent de sa couleur, puis l'argile qui les sépare devient plus rare, et l'on voit paraître des couches de *Grès*? vert, à grain extrêmement fin, sans ciment visible, très-dur, et qu'il serait aisé de prendre pour du Quartz grenu. Je me souviens que, dans les conglomérats qui forment plusieurs des couches inférieures du terrain jurassique à Bex, il y a des fragments de *Quartz grenu* vert, d'apparence semblable à cette belle variété de Grès.

C'est vers la hauteur moyenne des collines que se trouvent ici ces bancs de Grès vert, qui sont au reste en petit nombre. On ne les exploite pas : leur dureté non-seulement en rendrait le travail difficile, mais leurs masses homogènes et compactes ne renferment aucun des plans de division tabulaire des couches supérieures, presque également dures, et que l'on amène facilement à une forme parallélepipedique.

Le tiers supérieur de la hauteur des collines n'offre que des couches peu épaisses (0^m,3 à 1^m,0) de Grès blanc ou rougeâtre, sans intercalation de couches étrangères, soit de Schiste argileux, soit de Grès micacé schisteux.

L'oxyde de fer forme seul quelques couches extrêmement minces entre

(1) Une roche d'apparence semblable se trouve à Bex, en Suisse, dans les assises inférieures du calcaire jurassique ; mais c'est de l'Anhydrite cristallisée qu'y renferme l'argile verte compacte.

quelques strates. Il n'en colore aucun fortement; mais, çà et là, il a pénétré dans leurs fissures. Chaque banc de Grès semble formé d'une multitude de petites couches extrêmement minces, et paraît strié. Indépendamment de cette infinité de plans de séparation naturels, il y a des couches qui ont une tendance à se diviser en masses concentriques. La fig. 1, Pl. XIX, représente cette double disposition.

La dernière est bizarre dans ses détails. La section de ces masses, que l'oxyde de fer a pénétrées par zones concentriques, a exactement l'apparence de la coupe d'un arbre dicotylédon, fig. 2, Pl. XIX. La circonférence extérieure de chaque zone est la plus colorée, et elle tranche sur la circonférence intérieure de la zone circonscrite, qui est absolument incolore. Les parties du banc qui n'ont aucune tendance à cette décomposition en boules, sont fréquemment du Grès le plus blanc.

J'ai observé le même accident dans les Grès de Saseram.

Voir les Échantillons de la deuxième rangée de collines : — (G. 31.) Grès argileux à structure entrelacée. Les amas quartzeux très-durs, ayant une forme lenticulaire, et contournés par des feuilletts de Schiste argileux. Vers la base de la deuxième rangée de montagnes, au-dessus de Kuttrah. — (G. 32.) Grès verdâtre, ferrugineux, micacé, fissile. Vers la base de la deuxième rangée de montagnes. — (G. 33.) Roches de Schiste argileux verdâtre, enlaçant des amas de Grès? (ou de Quartz grenu?). Hauteur moyenne de la deuxième rangée de montagnes de Kuttrah. — (G. 34.) Grès verdâtre à grain très-fin, alternant avec la couche du numéro précédent et celle du numéro suivant. — (G. 35.) Schiste argileux (talqueux), alternant avec les diverses variétés de Grès, et dominant vers la hauteur moyenne de la deuxième rangée de montagnes. — (G. 36.) Grès rougeâtre, à grains très-fins, en bancs de 0^m,6 à 1^m,0 d'épaisseur, dominant vers le sommet de la deuxième rangée de montagnes, où on l'exploite pour faire les voussoirs des ponts de la route.

Toutes ces roches de la deuxième rangée de collines sont en couches horizontales comme celles du premier plateau au-dessus duquel elles s'élèvent. Il est infiniment probable qu'elles leur sont superposées.

La coupe de ces terrains, donnée par le capitaine Franklin dans les *Asiatic Researches*, montre le sol primitif affleurant les pentes de cette seconde rangée de collines vers leur base. Comme je l'ai dit, les éboulements ne m'ont pas permis de suivre sans interruption la succession des roches, du plateau inférieur au plateau supérieur; mais la route nouvelle, par

où je suis monté, a exigé des déblais très-considérables de ces débris, et a souvent mis à découvert les couches horizontales dont ils cachent la tranche; et si quelques affleurements du sol primitif m'avaient échappé, la minutieuse attention que j'ai donnée à l'inspection des éboulements m'y en aurait fait apercevoir des témoins. Au reste, le capitaine Franklin ne mentionne pas dans son mémoire (que je viens de lire à l'instant) cette disposition qu'il a figurée dans sa coupe, où il a d'ailleurs fort improprement cherché à représenter des circonstances de gisement conjecturales, au-dessous de celles qu'il a déterminées avec certitude.

Je ne sache pas qu'aucune source salée s'échappe de ces collines; mais à leur pied, à Kuttrah, dit le capitaine Franklin, on fabrique du sel par la lixiviation des terres. — L'eau des puits à Kuttrah n'est pas salée.

La surface de ce second plateau, élevé de 350 à 400^m au-dessus de la mer, est, comme celle du premier, sillonnée de ruisseaux. Elle va, comme celle de l'étage inférieur, se relevant vers la crête par où on l'escalade; les eaux y coulent à l'O. et au N.O. Arrivées à la crête de ce côté, elles tombent toutes en cascades sur le plateau inférieur. La hauteur de ces chutes, que le capitaine Franklin a toutes examinées, est de 100 à 120^m. Les escarpements, du sommet desquels elles se précipitent, montrent tous l'uniformité de composition du terrain de Grès au-dessus du premier plateau.

On trouve des diamants dans le lit de quelques-uns des torrents qui sillonnent la partie occidentale de ce second plateau (capitaine Franklin, *Asiatic Researches*). — S'il y en a de ce côté, on l'ignore entièrement.

Quelques misérables forêts couronnent les bords relevés de ce plateau. L'arbre qui y domine est une Térébinthacée de grandeur moyenne, à bois tendre et léger (B. 164⁽¹⁾). Il est actuellement en fleur, mais généralement dépourvu de feuilles. Quelques Pipuls (*Ficus religiosa*) dans ces bois sont les premiers arbres de cette espèce que j'observe dans des lieux tout à fait sauvages. Je retrouve quelques espèces qui avaient disparu dans les plaines du Gange, notamment le superbe *Loranthus* qui s'attache de préférence au figuier dont j'ai parlé en descendant des montagnes à la rivière Fulgo (page 304).

La route nouvelle, qui rend beaucoup plus facile le transport de ces bois dans les plaines inférieures jusqu'à Mirzapour, en accélère la dévastation.

(1) Les chiffres précédés de l'initiale B. renvoient au Catalogue de l'Herbier formé et envoyé par Victor Jacquemont au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

Hanmanna est un pauvre village.

Le 13 janvier 1830. — A Mowgunge, 14 mil. (4 l.) de Hanmanna. = [Kutkurry, 7 mil. (2 l.)]

Dans les derniers jours du mois de décembre, la température s'était adoucie tout à coup; le baromètre, à Bénarès, le 1^{er} et le 2 janvier, se tenait au-dessous de sa hauteur accoutumée en cette saison; l'azur du ciel était parsemé de nuages; tout présageait la pluie. Elle est rare en hiver; mais il est plus rare encore que l'hiver se passe sans en amener deux ou trois fois quelque peu. Cependant, le 4 janvier, le temps se remit au froid, le baromètre remonta, le ciel s'éclaircit, la sécheresse redevint excessive, sans qu'il fût tombé une goutte d'eau.

Le jour où je quittai Mirzapour, les mêmes indications d'un changement de temps prochain se montraient; la nuit fut douce; celle du lendemain, nonobstant l'élévation du site, plus douce encore; mais cette fois le présage fut confirmé par quelques gouttes d'eau qui tombèrent pendant une minute, le matin du 12, à Kuttrah, et à peu près autant le soir à Hanmanna. C'est la première fois, à la lettre, que je vois de la pluie depuis Burdwan, le 26 novembre 1829.

Le temps, quelque peu couvert le matin, s'est éclairci graduellement, et voilà la sérénité du ciel rétablie.

J'ai marché tout le jour sur les couches horizontales du Grès. La plupart sont rougeâtres. Ce second plateau est moins stérile que le premier. Une grande quantité de terres y sont cultivées comme dans les plaines. Quelques bouquets de bois, environnés de terres vagues, sont le séjour d'une multitude prodigieuse de singes, لانگور, *Langour*, tous de l'espèce que j'ai mentionnée dans ma marche des mines de Ranniganje à Rogonatpour; déjà j'en avais aperçu quelques-uns hier, après avoir cessé d'en voir depuis Rogonatpour, excepté à Bénarès, où plusieurs familles de la même espèce habitaient paisiblement un temple hindou.

A grand'peine je m'approchai ce matin de leur compagnie; leurs hurlements et leurs gambades effrayaient mon cheval. Mais ces animaux partagent peu la frayeur qu'ils inspirent aux autres, ils ne s'éloignèrent que lorsque je vins à quelques pas d'eux. Je ne pus m'assurer néanmoins si tous étaient des femelles; mais tous, sans exception, portaient un petit suspendu par ses bras et ses pattes sous leur ventre, et avec lequel ils couraient et grimpaient aussi lestement que s'ils n'eussent point eu de fardeau.

Dépassé sur la route une petite caravane convoyant, de Mirzapour à Hy-

dérabad, des étoffes précieuses. Les ballots sont portés à dos de chevaux, et la plupart des marchands sont montés; tous sont armés d'un sabre et d'un bouclier; plusieurs pauvres diables à pied les suivent, portant sur l'épaule un lourd fusil à mèche. Les tours d'adresse que j'ai entendu raconter des cavaliers du colonel Skinner, avec cette arme, me la font respecter. Deux ou trois figures de brigands, impayables au mélodrame, passent à l'encontre de moi. A leur physionomie, à leur costume, je les prends pour des Persans; mes gens me disent qu'ils viennent de Lahor ou de Caboul. Ils sont habillés de vert, le petit bonnet d'agneau noir, le sabre au côté, un poignard et un pistolet à la ceinture. L'un d'eux porte de plus, en bandoulière, un mousqueton européen. Ils passent au bas côté du chemin, quand mes *habits rouges*, mes sipahis, leur disent de se déranger, mais ils me croisent sans me saluer.

Kutkurry, village à moitié chemin de Hanmanna à Mowgunge, est également peuplé; mais tous deux ont l'air fort misérables. Toutes les maisons de boue, couvertes en paille, mais petites, minces, délabrées.

Le 17 janvier 1830. — A Ranpou, 16 $\frac{1}{2}$ mil. (5 l.) de Rewah. = [Oumri.]

Le 14 janvier 1830. — A Mangawa, 21 mil. (6 l.) de Mowgunge. = [Lowr.]

Le 15 janvier 1830. — A Roïpou, 10 mil. (3 l.) de Mangawa.

Le 16 janvier 1830. — A Rewah, 10 mil. (3 l.) de Roïpou.

C'est à peu de distance à l'ouest de Mowgunge que j'ai observé les premiers Calcaires, assis sur le Grès. C'est d'abord une roche grisâtre, tendre, argileuse; elle brille à la lumière, d'une multitude de très-petits cristaux de Calcaire spathique, transparent. Là où la terre végétale est peu épaisse, elle laisse voir les plans horizontaux de cette nouvelle roche, comme auparavant ceux du Grès. La configuration du sol n'a aucunement changé : le Calcaire est schisteux ou tabulaire, comme le Grès qu'il recouvre; et il n'en recouvre vraisemblablement la surface que d'une très-faible épaisseur.

Un ruisseau assez considérable, qui coule entre Lowr et Mangawa, en a entamé les couches, et sur ses bords on en voit des sections de 3, 4 et 5 mètres de hauteur. Nulle part je n'ai observé leur superposition au Grès; mais elle est nécessaire, puisque les deux roches sont stratifiées l'une et l'autre horizontalement.

Et certainement ce parallélisme n'est pas un hasard, il indique leur dépendance mutuelle, et des termes différents d'une seule et même série, d'une même formation; leur structure et toutes les circonstances de leur gisement sont semblables. De petites couches d'argile séparent les bancs calcaires qui

se montrent les premiers, et très-probablement ce sont ces argiles qui recouvrent immédiatement le Grès qui forme les deux étages du plateau.

Je dois cependant rappeler qu'au sommet de ce second étage, les argiles vertes qui s'étaient montrées en couches assez épaisses, quelquefois compactes vers sa hauteur moyenne et sa base, disparaissent entièrement.

Et les bancs argileux qui accompagnent les premières couches calcaires (probablement les plus profondes) n'offrent jamais les couleurs vertes et rougeâtres des argiles du Grès; leur couleur est uniformément grisâtre; leur apparence terreuse; leur grain grossier, si on le compare à l'extrême finesse des argiles du Grès, âpre auprès de l'onctuosité de celle-ci; ils sont pénétrés de Calcaire.

Près de Mangawa, des lits de fer oxydulé sont compris entre les couches du Calcaire, exactement comme ils se montraient auparavant enfermés entre les bancs du Grès; mais ce minéral ne les a point pénétrés de même que les Grès, comme s'il eût été attiré par des centres d'attraction placés dans leur intérieur. Chaque banc calcaire, enveloppé d'une écorce ferrugineuse, est régulièrement imprégné de fer au-dessus et au-dessous. L'infiltration n'a point marché par surfaces courbes et concentriques.

Depuis le point où j'ai observé la première assise calcaire jusqu'à Rewah, je n'ai pas vu reparaitre le Grès; c'est de fragments aplatis de Calcaire que la terre végétale est parsemée: ce sont des couches calcaires que partout les ruisseaux ont entamées au-dessous de cette terre végétale.

En approchant de cette ville, à mesure que l'on s'éloigne de la limite des couches calcaires, l'argile, qui se mêlait d'abord à leur principe, et qui sépare leurs assises, disparaît graduellement, et cela dans le prolongement des mêmes couches ou dans des couches bien voisines, car le niveau du sol varie à peine; des couches compactes, très-dures, spathiques, noirâtres, se montrent çà et là intercalées parmi des couches compactes également, mais dont le tissu presque terreux ne renferme que des veines spathiques, et pour la coloration desquelles la dénomination de *bigarrée* semble avoir été faite. Le rouge clair, presque rose, et le jaune sont les couleurs qui s'y brouillent. Cette variété domine autour de Rewah, et a servi aux anciennes constructions de cette ville. Le torrent qui passe auprès d'elle, et qui a fait une très-large et profonde échancrure dans les couches du sol, coule sur ces Calcaires bigarrés, et les blocs de la variété toute spathique et noirâtre ne se montrent dans son lit que comme un accident.

De Rewah à Oumri, 6 mil. 1/2 l. à l'O.S.O., je n'ai eu aucune occa-

sion de voir des roches en place. Le sol végétal, ici très-profond, car le lit des ruisseaux est creusé dans son épaisseur, est parsemé de fragments aplatis ou arrondis de minerai de fer oxydulé, et je ne sais s'ils proviennent de couches de Grès ou de Calcaires. En tout cas, vu l'épaisseur du sol végétal, leur origine ne présume rien de la nature des roches sous-jacentes.

Cependant il est probable que ce sont les débris de couches de Grès, car des fragments d'apparence semblable, et qui n'en diffèrent que par des formes plus anguleuses, se montrent partout autour de Oumri, où les couches horizontales du Grès reparaissent à la surface, en général, pénétrées d'oxyde de fer. Quelques variétés de cette roche, mises à nu par les eaux de quelques ruisseaux, sont identiques avec plusieurs de celles qui dominent de l'autre côté de l'île calcaire que j'ai reconnue de Lowr à Rewah. Ce retour du Grès à la surface n'est pas de longue durée, quand on marche de Oumri vers Rampour à l'O.N.O.

D'autres ruisseaux que l'on traverse, coulent sur des couches calcaires de la variété bigarrée qui domine à Rewah.

Puis, en approchant davantage de Rampour, ces minces assises disparaissent, et l'on voit revenir le Grès à la surface.

C'est dans cette roche qu'est creusé le lit du ruisseau de Rampour. Sur ce plateau, généralement recouvert d'une couche épaisse de terre végétale et de débris, des escarpements de 3 à 4 mètres, sur la rive d'un ruisseau, sont une bonne fortune pour le géologue. A Rampour, je ne vois pas la superposition du Calcaire au Grès; je ne vois pas par quelle transition une roche passe à l'autre, mais peu s'en faut. Quelques couches de Grès, ferrugineuses, très-dures, peu épaisses, alternent avec des lits de la même argile schisteuse, brunâtre et noirâtre qui accompagne les premières couches calcaires observées près de Lowr au-dessus du Grès, et avec de minces assises de Grès argileux et calcaire; au-dessus est la terre végétale, sans quoi l'on verrait sûrement les mêmes couches calcaires qu'à Lowr.

Je regarde les couches de Grès de Rampour comme les plus récentes de ce dépôt arénacé, et je crois que ce sont des argiles schisteuses très-peu épaisses, pénétrées alternativement de Calcaire, et mélangées de sables, endurcies çà et là dans leurs masses en minces lits de Grès, qui font la transition de ces Grès avec les couches calcaires.

Voir les Échantillons du Calcaire du plateau de Rewah (Lias du capitaine Franklin) : — (G. 37.) Calcaire tendre argileux, en couches horizontales peu épaisses, sur le Grès (horizontal) du plateau de Rewah, entre Lowr

et Mangawa. — (G. 38.) Calcaires tendres plus argileux; des couches peu épaisses de marnes calcaires leur sont interposées. — (G. 39.) Calcaire argileux en couches minces, renfermant de petites couches de fer oxydulé. Variété dominante à Mangawa. — (G. 40.) Calcaire compacte, noirâtre, dur, mais fragile. Des environs de Rewah. — (G. 41.) Calcaire compacte, jaspé, enfermant des veines spathiques. Variété dominante autour de Rewah, dont les édifices en sont bâtis. — (G. 42.) Grès bigarré en couches minces, fissiles, horizontales, à nu à la surface du plateau, et entamées dans le lit des ruisseaux. A l'ouest de Rewah, près de Oumri. — (G. 43.) Calcaire (argileux) bigarré, compacte, en couches peu épaisses, éparses par lambeaux de peu d'étendue, sur le Grès précédent ou suivant. — (G. 44.) Autre variété tabulaire du Grès du plateau de Rewah, près de Rampour.

Mangawa, Roïpour et Rampour sont des villages peuplés, mais peuplés de misérables. Cependant on dit que leur territoire est fertile; mais je suspecte fort la vérité des louanges accordées par les natifs aux territoires qui n'appartiennent pas à la Compagnie. Mes sipahis eux-mêmes partagent ce sentiment national indien. Questionnés sur l'état militaire du prince de ce petit pays, ils lui donnent quatre régiments d'infanterie, un de cavalerie, de l'artillerie à proportion, etc. Tant s'en faut.

Rewah offre, il est vrai, des restes de quelque splendeur. La majeure partie de la ville est enclose de hautes et épaisses murailles qui devaient servir jadis très-efficacement à sa défense. Des tours en ruine flanquent ce rempart pittoresque. Une seconde enceinte est formée au dedans de celle-ci par une muraille assez semblable à la première; c'est encore la ville: mais une troisième enceinte, de la même espèce, sert de demeure au Rajah. Les avenues, l'entrée, et tout ce que j'ai aperçu de l'intérieur, en sont aussi sales, aussi ruinés que le reste de la ville. Un sipahi, en guenilles rouges, haut de 1^m,3, avec une vieille baïonnette rouillée, montait la garde à la porte de ce palais; il me parut consister en quelques petites maisons logeables, bâties récemment sur les ruines inhabitables d'un grand édifice.

J'envoyai au Rajah la lettre du magistrat de Mirzapour, qui l'informait de mon passage sur son territoire. Deux de ses gens furent aussitôt dépêchés à mon petit camp, qui me dirent, de la part du Rajah, que je n'avais qu'à parler pour avoir les choses que je pouvais désirer.

Je demandai deux de ses *Harkarahs* (hérauts), pour m'accompagner jusqu'à Kallinger. Ceux-ci arrivèrent bientôt avec une armée de *Burkhondaz* ou gardiens de nuit.

J'ignore où va le revenu de cette principauté, mais je n'ai pas vu dans la capitale une maison où l'on me semblât dépenser 300 roupies, 750 fr., par mois. Les uns me disent qu'il y a 5,000, les autres 10,000 habitants : je suppose qu'il y en a 6 à 7,000.

Le soir, comme je visitais ce gros village (on ne lui donnerait pas en Europe d'autre nom), je vis venir dans la rue, du côté du château, un éléphant monstrueux, sur le passage duquel chacun s'éloignait. On m'avertit de ne pas rester à portée de sa trompe, attendu qu'il *allait à la guerre*, et était déjà fort excité. Je demandai ce que c'était que cette guerre, et compris qu'il y avait une fête, un simulacre d'action entre des éléphants ; je suivis la foule.

Elle me porta dans un fond, entouré par le hasard de tertres verdoyants, les uns ombragés de grands arbres, d'autres décorés de pagodes et de mosquées; des Bananiers, dont je n'avais pas remarqué le feuillage depuis Mirzapour, en étalaient ici toutes la magnificence, et plusieurs grands Dattiers, dont, après plusieurs jours, je revoyais aussi la forme dans le paysage, élevaient leurs têtes au-dessus des Tamarins. Le lit desséché d'un torrent, qui a creusé cet amphithéâtre naturel, nous séparait seul de la ville, dont les antiques murailles cachaient heureusement la misère moderne.

La foule garnissait toutes les hauteurs, plus pittoresque encore dans la variété de ses costumes que celle de Bénarès, et universellement armée. Le sabre que chacun tient à la main dans son fourreau rouge, sert de maintien le plus général. Beaucoup ont une pique, dont le fer aigu est ajusté à un bambou de 2 mètres de longueur, bruni au feu; d'autres portent sur l'épaule un lourd fusil à mèche; quelques-uns tiennent à la main un arc et quelques flèches.

Aucun ordre : cette multitude se pousse sur un point, sur un autre; chacun cherche à passer devant pour mieux voir. Cependant, en une heure, je n'entends pas une querelle. Seul désarmé, au milieu de la foule, je la traverse sans difficulté, mais lentement. Un de mes Harkarahs me précède, qui commande doucement à chacun de se dé ranger, et chacun me cède sa place, mais après s'être fait répéter l'invitation.

Neuf éléphants, les uns caparaçonnés misérablement, les autres presque nus, portant leur conducteur sur le cou et quatre hommes à cheval sur le dos, comme les quatre fils Aymon, étaient rangés en bataille, pacifiques au milieu du tumulte de la foule qui se pressait autour d'eux.

Le Rajah, en prince qui sait son métier, se fit attendre. Il arriva comme le soleil se couchait. Une trentaine de *Chobdars* ouvraient sa marche avec

des crosses et des bâtons d'argent, des hallebardes; quelques soldats en habit rouge, que je suppose, à leur galon, les dignes *havildars* du factionnaire décrit plus haut, couraient parmi cette valetaille, le sabre à la main. Derrière eux venait le Rajah, monté sur un cheval blanc, suivi des grands officiers de sa maison, tous bien montés et armés de lances.

Le spectacle de son arrivée parut gratifier la curiosité des gens qui m'entouraient : chacun se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir par-dessus la tête de son voisin; mais je ne saurais dire si le silence qu'on garda était du respect ou de la froideur.

Laissant derrière lui l'infanterie de sa suite, le Rajah fit lentement le tour de tous les groupes de spectateurs, gouvernant avec adresse et aisance un superbe cheval arabe, le plus fort que j'aie vu. Il était vêtu d'une robe fort juste, mordorée, et portait un turban et une ceinture écarlate. C'est un homme de moyen âge et de fort bonne mine, *Chattri* de caste. Au bas de sa selle, de couleur éclatante, pendaient des queues de vaches du Thibet, pour chasser les mouches sous le ventre du cheval. Le cheval, blanc, presque fleur de pêcher, avait l'extrémité de sa longue queue peinte en rouge clair, et une annelure plus claire encore un peu au-dessus; une chaîne d'argent lui servait de martingale et semblait seule le contenir; le tout ensemble était non-seulement magnifique, mais gracieux; et les figures européennes qui trottent à l'anglaise tous les matins à Calcutta, en frac serré, de couleur sombre, en bottes à revers, sur une petite selle que l'on ne voit pas, ne sont pas plus élégantes que magnifiques.

Le Prince semblait un peu préoccupé de l'instabilité de sa petite cour qui le suivait en caracolant, mais se prenait souvent à la selle dans des moments critiques. Un jeune homme, d'une charmante figure, s'approchait souvent de lui, entendait un mot, et semblait le rapporter au reste de l'escorte; c'était, je n'en doute pas, la recommandation pour chacun de se tenir bien ferme sur sa bête et de ne pas trop risquer. Je demandai qui était ce joli enfant, et ne pus obtenir de réponse très-satisfaisante. Je tremble pour les mœurs du Rajah. On ne pend personne ici pour cela.

La foule ne faisant aucun signe de salut au Rajah, comme il passait devant elle, je gardai mon chapeau quand il arriva devant moi. Mon habillement, blanc de la tête aux pieds, me rendait très-remarquable dans la foule, et il me regarda longtemps avec autant de curiosité que je le regardais. Si j'avais été sûr qu'il m'eût rendu intégralement ma politesse, je l'aurais salué le premier très-volontiers.

Il était presque nuit quand, après avoir passé en revue tous les habitants de sa capitale, le Prince donna le signal de la guerre que j'attendais. Deux éléphants, montés seulement de leur conducteur, coururent l'un contre l'autre en poussant de grands cris, la bouche ouverte, et la trompe droite et relevée. J'ignore ce qui se serait passé entre eux s'ils avaient été d'égal courage; mais l'un d'eux tourna au moment de joindre, et s'enfuit, jetant dans la foule un très-juste effroi. Son adversaire le poursuivit, et le Rajah, charmé, partit au galop pour observer de près l'issue du combat, que les arbres et l'obscurité me cachèrent. Je vis revenir bientôt les deux animaux d'un air fort tranquille. Leurs camarades, près de la ligne desquels j'étais placé, s'étaient ébranlés tous à la fois pour donner la chasse au fuyard, et avaient épouvanté un moment la foule, qu'ils eussent écrasée par centaines, s'ils n'avaient été contenus. La confiance avec laquelle on les approche, on les entoure, est la preuve de leur docilité; ils ne font que peur quelquefois. Ils semblent avoir l'instinct d'éviter de faire du mal, à moins que leurs conducteurs ne les y excitent.

Le Rajah s'en retourna aux flambeaux, de l'air d'un homme fort satisfait de sa petite représentation, où, parmi deux mille spectateurs, je présume, il n'y avait pas une femme.

Les femmes ne vont nulle part qu'au marché, je dis celles des pauvres gens, et toutes à la rivière pour faire leurs ablutions, devoir de piété; mais pour leur plaisir, pour leur amusement, jamais elles ne sortent. Elles ne participent à aucune récréation des hommes. Ceux-ci semblent les considérer comme des créatures si impures, que je m'étonne comment le dégoût ne réprime pas en eux le penchant de la nature qui les rapproche d'elles.

J'ai rencontré sur les routes, depuis deux mois, beaucoup de pauvres familles en voyage. Si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénûment, le mari marche silencieux devant; la femme le suit à quelques pas, portant un enfant en bas âge, à cheval sur la hanche du côté gauche. J'ai suivi quelquefois de ces tristes figures l'espace de plusieurs lieues, sans les voir se joindre ni se dire un mot.

Quand plusieurs familles voyagent en commun, tous les hommes vont ensemble; les femmes, réunies, les suivent à une distance respectueuse.

J'ai souvent croisé quelques-uns de ces groupes de femmes: la plupart d'entre elles, les jeunes surtout, s'arrêtaient et tournaient le dos quand j'approchais, ou bien se couvraient le visage pour passer près de moi. J'étais entouré de quelques-uns de mes gens, tous jeunes, assez mauvais sujets, je pense, dans

leur espèce, et je n'ai jamais vu un regard curieux jeté de leur bande sur les femmes, jamais un sourire; elles passent mornes et muettes : où que ce soit qu'elles aillent, on dirait qu'elles vont à l'enterrement.

En faisant une large part à la diversité des manifestations possibles du plaisir, suivant les pays et les classes, il m'est pourtant impossible de croire à quelque sentiment de bonheur dans l'existence de ces misérables créatures.

Les petites principautés indépendantes, au milieu des États de la Compagnie, sont une preuve de la stricte équité qui préside habituellement à la politique de son Gouvernement. Avec un peu de mauvaise foi, il me semble qu'il eût été facile, et qu'il le serait chaque jour davantage, de les faire passer sous son administration, en élevant, à la mort de leurs possesseurs, des incapacités d'hérédité contre leurs héritiers naturels, etc., etc. Mais la religion des traités a été un des principes les plus puissants de la grandeur anglaise dans l'Inde. Les peuples de cette contrée ont admiré d'autant plus cette observation des engagements, que leurs Princes, Musulmans et Hindous, leur avaient donné toujours des exemples contraires. C'est par leur *véracité* surtout que les Européens sont grands dans l'opinion des Indiens. Assurément notre courage nous fait aussi admirer d'eux; mais cette supériorité est d'un genre hostile, qui, dans l'âme des êtres pusillanimes au-dessus desquels elle nous élève, mêle nécessairement de la crainte et de la haine à l'admiration.

Il me paraît fort indifférent, pour l'immense majorité des habitants, de vivre sous le gouvernement de ces petits Princes indépendants ou sous celui de la Compagnie. L'homme qui laboure, qui sème, qui moissonne, également pressuré par un sous-fermier de sa nation, n'en est ni plus ni moins misérable. Il est bien entendu de part et d'autre qu'il suffit que le *Ryot*, ou journalier, puisse ne pas mourir de faim. Les Zémindars sont une armée de collecteurs du revenu, que le Gouvernement semble ne pas payer; mais nous savons ce que vaut chez nous le système de location par métairies, accordées en grand nombre au même fermier. Ici, c'est bien pis; le sous-férmage se complique, non à un degré, mais à quatre, à cinq, créant entre le propriétaire de la terre (le Gouvernement) et le laboureur une succession d'existences improductives, inutiles à l'un et à l'autre.

Je crois que, dans la plupart des provinces, la misère des travailleurs est, depuis longtemps, descendue à un degré qui n'en admet pas de plus bas, et que l'élévation des taxes (déguiées ici sous un autre nom) n'atteindrait que l'aisance des inutiles et oisifs spéculateurs, qui vont maintenant s'enrichissant dans un grand nombre de districts, par les perfectionnements de la culture

des terres qu'ils afferment, l'augmentation du prix de leurs produits, et les conditions stationnaires de leur fermage vis-à-vis de l'État.

Maltraités récemment par les réductions d'appointements, les Européens, cherchant de toutes parts sur qui il eût été plus convenable et plus juste de les faire peser, ont indiqué la richesse des Zémindars de Dacca; le gouvernement allègue la sainteté d'un ancien engagement. L'impôt territorial a été établi au Bengale à l'époque où la Compagnie prit possession de cet État, et fixé pour toujours à une certaine quotité, qui alors était censée être la moitié du revenu des terres. Depuis, le revenu a augmenté par l'élévation du prix de toutes les denrées; et dans la province de Dacca, il a augmenté bien plus encore par l'introduction de la culture de l'Indigo. Ce qui était la moitié du revenu sous M. Hastings n'en est pas le quart à présent dans ces districts. Le Zémindar n'y jouit plus des bénéfices d'un fermier, mais réellement du revenu d'un propriétaire.

Cependant, j'ai entendu dire à lord William Bentinck que l'on ne pouvait augmenter l'impôt territorial; mais je ne crois pas que l'antique engagement de M. Hastings fût l'obstacle insurmontable.

Quoique je n'aie vu le nom de Rewah cité dans aucune chronique des guerres qui désolèrent l'Hindoustan jusqu'à l'accession de la famille de Timour, les ruines de sa triple rangée de murailles indiquent que ce dut être un lieu important. Une bicoque tenait alors des années contre des assiégeants sans artillerie. Alors le maître d'un petit État faisait preuve de royauté par des guerres et des traités. Forcé désormais à une paix profonde par l'énorme puissance qui l'environne, ce n'est plus qu'un homme fort riche avec des droits seigneuriaux. C'est un noble de Pologne ou de Russie. On ne peut, en aucune façon, le comparer à un comte de Champagne ou de Foix, dans la France du XII^e siècle.

Le 18 janvier 1830. — A Puttrahut, 11 mil. ($3\frac{1}{4}$ l.) de Rampour. = [Douzonnepour.]

A trois milles ($\frac{3}{4}$ l.) environ de Rampour, vers l'ouest, quelques degrés au sud, s'élèvent deux collines coniques, dont l'une est aplatie au sommet, et l'on voit derrière elles une longue croupe terminée par un sommet uni, élevé autant au-dessus des plaines que celui de ces deux collines, s'effacer à l'ouest dans l'horizon.

C'est la troisième rangée des montagnes dont les *Bindachal-hills* du capitaine Franklin sont le premier étage, et Kuttrah le second. Il donne à celles-ci la dénomination de *Bandair-hills*. Le chemin de Rampour à Puttrahut

suit à peu près leur direction, ne s'en écartant qu'un peu au nord, et tracé sur le deuxième plateau à 1 ou 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) de leur base.

Elles sont formées, comme les deux premiers étages, de couches horizontales de Grès.

Je ne suis pas monté sur leur sommet. Leurs pentes sont couvertes de bois, que plusieurs espèces de Mimoses rendent d'un accès très-pénible; mais je me suis élevé jusqu'à leur hauteur moyenne, dans le lit de quelques ruisseaux qui en descendent. Les fragments dont ils sont remplis sont une table abrégée des couches qui constituent les assises supérieures. Or, je n'y trouve qu'une seule variété de Grès, plus rouge qu'aucune de celles que j'ai observées dans la première et la deuxième rangée, lie de vin clair, à grain très fin, compacte. Quelques-uns de ces Grès sont mouchetés de blanc, et ressemblent grossièrement à des porphyres. Ces points blancs sont des parties où l'oxyde de fer n'a pas pénétré.

Des éboulements et des débris d'une épaisseur considérable couvrent les pentes inférieures. Je n'ai pu y suivre constamment la succession des roches; les seuls bancs de grès que j'aie vus à découvert, vers la base des collines, offraient la structure concentrique que j'ai remarquée dans les couches de la base de la première rangée en montant de Mirzapour à Lalgandje, mais avec cette différence que leurs surfaces étaient plutôt planes que courbes. Ce sont des sortes de parallépipèdes emboîtés les uns dans les autres; du reste, c'est l'oxyde de fer qui forme le cadre de chaque pièce.

Au-dessous de ces Grès ferrugineux et grossiers, dont l'épaisseur me paraît très-faible, reposent de puissantes assises d'argiles schisteuses dont les bancs se prolongent à la surface des plaines adjacentes, à quelque distance de la base des collines.

J'ignore si ces argiles appartiennent au système des Grès qui les recouvrent, ou si elles n'accompagnent pas les couches calcaires que l'on voit partout entamées dans les ravines dont ces plaines sont sillonnées.

Cependant, comme il s'ensuivrait nécessairement dans ce cas, que ces Calcaires, qui reposent sur le second plateau, seraient intercalés entre les couches de Grès dont il est formé et celles de la troisième rangée des collines, et comme j'ai vu partout des preuves que le Calcaire recouvre le Grès, et nulle part de la situation inverse, je ne puis douter que ces argiles n'appartiennent au système des Grès. J'y ai vainement cherché des impressions organiques. Leur couleur varie du verdâtre ou vert jaunâtre au rougeâtre, sans passer jamais par les teintes noirâtres et bleuâtres du véritable

Schiste argileux, qui doit sa coloration au carbone en même temps, et plus qu'au fer.

Les couches calcaires découvertes par les ravines dans les plaines adjacentes à ces collines, sont toutes de la variété très-dure et fort colorée, noirâtre, que j'ai observée d'abord en arrivant près de Rewah, où elle ne se montrait que comme un accident parmi des couches d'apparence non spathique, et de couleur claire bigarrée.

Un puits creusé à 12 ou 15 mètres de profondeur dans ces plaines, entre Douzonnepour et Puttrahut (bel ouvrage de dévotion, au fond duquel on descend par un large escalier découvert qui permet d'examiner les couches dans lesquelles on l'a percé), montre ces roches calcaires compactes, spathiques, noirâtres, alternant avec des couches terreuses et schisteuses, et d'autres épaisses à grain très-fin, très-dures, à cassure esquilleuse, très-colorées en noir bleuâtre, veinées de stries tout à fait noires. Le carbone, en quelques places, s'y rassemble assez pour former de petites couches minces qui ont tout à fait l'aspect brillant et la dureté de l'Anthracite. Les accidents de coloration de cette roche (ses dessins) sont semblables à ceux des couches claires et bigarrées de Rewah; mais ses tons les plus clairs étant eux-mêmes très-foncés, et la roche ayant d'ailleurs une sorte d'éclat gras et lustré, ce caractère ne se montre d'une manière saillante que sur les surfaces exposées depuis quelque temps à l'air et ternies par son influence.

J'ai eu occasion d'examiner une surface considérable de cassures fraîches et anciennes de cette roche; et, ainsi que dans les variétés spathiques et uniformément colorées sans accumulation de carbone, j'y ai vainement cherché des débris organiques.

Quelques-unes des minces couches argileuses qui séparent ces assises épaisses, sont légèrement micacées, et se rapprochent par là de l'apparence des argiles du Grès voisin, au pied des collines, dont elles diffèrent d'ailleurs par leur couleur grisâtre et une sorte d'âpreté; identiques, par l'un et l'autre de ces caractères, aux premières couches d'argile dont j'ai vu les Calcaires accompagnés près de Lowr.

Cette partie du plateau de Rewah, surtout au pied des collines, est abondamment couverte d'une concrétion calcaire en menus fragments, qu'on trouve éparsé aussi sur le premier plateau, de Lalgandje à Kuttrah, et jusque sur les alluvions dans la vallée du Gange. Les natifs l'appellent ككار *Kankar* (dénomination adoptée par les Anglais), et la ramassent pour en faire de la chaux. Elle produit en général une chaux maigre, mais de tres-

bonne qualité et *hydraulique*. L'origine de ces pierres, qu'on trouve éparses sur toutes sortes de terrains, est tout à fait incertaine. Quelques-uns ont supposé qu'elles se produisaient encore actuellement dans les lieux où on les trouve, surtout dans le lit de certains ruisseaux, d'où l'on en tire chaque année de nouvelles quantités sans les épuiser jamais. Comme leur reproduction dans ces cours d'eaux n'expliquerait pas leur présence sur des pentes granitiques élevées au-dessus de ces ruisseaux, j'aime mieux croire que les eaux pluviales en font rouler chaque année des quantités nouvelles de ces pentes dans le lit de ces ruisseaux, et attendre jusqu'au hasard de quelque observation heureuse, ou jusqu'à la proposition de quelque théorie plus satisfaisante, pour sortir du doute où je demeure sur l'origine de cette production singulière. Voir les Échantillons : — (G. 45.) Grès compacte, à grain très-fin, rouge, quelquefois moucheté de blanc. Du troisième étage de collines du plateau de Rewah; ce troisième étage s'élève au-dessus du second à une lieue à l'ouest de Rampour, et court à peu près de l'E.S.E. à l'O.N.O., parallèlement à une ligne dirigée de Rampour à Puttrahut. Cette variété rouge domine dans cette rangée, presque exclusivement horizontale. — (G. 46.) Grès rougeâtre ferrugineux, micacé, à structure concentrique; en couches horizontales au pied des montagnes, sous la variété précédente. — (G. 47.) Argile schisteuse en couches horizontales à la base des montagnes du troisième étage, à 2 lieues à l'ouest de Rampour. J'ignore si elles appartiennent à la partie inférieure du système des Grès, ou aux couches calcaires étendues sur le deuxième étage des collines, au pied de cette troisième rangée de collines de Grès. — (G. 48.) Calcaire compacte noirâtre et jaunâtre, en couches horizontales au pied des montagnes de Grès de la troisième rangée, et mises à nu par les eaux des ruisseaux qui descendent entre Rampour et Puttrahut. — (G. 49.) Concrétion calcaire éparses sur le sol végétal, le Grès, le Calcaire indistinctement, des premier et deuxième étages (je n'ai vu que la base et la moyenne hauteur du troisième) du plateau du Boghilkund septentrional. C'est le كنگار, Kankar, des natifs. — (G. 50.) Calcaire compacte, gris de fumée, à cassure esquilleuse; en couches de 0^m,3 à 0^m,6, intercalées parmi des couches légèrement argileuses et fissiles. Dans un puits consacré religieusement, entre Douzonnepour et Puttrahut, à une lieue au nord de la troisième rangée des collines de Grès. — (G. 51.) Calcaire compacte, gris de fumée, veiné de parties noirâtres (carburées), offrant des enduits charbonnés. Du même lieu.

Quelques petits châteaux, complètement ruinés, sont épars dans la campagne; tous bâtis sur le même plan; quatre tours massives flanquent les angles

d'un carré dont les côtés sont formés d'épaisses murailles. Quelques chaumières appuient leurs humbles toits contre ces ruines.

A Douzonnepour, une de ces ruines, plus grande et moins dégradée, s'élève, environnée de jolis ombrages, sur la rive gauche du torrent. Des parents du Rajah de Rewah l'habitent encore.

J'arrivai sur les bords de la Tonse (les natifs prononcent تزنيس, *Tónmæss*), à 1 mil. ($\frac{1}{4}$ l.) au-dessous de Puttrahut; il n'y manque pas d'eau, même en cette saison si sèche. Ce torrent, le plus considérable de ceux qui sillonnent le plateau de Rewah, a ici 50 ou 60 mètres de largeur.

Puttrahut est situé sur sa rive droite, sous un château qui en commande le passage. Cette ruine, très-pittoresque, n'est pas sans magnificence. Le Rajah de Rewah se donne le plaisir innocent d'y entretenir quelques domestiques armés, que l'on appelle au village une *garnison*; plusieurs de ses parents y habitent quelquefois.

La Tonse coule à Puttrahut sur des couches calcaires, et non sur du Grès, comme l'a représenté le capitaine Franklin dans sa Carte géologique du Bundelkund.

Le 19 janvier 1830. — A. Sohawell, 10 mil. (3 l.) de Puttrahut.

Sohawell est un village bâti sur les bords de la rivière Suttani, jadis sous la protection d'une forteresse qui défendait le passage. C'est la répétition de Puttrahut; mais le château n'est plus ici qu'une ruine inhabitable, et ses tours massives sont peu pittoresques.

Je commence à suspecter violemment l'exactitude du capitaine Franklin. Hier je l'ai pris en flagrant délit, faisant couler la Tonse sur du Grès: voici qu'il creuse aujourd'hui dans du Calcaire le lit de la rivière Suttani, tandis qu'au contraire elle coule sur des Grès. Je n'ai pas vu un banc de Calcaire entre Puttrahut et Sohawell. Les seules couches rocheuses qui affleurent la surface du sol sont des Grès, mais elles sont assez rares; on marche constamment sur des argiles schisteuses stratifiées, et appartenant évidemment à la formation du Grès, non du Calcaire. Un étang que l'on creuse présentement à moitié chemin de ces deux villages, permet de voir de minces couches de Grès empâtées dans ces argiles. Voir l'Échantillon: — (G. 52.) Grès mêlé d'argile, subordonné en lits minces et interrompus à des bancs plus épais d'argile; celle-ci, dépendant de la formation du Grès, affleure les plaines entre Puttrahut et Sohawell.

Il est absolument indifférent de savoir que sur ce point du plateau arénacé

de Rewah, le Grès soit recouvert d'assises calcaires, ou qu'il se montre à nu. Mais quand on prétend circonscrire avec exactitude ces accidents insignifiants, il ne faut pas faire de ces contre-sens prolongés.

Les collines de la troisième rangée (Bandair-hills, capitaine Franklin) se déploient au sud du chemin, dans la direction de l'est à l'ouest, en cônes aplatis ou en plates-formes unies, dont les pentes, assez douces depuis le fond de la plaine jusque près de leur sommet, se relèvent tout à coup en une sorte de rempart. J'ai dessiné leur rideau, Pl. XVI, fig. 2, A, B, C; leur profil montre leurs formes. Elles sont tout à fait celles du premier étage (Bindachal-hills, Tara-pass, près de Mirzapour), au-dessus des plaines du Gange, et du deuxième étage (Kuttrah-pass), au-dessus du premier plateau.

Ces argiles schisteuses, qui affleurent le sol dépourvu de terre végétale, ne nourrissent que de misérables arbrisseaux. Les jungles reparaissent sous la forme de broussailles épineuses. Les *Zyziphus* dominant dans cet humble taillis, dont les feuilles jaunies et desséchées offrent l'apparence d'un hiver presque européen.

Le 20 janvier 1830. — A Singpou, 18 mil. (5 $\frac{1}{4}$ l.) de Sohawell. = [Nagound, 10 mil. (3 l.): Singpou, 8 mil. (2 $\frac{1}{4}$ l.)]

De Sohawell à Nagound, gros village à l'ouest quelques degrés sud, dans la direction où j'ai marché généralement depuis Mirzapour, et à 10 mil. (3 l.) de distance, le Calcaire ou ses marnes se montrent fréquemment, soit à la surface, soit dans les ravines dont les plaines sont coupées en tous sens. Le Calcaire appartient à la variété compacte, gris de fumée, légèrement spatique. Le capitaine Franklin dit (*Asiatic Researches*) que les couches découvertes dans le lit du torrent de Nagound renferment des bois pétrifiés et des impressions de fougères; je les ai vainement cherchés.

Laissant à Nagound le chemin de Lohargong, je marchai sur la foi de deux guides stupides au N.N.E. vers Singpou. C'était exactement louvoyer vers le N.O., et sans serrer le vent. Plusieurs fois nous perdîmes le sentier au milieu de terres cultivées ou sur le bord des ruisseaux. Ils sont tous si profondément ravinés, que leur passage, difficile à cheval, était absolument impossible aux chars; les guides dirent que les chars prendraient un autre chemin un peu plus long, mais pour eux partout praticable.

Arrivé à Singpou, gros village avec son château habité par quelques Zémindars, un autre idiot breveté, le Cotwal ou maire (ou garde champêtre communal plutôt), averti que le reste de mes gens et mes chars étaient

attendus de Nagound dans l'après-midi, fit apporter sur la place que j'avais désignée pour camper, tout ce qu'il fallait pour mes six bœufs et une vingtaine d'hommes.

Mais vers le soir, ne voyant venir personne après moi, je fis une enquête, dont le résultat unanime fut qu'il n'y avait aucun moyen de faire arriver à Singpour une voiture de Nagound. Retourner eût été le plus sage; mais après 18 mil. de marche, dont 8 en plein découragement, mes gens étaient exténués, puis le jour tombait; point de lune qu'au matin. Il fallut demeurer, dîner à la façon des natifs, comme mes domestiques, et coucher comme eux, bivouaquer. Un grand feu, que je fis allumer près de moi, me garda passablement contre la fraîcheur de la nuit; et un immense tamarin, sous lequel j'avais ordonné mon bivouac, me préserva du rayonnement.

J'ai lieu de croire que bien peu d'Européens ont passé à Singpour, où mon arrivée donna l'éveil à la curiosité de toute la population. On parut surpris de me voir manger avec la bouche, et dormir sur le dos ou le côté. Un pigeon sauvage, que je tuai d'une balle d'assez loin, ne contribua pas peu à me rendre plus admirable encore. Quand je commandai à cette foule armée de s'éloigner, elle se retira sur-le-champ.

Aucun intérêt pour compenser la perte de temps où m'entraîne cette bévue. Malgré la profondeur des ravines dont la campagne est sillonnée entre Nagound et Singpour, je n'ai vu qu'en deux places des roches découvertes. Ce sont des Calcaires.

Le 21 janvier 1830. — Retour de Singpour à Nagound, 8 mil. ($2\frac{1}{4}$ l.)

Nagound a son château, le meilleur que j'aie encore vu dans l'Inde, et son Rajah, qui appelle ses domestiques déguenillés des sipahis, parce qu'il leur fait porter un sabre de 2',50 sans conséquence. L'anarchie féodale n'a cessé qu'à l'établissement de la puissance anglaise. Personne, dans ce gros village, n'est en état de lire les caractères persans.

Le 22 janvier 1830. — A Lohargong, 17 mil. (5 l.) de Nagound.

Cette partie du deuxième plateau est généralement recouverte de Calcaire; le Grès ne forme qu'un petit nombre d'éminences qu'on dirait n'avoir pas été recouvertes par cette roche. Cernées de toutes parts par le Calcaire, on ne voit pas néanmoins leur recouvrement par celui-ci. Le sol diluvial a une épaisseur considérable en divers lieux, et cache ces superpositions qu'une tranchée peu profonde découvrirait cependant. Du reste, les marnes et les

argiles du Grès se montrent plus fréquemment que le Grès lui-même. Le Calcaire est noirâtre, compacte, légèrement spathique.

La troisième rangée de montagnes continue à se déployer au sud du chemin, courant dans sa direction à la distance d'une ou deux lieues. Leurs formes sont exactement celles que j'ai décrites plus haut.

Beaucoup de terres vagues, qu'on appelle des jungles, parce qu'il y croit à regret quelques arbrisseaux épineux, auxquels des bestiaux affamés ne laissent pas une feuille. La nature se montre à la fois laide et misérable.

Lohargong fut autrefois une station militaire anglaise, et elle ne doit pas avoir été abandonnée depuis un grand nombre d'années, si j'en juge par l'état de conservation des demeures des officiers. Je m'établis dans une de ces ruines, fort logeable encore pour un Français. Il faut des maisons, non des baraques, aux officiers anglais, dans des cantonnements temporaires.

Le 23 janvier 1830. — Camp à Panna (पान्ना), et séjour le 24; 17 mil. (5 l.) de Lohargong. = [Kukuretti.]

Lohargong est élevé, suivant le capitaine Franklin, de 1,251 pieds anglais (381^m) au-dessus de la mer, Nagound de 1099 pieds (335^m) seulement; mais la surface du second plateau sur lequel sont situés ces deux villages, offre des différences de niveau plus considérables. Le chemin de Panna, dirigé au N.N.O., est perpendiculaire au sens de sa longueur, selon lequel j'avais en général marché depuis que j'y étais monté au-dessus de Kuttrah.

Le Calcaire disparaît à peu de distance de Lohargong. On traverse une petite rivière qui coule à l'ouest, affluent de la *Cane* (Kén). Là, reparaissent les Grès. Le sol s'élève doucement sur les étages réguliers de ses couches à Kukuretti, gros village dont Lohargong ne serait qu'un faubourg, et au-dessus, la culture disparaît avec la terre végétale. On est monté réellement sur un troisième plateau superposé au second, prolongé régulièrement comme lui de l'O.S.O. à l'E.N.E., et dont le relief est assez peu sensible de ce côté où ses pentes sont douces, mais qui s'en détache abruptement de l'autre côté, au-dessus de Panna. Sa largeur est de 8 à 9 mil. (2 $\frac{1}{2}$ l.); il est couvert de bois misérables, et dépourvu d'habitations.

Le capitaine Franklin, qui me semble préoccupé de l'idée d'une régularité extrême de configuration dans la contrée qu'il a décrite, appelle cette longue et large croupe *Panna range of hills*, et la regarde comme un simple accident, comme une protubérance de la surface du second plateau. Elle en forme un troisième fort distinct, dont le sommet uni ne s'élève certainement pas à moins de 300 pieds (100 mètres environ) au-dessus des plaines de

Panna. Son aspect, du fond de ces plaines, est le même que celui du premier plateau (Bindachal-hills) au-dessus des plaines du Gange.

Panna est une ville tout à fait hindoue. Je n'y ai pas vu une Mosquée; mais les Pagodes sont sans nombre, et quelques-unes, d'un style moresque emprunté aux Musulmans, sont des édifices très-élégants. La plupart tombent en ruine. Toute la ville est également ruinée. Les maisons sont toutes bâties de pierres (une variété de Grès tabulaire qui se divise naturellement en dalles de médiocre épaisseur) que l'on dirait taillées en forme de briques; les toits sont couverts en tuiles; des bancs de pierre sont placés près de la porte, et une sorte de trottoir, formé de larges dalles de Grès, règne au milieu de toutes les rues. L'ensemble a un air de solidité, de propreté, de commodité que je n'ai pas encore vu dans l'Inde; mais des rues entières sont inhabitées, ou n'ont pour habitants que de nombreuses bandes de singes qui, assis sur les fenêtres et les toits, regardent tranquillement les passants.

Le palais du Rajah, grand bâtiment carré, avec des murailles couvertes de sculptures et d'ornements à jour, surmonté de légers kiosques, est extrêmement élégant. La façade en est bien entretenue, mais les derrières ne sont aussi qu'une ruine. La petite place, sur laquelle il est situé, est à peu près le seul endroit malpropre de la ville. Les caravanes de pauvres voyageurs et de marchands y campent avec leur bétail, sans doute pour être moins exposées aux vols de nuit, et ils y laissent les traces nécessaires de leur fréquentation. Une autre place, à l'extrémité d'un marché, au centre de la ville, sert de parc à l'artillerie du petit Prince. Celle-ci consiste en un monstrueux canon de bronze, un très-petit du même métal, et deux énormes en fonte, mais d'un très-petit calibre. Braqués sur le marché d'un air menaçant, ils se tiennent à peine sur leurs affûts, qu'une décharge (s'il y avait de quoi les charger) mettrait en poussière. J'ignore quelles forces entretient le Rajah, absent actuellement; et de son revenu, je ne connais que les mines de diamants voisines qui lui rapportent 30,000 roupies (75,000 fr.) par an.

Entouré d'un mince et stérile territoire, bloqué de toutes parts par les bois et les montagnes, sans commerce, parce qu'il faut des routes au commerce, c'est évidemment à ces mines de diamants que Panna dut sa prospérité passée, et c'est par elles qu'il se soutient encore dans son déclin.

Leur découverte ne remonte guère au delà de deux siècles, dit le capitaine Franklin, qui a pu faire quelques recherches à ce sujet, et c'est de leur découverte que Panna doit dater comme *ville*. Un tel site, auparavant, ne motivait

qu'un chétif village, et quoique Panna tombe en ruines, il est évident que ces ruines sont bien modernes; de plus, l'uniformité des constructions, une sorte de régularité de plan que je n'ai encore vu nulle part dans l'Inde, l'absence d'antiques pagodes, tout dit que Panna ne s'est point accru par les lents progrès de la richesse que développe la culture des terres ou le travail des fabriques, mais par une source abondante, ouverte tout à coup.

Les natifs attribuent à l'épuisement des mines la diminution de leurs produits et la décadence de leur ville; opinion que le capitaine Franklin semble partager. Il y en a une explication beaucoup plus naturelle. Le diamant qui pouvait s'échanger, il y a deux siècles, contre 100,000 livres de riz, ou contre 10 chevaux, 100 bœufs, ne représente plus aujourd'hui que la valeur de 20,000 livres de riz, de 2 chevaux, de 20 bœufs. Les pierres précieuses vont se dépréciant de siècle en siècle bien plus rapidement encore que les métaux précieux.

Il n'y a pas d'ailleurs de raison pour que le même nombre d'hommes exploitant aujourd'hui, par les mêmes procédés, des lambeaux de la *même couche* de Gangue diamantifère qu'il y a un siècle ou deux, n'en extrayent pas chaque année la même quantité de diamants. La richesse minérale des filons s'épuise, mais celle des couches dure autant que la couche a d'étendue. Or, l'on n'a découvert encore qu'une petite partie de celles où se trouvent les diamants près de Panna; mais la même quantité de ceux-ci ne représente plus la même valeur: voilà pourquoi Panna est sur son déclin, voilà pourquoi l'exploitation de ses mines, à peine lucrative aujourd'hui, ne tardera pas à devenir ruineuse et impraticable.

J'estime, bien approximativement, qu'il peut y avoir 4000 ou 5000 habitants à Panna, et que ce nombre a pu être triple jadis. Le vert domine dans le costume de cette population, dont l'apparence est fière et presque menaçante. Il n'est pas un enfant de 14 ans qui n'ait un sabre à la main; beaucoup d'hommes portent en outre un poignard persan à la ceinture, et un fusil à mèche ou une pique sur l'épaule. Une de ces armes au moins est partie obligée du costume.

Panna m'a rappelé Saseram. L'une et l'autre ville, jadis florissantes, se dépeuplent tous les jours; mais Saseram est une ville musulmane, et Panna une ville hindoue, et les Musulmans laissent après eux des tombeaux dont l'architecture simple et massive dépose longtemps des races éteintes, tandis que les Hindous ne laissent rien après eux, que leurs demeures bientôt détruites, bientôt effacées, quand on ne les habite plus.

Un météore brillant illumina le ciel, près de Lohargong, une heure avant le lever du soleil. C'était comme une large étoile, d'une lumière blanche, éclatante, semblable à celle que produit le zinc en limaille dans les pièces d'artifice. Aucun bruit n'accompagna sa formation ni sa disparition, à quelques degrés au-dessus de l'horizon et fort près de moi, à ce qu'il me sembla.

LES MINES DE DIAMANTS.—La Carte topographique du district des mines de diamants par le capitaine Franklin, me dispensa d'en demander le chemin. Je marchai au N.E., au travers de terres vagues et de bois misérables. Le Grès se montre partout à la surface. C'est dans les fissures de ses couches que la végétation cherche un peu de terre desséchée.

Ces Grès, en bancs solides et horizontaux, offrent, sur une médiocre surface, un grand nombre des variétés que j'ai eu occasion de décrire depuis que j'ai quitté Mirzapour. L'oxyde de fer se joue au milieu de quelques-unes, en veines épaisses contournées bizarrement. Une structure concentrique résulte souvent de ces accidents. Ailleurs, il n'a pas pénétré la roche, qui reste d'un blanc uniforme ou d'une couleur grisâtre ou jaunâtre très-claire; il ne forme que des filons dans les fissures qui divisent ses couches. Cependant la plus commune de ces variétés, d'une teinte toujours fort claire, est mouchetée de brun ou de violet par de petits amas de ce minéral. A la loupe, ces taches brunes paraissent des sortes de Géodes remplies plus ou moins complètement d'une infiltration ferrugineuse concrétionnée.

Aucune couche d'argile ne les accompagne. Là où la terre végétale manque absolument, la surface des couches, leurs enfoncements surtout, sont recouverts d'un gravier grésiforme et ferrugineux épars sur elles comme le Kankar, et qui me semble être un débris des petits filons qui empâtent les masses divisées d'un grand nombre de bancs. Ce gravier ferrugineux, sans être dur, se polit et s'arrondit avec une régularité remarquable. Les natifs l'appellent لال ککر, *Lâlkakrou* (gravier rouge).

Ce gravier se rassemble, comme le Kankar, dans le lit des ruisseaux, où les eaux l'entraînent.

Ailleurs, dans des lieux bas ou sur les pentes inférieures des monticules qui animent la surface du plateau de Panna, le Lâlkakrou est mêlé de terre végétale argileuse, de fragments d'argile ferrugineuse, et le sol rougeâtre et graveleux qui résulte de cette association est parsemé de grands blocs anguleux de Grès blanc moucheté (la variété dominante décrite ci-dessus); beaucoup de ces blocs sont enterrés dans sa profondeur.

C'est là le gîte superficiel des diamants enveloppés d'argile ferrugineuse. Ils sont mêlés aussi dans ce sol de transport.

L'exploitation de ces gîtes est des plus simples. On pioche ce sol graveleux et rougeâtre, là surtout où des blocs de Grès y sont enterrés; on extrait la terre caillouteuse qui entoure ces blocs, on la touille comme du mortier, après l'avoir délayée avec de l'eau en une boue liquide. On lave cette boue pour en séparer les parties les plus fines et les plus légères, l'argile, le fer terreux et la poussière de Mica. On achève le lavage dans des paniers de bambous très-serrés; et quand l'eau passe claire au travers, on jette le gravier ainsi nettoyé sur une aire unie, où il sèche au soleil; il passe trois fois par les mains des *Chercheurs* avant d'être rejeté.

Les natifs appellent چيلا, *Djila*, ces exploitations superficielles: elles sont très-nombreuses. Chacun est libre d'en ouvrir sans payer de redevance au prince pour les diamants qu'il y peut trouver; et d'ailleurs c'est un travail à la portée des plus pauvres, il n'exige aucun frais; dans la terre qu'on a extraite et lavée aujourd'hui, on peut trouver demain un diamant, c'est tout à fait une loterie; elle ruine ceux qui y jouent. On ne trouve généralement que de fort petits diamants dans ces mines superficielles. Voir les Échantillons de l'exploitation de Panna même (1): — (G. 53.) Grès quartzeux à grain très-fin, blanc ou peu coloré, compacte, renfermant quelques paillettes rares de Mica, incolore, et de petites cavités remplies de fer oxydé, qui donnent à la roche un aspect moucheté. L'oxyde de fer donne quelquefois à ces couches une forte coloration et une structure contournée. En couches horizontales, sous des couches qui renferment les diamants. A 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) au N.E. de Panna. — (G. 54.) Fer oxydé (argileux) en minces fragments roulés, pisi-formes, épars sur les couches précédentes, quand elles sont à nu, remplissant leurs fissures, et recouvrant indistinctement toutes sortes de roches. Il me paraît provenir du détritrus des couches subordonnées au Grès. — (G. 55.) Fragments de Grès, blanc, très-fin, micacé, très-moucheté de taches ferrugineuses, formé, comme dans le n° 53, en blocs anguleux épars au pied des collines que constitue le n° 53; et dont les intervalles sont remplis du n° 56. — (G. 56.) Fragments menus de Grès ferrugineux et oxyde de fer pisiforme, argileux, analogue au n° 54. C'est la mine de diamants superficielle appelée *Djila*, à 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) au N.E. de Panna.

Fouillé de la même manière, il se peut qu'en beaucoup d'autres parties du plateau, le sol, composé comme ici de Lâlkakrou et de débris de Grès

1) Voir la Carte du capitaine Franklin.

et d'argile, montre des diamants. Cependant leur présence dans ce sol de transport s'explique ici par une cause prochaine qui n'a pas encore été observée ailleurs, si ce n'est à quelques milles plus loin, au N.E., où existe un lambeau de brèche adamantifère bien plus considérable que celui de Panna.

L'espace où sont ouvertes les excavations profondes appelées گھیرا *Gahira*, est beaucoup moins étendu que la surface où l'on exploite les *Djilas*. C'est une petite tache de moins d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de diamètre, à 1 $\frac{1}{2}$ mille ($\frac{3}{8}$ l.) au N.E. de Panna.

Le sol y est ondulé, et les bancs de Grès environnants sont cachés sous ces ondulations, formées de Lâlkakrou mêlé d'argile et semées de blocs épars. Je n'aperçois aucun trait dans la configuration du terrain qui indique que des couches nouvelles reposent au-dessous de sa surface.

Les mines consistent toutes en un puits de 15 à 20 mètres de diamètre, et dont la profondeur varie de 10 à 15 mètres, selon l'épaisseur des couches qui recouvrent le conglomérat adamantifère.

Je suis descendu dans un grand nombre; j'ai dessiné leurs coupes, et, de ces nombreux dessins, qui n'étaient pour la plupart que d'exactes répétitions les uns des autres, je n'en conserve ici que deux, Pl. XVII et Pl. XVIII, où se voient réunis, non par une fiction, mais par le hasard de la nature qui me les a présentés ainsi rassemblés, tous les accidents des couches qui accompagnent celle où se trouvent les diamants.

Le sol végétal, formé, comme je l'ai dit, de gravier ferrugineux, de sable quartzeux et d'argile rougeâtre, à la profondeur d'un mètre ou deux, est devenu plus homogène dans sa composition; ce n'est plus qu'une argile rouge terreuse, nullement endurcie. Le Lâlkakrou a graduellement disparu.

Des blocs de Grès arrondis, de la grosseur de la tête, ou doubles ou triples de ce volume, se montrent bientôt enterrés dans la terre rouge, non dispersés sans ordre au milieu d'elle, mais rassemblés, comme les silex dans la craie, en amas aplatis, en forme de couches courtes et interrompues. La terre rouge les empâte comme un mortier friable, et remplit leurs intervalles sans adhérer à leur surface.

Ces blocs de Grès appartiennent aux nombreuses variétés que j'ai eu occasion de décrire depuis que je suis monté, près de Mirzapour, sur les collines formées de cette roche. Cependant les variétés les plus dures dominent dans leur nombre; elles sont blanches ou très-peu colorées, à grain très-fin, mouchetées de brun et de violet.

Dans l'énorme quantité de ces blocs déblayés de la profondeur du sol par les travaux des mines, j'ai vainement cherché un fragment de roches calcaires.

Au milieu de la terre rougeâtre qui enveloppe ces blocs de Grès, et au-dessous de ceux-ci généralement, se trouvent, disposées comme eux, des masses d'argile bigarrée de vert et de brun, fine, onctueuse, feuilletée, mais en tous sens; débris évidents de couches argileuses préexistantes, déposés là comme les amas de blocs arénacés qui les recouvrent et alternent quelquefois avec eux.

Ces débris se sont recomposés en masses compactes et assez continues, leurs parties les plus broyées cimentant leurs fragments moins divisés. Ces amas fragmentaires d'argile bigarrée sont regardés comme un indice presque certain de l'existence de la couche adamantifère au-dessous.

Ils ne s'étendent pas horizontalement, non plus que les amas de blocs de Grès : les uns et les autres forment des zones sinueuses et festonnées en grand, dont la convexité est toujours tournée en haut.

Souvent ces argiles bigarrées, fragmentaires, recouvrent immédiatement les lits de blocs de Grès qui se répètent au-dessous d'elles; mais elles n'y pénètrent pas; c'est *toujours* la terre rougeâtre, décrite plus haut, qui remplit leurs intervalles.

Après diverses alternances de ce genre, dont le terme inférieur est *toujours* un lit de blocs de Grès, viennent des couches régulièrement stratifiées, rubannées, d'argile bigarrée de vert et de brun violet, identique à celle dont on a vu les débris rassemblés au-dessus en amas flexueux.

Cette masse d'argile schisteuse, la plus superficielle des couches en place qui recouvrent la roche adamantifère, a généralement une épaisseur de 4 à 5 mètres. Sa surface est quelquefois unie et horizontale, comme le montre la coupe, Pl. XVIII; mais elle est le plus souvent ondulée d'une manière bizarre, comme on le voit en D', même planche, et en E et E', Pl. XVII. Sa coupe offre ainsi généralement la forme festonnée des amas fragmentaires déposés au-dessus d'elle, et moulés sur elle.

La stratification festonnée de cette masse d'argile schisteuse est produite, le plus souvent, par une disposition semblable des couches pierreuses solides qui la supportent, comme le montre la Pl. XVII, où l'on voit tout le système s'affaisser à la fois; mais quelquefois, Pl. XVIII, les strates sous-jacents sont disposés horizontalement : la partie inférieure de la masse argileuse déposée sur eux participe à leur stratification horizontale; puis, vers sa partie moyenne, elle s'affaisse tout à coup sur elle-même, ses strates s'amincissent

graduellement autour d'une ligne verticale, qui représente l'axe d'un cône renversé, creusé dans sa masse, — creusé, non; car tous ses strates amincis et contournés se terminent complètement : aucun d'eux n'est entamé, mais formé originellement à l'époque du dépôt. Disposition bizarre, dont je n'entrevois aucune explication satisfaisante.

Quoi qu'il en soit des accidents de sa stratification, cette argile, dans sa nature, se rapproche beaucoup de celle qui accompagne, en enduits épais, certaines couches de Grès vert, à grain très-fin, à cassure esquilleuse, que j'ai observées vers la partie moyenne des collines de la seconde rangée, au passage de Kuttrah. Molle, onctueuse, micacée comme cette dernière, elle a exactement la même coloration. Nulle part, dans l'épaisseur de la formation des Grès, si ce n'est au voisinage de ces couches de Grès vert, je n'ai vu ces argiles : celles dont les couches se montrent si fréquemment à découvert sur le second plateau, sont entièrement différentes.

Quelques-unes de leurs zones sont ici plus compactes, d'autres plus tendres et plus schisteuses. Généralement elles sont plus compactes dans leurs assises inférieures, et là, elles enferment quelques lits très-minces de Grès argileux, schisteux, à peine plus durs qu'elles-mêmes; ces minces rubans arénacés se distinguent d'abord mal, par leur aspect et leur nature, des strates argileux auxquels ils sont subordonnés. L'argile reparaît au-dessous avec ses caractères.

Cependant, tout à fait à sa partie inférieure, se montre un banc de Grès dont l'épaisseur varie, dans des excavations presque contiguës, de 0^m,2 à 0^m,4, et qui, variable aussi dans sa dureté, me paraît cependant un terme constant dans la succession des roches qui recouvrent le conglomérat adamantifère.

Le grain de ce Grès est terreux et verdâtre, comme l'argile à laquelle il doit sans doute ces apparences. Elle donne aussi à ses parties les plus compactes, une disposition à se décomposer en masses rhomboïdales. Il est moucheté de brun violet, et ces taches pénétrant quelquefois toute la masse, lui donnent une couleur rouge sur laquelle elles se relèvent en noir; quelquefois même elles la pénètrent tout entière, l'imbibent et lui donnent une couleur rouge presque uniforme.

D, D', Pl. XVII, et C, Pl. XVIII, représentent cette couche de Grès, diversement développée dans deux excavations voisines.

Compacte dans son intérieur, ce banc de Grès se divise, près de l'une et de l'autre de ses surfaces, en feuillets schisteux, légèrement micacés.

Je n'ai vu aucune couche analogue affleurer les pentes des deux étages de collines du premier et du second plateau au-dessus de Mirzapour et de Kuttrah.

Au-dessous d'elle, quand elle est peu développée, Pl. XVII, reparait l'argile schisteuse avec ses caractères; puis une autre couche bien plus compacte, totalement différente, constante peut-être dans son existence, mais si variable dans son développement, que souvent elle paraît manquer tout à fait.

C'est un banc de Grès verdâtre, excessivement dur, à grain très-fin, brillant comme du Quartz grenu, semblable à celui qui affleure la pente moyenne des collines au-dessus de Kuttrah, jaspé comme lui de veines parallèles alternativement plus claires et plus colorées, à cassure esquilleuse. Il renferme, mais rarement, de petites masses argileuses, blanchâtres, arrondies, qui y paraissent empâtées; d'autres aplaties, encore plus rarement, qui n'emplissent pas exactement des cavités dont sa masse est parsemée; ce n'est, pour ainsi dire, qu'un enduit argileux et nacré dont elles sont recouvertes. De très-petits amas de fer oxydulé y forment çà et là des taches brillantes.

Ce banc de Grès, parfaitement développé dans la mine dont la Pl. XVII représente la coupe, semble manquer tout auprès dans la mine figurée Pl. XVIII, où le conglomérat adamantifère est recouvert immédiatement de strates ébauchés de Grès ferrugineux et grossier, friable, analogue à celui de la couche supérieure, de nature semblable, puissamment développé dans cette mine.

La présence de cette couche de Grès vert et son épaisseur sont considérées comme des indices favorables de la richesse de la mine placée au-dessous.

Quand cette couche de Grès vert n'a point d'existence séparée, elle me semble constamment représentée, dans la couche même du conglomérat où se trouvent les diamants, par l'abondance du ciment siliceux, brillant, verdâtre quelquefois, qui, empâtant toujours diverses parties de ce conglomérat, domine alors, presque sans mélange de fragments hétérogènes, dans la partie supérieure de sa masse.

La gangue du diamant qui repose sous ces Grès, est un conglomérat fort hétérogène d'aspect et de composition; elle forme une couche de 0^m,3 ou 0^m,4, jusqu'à 1^m,0, 1^m,5 d'épaisseur (5 mètres près de Bridjepour, dit le capitaine Franklin), festonnée quelquefois comme les bancs de Grès et d'argile qui la recouvrent.

Le ciment qui en lie les parties est siliceux, ferrugineux ou argileux. Celles-ci sont des fragments d'argile bigarrée arrondis, de menus galets de Jaspe rouge, de Quartz lydien, de Quartz laiteux, de Grès vert, éclatant quelquefois, à peine cimenté par une argile ferrugineuse, et qui tantôt semble se fondre dans le ciment siliceux du conglomérat. Ces fragments de Grès vert

varient dans leur couleur d'une nuance claire argentée, au vert de bouteille. Leur abondance est un indice de la richesse de la mine. De gros grains de Quartz vitreux, éclatants, semblables à ceux qui se montrent fréquemment dans les porphyres du Grès rouge, abondent dans les variétés foncées de ce Grès vert, et sont également disséminés dans la pâte siliceuse ou ferrugineuse qui enveloppe tous ces débris, et il est difficile souvent de distinguer le ciment des noyaux divers qu'il unit, quand il est de même nature qu'eux.

Les petites cavités qui ont commencé à se montrer dans la couche de Grès vert, remplies entièrement ou partiellement d'argile, sont plus communes dans les parties siliceuses (la pâte?) de la brèche adamantifère. Elles sont pareillement tapissées ou remplies d'argile.

La communauté de ce caractère, et la nature cristalline de la pâte siliceuse du conglomérat, me font regarder comme probable que cette couche de Grès vert est plutôt du Quartz grenu qu'une roche arénacée.

Le conglomérat renferme aussi des fragments de Grès blanc, aplatis et émoussés sur leurs angles, mais jamais arrondis comme les jaspes et les lydiennes.

Les diamants se trouvent empâtés dans le ciment argileux et ferrugineux; c'est là du moins ce que j'ai recueilli des natifs, car je n'ai pu réussir à m'en procurer un seul dans sa gangue. Il est singulier que le capitaine Franklin se taise absolument sur la manière dont ils sont enchâssés dans le conglomérat. Je soupçonne qu'il n'aura pas mieux réussi que moi à les y voir, et je m'en étonne à cause du séjour qu'il a fait dans ce district.

Au reste, c'est la position géologique du conglomérat adamantifère qu'il est intéressant de déterminer, et voici les détails qui s'y rapportent :

COUPE DES TERRAINS D'UNE MINE DE DIAMANTS, PRÈS DE PANNA, PL. XVII, PROFONDE DE 10 MÈTRES. — A, A, A'. Couche de Brèche siliceuse qui sert de gangue au diamant (G. 57 B), déjà décrite ci-dessus, p. 404. La même brèche concassée et lavée a donné l'échantillon (G. 57 C). Le Grès à peine cimenté, les parties ferrugineuses sans cohésion, l'argile presque tout entière, ont été emportés dans les lavages. Il reste du Grès vert (apparence de Quartz) à éclat gras et fragments anguleux; du *Jaspe? verdâtre* et noirâtre, et rouge brique, en fragments arrondis. Des fragments anguleux, quoique usés sur leurs bords, de Grès grossiers ferrugineux. Des pièces d'argile blanche compacte, micacée. Des fragments usés d'oxyde de fer granulaire, tendre; et enfin des parties siliceuses et ferrugineuses, poreuses, éclatantes, très-dures, où l'on

distingue des grains de Quartz laiteux, lesquelles semblent être le ciment des substances précédentes. C'est dans ce ciment quartzeux et ferrugineux, appelé *Matrix matura*, que se trouvent les diamants.

Dans une autre excavation, profonde de 12^m, où je n'ai point pris les termes supérieurs, la gangue des diamants (G. 57 A) forme une couche compacte de 0^m,6 à 1^m,2 ou 1^m,6 d'épaisseur, assise horizontalement sur les couches horizontales du Grès (G. 53). Elle consiste elle-même en un Grès inégalement endurci dans ses diverses parties, fin, compacte, verdâtre, en quelques endroits; jaunâtre, grossier, terreux, friable, à côté; empâtant, dans un ciment siliceux et ferrugineux, des galets de Grès verdâtre (G. 58) qu'on prendrait pour du Quartz compacte, des fragments d'argile quelquefois détruits postérieurement et laissant des cavités dans la roche, du Quartz compacte rouge (jaspe), etc., etc., et enfin des diamants.

B, B', (G. 58). Couche de Grès verdâtre (jaspe?) jaspé, à grain très-fin, très-compacte, à cassure esquilleuse (ressemblant à du quartz). La couche a 0^m,2 à 0^m,3 d'épaisseur. Elle repose immédiatement sur la couche de Brèche qui renferme les diamants. Ce Grès jaspé (absolument semblable à quelques couches qui affleurent les pentes du second plateau des montagnes de Rewah, (*Kuttrah pass*) renferme, mais rarement, des parties argileuses, arrondies, comme empâtées, d'autres aplaties, lenticulaires, qui n'emplissent pas entièrement la cavité où elles sont contenues, et quelques taches brillantes d'oxyde de fer. Il se rapproche par ces derniers caractères de la *Matrix matura*.

C, C', (G. 60). Argile schisteuse, micacée, bigarrée de vert, de violet et de rougeâtre, plus ou moins endurcie, placée entre le Grès vert B, B', et le Grès D, D'; recouvrant celui-ci d'une épaisseur de 3, 4, 5 mètres, et recouverte de blocs arrondis de Grès semblables à (G. 53) et (G. 55). Transport qui semble ancien, mais qui n'est pas stratifié. Cette argile (nature à part) a exactement, dans la coloration, les accidents du Grès (G. 58). La tranche de quelques-unes de ses couches les plus compactes (celles que j'ai choisies pour former l'Échantillon), a exactement l'apparence du jaspe.

D, D', (G. 59). Couche de Grès argileux, tabulaire ou schisteux, verdâtre comme l'argile, ou coloré comme elle en brun violet par l'oxyde de fer, ou moucheté de vert et de violet. La couche a 0^m,2 à 0^m,3 d'épaisseur. Sa partie inférieure, pénétrée d'oxyde de fer, est rougeâtre, mouchetée de vert, micacée. Elle est à 1 mètre au-dessus de (G. 58), et n'en est séparée que par des argiles schisteuses, vertes et rougeâtres, qui n'en diffèrent que par l'absence de grains quartzeux et le manque de cohésion, étant du reste co-

lorées exactement de même. Ce Grès forme une zone micacée au milieu de cette couche.

E, E'. Argile qui ne diffère de C, C', que par une cohésion moindre.

F, F'. Blocs roulés, de la grosseur de la tête, de Grès blanc ou rougeâtre, empâtés dans une argile terreuse, grossière, ferrugineuse, que figure le pointillé.

G, II'. Masses d'argile sembables à C et E, participant à l'inclinaison des couches sous-jacentes et paraissant stratifiées avec elles; mais qui n'offrent pas la régularité de leur disposition rubannée, et paraissent être des parties de couches semblables rompues et déplacées.

J. Argile terreuse, ferrugineuse, semblable à celle F, F', enveloppant aussi des blocs roulés de Grès, et se mêlant, vers la surface du sol, avec la terre végétale, laquelle est recouverte de grandes masses éparses de Grès semblable et de menu gravier roulé de fer oxydé.

EXCAVATIONS VOISINES DE CELLE QUI VIENT D'ÊTRE DÉCRITE. — (G. 61) Brèche adamantifère dont le ciment siliceux semble se fondre au toit de la couche en celle de Grès (à apparence de Quartz compacte) qui la recouvre immédiatement; elle n'est pas ferrugineuse; elle ne renferme que très-peu de fragments de Grès vert, et est considérée (quoique *Pucea, matura matrix*) comme pauvre. Elle contient du jasper rouge et de la pierre lydienne roulés, de très-petites masses pisiformes de Quartz laiteux, et des cavités tapissées ou remplies d'argile verdâtre.

Les termes supérieurs comme ci-devant.

COUPE D'UNE AUTRE EXCAVATION, PL. XVIII. — A, (G. 62). Brèche siliceuse, gangue du diamant. Ciment siliceux et ferrugineux empâtant des galets de Quartz de diverses grosseurs et de diverses variétés. Des fragments d'argile verte ou rougeâtre, et alors micacée, et des cavités; quelques-unes remplies ou tapissées de ces argiles, d'autres tout à fait vides.

B. Argile rouge compacte (grèzeuse), renfermant de petites couches minces interrompues de Grès grossier (G. 63), ferrugineux, argileux, micacé, verdâtre, moucheté de rouge. Cette argile recouvre immédiatement le conglomérat adamantifère.

C, (G. 64). Banc de Grès compacte de 0^m,4 d'épaisseur, brun violet, moucheté de noir; avec taches d'oxyde de fer dans la partie moyenne de son épaisseur, où il est très-compacte; avec taches verdâtres, argileux, fissile, micacé vers le bas et le haut, et passant ainsi au Grès (G. 63) de la couche B, et à l'argile (G. 65) de la couche D.

D. Argile bigarrée de vert et de violet, compacte en quelques parties, no-

tamment au-dessus de C, et schisteuse dans d'autres. Elle forme au-dessus des Grès (G. 64) une assise de 4 mètres d'épaisseur; les couches D' qui manquent tout à coup en XX, sont parfaitement continues à cette assise D, et ne forment avec elle qu'une seule masse.

E, E, E. Blocs de Grès roulés, empâtés dans une argile terreuse, ferrugineuse. On y trouve particulièrement un Grès blanc (G. 66) taché de points ferrugineux, en blocs ronds, céphaloïdes, formant plusieurs lits dans l'argile.

G, G, G. Masses d'argiles semblables à D, D', mais qui semblent formées de parties déplacées; ces amas participent dans leur intérieur aux failles des couches sous-jacentes. Elles sont comprises entre les amas de blocs de Grès ou les argiles qui les empâtent. Celles-ci se mêlent, vers la surface, avec la terre végétale, que recouvrent de larges blocs de Grès et un gravier ferrugineux, le *Lâlkakrou*.

D'après les observations et les détails qui précèdent, il ne reste pas de doutes sur la position du conglomérat adamantifère. Il est recouvert de strates qui se montrent dans la formation du Grès au-dessus de Kuttrah. Il repose sur diverses variétés de ce Grès; il lui est donc subordonné.

Mais les strates qui le recouvrent sont bien peu épais, et ils ne se sont montrés dans la formation du Grès que comme un accident; aussi ils ne sont pas disposés avec la régularité que montrent habituellement les couches de Grès. Je n'ai vu nulle part celles-ci s'affaisser sur elles-mêmes, et présenter dans leur coupe la disposition rubannée de celles qui accompagnent le conglomérat adamantifère.

Celui-ci était-il recouvert primitivement d'une épaisseur considérable de couches de Grès? Pourquoi le même cortège des couches argileuses et arénacées qui l'accompagnent seules, ne se montre-t-il pas tout entier compris dans l'épaisseur du Grès? Pourquoi est-il partout à découvert?

Cette question en amène une autre. Les couches horizontales du Grès qui forment par leur empilement la rangée de collines (*Panna range of hills*, capitaine Franklin) que l'on traverse de Lohargong à Panna, ces couches recouvrent-elles celles du plateau au-dessus duquel elles s'élèvent? Les couches des montagnes Bindachal (celles du premier étage), immédiatement au-dessus de la vallée du Gange, passent-elles sous celles du second étage? Les éboulements accumulés vers le pied de chaque rangée de collines laissent ces rapports obscurs et douteux.

Un autre lambeau de conglomérat adamantifère, bien plus considérable que celui voisin de Panna, s'étend à quelques milles au N.E. de cette ville; et le

capitaine Franklin, qui semble avoir visité un grand nombre des excavations qu'on y a ouvertes, dit que le conglomérat est encore moins recouvert là que près de Panna. Sa couche, entièrement mise à nu près de Bridjepour, n'a pas moins de 5 mètres d'épaisseur, dit-il, et on la voit reposant sur le Grès. (Voir le Mémoire du capitaine Franklin et les écrits qu'il cite sur le gisement de ces mines, et d'autres du même minéral, dans le sud de l'Inde. D^r Heyne et D^r Voisen.)

Les diamants de Panna sont de formes et de couleurs très-diverses. Ceux d'une eau parfaitement incolore et transparente sont extrêmement rares. Les meilleurs ont généralement une légère teinte verdâtre. De toutes les formes bien déterminées qu'ils présentent, l'octaèdre primitif est la plus fréquente. Des variétés enfumées par transparence, noires comme du jaiet par réflexion, offrent en général des formes composées. Deux petits diamants que j'ai achetés pour 12 roupies, 30 fr., l'un octaèdre, avec des décroissements sur ses faces, l'autre dodécaèdre, montrent la couleur blanche et la couleur enfumée.

Le 25 janvier 1830. — A Singpour, 16 mil. ($4\frac{3}{4}$ l.) de Panna, par le Bisramgandj-ghaut, et séjour les 26 et 27. = [Adjighur (آجیگھر); Naya-Saya].

Les pentes du second plateau du Bundelkund sont plus escarpées au nord, où elles se précipitent, non sur un plateau inférieur, comme près de Mirzapour (Kuttrah), mais dans les plaines du Bundelkund. Cependant, toutes les rivières qui descendent de ce deuxième plateau, la Sône et les affluents de sa rive droite, à l'Est, — la Kén et ses affluents, à l'Ouest, — au Nord, les ruisseaux qui forment par leur union dans les plaines la petite rivière de Baugi, — toutes ces eaux, qu'elles tombent du deuxième plateau sur le premier, ou (comme le Baugi et la Kén) dans les plaines (le premier plateau expirant au niveau de celles-ci, à l'ouest de la Sône), toutes ces eaux se précipitent en cascades qui n'ont pas moins de 100 à 130 mètres de hauteur. Le capitaine Franklin paraît les avoir toutes visitées et nivelées. Il en a décrit un grand nombre, et leur a fait une réputation indienne. Comme je n'aurais vu que de loin, dans leurs escarpements inaccessibles, ce que j'ai pu toucher en montant au-dessus de Kuttrah (la succession des couches du Grès, avec leurs schistes et leur argile), j'ai fait, sans hésiter, le sacrifice de leur agrément pittoresque à l'économie du temps, et cherché une route, non une cascade; celles-ci d'ailleurs sont certainement sans beauté. Leur hauteur ni leur volume ne sont assez considérables pour compenser l'absence de ce qui rend belles

les chutes d'eau. Elles tombent d'une plaine unie sur une autre plaine, dans un paysage désert, mais sans âpreté, revêtu d'une végétation languissante, sans aucune des pompes du tropique.

Une de ces cascades, celle de la rivière Bagin, entraîne dans les plaines des diamants arrachés aux couches du district adamantifère où ses eaux coulent sur le plateau.

Marché de Panna au N.N.E. : suivi le chemin d'Adjighur; il traverse, à un mille ou deux ($\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ l.) de la ville, de nombreuses exploitations superficielles de diamants : puis, les couches horizontales du Grès reviennent à la surface, non reconvertes. Elles sont épaisses d'un mètre, très-dures, généralement de la variété blanche piquée de points ferrugineux. Le relief du sol est fort inégal; il me semble cependant s'éloigner assez peu d'un niveau général, à peu près le même que celui de Panna. S'il se relève d'un côté, c'est plutôt au nord, vers la crête du plateau.

On y arrive à travers des bois, sans en être prévenu, et ce n'est que de là qu'on aperçoit les plaines du Bundelkund.

Le *Bisramgandj-ghaut* est une exécration route, qui y descend d'un point de la crête sous lequel il n'y a point d'escarpements verticaux. Les chars du pays, construits de bambous élastiques, sans ferrements, à peine chargés, et soulagés à bras d'hommes, retenus, poussés à propos, peuvent être descendus par là, au risque de se rompre cependant et d'estropier les bœufs et les hommes; mais il n'y passe ordinairement que des chevaux et des bœufs de charge.

Sur une espèce de contre-fort, à 80 ou 100 mètres sous le sommet, sont les ruines d'un temple qui paraît avoir été en même temps une forteresse. Quelques gardiens armés y veillent à la sûreté du chemin. Ils ressemblent plus à des brigands qu'à des constables; mais ils sont pittoresques comme des brigands. Ils gardent la seule mare où s'amasse quelque peu d'eau. Ailleurs, pas une place humide, ombragée, pas une mousse, pas une fougère, qu'un *Adiantum*, voisin de la Capillaire (*A. Capillus Veneris*), tellement desséché, qu'il tombe en poussière quand on en agite la feuille.

Des Tecks (*Tectona grandis*) qui ne s'élèvent pas au delà des proportions d'un grand arbrisseau; des Mimoses épineux d'un aspect maigre et misérable; des Térébinthacées dépouillées; quelques arbrisseaux flétris, de la famille des Apocynées, couvrent de leur branchage desséché toutes les pentes sur lesquelles la route descend. Ils rassurent les yeux en quelques endroits contre leur roideur, mais dans l'occasion n'offriraient aucun appui. La carcasse d'un

chameau entraîné il y a quelques jours montrait les conséquences d'un faux pas malheureux. Des centaines de grands Vautours bruns, et d'Aigles de la même taille et de la même couleur, voltigeaient alentour. Le vautour est d'une hideuse familiarité. Son instinct, sans doute, ne le porte pas à attaquer les autres oiseaux, et d'ailleurs, la pesanteur de son vol rendrait sa chasse peu fructueuse : ils perchent près de lui sans défiance. Sa lâcheté n'est pas une histoire poétique, c'est le caractère des animaux qui se nourrissent de charognes. Un basset met en fuite des centaines de chacals, et l'hyène, malgré sa force, n'est point redoutée des hommes, d'après ce que l'on m'a assuré à *Hazaroubag*, où j'en ai vu une en captivité chez le major Mackensie; elle venait des montagnes voisines, où l'espèce n'en est pas rare. Le courage serait sans objet chez ces animaux. La dépouille fumante d'un animal mis à mort ne serait pas une proie de leur goût.

Les assises du Grès, sur lesquelles la route descend, m'ont paru n'alterner avec aucunes couches argileuses, et appartenir aux variétés les plus répandues sur sa surface. Cependant, des bancs argileux leur sont subordonnés fort près de là, dit le capitaine Franklin, que l'on aperçoit dans les escarpements des cascades.

Vers la hauteur moyenne du passage, des blocs d'une superbe Syénite à grands cristaux se montrent dans les éboulements qui recouvrent toutes les pentes les moins rapides de la montagne, mêlés avec des blocs de Grès. Vainement je remontai pour trouver cette roche en place; l'éboulement cache la jonction des deux terrains. La Syénite, à mesure que l'on descend, devient plus commune en blocs détachés, souvent énormes et nullement altérés. Elle se montre en place quelquefois, décomposée généralement, et sans aucune stratification.

Les ruines désertes d'un château se voient au pied du passage, où l'on entre dans un joli vallon qui pénètre des plaines du Bundelkund entre quelques promontoires des montagnes. Quelques monticules âpres, de roches syénitiques, surgissent çà et là de son fond, comme des îlots au-dessus de la surface unie d'un lac. *Singpour*, village où je m'arrêtai, et qui paraît par ses ruines avoir été jadis plus qu'un village, est situé dans le fond de ce vallon, au pied et au N.E. de la montagne d'Adjighur (Pl. XVI, fig. 3); il y fallut bivouaquer comme à l'autre Singpour près de Nagound, car la nuit vint sans que j'eusse aucune nouvelle de mon bagage derrière moi. J'ordonnai qu'on portât des provisions de bouche à mes gens; mais comme ils sont à peu près tous de castes diverses, il fallait à chacun une couple de vases neufs;

et quant à l'eau, qui me semblait pour eux la chose la plus nécessaire, il était inutile d'en envoyer. Les Brahmanes, les Chattries, les Hindous de haute et moyenne caste, ne boivent que celle qu'ils ont puisée eux-mêmes, ou qui l'a été par un homme de la même subdivision de la même caste. Je fus tellement révolté de ces absurdes incapacités que me rappelait avec douceur le cotwal, que mon humanité faillit un moment, et j'eus grande envie d'abandonner à leur appétit des imbéciles si scrupuleux sur les moyens de le satisfaire. Cependant on emplit un panier des mauvaises sucreries que toutes les castes indistinctement peuvent manger, attendu, disent les Hindous, qu'elles ne sont pas *poccata* (cuites), et il leur fut expédié. J'appris le lendemain que les porteurs, effrayés des léopards pendant la nuit dans la montagne, avaient rendu ma prévoyance inutile, en attendant le jour dans la plaine. Ma caravane arriva moulue, affamée, après un jeûne de 36 heures. Quelles opérations militaires sont possibles avec des soldats constamment menacés de mourir de soif et de faim, s'ils n'ont pas leur propre vase ou un vase neuf pour boire et pour manger ?

Le froid me réveilla plusieurs fois pendant la nuit, quoique je fusse couché près d'un grand feu, et le sommeil de mes gens autour de moi me parut aussi interrompu que le mien. Ils sommeillent la nuit plutôt qu'ils ne dorment. Il semble que ce soit assez pour eux. Les Nègres non plus ne *dorment* pas. Le plaisir des hommes du Midi est de sommeiller la nuit et le jour. Le simple sentiment passif de l'existence, voilà pour eux le bonheur dans ce monde-ci, et ils n'ont pas inventé d'autre joie pour les bienheureux dans le paradis. Quoique endurcis bien plus que nous au froid comme au chaud, par l'habitude d'aller presque nus, les Indiens se refroidissent comme nous, quand ils sont pareillement exposés au froid; ils grelottent en hiver le matin sous la mousseline grossière qui leur sert de vêtement et de couverture, et n'ont pas moins de peine à se lever sur leurs pieds, de dessus la terre froide et dure où ils couchent, que nous à sortir d'un lit mou et chaud. Le matin, sur la route, vers le lever du soleil, je les entends souvent se plaindre du froid; cependant ils préfèrent en souffrir et marcher lentement, que doubler le pas un quart d'heure pour se réchauffer. Le plaisir et la douleur physiques ne sont pas plus susceptibles d'une mesure exacte et comparative que le bonheur et le malheur. Il y a lieu de croire cependant que leur principe, la sensibilité physique, est très-inégalement développé, non-seulement parmi les individus, mais peut-être parmi les divers peuples. Je la crois très-obtuse chez les Indiens. Les enfants pleurent aussi rarement qu'ils rient. Rarement

je les ai vus frappés par leurs parents. Il faut une correction très-sévère pour leur arracher des cris. Pour montrer moins de signes de la douleur, en éprouvent-ils moins? je le crois.

En quel pays d'Europe trouverait-on des malheureux qui, pour une récompense médiocre, se fissent tournoyer en l'air avec vitesse, suspendus à une corde par deux crochets aigus de fer passés comme des hameçons dans les chairs du dos? Chaque année, à une des fêtes religieuses du printemps, des gens de bonne volonté se soumettent à ce supplice, payés par des hommes riches et hypocrites qui prétendent faire leur salut par les mortifications de la chair d'autrui, et ils le subissent sans proférer une plainte; quelques-uns en chantant. Guéris de leurs blessures, on les voit s'y soumettre de nouveau l'année suivante. Cependant, ce ne sont pas des martyrs, ils ne jouissent pas dans leur supplice de la perspective des béatitudes célestes, ils savent très-bien que leur récompense se bornera à une centaine de roupies, 250 francs.

Les Chinois vont bien plus loin; ils se font, non torturer quelques minutes, mais décapiter par procuration. Un homme riche, condamné à mort, est admis quelquefois à se faire représenter par un remplaçant. . . . , et il en trouve! — Cependant il ne s'agit pas seulement d'avoir la tête tranchée, des supplices atroces précèdent ordinairement la mise à mort du condamné. Un homme se vend en Chine pour le bourreau, afin de donner du pain à sa famille, comme en Europe il se dévoue aux chances de la guerre, dans un motif également intéressé. Quel doit être l'amour de cet homme pour sa famille? ou l'obtusité de sa sensibilité physique? L'un et l'autre nous sont également incompréhensibles.

LE FORT D'ADJIGHUR. — C'est le sommet aplati et escarpé d'une montagne en forme de tour (Pl. XVI, fig. 3), continue par sa base aux racines de celles qui supportent le plateau de Panna. Elle termine à peu près une petite branche qui se détache de celles-ci vers le nord (vers les plaines du Bundelkund), se relevant à la même hauteur que le plateau. Un col large et profond s'en isole, nonobstant sa connexion et la continuité de leurs bases. Elle est séparée pareillement d'une autre montagne de structure semblable, mais de forme différente, à sommet conique échancré, située au N.E., laquelle est le dernier grand relèvement de la même branche.

Ses pentes, fort roides depuis sa base, se relèvent sous le sommet jusqu'à devenir presque verticales. Cette large tour, dont le diamètre au sommet n'est pas moindre d'un mille ($\frac{1}{4}$ l.), est crénelée; c'est l'ouvrage des hommes.

Cette forteresse doit être aussi ancienne que l'établissement des hommes en ce pays.

On y monte par un sentier impraticable aux chevaux, tracé sur la pente orientale, au travers des bois qui la couvrent, et par un chemin à peine meilleur, qui serpente sur la face du nord. Une entrée correspond à chacun de ces chemins. A 200 pieds environ (65^m) sous le sommet, commence un escarpement vertical, et les deux sentiers, tous deux creusés dans le roc à partir de cette hauteur, sont défendus par des ouvrages ménagés dans son épaisseur, ou bâtis de larges pièces de Grès.

Quatre portes, qui se commandent, s'élèvent les unes au-dessus des autres, à l'entrée située du côté du levant : il y en a cinq à l'entrée du nord. Chacune défend un passage étroit, creusé dans le roc, pour monter à la suivante le long de l'escarpement, et est percée dans une haute et épaisse muraille crénelée. C'est un ouvrage plein de grandeur ; ces murailles, ces voûtes sous lesquelles on passe, sont couvertes de sculptures en relief. Les rochers eux-mêmes sont tous sculptés. Rien n'a été fait pour faciliter l'accès des premiers ouvrages ; mais dès qu'on les a franchis, au dedans de leur enceinte, les degrés creusés dans le roc sont d'une largeur magnifique. Il y a sans doute bien des siècles que le temps les ruine, mais bien des siècles encore s'écouleront avant qu'il les ait effacés.

Les antiques murailles qui s'élèvent tout autour du sommet de la montagne, sur la crête des escarpements, n'ont pas été bâties par les premiers habitants de cet étrange lieu ; un grand nombre des pierres dont elles sont construites, sont des débris d'un âge antérieur. Elles sont chargées de sculptures. Adjighur est une ruine au second degré.

Où sont les populations et les trésors qui furent employés à ces immenses travaux ? Le sommet du plateau, l'enceinte de la forteresse, n'est qu'une roche aride où végètent quelques tristes arbrisseaux ; et les plaines d'alentour ne nourrissent qu'une population misérable et peu nombreuse.

Les jungles descendent sur les pentes des montagnes, et envahissent les vallées. La nature reprend son empire.

Deux grandes masses de ruines s'élèvent encore sur le plateau. Ce sont les restes d'un temple hindou. Leur architecture n'a aucune ressemblance avec celle des temples de Bénarès, et ressemble plutôt à celle du sud de l'Inde. La complication de ses lignes est excessive ; elle est entièrement chargée de reliefs, et décorée de ciselures d'une extrême légèreté.

Il n'est pas de buisson qui ne couvre une statue mutilée, ou une pierre

richement sculptée. Vers la porte du nord, quelques pans de murailles se tiennent encore debout, qui semblent seules cependant avoir appartenu à la demeure des hommes. Ailleurs, les débris dont le sol est jonché sont ceux de temples hindous.

Une longue inscription, en langue bundelkundie, est gravée sous une des portes de l'entrée de l'est, sur les rochers. Les caractères, qui en sont parfaitement conservés, me paraissent ressembler beaucoup au *Devanagari*. Un Pundit de ces provinces les lit aisément. Si sa traduction est fidèle, Adjighur aurait 800 ans d'existence, et eût été fondé par un certain Mâlik.

Je lui suppose une antiquité bien plus grande. L'histoire moderne de l'Inde se tait sur ce nom d'*Adjighur*, tandis que la forteresse voisine, et pareillement inexpugnable, de Kallinger, occupe une foule de ses pages.

Le prince qui put élever ces immenses ouvrages, dut régner sur un grand pays; et dans les guerres qui marquent seules la succession des âges dans les annales de l'Inde, il dut jouer un grand rôle. Le silence de l'histoire atteste, il me semble, l'excessive antiquité de son existence. Si, au temps des empereurs Patans, Adjighur eût été autre chose que ce qu'il était il y a 20 ans, la résidence d'un mince Rajah, sans autre richesse que sa sécurité derrière ses murailles inexpugnables, les grandes armées qu'ils envoyèrent tant de fois, avec des succès divers, contre le prince de Kallinger, eussent aussi assiégé cette place.

Deux compagnies de sipahis l'occupent aujourd'hui, qui montent la garde en habit d'écarlate européen derrière ses antiques créneaux. Je n'ai jamais vu de troupes plus brillantes que dans cette étrange solitude. Deux jeunes lieutenants européens les commandent, dont le plus âgé, qui n'a pas encore de barbe, est le prince semestriel de cette place jadis si importante.

Adjighur n'est que depuis 1812 au pouvoir du Gouvernement anglais. Le Bundelkund, alors entièrement indépendant, servait de retraite à des partis qui infestaient les territoires environnants de la Compagnie, et ses Rajahs, du haut de leurs montagnes, semblaient menaçants. C'est alors qu'on envahit, et leurs retraites où ils se croyaient en sûreté, et les plaines qui faisaient leur richesse. Les antiques murailles d'Adjighur furent battues en brèche par les boulets anglais. Mais quand elles furent renversées, les ingénieurs s'aperçurent que c'était la montagne elle-même qu'il fallait ouvrir, et ils renoncèrent à l'idée folle de l'entreprendre. La famine seule pouvait les faire entrer dans la place : elle leur en ouvrit les portes après un an de blocus. Le Rajah descendit dans la vallée, et il y vit, depuis ce temps-là, humble et

soumis. On lui a laissé son territoire, à l'exception de sa forteresse. Il a 3 laks de revenu, 750,000 francs; sur quoi il entretient une centaine de chevaux et 400 sipahis vêtus, équipés à l'euro péenne, mais d'une pitoyable manière. Il bat encore monnaie. Le prince régnant actuel est un homme sans caste, auquel pas un sous-lieutenant anglais ne voudrait faire une visite. Sa petite armée, cantonnée par pelotons dans les villages pour les maintenir dans l'obéissance, n'est composée que de gens des plus basses castes. Dernièrement elle se fit battre par les habitants d'un gros village qui refusaient de payer l'impôt : elle-même aussi, quelquefois, se révolte pour être payée de l'arriéré de sa solde. Il est aujourd'hui de 9 mois. Le Rajah promet 4 roup. (10 fr.) par mois à ses soldats, et il est stipulé qu'il ne les payera pas de ses propres roupies (qui valent à peine la moitié d'une roupie); et comme il craint une insurrection, il fait chercher dans toute l'Inde si un autre misérable de son espèce ne battrait pas de semblable monnaie, afin de lui en acheter pour payer son armée.

On dit qu'il possède un trésor assez considérable; ses sujets, curieux de s'en assurer, assiégèrent son palais, il y a quelques mois, et l'envahirent. Son artillerie cependant, jouant à propos dans cette foule, y fit un effroyable carnage, et ceux qui y échappèrent s'estimèrent heureux. Ses trois canons sont toujours braqués contre son peuple, chargés de balles et de cailloux. Le village, formé autour de sa nouvelle demeure, ne laisse pas que d'être considérable; et, vu en projection, des remparts d'Adjighur (à 800 pieds, 250^m au-dessus), presque perpendiculairement, il offre une agréable apparence de régularité. Il s'appelle *Naya-Saya*, ou Ville-Neuve.

Si ce n'était la force anglaise qui occupe Adjighur, le Rajah de Rewah, qui est le plus puissant de ces chefs *bundelkundis*, viendrait piller celui-ci. La silencieuse occupation de quelques positions militaires par les troupes de la Compagnie, maintient dans un état passable de tranquillité tous ces petits États indépendants, jadis en guerre perpétuelle les uns contre les autres. Peu à peu ils s'habituent à vivre en paix, et la Compagnie diminue sans inconvénient la force de ses stations militaires au milieu d'eux. C'est ainsi que la station de Lohargong est tout à fait abandonnée, et qu'Adjighur, gardé d'abord par un régiment tout entier, ne l'est plus que par deux compagnies. Cette petite garnison vit au jour le jour des provisions qu'elle tire de la plaine, et serait obligée de se rendre par famine si on la bloquait étroitement pendant une semaine; mais quelle force pourrait la bloquer? L'un et l'autre des jeunes gens qui la commandent, livreraient volontiers bataille, avec 20 de ses sipahis,

à toute l'armée du Rajah, et l'iraient prendre en bas dans son nouveau palais. Les sipahis de la Compagnie ont un grand mépris pour ceux de ces petits princes, jamais ne se mêlent avec eux, ni même ne leur parlent. Ils les méprisent, parce qu'ils sont de basse caste, parce qu'ils sont mal payés, mal vêtus, et ne sont pas soldats.

A quoi bon un Rajah de Naya-Saya, un Rajah de Panna, etc.? Pourquoi ces anomalies sur la carte politique de l'Inde? Quand les Anglais règnent à Dehli, pourquoi ne règnent-ils pas sur toutes les parties de l'Inde où ils peuvent s'établir sans opposition? L'occupation d'une foule de petites principautés indépendantes, la dépossession de leurs Rajahs, se ferait par un ordre du Gouverneur général, en conseil, et sans brûler une cartouche.

Du sommet d'Adjighur, la vue se perd au nord et à l'ouest dans les plaines du Bundelkund. A l'ouest, on voit la rivière Kén serpenter vers le nord, et, dans cette direction, quelques mamelons de rochers surgir du sein des plaines. Les découpures diverses du plateau de Panna paraissent à la même hauteur que l'observatoire où l'on est placé; leur sommet semble pareillement escarpé et formé d'assises horizontales:

DESCRIPTION GÉOLOGIQUE DE LA MONTAGNE D'ADJIGHUR. — Le capitaine Franklin se contente de dire, dans son Mémoire sur le Bundelkund, qu'Adjighur et Kallinger sont des îlots de roches primitives, recouverts d'un chapeau de Grès.

Je n'ai pas vu de Granite à Adjighur; la roche dominante est la Syénite, et les variétés sans nombre de celles qui lui sont associées, appartiennent toutes, par la prédominance de l'Amphibole et la rareté du Mica, au système syénitique.

La Syénite est le plus souvent à grands cristaux: le Quartz y est peu abondant et laiteux. Le Feldspath, rouge ou couleur de chair, a souvent un éclat nacré. L'Amphibole noire est uniformément répandue en amas laminaires. Cette variété se trouve rarement en place, mais ses débris en blocs immenses couvrent les pentes de la montagne.

Ailleurs, la Syénite est à petits grains; la variété rouge du Feldspath s'y montre seule, mais de l'Amphibole verte s'y mêle avec la noire. Le Quartz y est fort rare, et plutôt fondu en une pâte d'apparence pétro-siliceuse, que disséminé en grains. Enfin, il paraît entièrement supprimé dans une autre variété à grains plus fins encore, où de très-minces cristaux de Feldspath rouge lardent une pâte amphibolique d'un vert sombre.

Ces variétés ne passent point insensiblement les unes aux autres, mais abruptement par un plan de séparation tranchée; chacune semble constituer un filon dans la masse des autres.

Cependant, ce sont les Syénites qui paraissent former les plus grandes masses. Au milieu de cet assemblage syénitique courent, dans toutes sortes de directions, d'énormes masses polyédriques, d'un vert plus clair ou plus foncé, ocreuses quelquefois, mouchetées de blanc, d'aspect terreux, qui se décomposent en boules concentriques régulièrement disposées, et dont l'empilement accuse une division primitive colonnaire.

L'état de décomposition de ces roches me laisse indécis sur la nature complète de leurs principes constituants. L'Amphibole me paraît y dominer, associée au Feldspath, et dépourvue de Quartz. S'il en est ainsi, elles ne ressemblent pas moins par leur nature que par leur gisement à quelques-uns des termes de la formation des Trachytes. Néanmoins, elles sont incontestablement contemporaines des Syénites décrites plus haut, lesquelles, par l'admission du Mica bronzé, et la disparition presque entière de l'Amphibole dont il ne reste plus que quelques aiguilles noires et rares, justifient, sur un petit nombre de lieux, la dénomination de Granites syénitiques imposée par le capitaine Franklin à tout le système.

D'autres masses, dont la disposition en filons est moins évidente, mais qui ne sont nullement altérées, sont composées d'Amphibole verdâtre, lamelleuse, de Quartz verdâtre; quelques cristaux rares de Feldspath, qui y sont disséminés, partagent cette teinte. Les parties vertes et lamelleuses sont remplacées dans une variété, de structure d'ailleurs exactement semblable, par une matière lamelleuse également, mais brunâtre et plus éclatante que ne l'est habituellement l'Amphibole. Ce sont peut-être des Diorites. Il resterait à éprouver si elles ne renferment pas du Diallage.

Ces roches verdâtres (par l'absence du Feldspath rouge) ne varient pas moins que les Syénites, par la finesse de leurs grains. Peu à peu le Quartz, qui est mêlé avec l'Amphibole en parties très-visibles dans les variétés à gros grains, disparaît, et la roche semble n'être plus que de l'Amphibole lamelleuse à très-petites lames.

Enfin, des blocs épars, et d'un volume très-considérable, n'offrent dans leur cassure qu'une pâte compacte, homogène, noire, d'*Amphibole*? parsemée de cristaux prismatiques doublement terminés de *Pyroxène*. C'est évidemment le *Balsanite compacte* de Brongniart (*Classif. des Roches*).

A 60 ou 70 mètres environ sous le sommet de la montagne, toutes les

variétés de roches qui se voient en place, sont fortement altérées; ce sont, ou des masses verdâtres qui se décomposent en boules (*Grünsteins*), ou de la Syénite très-abondante en Feldspath rouge. Les éléments de celle-ci, terreux, à l'exception du Quartz, sont presque désagrégés. Cette Syénite forme des masses immenses sans aucune trace de division; elle est compacte et caractérisée dans sa partie inférieure. On la voit, à mesure que l'on s'approche de la hauteur indiquée ci-dessus, se désagréger et prendre peu à peu quelques caractères d'une roche fragmentaire. Le Quartz s'y montre plutôt sous la forme de fragments empâtés que d'amas contemporains. Les parties argileuses qui proviennent avec évidence, vers la partie moyenne, de la décomposition du Feldspath, et qui, là, enveloppent uniformément les grains du Quartz et les cristaux d'Amphibole et de Feldspath restés intacts, semblent ici former de petits lits autour de ces *fragments*? quartzeux, lesquels n'appartiennent à aucune des variétés du Quartz qu'on voit disséminé dans la roche saine, ni dans aucune des roches évidemment cristallisées de la montagne.

Ces masses sont recouvertes, par transition empâtée, d'un conglomérat porphyroïde en quelques-unes de ses parties, dont la pâte, d'apparence feldspathique et rougeâtre, renferme du Feldspath rouge lamelleux, des grains arrondis de Quartz vitreux éclatant, et des fragments de Quartz vert-brun, grenu, très-brillant.

Ce conglomérat n'est pas stratifié. Se fondant par transition à sa partie inférieure avec les roches altérées décrites ci-dessus, modelé sur leur relief, il passe, par une transition semblable, à la roche qui le recouvre.

C'est un Porphyre rougeâtre qui a déjà paru dans quelques parties du conglomérat placé au-dessous. Sa pâte, qui n'est pas homogène à la loupe, me paraît formée de très-menus grains de Feldspath rouge et de Quartz. Elle contient de petits cristaux, souvent arrondis, de Feldspath rose nacré, des grains de Quartz vitreux éclatant, et les mêmes grands fragments, anguleux ou arrondis, de Quartz compacte, blanc, qui ont commencé à se montrer dans les parties supérieures et terreuses de la Syénite décomposée.

Tel que je viens de le caractériser, ce Porphyre n'a qu'une épaisseur de quelques décimètres, moulé sur le conglomérat inférieur. A mesure qu'il s'en éloigne par sa position (son élévation au-dessus de celui-ci), il en diffère davantage par ses caractères. Les gros fragments de Quartz blanc disparaissent de sa pâte qui prend peu à peu l'apparence d'un Grès argileux très-compacte, rougeâtre, où s'étendent horizontalement des veines porphyroïdes. Ces veines porphyroïdes, où reparaissent le Feldspath rouge en cristaux nacrés et les

grains de Quartz vitreux éclatant, d'abord épaisses de 0^m,1, sinueuses, quoique horizontales en grand, ne sont séparées que par de minces épaisseurs de la pâte sans noyaux; mais celle-ci prenant de plus en plus l'aspect arénacé, et conservant sa couleur rougeâtre, n'enferme plus que des veines rares, d'apparence porphyroïde, réduites à 0^m,01 d'épaisseur et sans continuité; ce ne sont plus que des sortes de petits amas aplatis. Ils s'enveloppent d'un enduit argileux talqueux, au contact du Grès; bientôt ils disparaissent entièrement, et l'on ne voit plus que des grains de Quartz vitreux éclatant, disséminés presque uniformément dans le Grès, où de très-petites paillettes de Mica apparaissent en même temps. L'apparence de structure horizontale, imprimée d'abord par l'horizontalité sinueuse des zones porphyroïdes dans la masse inférieure du Grès, est marquée davantage, à mesure qu'on s'élève, par la présence du Mica qui donne à ce Grès une structure schisteuse. Ces grains de Quartz vitreux éclatant et ces petits cristaux arrondis de Feldspath rouge nacré disparaissent à leur tour du Grès, et celui-ci, désormais divisé, je ne dirai pas en couches, mais en assises bien déterminées et à peu près horizontales, se continue sans changements nouveaux, sans intercalation d'aucune couche étrangère, jusqu'au sommet de la montagne.

Son épaisseur n'est pas moindre de 60 à 70 mètres; la figure 3, Pl. XVI, représente la disposition de ces Grès par rapport aux masses qui les supportent.

Des bancs compacts, épais de 1 ou 2^m, se prolongent assez horizontalement avec une sorte de continuité. Ils ne sont séparés les uns des autres que par un feuillet stéatiteux peu apparent dans leur coupe, mais que l'on voit à leur surface appliqué sur eux, comme la même matière enveloppait au-dessous les veines porphyroïdes.

Quelques-uns plus minces, intercalés parmi les plus épais, et continus comme eux, ont une structure fissile, due à l'interposition d'une multitude de feuillets stéatiteux, parallèlement disposés les uns aux autres dans le tissu arénacé de la roche.

Mais le plan de ces feuillets n'est pas toujours parallèle à celui du banc auquel ils impriment la structure fissile.

La coupe, Pl. XIX, fig. 3, présente leur disposition singulière.

Les bancs, dont la structure (inférieure) fissile est inclinée, s'adossent indistinctement les uns aux autres, ou à des bancs à structure également fissile, mais horizontale, ou bien à des bancs compacts.

• Ceux dont les feuillets sont horizontaux (ou parallèles à leur direction),

se prolongent avec la même continuité que les bancs compactes, tandis que l'on voit toujours se terminer ceux dont les feuillets sont inclinés.

Au dedans de ces minces enduits (*stéatiteux*?) qui divisent la roche en bancs épais compactes, et çà et là secondairement fissiles, le Grès est identique, très-dur, rougeâtre (finement *micacé*?) et semé de taches ocreuses ou violettes, qui semblent des cavités remplies par une exsudation ferrugineuse.

Cette roche est-elle un Grès? Diffère-t-elle de la pâte des porphyres intercalés dans les parties inférieures de sa masse? Doit-elle à l'oxyde de fer ou au Feldspath rouge sa coloration violâtre? Continue avec ces Porphyres, elle ne forme avec eux qu'une masse sans stratification; car ces bancs fissiles dont les feuillets sont inclinés de toutes façons, résultats nécessaires de toute autre chose qu'un dépôt aqueux, montrent que leur division, à peu près horizontale en grand, dépend de la même cause. Ce n'est pas simplement un hasard du retrait à l'époque de la consolidation: ces enduits *stéatiteux*? ou micacés, déterminent ce genre bizarre de division, c'est un phénomène analogue à l'obscur cristallisation des roches pyrogènes.

Quoi qu'il en soit, ces Grès, dont la nature oryctognostique requiert un examen approfondi pour déterminer comment leurs éléments *arénacés*? passent à ceux de la pâte des Porphyres, ces Grès, dis-je, et ces Porphyres qui leur sont intercalés, sont parfaitement caractérisés comme ceux du Grès rouge ancien (terrain de Grès rouge et porphyre, Humboldt), *New red conglomerate* des géognostes anglais, le plus vieux des terrains secondaires. Les Porphyres sont singulièrement peu développés; ils me semblent d'ailleurs (minéralogiquement) identiques à ceux de l'Esterel, en Provence.

Leur intercalation dans le Grès rouge a lieu ici, comme partout, d'une manière qu'aucune hypothèse sur la voie de leur formation n'explique avec succès; mais ici ils se lient par leur base au système syénitique, comme par leur sommet à la masse des Grès.

Nonobstant l'âge récent très-probable de ces Syénites, et malgré sa connexion avec elles, ce terrain de Grès rouge ancien m'en paraît indépendant. C'est le propre de ce terrain de pénétrer ainsi celui qu'il recouvre.

Le sommet seul d'Adjighur est-il coiffé du Grès rouge ancien avec les Porphyres? Les pentes du plateau du haut Bundelkund, vers la hauteur moyenne desquelles, en descendant le ghaut de Bislamgandj, j'ai vu la même Syénite qu'à Adjighur, ne sont-elles pas aussi formées, au-dessus de cette Syénite, du même terrain? L'extrême ressemblance oryctognostique de ses Grès avec ceux qui couvrent le plateau de Panna, et plus généralement avec ceux que

je n'ai cessé de voir depuis Mirzapour, ne m'a-t-elle pas caché leur recouvrement par ceux-ci, si tant est qu'ils diffèrent ?

Malgré l'extrême ressemblance oryctognostique dont je viens de parler, j'incline à croire cependant que les Grès du *Tara-ghaut* et du *Kuttrah-ghaut* appartiennent à une autre formation, et que cette formation est celle du *New red Sandstone* ; mais je soupçonne que le Grès rouge ancien recouvre les Syénites de Bislamgandj-ghaut et de toute cette partie des montagnes du Bundelkund. Divisé en masses horizontales, et non moins semblable dans son apparence (nature oryctognostique) au Grès du *New red Sandstone*, il est aisé de méconnaître leur jonction, si elle affleure quelque pente ; mais il se peut qu'il soit découvert, comme ici, sur quelques parties du plateau du Bundelkund. C'est peut-être lui, et non le *New red Sandstone*, qui se voit dans les plaines autour de Panna ? Je suis frappé de la ressemblance de quelques-unes des parties du Porphyre d'Adjighur avec certaines parties du conglomérat adamantifère de Panna ; j'y trouve exactement le même ciment quartzeux ou argileux, et quelques-unes des mêmes variétés rares de Quartz empâtées, les mêmes grains de Quartz vitreux éclatant, les mêmes fragments de Quartz vert de bouteille brillant, regardés à Panna comme un augure favorable ; or, ces mêmes grains de Quartz vitreux se trouvent à Adjighur non-seulement dans le porphyre, mais au-dessus, disséminés dans les bancs de Grès qui le recouvrent, liés avec lui par une nuance insensible.

Le capitaine Franklin assigne 1300 pieds anglais (396^m,2) d'élévation au-dessus de Calcutta, au banc de conglomérat adamantifère exploité près de Panna ; et je trouve que le sommet d'Adjighur n'excède cette hauteur que de 20 pieds anglais (6^m,1), d'après les résultats suivants, et qui méritent confiance, donnés par mes observations barométriques :

Hauteur du pavé des ruines du grand temple hindou (niveau moyen du plateau) au-dessus de Calcutta 402^m,3 (1320^{P. ang.} ;

Hauteur du pavé de la petite pagode qui est à l'entrée du village de Singpour, ou base de la montagne d'Adjighur, au-dessus de Calcutta..... 139^m,3 (457^{P. ang.}).

Le gravier rouge ferrugineux de Panna se trouve sur tout le plateau d'Adjighur. Il n'y a pas de Kankar.

Une des curiosités d'Adjighur est un puits naturel (caverne remplie d'eau) de plusieurs centaines de pieds, dit-on, de profondeur, dont l'entrée se voit à environ 50 mètres sous le sommet du plateau, dans les ouvrages de la porte du nord. Sa voûte, à peine élevée d'un mètre au-dessus de l'eau, est une masse de Grès rouge parsemée de petites couches de porphyre ; sa

base...? sans doute une grande cavité, un filon à moitié rempli seulement, dans les roches syénitiques.

J'ai dit plus haut, dans l'énumération des roches cristallisées d'Adjighur, qu'il était souvent difficile de décider si le Feldspath était mêlé à de l'Amphibole ou à du Diallage; je dois ajouter que, dans un assemblage ternaire, de Feldspath rose, de Quartz, et d'une autre substance verdâtre, terreuse, onctueuse au toucher, il est douteux si cette matière est de l'Amphibole à chicots décomposés, ou si elle n'est pas de la Stéatite; si, par conséquent, la roche est de la Syénite ou de la Protogyne; en tous cas, elle fait partie intégrante de ce petit système si varié.

Voir, pour compléter la description de l'îlot de roches primitives coiffé de couches horizontales de Grès, qui supporte les ruines d'Adjighur, les Échantillons ci-après :

— (G. 67.) Amphibole compacte grenue, en énormes filons au travers des masses de Quartz et de Feldspath et de Syénite. Ils se divisent pseudo-régulièrement en polyèdres divers, prismes ou pyramides, lesquels tendent à se décomposer quelquefois en boules.

En place vers le nord de la montagne et vers sa base.

— (G. 68.) Roche porphyroïde de Quartz laiteux en veines qui fusent dans une pâte spathique de Feldspath rouge, lardée de menus cristaux arrondis de Feldspath blanc nacré.

En masses non stratifiées vers la partie moyenne de la montagne, au levant.

— (G. 69.) Roche d'Amphibole verdâtre, spathique, formant de nombreux et d'épais filons dans l'épaisseur de la montagne granitique d'Adjighur, et dont la masse se divise absolument à la manière de certains basaltes en boules concentriques, empilées les unes sur les autres.

En place au sommet de la montagne, côté du nord.

— (G. 70.) Syénite (Amphibole noire, Feldspath rouge) à cristaux de grandeur moyenne. Une pâte rouge de Feldspath y pénètre entre ses plus grands cristaux, lesquels sont moins colorés, et entre les amas cristallins d'Amphibole noire lamelleuse.

Variété dominante en place, en masses non stratifiées au sommet granitique de la montagne, et là, recouverte par les roches suivantes, avec lesquelles elle semble se fondre.

(Une multitude de variétés de cette roche seront détaillées ci-après, que je n'ai observées qu'en masses détachées éparses sur les pentes de la montagne.)

— (G. 71.) Conglomérat porphyroïde, et quelques-unes de ses parties gra-

nitoïdes, et d'autres recouvrant la Syénite précédente, laquelle, au voisinage de celui-ci, devient friable et se décompose.

La pâte rougeâtre (feldspathique) de ce conglomérat renferme du Feldspath rouge spathique, des grains arrondis et à cassure vitreuse de Quartz, et des fragments de Quartz grenu, brillant, qui ressemble beaucoup à la pâte siliceuse de la brèche adamantifère de Panna.

Sous la porte du nord.

Il m'est impossible de marquer où finit la Syénite décomposée, et où commence, au-dessus d'elle, ce conglomérat ambigu, décomposé comme elle, terreux comme elle, à sa partie inférieure, de même qu'elle l'est au sommet de sa masse.

— (G. 72.) Porphyre rougeâtre, fissile, dont les plans de séparation sont légèrement micacés. Sa pâte me paraît formée de très-menus grains de Feldspath rouge et de Quartz, empâtant de petits cristaux apparents de Feldspath rose nacré, de petits grains apparents de Quartz vitreux, et de gros fragments arrondis ou anguleux de Quartz blanc compacte.

Cette roche, continue à la précédente, à laquelle elle passe par une transition rapide (et dont elle ne diffère que par la finesse de sa pâte), cesse bientôt de contenir ces gros fragments de Quartz; de petites veines porphyroïdes (à cristaux exclusivement quartzeux) s'y étendent seules, et disparaissent bientôt. Elle passe ainsi à un Grès (d'apparence homogène) rouge, schisteux, micacé entre ses plans de séparation comme elle, mais bientôt compacte et formant des bancs réguliers, horizontaux, c'est-à-dire, la presque totalité de l'épaisseur du chapeau de Grès dont est recouvert le plateau d'Adjighur.

— (G. 73.) Porphyre tabulaire? dont la pâte, assez semblable à celle des Grès rouges qui le surmontent, ne renferme qu'un petit nombre de petits cristaux de Quartz éclatant, vitreux, et de Feldspath rouge nacré.

Il est distinctement stratifié en assises horizontales, déterminées surtout par la disposition horizontale et parallèle de veines tout à fait porphyroïdes (le numéro suivant), lesquelles disparaissent bientôt dans ses assises supérieures, où la pâte reste seule, et, par une insensible transition, s'unit aux couches de Grès rouge.

A 50 mètres sous le sommet d'Adjighur, dans les ouvrages de la porte du nord.

C'est dans ces couches porphyroïdes qu'est ouvert le puits singulier décrit ci-dessus, page 422.

— (G. 74.) Porphyre granitoïde renfermant, outre des grains de Feldspath et de Quartz, des fragments d'argile compacte micacée, et de menus amas de cette substance. En veines horizontales dans les assises précédentes.

Même lieu.

— (G. 75.) Porphyre à pâte semblable aux assises inférieures du Grès rouge, enfermant des cristaux de Quartz, de Feldspath et des fragments d'argile : sous les Grès rouges, à 65 mètres sous le sommet de la montagne, passant au Grès rouge homogène.

Côté du Levant.

Quelques-uns de ces fragments apparents d'argile, empâtés, ne sont que de grands cristaux de Feldspath décomposé.

Ces porphyres ressemblent exactement à ceux du Grès rouge, à l'Esterel, en Provence.

Il faudra observer leur pâte au microscope, et celle de deux couches suivantes de Grès bien caractérisé; examiner comment l'une passe à l'autre.

— (G. 76.) Grès rouge micacé, fissile, légèrement schisteux. Ses feuillettes ondulés, légèrement contournés, sont séparés par un mince enduit d'argile, verdâtre, micacée (ou talqueuse?).

Cette variété fait le passage des porphyres précédents à la variété compacte suivante, et reparait au milieu d'elle en assises subordonnées, mais stratifiées bizarrement. (Voir ci-dessus la description de la montagne).

— (G. 77.) Grès rouge compacte, en bancs horizontaux de 0^m,8 à 0^m,12 d'épaisseur, formant le chapeau de la montagne.

Il paraît être une des variétés rougeâtres du plateau de Rewah.

Son grain fin et brillant est certainement quartzeux. Est-il coloré en rouge par du fer ou par du Feldspath rouge ?

— (G. 78.) (Aurait dû être noté 73 A.) Porphyre granitoïde empâtant de grosses masses de Quartz grenu, brillant, analogue au ciment quartzeux de la mine de diamants.

Ce Quartz est-il là en fragments ? N'est-il pas cristallisé primitivement ? Cet échantillon, sous les porphyres du côté oriental de la montagne, forme de ce côté leur transition avec les Syénites à gros grains décomposés, de même qu'un porphyre semblable, enfermant exactement le même Quartz grenu et brillant, sur la face Nord.

Variétés de roches primitives du système syénitique, en blocs épars sur les pentes de la montagne :

— (G. 79.) Roche de Quartz laiteux (rare), de Feldspath rose et d'Amphibole

verte. Quelques paillettes rares de Mica y sont disséminées, et, dans les cristaux de Quartz, des parties d'un rose très-vif dont j'ignore la nature. Variété très-commune.

— (G. 80.) Granite où l'Amphibole, d'un noir brunâtre, en aiguilles plutôt qu'en lamelles, est moins abondante et le Mica plus commun. Variété rare.

— (G. 81.) Syénite à petits grains. Feldspath rouge vif; l'Amphibole de deux variétés, noire et verte. *Le Quartz très-rare.*

— (G. 82.) Syénite à très-petits cristaux, où le Feldspath rougeâtre, peu abondant, est fondu dans l'Amphibole vert noirâtre.

— (G. 83.) *Grünstein.* Roche verdâtre, mouchetée de blanc, formée d'Amphibole lamelleuse vert noirâtre et de Quartz verdâtre : quelques cristaux de Feldspath ont aussi cette teinte.

— (G. 84.) *Grünstein* formé des mêmes éléments, mais à plus petits grains.

— (G. 85.) Roche noire d'Amphibole compacte, lardée de cristaux prismatiques terminés d'Amphibole noire (de Pyroxène) et de très-petits cristaux imparfaits d'Amphibole verte.

Cette roche paraît appartenir absolument à la famille des basaltes, des roches pyrogènes modernes.

En blocs énormes épars sur les pentes au levant de la montagne.

Le 28 janvier 1830. — A Nayagond, 10 mil. (3 l.) N.O. de Singpour.

Marché dans une plaine bien nivelée; les montagnes et les mamelons qui s'élèvent de son fond, dans le prolongement d'Adjighur, opposés au promontoire du plateau dont Kallinger est une des extrémités, lui donnent l'apparence d'une vallée. Deux ou trois monticules qui surgissent des plaines, sont seuls coiffés de Grès (de couches horizontales); ce sont ceux où les roches cristallines s'élèvent au même niveau que celles d'Adjighur. Cette disposition est représentée Pl. XVI, fig. 3. Les mamelons moins élevés ne supportent aucune couche, et les formes âpres de leur sommet les font aisément distinguer. Tous sont formés de roches amphiboliques diverses, analogues à celles d'Adjighur. On voit au N. et au N.O. ces protrusions syénitiques s'abaisser graduellement, devenir plus rares, et finalement disparaître. Toutes sont couvertes des mêmes bois qu'autour d'Adjighur. La grande plaine qu'elles hérissent, dans la direction de Chikari, est aussi couverte de bois entre leurs bases. La fumée qui s'en élève le soir d'une multitude de points, dénote l'existence de bien des hameaux dispersés dans cette misérable forêt. La pauvreté de leurs habitants est excessive.

A l'E. et au S.E. s'élèvent les remparts du plateau ; leur sommet forme une ligne assez uniforme. De leurs enfoncements au sud descendent deux petites rivières. Leurs pentes roides et boisées se redressent verticalement, comme à Adjighur, à 60 ou 80 mètres sous leur sommet, et sont formées évidemment là de bancs horizontaux.

Les alluvions des plaines adjacentes à leur pied sont profondes et fertiles. Cependant les villages sont rares ; Nayagond en est un considérable, et le premier, en marchant au nord des montagnes, qui dépende du territoire de la Compagnie.

Le 29 janvier 1830. — A Kallinger, 10 mil. (3 l.) de Nayagond.

Rien à noter que quelques monticules de roches amphiboliques. La structure schisteuse leur est entièrement étrangère ; toutes sont granitoïdes ; la suppression du Quartz en fait souvent des *Grünsteins* qui se décomposent en boules concentriques ; sa prédominance au contraire imprime à la roche une structure laminaire droite, probablement due au Feldspath qui est intimement mêlé au Quartz, lorsque celui-ci est très-abondant. Il en est de même à Adjighur.

Enfin, on traverse la rivière de Baugi, formée par la jonction de plusieurs torrents du plateau, et l'on entre dans le grand village situé entre sa rive droite et le pied de la montagne de Kallinger.

LE FORT DE KALLINGER. — Un des lieux les plus célèbres dans l'histoire politique de l'Inde, depuis les temps les plus anciens.

C'est, comme Adjighur exactement, une grande île à bords escarpés s'élevant presque abruptement au-dessus des plaines, et séparée, par de profondes échancrures, du continent (plateau) qui s'étend derrière.

Sa hauteur absolue est moindre de 31^m,7 que celle d'Adjighur, d'après une bonne observation barométrique qui m'a donné 1216^{p. angl.} (370^m,6), pour l'élévation, au-dessus de Calcutta, du jardin du palais indien habité par le commandant de la garnison, lieu qui représente bien la hauteur moyenne du plateau ; mais son élévation relative est sensiblement la même que celle d'Adjighur.

L'aspect est le même : des pentes roides et boisées, couronnées par un escarpement de 50 à 60 mètres de hauteur. Les pentes sont d'un accès très-difficile, les escarpements du sommet inaccessibles. La circonférence peu festonnée de ce plateau n'est pas moindre de 6 mil. (1 $\frac{3}{4}$ l.) ; elle est tout

entière bordée de remparts dressés sur le bord de l'escarpement, et dans quelques parties, où la base de celui-ci est d'un accès moins difficile, quelques lignes partielles de hautes et épaisses murailles se déploient entre les obstacles que la nature elle-même a élevés pour le défendre. Le rempart du sommet est du même style que celui d'Adjighur. C'est une épaisse muraille, raccordée avec l'escarpement même, et qui supporte des créneaux; elle tombe aussi en ruine sur bien des points; mais son antiquité n'est pas, comme celle d'Adjighur, entée sur les ruines d'un âge antérieur. Il n'y a qu'une entrée, défendue par six portes qu'il faut franchir successivement, et dont la première se présente avant qu'on ait atteint la moitié de la hauteur de la montagne. On y monte par un rude et étroit sentier que serrent les jungles; mais derrière cette première porte commence un large et noble escalier qui conduit jusqu'au sommet. Divers ouvrages de fortification commandent ses divers étages. Quelques canons de fer (1) démontés gisent sur leurs ruines, parmi les broussailles qui les recouvrent.

Le sommet du plateau est légèrement ondulé. Quelques temples, quelques palais ruinés s'y tiennent encore debout, tous d'apparence assez moderne, quelques-uns habitables encore.

Deux ou trois hameaux remplacent une ville considérable qui doit avoir existé jadis sur le sommet de la montagne, car le sol y est partout mêlé de débris. Plusieurs bassins (talabs) y sont creusés, dont un, fort profond, garde, en cette saison, quelque peu d'eau détestable; les Hindous s'en ré-

(1) De fer forgé, le plus doux. Ces pièces, d'un médiocre calibre, 6 à 8 livres, sont très-longues et très-épaisses, Pl. XX, fig. 6 : elles sont formées de barres de fer assemblées longitudinalement, et se supportant mutuellement comme les claveaux d'une voûte complète, grossièrement forgées les unes avec les autres, et liées par d'autres barres roulées autour d'elles, comme le ruban d'un canon de fusil de chasse autour de la chemise qui lui sert de moule. Une autre voûte de barres longitudinales entoure ce premier assemblage, et s'y relie de la même façon.

S'il paraît difficile de forger de si énormes pièces en fer, je dirai que celles-ci (elles ne portent aucune inscription qui indique leur âge ni le lieu de leur fabrication) sont très-mal forgées, et qu'elles sont faites d'un fer si doux, si mou, qu'elles ont pu être travaillées à froid. Quant à l'espèce de service dont elles sont susceptibles, je n'en ai aucune idée. Je présume qu'elles n'ont jamais servi qu'à lancer des pierres; elles ne sont ni dressées extérieurement ni calibrées. D'après tous les renseignements que j'ai pu me procurer, l'art de fondre le minerai de fer est inconnu encore aujourd'hui dans les nombreuses forges du Bundelkund. On y suit grossièrement le procédé catalan; et quelques mines donnent encore aujourd'hui (James Prinsep) un fer plus doux qu'aucun de Suède. Il y a aussi à Kallinger quelques canons de bronze, mais ils sont de petite dimension, 3 à 4 livres de balles; je doute qu'ils aient été forés par un mouvement circulaire. Ils servaient à lancer de petits boulets de fer forgé ou de plomb.

galent à cause de sa sainteté. Néanmoins le mince territoire de Kallinger n'est qu'un roc presque nu, qui ne nourrit pas un seul de ses rares habitants.

Kallinger ne peut être pris que par famine. Il n'est pas un empereur Patan ou Mogol qui ne l'ait assiégé; mais ils avaient rarement le loisir de continuer un blocus sans fin pour le réduire; et ceux qui le prirent le perdirent souvent bientôt après par la révolte de leur Gouverneur. En tous cas, à chaque règne nouveau, le possesseur de Kallinger se fit indépendant. Cependant, il me semble que cette place fut plus souvent possédée par des princes indiens que par des omrahs musulmans.

Kallinger est aussi un des lieux que la dévotion hindoue fréquente le plus. Il n'est pas dans l'Inde de montagne isolée qui n'ait sa légende. Une divinité indienne demeurait ici, et l'on voit encore son lit de pierre dans une petite caverne creusée dans le roc. Celle-là était femelle; mais d'un autre côté de la montagne, et pareillement dans les escarpements du sommet, habite (en effigie) un dieu le plus scandaleusement mâle du monde; il s'appelle نيلکھند *Nilkhand*. Sculpté en relief sur les rochers, il n'a pas, malgré sa position accroupie, moins de 10 mètres de haut; son image est répétée mille fois alentour dans de plus petites proportions, toujours viriles à l'excès. Les soldats anglais qui prirent le fort en 1811, choqués sans doute de son impudicité, en ont fait souvent un eunuque.

Aujourd'hui c'est un jeune lieutenant d'infanterie qui commande cette place, jadis si importante, dont le dernier occupant indien fut le Rajah de Panna. Il y revient quelquefois, mais en pèlerin, faire ses dévotions à ses anciens dieux. Il est admis gratis, comme les visiteurs sans nombre qui se présentent, et sans doute qu'il levait sur eux autrefois quelque petit tribut. Une douzaine de Brahmanes vivent avec les dieux de Kallinger, les débarbouillent tous les matins et leur jettent quelques grains de riz à la figure. Ils leur introduisent la foule des dévots, préalablement rasés de frais, qui s'approchent plus ou moins de l'idole selon leur rang, leur sainteté et leurs finances. Sans aucune affectation d'insolence ni de mépris, le jeune officier, commandant du fort, me présenta directement à ces dieux, ses sujets; ses chiens le suivirent; et les vieux coquins de Brahmanes nous virent entrer sans frémir dans le *Sanctum Sanctorum*, demeurant à la porte tant que nous ne leur fimes pas signe d'entrer après nous. Mon officier en usa comme chez lui, et les Brahmanes se comportèrent comme des étrangers que l'on veut bien admettre.

Ces temples, ou plutôt, dirai-je, à cause de leurs petites proportions, ces

chapelles sont en partie creusées dans le roc; elles sont fort mesquines auprès des antiques ruines d'Adjighur : je les crois toutes comparative-ment modernes.

Un Faquir habitait depuis longtemps un trou creusé dans les escarpements voisins, où l'on ne peut arriver que par un passage fort dangereux. Il n'était pas une des moindres attractions de Kallinger pour les dévots. Leurs aumônes, après tout, doivent être légères, malgré le rang de quelques-uns; car il n'y a qu'une douzaine de desservants, et ils ont l'air assez misérables. C'est à Bénarès que le métier de Brahmane est excellent.

Mutilés par les vainqueurs, il y a une vingtaine d'années, les dieux de Kallinger sont les plus grotesques de l'Olympe indien. La plupart ont perdu, dans la défaite du Rajah de Panna, leur nez et leurs oreilles; quelques-uns, en revanche, ont gagné des moustaches. — Les soldats sont partout les mêmes!

La possession de cette place inexpugnable n'est d'aucun avantage aux Anglais, ils l'occupent seulement pour empêcher qu'un autre ne s'y établisse. Le système du Gouvernement est depuis longtemps de prendre les forteresses pour les détruire. Ici, comme à Adjighur, le temps ouvre des brèches nombreuses dans les remparts, mais les escarpements se tiendront éternellement debout; ils suffisent à faire de cette place une retraite inaccessible.

La célébrité historique de Kallinger, et sa proximité de la grande route européenne dans l'Inde (de Calcutta à Dehli), vaut quelques visites aux trois officiers européens qui y commandent. Ils m'ont paru cependant considérer comme un exil, comme une sorte d'emprisonnement, la courte durée de leur garnison (6 mois). Aucun n'a l'air de s'apercevoir qu'il y a quelque chose de très-piquant à vivre en maîtres absolus dans un lieu si célèbre et jadis si formidable. Ils marchent tout le jour sur des inscriptions, et ne paraissent pas regretter de ne pouvoir les lire.

Dans la longue excursion que nous fîmes ensemble sur le plateau, nous entrâmes dans un palais ruiné qui semblait désert. C'est un grand bâtiment carré, dont les quatre corps de logis, fermés à l'extérieur, s'ouvrent au dedans par une galerie et de nombreuses fenêtres sur une cour spacieuse. Quelques sipahis en ont fait leur quartier. C'était un jour de fête pour les Hindous : ceux-ci se divertissaient avec des filles. Notre arrivée ne parut pas les déconcerter; les hommes, après avoir fait le salut militaire, s'éloignèrent d'un air indifférent; les *Ballerines*, car il faut traduire ainsi leur nom indien, s'approchèrent d'un air aisé, décent et gracieux, et nous offrirent une fleur et un épi de blé. En trouvant une fort jolie, je demandai à mon obligeant

Cicerone, si les jeunes officiers ne se donnaient pas l'innocente récréation de faire danser le soir devant eux ces filles du Soleil; il me dit sans pruderie, que ce n'était plus l'usage, et qu'on remarquait, à leur grand désavantage, ceux qui suivent l'ancienne coutume. De là, pour les jeunes gens, l'obligation du mariage, et la misère qui le suit, chargés bientôt d'une famille qu'il faut envoyer en Angleterre pour son éducation, et souvent séparés de leur femme dont la santé, détruite après quelques couches, réclame le climat de l'Europe.

Ces danseuses sont, relativement, d'une espèce beaucoup plus relevée que les filles publiques d'Europe. Il n'est pas entendu que la prostitution soit leur gagne-pain. Elles viennent, quand on les appelle, pour danser et chanter; et si elles font preuve d'autres talents, c'est par pure faveur. Vêtues avec la plus stricte décence d'une riche étoffe de soie, tandis que les honnêtes femmes sont très-insuffisamment couvertes de haillons grossiers; dansant, chantant, capables de causer quelques minutes, tandis que celles-ci, abruties par la servitude domestique, n'osent parler devant un homme, les *Nautch-Girls* semblent n'avoir qu'une noble et élégante coquetterie.

Les femmes grecques avaient à peu près la même existence misérable que les femmes indiennes. Elles vivaient à la maison, renfermées dans les soins du ménage; cet ordre de choses produit partout la pédérastie et ennoblit la condition des courtisanes.

Dans un pays et dans un temps où les *filles* seules cultivaient les beaux-arts, comme chez les Grecs, les honnêtes gens d'une nation passionnée pour cette étude étaient-ils si coupables de passer leurs soirées avec elles? Il n'y a pas d'Aspasie parmi les *Nautch-Girls* de l'Inde, mais il y a dans leur existence quelque chose qui rappelle les courtisanes de la Grèce.

DESCRIPTION GÉOLOGIQUE DE LA MONTAGNE DE KALLINGER. — Jusqu'au pied des escarpements, la montagne est formée de roches syénitiques qui offrent dans leurs variétés et leur gisement toutes les circonstances d'Adjighur. La Syénite à Feldspath rose, Quartz laiteux, Amphibole noire, à grands cristaux, se trouve surtout en grands blocs déplacés à tous les étages de la montagne; des variétés de la même roche à plus petits cristaux; d'autres où quelques lames de Mica s'associent à l'Amphibole, sans jamais la supprimer entièrement; des roches de Feldspath et d'Actinote, ou de Feldspath et de Diallage, douteuses ici comme à Adjighur dans la nature de leurs éléments; et enfin ces *Grünsteins* qui se décomposent en boules concentriques empilées régulièrement, voilà les espèces dominantes. Il est également difficile

de dire laquelle domine les autres, laquelle forme la masse de la montagne, traversée par les filons des autres; mais tous les passages d'une espèce, ou même d'une simple variété à une autre, sont tranchés; dans l'étendue de la même masse, à peine aperçoit-on, d'une extrémité à l'autre, la moindre modification naître, soit dans la proportion des éléments minéralogiques, soit dans la grandeur des cristaux. On dirait que la montagne tout entière est formée d'un grand nombre de masses immenses, diversement polyédriques, enclavées les unes dans les autres; les unes plus fréquemment répétées, les autres moins.

Je n'ai point vu de *Basanite* (Brongniart, classification des roches) en place ni éparse sur les pentes de la montagne; mais plusieurs idoles mutilées sont sculptées de cette roche, et j'ai tout lieu de croire qu'on ne l'a pas été chercher bien loin.

L'épaisseur des Grès qui recouvrent ce système me semble la même qu'à Adjighur, ou, si elle en diffère, c'est pour ne la dépasser que d'une quantité très-petite.

Ces Grès sont identiques, dans leur composition, dans leur apparence et les circonstances de leur gisement, à ceux d'Adjighur. Ils forment, comme eux, des masses immenses compactes, que divisent seulement, suivant des lignes à peu près droites, à peu près horizontales, des lits stéatiteux ou argileux si minces qu'on les méconnaît facilement dans les coupes du terrain.

A ces bancs compactes sont intercalés des bancs fissiles, parallèlement ou obliquement à leur propre position. Ces différences dans le mode de division intérieure de chaque banc sont isolées de toutes autres.

Vers la partie moyenne et le sommet, la variété dominante a le grain très-fin, quartzeux *exclusivement*? Sa couleur est d'un gris verdâtre, sa dureté extrême; on dirait du Quartz grenu.

Plus bas, avec la même structure et la même dureté, le Grès devient rougeâtre et très-sensiblement micacé. Il est parsemé d'assez grandes taches rougeâtres, plus foncées, qui se perdent dans le fond de la roche, et semblent formées par de légères accumulations d'argile rouge; et moucheté de petites taches rondes, brunes ou ocreuses, produites par des cavités quelquefois tapissées, plus ordinairement remplies de fer oxydé concrétionné. Ouvertes et exposées à l'air, ces cavités se vident bientôt de la substance qu'elles contiennent, et donnent ainsi à toutes les surfaces anciennes l'apparence d'être criblées de trous.

La première variété d'un vert jaunâtre sale, dépourvue de Mica, reparait

au-dessous de celle-ci, et recouvre un banc d'une dureté, d'une finesse égale, d'une couleur brunâtre, où se montrent disséminés quelques grains de Quartz vitreux éclatant, et des fragments arrondis d'argile ocreuse (peut-être des cavités arrondies remplies de cette substance?).

Dans ce Grès, s'étend en bancs peu continus, un conglomérat où sont empâtés dans un ciment ferrugineux et micacé, ou siliceux, des fragments (*évidents!*) d'Argile compacte, de Quartz blanc, lesquels semblent se fondre en quelques places dans la pâte siliceuse et cristalline qui les enveloppe. Une argile verdâtre, en amas minces et flexueux, contourne les parties hétérogènes les plus grandes de cette brèche; et sa *pâte?* siliceuse et cristalline est parsemée de cavités (comme les Grès supérieurs décrits ci-dessus) remplies quelquefois, plus souvent tapissées d'une substance ocreuse.

Ce conglomérat ressemble infiniment à certaines variétés du conglomérat adamantifère de Panna. Il forme un banc sinueux, inégal, dont l'épaisseur ne varie pas moins que de 0^m,2 à 0^m,5, dans la faible étendue où j'ai pu le reconnaître.

Il est immédiatement enveloppé de minces feuillets de Grès que séparent entre eux des enduits d'argile.

Au-dessus, je n'ai vu que le Grès décrit en dernier lieu, avec des fragments d'argile empâtés, et des grains de Quartz vitreux éclatant; mais là, toute observation m'est devenue impossible, et je ne puis que faire des conjectures sur ce que j'aurais trouvé, en descendant jusqu'à la rencontre des roches syénitiques.

C'est dans une excavation profonde, ouverte vers la hauteur moyenne de l'escarpement, et qui descend au dedans de ses murailles jusqu'au-dessous de sa base, que j'ai observé les couches que je viens de décrire dans sa partie inférieure. Circonstance digne de remarque: cette excavation conduit à un réservoir souterrain dont la profondeur est, dit-on, inconnue. La couche du conglomérat y affleure le niveau de l'eau; le Grès à grains de Quartz vitreux éclatant est submergé.

Ces grains de Quartz vitreux éclatant sont exactement les mêmes qui se trouvent à Adjighur, dans le Porphyre et le Grès qui l'avoisinent. Ici, je n'ai pas vu de Porphyre bien caractérisé; mais n'est-il pas représenté par le conglomérat?

C'est dans le Porphyre, à Adjighur, comme ici dans le conglomérat, que s'ouvre une caverne semblable remplie d'eau. Peut-être, d'ailleurs, le Porphyre existe-t-il ici sous le conglomérat?

Une roche à moitié décomposée, de structure douteuse, qui se trouve à quelque distance de là, au-dessus des Syénites, complète la ressemblance des deux localités. Elle est formée d'une matière verte et rouge (qui peut-être est de l'Argile, peut-être de l'Actinote et du Feldspath décomposés), où sont empâtés quelques cristaux de Feldspath rosé, et des *fragments?* de Quartz blanc. La matière rouge y forme çà et là de petits amas feuilletés. Est-ce une roche cristallisée en décomposition? Est-ce une roche arénacée? je ne sais; mais c'est la même roche que j'ai vue à Adjighur entre les Syénites et les Porphyres. Elle constitue ici pareillement une masse épaisse, moulée sur le relief des Syénites, qui se divise obscurément en grands rhomboïdes pseudo-réguliers.

Le sommet de la montagne est couvert du même gravier rouge (fer oxydé) qui se trouve à Adjighur, sur une multitude de points du plateau de Rewah, et qu'on lave à Panna comme mine de diamant.

Le Kankar manque entièrement. Le gravier a été fouillé fréquemment par les gens de la garnison, et l'on n'y a jamais trouvé de diamant; mais comme on en trouve occasionnellement sur les montagnes voisines, sur le continent du plateau, les chercheurs ne se découragent pas. On en trouve aussi dans les plaines, au pied de ces montagnes.

Voir la Collection des roches de la montagne de Kallinger :

La base des roches granitoïdes syénitiques, comme à Adjighur;

— (G. 86.) Roche granitoïde, décomposée, grains de Quartz vitreux : quelques petits cristaux de Feldspath blanc rosé, matière verte et rouge, qui semble former la pâte de la roche. Est-ce du Feldspath décomposé? Est-ce de l'Argile? La matière rouge forme de petits amas feuilletés, tout à fait semblables à de l'Argile. Est-ce une roche cristallisée ou arénacée?

En bancs épais qui se divisent en grandes masses pseudo-régulières, mais non distinctement stratifiées. Au-dessus des Syénites, et fort près de la limite inférieure des Grès; sous les Porphyres de ceux-ci. Nord de la montagne.

— (G. 87.) Conglomérat, où sont empâtés, dans un ciment ferrugineux et micacé, ou siliceux, des fragments d'Argile, de Quartz blanc (lesquels semblent se fondre en quelque place dans la pâte siliceuse et cristallisée). L'Argile verdâtre y forme de minces amas flexueux contournés; de plus, des petites vacuoles remplies ou tapissées d'oxyde de fer.

Il ressemble extrêmement à certaines variétés du conglomérat adamantifère de Panna.

Il forme une couche sinueuse, inégale, de 0^m,2 à 0^m,5 d'épaisseur dans la partie inférieure de la masse du Grès.

Dans le puits au fond de la caverne, au niveau de l'eau.

—(G. 88.) Mince feuillets de Grès enveloppés d'Argile bigarrée, qui enveloppent le conglomérat précédent.

—(G. 89.) Grès vert brunâtre à grain fin, très-compacte, parsemé de grains rares de Quartz vitreux et de fragments arrondis d'Argile jaunâtre, ocreuse. Au-dessus et au-dessous du conglomérat n° 87.

Séparé de lui seulement (et pas d'une manière continue) par le Grès schisteux feuilleté n° 88.

C'est la roche la plus basse que j'aie vue avec certitude au-dessus du sol primitif, dans le puits de la caverne, au niveau de l'eau.

—(G. 90.) Grès d'un vert jaunâtre, à grain excessivement fin, micacé? très-compacte, en bancs épais au-dessus des assises précédentes immédiatement.

—(G. 91.) Grès rougeâtre, micacé; lames très-apparentes de Mica argentin; parsemé de taches rougeâtres, qui paraissent des accumulations d'Argile rouge, et moucheté de taches brunes; cavités quelquefois tapissées, plus souvent remplies de fer oxydé, lesquelles se vident par l'exposition à l'air et font paraître la surface de la roche criblée de trous.

Couches compactes épaisses, dont j'ai figuré la disposition Pl. XIX, fig. 4. A 25 mètres au-dessus du conglomérat n° 87.

Le lit d'une divinité hindoue très-célèbre est creusé dans ce banc.

—(G. 92.) Grès semblable au précédent, mais formé de couches fissiles qui alternent avec les couches compactes. A la même hauteur, mais à l'extrémité occidentale de la face nord de la montagne, au-dessus du temple de Nilkand.

—(G. 93.) Grès très-fin (on dirait du Quartz compacte d'un vert jaunâtre), sale, très-dur. Variété dominante dans la partie supérieure de la masse de Grès à Kallinger.

Le 1^{er} février 1830. — A Bandah, 11 mil. (3 $\frac{1}{4}$ l.) de Gyrwah.

Le 30 janvier 1830. — Pungarrah, 16 mil. (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Kallinger. = [Pourah, 10 mil. (3 l.)].

Le 31 janvier 1830. — Gyrwah, 10 mil. (3 l.) de Pungarrah.

Tournant le dos aux montagnes, en marchant vers le nord, je les eus bientôt perdues de vue. Cependant, le terrain *primitif*? qui constitue leur base et supporte les Grès de leurs sommets, reparait en monticules qui s'élèvent abruptement au-dessus de la surface unie des plaines, et dont quelques-uns

atteignent une centaine de mètres de hauteur. Ils s'abaissent graduellement, et deviennent plus rares à mesure que l'on s'éloigne des montagnes. Bandah est bâti au pied du dernier mamelon, un des plus grands de tous.

On voit aussi le sol primitif reparaitre dans le lit de quelques rivières, jusqu'à 20 mil. (5 l.) des montagnes. Faiblement développé dans son étendue, il n'offre pas dans cette longue série de mamelons et de protubérances, la même variété de roches qu'à Adjighur et Kallinger. Les *Grünsteins* et les *Diabases* manquent entièrement. L'Amphibole est moins prédominante; cependant elle n'est jamais exclue par le Mica. La roche la plus commune est le *Leptinite syénitique*, associé à de la Syénite commune et granitoïde. Le Feldspath est rose dans toutes; et le Mica, dans la dernière, brun et disséminé par petits amas épais, imite la disposition de l'Amphibole. Je n'ai pas observé de passage entre ces roches, ni de stratification dans aucune. La Syénite granitoïde, près du village de Pourah, sur les bords de la rivière de Baugi (celle de Kallinger), semble recouverte de *Grammatite* (commune et graphique). Cette Grammatite, que je n'ai pas observée ailleurs, a quelque apparence de stratification, dirigée de l'E. à l'O. et inclinée de 20° environ au nord; mais, ni sa position au-dessus de la Syénite, ni sa division en masses parallèles ne sont certaines. Voir les Échantillons: — (G. 94.) Leptinite syénitique, qui domine dans la composition des protubérances syénitiques, entre les montagnes du Bundelkund et la Jumna, près de Gourah, à 10 mil. (3 l.) au nord de Kallinger. — (G. 95.) Granite à Feldspath rose, Mica brun, pelotonné, souvent noir; mêlé d'Amphibole; sans stratification. Se montre fréquemment à la base des collines qui sortent abruptement des plaines du Bundelkund. La même roche se trouve, mais rarement, dans les montagnes d'Adjighur et de Kallinger. A Gourah, lit de la rivière Baugi. — (G. 96.) Grammatite, qui recouvre le Granite précédent; elle a une apparence de stratification, dirigée de l'E. à l'O., inclinée de 20° au nord.

Les jungles, réduites à quelques rares buissons épineux de *Zyziphus* au-dessus desquels s'élève, de distance en distance, un maigre *Mimosa nilotica*, occupent d'assez vastes espaces dans les plaines, au pied des montagnes. Ils sont la retraite de nombreuses bandes de Paons, qui en sortent au matin et se dispersent dans les cultures d'alentour. Ces oiseaux se laissent aisément approcher à 200 pas, mais point de plus près. Il est d'ailleurs assez inutile de les surprendre pour les tirer avec le plus gros plomb; culbutés par la

décharge, s'ils n'ont aucun membre cassé, ils s'enfuient en courant. Leur vol est bas et court, mais assez rapide.

Deux très-grandes espèces de Cerf et d'Antilope sont également communes dans les plaines et sur le plateau du Bundelkund. Elles sortent des bois au matin, pour paître dans les cultures. Quoique j'aie eu occasion d'en tirer une dizaine, je n'ai jamais réussi à m'en procurer un individu. Il est vrai que je n'ai jamais pu les approcher à moins de 300 ou 400 pas. Quelques adroits chasseurs indiens les atteignent à cette distance avec leur fusil à mèche, arme très-lourde et très-longue, et d'une portée presque égale à celle de la carabine.

Les villages sont peu nombreux, mais populeux. Leur aspect d'ailleurs est misérable. Le bétail, qui ne se compose, comme dans toutes les provinces que j'ai traversées jusqu'ici, que de bœufs et de buffles, est nombreux. Son existence est un problème pour moi. Je n'ai jamais vu un de ces animaux manger. Ils passent le jour dans des terres en friche, où pas une herbe ne verdit, et s'y tiennent patiemment, ruminant, je ne devine pas quoi, près de champs d'orge et de vesce qu'ils n'attaquent jamais. Ils sont résignés comme leurs gardiens. L'*Argemone mexicana*, l'*Asclepias gigantea*, et une belle espèce épineuse de *Solanum* (B. 197), qui croissent partout, ne sont jamais touchés par eux.

Le blé, l'orge (*Hordeum vulgare*), le *Panicum miliaceum*, parmi les céréales; le *Lathyrus sativus*, *Cicer arietinum*, un *Ervum* (voisin de l'*Ervum hirsutum*, si ce n'est pas celui-là même), *Pisum sativum*, *Cytisus Cajan* ou Pois de Guinée, parmi les légumineuses; le *Brassica oleracea*, le Lin, le Ricin et le Coton (*Gossypium herbaceum*), voilà les plantes généralement cultivées; ordinairement mêlées deux ou trois ensemble: le *Cicer arietinum*, le *Lathyrus sativus* ou l'*Ervum* (B. 196) avec l'Orge ou le Blé; le Lin et le Colza parsemés au travers. Le Coton est presque toujours semé avec le *Cytisus Cajan*; celui-ci se mêle aussi avec le *Panicum miliaceum*.

Malgré la fertilité naturelle du sol (alluvion sablonneuse, noirâtre en quelques districts, et que les Anglais appellent *Cotton black soil*), ces cultures sont si misérables qu'elles mériteraient à peine en Europe d'être récoltées. Il est vrai que cette année est désastreuse. Il n'a pas plu depuis les derniers jours du mois d'août. Le Pois chiche et le Lin résistent le mieux à cette extraordinaire sécheresse. Le Riz, très-peu cultivé sur le plateau, ne l'est nullement dans la plaine. Le peuple vit de galettes, à peine cuites, de farine d'orge ou de blé, mêlée souvent aux graines légumineuses mentionnées ci-

dessus ; le son n'en est pas séparé. C'est là ce qu'il appelle son pain, *Râuti* روثی. Malgré ce misérable régime, la population est assez belle.

Bandah a 4000 ou 5000 habitants peut-être, sinon plus, qui vivent dans des maisons de boue. Ce lieu a l'apparence d'un très-grand village plutôt que d'une ville ; il n'a point de forteresse. Un régiment presque entier y tient garnison, et de plus un bataillon provincial. Il y a un Collecteur, un Magistrat, etc., etc. J'avais une lettre pour l'assistant du premier ; mais, récemment promu, il n'avait pas encore joint la station. Remise en son absence au Collecteur même, par la méprise d'un domestique, celui-ci me dépêche une carte de visite, et, sortant de sa maison, vient au-devant de moi pour m'engager à y demeurer. On n'est pas plus hospitalier.

M. Begbie, cet homme obligeant, me propose, immédiatement après déjeuner, une tournée de visites aux membres principaux de la station, en commençant par le Nawâb. Celle-ci fut seule intéressante. D'ailleurs, je vis un jeune Magistrat, à peine échappé du collège de Fort-William, qui comprend assurément fort peu le langage de ceux qu'il juge. Des gens de la campagne venaient de lui apporter des pièces d'argent qu'ils avaient trouvées en fouillant un champ. C'étaient des roupies frappées au nom d'Akbar, Djéhanguire et Schahdjéhan, assez semblables à celles que l'on bat aujourd'hui, et fort bien conservées. Leur âge (deux siècles) en fait ici une antiquité.

Le Nawâb est un homme d'une haute naissance, fils de Bahadour-Nawâb, un des princes les plus puissants de l'Inde centrale, tombé, il y a 25 ans, à l'invasion des Anglais. La Compagnie s'engagea alors à lui faire, et à l'héritier de son titre, par primogéniture, une pension perpétuelle de quatre lacks, un million de francs. M. Begbie envoya, pendant le déjeuner, un domestique porteur d'un salut verbal, lui dire qu'il désirait lui présenter un étranger, et lui demander s'il nous pourrait recevoir. Le serviteur revint avec les salams du Nawâb qui nous attendait. Sans toilette aucune, M. Begbie en redingote, nous montâmes en cabriolet et nous rendîmes chez lui. Sa maison, assez voisine, grande et neuve, solidement bâtie et bien entretenue au dehors, est du plus mauvais goût. Elle paraît à moitié indienne, à moitié européenne. Une garde nombreuse de sipahis d'assez bonne mine, qui en occupe l'entrée, nous fit le salut militaire. Le Nawâb, venant au-devant de nous au bruit de notre arrivée, se trouva à la porte du vestibule quand nous descendîmes de voiture, et nous salua, M. Begbie d'abord et moi après, à la manière anglaise, d'un rude serrement de main. Il était venu au milieu d'un flot de domestiques assez bien vêtus, portant des hallebardes d'honneur et des masses

d'argent. Ces gens restèrent dans l'antichambre, et nous passâmes dans un immense salon adjacent, où le prince s'assit au bout d'une longue table en acajou, M. Begbie et moi à ses côtés, et quelques natifs hindous et musulmans, tous de bonne mine, au-dessous. Le Rajah est un jeune homme de 25 à 30 ans, très-grand, déjà chargé d'embonpoint, d'une physionomie douce, agréable et heureuse. Il était vêtu d'une très-longue redingote d'étoffe d'or et de soie, boutonnée, serrée sur la poitrine par de riches brandebourgs. Ses longs cheveux noirs bouclés tombaient presque sur ses épaules. Il n'avait sur la tête qu'une calotte de soie richement brodée. Un domestique se tenait derrière lui avec un éventail à la main, et un autre près du houka que le Nawâb fumait en Épicurien.

Nous lui parlâmes par *آپ* *áp*, la troisième personne des Italiens, sans rappeler son titre, et il nous parla de la même manière. Je trouvai M. Begbie sur un pied d'égalité parfaite avec lui. C'est la règle des employés du Gouvernement avec les natifs du plus haut rang, excepté l'empereur de Dehli, à la porte duquel le résident laisse ses souliers. Le Nawâb me regarda avec infiniment de curiosité, quand il apprit que je n'étais pas Anglais; et quand il sut, par M. Begbie, que j'avais été en Amérique, sa curiosité devint une sorte d'assez plaisante admiration.

Les Indiens, qui ne sortent jamais de chez eux, s'ils n'y sont forcés, admirent beaucoup les voyageurs. Celui qui a vu le plus de pays, est le plus savant, le plus sage pour eux. C'était le sentiment populaire des Grecs, il y a deux mille ans, et c'est encore en Europe celui de la multitude. Des gens qui, s'ils savent lire, ne lisent jamais, comprennent difficilement qu'on acquière de la science autrement que par la vue des objets; et à cet égard, un grand seigneur en ce pays est aussi peuple que le dernier de ses valets. Je consolai le Nawâb de n'avoir rien vu, par la remarque que son repos lui avait beaucoup mieux profité qu'à moi les voyages. Les natifs assis au-dessous de nous autour de la table, ne manquaient pas de babil, et l'on causa d'intérêt local comme en tout pays. Ils joignaient les mains légèrement et s'efforçaient de sourire d'un air gracieux en commençant chaque phrase. C'étaient des banquiers que M. Begbie connaissait comme fermiers de l'État.

Le salon du Nawâb est une immense pièce assez pauvrement et insuffisamment meublée à l'européenne, mais décorée de sculptures grossières sur quelques boiseries, selon le goût du pays. Quand nous nous levâmes pour nous retirer, notre prince nous suivit, et, environné de ses honneurs qui

bâillent tout le jour à la porte de l'antichambre, il nous reconduisit jusqu'à la porte du vestibule, et là, nous primes congé de lui par un nouveau serrement de main.

Il mange gaiement son million sans faire de dettes ni d'épargnes. On lui permet une armée de 300 hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, tout ensemble. Il a ses lignes de cantonnements comme les troupes de la Compagnie, tire le canon tous les jours au lever et au coucher du soleil, et fait brûler force poudre à ses gens pour les exercer. C'est un métis qui est le généralissime, l'instructeur, et quelque peu l'entrepreneur de cette petite armée d'assez bonne mine, payée d'ailleurs entièrement des deniers du prince.

De son sérail, M. Begbie ne connaît rien, ni le nombre ni l'espèce de ses femmes, ni si elles sont gardées par des eunuques, etc., etc. Mais ce que tous les Européens, et de Bandah et des stations voisines, à 100 mil. (30 l.) à la ronde, connaissent très-bien, c'est la gaieté de ses fêtes. Il en donne chaque année plusieurs, où l'on vient jusque de Luknow. Un dîner somptueux où il prend part, s'abstenant de vin seulement, y précède un bal brillant dans ce salon où il nous reçut.

Il se plaît beaucoup dans la société des Européens, mange avec eux, ou pour eux, une partie de son argent; mais, indolent à l'excès, il ne comprend pas un mot de leur langage.

Son État est mal défini; le magistrat ignore jusqu'où s'étend sa juridiction sur lui, et le Nawâb ne lui offre aucune occasion de l'éclairer à cet égard auprès du Gouvernement; il n'a de querelles, de procès avec personne: c'est partout le cas des princes dépossédés et devenus pensionnaires de la Compagnie.

Ceux qu'on laisse indépendants par respect pour les traités, usent généralement fort mal de cette indépendance. Il n'est pas rare que de pauvres gens viennent ici de Panna, d'Adjighur, de Chikari ou des autres seigneuries souveraines du Bundelkund, mutilés par ordre de leur prince, pour se plaindre de sa cruauté. On les renvoie à l'agent politique du Gouverneur général, à Korah, qui en réfère au Gouvernement, et écrit à ces petits tyrans en termes sévères, qu'il ne peut que s'indigner de leur barbarie; mais aucune mesure n'est prise pour les empêcher à l'avenir de couper le nez et les oreilles de leurs sujets. Il y a quelques jours, le Rajah de Chikari a fait murer (build up) vivant un voleur de grand chemin. On lui fera connaître le déplaisir de la Compagnie. Est-ce assez?

Les revenus du collectorat de Bandah s'élèvent à 19 lacks, 4,750,000 fr.,

dont une partie considérable sert à payer des pensions, à commencer par celle du Nawâb. La répartition de l'impôt, et le système selon lequel il est établi, sont également mauvais, me dit M. Begbie. Il y a des terres affermées (taxées) plus haut que la valeur de la totalité de leur produit brut. Menacés de la prison s'ils ne payent à l'expiration de leur terme, les Zémindars ou fermiers qui ont souscrit ces conditions extravagantes, dépouillent les malheureux manœuvres, empruntent de toutes parts pour satisfaire aux réclamations menaçantes du Collecteur; et quand leur crédit est épuisé, quand leurs paysans ne possèdent plus rien dont ils puissent les voler, alors s'ouvre pour eux la prison.

Cet état de choses peut durer quelques années jusqu'à l'épuisement de tous les capitaux précédemment amassés par les natifs, après quoi le Gouvernement perdra ses droits par nécessité. Effrayés de la ruine presque universelle de tous ceux qui ont affermé des terres, les fermiers maintenant s'unissent pour faire la loi à la Compagnie, et n'offrent, des domaines que l'on remet à ferme, que le tiers du prix du dernier fermage. M. Begbie, plutôt que de se soumettre à ces conditions si désastreuses pour le trésor, propose de proportionner la rente (l'impôt) à la quantité et à la valeur des récoltes, sans prix fait d'avance : il assure que la perception, suivant ce mode, ne serait pas difficile. Mais, en tous cas, le Gouvernement doit se résigner à une diminution considérable de revenus, sous peine de voir bientôt toutes les terres abandonnées et le pays dépeuplé; maux déjà réalisés en partie. Nonobstant les rigueurs ordonnées aux Collecteurs, le revenu territorial de l'Empire, cette année, est de 32 millions de francs au-dessous de celui de l'an passé.

Les fermiers se laissent emprisonner, ruiner, les paysans se laissent dépouiller de leur dernier sac de grains, réduire à la famine sans murmurer, tant qu'on ne réclame d'eux que la rente de la terre; mais s'il existait dans ce peuple quelque autre richesse que celle du sol, d'autre industrie que la culture, et que le Gouvernement essayât d'établir un impôt indirect, il éprouverait immédiatement une résistance armée.

D'ailleurs, le personnage du Collecteur anglais n'est pas odieux; il n'a affaire qu'à un petit nombre de fermiers, Zémindars, qui savent combien il est passif dans ses devoirs les plus rigoureux, et la multitude qui travaille de ses bras ne le connaît pas; elle n'a de compte qu'avec les Zémindars.

La rivière de Cane (Kén), qui coule auprès de Bandah, roule des cailloux d'Agate de diverses variétés. Taillées en plaques pour faire des bracelets et

des colliers, ces pierres sont un mince objet de commerce. Elles proviennent vraisemblablement des Mandelstein de la formation Basaltique qui recouvre la partie méridionale et occidentale du Bundelkund, où cette rivière prend sa source.

Changement de temps notable le 1^{er} février. Le vent commence à varier du N.O. au N.E. La nuit n'est point froide. Quelques nuages menacent de pluie, mais ils se dissipent au soir. La nuit est tempérée, quoique sereine.

Le 4 février 1830. — A Hammerpour, 13 mil. (3 $\frac{3}{4}$ l.) de Bœurona.

Le 2 février 1830. — Sursolar, 17 mil. (5 l.) de Bandah.

Le 3 février 1830. — Bœurona, 12 mil. (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Sursolar.

Pays plat dont le sol, profondément raviné en divers lieux, est entièrement alluvial. Cerné entre de grandes rivières, car la Kén et la Betwah surtout sont fort larges, il est désolé par la sécheresse. Les rivières ici n'arrosent pas un pays, elles ne servent qu'à le décharger de l'excès des eaux pluviales pendant l'été. Aucune couche marneuse ne retient les eaux à quelque profondeur sous la surface. Les terres incultes ne se couvrent que d'herbes maigres et d'arbrisseaux rabougris. Manque de combustible. Il n'y en a d'autre que le fumier des bêtes à cornes; produit qui semble beaucoup plus important que leur lait, lequel est à peu près nul. Dans les villages de la route où les caravanes ont coutume de s'arrêter, le fumier qu'elles laissent sur leur camp soigneusement recueilli, et rassemblé ainsi de toutes parts, est manufacturé par quelques familles. On le pétrit avec de la paille hachée, et on le divise en larges gâteaux qu'on fait sécher au soleil. Il n'y a que les femmes qui se livrent à ce dégoûtant travail. Les malheureuses se tiennent le matin près des bœufs, et j'en ai vu se quereller et se battre pour enlever leur fumier.

Hammerpour (sa position est celle de Mazapoor sur la carte de Cary) est une station civile établie seulement depuis 1819; son territoire dépendait auparavant de Bandah. Ce n'était alors qu'un gros bourg; c'est maintenant une réunion de plusieurs villages, situés entre la Betwah et la Jumna, à une lieue du confluent de ces deux rivières.

A peine séparée ici de la Jumna par un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de distance, la Betwah a environ $\frac{1}{2}$ mille ($\frac{1}{8}$ l.) de largeur, et dans cette saison même n'est pas guéable en tous lieux. Son lit est de sable micacé; sa rive droite est plate, sa rive gauche escarpée comme la rive droite de la Jumna: l'une et l'autre rivière s'adossent à la presqu'île qui les sépare (voyez Pl. XXI): celle-ci, élevée moyennement de 20 à 25 mètres au-dessus des basses eaux (en cette

saison), a été inondée dans quelques parties moins élevées, il y a une cinquantaine d'années. Pour atteindre à ce niveau, la Betwah et la Jumna ne devaient pas avoir moins d'un mille ou deux ($\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ L.) de largeur, et plusieurs milles en bien des lieux.

Cette presqu'île, vers l'extrémité de laquelle est situé Hammerpour, malgré son élévation, est depuis sa base un atterrissement contemporain : les deux rivières, il n'y a point de doute, coulèrent ensemble confondues là où il s'élève maintenant, et quand les provinces d'alentour étaient déjà peuplées.

Elle est formée de bancs de sables entièrement dépourvus d'argile du côté de la Betwah, marneux sur la rive de la Jumna, où quelques lits même sont des Argiles à peine sableuses (Pl. XXI). Sur la Betwah, ces sables quartzeux et micacés sont légèrement agglutinés, quoiqu'on ne découvre aucun ciment entre leurs grains, qu'un léger choc, que la plus légère pression suffisent au reste à désagréger entièrement; sur de grandes étendues, l'accumulation du Mica en une série de plans parallèles et horizontaux, donne à toute l'épaisseur de l'alluvion, l'apparence d'une stratification parfaitement déterminée.

Dans quelques-uns de ces bancs, le Mica est dispersé sans arrangement régulier; dans d'autres, ses paillettes sont disposées de manière à les subdiviser en une multitude de petites couches parallèles entre elles, mais indistinctement parallèles ou non parallèles au plan des bancs. C'est exactement la disposition que j'ai observée dans les Grès qui recouvrent le Porphyre à Adjighur, et le conglomérat rouge à Kallinger (Pl. XIX et XXI).

Les escarpements de cette grande île de sable offrent entièrement l'apparence de roches arénacées parfaites; il faut les toucher pour se convaincre que ce ne sont pas des Grès.

Les bancs dont la masse est divisée par la disposition bizarre du Mica, mentionnée ci-dessus, en petites couches inclinées ou horizontales, ayant en général une très-légère cohésion, on pourrait se demander si cette cohésion est le reste et non le commencement de celle des Grès, si, en un mot, ce promontoire de sables ne serait pas un promontoire de Grès désagréés.

Mais à tous les étages de cette masse, dans ses lits les mieux stratifiés, comme dans ses parties les plus dépourvues de toute apparence de ce genre, on trouve des fragments de briques et de poteries (Pl. XXI). Il est digne de remarque qu'aucun galet ne s'y montre.

Depuis que les hommes cuisent des briques et de la poterie, les eaux n'ont plus, dans les climats tempérés, la force de produire de tels change-

ments dans le relief du sol; mais dans les contrées tropicales, ou au voisinage des tropiques, là où la chute annuelle des pluies est quatre ou cinq fois plus considérable qu'à une distance double de l'équateur, et où cette énorme quantité d'eau tombe presque entièrement en trois mois de l'année, sans intervalles de sécheresse et presque de soleil pour en évaporer immédiatement une partie, les fleuves ont encore une puissance d'action et de destruction inconnue à l'Europe depuis les temps historiques. Les îles que nous voyons se former au confluent de nos grandes rivières, là où, entrant obliquement l'une dans l'autre, elles se font mutuellement obstacle, ralentissent mutuellement leur vitesse, produisent même une sorte de remous, et laissent précipiter le sable qu'elles charriaient, ces îles sont toujours basses, comme les plus hautes eaux de nos fleuves, et sujettes à se déplacer. D'énormes rivières, comme la Jumna et la Betwah au temps des grandes eaux, alors qu'elles descendent sur une largeur d'un mille ou deux ($\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ l.) avec une vitesse de 6, 7 et 9 mil. ($1\frac{3}{4}$, 2, $2\frac{1}{2}$ l.) à l'heure, sur un fond d'argile ou de sable fin, entraînent une quantité énorme, et là où leur cours se ralentit, elles en déposent tout à coup des quantités proportionnées à la hauteur de leurs eaux, à leur largeur, à leur vitesse. Ces phénomènes, sous les parallèles tempérés de l'Europe, où il n'y a point proprement de saison pluvieuse, ne se produisent que sur une échelle infiniment petite.

La Betwah, parmi ses sables quartzeux et micacés, roule une grande quantité de concrétions calcaires qu'on regarde généralement comme un produit de ses eaux. C'est une des formes de ce que les natifs, et après eux les géologues anglais en ce pays, appellent Kankar.

Ces concrétions sont généralement de la forme et de la grosseur des Silex pyromaques de la craie aux environs de Paris, mais toutes couvertes d'aspérités. Leur cassure montre une texture grossière produite par un mélange de grains quartzeux et de quelques très-petites paillettes de Mica incolore ou noir très-solidement agglutinées par une pâte calcaire d'un grain également grossier et à peine continu. J'ai besoin de les examiner encore; mais dès à présent je soupçonne, par l'inspection à la loupe, que ce ciment calcaire provient d'une infinité de très-petites coquilles détruites.—(G. 97.) Kankar, ou concrétion calcaire sablonneuse, de formation contemporaine, cimentée par la présence calcaire d'une multitude de coquilles microscopiques? sur les bords de la Betwah, à Hammerpour.

Leur texture est plus compacte au centre, où la matière calcaire paraît

plus abondante. Leurs surfaces semblent devoir leur âpreté à la prédominance du sable quartzeux.

Un grand nombre de ces concrétions sont disséminées dans les sables stratifiés qui s'élèvent en escarpements sur la rive gauche de la Betwah; surtout dans les bancs dont la masse uniforme n'offre aucune subdivision en strates parallèles. Cependant on en trouve aussi dans ces derniers, et quelquefois contenues dans deux bancs à la fois. La Planche XXI montre tous les accidents de ces alluvions.

Le sable qui les enveloppe immédiatement a quelque cohérence; on le dirait légèrement cimenté par la substance calcaire à laquelle elles doivent leur solidité; et toujours la surface de ces Kankars, ainsi enterrés, est, par l'agglutination d'une certaine quantité de sable, plus inégale, plus âpre encore que celle des concrétions semblables qu'on trouve dans la rivière. La matière calcaire dont elles sont en grande partie formées, paraît avoir transsudé légèrement à l'extérieur depuis leur dépôt.

Ces concrétions ne sont pas entièrement semblables dans leur aspect à celles qui sont éparses sur le plateau de Rewah, dans la vallée du Gange, autour de Bénarès et de Mirzapour, et au pied des montagnes du Bundelkund, entre Kallinger et Bandah, lesquelles paraissent toutes identiques. Elles exigent un examen minéralogique approfondi et comparatif.

La Jumna, que je vois pour la première fois à Hammerpour, n'a rien de remarquable que la couleur vert bleuâtre de ses eaux en cette saison. Sa plus grande profondeur est près de sa rive droite qui s'appuie au pied des escarpements d'Argile sablonneuse qu'elle a jadis élevés. Là, elle coule, en cette saison même, avec une vitesse de 3 ou 4 mil. ($\frac{3}{4}$ ou 1 l.) à l'heure. Sa rive gauche est plate. C'est le Douâb, دوآب (*deux eaux, deux rivières*); immense Delta compris entre elle et le Gange, à l'extrémité duquel Allahabad est située. La plus grande partie de son lit est à sec en hiver, plat, formé de trois étages élevés successivement les uns au-dessus des autres jusqu'au niveau des plaines du Douâb. D'un bord à l'autre, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup plus d'un demi-mille ($\frac{1}{2}$ l.), et maintenant la largeur des eaux n'ex-cède guère 300 mètres. Le rivage abandonné par elle en cette saison n'a point l'aspect désolé des rivières de l'Inde qui coulent à peine, en hiver, au milieu d'une mer de sables blancs et stériles (la Dummoudah, la rivière de Schirgotti, la Sône, le Gange, la Betwah, etc., etc.). Il est limoneux, sa couleur est noirâtre, il garde quelques traces d'humidité et de verdure; mais

il borde cependant le fleuve d'un désert. Le paysage a une expression de tristesse sans beauté.

Quelques plantes européennes fleurissent sur les bords de la Jumna. Le *Rumex acutus*, le *Ranunculus sceleratus*, que j'ai déjà vu à Bénarès, sur les bords du Gange, le *Medicago lupulina* ou une espèce fort voisine, un *Melilotus* et une *Potentilla* qui me rappelle la *Potentilla supina*. On m'a montré deux Palmiers (*Borassus flabelliformis*) à l'horizon. Je n'en avais pas vu un seul dans le Bundelkund. Cet arbre n'est pas moins beau ici qu'au Bengale, où certainement il n'est pas indigène, malgré son extrême fréquence. J'ignore pourquoi on ne le multiplie pas davantage. Au reste, il n'est pas nécessaire, dans l'Inde, de sortir du tropique pour cesser de voir les traits de magnificence et de variété qui caractérisent la végétation des contrées équinoxiales. Il est vrai que je ne connaissais pas encore l'hiver de la zone intertropicale avant de venir dans l'Inde, et je n'en avais visité encore que des îles ou des rivages; mais à Haïti, où je vis la fin de février, à Rio-Janeiro, éloigné autant que Calcutta de l'équateur, où je passai le premier mois du printemps, à Bourbon, où je demeurai le même espace de temps au plus fort de l'été, dans tous ces lieux je sentais dans l'air, dans sa température, dans sa mollesse, je voyais dans sa lumière quelque chose d'extraordinaire, d'étranger, qui me rappelait sans cesse combien j'étais loin de l'Europe. Je sentais un ciel nouveau au-dessus de ma tête. Ici, je n'éprouve pas cette sensation. Je ne suis pas constamment frappé de l'idée de mon éloignement de la patrie. Il me semble que je pourrais souvent rapporter au Levant les scènes qui se présentent à moi, et la Grèce lie l'Europe à l'Orient. Les Dattiers sont les seuls Palmiers que j'aperçoive; et ils sont rares. Les Bananiers, plus rares encore, ne sortent guère des jardins. C'est sur le feuillage européen des Mangos que les mosquées dessinent leurs coupes; le costume de la population est celui de l'Orient; la religion d'un grand nombre est la même; le langage pareillement. Non, ce n'était pas seulement le brusque passage d'un hiver du Canada au printemps des Antilles, ce n'était pas la seule nouveauté d'une contrée équinoxiale, et mon imagination frappée du contraste, qui me faisait éprouver à Haïti cette sensation d'étrangeté. Bien qu'il soit naturel d'accorder la préférence aux objets absents ou aux jours du passé, sur ceux présents, quand c'est l'imagination qui juge de leur beauté, je sais faire aussi justice à l'évidence qui se montre. J'ai admiré les Alpes dans les Alpes, ému encore du souvenir charmant des premières scènes de montagnes que j'avais vues dans les Cévennes

et l'Auvergne. La grâce de sites sans nom m'a depuis bien des fois arrêté. Si je ne trouve dans l'Inde ni grandeur, ni grâce, ni originalité, ce n'est pas que mon goût malade ou blasé y soit devenu insensible, c'est qu'il n'y en a pas réellement.

Pour l'originalité et la grâce, sans doute j'ai rencontré des exceptions; mais elles n'étaient que des exceptions, et tout était magnifique, ou gracieux, ou étrange à Haïti.

M. Benson, Magistrat d'Hammerpour, Irlandais d'origine anglaise, et qui m'a singulièrement rappelé par sa ressemblance et sa manière d'être M. Children, m'accueillit ici. Il est aussi, comme M. Children, un zoologiste d'occasion, et à peu près le seul de l'Inde. Il va sans dire qu'à ce premier titre, les insectes, les coquilles qui se conservent mieux, et les oiseaux, sont les objets dominants de ses études. C'est sans études scientifiques préliminaires qu'il a commencé, ainsi que tous ceux qui ont essayé de se faire savants dans l'Inde. Circonstance défavorable, qui ne peut être surmontée que par une volonté rare, unie à une capacité naturelle peu commune. Il se plaint de l'excessive besogne de son emploi. C'est le cas de tous les employés civils de la Compagnie, à l'exception de quelques grands sinécuristes à Calcutta. Il m'a parlé, avec l'enthousiasme d'un néophyte, de Cuvier et de Lamarck, ses maîtres par leurs livres. Puis, quand le soir vint, après une journée passée ensemble, il me dit son étonnement et son chagrin de l'athéisme de Lamarck. Les Anglais ne veulent pas entendre parler de l'*Anima mundi* de Sénèque, ni de la nature des choses de Lucrèce, ni des lois de la nature de nous autres Français. Les plus hardis d'entre eux ne sont pas satisfaits, à moins d'une volonté éternelle, intelligente, toute-puissante, concernée de fort près et incessamment dans le détail des choses d'ici-bas et du reste de l'univers.

L'athéisme de Lamarck ne me paraît pas si expressément indiqué dans ses livres. Il s'attache en général à prouver la nécessité de l'organisation des êtres qu'il décrit, non par le principe commode de la fatalité, mais par l'exposition des impossibilités mécaniques des organisations supposables autour de celle d'un chacun. Il est vrai, cela signifie au moins que Dieu, s'il les a faits, n'avait guère le choix de les faire autrement. Et puis, il rappelle sans cesse l'idée d'une puissance d'organisation qui résiderait dans la matière, pour s'élever à la vie animale et végétale, comme les propriétés physiques et chimiques qui sont son attribut. Mais enfin il ne dit nulle part que Dieu ne lui a pas fait ce don merveilleux; et un Anglais charitable peut croire que Lamarck admet un Dieu, absolu dans le principe, mais qui a volontai-

rement limité sa puissance en la partageant avec ses créatures, et qui gouverne de très-haut le monde, sans s'abaisser jusqu'aux détails mesquins de ses changements journaliers.

M. Benson a découvert plusieurs espèces de coquilles fluviatiles, qui habitent les mares qui se forment en une multitude de lieux pendant la saison des pluies. En automne, ces mares se dessèchent, et pendant 6 mois de l'année leur fond ne conserve aucune humidité. Les coquilles cependant ne meurent pas, elles traversent la saison de la sécheresse dans une sorte de torpeur, collées par leur bouche à quelque menu fragment, ou étroitement fermées. M. Benson a fait l'expérience de les enfermer dans des boîtes sèches, et il les a vues généralement revivre dans l'eau, après avoir été ainsi privées de ce milieu, et par conséquent de respiration, immobiles, sans donner signe de vie, pendant l'espace d'une année.

Ce fait, publié récemment dans le recueil du capitaine Herbert, *Gleanings of science*, est, je crois, nouveau.

C'est une faculté très-singulière que celle possédée par des animaux de classes diverses, d'hiverner. Mais le sommeil des fonctions vitales n'est que partiel dans les mammifères, chez lesquels la respiration et la circulation continuent, ralenties seulement dans ce long sommeil. La graisse dont ils sont chargés avant de tomber dans cette espèce de léthargie, et qu'ils perdent entièrement pendant sa durée, explique la perte de carbone qu'ils doivent subir par la respiration. Mais comment la transpiration pulmonaire ne les dessèche-t-elle pas entièrement? Les Reptiles, les Batraciens du moins, n'hivernent que dans la vase, dans un milieu qui les préserve de l'évaporation. Exactement fermés par leur opercule, ou appliqués à la surface d'une pierre dure non poreuse, les mollusques testacés en sont également abrités, et dès lors il n'est pas surprenant que la vie puisse sommeiller longtemps dans ces animaux d'une organisation peu compliquée.

L'impopularité du Gouvernement de la Compagnie et du Gouverneur général est excessive partout. Les médecins, maltraités plus que tous les autres dans l'affaire de la half-batta, sont les plus enragés contre lord William Bentinck. Les mécontents se réjouissent à l'idée que la Charte de la Compagnie expire bientôt et ne sera pas continuée par le parlement; auquel cas, devenant employés du Gouvernement du Roi, il leur semble qu'ils seront traités beaucoup plus avantageusement. Je les étonne un peu, en leur affirmant que les Punksas sont inconnus à la Jamaïque, où le climat les rendrait aussi agréables que dans l'Inde; et que, y fussent-ils connus, assurément ce

ne serait pas des capitaines d'infanterie, ni des majors, ni des colonels, ni des médecins, vu l'excessive cherté de la vie, et la modicité des salaires royaux. Le *Bengal Hurkaru*, journal opposé au Gouvernement, que M. Pearson a conseillé plusieurs fois de supprimer, fait les délices de ces mécontents, et les nourrit dans des sentiments qui, après tout, sont assez indifférents, puisqu'ils ne les excitent à aucune action.

Le 7 février 1830. — A Kalpi, 12 mil. ($3\frac{1}{2}$ l.) de Bobhina.

Le 5 février 1830. — Kœurara, 12 mil. ($3\frac{1}{2}$ l.) de Hammerpour.

Le 6 février 1830. — Bobhina, 13 mil. ($3\frac{3}{4}$ l.) de Kœurara.

Le chemin de Hammerpour à Kalpi est tracé généralement à égale distance des deux rivières, et ne les laisse jamais apercevoir. Les alluvions dont le sol est formé ne renferment pas un caillou, et elles sont plutôt argileuses que sablonneuses. Pas une butte ne s'élève au-dessus de sa surface unie, sinon de loin en loin les restes d'un fortin bâti de boue. Point de ces grands bassins si communs dans le Bengale, le Bahar, et sur le plateau du Bundelkund. Çà et là quelques mares dégoûtantes, dont quelques-unes conservent encore un peu d'eau. Les puits, dont chaque village possède plusieurs, et qu'on trouve aussi percés sur le bord de la route, sont la seule construction d'utilité publique; car la route n'est marquée que par l'absence de la culture sur l'espace qu'elle occupe. La profondeur de ces puits, généralement de 20 mètres, correspond au niveau des eaux de la Jumna. Beaucoup de pauvres gens n'ont pas une corde assez longue pour y descendre leur vase à boire, et sont obligés d'attendre avec leur soif qu'un autre voyageur mieux pourvu vienne à passer, qui leur prête la sienne. La terre semble fertile, nonobstant l'apparence misérable des cultures presque détruites par la sécheresse. Le Coton, mêlé au Cytisus Cajan, en est la principale. Je remarque, pour la première fois, quelques champs de Garance. C'est avec cette racine, cultivée aussi dans le sud de l'Inde, que sont teintes les toiles rouges dont se vêtent en partie quelques classes de domestiques (les porteurs d'eau), et que les natifs emploient comme tenture; la couleur en est d'un rouge brun assez riche, qui passe par l'usage à un amarante sale et livide.

Ce sol d'alluvion est fortement raviné, et, aux environs de Kalpi, la surface des îlots que forment par leur intersection les grandes ravines dont il est sillonné, est ondulée d'une manière bizarre, et rappelle avec une

surprenante fidélité l'aspect de la mer après la tempête. C'est un effet très-naturel des pluies solsticiales. Sujet à des dégradations annuelles, ce site est stérile. Kalpi, grand et riche village qu'on appelle une ville, est bâti aux confins de ce petit désert sur les bords de la Jumna.

C'était jadis une place considérable sous le rapport militaire, et un des gouvernements importants des empereurs de Dehli. Le Fort subsiste encore, dominant la Jumna, assis sur ses bords, escarpés là verticalement de 45^m de hauteur; il est isolé du village et des campagnes par des ravines très-profondes, et naturellement élevé d'une dizaine de mètres au-dessus d'elles. Il y a environ 26 ans (1803) que les Pindarris, qui s'y étaient établis les derniers, en ont été chassés par la Compagnie. Elle y entretient deux compagnies d'invalides commandés par un officier européen. Ils suffisent de reste à la garde d'un trésor souvent considérable, 15 ou 20 millions de francs, et d'une couple de prisonniers, appelés, je ne sais pourquoi, prisonniers d'État, partisans, brigands qui tentèrent, il y a quelques années, d'assaillir la place pour en ravir le trésor. L'un d'eux est, je crois, un *Half-Cast*, impliqué aussi dans une tentative contre une somme énorme que le Gouvernement faisait voyager; l'autre est un hindou de bonne caste, Zémindar assez riche de quelques terres dans le Bundelkund, qui, ayant armé ses paysans et enrôlé quelques bandes de Pindarris, se présenta de nuit sous les murs du château. Il y perdit une bonne partie de sa petite armée, et lui-même fut fait prisonnier. Au lieu de le pendre immédiatement, comme il appartient de droit à tout brigand, le Gouvernement le considéra comme un prince qui lui faisait la guerre, et se contenta de l'enfermer dans le Fort qu'il avait voulu prendre. On partagea sa fortune entre ses héritiers, et on lui accorda une pension alimentaire fort peu royale, une douzaine de roupies (30 fr.) par mois. Il vit fort décemment avec cela dans une partie du bâtiment inhabité, dont il s'amuse à couvrir les murailles de peintures grotesques; gardé à vue par deux soldats, mais libre dans tout l'intérieur du Fort. Il cuit son riz et pétrit son pain à la fumée des trésors qu'il convoitait. Le commandant du Fort me mena à son quartier, où le prisonnier nous reçut avec la noble politesse d'un Européen. C'est un très-bel homme, dont la physionomie ne ressemble pas mal à une tête de Christ, mais en mieux. Il nous expliqua avec gaieté les fresques qu'il s'amuse à peindre, association burlesque des divinités hindoues, quelques-unes peu décemment amoureuses, de portraits d'Européens et de copies de caricatures anglaises. Il dort, fume, vague, le temps qu'il ne peint pas. On lui a offert sa liberté sous serment de ne plus guerroyer

à l'avenir contre les convois de la Compagnie; mais il est si honnête homme, qu'à cette condition il n'a pas cru pouvoir l'accepter, sentant sa faiblesse et son penchant à la récidive.

Un agent commercial de la Compagnie (M. Saunders) réside à Kalpi, et y fait pour elle des achats de coton. Ce coton provient des cultures du voisinage immédiat et des provinces d'alentour, du Douâb surtout, et des États de Scindia (Goualior). M. Saunders en a acheté cette année pour 19 lacks de roupies, 4,750,000 francs (le prix du mand, pesant ici 90 livres, est de 16 roupies, ce qui fait un franc le kilogramme). On le presse, sous son inspection, en balles du poids de 300 livres, dans un immense atelier, et on l'expédie à Calcutta par la rivière. La Compagnie le transporte à la Chine sur ses vaisseaux, et le vend en échange du thé. C'est de la même manière qu'elle achète l'opium dans l'Inde et le salpêtre pour les vendre en Chine. Comme elle n'est pas une maison de commerce, mais un Gouvernement, et un des plus grands qui existent, il va sans dire que les frais de gestion de son trafic sont énormes. Ses agents commerciaux sont payés proportionnellement aux sommes qu'ils dépensent pour son compte, et le rapport était tel, qu'ils gagnaient généralement de 1 à 2 laks, 250 à 500 mille francs par an. Lord William Bentinck a établi récemment une échelle nouvelle de commission (*per centage*), qui fixe à 60,000 roupies, 150,000 fr., le maximum possible de leurs bénéfices; et, année commune, leurs profits atteindront cette limite.

D'ici et de tous les autres marchés à Calcutta, où la Compagnie embarque ces denrées pour la Chine, elle a les frais et les risques du transport à supporter; or, un négociant trouverait aisément, pour moins de 60,000 roupies, 150,000 fr., par an, pour 12,000 roupies, 30,000 fr. peut-être, des agents aussi capables que ceux de la Compagnie, s'il voulait acheter dans les marchés de l'intérieur; mais il y a toujours plus d'économie pour lui à laisser les productions indigènes courir les risques du transport à Calcutta, et à acheter là, lui-même.

Aucunes terres d'ailleurs ne sont cultivées pour le compte de la Compagnie. Les améliorations que ses agents se vantent d'avoir introduites dans la production des denrées qu'ils achètent, ce sont des conseils, sans doute peu lumineux, et des distributions de graines meilleures que le Gouvernement tire des contrées étrangères. C'est ainsi qu'autour de Kalpi, me dit M. Saunders, la graine de coton a été renouvelée de l'espèce célèbre de Géorgie et de la Caroline méridionale.

En supprimant tous ses agents commerciaux dans l'intérieur de l'Empire, la Compagnie obligerait les marchands indiens à transporter leurs denrées jusqu'aux ports d'embarquement, Calcutta, Madras, Bombay, où un plus petit nombre d'agents suffirait à conduire ses marchés, si elle persistait à trafiquer elle-même; mais il est indubitable qu'elle trouverait bien plus d'avantages encore à renoncer entièrement au commerce, et à se contenter de vendre tout entier aux négociants de ces places, le privilège qu'elle a seule de le faire à la Chine. Maintenant elle en vend une partie seulement, et ce droit d'exportation des denrées indiennes à la Chine, qu'elle accorde à un certain nombre de maisons de commerce, moyennant un certain tarif, est la source la plus claire de ses profits en ce pays. C'est le commerce qu'elle ne fait pas qui lui rapporte le plus.

Un convoi du trésor a été enlevé, il y a peu de jours, à quelque distance. La misère est à son comble, et oblige à se faire voleurs par circonstance, des gens dont ce n'est pas le métier. Malgré la cherté du grain, les ouvriers ne sont pas plus payés qu'au Bengale, où il est à si bon marché. Ils reçoivent 3 roupies (7^f,05) par mois, et ce sont des sonat roupies, un peu moindres que les sicca. Avant l'espèce de Half-batta qui a réduit à 150,000 fr. le salaire de M. Saunders, il était payé trois ou quatre mille fois plus que les gens qu'il emploie. La solde d'un capitaine est presque celle de toute sa compagnie.

Le coton, dont j'ai vu dans les magasins de la Compagnie d'immenses quantités, est uniformément à laine grossière et très-courte.

Le 8 février 1830. — A Rajahpour, 15 mil. (4 $\frac{1}{4}$ l.) de Kalpi.

Je traversai la Jumna à Kalpi, où sa vitesse en cette saison est de 3 mil. ($\frac{3}{4}$ l.) à l'heure. Son aspect est ici le même qu'à Hammerpour; sa rive gauche, plate et découverte, formée d'un sable vaseux: sa rive droite plus haute et plus escarpée encore. Ces escarpements verticaux sont bâtis des mêmes alluvions argileuses.

Un grand crocodile parut un instant à la surface de l'eau, près du bac; c'est le premier que j'aie vu dans l'Inde, et je l'ai vu trop mal pour reconnaître son espèce. Il y en a dans le Gange et dans cette rivière, deux au moins extrêmement distinctes, l'une par son museau arrondi, l'autre par son museau singulièrement long et étroit, comme une sorte de bec.

Celle-ci passe généralement pour n'être pas dangereuse; elle ne vit que de cadavres et de poissons. L'autre crocodile attaque et dévore l'homme et les animaux qu'il surprend dans l'eau.

Les crocodiles ne fréquentent que les parties du cours de la rivière dont les bords sauvages leur offrent une retraite pour déposer leurs œufs. Ils sont peu communs ici, et très-rares à Bénarès. A Calcutta aussi ils doivent être rares, car pendant plus de trois mois de séjour sur les bords de la rivière à Garden-Reach, à Barrackpour et à Tittaghur, la traversant tous les jours, à toute heure de la journée, jamais je n'en ai vu un seul. Vers l'embouchure de l'Hougli, à Diamond-Harbour et au-dessous, on les dit très-communs et très-féroces.

Passé près de trois grands villages avant d'arriver à Rajahpour, où j'avais donné rendez-vous à mes gens, partis à l'avance dès le matin. Il était 11 heures du soir quand j'y arrivai : j'avais marché au clair de lune. Il faisait clair comme en plein jour, mais point de tente à l'horizon; pour comble d'infortune, je n'avais fait, 14 heures auparavant, qu'un mince déjeuner. Le cotwal vint, qui me fit apporter de la paille, et éveilla tout le village pour me trouver un verre de lait. Sur ce triste dîner, je me couchai au pied d'un tamarin et dormis délicieusement jusqu'à 4 heures que ma caravane arriva : on l'avait envoyé querir dans toutes les directions probables. Porté sur mon lit de campagne, enveloppé de chaudes couvertures, je m'attendais à rêver du paradis, et je n'eus que le cauchemar jusqu'au jour.

Le 9 février 1830. — A Secundrah, 8 mil. ($2\frac{1}{4}$ l.) de Rajahpour.

Le Douâb où me voici cheminant est une immense alluvion qui sépare le Gange de la Jumna. Il est élevé de 20 à 40 mètres au-dessus de leurs basses eaux, et ce n'est probablement pas depuis un grand nombre de siècles qu'il a cessé d'être occasionnellement inondé dans les pluies solsticiales. Son territoire est très-fertile et entièrement cultivé. Kanoge, la plus ancienne ville de l'Inde peut-être, est bâtie dessus, près du Gange.

J'ignore si, près du confluent des deux rivières, on y cultive du riz, mais ici, la culture est exactement celle du pays situé entre la Betwah et la Jumna; pas un épi de riz. Le Carthame, *Carthamus tinctorius*, appelé *خسوم* *Khosum*, est la seule nouveauté que j'aperçoive, mêlé au blé, à l'orge et à diverses plantes légumineuses. Ses fleurs desséchées coûtent de 1 à 2 roup., 2^f,50 à 5^f,00, le ser (1 kilogramme presque), suivant leur qualité : elles servent à teindre la mousseline en rose.

Peu de terres sont en friche : celles-là seulement dont la surface est ravinée. Beaucoup de petits champs enclos d'un petit mur de boue élevé sur le talus d'un fossé. De nombreux bouquets de Mangos, des Tamarins et des

Mimoses (*Mimosa nilotica*, L.) épars dans la campagne, où l'on ne voit plus de *Baniam* ni presque de *Pipul*; çà et là de petites mosquées ruinées, des tombes auprès d'elles, un chétif dattier qui les ombrage : voilà tous les éléments du paysage. Ils sont diversifiés sans doute, mais tellement mêlés ensemble, qu'une bien petite surface enferme toutes les combinaisons de leur assemblage. La contrée est d'une monotonie extrême. Il en est ainsi de toutes celles où aucun accident du sol ne motive quelque variété dans la nature et l'aspect de la végétation spontanée et de la culture. Il en est ainsi du Bengale, où les détails du paysage sont si riches, mais dont toutes les parties sont si semblables les unes aux autres. Ici, la monotonie n'est pas compensée par la magnificence.

Le 10 février 1830. — A Kurrinkhan, 6 mil. ($1\frac{3}{4}$ l.) de Secundrah.

Depuis le 1^{er} février, le vent du N.O. avait cessé de souffler avec régularité; les nuits étaient douces, le ciel souvent poudreux ou nuageux durant le jour. On m'avait prédit à Kalpi un orage terrible, et il vint dans la nuit du 9 au 10. Des torrents de pluie tombèrent pendant 5 heures au bruit continu du tonnerre.

Je quittai la grande route d'Agrah, pour répondre à l'invitation qu'un jeune officier du génie, M. Smith, m'avait faite de visiter les travaux qu'il exécute à peu de distance dans le lit de la Jumna, pour rendre sa navigation moins dangereuse. Après 4 heures de marche au travers de campagnes très-ravinées et presque incultes, et après avoir traversé deux villages, dont un en ruine dut mériter, autant qu'aucun autre dans l'Inde, le nom de ville, j'arrivai au camp du jeune officier. Une compagnie de sapeurs et deux ou trois cents manœuvres forment sa population active. L'aspect en était désolé. Il pleuvait à verse, et déjà la terre imbibée ne buvait plus l'eau. La plus misérable chaumière est un palais en comparaison d'une tente dans ces circonstances.

Il y a plusieurs années que le Gouvernement travaille à nettoyer le lit de la Jumna dans les parties de son cours où les roches qui l'encombrent rendent la navigation plus périlleuse. Outre ces roches solides, une multitude de bas-fonds se forment sans cesse et changent de position chaque année, sur lesquels les grands bateaux s'échouent et se perdent souvent.

Les roches sont d'immenses blocs plats, épais d'un mètre ou deux, longs et larges de plusieurs. Ils sont formés d'une concrétion de Sable, d'Argile et de Calcaire, sans dureté, mais d'une ténacité extrême. Il y en a dont la position sur la tranche indique avec évidence un déplacement; mais un grand nombre

gisent horizontalement au fond de la rivière. Se sont-ils formés à cette place ? Je le crois. Je soupçonne que c'est un ciment coquiller qui unit leurs parties quartzeuses et argileuses : ils reposent presque toujours sur un grand amas d'Argile.

Il ne me semble pas que les travaux exécutés pour débayer le lit principal de la rivière aient été conduits avec adresse. L'armée indienne n'a pas d'ingénieurs, et ce n'est que depuis la guerre d'Espagne que l'armée anglaise en possède. L'instruction scientifique des officiers du génie de la Compagnie se borne à quelques connaissances superficielles de géodésie. Ils travaillent sans faire de projets ni établir de devis ; et quand il n'y a plus d'argent dans le trésor, ils se croisent les bras. C'est le courage des troupes et non l'habileté des ingénieurs qui a pris Séringapatam, Burtpour, etc. Récemment quelques améliorations ont été introduites dans cette partie du service militaire, mais elle est encore bien défectueuse.

Le 11 février 1830, et séjour le 12. — A Dhallennaghur, 16 mil. ($4 \frac{3}{4}$ l.) de Kurrinkhan. = [Oureyah].

La pluie avait tombé presque sans interruption pendant 30 heures. Je retrouvai mes gens sur la grande route, à Oureyah, dans un pitoyable état ; les bêtes n'avaient pas moins souffert. Cependant le ciel semblait un peu séché, et je donnai l'ordre de marcher. En 14 heures ils firent 10 mil. (3 l.) en plaine ; mais la terre était détremée jusqu'à un demi-pied, un pied de profondeur : deux pieds d'eau s'étaient amassés en maintes places au-dessus de cette boue, et les animaux n'y entraient qu'avec répugnance, ignorant combien de boue était cachée dessous. Les bœufs, quand on a la patience d'attendre, sont d'admirables animaux, ils finissent toujours par arriver.

De l'apparence du pays, après un jour et demi de pluie, je conclus qu'au solstice d'été il doit offrir l'aspect d'une vaste mer. Les chameaux, aussi communément employés que les bœufs dans la province et tout le nord de l'Inde, au transport des marchandises, font une triste figure dans la boue ; pour cette raison l'on ne s'en sert pas au Bengale, qui ne sèche jamais entièrement.

La terre, qui exhale en Europe un parfum si agréable lorsqu'elle est rafraîchie par un orage après une longue sécheresse, ne dégage ici que des miasmes infects. L'urine des animaux qui depuis 6 mois ont passé dessus, y a laissé des sels animaux toujours chargés d'une substance très-soluble et fétide qui se répand dans l'air, emportée par les vapeurs aqueuses qui s'en échappent ; les cadavres d'une multitude d'insectes que n'ont pas encore

dévorés leurs générations postérieures, ajoutent considérablement à cette cause d'infection qui prévaut dans toute la zone intertropicale.

Le 13 février 1830. — A Buckewah, 16 mil. ($4 \frac{3}{4}$ l.) de Dhallennaghur.

Mêmes aspects. De 8 en 8, ou de 10 en 10 milles (de 2 en 2 ou de 3 en 3 l.), un très-gros village bâti en partie de briques, entouré d'une forte muraille crénelée et flanquée de tourelles. Ceux qui n'ont pas d'enceinte tout autour possèdent un Fort plus régulier, élevé sur une butte de terre. Tout cela est ruiné, mais n'a pas plus de 60 à 80 ans. A présent ces murailles n'ont plus d'objet. Mais avant la conquête anglaise, des bandes de Pindarris venaient des provinces de l'Ouest, de Malwa, ravager le pays. Les habitants se réfugiaient à leur approche au dedans de leurs murailles ou de leurs Forts, avec leur propriété mobilière de quelque prix, et de là se défendaient contre ces hordes, impuissantes contre un tas de boue. Quelques-unes, en possession de quelques places plus fortes, telles que Kalpi, s'étaient établies d'une manière permanente dans le pays, et n'avaient qu'à sortir de leurs retraites pour piller alentour. La fortification de tous ces villages est exactement la même, également dégradée. Ils durent être tous fortifiés ainsi dans le même temps.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au temps de ces désordres et de ces guerres continuelles, le pays semble avoir été moins pauvre qu'il n'est à présent. Quelques-uns de ces villages, situés hors de la route, sont entièrement bâtis de bonnes maisons de briques; aujourd'hui ils sont déserts; et dans ceux où la population s'est concentrée, on n'en bâtit plus de pareilles. On dirait qu'il a existé jadis une *classe moyenne* éteinte depuis, comme dans tous les lieux que j'ai visités.

Le 14 février 1830. — A Etawah, 13 mil. ($3 \frac{3}{4}$ l.) de Buckewah.

Etawah est actuellement un des plus peuplés et des plus commerçants de ces gros villages. La route de Luknow et de Caunpour à Agrah y joint celle d'Allahabad et de Kalpi. Elles sont couvertes de cotons qui descendent vers ce marché. La Jumna coule à un mille ($\frac{1}{4}$ l.) de là; le sol, au nord, fortement raviné, forme, en se creusant, une petite vallée qui y descend. Un microscopique Rajah y fait sa demeure.

Un sous-collecteur et quelques compagnies d'infanterie résident à Etawah. Mon passe-port, que j'envoyai à leur commandant inconnu, avec quelques lignes de politesse, pour avoir une garde nouvelle, me servit comme une

introduction personnelle. Le capitaine Forbes me fit dîner avec ses camarades, renforcés occasionnellement d'un jeune capitaine du génie, occupé dans le voisinage à des travaux semblables à ceux de M. Smith. Nous étions 6 : 2 Irlandais, dont un catholique, 2 Écossais, un Anglais et moi. La diversité des origines nationales est un grand élément, non de conversation, mais de paroles, autour d'une table anglaise. L'ingénieur, non moins fier de la religion que du whiskey de son pays, par la transition des bouteilles, arriva tout naturellement à en faire l'éloge; mais l'amphitryon irlandais et catholique prit fait et cause pour son église et son genièvre, querelle assez plaisante où je me mêlai pour ne pas la rendre plus grave. Le porter continuant à circuler, et l'Écossais à lui faire honneur à chaque ritournelle, il n'eut plus bientôt que de rares intervalles de lucidité, dans lesquels il demandait pardon à Dieu de sanctifier si mal le dimanche. Les Anglais ont besoin d'être à moitié gris pour jeter leur bonnet par-dessus la peur du diable. Les plus insignifiantes sorties antireligieuses leur paraissent alors les plus admirables plaisanteries du monde.

Le 15 février 1830. — A Jessunt, 10 mil. (3 l.) de Etawah.

C'est la route d'Agrah et de Muttrah directement. Elle est couverte de voyageurs; la plupart escortent des marchandises, d'autres retournent près de chars à vide ou sur des chameaux déchargés. Souvent une famille, le père, la mère et un enfant, cheminent avec un bœuf ou un Tattou (cheval de 30 à 40 francs, grand comme un âne, aussi sobre et plus docile). En ce cas chacun monte dessus de temps en temps; mais le tour de la femme revient plus rarement. Un homme monté sur un Tattou, et suivi d'un valet qui porte son mince bagage, c'est encore une combinaison fréquente. La plupart des voyageurs sont armés, mais non pas tous sans exception, comme dans le Bundelkund. Il ne manque pas non plus de gens qui voyagent sur une sorte de coussin entouré de rideaux, élevé très-haut sur l'essieu d'un char à bœufs : c'est la voiture nationale. Ceux-là ont tous un ou deux domestiques pour le moins. Ils viennent, les uns d'une noce, les autres d'un message matrimonial pour eux ou un parent; d'autres enfin sont de minces négociants qui sont allés prendre l'air de la place. Pour tous, le temps semble n'être d'aucune valeur.

Orage violent à midi : j'arrivai à propos à Jessunt, où je me réfugiai dans une mosquée, dont de pauvres tisserands avaient fait le dépôt des simples outils de leur métier. Mes domestiques musulmans m'établirent sans scrupule dans le temple de leur dieu, laissant leurs souliers à la porte,

plutôt pour moi que pour lui. Un vieux dévot du voisinage trouva mauvais que les sipahis, pour y abriter leurs fusils, y entrassent chaussés; ceux-ci lui répondirent tranquillement qu'ils étaient Hindous. « Raison de plus, dit le vieux bavard, pour rester à la porte. » Ils l'envoyèrent au diable, et il s'en retourna là-dessus sans ajouter un mot.

Hindous et Musulmans sont généralement d'une extrême tolérance. A nous autres, ils permettent à peu près toutes les profanations possibles de leurs temples. Ce vieillard qui querella mes sipahis, me voyait déjeuner dans sa mosquée; il n'osa point me parler et cependant j'avais un mauvais habit sur le dos; mais ma peau blanche est une noblesse qui en impose extrêmement aux natifs, et me vaut du moins la démonstration constante du respect.

Les Européens qui ont vécu plusieurs années dans des contrées habitées par des races colorées, se font une habitude de cet avantage, et certainement c'est elle surtout qui y retient, en dépit de la mauvaise fortune, de l'insalubrité du climat, du manque de société, ceux-là qui y ont à souffrir de tous ces maux. J'ai vu cela à Haïti, où les blancs ne sont pas même admis sur un pied d'égalité civile. A plus forte raison ce sentiment doit-il prévaloir là où nous dominons par le pouvoir et la richesse sur des races colorées. Les Colons d'origine hollandaise au Cap m'ont paru jouir du sentiment de leur supériorité en face des Africains libres ou esclaves. Il est manifestement exprimé par les Créoles blancs de Bourbon. Au Brésil, il paraît plus faible, et il y a raison pour cela : les Blancs sont si bruns! Les gens de couleur sont si nombreux, et il y en a tant d'armés! Il y a entre eux, et ceux qui s'appellent les Blancs, si peu de différence, souvent, en courage, en instruction, en moralité, en richesse, en tout ce que les hommes enfin respectent secrètement!

Les Anglais qui inspirent tant de respect aux natifs de l'Inde, par leur pouvoir, leur force, leur richesse et leur moralité, il faut le dire, (fidèles à leur parole toujours, probes, équitables, 99 fois sur 100), qui leur apparaissent comme une nation de princes, et qui reçoivent d'eux tant de démonstrations asiatiquement serviles de respect et de soumission, les Anglais sont le seul peuple européen qui ne jouisse pas de ces égards. Ils s'estiment trop, ils méprisent trop les races colorées, pour être flattés de leurs hommages. Leur politique s'en applaudit, mais jamais dans la sincérité de leur cœur l'orgueil chez eux ne s'en fait un besoin. Les petits bourgeois français de Chandernagor et de Pondichéry trouvent au contraire commode et agréable d'être les premiers de leur endroit. Ils s'attachent à l'Inde par ce sentiment, que

l'excessif orgueil des Anglais peut seul éloigner d'eux. Un Français, parmi les Indiens, dit : *Je suis le premier*. Un Anglais, mille fois plus riche et plus puissant, dit : *Je suis seul*.

On dit toujours qu'une femme accomplit bien plus facilement, au profit du bonheur commun, les devoirs du mariage, quand elle est pénétrée du sentiment de la supériorité de son mari. Quel crime en effet y a-t-il à tromper un sot? et il est certain, malgré les accidents du genre matrimonial qui arrivent à mille maris, gens d'esprit, il est certain que les sots sont, sinon plus souvent, du moins plus tôt sacrifiés. Conséquemment à ce principe, les unions formées par les Blancs avec des femmes de couleur doivent être plus heureuses, la femme alors respectant son mari de nécessité, le regardant comme un être d'une nature supérieure à elle. C'est ce qui arrive à Haïti dans le concubinage sans terme où vivent les Blancs avec les Mulâtresses. Ils sont généralement fort aimés de leurs femmes, ce qui est doux; respectés d'elles d'une manière flatteuse pour leur orgueil, ce qui est agréable; et rarement trompés, ce qui est la grande fin de la morale sur ce sujet.

Dans l'Inde, au contraire, on dit que les femmes de couleur (Half-Cast) ont aussi peu de vertu, que les hommes de probité.

Il ne manque pas d'officiers qui en épousent, les unes à cause de leurs agréments, d'autres pour leur argent, et l'on dit qu'ils s'en trouvent plus mal. Mais il faut observer que, par une alliance semblable, un officier se fait toujours beaucoup de tort dans l'opinion européenne; c'est à un homme un peu déconsidéré que la femme se trouve unie. Elle se montre moins reconnaissante du sacrifice qu'il a fait pour elle, que piquée de la supériorité qu'il garde sur elle, dit-on. A Chandernagor, ces mariages ne sont pas rares, et j'ai entendu dire qu'ils étaient particulièrement heureux. C'est probablement que nous sommes plus bonnes gens que les Anglais. Leurs femmes Half-Cast peuvent prendre pour du mépris et de l'éloignement la réserve qu'ils témoigneraient pareillement à une Anglaise, et qui leur est naturelle. Plus affectueux, plus familiers dans notre intérieur, les Indiennes ne peuvent faire avec nous cette méprise.

Malgré le blâme du plus grand nombre, un officier de l'armée indienne peut introduire partout sa femme, quelle que soit sa couleur, si son honnêteté n'est pas contestée. J'ai vu plusieurs fois, chez le Gouverneur général, celle du colonel Casement, secrétaire d'État pour les affaires de la guerre. La fille du colonel Stevenson, payeur général de l'armée, est née d'une mère Half-Cast. C'est une des plus jolies personnes de Calcutta, et je l'ai vue

partout, sur le pied de la jeune fille blanche, la plus blanche du monde; néanmoins, bien des jeunes gens qui se félicitaient d'avoir pu danser une contredanse avec elle, fronceraient le sourcil à la proposition de l'épouser.

Les officiers de l'armée du Roi ne peuvent se marier avec une femme qui n'est pas d'extraction européenne pure. Le faire, c'est se démettre de leur rang. J'ignore s'il y a à cet égard un règlement positif; mais il importe peu, l'usage en fait une loi infrangible.

Le 16 février 1830. — A Mourlydur-Séraï, 14 $\frac{1}{2}$ mil. (4 l.) de Jessunt.

Nouvel orage violent dans la nuit; peu de tonnerre. La route est presque impraticable. Un de mes chars y verse, ce qui n'en sèche pas le contenu. Le temps est beau le jour, mais le vent continue (depuis Bandah) à souffler de l'Est, variant du S.E. au N.E. Mourlydur-Séraï est un village médiocre, carré, entouré de murs comme tous ceux de cette contrée. Les portes sont percées dans un massif énorme de briques. Il en est ainsi de tous les autres villages. Çà et là, dans la campagne, on voit de ces massifs ruinés sans aucun vestige d'habitations alentour. C'est tout ce qui reste de villages plus anciens. Les *Borassus flabelliformis* sont moins rares. Le sol, plus sablonneux, est moins fertile; il y a de vastes espaces incultes; ils sont couverts de *Zyziphus*.

Le 17 février 1830. — A Scheikoabad, 10 mil. (3 l.) de Mourlydur-Séraï.

Nuit sereine. Humidité extrême qui s'exhale de la terre abritée du rayonnement, sous ma tente surtout. Les blés et les orges qui semblaient perdus par la sécheresse, et dont on comptait les tiges dans un champ, couvrent la terre depuis les pluies: ils sont en pleine floraison; l'orge haute de 0^m,3, le blé, de 0^m,5 environ. Profusion de ruines de mosquées et de tombes. D'ailleurs, aucun village considérable entre Mourlydur-Séraï et Scheikoabad qui en est un fort grand, mais sans murailles. Quelques bonnes maisons en briques; l'une d'elles ressemble à un petit palais.

Plan et élévation d'une tombe musulmane à Scheikoabad, Pl. XX, fig. 7.

Le 18 février 1830. — A Firozabad, 12 mil. (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Scheikoabad.

La contrée semblable à celle d'hier; plus basse peut-être. Elle est inondée en plusieurs places. Passé un petit ruisseau sur un exécration pont, le premier que j'aie vu dans le Douâb. Le pays entièrement dépourvu de cours d'eau,

excepté dans les ravines après de fortes pluies. Firozabad montre les restes très-élégants d'une ancienne splendeur. Ce dut être une ville riche ; mais ces belles demeures sont ruinées et désertes ; les habitants d'aujourd'hui vivent presque tous dans d'assez bonnes chaumières de boue. Néanmoins, c'est une ville pour l'Inde. Le Maire, *Thannadar*, n'est pas un misérable en guenilles, selon la coutume, c'est un grand et bel homme d'une superbe figure, vêtu d'une grande douillette de soie blanche ouatée, coiffé d'un turban de soie bleue broché d'or ; et il vient à mon petit camp pour s'informer de mes besoins, suivi de deux pions armés et de bonne mine. J'ai cependant, moi, bien mauvaise mine, absolument et relativement surtout par le contraste d'un officier anglais campé sous le même groupe de Mangos, et qui a 5 ou 6 tentes, 10 chevaux, 20 chameaux, autant de chars à bœufs, et une centaine de gens au moins à sa suite. Ce n'est qu'un capitaine, surintendant de je ne sais quoi (le capitaine Mackenzie, *superintendent of the stud*).

Changement de temps complet. Le vent a repassé au N.O. ; il souffle avec force ; le ciel est parfaitement pur, l'air frais. J'espère que l'hiver va recommencer ; les progrès de la végétation sont sensibles d'un jour à l'autre.

Croisé le matin, au clair de la lune, un voyageur à cheval comme moi, d'une apparence militaire, annoncé à l'avance par un train nombreux de chars et de chameaux. Je m'étonne de moi-même. Les autres sans doute s'en étonnent bien plus encore.

Le 19 février 1830. — A. Etimadpour, 14 mil. (4 l.) de Firozabad.

Au travers d'une contrée sablonneuse et fréquemment inculte, Etimadpour est beaucoup moins considérable aujourd'hui que Scheikoabad et Firozabad, et ne présente aucune des traces de la même splendeur passée. Il est entouré d'un mauvais mur de boue. L'aspect aride et nu de la campagne, où l'on ne voit çà et là que des groupes de Tamarins, d'Azedaracks et de *Tamarix articulata*, qui ombragent des tombeaux autour d'une petite mosquée en ruine, des chameaux en grand nombre qui infectent l'air de leur suint, tout cela fait un paysage persan plutôt qu'indien. Le *Tamarix articulata*, par une méprise bien étrange, décrit par Linnée comme un *Thuya*, est un arbre de 7 à 10 mètres de haut, et de 0^m,3 à 0^m,5 de diamètre. Son feuillage a exactement la teinte glauque et l'air léger du *Pinus strobus*, le vent qui l'agite rend le même son plaintif ; mais sa tige n'est point droite, elle se divise à la naissance des branches et forme une tête touffue. Rien n'est si gracieux.

Point de fleurs ni de fruits; cette espèce fleurit probablement en été, en même temps que le *Tamarix indica*. Je ne l'ai vue encore que dans le Douâb, où elle est cultivée.

La nuit pure, chargée de rosée. Le vent du N.O., vif le matin, tombe vers midi; des nuages se forment aussitôt, et le ciel en est entièrement couvert au coucher du soleil.

Le canon d'Agrah se fait entendre au déclin du jour; les voyageurs, plus nombreux qu'auparavant, annoncent l'approche d'une grande cité.

Le 20 février 1830. — A Agrah, 14 $\frac{1}{2}$ mil. (4 l.) de Etimadpour, et séjour les 21, 22 et 23.

En marche avant la pointe du jour, j'arrivai devant Agrah au lever du soleil. De la rive opposée du fleuve, l'aspect de la ville n'est pas imposant comme celui de Bénarès. Les eaux limoneuses de la Jumna n'ont pas la moitié de la largeur de celles du Gange. Leurs bords, élevés en talus peu rapides sur l'une et l'autre rive, sont inhabités, ou incultes, ou déserts. Sur la rive gauche, autour de soi, l'on ne voit que des ruines éparses çà et là dans la campagne, plus grandes et plus rapprochées les unes des autres près de la rivière. En face s'élèvent, non sans magnificence, les hautes murailles rouges du *Fort*, que bâtit Akbar. Au-dessous, et situé pareillement, on voit un grand édifice terminé en coupole renflée, autour de laquelle s'élèvent de nombreux minarets; c'est le *Tadje*. On distingue ailleurs, à l'horizon, le sommet de quelques dômes et la flèche de plusieurs minarets. Des ruines ou des habitations de la plus humble apparence, des espaces incultes ou sauvages dont l'aridité nourrit à peine quelques Mimoses (*Mimosa nilotica*), occupent les intervalles.

Je traversai la Jumna sur un misérable pont de bateaux, enlevé chaque été quand les pluies viennent. Puis j'entrai bientôt dans un faubourg situé sous les remparts du Fort: il est exclusivement marchand. Je traversai ensuite une grande place octogone, qui forme une sorte d'ouvrage extérieur de la forteresse; et, suivant une route superbe, çà et là bordée de maisons, ailleurs de ruines, j'arrivai aux cantonnements.

La méprise de mon guide me fit entrer chez une personne près de laquelle ce hasard seul pouvait me servir d'introduction. J'étais chez le D^r Ramsay, au lieu d'être chez le capitaine Brilean; mais celui-ci, pour lequel j'avais une lettre, étant absent de la station, M. Ramsay, pour lequel je n'en avais aucune, se prévalut obligeamment de cette circonstance pour que je demeurasse son hôte, et il m'accompagna dans quelques visites. Mais deux des personnes que nous vîmes, et auxquelles j'avais des lettres à délivrer, me voulurent garder.

De là, situation compliquée, d'autant plus que M. Ramsay ne me voulait pas lâcher, et que je préférerais la certitude de son agrément, éprouvé déjà, aux chances d'amabilité ou d'indifférence d'un hôte nouveau. Cependant le capitaine Turner (*brigade major*, ce qui veut dire exactement chef d'état-major de la division) m'en tira de force en me venant enlever le soir chez le D^r Ramsay.

L'hospitalité indienne est presque toujours à louer merveilleusement. Sans doute je l'éprouve dans sa plus grande étendue, y ayant les titres réunis d'un étranger et d'un Indien en quelque sorte, par le grand nombre de mes connaissances en ce pays et la possession parfaite du langage, d'ailleurs admirablement recommandé.

Agrah est une des villes les plus anciennement nommées dans l'histoire de l'Inde, quoique sa position n'ait rien de militaire, et n'offre au commerce aucun autre avantage que la navigation de la Jumna.

Sous les premiers empereurs Afghans, elle paraît avoir été la limite méridionale de leurs possessions permanentes dans l'Hindoustan, et cette circonstance dut alors lui donner une importance militaire favorable au développement du commerce qui, au milieu des guerres continuelles dont l'empire était sans cesse menacé et si fréquemment désolé, ne pouvait fleurir que derrière de hautes murailles.

Ce n'est cependant que sous la maison de Timour, et sous le règne de l'empereur Akbar, qu'Agrah devint la capitale de l'empire; mais après cette époque même, l'empereur, qui y avait établi le siège du Gouvernement, le transféra depuis, souvent, pendant plusieurs années consécutives, tantôt à Dehli, tantôt à Lahor, selon les convenances politiques du temps et le lieu du théâtre des guerres continuelles qui agitaient sans cesse les provinces reculées.

Quoi qu'il en soit, c'est depuis le règne d'Akbar, et sans doute jusqu'à celui d'Aurengzeb, durant un siècle et demi (1), qu'Agrah fut dans sa splendeur; aucun de ses édifices n'est antérieur à cette époque, et Aurengzeb ne lui en ajouta aucun. Sa plus haute prospérité fut sans doute sous le règne comparativement paisible de Schahdjéhan, il y a environ deux siècles.

(1) Akbar, depuis 1555 jusqu'à 1605, 50 ans; son fils Sélim, ou l'empereur Djéhanguire, de 1605 à 1627, 22 ans; son petit-fils, fils de Sélim, Kurrem ou Schahdjéhan, jusqu'à sa déposition, en 1658, 31 ans; et enfin Aurengzeb, fils de Schahdjéhan, sous le nom d'Alemguire, depuis la déposition de Schahdjéhan jusqu'à sa mort, en 1707, 50 ans.

A l'exception de quelques grands édifices, dont quelques-uns sont des ruines prêtes à tomber, et dont pas un sans doute ne sera debout dans deux siècles, il ne reste plus aujourd'hui de cette splendeur si moderne, que des monceaux de ruines dont l'histoire est totalement oubliée.

Plusieurs pans de murailles se montrent çà et là, qui définissent quelques points de l'enceinte de l'ancienne cité; mais ils sont trop rares pour qu'on puisse les raccorder les uns avec les autres et tracer le contour qu'elles formaient jadis dans leur intégrité. On ignore l'espace qu'occupait cette ville, tombée il n'y a qu'un siècle.

La ville actuelle est grande encore, puisque sa population est probablement de 80,000 âmes. Ce n'est qu'une réunion de faubourgs, la plupart bâtis de briques, quelques-uns de boue, à peine continus les uns aux autres, laissant entre eux des espaces vagues plus étendus que ceux qu'ils recouvrent. Sont-ce des restes épargnés de l'ancienne ville? ou n'ont-ils pas été plutôt bâtis de ses débris sur quelques points de son emplacement? cela est plus probable. Le sol qui les supporte contient à peine quelque peu de terre mêlée avec de la brique. Ces espaces vagues qui les séparent, arides et sauvages ou cultivés, ne sont eux-mêmes que des champs de briques; et si l'on trace une ligne en dehors des divers faubourgs dont l'assemblage forme la ville actuelle, en dehors de cette vaste circonférence, le sol au loin n'est encore que de la brique.

Le temps et la charrue ont nivelé maintes parties de ce sol; ailleurs, les eaux l'ont raviné, et dans la profondeur des ravines on ne trouve que des masses de maçonneries enterrées dans des amas de briques détachées.

Vers le nord de la ville actuelle surtout, au dedans et au dehors de l'enceinte de la ville ancienne, assez bien marquée de ce côté par les restes étendus de la muraille (ou d'une des murailles) qui la fermait, des mamelons dont le sommet atteint une douzaine de mètres de hauteur, et dont les pentes roides descendent vers des bases de formes diverses, s'élèvent çà et là au-dessus de la plaine jonchée de débris. On a percé quelques-uns de ces monticules, et ce sont tous d'immenses fours à briques, dont les matériaux abandonnés sont retournés presque entièrement à l'état de terre; l'action du feu sur eux est presque effacée.

C'est aussi vers le nord, vers *Secundrah*, que des ruines plus grandes et plus nombreuses se montrent plus loin de la ville actuelle; on croit que ce sont les restes des maisons de campagne des grands seigneurs, bâties à la porte de la ville, mais en dehors des murs.

Le temps et le climat destructeur de l'Inde n'ont pas seuls consommé, dans un si court intervalle, la ruine de cette cité. Les révolutions politiques et les guerres qui ont déchiré l'empire depuis la mort d'Aurengzeb, en 1707, jusqu'à l'occupation anglaise, en novembre 1803, y ont ajouté leurs terribles ravages. Des classes entières de sa population d'autrefois ont disparu complètement, sans laisser aucun héritier de leurs familles pour réclamer les débris que ces fléaux avaient épargnés. De la cour si nombreuse et si magnifique d'Aurengzeb, il ne reste pas à Agrah un natif de rang. Ces 80,000 habitants qu'on y trouve encore, sont des tisserands, des artisans de tous métiers, des gens qui vivent de leur travail journalier, de petits marchands, quelques banquiers qui ne laissent pas de s'enrichir, etc. ; mais pas un d'eux ne sait ce qu'était son grand-père. Tous vivent dans de modestes ou de pauvres demeures.

Les Musulmans paraissent former, sinon la plus nombreuse, du moins la plus importante partie de la population. L'aspect de la ville est plutôt musulman qu'hindou ; elle est d'ailleurs plus propre, et, à l'exception de Bénarès, plus animée qu'aucune de celles que j'ai vues jusqu'ici. Des espèces de gendarmes à cheval, vêtus presque à l'asiatique d'une tunique écarlate, bottés, et coiffés d'un petit shako noir pointu, parcourent incessamment les quartiers les plus populeux, les bazars, etc., et y maintiennent l'ordre. Une garde à pied, vêtue et armée à l'indienne, turban écarlate, robe de chambre verte, pantalon jaune-olive, ceinture blanche, sabre, fusil à mèche, occupe une multitude de postes. Je n'ai encore vu nulle part dans l'Inde une police aussi respectable et aussi efficace. Il ne tiendrait qu'aux Magistrats qu'ailleurs il en fût de même ; mais, demeurant toujours loin de la ville native, ils s'inquiètent rarement de sa propreté, satisfaits s'ils ont orné avec goût les alentours de leur demeure, et macadamisé quelques chemins pour la commodité de leur promenade à cheval ou en voiture. Ici, le Magistrat, M. Macsewen, a pourvu à la convenance et à l'agrément des natifs et des Européens ; sur le sol de briques, il a été facile de construire une multitude de routes excellentes, et on les a tracées avec discernement au travers des ruines et des déserts de l'ancienne cité.

De sa splendeur passée, il ne reste plus aujourd'hui que :

LE TADJE ; — LE FORT (qui renferme *le Môtî Mosjéd, le palais de Schah-djéhan, etc.*) ; — LE ACTIMAD UD DOWLA MOSJÉD, *ou le tombeau de Asiph-Djâh* ; — SECUNDRAH, *ou le tombeau d' Akbar* ; — LE DJUMA MOSJÉD.

LE TADJE est le plus admiré de ces édifices ; il fut bâti par Schahdjéhan, et consacré à la mémoire d'une sultane favorite (Ardjemend-Banou, surnommée Muntâza-Zamani, ou *la plus haute et la plus puissante du monde*, fille de Asiph-Djâh, morte le 18 juillet 1631) ; il y est enterré auprès d'elle. Ce monument a été tant de fois décrit et dessiné, que je ne ferai sur lui que peu de remarques.

Vu du côté de la rivière, la couleur rouge de la terrasse (bâtie de Grès) sur laquelle il s'élève, fait le plus exécrable contraste avec le blanc éclatant du marbre dont le reste de l'édifice est revêtu.

Le marbre lui-même n'est pas d'une teinte favorable : c'est un blanc cru et dur. De près, les diversités de son aspect (grenu et blanc bleuâtre veiné de gris noirâtre, grenu blanc mat, saccharoïde et jaunâtre, etc.) se montrent d'une manière fâcheuse, les accidents de la coloration formant comme de fausses ombres parmi les ombres naturelles si compliquées qui résultent de la multiplicité infinie des détails de l'architecture : circonstance plus marquée encore au Môtî Mosjéd.

Le Tadge est bien approprié à son objet : un prince asiatique ne pouvait mieux faire pour une maîtresse favorite, mais dont la mort cependant ne l'avait pas condamné à un veuvage éternel. L'excessive parure de ce joli édifice, que je n'ose appeler élégant, sied à la mémoire d'une sultane. Rien n'y rappelle l'idée de la mort, que la tombe de la favorite et celle de l'empereur, placée plus tard auprès d'elle ; et ces deux tombes sont couvertes d'arabesques, de moulures fantastiques, de fleurs, d'ornements si gracieux et si froids, qu'on ne songe, en les voyant, qu'à admirer l'élégant caprice de leur dessin. Celle de la sultane est chargée d'inscriptions encadrées dans des couronnes de fleurs, ou tracées entre des arabesques : ce sont des mots arabes à la louange de Dieu. Les formes arrondies des caractères arabes, leurs tamans, les points caractéristiques de plusieurs lettres, s'allient d'une manière pittoresque au style léger des ornements de cette architecture ; de même la forme sévère des caractères grecs et romains convient à la noblesse des tombes de l'antiquité européenne.

La tombe de l'empereur, un peu plus haute et plus grande que celle de la sultane, est beaucoup plus simple : elle est plus sérieuse ; mais la balustrade de marbre qui entoure l'une et l'autre, taillée à jour avec une surprenante légèreté, incrustée de mosaïques comme la tombe de la sultane, éloigne bientôt l'impression que la simplicité du sarcophage pourrait éveiller. Si enfin l'on ferme les yeux à la profusion des ciselures, des reliefs et des

mosaïques, pour se rappeler que des morts reposent sous ce monument, ils semblent devoir y être si bien, que leur pensée n'inspire aucune mélancolie et n'évoque de l'avenir aucune image grandiose.

Le Koran qui défend aux Musulmans la représentation des êtres animés, condamne à une extrême froideur l'élégance surchargée de leurs monuments funéraires. Il y a une sorte de niaiserie à décorer une tombe comme un meuble de boudoir. L'idée de la mort est ainsi effacée, je l'avoue; mais alors à quoi bon une tombe? Il faut qu'elle rappelle cette idée dont elle contient l'objet, mais adoucie par le charme poétique de la mélancolie.

Le Tadge a coûté (*Dow's history of Indoostan*) 750,000 livres sterling, environ 19 millions de francs : c'est le prix du salaire de 15,000 ouvriers qui furent employés pendant 16 ans à sa construction (ce qui fait 72 millions de journées, et environ 0^f,25 par journée moyenne). Les matériaux furent offerts à l'empereur par les provinces d'où chaque espèce provient; et comme tous durent être transportés par terre, la plupart de 200 milles (60 lieues) de distance, cette dépense a été énorme. Le Grès vient du Sud-Ouest, vers Gwalior; le marbre blanc, de l'Ouest, vers Jeypour; j'ignore d'où fut tiré le marbre noir. La mosaïque est faite de marbre, *petrosilex*? (Porphyre dont la pâte jaunâtre ne contient presque pas de noyaux) et de variétés diverses de Quartz, Agate, Cornaline, etc., etc. La seule pierre de quelque prix dans ce monument, où les historiens persans ne voient que des diamants, des rubis et des émeraudes, est la *Lazulite*, prodiguée dans les arabesques et les dessins de fleurs, mais à l'intérieur seulement.

Les seules incrustations qui décoorent l'extérieur de l'édifice sont des caractères arabes, formés de marbre noir, et des filets du même marbre, ou de marbre jaune, sur des colonnes ou autour d'elles, et sur les surfaces planes, où elles dessinent des sortes de cadres légers. Au Tadge, toutes ces incrustations sont encore bien conservées; mais la multiplicité innombrable des joints dans cette espèce d'appareil, qui nuit toujours à la solidité, a hâté la dégradation de plusieurs autres édifices.

Ils sont d'ailleurs tous extrêmement mal bâtis. Sous ces marbres sculptés avec tant de délicatesse, sous ces mosaïques charmantes, il n'y a qu'une misérable maçonnerie de briques mal faites, mal cuites, cimentées avec de la boue, presque sans mortier de chaux. C'est le caractère de tous les édifices élevés dans l'Inde par les Musulmans, et depuis qu'ils ont fait la loi du goût, par les Hindous également, dont les temples autrefois ressemblaient par leur massive construction à ceux de l'antiquité égyptienne. Les Musulmans bâtis-

saient mal, pour bâtir vite, afin de terminer eux-mêmes les édifices entrepris par leur vanité, et d'en jouir de leur vivant. Il en est encore ainsi dans toute l'Inde : temples et maisons sont également mal bâtis. Il y a une raison puissante de ce sentiment dans l'instabilité des familles. Les Orientaux ne vivent pas comme nous dans leur postérité, et parmi eux, les princes surtout, habitués à considérer leurs enfants et leurs frères comme leurs plus mortels ennemis, doivent jouir fort peu de l'idée des plaisirs et de la gloire de leurs successeurs.

Chez les classes moyennes et inférieures, l'esprit de famille s'éteint dans l'esprit de caste. Parmi les hautes classes, il s'éteint dans la polygamie.

On a dit beaucoup que le Tadge avait été bâti par un artiste italien; aucun écrit contemporain ne confirme cette assertion, que le style de l'édifice, ses proportions générales et ses détails rendent d'ailleurs absolument invraisemblable. Si un architecte européen entreprenait de construire un édifice pour le goût des Orientaux, quelque contrainte qu'il s'imposât, on retrouverait certainement dans l'exécution des innombrables détails, quelques réminiscences académiques, et j'en ai vainement cherché quelques-unes dans le Tadge.

Je trouve au contraire, dans la négligence des parties cachées de l'édifice, la preuve qu'il a été bâti par un artiste du pays. Un architecte européen aurait craint de monter lui-même dans les escaliers qui conduisent à la terrasse, au-dessus de laquelle s'élève un dôme renflé, de marbre blanc.

La forme conique des quatre minarets qui s'élèvent aux angles de l'édifice, n'est pas heureuse; je préfère de beaucoup ceux de la mosquée d'Aurangzeb, à Bénarès, qui sont des prismes à base octogone. Leur hauteur me paraît moindre : je doute qu'elle excède 40 mètres.

Dans une ville d'Europe, l'édifice tout entier serait écrasé par la grandeur des maisons et leur apparence substantielle; ici il ne lui faut que l'entourage d'un jardin. Celui au milieu duquel il est situé, est un joli petit parterre, divisé régulièrement en compartiments bizarres ornés de fleurs de chaque côté de l'allée du milieu, creusée en bassin. Sur le bord de ce petit canal revêtu de marbre blanc; s'élève de chaque côté une rangée de Cyprès; des *Dracæna* (*Angustifolia* L. ?) fleurissent auprès; des Mangos touffus cachent l'enceinte.

L'Iris, la Tulipe et la Couronne impériale (*Iredis spec. plurimæ*; — *Tulipa gesneriana*; — *Fritillaria imperialis*) sont les fleurs répétées le plus fréquemment dans la sculpture des marbres de l'intérieur du Tadge (il est à remarquer que la mosaïque n'y représente jamais que des fleurs de fantaisie), et je n'ai vu aucune de ces fleurs dans les jardins d'Agrah. Je doute qu'elles

soient communes à Dehli, et au contraire, tout le monde sait combien elles sont à la mode dans les parterres de la Perse.

Si des artistes étrangers ont travaillé au Tadge, ce sont plus probablement des Persans que des Italiens.

Le Tadge est situé au bord de la Jumna, et au-dessous du Fort, à 2 mil. ($\frac{1}{2}$ l.) environ de la ville actuelle. C'est un lieu où l'on se plaît, et quelques Européens disent que pour en bien comprendre le charme particulier, il y faut passer la journée tout entière. Je n'y suis pas resté plus d'une couple d'heures, mais ce temps m'a suffi pour m'y attacher.

LE FORT D'AGRAH. — Bâti par Akbar sur les ruines d'une ancienne forteresse, ses hautes murailles et ses tours crénelées, entourées d'un fossé assez large et assez profond, passaient chez les Indiens pour être presque imprenables. Cependant elles ne peuvent tenir 24 heures contre la tactique européenne.

C'est un polygone dont la circonférence peut avoir un mille ($\frac{1}{4}$ l.). Il y a deux entrées, dont une (septentrionale) est magnifique. La porte passe sous un ouvrage bizarre, flanqué de deux énormes tours, qui ne forment avec celui-ci qu'une masse immense percée d'une multitude de petites fenêtres, creusée d'une foule de niches, et couverte de sculptures et de mosaïques. Celles-ci ne sont que des inscriptions écrites en très-grandes lettres de marbre noir sur des pièces de marbre blanc encadrées dans le Grès rouge dont le Fort est bâti. Des kiosques, de petites galeries portées sur de minces colonnes s'élèvent en retraite les unes au-dessus des autres. La longue voûte percée dans l'épaisseur de cet immense ouvrage est chargée d'ornements plus délicats.

Les édifices les plus remarquables de l'intérieur du Fort sont *le Palais de Schahdjéhan*, *sa salle d'audience* et *le Môtî Mosjéd*. J'ignore si les deux premiers furent bâtis par lui; la mosquée fut élevée par sa fille Djéhanara, qui partagea sa captivité après l'usurpation d'Aurengzeb.

Le *Palais* est très-petit et ne contient que deux salles dignes par leur grandeur de servir aujourd'hui de salon à un habitant de Calcutta. Elles sont revêtues entièrement de marbre blanc, chargées d'arabesques et de fleurs sculptées; les surfaces planes sont incrustées de mosaïques, et les colonnes de filets de marbre jaune et noir; les parties relevées en bosse étaient dorées. On voit encore quelques restes de cette dorure au plafond; le tout est d'une magnificence extrême et d'un goût charmant. Le vestibule qui conduit de la cour du palais à l'appartement de l'empereur, décoré comme celui-ci, n'était qu'une profonde galerie, portée sur des colonnes de marbre blanc à filets

de marbre noir et de Lazulite. Les conquérants européens qui prirent la place en novembre 1803, et qui durent s'y loger d'abord, trouvant très-froides pendant l'hiver ces salles ouvertes à tous les vents, en fermèrent les arcades, et les colonnes d'un travail exquis qui les supportent, furent enterrées dans une ignoble maçonnerie. Les Goths ne firent pas mieux à Rome.

L'imagination, pour restaurer ce joli palais à sa première splendeur, doit rouvrir ces arcades, et s'il fait froid, attacher derrière quelques magnifiques rideaux d'or et de soie. Ce n'était que par des tentures que les diverses chambres du même appartement étaient séparées les unes des autres. Une foule de domestiques se tenait près de chaque porte, non pour l'ouvrir, mais pour lever le rideau. Les Anglais, dans leurs demeures, ont imité cette coutume; ce n'est que par une natte très-claire que la plupart des chambres y sont séparées. Ces nattes sont pendues comme un rideau au haut de la porte; il y a ainsi plus de chance d'avoir quelque courant d'air, chose si désirable pendant 9 mois de l'année.

Un seul Européen habite le Fort d'Agrah; c'est le D^r Campbell qui demeure dans le palais de Schahdjéhan, en attendant qu'il se trouve un Bungalow vacant aux cantonnements. Cette magnifique demeure est un four inhabitable dans l'été.

On appelle *haram* une suite peu nombreuse de très-petites chambres où l'on ne peut entrer directement que de l'appartement du roi. Une seule, plus chargée d'ornements que toutes les autres, était, dit-on, celle de la sultane favorite; c'est la seule logeable; elle est la plus voisine de l'appartement impérial, et commande comme lui la vue de la rivière, au travers de ses petites fenêtres grillées de marbre (*screen'd*, en anglais, *screen work*). Un boulet anglais la traversa au temps du siège, en 1803, sans faire d'autre dégât qu'un trou de sa grandeur dans ce marbre découpé.

Plusieurs des chambres du palais étaient rafraîchies par un petit jet d'eau continuels au milieu d'un bassin creusé dans leur pavé de mosaïque.

La *salle d'audience de Schahdjéhan* est aussi grande que son palais tout entier. Ses arcades n'étaient fermées que par des tapisseries. Éclairée alors par l'ouverture de ces rideaux, elle devait être magnifique. Les Anglais l'ont fermée de maçonnerie, ménageant çà et là dans une arcade la place d'une fenêtre, et ils en ont fait un arsenal qui contient 12,000 fusils, des sabres et des pistolets à proportion. Le drapeau de la Compagnie pend à la place où s'asseyait l'empereur, dans une sorte de grande niche très-élevée, opposée à la

porte d'honneur. Un large carreau de marbre blanc est placé au pied de cette tribune. C'était le siège du grand maître des requêtes.

Schahdjéhan, durant les dernières années de sa vie, qu'il passa captif dans le Fort d'Agrah, y conserva tous les honneurs de la royauté; Aurengzeb le consola de la perte du pouvoir par la vaine apparence de son exercice. Schahdjéhan eût-il fait un sort aussi doux à son père Djéhanguire s'il eût réussi à le détrôner, lors de sa rébellion? cela est douteux. Aurengzeb me paraît bien meilleur que sa réputation. Son règne fut le plus pacifique de tous ceux des princes mogols. Il persécuta ses frères, comme ils l'eussent persécuté; il fit mourir Dara, acheta la tête de Soudja, enferma Morad, son neveu Soliman, son fils Mohammed; mais ces cruautés domestiques n'étaient que des actes de prudence politique; il assurait par là la durée de la paix intérieure, et par conséquent le bien-être du peuple, auquel il travailla pendant un règne de 50 années, avec une activité et une capacité qui appartiennent plutôt à l'Europe qu'à l'Asie. Il ne bâtit point de palais, ni de superbes mosquées, mais il planta des arbres, creusa des puits, pourvut à la sûreté des voyageurs sur les routes de l'empire et à leur commodité par l'érection d'une multitude de séraïs. C'était un roi homme du peuple, et il me paraît trop homme d'esprit pour aimer le faste à cause de lui-même. Il vivait en ermite au milieu de la cour la plus magnifique de l'Asie, vêtu d'un habit simple, content d'une seule femme, sobre, laborieux, savant... Comme roi, il me semble le plus grand de la maison de Timour; nul autre ne peut lui être comparé pour les talents, et pour le bonheur ou du moins le bien-être dont le peuple de l'Hindoustan jouit sous son règne. Sa fermeté, sa rigueur, l'inexorable sévérité de sa justice prévinrent les attentats qu'elle aurait punis. Il est à remarquer que son usurpation ne fut souillée que du sang de sa famille. Aucun des partisans de ses frères ne fut mis à mort par lui; nul vraiment, pour atteindre au pouvoir suprême et pour le conserver, ne fit couler moins de sang. Aucune usurpation d'ailleurs ne peut être autant légitimée que la sienne, par l'affaiblissement intellectuel de Schahdjéhan après sa maladie, qui avait de fait placé Dara sur le trône. Sous le pouvoir éphémère de ce fils chéri, il ne semble pas que le vieil empereur ait joui de plus de pouvoir que sous l'usurpation déclarée d'Aurengzeb; et encore faut-il dire que l'hypocrisie de déférence et de soumission qu'Aurengzeb affecta vis-à-vis de son père jusqu'à sa mort, est un hommage à la vertu, et que le vieux Schahdjéhan parut jouir à la fin de ces démonstrations. Le meurtre de deux de ses frères est à mon avis, dans Aurengzeb, un crime moindre que l'assassinat de Schiri

Afghan, l'époux de la fameuse Nour-Djéhan, par Djéhanguire. Aurengzeb n'a jamais tué que comme roi, et que des hommes qui l'eussent fait mourir également s'ils eussent été à sa place.

Le *Móti mosjéd*, en français *la perle des mosquées*, mérite ce joli nom. Elle surprend d'autant plus que d'avance rien ne prépare à sa beauté. Son enceinte extérieure ne montre que le Grès rouge et désagréable dont le Fort est bâti; mais en passant sous la porte, on se trouve isolé du monde entier, dans un petit monde de marbre blanc. C'est une grande cour carrée avec un bassin au milieu pour les ablutions, une galerie en arcades sur trois des côtés, et, sur celui qui fait face à l'entrée, une sorte de vestibule immense, élevé de quelques degrés au-dessus de la cour, et dont le toit est porté par une forêt de colonnes. Au-dessus de sa terrasse s'élève un grand dôme renflé, flanqué de deux dômes semblables, mais plus petits, selon l'usage. Point de minarets; peu de ces petits kiosques faits pour des nains, qui surchargent les terrasses des édifices de ce genre; peu de moulures sur les marbres; leurs panneaux sont encadrés seulement d'un mince filet noir qui paraît comme l'ombre d'une moulure. Du monde extérieur, on ne voit rien que la tête touffue d'un bel arbre que le hasard a placé en face de la porte, à quelque distance. De son tumulte, de ses agitations, on ne voit que le mouvement léger du feuillage de cet arbre, où la brise et le soleil se jouent ensemble. C'est une scène de paix, de sérénité douce, telle que je ne l'ai vue encore dans aucun édifice. L'absence de détails ornés dans son architecture laisse l'esprit jouir librement de son expression, et ne le distrait point par le plaisir froid d'admirer les moyens d'où elle dérive. J'ai vu deux fois cette mosquée, et, déjà charmé par elle dès ma première visite, je l'ai aimée bien plus encore à la seconde. Dans l'intervalle, j'avais vu le Tadge, Secundrah, le palais de Schahdjéhan, Actimad ud Dowla, et la profusion de leurs ornements, d'un goût souvent douteux, m'avait fatigué. Son innocence gracieuse me parut mille fois plus touchante que leur coquetterie éclatante ou aimable. Des édifices d'Agrah, c'est la Perle des mosquées que j'oublierai le dernier.

ACTIMAD UD DOWLA, en vile prose signifie *First lord of the treasury*, ou *ministre des finances*. C'était la dignité et le titre d'*Asiph-Djáh*, fils de Khodja Aïass, et frère de la célèbre *Nour-Djéhan*, qui, après la mort de son mari, Schiri Afghan, devint la femme du meurtrier, l'empereur Djéhanguire (Sélim), et gouverna presque absolument l'empire sous son nom. Elle promut aux plus grands honneurs de l'État sa famille, qui justifia par de grands talents cette

subite fortune. Son frère, *Asiph-Djáh*, devint vizir, et, puisqu'il faut le dire, ministre des finances, etc., etc. Allié à la famille impériale par sa sœur, il maria sa fille au prince Khurrem, ensuite Schâhdjéhan, dont il favorisa puissamment l'élévation au trône. Schâhdjéhan fut reconnaissant envers son beau-père, qui mourut très-âgé, dans le vizirat. A sa mort, la sultane sa fille lui érigea, en face d'Agrah, sur la rive opposée de la Jumna, la mosquée qui porte son nom. Elle est déjà fort ruinée; aucun des quatre grands minarets qui s'élèvent à ses quatre angles ne reste entier. La mosaïque qui la recouvre à l'extérieur est dégradée par le temps et par la main des hommes qui, pour leur mince valeur, ont enlevé les lazulites et les agates dont les parois étaient ornées. Les peintures fantastiques du plafond de la salle où la tombe est placée, ont été noircies par la fumée des lampes, moisies par l'humidité, et il est difficile de soupçonner seulement leur magnificence première. D'abord, la fondatrice, *Ardjemend-Banou, Muntâza-Zamâni*, voulait élever à la mémoire de son père un monument d'argent massif; mais son architecte lui représenta que, malgré son excessive pesanteur, une tombe de ce métal trouverait probablement des ailes assez fortes pour s'envoler : après ce bon conseil, il est fâcheux qu'il la servit si mal. Il n'a fait qu'un habit d'Arlequin, qu'un sot ouvrage de marqueterie, où les lignes de l'architecture sont rompues à tout propos et hors de tout propos par la variété des couleurs. Indépendamment de la lourde marqueterie de marbre noir, de marbre blanc, de lumachelle jaunâtre, qu'il a enchâssée dans le grès rouge qui forme le parement de l'édifice, il l'a couvert en maintes places de larges pièces d'émail à fond de diverses couleurs, bleu, vert, jaune, à dessins à palmettes, etc., etc., qui jurent, à qui mieux mieux, les unes avec les autres. Le temps cependant les met d'accord en les détachant des murailles : le grès lui-même, tombé en quelques endroits, laisse voir la brique, à peine cuite et cimentée de boue, qui compose le noyau de la maçonnerie. Un tel ouvrage n'est exactement qu'une décoration temporaire, du goût le plus exécrationnel. La seule chose simple dans la Mosquée d'Actimâd ud Dowla, c'est sa tombe; elle est du plus beau marbre jaune, sans ornements ni inscriptions.

Un peu plus haut, sur la même rive de la Jumna, est une ruine bien plus dégradée encore, et dont il ne reste que le fronton, en partie couvert encore de ces émaux brillants; elle emprunte, de l'aspect désolé du petit coin de terre où elle est placée, une sorte d'intérêt pittoresque.

SECUNDRAH, ou le tombeau d'Akbar. Il n'est pas à moins de deux lieues au nord de la ville actuelle, et il n'a jamais été compris dans l'enceinte de la ville an-

cienne. Mais la campagne que traverse la route qui y mène, est parsemée de ruines considérables, restes des palais et des *villas* des grands seigneurs de la Cour mogole. Quelques dattiers au travers de cette scène désolée manquent à l'effet pittoresque, où le Pipul n'ajoute rien. Un arbrisseau épineux, de l'aspect le plus nu, le plus misérable, couvre leurs murs éboulés et la place où leurs parterres brillèrent jadis de l'éclat de mille fleurs diverses: c'est un Câprier (1), dont les rameaux anguleux ne portent que des épines et des fleurs d'un rouge sombre. Je ne sais ce qu'il y a de particulier dans ces ruines; mais elles ne semblent être les restes que d'une grandeur éphémère; et en effet, la prospérité de l'empire mogol déclina après un siècle d'éclat. Il n'est pas un de ces débris si modernes dont on sache l'histoire; pas un titre ne reste qui établisse le droit d'un natif à leur possession: l'État s'en est emparé, et vend chaque année, pour servir à de nouvelles constructions, quelque partie de leurs décombres.

Akbar (si j'en crois mon cicerone, très-versé dans la littérature persane et l'histoire de l'Inde, le docteur Duncan) s'amusa à se bâtir lui-même son tombeau. Il le fit magnifique et riant. Ce monument s'élève au milieu d'une vaste enceinte carrée, percée de quatre portes semblables, et dont chacune est, par ses grandes dimensions, un ouvrage très-remarquable. La terrasse qui termine l'énorme massif très-orné, dans l'épaisseur duquel chaque porte est percée, est surmontée du dôme renflé des mosquées et flanquée de deux minarets élevés. Des inscriptions arabes, en marbre noir, incrusté dans des tablettes de marbre blanc, et des dessins de marqueterie, formés avec ces deux espèces de marbres, décorent le portail et les minarets, bâtis de grès rouge. Une de ces portes, celle de l'ouest, est assez bien conservée; les autres sont en ruine. Le monument lui-même est une sorte de pyramide quadrangulaire tronquée, composée de cinq étages décroissants. Chacun de ces étages se termine en terrasse, sur le milieu de laquelle s'élève l'étage supérieur, comme le représente le plan et l'élévation, Pl. XX, fig. 8. A tous les angles, et entre eux, sur la balustrade qui borde chaque terrasse, il y a des kiosques qui vont en diminuant comme toutes les parties de l'édifice, à mesure que l'on monte d'un étage. La voûte de ces kiosques est portée sur six colonnes légères, et leur grand nombre, joint à l'inégale distance où chacun s'élève du centre de l'édifice dans le même étage, déroute l'œil dans la recherche de lignes horizontales, et l'oblige à

(1) *Capparis Aphylla*, Dc. Prod. Frutex 1-2 metralis, diffusus ramis *aphyllis*, angulato-flexuosis, stipulis spinosis, flor. parvulis obscure rubris. Circa Agram, Muttram, etc., etc., in siccis arenosis sylvestribusque vulgatissima.

monter jusqu'au sommet et à se reposer sur l'amortissement uni du dernier étage. Celui-ci est entièrement bâti en marbre blanc, découpé à jour. Il est tout ouvert au ciel, à l'exception d'une petite galerie qui règne tout autour, le long de son enceinte de dentelle : rien de si joli. Au milieu est la tombe.

Le pavé est carrelé de marbre blanc, de marbre noir et d'une lumachelle ocreuse, peu susceptible de poli. Mais, d'ailleurs, ni les colonnes qui portent la galerie, ni ses arcades, ni ses voûtes, ne sont incrustées de mosaïques. La tombe elle-même n'est qu'un immense bloc de marbre blanc, d'une forme simple, pure, sévère. Elle est magnifiquement sculptée de fleurs, d'arabesques et d'inscriptions arabes. Ce sont les titres du Très-Haut. Ici le *Très-Grand*, là le *Très-Haut*, le *Très-Miséricordieux*, puis *Dieu* (Allah), le *faiseur de la possibilité* (1), *l'Éternel*, *l'Infini*, etc., etc. Le corps d'Akbar ne repose pas sous cette pierre, il est déposé au centre de l'édifice, pareillement dans un caveau et sous un marbre sans ornements.

Malgré la solitude du site, les ruines dont il est entouré de toute part, et les majestueux ombrages des Mangos et des Tamarins séculaires, semés dans l'enceinte de Secundrah, cet édifice n'a aucune expression de tristesse. Ici, comme à *la Perle des Mosquées*, l'absence de détails très-ornés dans l'architecture, laisse l'âme jouir tranquillement de l'impression de sérénité douce qu'inspire l'ensemble. Je l'ai visité deux fois, et m'y suis plu tellement, que j'y ai oublié mon métier de voyageur. Le temps conspirait merveilleusement à en rendre le charme plus puissant. C'était, chaque fois, une superbe après-midi : et le dernier jour je ne pus le quitter qu'au coucher du soleil.

La Jumna coule à peu de distance vers l'Est. Vers le Sud, la coupole de neige du Tadge s'appuie sur l'horizon, à la distance de trois lieues au moins. La campagne est si unie que ses aspects changent considérablement selon qu'on s'élève plus ou moins pour la contempler. Les dégradations de la lumière, vers la chute du jour, ajoutaient à cette variété celle de leurs effets. Je suis, depuis ce jour-là, plein de partialité pour Akbar.

LE DJUMA MOSJÉD. — Les édifices précédents que les Européens, depuis leur conquête, ont placés sous leur protection, et dont ils s'efforcent de retarder

(1) Couramment, on traduirait par *Tout-Puissant*, et ce serait inexact. Il n'y a qu'une traduction barbaquement littérale qui puisse être fidèle. Le tour de la pensée est si différent, qu'elle ne peut se traduire dans les langues européennes par des expressions équivalentes, toutes faites.

la ruine par des soins conservateurs, ont perdu, par cela seul, presque toute leur sainteté dans l'opinion des Musulmans. Ils étaient très-fréquentés auparavant, Akbar, Schâhdjéhan, la sultane près de laquelle il repose, et son père Actimâd ud Dowla, étant tous des morts très-populaires. Les Musulmans, comme on sait, croient que les prières adressées à Dieu sur la tombe d'un homme de bien sont plus favorablement accueillies. Croyance touchante ! que les chrétiens ont portée à une hideuse exagération, en faisant du cadavre de leurs saints des remèdes à mille maux et des billets d'entrée pour les premières loges du Paradis. Depuis que nous avons profané ces tombes, en les empêchant de s'écrouler, on n'y voit plus qu'un petit nombre de dévots. Ils viennent avec quelques fleurs qu'ils jettent sur le marbre funéraire, se prosternent le front contre terre, marmottant une courte prière, et se retirent. La foule se porte au Djuma Mosjéd, que son état de dégradation, déjà avancé à l'époque de la prise d'Agrah, le mauvais goût du travail et la grossièreté des matériaux (çà et là des plaques de marqueterie en marbre noir et blanc, des inscriptions arabes, appliquées sur le grès rouge) firent abandonner aux ravages du temps. Il est bâti sur une sorte de cour avancée du Fort, que l'on traverse pour aller de la Jumna vers la ville; sans doute contemporain du Fort, et décoré du même style que plusieurs parties de son entrée que j'ai décrite plus haut. Il est d'ailleurs construit sur le plan accoutumé : une grande cour carrée avec une galerie intérieure, élevée de quelques degrés, qui règne sur trois des côtés, un bassin au milieu, et, en face de la porte, le temple lui-même, vaisseau considérable porté sur des colonnes, et dont le toit en terrasse est surmonté d'une énorme coupole renflée, flanquée de deux plus petites, et, en dehors de celles-ci, s'élèvent deux minarets.

Djuma Mosjéd signifie la Mosquée de tout le monde; c'est, en d'autres termes, la Paroisse d'Agrah; elle est de beaucoup plus grandes proportions qu'aucun autre édifice de cette ville. Du haut de sa terrasse, on voit parfaitement la ville et son apparence hétérogène. Les faubourgs bâtis de briques, vus en projection horizontale, ont, comme dans tous les pays méridionaux, une apparence infiniment agréable, due à leurs toits en terrasse. Mais la ville paraît petite pour la population qu'on lui assigne, 80,000 âmes.

Agrah, à la suite des guerres qui désolèrent le nord et l'ouest de l'Empire quand la puissance mogole fut renversée, était tombée au pouvoir de Scindia, prince de Gwalior. La ville et le territoire d'alentour étaient alors commandés par un Européen au service de ce prince, le colonel Hassen, Hollandais de nation.

Cet officier mourut un mois à peine avant que l'armée anglaise se présentât sous les ordres de lord Lake; le Fort capitula après quelques coups de canon.

C'est maintenant le dépôt d'une force considérable : un régiment d'infanterie européenne (au service, non du Roi, mais de la Compagnie, qui en a un semblable dans chaque présidence), et trois régiments d'infanterie native. Ces corps gardent le Fort chacun à leur tour, mais campent à deux milles ($\frac{1}{2}$ l.) de ses remparts. Leur état-major formerait à lui seul une société européenne; elle est augmentée d'une nombreuse station civile : *Commissioner*, Magistrat, Juge, Receveur des douanes, etc., etc. Le tout forme une des grandes stations de la présidence. Dans ce qu'on appelle, en ce pays-ci, les environs, savoir, dans un rayon d'une douzaine de lieues, il y a plusieurs indigoteries, dont les propriétaires visitent occasionnellement ce centre relatif d'hommes et de choses de l'Europe.

Agrah est, depuis un siècle au moins, le chef-lieu d'une mission romaine, gouvernée depuis longtemps par un évêque. Un billet respectueux que j'écrivis au prélat, sans savoir seulement son nom, me valut aussitôt, nonobstant la sainteté du dimanche, une réponse polie à l'italienne, c'est-à-dire, d'une manière qui déshonorerait un Anglais. Il m'apprit aussi que c'était à frère Antonino, évêque non d'Agrah, mais d'Esbonen, que j'allais avoir l'honneur de faire une visite. Le docteur Duncan, qui avait eu quelques occasions de le voir, voulut bien m'y accompagner. Le palais épiscopal ressemble fort à une ancienne Mosquée, et c'est probablement une ruine que le Gouvernement anglais aura donnée à la mission. Elle s'y est installée bien modestement. Un carrosse, qui gagne sans doute à être caché sous une enveloppe, se rouille derrière la porte dont il obstrue le passage. Il semble placé là comme la pièce de résistance des pompes épiscopales. Nous entrâmes dans une petite cour déserte, nous appelâmes : personne ne vint. Ce n'est qu'au bruit que nous fîmes en montant un mauvais escalier de bois, qui semblait conduire à une chambre habitée, qu'un domestique arriva. Quoiqu'il ne fût que midi, l'évêque était à diner : nous voulions nous retirer; mais il vint lui-même pour nous retenir et nous fit entrer dans sa petite salle à manger, où, après les compliments et les offres d'usage, il se remit à table. Frate Antonino, de l'ordre des capucins, est un vieillard de 60 à 64 ans, grand, de l'embonpoint ce qu'il en faut à cet âge pour lui donner l'air de la force et de la santé, une belle figure, de grands traits forts et réguliers, une barbe superbe, l'air gai et doux, nonobstant l'expression de force répandue dans toute sa personne. Il dépêchait d'un appétit merveilleux, avec les plus belles dents du

monde, un mince diner. Trois ou quatre jeunes Indiens debout autour de lui, le regardaient faire plutôt qu'ils ne le servaient. Ce sont de pauvres enfants qu'il a convertis en leur donnant un peu de pain, dont il n'a pas de trop. Il n'a guère d'autres domestiques. Par un caprice singulier, l'évêque qui parle assez bien anglais, s'excusa de le faire sur son ignorance prétendue, et ne voulut converser qu'en italien, sa langue maternelle, et en mauvais français. M. Duncan, exclu par là de notre conversation, regardait avec étonnement le ménage vraiment apostolique de notre hôte; son diner servi dans la poterie la plus commune, sur une vieille table sans nappe, point d'argenterie, des fourchettes de fer, des cuillers d'étain, etc., etc.; circonstances poignantes pour un Anglais, mais effacées ici par la superbe figure, les manières respectables, et sans doute aussi par la dignité du pauvre.

L'évêque réside seul à Agrah. Le petit nombre de ses moines missionnaires vivent au Népal, où ils n'obtiennent aucun succès apostolique. Je suppose qu'ils n'y demeurent que parce qu'il leur est plus aisé d'y subsister. Consulté sur les limites de son diocèse, l'évêque me dit qu'il s'étendait depuis la côte d'Orissa jusqu'au Thibet et à Lahor. «*La Caldaja*, ajouta-t-il en riant, *è molto grande; mà la Carne molto poca.*» Mon compagnon, auquel je traduisis sur-le-champ la plaisante réflexion de frère Antonino, regarda d'un air expressif d'approbation un très-grand plat de fer-blanc, où semblait comme perdue une mince fricassée, n'imaginant pas que l'évêque pût parler ainsi du gibier spirituel de ses domaines. Nous ne pûmes nous défendre d'accepter un verre de vin, et l'insistance cordiale de frère Antonino me força de récidiver et de goûter son fromage du Népal, que je prétendis, à sa très-grande satisfaction, inférieur seulement au Stracchino de Milan, mais préférable au Chester et au Stilton des Anglais. L'évêque nous accabla de politesses, quand nous sortîmes, et je lui exprimai de bon cœur le désir de le retrouver, d'ici à quelques années, en Italie, *con una piu piccola Caldaja, e molto più di Carne.*

Les Irlandais catholiques du régiment européen sont à peu près les seules ouailles de ce pasteur. Il y faut ajouter quelques métis de leur façon, et un bien petit nombre de natifs convertis. Cependant, il y eut jadis à Agrah, avant l'occupation anglaise, une population catholique plus nombreuse. Sous Akbar, et peut-être sous Djéhanguire, l'Église romaine eut quelques chances de conquêtes dans l'Hindoustan; elle paraît les avoir perdues sans retour sous le règne de Schâhdjéhan, dont la sultane favorite, Muntâza-Zamâni, était une déiste intolérante, qui, voyant aux chrétiens comme aux Hindous des figures et des images, les enveloppa dans le même mépris et

la même aversion. Aurengzèb, Musulman dévot ou hypocrite, ne dut pas, sans doute, se montrer plus tolérant. Cependant, les catholiques eurent toujours leur cimetière séparé, et il fut constamment respecté, puisqu'on y lit sur quelques tombes, dit-on, des inscriptions qui ont plus de deux cents ans. Je les ai vainement cherchées; les plus anciennes que j'aie vues n'en ont pas plus de quatre-vingts. Elles couvrent les restes de prêtres italiens et portugais, et de Français et de Hollandais, aventuriers, au service des princes natifs. Plusieurs noms indiens, précédés d'un nom chrétien, attestent quelques convertis : mais il y en a bien peu.

On s'accorde à regarder comme le modèle le plus pur de l'architecture orientale, à Agrah, le tombeau du colonel Hassen, élevé au milieu du cimetière catholique. Quoiqu'il ait été bâti par un natif, beaucoup de ses détails sont empruntés à l'architecture d'Europe. L'ensemble est cependant harmonieux, et élégant sans affectation. Ce monument, de petites proportions, est construit de grès seulement, et gagne beaucoup par l'uniformité de sa couleur. Sa base est une croix grecque, et le sommet de son dôme renflé est surmonté d'une croix au lieu d'un croissant. Elle ne paraît là qu'une inadvertance. L'apparence générale de l'édifice est celle d'une mosquée ou d'une tombe musulmane.

Il a coûté environ 200,000 francs à la veuve du colonel. L'architecte est un pauvre diable, qui n'a pas étudié à Rome, et qui vit comme il peut, en vendant des dessins du Tadge et des autres monuments célèbres d'Agrah et du voisinage. Il fait aussi de petites mosaïques, pour décorer les maisons des riches Anglais : ce n'est qu'un ouvrier, mais plein de goût. Hors de sa profession, il passe pour exceller en toutes choses. Je l'ai vu apporter un carton de dessins à vendre, et faire ses conditions pour des ouvrages nouveaux. Il est gai, spirituel et fripon, et sa physionomie peint son caractère. Il s'appelle *Latif*. Ses dessins sont bien en perspective, et gagnent peut-être à n'être pas ombrés. Il a un petit atelier de copistes qui les répètent pour l'exportation à Calcutta.

Le public de Calcutta semble ici un juge aussi peu éclairé des choses de l'Inde, que celui de Londres. A mon arrivée dans la capitale de l'Inde, tout le monde me demanda : « *Have you read Bishop Heber's Travels?* » Si j'avais lu le voyage de l'évêque Héber? et sur ma réponse négative, chacun voulait m'obliger à emporter son exemplaire de cet ouvrage. Je le lus donc aussitôt pour ne pas me perdre de réputation, et n'y trouvai pas la raison pourquoi il en avait une si grande : c'est un journal sans prétention, mais

sans beaucoup d'originalité, écrit avec goût, mais enflé, très-inutilement pour le lecteur, des longueurs et des répétitions de cette forme d'écrit. Les habitants de Calcutta, que le devoir d'un emploi public, ou l'exercice d'une profession, y retiennent toute l'année, apprennent l'Inde dans le livre du docteur Héber. Ici, et déjà à Bénarès, de la bouche de critiques fort compétents, j'ai entendu dire que la partie descriptive de ce livre est la seule digne d'être lue; on conteste la justesse de tous ses aperçus moraux et sociaux sur les natifs. On ajoute que, quoiqu'il pût réciter quelques prières de l'Église anglicane traduites en hindoustani, il comprenait à peine un mot du langage vulgaire du peuple. Il a vu l'Inde, dit-on à Agrah, au travers des contes de son intendant ou huissier (Djémadar), drôle fripon et spirituel, qui se faisait un plaisir de mystifier la candeur de son maître; et il a traduit en anglais ces véridiques histoires, que sa veuve ensuite a données au public.

Le 26 février 1830. — A Muttrah, 13 mil. ($3\frac{3}{4}$ l.) de Furrâh.

Le 24 février 1830. — Nurkutta, 10 mil. (3 l.) d'Agrah.

Le 25 février 1830. — Furrâh, 12 mil. ($3\frac{1}{2}$ l.) de Nurkutta.

Je suis la grande route de Dehli : elle passe souvent près des bords de la Jumna, dont le cours est tortueux. Cette rivière est beaucoup moins large ici qu'à Kalpi. C'est de la Chumbul surtout qu'elle se grossit entre cette ville et Agrah. On l'a vue, au-dessous de son confluent avec cette rivière, monter de de 2^m,5 en douze heures, dans une crue extraordinaire de la Chumbul.

Dans le sable limoneux de ses bords, croissent plusieurs plantes d'Europe, que j'ai déjà observées sur sa rive à Kalpi : *Ranunculus sceleratus*, *Juncus bufonius*, *Polygonum aviculare*? *Gnaphalium germanicum*? etc., etc. Quelques îles, qui restent à sec pendant sept mois de l'année, sont couvertes de cultures en cette saison. Il est impossible d'être moins bleue et moins pittoresque que la Jumna.

La campagne est sablonneuse, mêlée de cultures et de terres vagues, où croît presque exclusivement le *Capparis Aphylla* (1) avec une ou deux espèces de *Zyzyphus*. Peu de blé; l'orge est la céréale qui domine; le pois chiche parmi les légumineuses, mêlé au colza; le coton.

(1) Mauvais nom. Les jeunes pousses, sorties depuis quelques jours, montrent une très-petite feuille lancéolée, mucronée, sous chaque pédoncule. Chacune est accompagnée de deux stipules infiniment petites, molles d'abord, qui persistent, croissent et durcissent après la chute de la feuille; les baies sont rougeâtres, de la grosseur d'une cerise, mucronées.

Autour des villages le *Tamarix Articulata* forme des ombrages légers, infiniment gracieux, mais tristes comme ceux des pins, auxquels il ressemble étrangement. Les villages, d'ailleurs éloignés les uns des autres, offrent tous l'aspect de la décadence. La plupart sont entourés de fortes murailles flanquées de tours, et dans plusieurs, cette enceinte n'enferme plus que quelques chaumières.

Muttrah est une ville fort ancienne, et au milieu de cette contrée toute musulmane, elle paraît plutôt hindoue. Elle est bâtie sur un terrain très-raviné, au bord de la Jumna. Ses rues sont les plus étroites, les plus tortueuses, les plus montueuses et les plus sales que j'aie encore vues. Sa population n'est probablement pas moindre de 40,000 âmes. Il y a une grande mosquée, avec deux minarets couverts d'émaux et presque ruinés, qui me paraît avoir près de deux siècles. Le Fort, dont les ruines dominent la ville, est probablement encore plus ancien. Les édifices du culte hindou sont plus modernes. Je les visitai un jour de fête, et le peuple rassemblé y chantait mieux que je n'ai encore entendu en ce pays, une musique fort semblable à celle des vêpres. Des légions de singes habitent parmi les ruines et courent sur les maisons, sautant sans peine d'un côté à l'autre des rues les plus larges. Il serait excessivement dangereux d'en tuer un, beaucoup plus que de tuer un homme, car cet animal est sacré pour deux raisons : d'abord, dans la guerre de Ceylan contre l'Inde, les singes se mirent du côté des Indiens ; puis, le singe est une des incarnations de *Vischnou*. Les natifs néanmoins voient sans déplaisir ces animaux captifs chez les Européens, tourmentés par les enfants ; de même qu'ils battent à outrance les bœufs qu'ils révèrent.

Le ministre du Rajah de Gwalior bâtit en ce moment à Muttrah un temple nouveau, qui ressemble à une caserne ou à une filature de coton ; il n'en diffère réellement que par les peintures monstrueuses de la mythologie hindoue dont ses murs sont couverts, et une sorte de façade sculptée à jour, travail qui se fait aussi bien aujourd'hui qu'au temps où fut élevé le Tadge.

Muttrah est une forte station militaire. Deux régiments de sipahis et un de cavalerie légère native, le premier corps de cavalerie indienne que j'aie vu, et un superbe corps vraiment, avec une batterie d'artillerie, y sont placés sous les ordres d'un général (le brigadier Richards, le même qui était à la tête de l'armée d'Arracan, dans la guerre de lord Amherst), qui commande aussi les forces d'Agrah. La frontière vers l'ouest est toute voisine, bien qu'elle ait été reculée un peu du côté de Burtpour, après la prise de cette place, dont une petite garnison anglaise occupe les ruines ; et le Rajah de

Gwalior est derrière, le plus puissant des princes demeurés indépendants de ce côté du Setludje.

Au reste, l'immense pouvoir du Gouvernement lui permettrait de dégarnir cette frontière de ses troupes, sans la laisser exposée à aucune agression ; ce n'est pas de l'extérieur de ses possessions que la Compagnie a rien à craindre : le seul danger pour elle, c'est la révolte de sa propre armée et non les hostilités d'aucune autre. Le gage de son obéissance, c'est la certitude d'une existence douce sous le Gouvernement anglais ; il n'y a, d'ailleurs, si j'en crois des gens qualifiés pour bien observer, aucune affection pour lui parmi les sipahis. Jadis les officiers s'entendaient mieux à s'attacher leurs soldats. Mais, qui m'a dit cela ? Ce sont des hommes de quarante à cinquante ans, jaloux peut-être des vingt ans de leurs jeunes camarades ; j'y soupçonne cependant quelque vérité.

Le général Richards qui sert depuis trente-cinq ans dans l'Inde, sans être jamais retourné en Europe, estime que plusieurs régiments de cavalerie native valent des régiments européens. Jamais nous n'arrivons au degré d'adresse où les natifs parviennent comme cavaliers, lorsqu'ils sont enseignés par des écuyers européens. Pour l'infanterie, c'est autre chose : il y a une certaine confiance du soldat européen dans la baïonnette de son fusil, que le sipahi n'acquiert pas. L'Indien à pied regarde ce que font ses voisins, pour régler sa conduite sur la leur. Placé entre les meilleures troupes européennes, il imite parfaitement leur courage.

A proportion gardée du nombre, l'établissement militaire du Bengale est moins dispendieux que celui des deux autres présidences, et c'est la raison pourquoi le pays de Malwa et quelques territoires sur la Nerbudda, plus voisins encore de Bombay, sont occupés par des troupes du Bengale. Les armées de Madras et de Bombay ne se recrutaient, récemment encore, que parmi les plus basses classes de la population. Elles ont cessé d'y être admises depuis peu, et ces armées se recrutent maintenant parmi des castes meilleures et parmi les sipahis du Bengale, qui en quittent le service pour entrer dans celui de ces établissements, où il est le mieux payé. Les Parias à Madras faisaient de mauvais soldats ; seuls, d'entre les basses castes, les Tchamars (1) en faisaient d'excellents.

Ici, et à Agrah, pour la première fois, j'ai vu plusieurs jeunes femmes

(1) *Tchamars*. Cordonniers, selliers, bourreliers, tanneurs, corroyeurs, caste qui travaille les peaux.

de sang mêlé, dont la couleur indiquait évidemment l'origine, qui avaient été envoyées en Europe pour leur éducation. Invariables en Angleterre parmi la classe à laquelle leurs pères appartiennent, elles reviennent toutes dans l'Inde. Malheur à celles qui n'ont ni beauté ni fortune pour tenter le goût ou la pauvreté de quelque jeune officier! Mais un de ces avantages, le dernier surtout, suffit à les établir.

Le 27 février 1830. — A Jeyt, 13 mil. (3 $\frac{3}{4}$ l.) de Muttrah. = (Bindrabun.)

Bindrabun, sur les bords de la Jumna, à 4 mil. (1 $\frac{1}{4}$ l.) environ à l'est de la route de Dehli, est une ville fort ancienne et plus considérable encore, il me semble, que Muttrah. Elle est réputée des plus saintes parmi les Hindous, davantage que Muttrah possède à un moindre degré. Ses temples sont visités par de nombreux pèlerins, qui font leurs ablutions dans le fleuve, sur des ghauts fort beaux. Tous ces édifices sont bâtis de grès rouge, mais d'une variété plus compacte, d'une couleur moins foncée et moins désagréable que les ouvrages d'Agrah : il vient des environs de Jeypour (200 milles, 58 lieues). Deux de ces temples ont la forme mitrale des anciennes constructions hindoues; mais sans l'accompagnement de petits clochetons qui semblent jaillir, dans les monuments semblables à Bénarès, de la grande mitre qui détermine la forme de l'édifice. Ils n'en sont que d'un meilleur effet, pour être plus simples. Ils sont à moitié ruinés. Une ruine plus grande et plus curieuse est celle d'un temple de forme inusitée, dont le vaisseau intérieur ressemble assez bien à celui d'une église gothique (par ses dimensions à une église de village seulement). De sa voûte, pendent une foule de sculptures bizarres, que l'on prendrait pour des pièces de bois tournées. Une multitude innombrable de cloches et de sonnettes sont sculptées en relief sur les piliers qui la supportent et sur ses murs, travaillées dans le même style gauche et roide de la sculpture en bois.

Plusieurs Rajahs indépendants des contrées de l'ouest, et quelques-uns de leurs ministres, qui les ont bien volés sans doute, élèvent maintenant, à Bindrabun, des édifices d'un goût différent, moins original, mais meilleur; et ils y prodiguent les ornements dispendieux des *Screen Works*. Comme à Bénarès, il y a dans ces temples nouveaux des logements pour les Brahmanes. Après Bénarès, Bindrabun est la plus grande ville tout à fait hindoue que j'aie vue. Je n'y ai pas aperçu une mosquée. Ses environs sont ombragés de grands arbres qui paraissent de loin comme une île au-dessus de la plaine aride. Le Douâb, que, du haut de ses pagodes, l'on voit s'étendre

sur l'autre rive de la Jumna, est cependant encore plus nu que les campagnes de la rive droite.

Aucun Européen ne réside à Bindrabun. Jeyt n'est qu'un médiocre village.

Le 28 février 1830. — A Chatta, 11 mil. (3 $\frac{1}{4}$ l.) de Jeyt.

Ce village est une grande forteresse de bonne mine à l'extérieur, mais il ne faut pas y entrer; au dedans il n'y a que de la misère, et, comme partout, excepté peut-être à Bindrabun et à Muttrah, de la décadence.

Aujourd'hui, le dernier jour du mois, il y en a juste un que l'hiver a fini, à Bandah. Le vent du N.O. a cessé de souffler depuis ce jour avec régularité; les nuits ont cessé d'être froides; les fortes pluies de la mi-février, d'une violence tout à fait inusitée en cette saison, ont déterminé la clôture complète de l'hiver, au lieu de le faire renaître. Le 20, à Agrah, orage terrible au coucher du soleil, tonnerre continuel dans les régions élevées du ciel, que des éclairs éblouissants coupent d'une multitude de traits de feu; grêle très-grosse; vent violent de l'ouest; la pluie qui succède à la grêle et qui tombe à peine pendant une heure, submerge les parties basses de la campagne.

Il ne gèle pas en hiver à Agrah; mais on y fait aisément de la glace pendant les nuits froides du mois de janvier, en exposant au rayonnement céleste des vases de terre remplis d'une mince épaisseur d'eau, isolés sur un lit épais de bois de cannes à sucre. La glace ainsi produite est conservée dans plusieurs glaciers garnies pareillement de bois de cannes, et partagée chaque jour, pendant l'été, entre les membres de la station qui ont souscrit à la dépense commune. On estime qu'on ne consomme qu'un dixième de la glace enterrée : neuf dixièmes fondent dans la glacière. La souscription est d'environ 200 fr. pour en avoir 3, ou 4, ou même 5 livres par jour, pendant 4 ou 5 mois; ce qui fait de 6 à 800 livres, et établit le prix de la livre consommée, ou le prix d'été, à environ 0^f,35, et celui de la livre enterrée, ou le prix d'hiver à 0^f,03.

Du 20 au 24 février, à Agrah, on commençait à fermer les maisons de neuf heures du matin à trois et demie, quatre heures de l'après-midi; mais sans grandes précautions. Personne n'eût désiré de punka. Le feu eût été inutile le soir aux plus frileux, et incommode à tous pendant le jour. Le soleil, dès neuf heures, est d'une chaleur extrême; et depuis le jour de mon départ d'Agrah, je règle l'heure de mon départ chaque matin, de façon à arriver vers celle-là au

terme de ma marche. Mes domestiques souffrent eux-mêmes de la chaleur de midi, et, ce qui n'était jamais arrivé depuis Calcutta jusqu'à Bandah, ils sont tous prêts le matin à l'heure que j'ai fixée la veille pour le départ.

Il y a cependant, dans cette chaleur, une circonstance particulière : sous ce soleil terrible, je ne transpire pas. C'est que la sécheresse est extrême. En même temps je n'ai jamais soif.

Depuis l'orage du 20, à Agrah, le ciel a souvent été couvert; mais le vent a soufflé assez régulièrement du N. ou du N.O. Ce n'est donc pas encore le *Garmi*, گرمی, mais ce n'est plus le *Djarra*, جزا. Malgré l'excessive chaleur du soleil, personne ne porte encore d'habit d'été. Qu'importe-t-il aux gens qui règlent leur marche sur la sienne, et ne s'y exposent jamais quand sa chaleur est incommode?

Unanimité parmi les trois médecins que j'ai vus à Agrah, pour menacer tôt ou tard d'hépatite chronique quiconque brave souvent ses rayons. Ils ne parlent pas de son influence, ainsi qu'on le fait à Calcutta, comme d'un coup de pistolet à bout portant, mais ils disent qu'ils ont vu se détruire la santé de tous ceux qui ne s'en sont pas défendus. Ils s'accordent aussi à regarder comme excellent mon régime alimentaire, dont j'ai retranché presque absolument l'usage des liqueurs spiritueuses; mais ils disent qu'il serait le plus funeste pour moi, s'il me donnait dans le climat une confiance que nul Européen ne peut avoir impunément. Pour ceux qui se soumettent à ses exigences et qui vivent avec quelque sobriété, il est, disent-ils, parfaitement salubre.

La petite vérole est aussi commune et aussi meurtrière parmi les natifs qu'elle l'était en Europe avant l'introduction de la vaccine, pratique à laquelle ils ne se soumettent qu'avec une extrême répugnance : les Musulmans partagent les frayeurs de souillure qui assiègent perpétuellement les Hindoux; ils ignorent d'ailleurs les objections turques du fatalisme.

La maladie vénérienne est très-répan due; et, quoique généralement moins violente qu'en Europe, ce n'est que par un léger traitement mercuriel que le médecin peut être assuré de l'extirper radicalement.

J'ai remarqué que le sulfate de quinine agit avec bien plus de succès contre les fièvres intermittentes, que la quantité de quinquina supposée équivalente à la dose qu'on en prescrit. La dyssenterie est un des maux les plus communs et les plus dangereux. Le choléra-morbus est plus rare.

Peu de natifs consultent les médecins européens. Les préjugés religieux leur défendraient souvent de prendre nos remèdes. A Calcutta, où la po-

pulation, dans toutes les classes de la société, est, il faut le dire, beaucoup moins respectable, ces préjugés sont bien plus faibles, et, à l'exception des lavements, pour lesquels ils ont la même curieuse horreur que les Anglais, les natifs avalent sans façon tout ce qui vient de chez l'apothicaire.

Le 1^{er} mars 1830. — A Horal, 14 $\frac{1}{2}$ mil. (4 l.) de Chatta.

Horal, restes d'une ville assez grande, devenue aujourd'hui un village. Il y a un bassin superbe, profond de cinq à six mètres en cette saison, et de plus de dix mètres en été. On y descend par des escaliers de pierre, élevés sur tout son périmètre. C'est un carré qui n'a pas moins de 6,000 mètres de surface. Le fond n'en est pas herbeux; l'eau, par transparence, en est limpide, incolore, et, par réflexion, d'un vert-pré opaque.

Le 2 mars 1830. — A Bomini-Khéra, 12 mil. (3 $\frac{1}{2}$ l.) de Horal.

Laissé sur la gauche quelques villages entourés de hautes murailles. Profusion de tombes et de mosquées à l'entour. La fig. 9, Pl. XX, représente leur forme la plus commune.

Le 3 mars 1830. — A Sieri, 16 $\frac{1}{2}$ mil. (4 $\frac{3}{4}$ l.) de Bomini-Khéra.

Le pays, en général, assez bien cultivé. Les Dattiers assez communs dans les lieux incultes. Les villages rares et populeux, bâtis sur une butte de terre élevée de quelques pieds au-dessus de la campagne.

Arrivé avant ma tente, par une pluie affreuse, je m'étais réfugié dans une mosquée. J'y reçus un message que je compris mal, et auquel je répondis affirmativement, croyant qu'il ne m'en coûterait pas davantage pour renvoyer le messenger satisfait; mais il revint bientôt après avec deux chaises qu'il plaça l'une auprès de l'autre, et pour l'une desquelles je quittai aussitôt la pierre humide de ma mosquée. J'étais à peine assis, qu'un groupe caché derrière des arbres voisins se montra: c'était un cavalier natif, de bonne mine, bien vêtu, suivi de quelques domestiques à pied. Il mit pied à terre sur la route, et s'avança vers moi après quelques salams faits à distance. Je compris que j'avais accordé une audience sans le savoir, et une audience assise. Incertain de la qualité de mon solliciteur, mais satisfait d'ailleurs de son extérieur respectable, je ne songeai pas à rétracter le mot qu'on m'avait surpris, et je fis signe à l'inconnu de s'asseoir près de moi. Il débuta par la préface indienne d'une visite à un supérieur, l'offre d'un petit présent:

c'était une roupie qu'il tenait sur un mouchoir. Je la touchai par politesse et lui fis signe de la garder. Il me donna alors à lire un long papier écrit en anglais, dont il désirait connaître le sens. C'était une lettre du résident de Dehli, qui l'informait de la continuation d'une petite faveur accordée depuis longtemps par le Gouvernement à sa famille (un djaghir de 1600 roupies, 4,000 f., annuellement). Mon homme était donc un seigneur tenancier de l'État. Prenant goût à ma complaisance, il fit signe à l'un de ses serviteurs, qui exhiba sur-le-champ une plume, de l'encre, du papier, et il me pria de lui traduire son acte en persan. C'était trop pour ma science et pour mon obligeance, et je le congédiai sans beaucoup de cérémonies. Ce qui me rendit brusque à la fin, c'est que je remarquai qu'il avait gardé ses souliers, et j'étais incertain si, dans un homme de sa classe, ce n'était pas une liberté plus digne d'un coup de pied au derrière, pour réponse, que d'une politesse en échange. Le cas était compliqué. J'avais, sans le savoir, accordé le siège : les souliers ne s'ensuivaient-ils pas ? d'autant plus que c'était en plein champ que je donnais audience, non sur l'aire de ma maison ou de ma tente. Qui n'aime mieux faire une incivilité que la recevoir ?

Le 4 mars 1830. — A Furriddabad, 10 $\frac{1}{2}$ mil. (3 $\frac{1}{4}$ l.) de Sicri. = [Balamghur.]

Balamghur, village situé à moitié chemin sur la route, est la résidence d'un Rajah passablement riche. Il habite dans un Fort assez grand, entouré d'un rempart de terre et d'un fossé. Des misérables en guenilles montent la garde avec un fusil à mèche à la porte de ce château. On voit s'élever de son intérieur, au-dessus de ses murs de boue, quelques petites Pagodes et des constructions neuves d'assez bon goût. La campagne autour de Balamghur est ornée : les chemins sont plantés d'arbres, etc., etc. — C'est la conséquence du Rajah. Les Anglais n'ont pas cette sorte de magnificence qui tient au sentiment national, et tourne au profit du pauvre peuple. Ils entretiennent, il est vrai, quelques-uns des monuments classiques de l'architecture indienne : autour de leurs stations, ils font des chemins excellents, mais c'est pour eux-mêmes et pour eux seulement. Ils n'ont point de sympathie pour les natifs et ne sont rien pour eux. Ils ne percent pas de puits, ne creusent pas de bassins pour donner de l'eau à un village, réduit quelquefois à en aller chercher à plusieurs lieues, ou pour les pauvres voyageurs sur la route ; parce que, sur la route, ils n'en ont pas besoin eux-mêmes. Sans doute leur Gouvernement est un immense bienfait pour les classes inférieures du peuple ; mais c'est que le peuple auparavant était aussi misérable que possible. Ils vivent entièrement comme

des étrangers campés au milieu du pays qu'ils ont conquis. Ils jouissent de leur conquête avec modération, avec équité, parce que l'une et l'autre leur seraient commandées par leur propre intérêt, si elles ne leur étaient inspirées par leur éducation européenne; mais ils n'ont aucune sympathie pour le peuple vaincu. Ce sentiment généreux, la sympathie, les Anglais, comme individus aussi bien que comme nation, semblent rarement l'éprouver pour des peuples étrangers. Leur esprit national, qui est si puissant, est généralement exclusif : peut-il en être autrement? N'est-ce pas l'essence de ce sentiment? Leur individualité politique, si nettement marquée par la circonscription de leur territoire insulaire, la petitesse de ce territoire, la similitude du climat de ses diverses parties, de là, celle de ses productions, et par suite celle du régime alimentaire de ses habitants, l'uniformité de leurs mœurs, de leur langage, tout cela fait un Anglais si semblable à un autre, qu'il ne peut manquer d'avoir pour cet autre un penchant instinctif de bienveillance, de préférence, très-puissant. En France, les mêmes raisons d'esprit national n'existent pas. Nous sommes plusieurs nations : nous parlons des langues absolument distinctes. Nos hommes du midi ont les cheveux noirs, ceux du nord les ont blonds; des tempéraments différents prévalent chez les uns et chez les autres. Les premiers boivent du vin, les seconds de la bière ou de l'eau. Non, le pays que bornent la mer, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin, n'est pas fait pour une règle politique uniforme; ses institutions doivent se prêter aux diversités des penchants et des mœurs de ses habitants, déterminés en partie par le climat et la nature.

Je me prends souvent à penser à l'Europe, quand je cherche à arrêter mes regards sur le tableau de la société indienne. Est-ce le mal du pays qui ramène ma pensée vers l'Europe? non. Mais le tableau de la société indienne est une feuille de papier blanc où mon esprit ne trouve rien à lire. L'existence d'un peuple sauvage peut être quelquefois pittoresque; mais quand on en a saisi et marqué les traits originaux, elle n'offre plus qu'un spectacle insipide. Un ordre social, à demi barbare, n'a pas même l'originalité pittoresque, l'étrangeté d'une tribu de sauvages; c'est pour la curiosité de notre esprit et l'exercice de notre intelligence un sujet négatif.

Furridabad est un grand village populeux; jadis ce fut une ville. Il y a autour des tombes nombreuses alignées en quinconce serré, sans arbres ni mosquées à l'entour. C'est la première fois que je vois un cimetière musulman aussi régulier.

Le pays, si plat depuis Agrah, s'anime ici de quelques ondulations de

terrain à peine sensibles. Ce ne sont probablement que des sables amoncelés çà et là par le vent.

Cependant, à une lieue environ vers l'ouest, s'élève un humble rideau de collines que j'ai commencé à apercevoir depuis Pulwul. Il court sensiblement du S. au N., comme la direction de la route, dont il se tient à une distance assez uniforme. Son élévation atteint à peine une trentaine de mètres.

Il est formé d'un Grès compacte à grain très-fin, sans ciment apparent, d'une extrême dureté, variable en couleur, du blanc au gris enfumé et au vert sale, parsemé fréquemment d'amas globuleux d'une substance grenue, noirâtre, matte, devenant rougeâtre par la décomposition (que je suppose être de l'oxyde de fer), et d'autres amas aplatis, d'une substance brillante comme certaine variété de mica, noirâtre, dont j'ignore la nature : je soupçonne cependant que c'est de l'oxyde de Manganèse. — (G. 105). Quartz compacte (Grès) en couches d'un mètre d'épaisseur environ, dirigées du N. 10° E. au S. 10° O., inclinées à l'E. de 20 à 25°. A deux milles ($\frac{1}{2}$ l.) à l'O. de Furridabad. — (G. 106 et G. 107). Variétés du même, renfermant des amas de mica, d'oxyde de fer et de *manganèse*? Ces derniers, souvent détruits par l'exposition à l'air, rendent la roche celluleuse : elle varie d'ailleurs légèrement pour la finesse de son grain et sa couleur.

Des roches semblables à celles-ci se trouvent en bancs intercalés parmi les grès dont est formé le plateau du haut Bundelkund. J'en ai signalé quelques couches au Ghaut de Kuttrah. Une couche pareille recouvre assez généralement le conglomérat adamantifère de Pannah; et les assises inférieures de ce grand dépôt arénacé qu'on voit au-dessus des syénites à Adjighur et à Kallinger, offrent souvent la même apparence.

Cependant, aucune couche évidemment arénacée n'accompagne ici ces roches ambiguës. Aucune association géologique ne jette de jour sur l'incertitude de leur nature minéralogique. N'est-ce pas du Quartz compacte?

J'ignore jusqu'où ces roches se prolongent vers l'Ouest; elles s'étendent au moins jusqu'aux limites de l'horizon. La surface unie en grand, de l'humble plateau qu'elles forment au-dessus des plaines riveraines de la Jumna, est d'une extrême âpreté. Elle est couverte de jungles misérables, de *Zyzyphus*, etc., etc., et de *Butea frondosa*, arbre que je n'avais rencontré qu'accidentellement depuis que j'étais descendu des montagnes du Bundelkund. Le *Capparis aphylla*, si commun dans les plaines sablonneuses d'alentour, manque à cette association.

Ce jour, coup de vent de l'ouest très-violent; il déchire et renverse ma tente.

Le 5 mars 1830. — A Dehli, 15 $\frac{1}{2}$ mil. (4 $\frac{1}{2}$ l.) de Furridabad, et séjour jusqu'au 13 mars.

Les Grès d'hier se rapprochent de la route et se lient d'une manière obscure à des Gneiss et des Micaschistes qui font de légères saillies à la surface du sol.

J'y reviendrai plus tard.

DEHLI. — Des ruines, d'une grandeur inaccoutumée dans l'Inde, annoncent l'approche de Dehli, de quelque part qu'on y arrive. En venant d'Agrah, elles bordent pendant plus de 5 mil. (1 $\frac{1}{2}$ l.) la route qui mène à la ville moderne. Ici, ce sont des tours massives qui flanquaient jadis une forteresse dont les murailles sont tombées; là, c'est une voûte élevée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail dont le sommet est encore garni de créneaux; quelques pans de murailles se tiennent debout alentour. Ce sont les restes d'un palais, alors qu'il n'y avait de sécurité pour la richesse et le pouvoir que derrière des remparts. Des obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent de toutes parts dans la campagne, restes de la lourde architecture des édifices patans; leur base est enterrée dans des monceaux de débris où fleurissent tristement quelques arbustes épineux. L'on marche sans cesse sur des murs que les siècles ont nivelés avec le sol. Leur mosaïque de briques marque le plan des humbles demeures où jadis habita la multitude. Parmi les ruines d'un âge plus ancien, on voit dispersés çà et là des monuments d'une forme élégante et légère, peints de couleurs éclatantes. . . Ce sont des tombes mogoles, avec les dômes dorés de leurs mosquées et leurs minarets recouverts d'émaux. Ainsi, des images adoucies de la mort disputent le premier plan de ce tableau mélancolique aux scènes effroyables de carnage et d'incendie que rappellent ces campagnes solitaires et désertes; car il n'est point de lieu sur la terre où tant de sang ait coulé. L'histoire garde le souvenir de désastres plus grands encore : à peine savons-nous où fut Carthage. . . Mais Carthage ne tomba qu'une fois, et en moins de quatre siècles, Timour et Nadir passèrent à Dehli (1).

Pourquoi les victimes échappées aux grandes infortunes périodiques de cette malheureuse cité revinrent-elles toujours chercher un refuge après

(1) Timour, en 1397; Nadir-Schâh, en 1738.

l'orage sur cette terre funeste? Je l'ignore. L'Inde offre fréquemment ce problème à la méditation. Le hasard seul semble y avoir marqué la place des grandes cités; et malgré des maux inouïs qui auraient dû les en éloigner à jamais, les hommes souvent sont restés fidèles au caprice de cette première indication. La ville moderne de Dehli compte encore 200,000 habitants.

Son enceinte actuelle est celle qu'elle avait au temps de Schahdjéhan, qui en est en quelque sorte le fondateur, et qui lui imposa son nom (Schâhdjéhanabad); mais l'ancien nom de Dehli, qui continua de prévaloir dans la ville même, est le seul sous lequel elle soit connue aujourd'hui des populations d'alentour. L'une de ses portes cependant s'appelle encore vulgairement la porte de Dehli; elle est ouverte au sud, et regarde les campagnes couvertes de ruines où la ville ancienne semble s'être avancée constamment vers le nord dans la succession des siècles. L'enceinte de Schahdjéhan est une haute et forte muraille crénelée, flanquée de tours de distance en distance, et défendue elle-même par un fossé peu profond. J'en estime le périmètre à 6 ou 8 mil. (2 l.) : elle s'appuie en arc à un bras de la Jumna, où sans doute coulèrent jadis toutes les eaux de ce fleuve.

Plusieurs rues droites et larges traversent le nouveau Dehli : ce sont comme des routes au travers des quartiers de la ville moins accessibles, qu'elles enferment dans leur intersection, et où ne sont ouvertes que des voies étroites et tortueuses. Cependant, je n'ai pas encore vu dans l'Inde de ville aussi bien percée. Ici, dans les rues où, comme c'est le cas partout à Bénarès, des voitures ne peuvent passer, on conçoit du moins que l'air puisse circuler. Peu de maisons ont plus d'un étage, et la plupart sont à rez-de-chaussée. Il y en a très-peu de grandes et de belles, comme on en voit tant à Bénarès; mais il y a en revanche beaucoup moins de huttes ruinées. Ici, les maisons sont bâties de pierre ou de briques cuites ou simplement desséchées au soleil, et presque toutes ont des toits en terrasse parfaitement entretenus.

Le palais impérial, grande forteresse enfermée dans la ville, s'appuie à la branche de la Jumna qui la borne à l'Est. Ses abords sont bien découverts. Son rempart crénelé est bâti du même style que celui du Fort d'Agrah, et des mêmes matériaux. Il n'est pas plus magnifique, mais il le paraît bien davantage. On sait qu'il n'a été élevé que pour protéger la demeure d'un seul homme, tandis que le Fort d'Agrah servait à la défense d'une grande cité. Il y a plus de grandeur dans celui-ci, et plus de magnificence dans celui-là. La grandeur sans utilité, c'est la magnificence.

Versailles n'est que magnifique; Toulon et les ports de la Tamise sont mieux que cela.

Les seuls édifices publics dans l'Inde sont ceux du culte. Ils sont moins nombreux à Delhi que dans beaucoup d'autres villes moins considérables, mais plus remarquables qu'en aucune autre. Le plus grand de tous est le *Djuma Mosjéd*, ou la grande mosquée. C'est une immense cour carrée, bordée sur trois de ses côtés par une galerie que supporte une double rangée d'arcades à jour, et au fond de laquelle s'élève, sur une quadruple rangée de piliers, la voûte de la mosquée. Elle est surmontée de trois dômes, et flanquée de deux minarets qui n'ont guère moins de 65 mètres de hauteur. Au milieu de la cour est un bassin où le peuple fait ses ablutions avant d'approcher du vestibule sacré. Dans un de ses angles, on voit un gnomon d'une construction bizarre, qui me semble peu propre à indiquer avec précision les heures de la prière.

On monte au Djuma Mosjéd par un magnifique escalier. En arrivant au sommet de ces degrés, sur le seuil de la mosquée, on se trouve déjà à un niveau supérieur à la hauteur moyenne des maisons de la ville : c'est le lieu le plus favorable pour la voir. On domine sur ses toits en terrasse, dont la couleur uniformément blanche et les lignes régulières, agréablement diversifiées par les cimes légères d'une multitude d'arbres qu'on remarque à peine en marchant dans les rues, forment un tableau plein d'élégance et de gaieté. Les rues étroites et tortueuses sont toutes masquées; le regard ne pénètre que dans les larges avenues dont j'ai parlé, et dont une aboutit du palais impérial à la mosquée, et l'œil s'y promène librement avec la foule qui l'anime sans cesse. Ce n'est pas seulement l'éclat et la variété des couleurs dans les costumes qui rendent si pittoresques les figures de ce tableau; ce n'est pas seulement aux circonstances opposées que la population des villes européennes doit de l'être si peu. Une ville d'Europe est une fourmilière où chacun, pressé par le besoin, se montre toujours au travail; la multitude ne sort de ses demeures que pour reprendre sa tâche de la veille; appesantie par l'excès de cette tâche journalière, souvent déformée par elle, elle suit automatiquement la ligne droite; chacun se presse, le riche se hâte comme le pauvre. Cependant la vitesse des mouvements n'est pas favorable à la grâce; dans cette scène, satisfaisante peut-être pour l'esprit qui médite sur l'ordre social auquel elle doit son retour quotidien, il n'y a rien qui plaise aux yeux, rien qui puisse charmer le goût. — La démarche lente, l'indolence d'une multitude asiatique, sont, au contraire, pleines de grâce et de noblesse; on y

rencontre rarement l'expression de la grossièreté, jamais celle de la brutalité; les contenance les plus rudes n'y sont que fières; la foule oisive jouit de son repos comme d'un bien qui lui est familier; l'excessive misère qui en est la conséquence, semble ne pas l'attrister; elle n'a pas de plaisirs vifs et bruyants; elle marche aussi lentement aux spectacles qu'elle aime, qu'au travail léger où le soin de sa subsistance l'oblige quelquefois. Cependant, l'organisation physique de ce peuple est plus agile que la nôtre; elle est plus souple, plus élastique; c'est cette puissance de mouvement contenue qui lui donne tant de grâce au repos. Écrasée de travail pendant la semaine, la basse classe, en Europe, dans les grandes villes surtout, est plus disgracieuse encore dans l'oisiveté du dimanche. Elle en jouit gauchement, comme le parvenu, d'avantages pour lesquels il n'était pas né.

Les dômes dorés d'une petite mosquée assez voisine du *Djuma Mosjéd* brillent parmi le feuillage des Lilas des Indes (*Melia azedarach*) et des Tamarins dont les cimes s'arrondissent au-dessus des maisons. C'est là que Nadir s'assit pour contempler le massacre qu'il avait ordonné. Il ne semble pas que son horrible célébrité en éloigne les dévots musulmans.

Schâhdjéhan trouva sur le sol où il bâtit le nouveau Dehli, des monuments d'un âge antérieur. Il en est un qui subsiste encore, c'est le *Kala Mosjéd*, كالا مسجد, ou la Mosquée noire. De la grande mosquée, on la voit s'élever au-dessus d'une des parties les plus pauvres et les plus désertes de la ville, plutôt comme une forteresse que comme un temple. Deux tours coniques flanquent sa porte, où l'on monte par un long escalier. D'épaisses murailles ferment, comme une prison, sa petite cour carrée, autour de laquelle règne une galerie massive dont la voûte est partout surmontée de petits dômes informes. C'est sans doute un édifice des premiers conquérants Afghans de l'Inde : on ignore son âge. La couleur qu'elle a reçue du temps lui a donné son nom.

D'autres mosquées, sans antiquité et sans magnificence, se font remarquer, de distance en distance, à leurs minarets élancés. On ne distingue aucune pagode. Cependant, plus de la moitié des habitants de Dehli sont hindous, mais ils constituent la partie la plus pauvre de la population. Leurs pagodes sont rares, petites et misérables.

Au delà de l'enceinte de la ville, sur laquelle les regards s'arrêtent si agréablement, ils rencontrent à l'Est et au Nord la large nappe d'eau de la Jumna, et se perdent dans l'horizon de verdure qui couvre en cette saison le Douâb. Au Sud et à l'Ouest, ils errent parmi les ruines dont la campagne

est parsemée. Sa teinte, de ce côté, est triste et brunâtre; elle convient aux objets qui se dessinent sur elle.

Le Djuma Mosjéd est, de tous les édifices musulmans, celui que j'aime le mieux. Revêtu du même Grès rouge que ceux d'Agrah, sa couleur est peu flatteuse, mais la grandeur, l'élégance et la simplicité de ses proportions la font oublier : la dureté de sa teinte, d'ailleurs, n'est pas relevée par la bigarrure contrastante des marqueteries de marbre noir et blanc, prodiguées dans les monuments d'Agrah. On ne voit ici qu'une inscription arabe incrustée dans le parement; elle surmonte l'immense ogive de la porte principale. Si j'étais Musulman, je me ferais dévot pour venir prier souvent dans ce beau lieu.

Quelques parties de la ville étaient absolument ruinées et désertes quand les Anglais s'en emparèrent, en septembre 1803. Elles se sont nettoyées et rebâties. Il est probable que la population a doublé depuis cette époque; cependant elle n'est encore connue qu'avec une bien vague approximation. En passant sous l'empire d'une police européenne, la meilleure qui soit faite dans l'Inde, Dehli n'a perdu de son caractère national que les traits fâcheux, l'excessive malpropreté de la voie publique, son encombrement, et les toits de chaume, qu'on voit ailleurs si fréquemment appuyés à des demeures magnifiques pour y mettre le feu quelque jour. Je dois noter un règlement bien sage du magistrat, M^r T. P. Metcalfe, qui défend aux habitants de sortir armés. Une telle prohibition faite aux voyageurs sur les routes de l'Inde, serait une injustice du Gouvernement, parce qu'il y pourvoit très-mal à leur sûreté; mais dans les villes placées sous le contrôle immédiat de ses officiers, elle devrait être générale.

C'est autour du palais impérial qu'habitent la plupart des Omrahs déchus, qui y figurent encore une sorte de cour devant une ombre de souveraineté. Quelques-uns, Zémindars et Djaghirdars, sont maintenus par cette faveur du Gouvernement dans une aisance honorable; mais le plus grand nombre ne subsiste d'une manière quelque peu respectable, que par le secours des chétives pensions d'un maître pensionné lui-même.

L'isolement d'un vaste terrain, dans la partie septentrionale de l'enceinte des murs, parut propre aux Anglais, malgré cette circonstance, à devenir le lieu de leur séjour. C'est là qu'est le palais du Résident, environné de quelques belles maisons bâties à l'italienne. La plus remarquable est celle de la Begum-Sumrou. L'État y construit maintenant une cour de justice, et un particulier, le colonel Skinner, une église. Les accroissements conti-

nuels de la ville cernent de toute part cet îlot européen, dont les habitants commencent à regretter de ne s'être pas établis d'abord hors des murs.

GOUVERNEMENT. — Après les sièges des trois présidences de l'Inde, Dehli est le lieu de la plus grande concentration du pouvoir anglais. Il y est exercé par le Résident, et un très-petit nombre d'officiers soumis à son contrôle. Ses fonctions politiques consistent dans l'entretien de relations avec une multitude de petits États indépendants qui bordent cette frontière anglaise; — directes, avec ceux de ces États près desquels leur petitesse ne permet pas au Gouvernement d'accréditer un agent spécial; médiates, avec les cours plus puissantes auprès desquelles des agents particuliers représentent la Compagnie. Les agences politiques du Népal, à l'exception de Catmandou, celles de Korah, de Burtpour, de Jeypour, d'Admir, et d'autres dans les territoires de l'Ouest, sont subordonnées à ce Résident. C'est par lui que leurs titulaires communiquent avec le département des affaires politiques à Calcutta. Placé si près du Setludje, c'est à lui d'observer la puissance de Rendjit-Sing, retranché derrière ce fleuve. Une confédération politique, dont l'appellation religieuse est la même que celle des provinces du Pendjâb soumises à Rendjit-Sing, occupe une assez vaste contrée sur sa rive gauche. Nonobstant l'indépendance avouée de ces États Sikes, dont Sirhind est la capitale, des forces anglaises sont stationnées sur plusieurs points de leur territoire, à Loudhiana surtout, pour le protéger, dit-on, contre les incursions de Rendjit-Sing auquel ils ne pourraient résister. Ainsi, ce n'est jamais sur un pied d'égalité politique que le Résident de Dehli traite avec les nombreux alliés du Gouvernement anglais; mais il doit leur faire oublier, dans les relations plus nombreuses qu'importantes qu'il entretient avec eux, ce que l'inégalité trop vivement marquée aurait pour eux d'insultant.

Enfin, la famille impériale est commise à sa garde et à sa surveillance. C'est par lui que le titulaire de l'Empire Mogol communique avec le Gouverneur général de l'Inde. Ce soin est un des plus faciles de sa haute situation.

Mais les fonctions de cet officier ne sont pas seulement politiques. Comme juge civil et criminel, il décide en dernier appel, sans recours en cassation, des causes jugées par les Magistrats (*Magistrates*), les Juges (*Judges*) et les Commissaires (*Commissioners*) d'une contrée qui compte plus de 8 millions d'habitants. Il annule ou confirme leurs sentences, comme la cour d'*Adowlet*,

à Calcutta, le fait pour toutes celles portées dans le reste de la présidence du Bengale.

La juridiction anglaise, à l'égard des natifs de l'Inde, a quatre ou cinq degrés. D'abord, un tribunal natif, dont le Cotwal, ou Maire (officier nommé par le Magistrat anglais), est président. C'est en quelque sorte le tribunal de simple police des Français. Il ne connaît que de plaintes légères. Les parties en appellent de là, ou portent directement leur action devant le Magistrat, et (je crois), suivant la nature des cas, devant le Juge anglais sous la juridiction duquel elles sont placées. Je ne crois pas que ces officiers puissent prononcer des sentences capitales; mais quels que soient leurs jugements, ils sont tous sujets à l'appel devant le *Commissioner*, espèce de cour royale ambulante qui visite deux fois par année les sièges des *magistratures* et des *judicatures* de son ressort. Il voit les pièces de leurs procédures, et peut prononcer sur elles un nouveau jugement. Ce jugement, dans tous les cas où il excède une certaine pénalité (la déportation à Penang et la mort), ou s'il concerne des intérêts pécuniaires d'une certaine importance, doit, ou peut être porté, avec les pièces sur lesquelles il a été prononcé, devant la cour d'Adowlet (et dans l'immense territoire de Dehli, devant le Résident), qui juge en dernier ressort.

Dans cette hiérarchie judiciaire, la puissance du juge croît précisément en raison inverse de sa capacité probable de bien juger.

Le *Judge* et le *Magistrate*, qui habitent en général le lieu où l'offense dont ils instruisent a été commise, sont bien mieux qualifiés par leur connaissance du lieu et des personnes, pour porter sur l'affaire un jugement éclairé, que le *Commissioner*, qui ne fait que voir en passant les pièces de leur instruction et de leur procédure. Il est une foule d'appréciations morales de la plus haute importance pour bien juger (en ce pays surtout, où la déposition des témoins, et la vérité des actes même doit toujours inspirer tant de défiance), appréciations que le Juge et le Magistrat peuvent faire, et que le *Commissioner*, étranger à la connaissance de la localité et des individus, ne peut former. S'il modifie leur jugement, il n'est donc pas probable que ce soit pour l'améliorer. Quant à la cour d'Adowlet et au Résident de Dehli qui jugent de nouveau sur leur siège immobile, à plusieurs mois de date, et à 7 ou 800 milles (200 ou 230 l.) de distance, sur un petit nombre de pièces écrites seulement, il est évident que la sentence du *Commissioner*, s'ils l'altèrent, n'a rien non plus à gagner au changement.

Il me semble que tous les officiers judiciaires de l'Inde avec lesquels j'ai

causé de ce sujet sont frappés des vices de l'institution actuelle; mais elle a été établie et ne peut être réformée que par un acte du parlement.

Le Résident de Dehli exerce encore un pouvoir considérable dans l'administration financière des provinces sujettes à son autorité judiciaire. De concert avec le Collecteur des revenus territoriaux, il propose au Gouvernement la concession des fermes de l'État à tel ou tel individu, selon qu'il lui plaît; et comme il est, par sa position, le meilleur juge des convenances qui doivent présider à ces transactions, le Gouvernement accueille toujours les candidats qu'il présente.

Enfin, dans des circonstances dont l'avenir n'enferme aucune probabilité, il donnerait des ordres généraux d'action à des forces militaires extrêmement considérables, accumulées de toutes parts sur cette frontière.

La Résidence de Dehli est, en général, la récompense de longs et d'habiles services. Il est à peu près établi qu'on ne la quitte que pour un siège au conseil de Calcutta. Le dernier occupant, Sir Edward Colebrooke, vient cependant d'en être démis sans compensation. Le Résident actuel, M. Hawkins, nommé temporairement, ne paraît pas devoir être maintenu.

Le Résident de Dehli a trois ou quatre assistants, employés les uns dans le service judiciaire, les autres dans le service politique. Ces places sont comme des secrétaireries d'ambassade, dont la première exige beaucoup de talents et les autres fort peu. Du moins, je vois ici parmi ces assistants un jeune homme arrivé dans l'Inde après moi, et trop jeune pour avoir terminé en Angleterre le cours complet de ses études. Au reste, je dois remarquer que ces adolescents anglais, qu'on daignerait à peine considérer en France comme des jeunes gens, acquièrent de suite l'aplomb qui convient à des hommes, et, je le pense, la capacité d'un âge supérieur au leur, quand débarqués en ce pays, ils se trouvent presque aussitôt appelés à un poste de pouvoir et de responsabilité.

Le salaire du Résident, qui était autrefois de 200,000 francs, a été réduit à 150,000 : c'est peu dans l'Inde pour tant de pouvoir.

Quoique les juges, les magistrats et les collecteurs que j'ai vus depuis mon départ de Calcutta se plaignent tous de la besogne dont ils sont surchargés, ces trois emplois sont remplis à Dehli par la même personne, M. Metcalfe, qui est en outre collecteur des douanes intérieures, et qui, depuis peu, a la charge de la personne de l'Empereur; et ce n'est que depuis quelques mois qu'il a un assistant. Il se dit très-occupé, mais il suffit à ses occupations. Je ne pense pas qu'il ait autant de causes arriérées que

les juges de Bénarès. La responsabilité de ses fonctions financières est la preuve qu'il n'en craint pas la charge, et quant à sa police, les résultats en sont évidents, elle est bien faite. M. Metcalfe prit racine à Dehli sous l'administration de son frère, Sir Charles Metcalfe, qui était alors Résident, et il s'est fait entièrement du pays. C'est le premier homme que j'aie vu dans l'Inde parfaitement satisfait de sa situation. Je dois sans doute à l'avantage d'avoir été son hôte, celui d'avoir vu ce qui reste de la dynastie de Timour. Peut-être était-il un peu fier devant un étranger d'avoir une telle bête à montrer, mais je veux croire qu'il m'en fit l'offre par obligeance plutôt que par vanité.

LE GRAND MOGOL. — Le déclin de la maison impériale de Timour date de la mort d'Aurengzèb, en 1709. Sous les faibles successeurs de ce grand prince, une puissance nouvelle commença à paraître sur l'horizon politique de l'Inde; ce furent les Marattes, tribus indoues toujours restées indépendantes de la domination musulmane sous des rajahs de leur nation, mais dont les empereurs précédents avaient aisément châtié l'insolence, lorsqu'elles étaient sorties de leurs territoires pour commettre des déprédations dans le Deccan et les autres provinces éloignées de l'empire.

Affaibli par la perte du Bengale, dont les Soubahs ne payaient plus à la cour de Dehli qu'un vain hommage, Mohammed Schâh, arrière-petit-fils de l'empereur Moëzzim, fils d'Aurengzèb, consacra, vers 1730, par un traité honteux avec les Marattes, leur suprématie sur la puissance mogole, en s'engageant à leur payer annuellement le quart du revenu des provinces sujettes à leurs incursions. Cet aveu d'impuissance fut le signal de la révolte générale. Chaque Vice-Roi, chaque Rajah feudataire de l'empire, tenta de s'en rendre indépendant. La faiblesse, l'indécision de l'Empereur Mohammed, les divisions qui partageaient sa cour restée fidèle, le laissèrent sans aucune force pour réprimer ces tentatives. C'est alors que Nadir Schâh, Roi de Perse, entreprit la conquête de l'Inde. Il l'effectua, presque sans opposition, avec une très-petite armée, en l'an 1738. Dehli fut saccagé, les populations des lieux où passa le vainqueur furent partout massacrées. Maître de tous les trésors de l'empire, Nadir, comme Timour jadis, après une courte invasion, reprit la route de ses États.

En quittant l'Inde, il y avait replacé solennellement sur le trône le pusillanime monarque qu'il en avait si aisément précipité. La majesté impériale, avilie dans Mohammed, ne se releva point. La couronne continua d'être héréditaire.

ditaire dans la famille de Timour ; mais l'empereur ne fut plus qu'un misérable mannequin, prisonnier d'un ministre, et que les partis déposèrent en lui crevant les yeux, ou mirent à mort, pour élever au Mesned quelque enfant de la race de Timour. Né quelquefois dans une prison, celui-ci ne tardait pas à y retourner privé de la vue, après un règne nominal de quelques mois, rarement de quelques années, pour faire place à une victime nouvelle. Voilà l'espèce de couronne que le droit funeste de sa naissance plaça sur la tête de Schâh Alem. Ce prince s'échappa de Dehli, où le sort de ses prédécesseurs le menaçait au milieu des intrigues du palais. Sa vie fut une longue série d'infortunes ; en vain il appela sur son pays une nouvelle invasion persane, celle d'Abdallah, pour recouvrer sa liberté au prix de son indépendance ; en vain il tenta le sort des armes pour ressaisir quelques provinces de l'empire divisé. Renonçant à son entreprise contre le Behar à la vue des forces anglaises, il fut bientôt réduit à traiter avec la Compagnie, à laquelle, moyennant une dotation et l'exercice d'un vain pouvoir sous sa protection, à Allahabad, avec la conservation du titre impérial, il dut céder le gouvernement du Bengale ; ayant quitté cet asile, il retourna dans les provinces du nord, et, plus malheureux encore au déclin de sa carrière, il fut aveuglé et confiné dans le château de Dehli, prisonnier des Marattes, dont la confédération parvint au plus haut degré de puissance sous le gouvernement de *Scindia*, rajah de Gwalior.

Lord Lake, commandant de l'armée anglaise qui prit Dehli le 3 septembre 1803, y trouva ce vieillard aveugle. Les Marattes, ses ennemis, de qui il avait eu beaucoup moins à souffrir que de ses sujets, avaient adouci sa captivité. Ils lui avaient laissé le vain titre impérial de *Padischâh*, lui avaient donné pour prison le palais de ses ancêtres, et l'y avaient maintenu dans une sorte d'opulence. Les Anglais ne pouvaient se montrer moins généreux que les Marattes. Ils reconnurent son titre, le déclarèrent héréditaire dans sa famille par ordre de primogéniture, et lui assignèrent, ainsi qu'à ses successeurs, une pension d'un lack (250,000 fr.) par mois, et un djaghir de quatre lacks (un million de francs environ) de revenu annuel, ensemble quatre millions de francs. Aucune part ne lui fut rendue dans le gouvernement de l'état ni des territoires voisins de Dehli ; mais dans la vaste enceinte du palais, dont ses propres gardes occupèrent toutes les portes, il demeura maître absolu, et le palais cessa d'être pour lui une prison. Enfin, l'officier auquel le Gouvernement anglais confia l'administra-

tion suprême de sa nouvelle conquête, reçut le titre de Résident près de la cour de Dehli.

Schâh Alem mourut dans un âge fort avancé, peu d'années après la prise de Dehli par les Anglais. Son fils Mohammed lui succéda paisiblement sous le nom de *Schâh Mohammed Akber Rhazy Padischâh*. Il avait alors une cinquantaine d'années. Un de ses fils, Djéhandar, d'un caractère turbulent, sans reconnaissance pour les égards que les vainqueurs témoignaient à sa famille déchue, aigrit son père contre leur représentant, et un jour que celui-ci se présenta aux portes du palais, le prince fit tirer du haut des remparts (1809) sur son escorte. Il paya de sa liberté cet outrage, fut enfermé dans le fort d'Allahabad, et les portes extérieures du palais cessèrent d'être occupées par les gardes impériales. Elles furent confiées à un officier anglais qui commande quelques compagnies de sipahis. Les gardes de l'empereur n'occupent plus que les issues de la demeure impériale.

C'est dans la forme d'une pétition que le Résident exprime à l'empereur le désir de lui présenter quelqu'un. M. Metcalfe ayant fait cette démarche pour moi, reçut du premier ministre l'avis que l'empereur tiendrait une cour ou durbar, le 10 janvier, pour ma présentation. Vêtus à l'européenne, et munis de pantoufles indiennes que nous mîmes par-dessus nos souliers, nous nous rendîmes à un pavillon voisin du palais, où, en attendant que l'empereur nous fit savoir qu'il était prêt, M. Metcalfe passa en revue son *Souwari*; on appelle de ce mot hindoustani (littéralement cavalcade), une suite de cavaliers, d'éléphants, de palanquins, de domestiques de toute espèce, dont les Européens, à l'instar des princes natifs, s'entourent dans les circonstances d'apparat. Le Gouvernement pourvoit au souwari du Résident : un train d'éléphants, une compagnie de cavalerie, sont attachés à la résidence, ainsi qu'un grand nombre de serviteurs portant des masses d'argent et des hallebardes. M. Metcalfe, privé de ces ressources que le Résident se garda bien de lui offrir, fit de son mieux pour faire beaucoup de poussière; et au moyen de ses gardes de police, à pied et à cheval, montant à plus de 500, et vêtus d'une manière uniforme et éclatante, réussit à produire sur notre route un nuage des plus honnêtes. Sur l'avis que tout était prêt au palais, nous montâmes tous deux en palanquin, portés l'un à côté de l'autre, précédés d'une trentaine de valets avec des piques et des masses, suivis de la petite armée susdite, et d'un éléphant richement caparaçonné.

Des troupes de la garnison avaient été convoquées des cantonnements et stationnées sur notre chemin autour du palais; les tambours battirent aux

champs, et les soldats présentèrent les armes quand nous passâmes dans nos palanquins devant leurs lignes. Toute la garnison de sipahis qui occupe les premières enceintes du palais était sous les armes et rendit les mêmes honneurs. Nous fûmes portés dans nos palanquins, accompagnés de toute notre escorte ou souwari, jusqu'à la première garde impériale. Nous y trouvâmes le premier ministre qui nous reçut comme nous sortîmes de nos palanquins; ses attentions près de nous étaient tout à fait celles d'un inférieur. Nous traversâmes avec lui une petite cour déserte, d'un aspect misérable, qui communique avec une autre assez belle au milieu de laquelle est bâtie la salle d'audience. La porte qui conduit de l'une à l'autre était à moitié fermée d'un large rideau de drap écarlate : nous passâmes par le côté, et dès lors, censés en la présence impériale, nous commençâmes à faire trois salams à l'empereur, qu'il était impossible de voir au travers de la foule qui remplissait les arcades ouvertes de la salle du trône. Un héraut proclama ses titres comme ci-dessus, pendant que nous fîmes nos révérences à la mode musulmane, inclinant trois fois la tête légèrement et approchant la main droite du front.

La salle d'audience, bâtie par Schâhdjéhan, est une sorte de halle carrée, dont le toit en terrasse est porté sur une quadruple rangée de piliers. Une simple balustrade de peu de hauteur ferme seule ses arcades. L'aire en est élevée de quelques pieds au-dessus de la cour; on y monte par plusieurs marches de chaque côté. Ce petit édifice est entièrement de marbre blanc relevé de coupoles élégantes, de fleurs et d'arabesques; les moulures et les reliefs sont dorés. Nous laissâmes sur les marches nos babouches parmi la multitude de celles des personnes présentes, et respectant la lettre de l'étiquette musulmane, nous en violâmes l'esprit en marchant sur le tapis impérial avec nos souliers européens. La foule des natifs qui formait la cour, y marchait pieds nus ou en bas de soie. Les Orientaux se couchant sur leurs tapis, l'usage de laisser ses souliers à la porte est fondé en raison.

L'empereur était accroupi sur un large coussin avec un dossier, placé au milieu de la salle : deux de ses fils et trois de ses petits-fils étaient assis de la même manière près de lui, sur le tapis : la cour, debout, rangée sur deux files, à sa gauche et à sa droite, les plus hauts en dignité se tenant les plus près du Mesned. Le premier ministre nous conduisit en face de l'empereur, à l'extrémité de cette haie ouverte devant lui. Nous y répétâmes le triple salut, tandis que le même héraut proclamait de nouveau les titres du prince; puis M. Metcalfe s'avança près de l'empereur, et lui

parlant par le titre de Majesté, le pria de me permettre d'approcher de ses pieds. C'est l'étiquette. Un signe de tête fut la réponse du prince. M. Metcalfe se retira vers moi, marchant à reculons et répéta le triple salam en me rejoignant. Je m'avançai alors comme il avait fait, tenant à la main deux roupies d'or (la roupie d'or vaut environ 39 fr.) dans un mouchoir blanc, et les offris à l'empereur, qui les prit de sa main, et me retirai à reculons, jusqu'au fond de la haie des courtisans, auprès de M. Metcalfe. Nouvelle triple salve de salams au bout de ce voyage. Le premier ministre, après avoir reçu à l'oreille quelques mots de l'empereur, nous rejoignit et m'informa que l'empereur m'accordait un *Khélat*, ou habillement d'honneur. C'était chose convenue d'avance et stipulée par M. Metcalfe. Sortant de la salle d'audience pour l'aller revêtir dans un appartement voisin, nous fîmes un nouveau salut. Le premier ministre nous accompagna pour présider à l'habillement; et je fus, comme M. Jourdain, ou plutôt comme Taddeo, habillé à la turque, non en musique, mais en grande cérémonie par les gens de l'empereur. M. Metcalfe, d'un air grave, comptait les pièces de mon habillement dont le nombre mesure la faveur impériale. Il consistait en une grande robe de chambre de mousseline très-claire, grossièrement brodée d'or et d'argent, par-dessus laquelle on me fit endosser une sorte de veste tissée d'or et de coton, sans manches; on plaça une longue écharpe pareille sur mes épaules, et deux mouchoirs brodés et frangés d'oripeau autour de mon chapeau, pour en faire un turban. Le tout ensemble valait peut-être une des pièces d'or que j'avais présentées en Nazzer.

Dans ce grotesque déguisement, je revins en cérémonie devant l'empereur, marchant entre M. Metcalfe et le premier ministre. Salam en prenant notre place. Puis je m'avançai vers le Mesned, répétant le salam à moitié chemin, et offris un nouveau Nazzer de deux pièces d'or, présenté et accepté comme le premier. Retourné au fond de la salle près de M. Metcalfe et du premier ministre, celui-ci nous quitta et prit des mains d'un officier une corbeille de soie qu'il présenta à l'empereur; elle contenait deux grosses fleurs de pierreries fausses. M. Metcalfe me lança de nouveau sur l'empereur dont j'approchai avec les mêmes cérémonies que devant, offrant cette fois un Nazzer d'une seule pièce d'or, et, après que l'empereur l'eut prise, je m'inclinai profondément devant lui pour qu'il pût attacher à mon chapeau turbanisé les deux ornements que le premier ministre lui tenait sous la main. Retiré près de M. Metcalfe, ma toilette achevée des mains impé-

riales, après une courte pause, je m'avançai de nouveau vers le Mesned, et offris à l'héritier présomptif de la couronne, assis par terre sur le tapis à la gauche de l'empereur, un Nazzar d'une pièce d'or.

Là finissaient les conventions stipulées par M. Metcalfe. Le premier ministre vint nous tirer de notre position officielle, et il nous conduisit près de l'empereur, dans la haie des courtisans, dont M. Metcalfe occupa la première place à la droite de l'empereur. Je fus placé au-dessous de lui, immédiatement au-dessus du commandant de la garde du palais, le capitaine Grant; les grands dignitaires indiens venaient au-dessous. Le premier ministre, d'un air très-affairé, chuchota quelques mots à l'oreille de l'un et de l'autre, puis conduisit près des princes impériaux quelques-uns de ces figurants de théâtre. M. Metcalfe me laissant causer avec le capitaine Grant, s'approcha de l'empereur, et échangea quelques phrases avec lui, l'entretenant d'une réparation qu'il avait ordonnée de faire à la *Djuma Mosjéd*, où le vieillard a coutume de faire ses dévotions et qu'il affectionne particulièrement. Revenu près de moi avec le premier ministre, il témoigna à celui-ci le désir de se retirer, et sur un signe de l'empereur, la séance fut levée. Nous sortîmes les premiers de la salle d'audience, avant que l'empereur fût retiré, et fûmes reconduits par le premier ministre et un flot de courtisans jusqu'à la porte où nous étions sortis de nos palanquins et où nous y rentrâmes, M. Metcalfe pour retourner chez lui, et moi pour accompagner, à la demeure qu'il occupe dans le palais, le capitaine Grant, qui m'en fit voir l'intérieur.

Les pauses qui succèdent à chacune des petites scènes de cette farce la font durer une demi-heure environ, que tout récipiendaire emploie, je pense, comme je le fis, à en considérer attentivement les acteurs et les décorations. Celles-ci sont les plus simples. Quelques tapisseries d'écarlate fanées pendent des arcades ouvertes derrière le Mesned impérial. Dans les grands jours, on les remplace par de belles tentures de soie, dont la salle tout entière est fermée lorsque l'occasion d'une grande cérémonie se présente pendant les mois d'hiver. Ce n'est que dans ces grandes occasions que l'empereur paraît assis sur le fameux trône à la queue de paon, imitation fautive et grossière de celui que Nadir emporta. Dans les Durbars que l'empereur tient une ou deux fois par semaine pour recevoir les habitués de sa cour, ou admettre en sa présence quelque Européen ou quelque natif qui n'est pas d'un rang excessivement élevé, il est assis sur le simple coussin que j'ai vu. Le tapis de ces jours au petit pied, sur lequel s'assoient les princes du sang

et marchent sans leurs souliers toutes les personnes présentées, est des plus ordinaires.

Schâh Mohammed Akber Rhazy Padischâh est un vieillard de 70 à 75 ans; il est fort brun sans être noir. Sa figure régulière et assez belle a une expression marquée de douceur, de quiétude et de mélancolie. Il a juste le degré d'embonpoint qui convient à la vieillesse; une barbe blanche de médiocre longueur ajoute à son air de dignité. Il était coiffé d'une petite toque de velours garnie d'une large fourrure de martre, et vêtu d'une ample robe de chambre fermée sur sa poitrine par des brandebourgs de galon d'or. Cet habit, d'une étoffe épaisse de soie brochée d'or et de couleur cramoisie, cachait le reste de son costume. Son fils aîné, l'héritier présomptif, contre l'étiquette des cours orientales, était assis à sa gauche, place plus voisine de son cœur, dit le vieillard. Ce fils est un homme d'une cinquantaine d'années, de l'extérieur le plus ingrat sans être laid ni contrefait. A la droite de l'empereur était assis le troisième des princes impériaux, Mirza Sélim, plus jeune de 15 ans que son frère aîné, et de la plus belle figure possible. C'est le favori de l'empereur dont il gouverne la maison de concert avec le premier ministre, volant, dit-on, avec lui, mais volant seul avec lui. Pillé auparavant par tous ceux qui l'approchaient, l'empereur était toujours chargé de dettes. Sélim l'a délivré de ce mal. Trois bambins de 6 à 7 ans, petits-fils de l'empereur, jouaient sans bruit, au pied de son Mesned; le vieillard les regardait avec tendresse, et leurs pères, Mirza et l'héritier présomptif, avec sévérité pour les tenir tranquilles. Le costume des princes ressemblait assez à celui de l'empereur. Celui des courtisans n'avait aucune magnificence. Les uns avaient un turban de mousseline claire blanche ou de couleur; d'autres un cachemir ou un schall de soie roulé autour de la tête. Chacun était enveloppé à sa manière dans un schall de cachemir, vêtu dessous d'une robe de chambre de mousseline ou d'une étoffe d'or et de soie d'une roideur disgracieuse qui les faisait ressembler à des figures de cartes: la plupart avaient les pieds nus. Les princes ne sont pas exempts de l'obligation de laisser leurs babouches à la porte de la salle où ils paraissent devant l'empereur. Le capitaine Grant, le seul Européen qui fût là avec nous, y était simplement vêtu d'une redingote militaire de soie écarlate, sans autres insignes de son rang: il marchait en conscience sur ses bas de soie blancs. Comme M. Metcalfe et plusieurs natifs du plus haut rang, il portait une canne d'ivoire peinte, présent que l'empereur lui avait fait en lui conférant un titre. Ce titre lui donne le droit de paraître à tous les Durbars, privilège dont il

n'use guère que dans ceux où parait le Résident ou la personne chargée de la surveillance de l'empereur, auquel cas sa présence est un des devoirs de sa place.

La cour de l'empereur se composait d'une trentaine ou d'une quarantaine de courtisans, la plupart Musulmans. Presque tous ont un office nominal dans cette cour sans objet, et à ce titre d'officiers, une pension de 100 ou 200 roupies (250 ou 500 fr.) par mois. Ils viennent au palais dans un vieux palanquin délabré, porté par des porteurs loués pour l'occasion. Ils ne présentent de Nazzers à l'empereur que le jour où ils sont admis pour la première fois à la cour, et à chaque anniversaire de son avènement au Mesned. Quelques-uns d'entre eux, auxquels le Gouvernement anglais a laissé des djaghirs ou qu'il a faits zémindars, obtiennent, moyennant finance, quelque titre superbe qui les oblige chaque année, à l'anniversaire royal, de présenter des nazzers plus considérables. Ces offrandes néanmoins ne forment, au bout de l'année, qu'une somme assez insignifiante.

L'empereur confère des titres aux Européens. De fondation, le Résident en reçoit un superbe à son installation. Il est créé ou *le pilier de l'État*, ou sa *voûte*, ou son *épée*, ou sa *force*. Tout officier général présenté est décoré de quelque appellation semblable. Lord Combermere, ayant fait à l'empereur un présent de pierreries et de chevaux d'une trentaine de mille roupies, 75,000 fr. (aux frais du Gouvernement qui le blâma fort de sa magnificence), reçut le titre que l'empereur confère aux seuls princes du sang : il fut fait Omrah de dix mille cavaliers, et reçut les insignes de ce rang : ce sont d'énormes tambours de bois, faits plutôt pour être portés par un éléphant que par un cheval, plus, une multitude de hallebardes, de masses, de trompettes, un croissant, un soleil, un poisson emblème de royauté, portés au bout de longues piques. Il n'y a qu'au Gouverneur général que ce prince détrôné ne prenne pas la liberté d'imposer un vain titre. On cite un des assistants du Résident, M. Trevelyan, qui a refusé formellement d'en recevoir aucun. C'est toujours par leur titre, et jamais par leur nom, que sont appelées à la cour les personnes que l'empereur en a affublées. M. Metcalfe, auquel il n'a pas manqué de faire ce plaisant honneur quand il fut commis à sa charge, fut annoncé par son titre, *l'appui de l'État, la justice du conseil et le soutien de la guerre*. Lorsqu'il s'approcha pour la première fois du vieillard, avant de m'annoncer à lui, il commença par lui demander de ses nouvelles, ainsi : « Sa Majesté se porte-t-elle bien ? » L'empereur, à sa réponse affirmative, ajouta une question semblable : « Comment se porte *la voûte de l'État* ? etc. » *La voûte de l'État*,

à la cour de Dehli, signifie *Sir Charles Metcalfe*, qui reçut ce titre au temps de sa résidence.

Les personnes présentées n'adressent point la parole à l'empereur. Il ne leur dit rien. Lorsque le récipiendaire cependant est un grand seigneur, comme le commandant en chef, cette étiquette n'est pas observée. L'empereur parle au Résident par *آپ* *âp*, exactement *lei, ella* des Italiens. Nous ne donnons pas d'autre titre à l'héritier présomptif de la couronne. A l'empereur seul nous donnons celui de Majesté, que tous les natifs de la classe moyenne nous accordent dans ces provinces.

Nul que lord Amherst ne s'est encore assis devant l'empereur déchu des Mogols. Lord Hastings, qui fit un roi du nawâb d'Oûde, ne put négocier un siège devant l'empereur à Dehli, et évita, à cet effet, d'entrer dans la ville, lorsqu'il voyagea dans les hautes provinces. Lord Amherst est aussi le seul qui garda ses souliers sur le tapis impérial. L'esprit de cette règle d'étiquette fut observé néanmoins, parce que le Gouverneur général ayant été porté dans son palanquin jusque dans la salle d'audience, il était censé n'avoir jamais marché ailleurs avec les souliers qu'il portait; mais toute sa suite, et le Résident qui assistait à l'entrevue, obligés de traverser à pied deux cours du palais, laissèrent leurs chaussures sur l'escalier de la salle du trône. L'empereur rendit sa visite à lord Amherst, portant avec lui son trône à la queue de paon, pour s'asseoir devant le Gouverneur général comme dans son propre palais. La mauvaise intelligence qui régnait entre M. Hawkins et la cour provenait du refus d'un siège devant l'héritier présomptif en l'absence de l'empereur.

L'empereur, de temps à autre, adresse au Gouvernement quelque réclamation : il demande la restitution de certains honneurs, etc., etc. Dernièrement il demanda que les titres qu'il confère aux natifs fussent reconnus par le Gouvernement. Ceût été leur donner un prix qu'ils n'ont pas, et par l'abus mercenaire que le prince en ferait, diminuer la valeur de ceux que le Gouvernement distribue avec discrétion. Cette prétention fut refusée.

Si l'on eût cédé au prince une portion de ce privilège, celui-ci, prêt à vendre ses faveurs à meilleur marché, eût rendu vaine la portion que le Gouvernement se serait réservée. Il en coûte 100,000 fr. au moins, dépensés à propos, pour quelque objet d'utilité publique, et quelque adresse, pour qu'un Babou obtienne de la cour de Calcutta le titre de Rajah. Nul doute que l'empereur n'eût vendu les titres au rabais, si on lui eût accordé le droit de les conférer en s'engageant à les reconnaître. On lui a dit : Faites Visir, Nawâb, Rajah,

qui il vous plaît ; appelez ainsi les gens que vous avez qualifiés, qu'ils paraissent sous ces titres à votre cour, vous avez ce droit, exercez-le ; mais nous continuerons d'appeler chacun dans l'Inde selon le nom et le titre qu'il a portés jusqu'ici, à moins que nous-mêmes ne les changions.

L'empereur ne sort guère du palais que pour aller faire ses dévotions à la Djuma Mosjéd, ou passer quelques semaines de l'été à sa villa, près du Koutoub. Il est parfaitement libre de sortir sans en prévenir à l'avance le Résident ; mais comme c'est du Résident seul que le commandant militaire du palais reçoit l'ordre de faire tirer des remparts le salut impérial, l'empereur préfère toujours informer le Résident, afin de recevoir cet honneur. Les princes vont et viennent sans aucune cérémonie. Les sentinelles présentent les armes à l'héritier présomptif, mais nul ne fait la moindre attention à ses frères.

* Le nombre immense des gens qui vivent à Dehli des trois cent mille francs que l'empereur reçoit par mois, lui forme une clientèle, dont le Gouvernement anglais s'acquiert la bienveillance par les égards qu'il témoigne au prince. Le petit peuple de Dehli aime à voir l'empereur entouré. Hors des murs de la ville, personne ne s'intéresse à lui.

Le pouvoir qu'on laisse à l'empereur dans l'intérieur de son palais n'est pas tellement absolu que le magistrat de Dehli ne fit une enquête et ne requit le témoignage des princes de la famille impériale, si des bruits, quelque peu vraisemblables, de crimes commis dans ses murs parvenaient à ses oreilles. Nul doute que l'homicide commis par l'héritier présomptif sur la personne du plus pauvre serviteur, n'entraînât son exclusion du trône, et probablement son emprisonnement dans une forteresse. Une femme se jeta, il y a quelque temps, par-dessus les murs du palais dans la ville ; elle fut réclamée par l'empereur comme une esclave du harem. Le Magistrat refusa de la restituer, sur le principe que le Gouvernement anglais ne reconnaît pas l'esclavage.

Les descendants de Timour n'ennoblissent pas par l'étude les loisirs de leur grandeur déchuë. Seul de la famille impériale, l'héritier présomptif passe pour connaître à fond la langue persane, et ses chansons hindoustanies sont des plus populaires à Dehli. Le houka et le harem sont le passe-temps des habitants du palais. Aucun des princes ne parle un mot d'anglais.

Affublé de mon habit turc, et perdant mes babouches à chaque pas, je visitai l'intérieur du palais après l'audience impériale. Les jardins sont abandonnés : dans leurs compartiments symétriques de marbre blanc croissent

des arbrisseaux sauvages; d'autres sont dépouillés : les bassins sont sans eau : dans les élégantes fabriques de marbre qui les décorent, on ne trouve que négligence et malpropreté. Jamais ces lieux ne sont visités par les maîtres du palais. Le soir, à la fraîcheur, jamais ils ne sortent de leurs appartements pour venir y respirer. Aucun goût des choses simples et des choses élégantes ne leur reste. La famille de Timour serait très-convenablement placée dans un garde-meuble.

La salle d'audience où siégeaient jadis les empereurs pour rendre la justice, bâtie par Auréngzèb dans le style de Schahdjéhan, est décorée d'arabesques et de bas-reliefs, parmi lesquels sont des figures d'animaux, les premières que j'aie vues dans un édifice musulman. Les gens de l'empereur me servaient de guides; je leur dis mon étonnement de cette violation du koran; ils me répondirent que le koran défendait ces images, mais que le Padischah, le roi, a le droit de tout faire.

LES RUINES DE L'ANCIENNE DEHLI. — Les ruines les plus intéressantes de l'ancienne Dehli sont trop éloignées de la ville actuelle, pour être commodément visitées en un jour. L'usage est d'aller camper au milieu d'elles, au pied du Koutoub, à 12 milles ($3\frac{1}{2}$ l.) au S.O., et d'y demeurer quelques jours; on s'y intéresse, on s'y attache davantage en habitant dans ces lieux déserts. Il en est ainsi des beautés de la nature dont l'expression est grave et mélancolique; on n'en comprend pas bien le charme à la première vue : ce n'est qu'après avoir quitté les cataractes du Niagara et les avoir oubliées pendant quelques jours dans les forêts vierges de Tonnawanta et des Chipeways, que j'en sentis la sévère, mais poétique grandeur, lorsque je revins m'asseoir au-dessus de la chute.

Le général Cartwright me conduisit au Koutoub. Nous passâmes à l'ouest de la ville, devant les portes de Lahor, de Caboul, d'Adjmir; et dès que nous l'eûmes dépassée au sud, nous ne marchâmes qu'au travers de ruines semblables à celles que j'avais vues en arrivant d'Agrah. A quelques milles du Dehli moderne, nous passâmes devant une tombe magnifique, c'est celle de l'un des ancêtres du roi d'Oude, *Soudja el Dowlet*? visir qui combla les infortunes de la famille de Timour. Le roi d'Oude y entretient un derwiche. Il y a un jardin tout planté de Bananiers. Ce serait une demeure charmante pour les vivants.

La hauteur du Koutoub le fait apercevoir des plaines environnantes à une grande distance. C'est un minaret conique, élevé de 80 mètres, sur-

chargé d'inscriptions arabes, d'arabesques et de sculptures dont le style change entièrement à chacun de ses étages. On monte au sommet par un escalier qu'éclaircit quelques meurtrières étroites et cinq portes qui s'ouvrent à diverses hauteurs sur de petits balcons. Chacun de ces étages semble appartenir à un édifice différent de celui qui le supporte.

Les balcons, surchargés d'ornements à leur sommet, forment autour de ce singulier édifice des sortes d'anneaux qui ajoutent à la complication de ses profils.

Les inscriptions arabes du Koutoub sont, dit-on, très-difficiles à comprendre, et elles laissent quelque doute sur l'opinion assez généralement admise, qu'il fut élevé sur les ruines d'un temple hindou par Koutoub, capitaine célèbre sous le règne d'Altumsch, un des premiers empereurs de la maison de Ghour, au 13^e siècle. Quelques-uns disent que c'est un édifice hindou, dont la surface seulement a été modifiée par Koutoub ou quelque autre prince Afghan. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'édifice tout entier, à l'exception des sculptures dont il est recouvert, est bâti du Quartz compacte qu'on trouve en bancs épais dans les campagnes d'alentour, et que celles-ci sont du même Grès rouge, étranger, que les temples de Bindrabun. Autour du Koutoub, on voit des ruines hindoues; ce sont des portiques d'un style presque égyptien, qui ressemble plus à celui de l'architecture de l'Inde méridionale qu'à aucun autre que j'aie vu. De leurs débris, les Musulmans ont bâti une sorte d'arc de triomphe, formé de dieux indiens mutilés, grossièrement équarris et tant bien que mal empilés. C'était là, dit-on, l'emplacement de la cité antique de Dehli.

Parmi ces ruines hindoues, s'élève une colonne métallique de 8 à 9 mètres de hauteur, 0^m,3 ou 0^m,4 de diamètre, et qui s'enfonce dans le sol à une profondeur qu'on n'a point mesurée. Les Hindous assurent qu'elle est posée sur le dos de la tortue qui porte le monde, et les Anglais, non moins superstitieux, disent qu'elle est formée d'un métal ou d'un alliage inconnu. Je n'y vois que du fer très-doux, probablement du fer du Bundelkund.

Près de là, et à une centaine de mètres au plus du Koutoub, on voit le soubassement d'un monument du même genre que ce dernier. Il en a la forme, mais ses dimensions sont plus grandes. Il ne s'élève qu'à une trentaine de mètres, et n'a jamais été terminé. Les antiquaires se perdent en conjectures improbables sur sa nature et son objet. Si le Koutoub était un minaret musulman, il aurait son pareil près de lui, car les minarets sont toujours doubles. Je pense que l'un et l'autre sont hindous, et que les

ornements extérieurs et les inscriptions dont le Koutoub est chargé sont seuls l'ouvrage des Musulmans.

Quand les Anglais s'emparèrent de ces provinces, ils trouvèrent le Koutoub fort délabré. L'officier chargé de sa réparation n'a pas été heureux en le retouchant; il en a gâté les alentours, en y traçant quelques routes macadamisées, pour la commodité de la promenade à cheval et en voiture. Des débris qui couvraient certainement d'une manière pittoresque le champ qu'il a déshonoré en le nettoyant, il a bâti deux pyramides, qui, près du Koutoub, ressemblent à une pelletée de terre symétrisée. Rien n'est si ridicule.

La villa de l'empereur est à peu de distance du Koutoub; c'est un amas de mauvaises maisons dont l'ensemble m'a rappelé quelques parties de Sainte-Croix de Ténériffe.



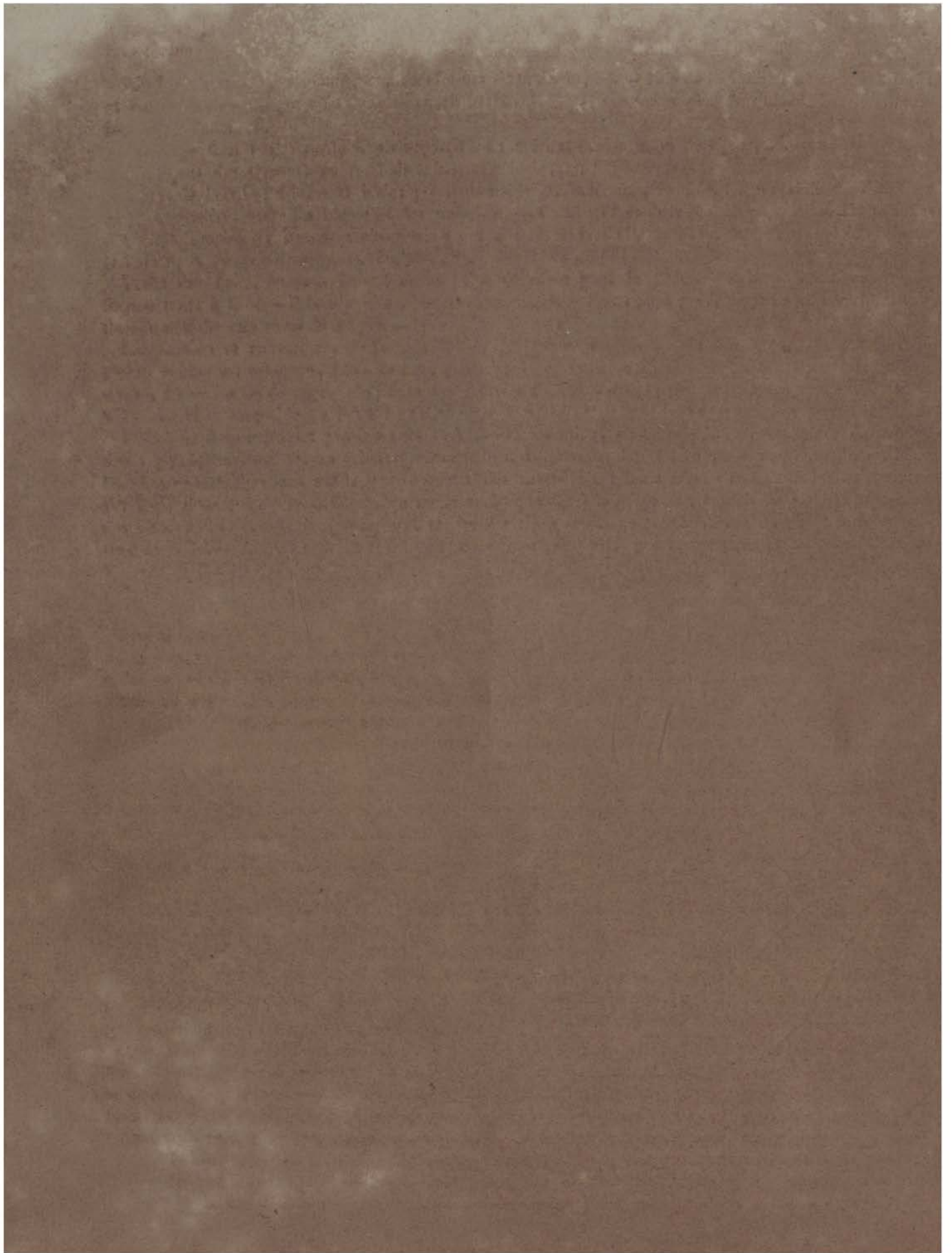


TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

(AOÛT 1828 A MAI 1829.)

TRAVERSÉE DE FRANCE A CALCUTTA, Page 1.

DE PARIS A BREST, page 1.

Alençon : apparence boisée du pays, 1. — Laval : hauts bonnets des femmes. — Aspect original de Vitré. — Rennes : type des figures bretonnes, 2. — Accès et influence de la civilisation dans la Basse-Bretagne, 4. — Brest. Géologie. Climat, très-pluvieux. Données sur la température; moyenne remarquable. Plantes cultivées au jardin botanique, 5 à 8.

DE BREST A TÉNÉRIFFE, page 9.

Départ de Brest. — Tonnage, tirant d'eau, équipage, armement, vitesse de la gabare *la Zélee*, 9. — Reflexions sur la construction des navires, 10. — Parallèle entre le spectacle monotone de la mer et le tableau animé des sites du Continent, 11. — Rencontre et méprise d'un bâtiment de commerce anglais, par le travers du détroit de Gibraltar; et, à cette occasion, critique de notre système d'éducation, 14. — Observations sur l'institution des équipages de ligue. — Traitement des matelots à bord; leur air de contentement mêlé d'insouciance. Régime alimentaire, hygiène; bâtiment de guerre comparé à un cloître; animation d'un navire marchand, 15. — Travers de Cadix : phosphorescence de la mer. Requins; marsouins, dorades, poissons volants, aleyons, 20.

Ile Salvage, inhabitée, 20. — Scène pittoresque à la vue du pic de Ténériffe. — Sainte-Croix. Misère extrême du peuple. Guet des femmes derrière les persiennes. Sens remarquable des insulaires de Ténériffe. Mise, soirées, danse, sur le pied de Paris. Bananiers, chameaux, 21. — Laguna : ville solitaire et triste, 23. — Description géologique, 24. — Grand messe; procession en faveur de la Vierge, 25. — Beaux restes de la forêt de Laguna, 26. — Absence de Palmiers. — Marche de la végétation, considérée en général dans les différents pays, 27; son retard à Ténériffe, expliqué par la sécheresse durcissante des étés. — Antiquités : tombeau des Gouanches, 28.

DE TÉNÉRIFFE A RIO-JANEIRO, page 29.

Arrivée aux tropiques : variabilité des vents, contraire aux idées reçues sur la constance des vents alizés, 29. — Des tropiques au voisinage de l'équateur : maximum des chaleurs éprouvées. — Difficultés des observations thermométriques à bord des navires : moyens à employer pour assurer leur exactitude, 30. — Variations qu'affecte, suivant le temps, la marche du thermomètre. Abaissement subit de 4° à 5°, lorsqu'un grain crevé, 31. Température de la mer à la surface, peu influencée par le

rayonnement nocturne. — Passage sous l'équateur. — Entre les tropiques, état du ciel légèrement nuageux le jour comme la nuit; rideau grisâtre de vapeurs au lever et au coucher du soleil, 32. — Cap Frio : rencontre d'une frégate brésilienne, 33.

Rio-Janeiro : profil des montagnes, leurs formes, fantastiques, 34. — Baie de Rio : immense mouillage, sûr et commode; magnifique effet du soleil couchant, 35. — Digression sur la peinture : Claude Lorrain, Rembrandt, le Titien, 36.

Abordage d'un navire suédois, en appareillant : avaries, prolongation de séjour, 36.

Montagnes des Orgues, au fond de la baie. Géologie, 37.

Aspect de la ville; sale, mal bâtie; population abjecte, indécente, ignoble. Scènes violentes dans les rues; meutrières entre les blancs et les noirs, 39. — Chiffre et couleur de la population. Hauts fonctionnaires, Employés, comment récompensés de leurs services administratifs ou de leur complaisance pour le monarque. Petits commerçants. Esclaves, 40.

Traite des noirs, ne peut être abolie à peine de ruine pour le Brésil. — Débarquement annuel de 30,000 noirs à Rio. — Prix des noirs, hommes et femmes. — Traits physiques, rapports et caractères distinctifs des diverses races de nègres. — Noirs affranchis ou métis, 42 à 45.

Composition et recrutement de l'armée, 46. — Conjectures sur l'avenir du Brésil, 47. — Pratique religieuse. — Marine, cabotage, 48. — Justice, peu répressive; exécutions, rares; régime des prisons, mal ordonné, 49. — Forêts de Corcovado, asile des esclaves fugitifs de Rio; dangers de ces repaires pour la ville. Rareté remarquable de l'eau à Rio, 50.

Défaut de liens entre les provinces du Brésil. — Constitution, chambre élective, assemblée électorale, droits politiques. Sterilité des débats parlementaires. Efforts de don Pedro pour conserver l'intégrité de l'empire. — Considérations sur le gouvernement des États-Unis : leurs mœurs constitutionnelles, source des institutions politiques. — Digression sur la statistique des faits généraux, considérée comme l'expression des divers traits des caractères nationaux, et sur les mouvements de la population d'un pays dans un autre, 51 à 56. — Taxes au Brésil : douanes; commerce principal, par l'Angleterre et les États-Unis. — Théâtre de Rio-Janeiro; opéra; ballet; aspect de la salle; composition de l'auditoire, 57. — Le droit, dominé par l'opinion; liberté de la presse, légalement reconnue, mais exposée dans son exercice à des violences, 58.

Nature vierge au Brésil, admirable, mais gâtée par l'homme, 58. — Baie de Rio : masse imposante de montagnes, variété et magnificence de la végétation. — Examen critique de la forêt vierge de M. de Clarac : sécheresse et maigreur du dessin, introduction puérile et à contre-sens d'un Indien. — Anses ouvertes dans la baie : sites gracieux, diversement caractérisés. — Impressions du séjour au Brésil, sans poésie; retour idéal aux contrées natales. — Saisons : régularité peu suivie du climat; inconstance du retour périodique des brises; variabilité des vents locaux à l'embouchure des anses et par le travers des caps. Température : sa différence, du jour à la nuit, estimée à 4°, 59 à 61.

DE RIO-JANEIRO AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE, page 61.

Départ de Rio. Inégalité marquée de la température en 24 heures. Rosée; sa formation semble à l'auteur tout à fait indépendante à la mer, des circonstances qu'on regarde comme propres à la produire, 61.

Vue du cap de Bonne-Espérance; montagnes de la Table, du Diable, de la Tête et de la Croupe du Lion, 62.

Ville du Cap : grande et régulière; rues larges et plantées; maisons avec terrasses, 64. — Climat, se prête à la culture des végétaux de l'Europe; chênes, importés de Hollande, développent, dans les stations abritées des rafales, un luxe admirable de végétation. Soins donnés par les habitants aux arbres plantés devant leurs maisons, 65. — Entretien et propreté remarquable des habitations, 66.

Population très-mêlée. — Les Hollandais possèdent le sol; les Anglais gouvernent, 66. — Hottentots, formes peu développées; proportions du corps, fort variables, 67. La plupart domestiques; quelques-uns petits commerçants. — Esclaves du Cap : Cafres ou Nègres importés jadis des côtes d'Afrique; leur caractère. Sont traités avec douceur, 68. — Conjectures sur l'origine des esclaves dits Malais, et sur l'origine des Malais libres. — Traits physiques de la race des Malais, 69. — Boschismans, objets de curiosité. — Population : de 25,000 âmes dans la ville du Cap; très-mêlée dans la colonie, et cependant en état de paix parfaite et de bonne intelligence, 71.

Le Cap, relâche excellente entre l'Europe et l'Inde. — Colonie sans principe d'accroissement rapide, 72. —

Productions agricoles, limitées par les bornes étroites de la consommation. — Examen des causes de prospérité des colonies anglaises, et de celles de décadence des colonies des autres nations, 73. — Censure préalable des journaux au Cap; existe de droit, mais non de fait, 75.

Vents généraux; brise de mer, toujours modérée; brise de terre, desséchante, irritante, quelquefois furieuse dans la nuit. Été, sec et serene; Hiver, brumeux et pluvieux. Gelée, neige, inconnues au Cap, 76. — Immense jardin botanique, créé par la Compagnie hollandaise; détenu avec barbarie par le gouverneur anglais, 77.

Rencontre, au Cap, de M. Dumont-d'Urville, commandant de l'*Australasie*. Esquisse de l'exploration de l'archipel de Sainte-Lucie par M. d'Urville. Données et conjectures sur le naufrage de Lapeyrouse. Peuplades des îles Polynésiennes; traits de ressemblance dans le culte, la langue; opposition tranchée dans les caractères physiques. Aliénation mentale, respectée chez les sauvages de la Nouvelle-Zélande. Peuple; langue madecasse, 77 à 80.

Botanique; diverses espèces cultivées au Cap, 80. — Plantes du Cap, cultivées en Europe. — Causes efficaces de la prospérité des végétaux, 82. — Géologie, 83. — Pronostics météorologiques des habitants du Cap; phénomène curieux. — Abondance et qualité de l'eau. — Ménagerie. — Rareté et éloignement des animaux à l'état sauvage; bestiaux nombreux. — Zèbres, 85.

DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE À BOURBON, page 87.

Depart du Cap. — Rencontre du navire anglais *la Dandy*, 87.

Approches de l'île Bourbon; rencontre d'un bâtiment à trois mâts, 90. — Rivages de l'île; aspect de la végétation; absence de ports; mouillages dangereux, 91. — Jetées en bois pour le commerce, 92.

Debarquement. — Dément, esclavage; traitement des noirs; dureté, insouciance des maîtres, 92. — Premier gîte de l'auteur, chez des *traitants*; dîner et conversation, 93. — Séjour agréable et intéressant; chez M. Martin de Flacourt, 95.

Bourbon, enlevée à la domination portugaise; Maurice, conquise sur les Hollandais, 95. — Avantage de la situation géographique de ces deux colonies pour le rapport commercial entre l'Europe et l'Asie orientale; fertilité du sol, douceur et salubrité du climat, 96. — Forme et diamètre moyen de Bourbon. Géologie. Établissements de culture, 97 à 101.

Chiffre et division de la population. Blancs, Libres ou affranchis, Esclaves, 101.

Grands-blancs, Petits-blancs, 101. — Vie errante, armée, périlleuse, des Petits-Blancs créoles, 103. — Réflexions sur la liberté considérée chez l'homme civilisé et chez l'homme sauvage, 103 à 105.

Classe des Libres noirs et de sang mêlé. — Classe des Blancs, séparée socialement des Libres, 106.

Population des Esclaves, la plus mêlée: Nègres, Malgaches, Malabares, Métis, 107. — Bizarre alternative de la reproduction, soit du type européen, soit du type africain, dans les générations successives issues des familles dont le sang a été mêlé une seule fois. — Nègres: Cafres et Jambanes, 108. — Malgaches, Malais, 109. — Malabares: ossature régulière, traits remarquablement beaux. — Noirs créoles, 111. — Condition de l'affranchissement des esclaves, 112. — Habitation, nourriture, travail, châtimens corporels, 113. — Considérations sur l'esclavage et les conséquences qui en résultent, 116. — *Marrons*, 118.

De la traite et de l'esclavage, 119. — Évaluation du nombre d'esclaves débarqués annuellement à Bourbon par les navires négriers. — Difficultés de convaincre et de faire condamner les traitants par les tribunaux. — Cherté des esclaves, expliquée par les frais énormes des entreprises de la traite, 120. — Moyens efficaces d'empêcher la traite, 122. — Réaction désastreuse de l'abolition de la traite sur la fortune des colons; appauvrissement des colons, préférable aux horreurs de la traite. — Arguments des défenseurs de la traite, réfutés, 123. — Esclavage, considéré comme stationnaire et définitif à Bourbon, 125. — Tendances à l'affranchissement, établie par la loi coloniale anglaise à l'île Maurice, 126.

Montant des revenus divers de Bourbon. — Rareté des plaisirs; réserve des femmes; absence de bonhomie dans les mœurs; esprit étroit de localité. — Exportation et importation, 128.

Le sucre à Bourbon, 129. — Canne à sucre se propage par bouture, 129. — Manière de former les plantations nouvelles. Soins à donner: sarclages, binages, 130. — Floraison, récolte. — Moulins à écraser les cannes. Description et travail d'un moulin mû par la vapeur, 131. — Traitement du suc de canne ou veson; addition de chaux, 132 à 137. — Purgerie, 137. — Qualités du sucre de Bourbon, 138. — Aperçu des frais de fabrication, 139. — Culture du manioc et du maïs, alterne avec celle de la canne, 140. — Idées des colons sur la concurrence produite par l'accroissement de la fabrication du sucre de betterave en France. Opinion de l'auteur à

cet égard, 141. — Considerations sur cette branche d'industrie nationale, 142. — Révolution dans les mœurs, opérée à Bourbon par l'introduction de la culture des cannes, 143.

Climat : vents, frais en hiver. Pluies, fortes en été. Hiver, sec. — Température, 145.

Coup de vent du 10 février 1829, 145. — Ras de marée formidable, suivi d'une bourrasque de 24 heures. Invasion désastreuse de la mer. Avaries des navires déradés. Descente du baromètre à 27 pouces 5 lignes, 146. — Singularité d'un dommage moindre dans la partie directement exposée au vent, 148.

DE BOURBON A PONDICHÉRY ET CALCUTTA, page 148.

De Bourbon à Ceylan : navigation douce, sans mer ni roulis, 148. — Chaleur de 30° à 31° au plus dans ces parages de l'équateur. Temps légèrement brumeux, 149. — Îles et îlots créés par l'illusion. — Mouillage de la Zélee sur la rade de Pondichéry, 150.

DEUXIÈME PARTIE.

(MAI A NOVEMBRE 1829.)

SÉJOUR A CALCUTTA, page 151.

Calcutta, capitale commerciale de l'Inde. — Coup d'œil sur la force morale des capitales en Europe. — Vénération des Indiens pour leurs Brahmanes, 151.

Collège anglo-indien, 152. — Élèves : costumes, figures, maintien, gestes, 153. — Études : questions sur la chimie, leçon d'histoire, 154. — Dissertation sur le duel. Absence de religion dans l'enseignement, 155.

Inutilité des missionnaires. Conversions opérées par les Jésuites, 155. — Enseignement des sciences de l'Europe : considéré comme un remède aux superstitions nationales des Hindous, mais comme une mauvaise introduction au christianisme, 156. — Divisions multipliées des castes, obstacle à l'esprit d'association. — Hindous d'un rang élevé, négligent l'esprit de la religion, mais en observent la lettre, 157. — De la science regardée comme un mal, lorsque les besoins qu'elle crée ne peuvent être satisfaits, 158. — Des dangers de faire violemment, par les lois, une révolution non encore consommée dans les mœurs. Expérience terrible en France, 159. — Progrès de l'esprit de liberté et de civilisation à travers le despotisme. Mot de Courier, 160.

Le dimanche à Calcutta, et le service divin à la cathédrale, 160. — Mérites négatifs du dimanche à Calcutta. — Service à la cathédrale : disposition, assistance, prêtre, 160. Forme de la prière, 161.

Visite à Barrackpour, 163. — Aspect de Calcutta, sale et laid. — Nouvel hôtel de la monnaie, remarquable, seul monument européen. — Bambous, cocotiers, lataniers, dattiers, mangos, tamarins, 163.

Souvenirs du séjour chez le Gouverneur-général à Barrackpour. Épanchements de l'auteur, 164. — Barrackpour, station militaire. Campement des troupes. Absence de distributions. Bazars ambulants accompagnant les armées, 165. — Parc, château de Barrackpour, 166. — Anglais, ne savent pas causer, 167. — Dissertation sur la religion. Lady Wilham Bentinck et M^{me} de Staël, 168. — Animaux, 169 à 173.

Visite à Chandernagor et à Sérampour, 174. — Réception chez M. Cordier, 174. — Chandernagor, déserte, sans mouvement, 176. — Sérampour, aimée, industrielle, commerçante. Collège de missionnaires anabaptistes, 177. Établissement d'imprimerie. Retraite à Sérampour des débiteurs insolubles de Calcutta. Fête

annuelle de la grande pagode. Martyre volontaire des malheureux, se précipitant sous les roues du char du dieu de la pagode pour mourir saintement, 178. Indiens, incapables d'exaltation morale; souffrent avec une incroyable impassibilité des supplices atroces pour une somme modique. — Vue des rives du Gange, de la plate-forme du collège de Sérampour, 179.

Réminiscences du voyage de l'auteur aux Alpes. — Tableau du monde équinoxial par M. de Humboldt. — Souvenirs d'Haïti, 179 à 183.

Ram-Mahun-Roy. — Brahme savant, habile orientaliste. Physionomie grave et bonne. Tournure d'esprit métaphysique. Versé dans les langues orientales, 183. Protesta contre les absurdités du culte hindou; écrit pour rétablir la doctrine pure des anciens védas. Converti au christianisme. Tenté vainement par les anabaptistes. Devenu unitaire, 184. Justesse et étendue de ses idées sur les divers États de l'Europe, 186. Ses impressions passionnées, au tableau du système des États-Unis d'Amérique, 187.

Société asiatique de Calcutta, 188. — Sa composition. MM. Wilson et Ross, secrétaires. Séance à laquelle assiste l'auteur, 188. Lecture d'une lettre piquante, écrite de l'Himalaya, par M. Csoma de Körös. La lithographie connue depuis longtemps au Thibet, 189. Musée d'histoire naturelle et de minéralogie. Collection d'armes, de métiers et machines. Idoles, inscriptions. Bibliothèque, 190. Nullité, comme corps, de la société asiatique, 191. — Vie et travail des employés dans le gouvernement de la Compagnie des Indes, 191. Loisirs des militaires, 192. — Usage de fumer dans l'Orient, introduit, suivant M. Wilson, par les Européens. Doutes de l'auteur à cet égard. Le houka, sa description. Préparation du tabac. Installation pour fumer, 193. — Usages français, introduits dans la bonne compagnie, 195.

Fête religieuse des Musulmans de la secte d'Ali, 195. — Extrait de Gibbon. Moawiah, lieutenant de Mahomet. Abdication d'Hassan, fils d'Ali. Yezid, fils de Moawiah, proclamé chef des croyants. Tentative d'Hosein, frère d'Hassan; sa résignation, sa mort glorieuse; désespoir de sa sœur Fatime, 195 à 198. — Anniversaire de la mort d'Hosein. Fête religieuse célébrée avec pompe dans la maison d'Aga Kaboulei-Mohammed, riche banquier. Lieu de la scène; ornements, illumination, prêtres, assistance; prière; récit du martyre d'Hosein. Vulgaire contre-sens des dévots persans dans la forme qu'ils donnent à leur douleur. — Comparaison de cette exhibition du culte musulman à nos cérémonies, 198 à 201.

De la population musulmane de Calcutta, 201. — Musulmans du bas peuple, paraissent descendre des Hindous convertis à l'époque de la conquête. Prompte altération de la pureté de leur sang, par la polygamie et le concubinage, 202. — Figures persanes, rapportées toutes à deux types différents et inégalement beaux, 203. Persans comparés physiquement aux Hindous, 204.

Société anglaise à Calcutta, 205. — Modifications opérées dans les relations sociales. Recherche incommode dans la mise des femmes. Vêtement aisé et négligé des hommes. Heure et rareté des visites. Romans anglais, journaux, revues. Aspect plat du cours à l'heure de la promenade; mêlée peu pittoresque, 205 à 207.

Fêtes religieuses, 207. — Sorte de carême et de carnaval, suspend chaque année, pendant 10 jours, dans l'Inde entière, toutes les transactions de la vie civile, 207. Divertissement appelé Nautch; bayadères, musique, danse, 208. Nautch chez un Radjah, froid, inanimé, 210. Autre fête chez un riche Babou, 211. — Tenue de la maison de lord Bentinck comparée à celle de ses prédécesseurs. Réflexions sur la nature du pouvoir du Gouverneur-général de l'Inde, 212.

Drame religieux de Ram-Lila, au camp de Barrackpouf, 213. — Histoire de Ram-Lila, 213. Fête imposante au champ de Mars; représentation des pompes de l'idolâtrie. Chevaux, sipahis, chars attelés de bœufs, éléphants, idoles gigantesques, foule des spectateurs, 213 à 215.

Le camp de Barrackpouf. — *Les jeunes officiers*, 215. — Situation et composition du camp. Ménage d'un sipahi, Lascar, chargé de l'entretien des armes, 215. Solde des sipahis. Bagage et suite des officiers, 216. — Exercice du tir. — Déjeuner dans un bungalow. Behras. Officiers natifs: soubehdars, 217. Service somptueux. Abdar. Houkabadar, 218. — Dépenses outrées et doléances des jeunes officiers anglais, 219. Forme ordinaire de leur existence. Avancement, donné exclusivement à l'ancienneté. Retribution principale, affectée à l'emploi et non au grade. Discipline de l'armée; sa supériorité expliquée, 220. Service militaire, recherché. Démarcation entre l'officier et l'homme qui ne l'est pas, 221. Hauteur des officiers européens envers les soubehdars. Emploi de Zemindar ou fermier de l'État, réservé aux Soubehdars influents, sous prétexte de récompense. Démoralisation des officiers de l'armée indienne, attribuée à leur genre de vie constamment isolée, 222. Irrévérence, admise, des jeunes officiers pour les supérieurs qu'ils ne connaissent pas personnellement, 223.

Sérampour. — *Le docteur Carey.* — *Les missionnaires protestants*, 224. — Le docteur Carey. Son jardin;

Tar, espèce de palmier. — Tari, liqueur extraite du tar, 252. — Difficulté d'écrire les noms natifs. — Querelles entre les serviteurs de l'auteur, en paroles seulement, 253.

De Tahotekand à Dibda, 253. — Barsoul, village, jugé de quelque importance. — Bananiers : canne à sucre. — Dibda, hameau, 254.

De Dibda à Burdwan, 255. — Marche de nuit. — Le Moussaltchi. — Les bœufs, arrêtés par le sol sablonneux. — Rizières, indigo, incartade, mangouers, 255. — Burdwan, établissement anglais. — Accueil et présentation par le capitaine Vetch aux divers fonctionnaires. Le Commissaire, le Juge, le Collecteur, le Magistrat, 256. — Force armée du district, 257. — Assistance spirituelle, benévole, 258. — Station civile. — Relations sociales. — Unanimité d'opposition contre le système de gouvernement de la Compagnie. — Cité indienne de Burdwan, assemblage de faubourgs peuplés. — Le Radjali : maison, richesse, avarice, ostentation, femmes, suite, 259 à 261.

De Burdwan à Huldj, 261. — Le grand talah de Burdwan, 261. — Fabrication et raffinage du sucre à Burdwan, son exportation par eau à Calcutta. — Peine capitale; déportation à Pil-Penang, 262. — Congés des officiers pour cause de maladie; ne comptent pas dans leurs services. — Retours en Europe, préparent une douce vieillesse. — Salubrité du climat; écoulement des eaux, 263. — Escorte donnée à l'auteur, 264. — Causes, etc. — Manière de voyager des femmes comme il faut. — Huldj, hameau, 265. — Inspection du dîner des domestiques. — Le Kalaschi, le Tchokedar, le Saïsse, le Beicheï, le Grassyara, 266. — Le Naik. Uniforme anglais des Sipahis, 267.

De Huldj à Dignagar, 267. — Rizières. — Kanhar : minéral de fer d'alluvion. — Dignagar.

De Dignagar à Kotah, 268. — Plaines sablonneuses. — Mancour et Kotah, forts villages. — Fabrication du sucre.

De Kotah à Kaligandje, 268. — Buffles; lait agréable, 268. — Forêts, jungles, 269. — Troupeaux de vaches. — Convois de bœufs de charge; leur harnachement, 270.

De Kaligandje à Ichapour, 271. — Marche silencieuse, triste, de la caravane au crépuscule. Épanouissement des figures au lever du soleil, 271. — Grain, vêtement des gens de la campagne qui coupent le riz. — Faible sympathie de l'auteur pour les Hindous, 272. — Apparence européenne des bois. — Végétation. — Kankar, 273.

D'Ichapour à Kendha, 273. — Plaines légèrement ondulées. — Sœurbpi, village misérable. — Tamarin de 10 mètres de circonférence, 273. — Température élevée, 274.

De Kendha à Banniganje, 274. — Poreischia, hameau. — Vitex, zyziplus, 275. — Ruisseau de Singaroun, 275. — Mungulpour, Romi et Commerbazar, hameaux. — Vue des montagnes. — Mines de houille de Banniganje. M. Alexandre, propriétaire. Situation de la houillère, 276. Composition du terrain : échantillons de roches (G. 1) à (G. 10). M. Burton, facteur anglais. Natif, tenant les écritures, élève de Ram-Mohun-Roy, 277.

De Banniganje au camp sur la rive droite de la Dummoudah, 278. — La Dummoudah, large de 500 mètres. — Hâdegan, village, 278.

Du camp sur la rive droite de la Dummoudah à Tirouri, 278. — Kastora, Kendouana, hameaux. — Ravines. — Epidendrum. — Gres houiller, très-répandu. — Mothoumoni, gros village. — Végétation, 279. — Singes. Mâle, tué par l'auteur malgré les représentations de ses gens, 280. Description. Animal sacré pour les Hindous, immonde pour les musulmans. — Scrupules des castes. Tchamâr, Klidri, 281. Prétention d'origine des Bohras, 282. — Tirouri; alentours agréables, 283.

De Tirouri à Rogonapour, 283. — Mouraddi, village. — Kotaldi, pauvre hameau, 283. — Lalgur, hameau assez fort. — Bëndayendpou, hameau. — Béro, village. — Granite. Rochers pittoresques. — Végétation, 284. — Rogonapour; son Bungalow; retour aux commodités de la civilisation, 285.

De Rogonapour à Doubratchatti, 286. — Rolais de porteurs et Bungalows. — Granite et végétation pauvre autour de Rogonapour, qui n'est qu'un petit village, 286. — Bande de chameaux. Chars tirés par des bœufs blancs. Préparation du riz, 287. — Géologie. — Confortable des gens riches en voyage, 288.

De Doubratchatti au camp dans les jungles, 289. — Géologie; échantillon de roches (G. 11). — Amtchatar, hameau misérable. — Télégraphe. — Toment d'Haraï, 289. — Tchundun-Keary, grand village. — Tchandra, hameau. — Végétation. — Rencontre de voyageurs, 290.

Du camp dans les jungles à Perani, 290. = Géologie, 290. — Chass, village. — Perani, hameau. — Échantillons de roches (G. 12) à (G. 14). — Contrée monotone; jungles, cultures éparses, 291.

De Perani à Gomeah, 291. = Crainte des tigres, 291. — Anggouali, village; site moutueux. — Bozeri-Adda, hameau. — Ligne télégraphique. — Géologie, 292. — Cours de la Dummoudah. — Site sauvage. — Géologie; échantillons de roches (G. 15) à (G. 20), 293.

De Gomeah à Tchittour, 295. = Géologie, terrain houiller.

De Tchittour à Doogvar, 295. = Végétation. — Tigres.

De Doogvar à Hazaroubag, 296. = Basses montagnes. — Végétation, 296. — Hazaroubag, grand village, chef-lieu de station militaire. Bataillon local. Le major Mackenzie, 297. — Service médical; speculation des médecins. — Fabrication de la laque. Prix de main-d'œuvre, de vente, 298. — Forges; fer réputé mauvais. — Tigres; comment tués. Hyènes, ours, léopards, 299. — Temperature. — Oranges, pamplemousses, vignes. Légumes d'Europe. — Climat, 300.

De Hazaroubag à Kutcamsandy, 301. = L'auteur renouvelle son escorte. — Géologie, 301. — Site pittoresque. — Végétation. — Kutcamsandy, hameau, 303.

De Kutcamsandy à Penarkone, 303. = Faible culture. — Jungles. — Géologie; échantillon de roches (G. 21). — Penarkone.

De Penarkone à Kenachette, 304. = Végétation. — Torrent de Gatheri. Sables mouvants. — Kenachette, petit hameau. — Géologie; échantillons de roches (G. 22) et (G. 25).

De Kenachette à Dughye, 305. = Végétation, 305. — Échantillons de roches (G. 23) et (G. 24). — Voyageurs indigènes, 306. — État des routes. — Dughye, canton réputé très-fertile en tigres. — Aspect des forêts, varié et gracieux; manque d'unité d'impression, 307. — Scènes des tropiques, ouvertes à la poésie descriptive. Dénonciation et rétractation de quelques-uns des gens de l'auteur, 308. Domestiques des natifs. — Vie alimentaire de la suite, 309. — Prix du sucre, 0^{fr}, 16 le demi-kilogramme. — Salaires des travailleurs. — Fermage, loyer, 310. — Travailleur indien, inintelligent et mou, 311.

De Dughye à Schirgotti, 311. = Hamaroud, joli village. — Schirgotti, petite ville, chef-lieu de station civile. — Dépôts de sel et coton. — Forme du salut des Radjpouts, 312. — Marché, prix inférieurs à ceux d'Europe. — Costumes. — Mosquée, 313. — Prison. — Cimetières des musulmans; des Sahebs; inscriptions, 314.

De Schirgotti à Monnonpour, 315. = Riz. Blé; silos à épis. — Collines de granite. — Légumineuses diverses. Culture des plantes à huile. — Amoss, joli village. — Monnonpour, joli village, capitale d'un radjah.

De Monnonpour à Norungah, 316. = Géologie. — Apparence nouvelle des villages. — Culture du ricin et du lin pour faire de l'huile. — Géologie; échantillons de roches (G. 26), 316. — Norungah, très-grand village. Mosquée. — Végétation, 317.

De Norungah à Hinguelisse, 317. = La Sône; bords stériles. — Hinguelisse, hameau pauvre et petit.

D'Hinguelisse à Saseram, 317. = Chameaux. Éléphants; intelligence rare, comparée à la sagacité du chien, 317. — Indigoterie. — Rencontre de deux pauvres pèlerins, 318.

Saseram; nombreux tombeaux musulmans; 10,000 habitants. — Mausolée et mosquée du Padischah, 319. — Industrie; procédés, produits, 321. — Natifs: traits physiques; moral faible. — Sucreries appelées Mitai. — Bains à la façon turque, 322. — Caravanserais, station des voyageurs natifs. — Sépulcres des musulmans, lieu de pèlerinage, 323.

Géologie; échantillon de roches (G. 27), 324. — Végétation. — Message d'un musulman considérable, 325.

De Saseram à Djehanabad, 325. = Pays plat, terres cultivées. — Serai; partie fermée. — Fakir hindou, beau parleur. — Le Goureah, rivière.

De Djehanabad à Monir, 326. = Puits pour arroser. — Sol crevassé et argileux. — Culture du riz, sujette à manquer.

De Monir à Sadrazah, 327. = Rivières de Durgouty et de Caramnassa.

De Sadrazah à Douleipour, 327. = Importance croissante des villages. — Ancien Fort, tenant lieu de Serai, à Sadrazah. — État de l'atmosphère, 327. — Réflexions sur le service domestique. Européens, étrangers à la vie des natifs qui les servent, 328. — Du mariage et de la condition des femmes dans les basses classes, 329. — Superstitions indoues, partagées par les musulmans du commun, 330. — Fragments de poteries antiques, très-repandus. — Canues; rapport, 331. — Fakirs, appelés Schahis, 332.

De Douleipour à Bénarès, 332. — Vue de Bénarès des bords du Gange, 332. — La ville : rues étroites et tortueuses ; maisons élevées. Magasins de blé, nombreux. — Vêtements pittoresques de la multitude. Couleur des habitants. — Douceur et indolence des taureaux circulant librement dans les rues, 333. — Peintures, ornements ciselés sur la façade des maisons. — Un enterrement. — Mosquées : élégantes, peu fréquentées. — Temples hindous, courus par la foule, 334. — Tamarin, arbre des mosquées ; pipul et baïan, des pagodes, 335.

Cantonnements européens, disséminés. Église. — Le capitaine Taylor, 335.

Station européenne ; sa composition militaire et civile. — Le senior Judge, M. Brooke. Le Major général Carpenter. Le Collecteur, destitué et pourquoi, 335.

Le Radjah Kalichun Kœurr Gouschal, opposé aux projets de colonisation anglaise dans l'Inde. Discussion contradictoire à ce sujet, 336. — Visite au Radjah, 339. — Étiquette glaciale des grands diners, 340.

M. James Prinsep, essayeur de la monnaie ; organisation riche et heureuse. Journal météorologique tenu par lui, 341. Comparaison de son baromètre avec celui de l'auteur, 342.

Hôtel des monnaies. — Droits perçus par le gouvernement, 343.

Population : 200,000 âmes, dont 30,000 mahométans et 20,000 brahmanes, 344.

Excursion avec M. Prinsep. — Description d'une maison, 345. — Architecture domestique des Hindous, 346. — Maisons, sources principales de procès, 347. — Pagode des plus saintes. — Minarets de la mosquée d'Aurengzèb, 348. — Ghauts, 349. — Bénarès, terre sainte des Hindous. — Maisons possédées par les radjahs et princes de l'Inde, 350. — Fakirs, saints des carrefours, taxent le petit peuple à leur fantaisie, 351.

Le Gange. Remarquable à Patna et à Monghir. Largeur, masse d'eau, vitesse. Préféré par les Anglais à la voie de terre. Danger, lenteur de la navigation, 351. — Commodité des bateaux de voyage, appelés Budgetrows, 352.

Le capitaine Thoresby, versé dans les langues orientales, 353.

Collège sanscrit dirigé par le capitaine Thoresby : local, classes diverses, bibliothèque, 353. — Le sanscrit. Doute qu'il ait été une langue vulgaire. Alphabet. Logique parfaite de la grammaire. Lecture et entente du sanscrit, 355. — Importance numérique du collège ; ce qu'il coûte. Transmission pure de l'enseignement, 357.

Bazars, comparés aux rues marchandes de Paris et de Londres. Produits de l'industrie. — Privilèges des taureaux consacrés, 358. — Police des soldats natifs et européens. Familiarité brutale des soldats anglais, 359. Temples Hindous, sales et profanés. — Ruines de l'observatoire, 360.

Le Radjah, tour à tour gouverneur héréditaire et souverain ; déchu de la souveraineté lors de l'insurrection américaine ; n'a plus qu'un vain titre avec des revenus, 361.

Femmes livrées au concubinage, 361. — Levantins. — Indigoteries. — Relations sociales entre la ville indienne et les cantonnements européens, nulles à Bénarès, et pourquoi, 362. — Princesse Hindoue, vouée à la personne de l'Empereur, sous la dynastie mogole. — Négociants et banquiers natifs, n'ont pas l'indolence stupide ni le rigorisme religieux des hautes classes. Fêtes qu'ils se donnent : causeries, spectacles, chants, danse, parties fines, 363.

Histoire de voleurs faux pèlerins, 364. — Vols dans les cantonnements. Récéleur, 365. — Législation anglaise, très-douce à cet égard. Rigueurs efficaces de lord Lake, blâmées par le gouvernement, 366. — Ruses et audace des voleurs, 367.

DE BÉNARÈS A KALPI PAR LE BUNDELKUND, page 367.

De Bénarès à Mohunka-Seraï, 367. — Plaines immenses bien cultivées ; puits pour arroser. — Mohunka-Seraï, village.

De Mohunka-Seraï au camp sur la route, 368. — Mangos. Blé, orge, colza, lin ; légumineuses d'Europe. — Pèlerins allant à Jagrenat. Vêtements. Flamme rouge pour effrayer les tigres.

Du camp sur la route à Mirzapour, 369. — Le Gange. — Population, 80,000 âmes. Station militaire. Cantonnements. Le Magistrat, M. B. Taylor. Le lieutenant colonel Murray.

Juridiction des tribunaux militaires, autrefois mise à exécution et redoutée des jeunes officiers ; aujourd'hui sans effet par l'indulgence du général en chef. — Noviciat des jeunes gens au Fort William, prescrit par le gouvernement, rendu inutile par le choix du commandant du Fort, 370.

Transactions commerciales, sources de procès, 371.

La ville native, fort grande ; bruit, mouvement. — Tapis de pied, étoffes de coton imprimées, soieries, 371. — Cause de la décadence rapide de l'importance commerciale de Mirzapour. — Le Radjah. — Avenues de Mirzapour, infestées de voleurs. Répression insuffisante, 372.

Bonaparte, dieu de la liberté; admiration de la jeunesse, enthousiasme des libéraux et des tories pour Napoléon, 373.

Climat, 373. — Mangos, tamarins, mimoses. Coton, court et grossier. Canes, culture étendue, 374.

De Mirzapour à Lalgandje, 374. — Quitte la route directe de Dehli pour passer par le Boghilkund et le Bundelkund. — Collines de Grès. Échantillons de roches, (G. 28) à (G. 30), 374. — Monté, par le Targhaut, sur un premier plateau. — Lalgandje, village, 375.

De Lalgandje à Kuttrah, 375. — Route peu sûre. — Rencontres de voyageurs escortés de cavaliers armés.

De Kuttrah à Hanmanna, 376. — Kuttrah, grand village situé au pied d'une seconde rangée de collines. — Géologie; échantillons de roches, (G. 31) à (G. 36), 376. — Description du capitaine Franklin dans les *Asiatic Researches*, 378. — Hanmanna, pauvre village, 380.

De Hanmanna à Mowgunge, 380. — Pluie, rare en hiver. — Grès rougeâtre. — Singes, très-nombreux. — Rencontre d'une petite caravane marchande armée de sabres, boucliers, fusils à mèche, 380. — Kutkurry et Mowgunge; villages misérables, 381.

De Mowgunge à Rampour, 381. — Description du terrain entre Mowgunge et Rampour. Échantillons de roches, (G. 37) à (G. 44), 381. — Lowr Mangawa, Roïpour, villages; Rewah, ville; Oumri et Rampour, villages, 384.

Rewah, ville contenant des restes de splendeur. Triple enceinte. Le Radjah, 384. Population, 385.

Guerre des éléphants. — Amphithéâtre naturel. — Foule des spectateurs, armée. Variétés pittoresques des costumes. — Le Radjah monté magnifiquement, son cortège, 385. — Combat; docilité des éléphants. — Les femmes de la classe pauvre, étrangères aux récréations des hommes, vont au marché seulement. Délaissées sur les routes à la suite de leurs maris, 387.

Indépendance des petites principautés au milieu des États de la Compagnie. Stricte équité de la politique et religion des traités du gouvernement anglais. Européens, grands dans l'opinion des Indiens par leur véracité. Misère des travailleurs dans les provinces, 388. — Élévation des taxes, combattue par les agents supérieurs, 389.

De Rampour à Puttrahut, 389. — Description géologique du plateau de Rewah, et d'une troisième rangée de collines appelées Bandair-Hills par le capitaine Franklin, 389. — Concrétion calcaire appelée *Kankar*. Échantillons de roches, (G. 45) à (G. 51), 391. — Ruines d'un château à Douzonnepour. — Puttrahut, sur la rive droite de la Touse, avec un château ruiné, habité et pittoresque, 393.

De Puttrahut à Sohawell, 393. — Sohawell, village sur les bords de la Suttani. — Inexactitude du capitaine Franklin. — Géologie. Échantillon (G. 52). — Jungles, *zyziphus*.

De Sohawell à Singpour, 394. — Nagound et Singpour, gros villages. — Fausse route.

De Singpour à Nagound, 395. — Nagound, gros village, séjour d'un Radjah.

De Nagound à Lohargong, 395. — Géologie. — Terres vagues, nature pauvre. — Lohargong, ancienne station militaire anglaise.

De Lohargong à Panna, 396. — Géologie, 396. — Panna, ville tout à fait Hindoue et en ruine. Pagodes nombreuses, d'un style élégant. Rues inhabitées, occupées par des singes. — Palais du Radjah; son parc d'artillerie, 397.

Mines de diamants, source de la prospérité passée du pays, 397. — Décadence de la ville, attribuée par les habitants à l'épuisement des mines, et par l'auteur à la dépréciation des pierres précieuses, 398.

Chiffre, costume, apparence fière de la population, 398.

Météore avant le lever du soleil, à Lohargong, 399.

Description des mines de diamants. Échantillons de roches, (G. 53) à (G. 66), 399 à 409.

De Panna à Singpour, 409. — Cascades du Bundelkund, décrites et nivelées par le capitaine Franklin, 409. — Chemin d'Adjighur, traverse de nombreuses exploitations superficielles de diamants. — Le Bismangandj-Ghaut, détestable chemin. — Temple et forteresse ruinés. — Végétation, 410. — Vautours et aigles très-grands et bruns. Lâcheté du vautour. — Géologie. — Singpour, village situé au pied de la montagne d'Adjighur, renfermant des ruines. — Retard et jeûne des gens de la suite, 411. — Les Indiens, comme les Nègres et les hommes du midi, en général, ne dorment pas; ils sommeillent la nuit et le jour, 412. — Sensibilité physique des Indiens, très-obtuse. Se font torturer, des années de suite, à prix d'argent. — Chinois, se font décapiter par procuration, 413.

Fort d'Adjighur. Enceinte crénelée, couronnant le sommet escarpé d'une montagne. Ouvrage plein de grandeur, 413. Restes d'un temple hindou sur le plateau, 414. — Inscription portant 800 ans d'existence. Mâlik, fondateur. Conjectures de l'auteur sur une antiquité plus reculée. — Garnison de Sipahis. — Attaque des Anglais et prise par la famine, en 1812, 415. — Trésor, cause d'attaque du Radjah par ses sujets, repoussés à coups de canon. — Naya-Saya, village et résidence du Radjah. — Réflexions sur l'inutilité de conserver des Radjahs, 416.

Description géologique de la montagne d'Adjighur, 417 à 422. — Hauteurs déduites d'observations barométriques. — Puits naturel d'Adjighur, très-profond, 422. — Échantillons de roches (G. 67) à (G. 85), 423 à 426.

De Singpour à Nayagond, 426. = Mamelons, après au sommet. Plaines boisées, Hameaux. Alluvions fertiles. — Nayagond, village considérable, dépendant du territoire de la Compagnie.

De Nayagond à Kallinger, 427. = Géologie.

Le Fort de Kallinger, l'une des plus célèbres antiquités de l'Inde. Plateau sur un escarpement, bordé de remparts avec créneaux. Canons de fer. Palais ruinés, encore habitables. Hameaux. Bassins, 427. — Ne peut être pris que par la famine. Assiégé par les Empereurs. — Lieu fréquenté par les dévots hindous. — Divinités mâle et femelle de Kallinger. — Commandant militaire. — Brahmanes, 429. — Quartier des Sipahis. — Les Ballets, 430.

Existence des Nautch-girls de l'Inde comparée à celle des courtisanes de la Grèce, 431.

Description géologique de la montagne de Kallinger, 431. — Échantillons de roches (G. 86) à (G. 93), 434.

De Kallinger à Bandah, 435. = Pourah, Pungarah, Gyawah, villages. — Géologie; échantillons de roches (G. 94) à (G. 96), 435. — Végétation. — Bandes de paons, 436. — Cerfs, antilopes. — Villages, rares, peuplés. Bétail nombreux; bœufs et buffles. — Céréales, légumineuses, plantes diverses. — Aliments du peuple, 437.

Bandah, ville de 4000 à 5000 âmes. Garnison; Collecteur; Magistrat. — Visites avec M. Begbie, Collecteur. — Le Nawâb; naissance, revenus, gardes, domestiques, figure, costume, 438. — Admiration des Indiens pour les voyageurs. — Logement, force armée, sérail, fêtes, soupers somptueux, bals du nawâb, 439.

Princes laissés indépendants; abus qu'ils commettent. — Revenus du collectorat, 440. Mauvaise répartition de l'impôt; conséquence désastreuse pour le revenu territorial. — Rivière de Cane ou Kén, roule des cailloux d'agate, 441.

De Bandah à Hammerpour, 442. = Sursolar et Bœurona, villages. — Pays plat, désolé par la sécheresse. Sol d'alluvions. — Manque de combustible. Préparation du fumier pour en servir. — Hammerpour, station civile; réunion de plusieurs villages situés entre la Betwah et la Jumna.

Géologie. — Puissance d'action et de destruction des fleuves dans les contrées tropicales, 443. — Concrétions calcaires roulées par la Betwah, appelées Kankar. Échantillon de roche (G. 97), 444.

Couleur, profondeur, vitesse des eaux de la Jumna. — Paysage triste sans beauté, 445. — Plantes européennes. — Absence presque générale dans l'Inde, des traits de magnificence et de variétés qui caractérisent la végétation des contrées équinoxiales. Souvenirs des Antilles. — Sites, dépourvus de grandeur, de grâce, d'originalité, 446.

Magistrat, M. Benson, zoologiste d'occasion, enthousiaste de Cuvier et de Lamarck. — De l'athéisme de ce dernier, 447. — Coquilles fluviatiles, douées de la faculté d'hiverner. — Impopularité excessive du Gouvernement de la Compagnie et du Gouverneur-général, 448. — *Le Bengal-Hurkaru*, journal d'opposition, 449.

De Hammerpour à Kalpi, 449. = Chemin de Kalpi. Sol d'alluvion, fortement raviné. Mares. Puits. — Cultures, souffrent de la sécheresse. Coton, garance.

Kalpi, grand et riche village appelé ville; jadis place considérable sous le rapport militaire et un des gouvernements importants des Empereurs de Dehli. Le Fort, pris par la Compagnie sur les Pindarris, en 1803. Garnison d'invalides. Prisonniers d'État, 450.

M. Saunders, Agent commercial de la Compagnie. — Achats de coton, exporté en Chine, échangé contre du thé, 451. — Bénéfices qui résulteraient de la suppression des Agents commerciaux, et surtout de la vente, aux négociants, du privilège du commerce avec la Chine. — Vols. Misère, au comble, 452.

DE KALPI A DEHLI, page 452.

De Kalpi à Radjahpour, 452. = Passé sur la rive gauche de la Jumna. — Crocodiles de la Jumna et du Gange.

De Radjahpour à Secundrah, 453. — Le Douab, immense alluvion entre le Gange et la Jumna, fertile, cultivé. — Végétation. — Emploi de la fleur du *Carthamus tinctorius* pour teindre la mousseline en rose. — Contrée monotone.

De Secundrah à Kurrinkhan, 454. — Curage de la Jumna. Constitution de son lit, 454. — Instruction bornée des officiers du génie de la Compagnie, 455.

De Kurrinkhan à Dhallennaghur, 455. — Oureyah, village. — Persévérance des bœufs à la marche. — Apparence du pays. Sol, dégageant des miasmes infects.

De Dhallennaghur à Buckewah, 456. — Très-gros villages avec muraille crénelée et flanquée. — Objet des enceintes fortifiées avant la conquête anglaise. — Existence présumée d'une classe moyenne dans les temps anciens.

De Buckewah à Etawah, 456. — Etawah, village populeux, commerçant. Radjah. Sous-collecteur. Force armée. — Dîner du capitaine Forbes. Effet du portier sur les Anglais.

D'Etawah à Jessunt, 457. — Voyageurs, leurs équipages divers, 457. — Respect porté aux Européens par les races colorées. Indifférence des Anglais pour ces égards, 458. — Union des blancs avec les femmes de couleur, à Hati et dans l'Inde. — Mariage des officiers de l'armée indienne, 459.

De Jessunt à Mourlydur-Seraï, 460. — Mourlydur-Seraï, village médiocre, entouré de murs. — Sol sablonneux, peu fertile. *Zyziphus*.

De Mourlydur-Seraï à Scheikoabad, 460. — Scheikoabad, village fort grand, sans muraille. Profusion de ruines de mosquées et de tombes.

De Scheikoabad à Firozabad, 460. — Firozabad, ville anciennement riche. Le Thamadâr ou maire.

De Firozabad à Etimadpour, 461. — Etimadpour, village entouré d'un mur de boue. Campagne nue et aride. Le *Tamarix articulata*, arbre gracieux de 7 à 10 mètres de hauteur.

D'Étimadpour à Agra, 462. — Aspect d'Agra, de la rive opposée du fleuve. — Arrivée aux cantonnements. — Le docteur Ramsay. — Le capitaine Turner.

Esquisse historique d'Agra, 463. — La ville actuelle, réunion de faubourgs: 80,000 âmes. Ruines éparses, 464. — Ancienne population, éteinte. Musulmans. — Mouvement, propreté, police remarquable, 465.

Le Tadge, 466. — Le plus admiré des restes de l'ancienne cité d'Agra. Bâti par Schâh-Djéhan et consacré à la mémoire de la sultane favorite Ardjemend-Banou. Bien approprié à son sujet; d'une parure excessive. — Tombe de la sultane. — Tombe de l'empereur, 466. — Dépense de la construction, évaluée à 19 millions de francs. Frais énormes du transport des matériaux. — Grès, marbres; mosaïque de porphyre, quartz, agates, cornalines. Lazulite, prodiguée dans les arabesques à l'intérieur. Incrustations à l'extérieur. — Lourdeur et négligence des bâtisses dans l'Inde, 467. — Esprit de famille; s'éteint dans l'esprit de caste ou dans la polygamie, suivant les classes. — Architecte du Tadge; prétendu à tort Italien, n'a pu être qu'un artiste du pays. — Minarets. Jardin; cyprès, mangos. — Sculptures intérieures du Tadge, 468. — Position agréable du Tadge, 469.

Le Fort d'Agra, 469. — Bâti par Akbar. Murailles et tours crénelées, fossé. Entrée magnifique. Sculptures, mosaïques, kiosques, colonnades, galeries superposées. — Le palais de Schâhdjéhan, très-petit. Salles revêtues de marbre blanc, chargées d'ornements d'une magnificence extrême et d'un goût charmant. Vestibule; galerie portée sur des colonnes d'un travail exquis, 469. Le palais habité par le docteur Campbell. — Le harem. La salle d'audience, convertie par les Anglais en salle d'armes, 470. — Le Fort, prison de Schâhdjéhan. — Aurengzeb, meilleur que sa réputation. Ses cruautés domestiques considérées comme actes de prudence politique. Le plus grand roi de la maison de Timour, par les talents et le bien-être procuré au peuple. Son usurpation légitimée, 471. — Le Mûti Mosjéd ou la perle des mosquées: petit monde de marbre blanc, d'une innocence gracieuse et touchante, 472.

Le Actimâd ou le Dowlâ Mosjéd, ou le tombeau d'Asiph-Djâh, 472. — Détails historiques. Description; lourde marqueterie, pièces d'émail jurant les unes avec les autres.

Secundrah ou le tombeau d' Akbar, 473. — A deux lieues de la ville, 473. Monument magnifique et riant, au milieu d'une enceinte carrée. Sorte de pyramide quadrangulaire tronquée, composée de cinq étages décroissants, terminés en terrasses; balustrades, kiosques portés par des colonnades, 474. — Forme simple, pure, sévère, de la tombe; immense bloc de marbre blanc, magnifiquement sculpté de fleurs, d'arabesques et d'ins-

criptions. — Solitude du site; ruines environnantes; majestueux ombrages des mangos et des tamarins séculaires. — Sévérité douce, inspirée par l'ensemble du monument, 475.

Le Djuma Mosjéd ou la mosquée de tous, 475. — Temple porté par des colonnes et surmonté d'une immense coupole, bâti dans une sorte de cour avancée du Fort, avec galerie sur trois côtés et bassin au centre. — Vue d'Agrah, prise de la terrasse.

Force militaire, station civile, mission romaine à Agrah, 476. — L'évêque Antonino; le palais épiscopal. Physique, conversation, table du prélat, 477. — Tombeau du colonel Hassen, réputé le modèle le plus pur de l'architecture orientale; d'un ensemble harmonieux et élégant; a coûté 200,000 francs; construit par Latif, simple ouvrier plein de goût. — Le livre de l'évêque Heber, 479.

D'Agrah à Muttrah, 480. — Nurkutta et Burrah, villages. — Crue extraordinaire de la Jumna. — Végétation et culture, 480. — Muttrah, ville fort ancienne, sur la Jumna. Rues étroites, tortueuses, très-sales. 40,000 âmes. Grande mosquée avec deux minarets. Fort, délabré. — Légions de singes, habitant parmi les ruines; animaux sacrés par deux motifs. — Forte station militaire, 481. — Dangers pour la Compagnie; viendraient de la révolte de sa propre armée, et non des hostilités d'une autre. — Supériorité des cavaliers indiens; infériorité des fantassins. Améliorations des recrues. — Femmes de sang mêlé, 482.

De Muttrah à Jeyt, 483. — Bindrabun, ville tout à fait indoue, ancienne et considérable, très-sainte. Temples visités par de nombreux pèlerins. Ruine curieuse, 483. — Jeyt, médiocre village, 484.

De Jeyt à Chatta, 484. — Chatta, grande forteresse. — Glace artificielle; température et état de l'atmosphère, à Agrah, 484. — Hygiène, régime alimentaire, maladies. — Préjugés religieux des natifs contre les remèdes, 485.

De Chatta à Horal, 486. — Horal, restes d'une ville assez grande, devenue un village; bassin superbe.

D'Horal à Bomini-Khèra, 486. — Profusion de tombes et de mosquées.

De Bomini-Khèra à Sicri, 486. — Pays cultivé. — Message, visite et sollicitations d'un natif.

De Sicri à Furridabad, 487. — Balamghur, village et résidence d'un Radjah. Château fort, pagodes. Campagne ornée, chemins plantés d'arbres.

Indifférence des Anglais pour les natifs; leur esprit national exclusif, égoïste; leur individualité politique, marquée par la circonscription, la petitesse et l'homogénéité de leur territoire insulaire. Esprit national en France, affaibli par la diversité des climats. Tableau de la société indienne, sujet négatif pour la curiosité de l'esprit et l'exercice de l'intelligence, 487.

Furridabad, grand village populeux. Régularité du cimetière. — Pays légèrement ondulé, 488. — Géologie; échantillons de roches (G. 105) à (G. 107). — Végétation, 489.

De Furridabad à Delhi, 490. — Composition du terrain.

Delhi. — Approche de Delhi, annoncée par des ruines d'une grandeur inaccoutumée: forteresses délabrées; restes de palais; obélisques mutilés; tombes mogoles. Rappel des anciens désastres de la contrée, 490. — La ville moderne: 200,000 habitants: enceinte de Schâh-Djéhan, mur crénelé, flanqué de tours avec fossé. Plusieurs rues droites et larges. Maisons peu élevées; toits en terrasse. — Le palais impérial, 491.

Le Djuma-Mosjéd ou la grande mosquée. Proportions majestueuses du monument. Immense cour carrée avec un bassin sacré. Galerie supportée par des arcades. Quadruple rangée de piliers soutenant la voûte de l'édifice, qui est surmontée de trois dômes et flanquée de deux minarets. Escalier magnifique. Point de vue: tableau de la ville, plein d'élégance et de gaieté. — Effet gracieux de la démarche lente et de l'indolence d'une multitude asiatique, expliqué par sa puissance de mouvement contenue, 492.

Le Kala-Mosjéd ou la mosquée noire. Entrée flanquée de deux tours coniques. Galerie massive surmontée de petits dômes informes, 493.

Amélioration de la police à Delhi. — Omrahs déchus, Zemindars, Djaguidars. — Palais du Résident, 494.

Gouvernement, 495. — Le Résident. Ses fonctions politiques, directes, médiates. Observe la puissance de Rendjit-Sing, retranché derrière le fleuve du Setludje. — Forces anglaises stationnées en plusieurs points de la confédération des États sikhs, situés sur la rive gauche. — Famille impériale; commise à la garde et à la surveillance du Résident. — Sa juridiction civile et criminelle, 495. — Divers degrés de la juridiction anglaise, à l'égard des natifs: tribunal natif, présidé par le Cotwal; Magistrat; Juge; Commissaire; Cour d'Adowlet, 496. — Pouvoir considérable du Résident, M. Hawkins, dans l'administration financière. — Assistants

dans les services judiciaire et politique. — Salaire du Résident, réduit de 200,000 francs à 150,000 francs. — M. Théophile Metcalfe en même temps Juge, Magistrat et Collecteur, 497.

Le grand Mogol, 498. — Mort d'Aurengzèb en 1709. — Puissance naissante des Mahrattes, sous ses faibles successeurs. — Indécision de Mohammed-Schâh. Traite honteusement avec les Mahrattes, en consacrant leur suzeranerie sur l'empire mogol. — Conquête de l'Inde par Nadir-Schâh, roi de Perse. — Dehli saccagée. Massacre des populations, 498. — Succession et sort misérable des empereurs. — Schâh-Alem. Appelle une nouvelle invasion persane. Traite avec la Compagnie; cède le gouvernement du Bengal. Aveuglé et confiné dans le château de Dehli, prisonnier des Mahrattes alors tout-puissants. — Prise de Dehli en 1803, par lord Lake. Les Anglais assignent à Schâh-Alem un revenu de 4 millions de francs, avec la jouissance absolue du palais, 499. — Son fils lui succède sous le nom de Schâh Mohammed Akber Bhaïy Padischâh. Celui-ci, aigri par Djehandar, outrage le représentant des vainqueurs généreux; est enfermé dans le fort d'Allahabad dont les portes intérieures sont confiées à des Sipahis, 500.

L'Empereur tient une cour pour la présentation de l'auteur, par M. Metcalfe. — Revue du Sourwarî, 500. — Réception par le premier ministre. — La salle d'audience; petit édifice de marbre blanc, relevé de coupôles élégantes, de fleurs et d'arabesques. — L'Empereur et sa cour, 501. — Offrande et salves de salams du récipiendaire. — Ce dernier gratifié d'un khelat, habillement d'honneur. Toilette et dénombrement de ses parties. — Nouvelle offrande. — Toilette achevée des mains impériales. — Sortie du Durbar, 502.

Durbars hebdomadaires de l'Empereur. — Grandes cérémonies. Trône à queue de paon, 503. — Physique, costume de Schâh Mohammed. — Les princes. L'héritier présomptif. — Les courtisans, 504. — Composition de la cour. — Titres conférés par l'empereur aux Européens, et en particulier au Résident: pûier, vouite, épée, force de l'État. — Lord Combermere, généreux aux dépens du gouvernement, créé omrah de dix mille cavaliers. — M. Metcalfe annoncé à l'empereur sous le titre de l'appui de l'État, la justice du conseil et le soutien de la guerre. — Question de M. Metcalfe et réponse plaisante de l'Empereur, 505. — Étiquette à observer par les récipiendaires. Dispense que s'est donnée à cet égard lord Amherst. — Réclamations adressées par l'Empereur au gouvernement. Reconnaissance des titres attribués par lui aux natifs, refusée, et pourquoi, 506. — Villa impériale, près du Koutoub. — Enquête du Magistrat dans l'intérieur du palais, en cas de crime. — Le houka et le harem, passe-temps des habitants du palais. — Visite de l'intérieur du palais. Jardins, abandonnés; élégantes fabriques en marbre, négligées et malpropres, 507. — Ancienne salle d'audience judiciaire, 508.

Les ruines de l'ancienne Dehli, 508. — Usage et nécessité de camper au milieu d'elles pour les visiter. — Tombe du vizir Soudja el Dowlet, magnifique; derwiche entretenu par le roi d'Oude; jardin planté de bananiers. — Le Koutoub, minaret conique, élevé de 80 mètres, par étages de style différent, 508. Balcons surchargés d'ornements. Inscriptions arabes, laissant des doutes sur l'origine de l'édifice. Modifications qu'il aurait subies. Bâti de quartz. — Ruines hindoues environnantes. — Sorte d'arc de triomphe bâti de leurs débris par les musulmans. — Colonne métallique, posée, selon les Hindous, sur le dos de la tortue qui porte le monde. — Autre monument semblable au Koutoub, plus grand et inachevé. Conjectures improbables des antiquaires, 509. — Le Koutoub, réparé et gâté par les Anglais. — Villa de l'Empereur à peu de distance du Koutoub, amas de mauvaises maisons, 510.



00038445

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 11 March, 2020

